



Études littéraires

Charles Labitte

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Études littéraires

En 1764-, l'année même de la naissance de Chénier, Voltaire, alors dans la plénitude de sa gloire et de sa dictature, annonçait, par un de ces éclairs soudains que la passion fait éclater au sein du génie, l'imminence d'un grand bouleversement politique. La Révolution était prédite par lui en termes formels; il écrivait au marquis de Chauvelin : «Ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux; ils verront de belles choses. » On comprend ce regret personnel de Voltaire, et on le partage. C'eût été, en effet, un curieux spectacle que celui de la littérature du xvme siècle venant, dans la personne même de son représentant le plus illustre, assister à la fois aux funérailles sanglantes de cette société vieillie qu'elle avait tuée, et au tumultueux avènement de cette société nouvelle qu'elle avait prédite avec pompe. Voltaire devant l'Assemblée Constituante, la cause jugeant l'effet, la pensée ayant conscience qu'elle se fait acte, assurément il y aurait eu là un enseignement profitable. Mais tel n'est point le jeu de l'histoire. Au lieu de ce flambeau de tout à l'heure qui ne versait qu'une lumière éclatante, bientôt vous aurez une torche incendiaire; aussi devra-t-elle passer en d'autres mains :

(I) Voir Revue des Deux Mondes, 15 janvier iHH.

II

quasi cursores vitailampadatradunt . Une génération commence, une autre génération achève: le temps est nécessaire aux grandes tâches.

Il fallait bien pourtant que le drame sentencieux et la poésie philosophique de l'école voltairienne eussent leur témoin, leur délégué, dans cette révolution dont ils avaient hâté la venue; seulement, au lieu de Voltaire, ce sera Chénier, le disciple à la place du maître. Cela se comprend. Qu'avait été, en effet, l'histoire politique pendant tout le xvme siècle, sinon de l'histoire littéraire? Les vrais champs de bataille, c'étaient les livres, et il faudrait être aveugle pour tenir moins de compte de Y Encyclopédie que de Fontenoy. Mais plus tard, au dénouement, lorsque le branle donné par les lettres a mis la société en marche, quand les idées deviennent des faits, l'action, la politique reprennent naturellement leur place, le premier plan. C'est ainsi que, selon le besoin des temps, le génie a ses métempsycoses; les grands hommes alors, ce ne sont plus les poètes : il fallait des orateurs et des soldats.

En ces âges de rénovation, le talent lui-même semble avoir les instincts du génie, s'il n'en a pas la puissance. Pour être le vrai continuateur de Voltaire après 89, on devait l'être ailleurs encore qu'à la scène; aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver à la fois Chénier au Théâtre de la République et à la tribune des Jacobins. Marie-Joseph fut, avant tout, l'homme de son temps; il en eut les goûts, il en accepta les entraînements, l'enthousiasme, les colères. Poète, vous le voyez aspirer aussitôt à la gloire retentissante de la tragédie politique et philosophique; citoyen, vous le

voyez frapper sans pitié par ses votes ces mêmes rois qu'il avait frappés sans pitié dans ses vers. Sans doute les discours de Chénier sont peu de chose, si on pense à Mirabeau, à Vergniaud, à Danton; toutefois il semble que le poète de la Révolution dut aussi en être un peu l'orateur et l'acteur. Durant tout le xvnr siècle, le théâtre n'avait-il pas été une tribune? la poésie n'avait-elle pas eu un caractère oratoire? n'avait-elle pas visé surtout à l'éloquence active et influente ?

Venu tard, venu le dernier, Marie-Joseph, ainsi qu'il était naturel, se trouva réunir effectivement en lui ces deux rôles de poète et d'orateur, et il parla dans les assemblées le langage que ses héros parlaient à la scène. Cependant, on le devine, c'est surtout, c'est seulement comme le poète, en quelque sorte, officiel et déclaré de la République française, qu'il apparaît tout d'abord aux yeux de l'histoire littéraire. Rouget ne laissa échapper que par hasard le cri de la Marseillaise, et Y Ode au Vengeur de Le Brun ne fut qu'un énergique accent de sa vieillesse. Chénier, au contraire, est jeune quand la Révolution s'ouvre; sa renommée commence, grandit, s'achève (bien injustement) avec elle. La Révolution! n'est-ce pas lui qui l'inaugure au théâtre par Charles IX? n'est-ce pas lui qui l'accompagne aux frontières avec le Chant du Départ ? n'est-ce pas lui enfin qui demain, lorsqu'elle sera vaincue au dedans, lorsqu'elle devra courber son front sous le joug d'un soldat, n'est-ce pas lui qui rendra encore à la liberté le plus grand hommage qu'elle puisse recevoir, la flétrissure de la tyrannie? Tibère, la Promenade, X Épître à Voltaire, sont la protestation suprême des tribuns de la Convention contre l'Empire, des restes de l'esprit inquiet du xviue siècle contre le retour des idées religieuses et contre la réaction monarchique. Encore une fois, Chénier apparaît au seuil de l'ère nouvelle comme le dernier

représentant de la poésie du passé, comme l'écrivain le plus en vue de la période républicaine.

Telle est sa place avouée. Déjà dans ce rôle, qu'on est unanime à reconnaître, il y aurait, ce me semble, une page d'histoire et de critique véritablement digne du regard. Si on se demande en effet quelle fut la destinée, quel fut le rôle des lettres dans une révolution amenée surtout par les lettres, le problème ne semblera pas dépourvu de tout intérêt. Eh bien ! on peut dire qu'à elle seule la biographie de Chénier répond à cette question par un exemple notable et presque suffisant. Toutefois je ne dissimulerai pas qu'un autre but, un but auquel j'attache plus de prix, m'a amené avant tout à cette étude d'une

vie mai connue et d'ouvrages qui n'ont pas, dans l'estime de la foule, la place à laquelle ils auraient droit, la place que l'avenir certainement leur accordera. J'ai hâte pourtant de le dire, il ne s'agit pas ici d'une de ces réhabilitations dont le goût a presque toujours à se méfier, quand le bon sens lui-même ne s'y trouve point compromis; le public, averti par l'expérience, ne se laisse plus guère duper à ces jeux du paradoxe. On aura beau faire, sauf quelques rares exemples, c'est de la mort en poésie qu'il reste surtout vrai de dire qu'elle est inflexible et sourde, qu'elle garde éternellement sa proie. Après tout, la nécromancie n'est pas l'affaire des critiques, et chacun maintenant sait à quoi s'en tenir sur les évocations littéraires. Avec tous ces efforts, on n'aboutit guère qu'à des prosopopées; il vaut mieux laisser cela aux discours de rhétorique. Heureusement Chénier n'est pas encore si loin de nous, qu'on puisse le regarder comme définitivement classé et jugé. Son nom, au commencement du siècle, a été mêlé de près à la grande lutte littéraire qui s'engageait alors, et qui depuis a été

solennellement débattue. Longtemps cachée par la fumée du combat, la statue de l'auteur de Tibère reparaît, grâce à l'apaisement, grâce à la calme indifférence d'aujourd'hui. C'est ou jamais l'occasion d'en approcher, de la reconnaître, de lui assigner enfin son rang, sans faveur comme sans prévention.

Entre les causes fort diverses qui depuis trente ans ont contribué à rejeter dans l'ombre le nom de Marie-Joseph Chénier, tandis que celui de son frère André était mieux accueilli chaque jour, il faut assurément compter l'éclat même de sa première gloire, tout ce vain bruit qui s'était fait autour des périphrases gonflées, autour des rimes sonores et vides du conventionnel. Ce que je voudrais établir ici, ce qu'en général on s'accorde à méconnaître, c'est qu'il y a eu tour à tour deux hommes dans Chénier, un médiocre versificateur et un bon poète, celui-là célèbre et beaucoup trop applaudi de son temps, celui-ci infiniment moins connu et fort mal apprécié de nos jours. La renommée très-surfaite du premier a nui à la réputation étouffée et

injustement amoindrie du second. Il est vrai de dire que le talent ferme, sensé, mordant, sobre de Chénier n'éclata que très-tard, après les plus dures épreuves, dans le malheur, dans la maladie, dans la mort. Pour ma part, je fais bon marché de Charles IX, de cette première manière fausse, ampoulée, factice; j'abandonne sans peine l'écolier qui ne sait prendre à la tragédie de Voltaire que la déclamation, à l'ode de Le Brun que la boursouflure; mais je voudrais mettre à part, à une bonne place, le dernier et digne héritier de cette poésie contenue, nette, raisonnable, quelquefois forte, très-souvent spirituelle, presque toujours charmante, la poésie de Boileau dans ses épîtres, de Voltaire dans ses discours en vers et ses satires. Qu'on ne s'y méprenne point, il y a

là un genre très-légitime, un genre excellent* auquel il importe de maintenir son rang. Cette veine vraiment française est, il est bon de s'en souvenir, une des gloires de notre ancienne littérature; de toute façon, elle a droit à nos sympathies. Sans nier le moins du monde ce qu'il y a de bien autrement grandiose dans la poésie qui nous est venue de Chateaubriand, de Goethe et de Byron, tout en contemplant avec plus de respect et d'admiration ces sphères de l'infini où l'aigle depuis a pris son essor, il serait injuste, il serait étroit de repousser cette inspiration prudente (la prudence a ses avantages) qui ne se risque pas hors des routes sûres, qui côtoie volontairement le bon sens, qui s'astreint à la régularité et à l'exactitude, à qui sans doute les grands horizons sont fermés, mais à qui pourtant ne manquent ni le tour, ni la verve, ni les élégances de la grâce, ni le brillant de l'esprit, ni l'éloquence sévère, ni même la flamme et l'éclat.

Ces qualités, Chénier les conquit une à une; il finit par les avoir toutes aux derniers moments de cette existence troublée et malheureuse que lui firent les événements et ses passions. Mais la chronologie lui fut fatale : poète de la liberté, il n'eut tout son talent que sous le despotisme; poète de la tradition classique, il n'entra précisément en possession de sa force que quand les novateurs allaient devenir les maîtres. Tout fut contre

lui : en politique, le républicain se heurta contre Napoléon; en littérature, l'écrivain classique eut à subir la royauté de l'auteur des Martyre. C'est ainsi qu'il mourut, dépouillé de cette gloire douteuse de ses débuts à laquelle il ne croyait plus lui-même, et impuissant à obtenir cette gloire meilleure, dont son talent transformé était digne, et qu'il est juste maintenant de revendiquer pour lui. Cet esprit plus fort que la souffrance et qui dispute le

terrain pied à pied à la maladie, cette intelligence qui se raidit contre la destinée et qui sait grandir sans être alimentée et excitée par le succès, cet effort suprême en vue de l'avenir et sans le souci du présent, ce poète républicain qui peut désespérer de la liberté, mais qui ne désespère pas de la poésie; assurément, tout cela n'est point sans noblesse. Le gladiateur atteint ne laisse pas échapper son glaive; il frappe et trouve la victoire dans la mort. Shakespeare a mis pour titre à l'une de ses pièces : « Tout est bien qui finit bien; » l'auteur de Tibère tirerait bon profit du proverbe.

Un peu avant le milieu du xviif siècle, un orphelin, vif, instruit, intelligent, qui sortait des études et qui avait le goût des entreprises, quittait les environs de Toulouse, où il était né d'une famille honorable et ancienne, pour courir le monde, pour chercher fortune. Laissant généreusement son patrimoine à sa sœur, il prit juste de quoi faire le voyage de Turquie, et arriva presque sans ressources à Constantinople. Ce jeune Français, que n'effrayait pas l'exil, s'appelait Louis de Chénier. Dieu et son zèle aidant, il se trouva bientôt à la tête d'une maison de commerce assez importante. Le comte Desalleurs était alors ministre de France près la Porte : il connut Louis de Chénier, et l'attacha à l'ambassade. Surpris par la mort loin de son pays, M. Desalleurs délégua à son protégé les fonctions de consul général, qui lui furent bientôt confirmées par la cour de France. On était en 1753 : c'est à peu près vers cette époque que Louis de Chénier se maria avec une Grecque très-séduisante, très-spirituelle, et dont la beauté fut longtemps célèbre. Devenue M^{ne} de Chénier, Mlle Santi-L'hommaka (c'était la propre sœur de

la grand'mère de M. Thiers) eut en peu de temps une fille et trois fils, dont le plus jeune se nomma André. André n'avait pas deux ans quand, le 11 février 1764, survint un dernier enfant qui reçut le nom de Joseph-Marie Biaisé : c'était le nôtre. La naissance de Marie-Joseph coïncida à peu près avec la nomination du comte de Vergennes à l'ambassade de Turquie; l'ambassadeur rendait le consul inutile : toute la famille de Chénier dut quitter Constantinople et revenir en France.

Là, trois années se passèrent dans les douceurs d'une vie commune; mais, en 1767, Louis de Chénier fut adjoint à la mission du comte de Brugnon en Afrique, et peu de temps après on l'envoya avec le titre de chargé d'affaires auprès de l'empereur de Maroc. Marie-Joseph, qui n'avait pas encore quatre ans, fut conduit en Languedoc chez une tante du côté paternel. C'est là qu'il passa, avec son frère André, ces longs jours de bonheur dont la jeunesse a le secret, jours charmants qu'on ne retrouve guère, qu'il ne retrouva point, mais qui plus tard, dans les dures agitations de la vie, lui demeurèrent comme un souvenir de l'Éden. J'aime à me figurer qu'André pensait un peu à ces jeux fraternels, à cette douce intimité des années perdues, quand il célébrait avec tant d'âme

Les vieilles amitiés de l'enfance première.

Enlevé trop tôt à ces loisirs, à cette éducation des champs, Marie-Joseph n'avait pas dix ans quand il fut mis, encore avec André, au collège de Navarre, où étaient déjà ses deux frères aînés. Il y fit des études rapides, médiocres et très-incomplètes (1). Le goût du travail, l'opiniâtre passion des lettres cul-

(1) Un pédant bien spirituel, mais à qui tous les arguments étaient bons (et à plus forte raison les arguments de collège), Geoffroy, n'a pas manqué de rappeler plus tard à Marie-Joseph ce qu'il y avait eu de tronqué dans ses premières études : « Pour avoir dédaigné, » écrivait-il en 1805, « d'être « écolier au collège, M. Chénier est resté écolier dans le monde et n'y sera « jamais qu'un écolier. C'est son étoile... » {Cours de littérature dramatique, 1825, in-8, t. VI, p. 323.)

tivées pour elles-mêmes, ne lui devaient venir que plus tard, et sa première fougue une fois éteinte. Il est vrai qu'au lieu d'être assidu à ses thèmes, Marie-Joseph s'essayait déjà à entrelacer des rimes. Plusieurs fois ses régents le surprirent et le châtièrent. Ils trouvaient ses vers détestables, et ils avaient la cruauté de le lui dire : au lieu de céder, l'amour-propre de l'écolier s'irrita. Ramenée sans doute par le désir de surveiller l'éducation de ses quatre fils, Mme de Chénier s'était fixée à Paris vers 1773; son mari, qu'elle avait laissé en Afrique, faisait ça et là quelques apparitions en France près de sa famille. Ces absences et ces retours se continuèrent ainsi jusqu'en 1784, époque où M. de Chénier, par une intrigue de bureaux, fut mis prématurément à la retraite. La société brillante, les nombreux artistes, les écrivains célèbres que Marie-Joseph rencontrait dans le salon de sa mère, ce contact continu d'une jeune et ardente ambition avec la renommée, achevèrent de lui donner le goût des vers. M. Villemain l'a dit spirituellement, la tragédie n'était alors qu'une continuation de la rhétorique. Chénier, dans sa hâte, n'eut même pas la patience d'attendre : c'est au théâtre qu'il fit sa rhétorique.

Dès le début, les goûts opposés, les caractères tranchés des deux frères se marquent ainsi par le contraste. André, à seize ans,

sait le grec : il traduit Sapho, il recueille sur les lèvres de sa mère ce doux parler qui lui explique mieux encore les enchantements de la poésie d'Homère et de Moschus. C'est une abeille de l'Hybla; il amasse patiemment son butin pour l'avenir. L'ombre lui convient (1), et il n'aspire point tout d'abord au tumulte de l'arène, il n'a pas le goût du cirque; une commotion sociale sera nécessaire pour qu'il se hasarde à la publicité.

(1) On voit, dans une lettre récemment publiée, quel était le rêve, quel était l'idéal d'André : « Vivre toujours loin de toute affaire avec mes amis,

« dans la retraite et dans la plus entière liberté » C'est bien l'irritable

paresse, la nonchalance farouche du vrai poète.

Ne connaissant personne, inconnu, seul, tranquille, Ma voix humble à l'écart essayait des concerts.

Le contraire arrive chez Marie-Joseph : ces retours laborieux à l'antiquité, ces tentatives mystérieuses, ces essais lents et avarés ne vont pas à sa nature empressée; toute son érudition, c'est Voltaire et un peu Racine. La scène le tente tout de suite : on y escompte la gloire en une soirée. Voilà avec quelles dispositions d'esprit et de cœur les deux frères quittèrent presque en même temps le collège pour entrer dans le monde; l'un mélancolique, réfléchi, passionné, ami des solitudes et du travail, ne vivant que pour deux choses, l'art et l'amour, c'était André; l'autre, plus bruyant, plus extérieur, à la fois vaniteux et généreux, irascible et obligeant, désireux de retentissement et de succès, c'était Marie-Joseph. Mais pourquoi les séparer déjà, pourquoi prêter d'avance une arme à l'implacable calomnie? Je voudrais plutôt les laisser

longtemps auprès de cette mère pleine de tendresse et de grâce, qui aimait les lettres et à qui les lettres devaient être plus chères encore, puisqu'elle en espérait la gloire de ses fils. C'est Marie-Joseph qui a dit dans une épître à son père :

De ma mère et de toi nous aurons en partage Un souvenir sans tache et des trésors d'honneur ; Nous aurons les vertus, ces richesses du cœur.

Je ne sais, mais au début de cette biographie, qui doit avoir ses heures sombres, la pensée s'arrête toujours et revient avec complaisance sur Mme de Chénier. Quoi de plus naturel? Ne sait-on pas ce que son cœur aura un jour à souffrir? Ne voit-on pas d'avance dans cette mère pleurant pendant quatorze ans avec celui de ses fils qui aura le malheur de survivre, ne voit-on pas une vivante réfutation de tant d'odieux mensonges, une protestation dont l'éloquence suffirait seule à convaincre? Cette belle Grecque, on aime à l'apprendre, cette mère aimable de deux poètes aimés, écrivait notre langue, cette langue qui m'est

étrangère, comme elle dit, avec une grâce expressive et nonchalante qu'elle avait gardée de sa patrie, et quelle sembla léguer à André. On a d'elle, perdues dans un recueil trop oublié, deux lettres charmantes, deux dissertations délicates et fines (1) où l'érudition se déguise sous l'élégance. Dans l'une, Mme de Chénier expose les poétiques symboles que les mœurs grecques mêlent aux pompes funéraires; dans l'autre, elle parle avec amour des danses de son pays, et revendique contre la pruderie française les charmes d'un art que l'antiquité aimait comme elle. Qu'on me permette de détacher de ces lettres quelques lignes qui en feront juger le tour heureux et facile :

«A Paris, on ne danse plus à trente ans. S'il est un âge pour renoncer aux agréments de la société, je voudrais savoir qui a eu le droit d'en fixer le terme; car enfin les grâces, la santé, une constitution heureuse, sont des dons de la nature contre lesquels personne, ce me semble, n'a le droit de réclamer. Est-ce une convention? Qui l'a établie? Serait-ce la jeunesse? elle y perd assurément la première, puisque chaque instant la rapproche du terme si court qu'elle avait mis à ses amusements; car on a peu de temps à être jeune et longtemps à ne l'être pas. Sont-ce les personnes de l'âge mûr qui ont établi cette convention? elles y perdent encore davantage. S'il y en a dans le nombre qui n'aient aucun goût pour la danse, ne craignent-elles pas qu'on leur fasse l'application du renard de La Fontaine qui propose à ses confrères de se couper la queue, parce que lui-même n'en avait pas ? Au reste, je ne prétends point, à beaucoup près, que tout le monde doive danser; mais je voudrais que chacun fut libre de danser sans être obligé de produire son extrait baptistaire (2). »

(1) Voyez au premier volume de l'agréable Voyage littéraire de la Grèce, par Guys, les lettres xm et xvm.

[1] C'est précisément Marie-Joseph qui a dit quelque part :

Jusque dans les ballets il faut de la raison.

André n'aurait pas écrit ce vers-là, et je doute que, de son côté, Mme de Clénier l'eût goûté. Les moindres traits marquent la différence native du talent des deux l'rères.

On devine, rien qu'à ce court passage, en quelle atmosphère de grâce et de politesse furent élevés les deux Chénier. La danse, dans ce climat favorisé d'Athènes, avait toujours été la compagne de la poésie. Aussi, quand Mme de Chénier peint, avec son pitto-

resque langage, tantôt la mollesse des danses voluptueuses, tantôt l'énergique et sauvage caractère des danses patriotiques, je me figure volontiers que ces rondes enlacent devant moi leurs anneaux, et que des chants connus s'y mêlent et s'y répondent. Ici, c'est un soldat qui lève fièrement la tête et entonne avec force quelque hymne républicain de Marie-Joseph; là, c'est une fille de l'Attique, penchée amoureusement, qui murmure une idylle d'André. Oui, un rayon du ciel de la Grèce devait tomber sur le front de ces frères privilégiés. A celui-ci l'héritage de Théocrite, son art consommé, la douceur savante de son style; à celui-là un écho de Tyrtée, quelques vigoureux accents du scolie vengeur d'Harmodius.

Mais c'est André surtout qui devait être un fils de la Grèce; sa mère, sans doute, lui en parlait souvent comme d'une patrie, et peut-être les pages qu'elle avait écrites éveillèrent-elles dans la vive imagination de l'enfant ce culte des lettres athéniennes auxquelles ses vers furent un perpétuel hommage. Il voua son intelligence à la Grèce; il garda son cœur à la France. Marie-Joseph ne ressentit pas au même degré l'influence de ces mœurs élégantes, de cet intérieur orné et un peu oriental, qui semblent avoir agi si vivement sur son frère. L'aîné élevait dans son âme un autel à l'art, le plus jeune relevait à la gloire : heureusement Marie-Joseph, après l'épreuve, finira par où André avait commencé. Cependant il fallait prendre un état, se décider pour une carrière : les deux frères choisirent celle qui laissait le plus de loisir, et qui, dans cette seconde moitié du xvme siècle, semblait le plus compatible avec les lettres. Tandis qu'André rejoignait son régiment d'infanterie à Strasbourg, Marie-Joseph allait habiter Niort comme cadet-gentilhomme dans les dragons de Montmorency.

La vie de caserne ne devait guère enchanter un Parisien de dix-sept ans, passionné pour la poésie, et qui,

au lieu des amis célèbres de sa mère, au lieu de ses protecteurs familiers, les David, les Le Brun, les Lavoisier, ne rencontrait plus que des beaux esprits de province et des désœuvrés de garnison. Il se résigna pourtant et chercha une distraction dans le travail. Ses études avaient été mauvaises; il les refit tant bien que mal par des lectures. On voit comment ce caractère emporté était rebelle à la discipline : il étudiait parce qu'il n'avait plus de maîtres. Mais, au bout de deux ans, sa patience fut à bout : il quitta le service et revint près de sa mère avec plusieurs canevas de pièces et quelques tragédies ébauchées. Son plus ardent désir était de débiter sur la scène.

Marie-Joseph retrouva André à Paris : André n'avait pu subir son exil de régiment pendant plus de six mois; dès-lors les deux frères, chacun dans sa voie, reprirent leur vie littéraire. Ils s'encourageaient l'un l'autre; ils se confiaient leurs plans, leurs vœux, leurs essais. Quelques amis communs, les de Pange, le marquis de Brazais, les deux Trudaine surtout, étaient initiés à ces mutuelles confidences. André, moins expansif, ne communiquait qu'avec réserve les vers non sans peine obtenus de sa voix; en revanche, il applaudissait à ceux des autres, il aimait voir venir à lui

Et mon frère et Le Brun, les Muses elles-mêmes.

D'ailleurs, son goût de la campagne et des voyages, sa fureur d'errer, sa santé mauvaise, plus tard ses fonctions à l'ambassade de Londres, l'éloignaient souvent de Paris; il y revenait pourtant par intervalles, menant cette vie nonchalante et facile des Élé-

gies, allant de Fanny à Glycère, mais corrigeant quelquefois le plaisir par la passion. Il était sincère quand il disait :

Moi j'ai besoin d'aimer, qu'ai-je besoin de gloire?

Plus d'une élogie, à cette date, n'est qu'un cri de son âme. Sa muse d'alors (il l'aima éperdument) était une éclatante et spirituelle personne dont la fille, également belle, épousa depuis

Regnaud de Saint-Jean-d'Angely. Mmede Bonneuil est la poésie riante des heures dissipées et du loisir, comme MUe de Coigny sera la poésie mélancolique des heures suprêmes : c'est la différence de Camille à la Jeune Captive. Marie-Joseph ne se laissait pas ainsi prendre aux énervantes tendresses de l'amour : il parlait du sentiment sur le ton d'un patriote dénonçant les suppôts du despotisme :

L'amour est un tyran; j'ai dû briser ses chaînes.

Enclin au plaisir, Chénier ne sentait même pas le besoin de le chanter; on ne retrouve dans ses vers ni l'Éléonore de Parny ni même les Églés de Le Brun. La passion patriotique se déclare tout de suite en lui et se confond avec la passion littéraire. Aujourd'hui il veut le théâtre parce que c'est une tribune; demain il voudra la tribune parce que ce sera un théâtre. Mais, s'il a le goût du faste et du bruit, il a aussi celui du bien et du beau; si le souvenir du couronnement d'Irène l'exalte et lui fait croire qu'il peut aspirer à la succession de Voltaire, son cœur n'en est pas moins ouvert à toutes les généreuses passions de la Constituante. Aussi 89 le trouva-t-il armé pour la lutte et animé de tous les nobles enthousiasmes d'alors.

Le versatile Palissot, qui à cette époque s'était rattaché, au moins par les personnes, au parti philosophique, fut le premier prôneur et le patron de Marie-Joseph. Le vieux Le Brun, l'ami de Mme de Chénier et d'André, se trouva aussi, tout naturellement, être un de ses protecteurs; il aurait été bien ingrat, au reste, de ne pas produire dans les lettres un jeune poète qui s'écriait en une épître louangeuse :

A peine mes regards mesurent ta hauteur (i).

(1) Marie-Joseph disait également à Palissot :

Toi que pour successeur Molière eût avoué. Cette flagornerie tourna la tête du vaniteux auteur de la comédie des Philosophes; dès lors Palissot joua auprès de Chénier un vrai rôle de comparse et de compère.

Ghénier, à l'aide de ces liaisons, s'insinua bientôt auprès de l'acteur Vanhove, et fit lire par lui, à la Comédie-Française, deux petits actes en vers appelés Edgard ou le Page supposé, qui furent reçus unanimement pour être joués à la cour. Cela se passait dans l'été de 1783. Les acteurs sans doute avaient fait acte de complaisance : aussi la pièce dormit-elle dans les cartons. Chénier était aussi actif qu'impatient : il fit des visites, il réclama, il écrivit. Voici un échantillon inédit et assez piquant de cette correspondance de solliciteur : c'est un billet adressé aux comédiens (1) :

24 janvier 1785.

« Il y a dix-huit mois environ qu'on a eu la bonté, messieurs, de vous lire pour moi une petite comédie qui a été, je crois, reçue unanimement. Depuis ce temps, je vous ai lu moi-même deux

tragédies que vous avez bien voulu recevoir. Trois pièces du même auteur, quand il n'a que vingt ans, ne prouvent-elles pas sinon un grand talent, du moins une ardeur dont il n'y a pas encore d'exemple dans les fastes d'aucune littérature? Si cette considération, messieurs, vous semble mériter quelques égards, j'oserai, pour la seconde fois, vous rappeler mon pauvre *P^{er}igé*, placé depuis deux ans de suite sur le répertoire de la cour. Mes rôles sont distribués depuis longtemps. Le secrétaire de la Comédie doit avoir une copie approuvée du censeur et de la police. La pièce enfin n'a que quatre rôles, destinés à quatre acteurs chéris du public, et qui n'auraient pas à s'en occuper longtemps pour la mettre au théâtre. Je les supplie donc de vouloir bien songer un peu à moi et à cette bagatelle, qui doit m'être chère, puisque c'est mon premier pas dans la carrière et mon premier hommage au Théâtre- Français.

« J'ai l'honneur, etc.

« Le chevalier de Chénier. »

Voilà une vanité tout au moins naïve. L'auteur n'a que vingt ans, il n'a pas besoin de le dire, on le voit de reste : un orgueil expérimenté eût caché son jeu. Les acteurs, toutefois, ne se

(1) Archives delà Comédie-Française.

rendirent pas à ces belles raisons, ils temporisèrent encore; mais Chénier tourmenta si bien ceux qui se plaisaient ainsi à exercer la patience des auteurs, qu'on finit par céder à ses instances et par ne pas même attendre que la cour retournât à Fontainebleau, où la pièce devait être jouée. On la donna donc à Paris le 14 novembre 1785 : elle fut sifflée dès la première scène et tomba au milieu des murmures et des éclats de rire. M^{lle} Contât

elle-même, avec ses grâces, ne put garantir de l'impitoyable hilarité du public cette maussade anecdote où il s'agissait d'un roi anglais du *xe* siècle, déguisé en page, et qui devenait amoureux de la fille d'un gentilhomme. Les Fourches Caudines du feuilleton hebdomadaire n'étaient pas encore inventées : la critique pourtant avait son tour. L'abbé Aubert, l'aristarque des Petites Affiches, jugea l'œuvre « faible et singulière. » Quant à Grimm, il n'y met pas tant de façon : c'est le gros mot qu'il lâche, et il parle tout crûment de niaiseries; par contre, Palissot s'était écrié en plein foyer qu'on venait de « briser un petit diamant. » Ce suffrage consola sans doute le poète, dont l'amour-propre au reste était assez robuste pour se consoler tout seul. Il faut bien le dire en effet, son ton tranchant, ses étalages, ses airs hautains, avaient, dès ces premiers débuts, donnée Chénier une réputation très-notoire d'arrogance et de morgue que Mme de Genlis n'est point, par malheur, la seule à constater (1). A cette date même, j'en trouve plusieurs témoignages curieux. Ainsi, le lendemain du Page supposé, La Harpe, avec son ton dépité et rogue, écrit au grand-duc de Russie : « C'est l'ouvrage d'un jeune homme nommé Chénier, qui fait profession d'un grand mépris pour Racine, et qui a bien ses raisons pour cela. » Le Mercure dit la même chose; seulement il met plus d'aménité dans son conseil et engage doucement l'auteur à « maîtriser son penchant vers la satire. » C'était au moins une insinuation polie; le continuateur des Mémoires de Bachaumont ne se crut pas obligé à ces ménagements, à ces précautions oratoires :

(1) Voir Mémoires, 1825, in-8, t. III, p. 308 et suiv.

« Ce qui fait désespérer du débutant, écrit-il assez brutalement, c'est qu'il est très-présomptueux et parle avec dédain non-

seulement des contemporains, mais même des meilleurs auteurs classiques. » Voilà une unanimité[^]désespérante. Évidemment le caractère de Chénier ressemblait alors à son style; il était gonflé. Cette première piquûre ne lui fit pas de mal, mais elle ne suffit pas à le corriger.

Le bruit des sifflets tintait encore aux oreilles de Marie-Joseph que déjà il pensait à reparaître au théâtre. Son portefeuille était garni; il en pouvait tirer au besoin une tragédie d'OEdipe mourant, une tragédie de Brutus, une tragédie dy Azémire. Azémire l'emporta dans son cœur; on a toujours un faible pour les derniers nés. C'était l'histoire d'une reine musulmane et d'un croisé, son prisonnier, qui devenaient amoureux l'un de l'autre; mais l'honneur au dénouement l'emportait sur la passion dans le cœur du chrétien : il partait, et sa royale maîtresse finissait par se tuer. Chénier avait fait ici comme tous les enfants qui écrivent : il avait pris sa mémoire pour son imagination. En réalité, Azémire n'était qu'une copie affaiblie de Médée, d'Ariane, d'Armide, de toutes les amantes délaissées, et, comme l'a remarqué depuis M. de Féletz (1), la seule scène un.peu pathétique quisyrencontrâtn'étaitqu'unecopieimpudentede/î/^Vo^', transportée dans un méchant roman dérobé à Métastase. Le poète désirait faire jouer cette pitoyable tragédie à Fontainebleau . Mme de Genlis, qui a ses raisons pour se vanter d'avoir servi Chénier, prétend que ce fut elle qui recommanda la pièce au duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre, lequel trouva l'ouvrage très-médiocre, mais finit cependant par céder à ses sollicitations réitérées. Quoiqu'il en soit, nous savons par Grimai que le poète avait réussi à intéresser directement la duchesse d'Orléans à son œuvre. Sur l'insistance de cette princesse, Azémire fut donnée devant la cour

le 4 novembre 1786. ce Comme il faut encourager les jeunes gens, dit l'auteur lui-même dans

(!) *Mélanges*, 1828, in-8, t. II, p. 123.

sa préface, la pièce fut sifflée d'un bout à l'autre. » Jamais pareille aventure n'était arrivée à Fontainebleau: ordinairement, devant le roi, le silence, et tout au plus quelques rires étaient les seuls signes d'improbation. Cette fois la cour, par une sorte d'instinct, dérogea jusqu'à emprunter les mœurs des parterres républicains pour humilier celui qui bientôt devait être le poète de la république. Marie-Joseph, profondément ulcéré, en garda rancune à la cour. On verra comment, quatre ans plus tard, il prit durement sa revanche par Charles IX. A partir de cette date, je ne trouve plus dans ses signatures le titre de « chevalier, » et tout signe nobiliaire, le chêne et la tour surmontée d'une étoile qui précédemment figuraient dans ses armes, disparaissent du cachet de ses lettres (1). Chénier, désormais, ne cherchera plus à se faire applaudir par les grands seigneurs : il mettra une cocarde à sa Melpomène, et dès lors c'est aux dépens des grands seigneurs qu'on l'applaudira.

La pièce était mauvaise; toutefois Grimm lui-même avoue que la cour avait montré un dédain trop décourageant. Piqué au jeu, Chénier usa de ruse et eut le crédit d'obtenir que, pour écarter toute cabale, les comédiens emploieraient le même subterfuge dont Voltaire s'était servi pour la première représentation de *l'Enfant Prodigue*. On mit donc *Zaïre* sur l'affiche, et le public vint ; mais , au moment où la toile allait se lever, le semainier annonça que l'indisposition subite d'un acteur arrêtait le spectacle, et que, si le parterre s'y prêtait, on donnerait une pièce nouvelle. Cela se passait le surlendemain de l'aventure de Fontainebleau ,

qui n'avait pas eu encore le temps de transpirer. La proposition fut reçue avec transport, et on joua aussitôt Azémire. Malheureusement la bienveillance du public

(1) Dans un pamphlet du temps du Directoire, il est dit que Chénier « a fait graver sur son caenet son buste parfaitement ressemblant et un aigle qui l'enlève en l'air. » (Sewrin, Épître sur l'Orgueil.) Le poète reparaissait sous le tribun comme autrefois l'aristocrate : il y a des vanités qui se ressemblent.

il 2

se trouva vite paralysée par l'ennui, et les amis de l'auteur, qui occupaient le parquet, se virent impuissants à soutenir la pièce. La chute fut aussi complète et plus humiliante qu'à Fontainebleau : aussi les malins ne manquèrent-ils pas de remarquer que le poète s'était même ôté la ressource de s'en prendre à l'intrigue. Le lendemain, les juges littéraires se montrèrent cruels. La Harpe, fidèle à son rôle de grand prévôt littéraire, parla de sottise (1), et Sautreau (X absurdité. Chénier, il est vrai, obtint un suffrage inattendu qui le rendit fier et qu'il ne manqua pas d'enregistrer dans sa préface. Geoffroy, qui venait d'hériter de la fêrule de Fréron, et qui inaugurerait alors à X Année littéraire ce règne du bon plaisir dans la critique qu'il devait continuer plus tard aux Débats, Geoffroy déclara que la pièce « étincelait de beautés tragiques (2) ; » en réalité, elle était détestable. Notons pourtant, notons bien le mot de Geoffroy. Quand le talent tardif de Chénier éclatera enfin dans sa mâle vigueur, il ne rencontrera chez cet homme que l'injure et le sarcasme ; alors nous nous souviendrons du contraste. Certains rapprochements valent mieux que des réfutations.

On a vu quelle dure leçon avait été donnée, à deux reprises, à l'ambition précoce de Chénier. Plus tard, quand la gloire lui fut venue, le poète parlait quelquefois d' Azèmire avec cette gaieté satirique qui lui devint habituelle dans ses dernières années; mais il se taisait sans doute sur le Page supposé, car le scrupuleux Daunou (3) lui-même n'a pas consigné ce premier et malheureux essai de son ami. A la longue, les échecs font aussi une réputation; Marie-Joseph jugea donc prudent de se réfugier momentanément dans l'étude, dans le silence. Ce n'est

(1) Correspondance littéraire, lettres 259 et 262.

(2) Année littéraire, 1789, t. VIII, p. 45. — La Harpe, que tout éloge donné par un autre contrariait, dit, à propos du#iot aimable de Geoffroy sur Chénier : « ... Mais c'est un nouveau signe de réprobation de n'être loué que dans un pareil journal. »

(3) Noïice sur Chénier en lèle du premier vol. des OEuvres posthumes, 1824, in-8.

que trois ans plus tard qu'on retrouve son nom au théâtre. Son père, d'ailleurs, homme sage et avisé, dont on a quelques livres estimables (1), réussit à modérer, par ses conseils, cette ardeur anticipée et impatiente : Ne quid cilo. Toutefois Marie- Joseph ne renonça pas aux palmes que lui montrait l'avenir; de loin, malgré ses chutes récentes , il entrevoyait la célébrité, il disait à son père lui-même :

Ton nom chez les Français ne sera pas sans gloire ; Leur estime t'est due, et tes fils à leur tour Sauront, n'en doute pas, la conquérir un jour.

Cette confiance était légitime, et la prophétie s'est réalisée.

Marie-Joseph aimait passionnément les arts; un tableau de son cher David, une symphonie de son ami Le Sueur, l'animaient au travail, lui inspiraient une généreuse rivalité. Pendant les trois années de retraite qu'il passa dans l'intimité de ces artistes, il s'occupa plus que jamais de littérature et devint attentif à la grande lutte politique qui s'annonçait, mais il ne chercha plus la publicité. 11 vivait alors à Passy ; il y était heu-

(1) A l'époque précisément où nous sommes arrivés, c'est-à-dire en 1787, M. de Chénier publiait en trois tomes des Recherches historiques sur les Maures. « Ce n'est point, dit-il, pour aspirer au nom d'auteur... Occupé depuis que je me connais d'affaires étrangères aux belles-lettres, je n'ai point couru cette carrière. » M. de Chénier fait évidemment le modeste : son ouvrage est d'un style ferme et simple, qui trahit l'habitude d'écrire. On y trouve d'ailleurs beaucoup de remarques curieuses, puisées dans une observation intelligente des lieux mêmes et des choses que l'auteur avait vues. Le volume qu'il donna deux ans plus tard, sous le titre de Révolutions de l'Empire Ottoman, se recommande par les mêmes qualités d'exactitude et de sens. Quand il dit de la Turquie : « Semblable à un lion fatigué par le combat, c'est presque dans le sommeil qu'on lui voit acquérir de nouvelles forces, » il me semble entendre un écho de la poésie de ses fils. Il y a des familles privilégiées M. de Chénier, qui était né à Monfort (département de l'Aude) en 1722, mourut à Paris en 1795. Le poète Vigée prononça son éloge funèbre, et put, avec justice, parler de sa vertu sans faste et de sa raison sans austérité. (Voir le Procès-verbal des honneurs rendus à Louis de Chénier, Paris, an m, in-8 de 16 pages.)

reux, et c'est de ces années de retraite qui! a pu dire plus tard dans la belle élégie de la Promenade :

Jours heureux, temps lointain, mais jamais oublié, Où tout ce dont le charme intéresse à la vie Égayait mes destins ignorés de l'envie.

C'est à peine si, durant cet intervalle de bonheur, on voit Marie-Joseph publier, fort obscurément, un petit poème sur l'Assemblée des notables, que La Harpe, avec raison, jugea notablement mauvais (1). La colère toutefois le fit sortir un instant du silence qu'il s'était imposé : on sait si Chénier avait l'épi— derme sensible. En 1788, Rivarol et Champcenetz donnèrent leur Petit Almanach de nos grands hommes : c'était une corbeille de boules fulminantes jetées dans la rue pour taquiner les passants. Celle sur laquelle marcha Chénier ne dut pas faire grand bruit, et c'est à peine si un pied plus habitué aux hasards de la route s'en serait aperçu. On le rangeait avec deux ou trois rimeurs inconnus dans la bande des fugitifs; on le donnait comme l'éditeur des Étrennes à Polymnie (2). La plaisanterie était innocente; mais Chénier, qui ne quittait pas le cothurne, se fâcha tout de bon. Un poète tragique classé parmi les fugitifs! l'auteur d'*Azémire* se crut atteint dans sa dignité. André était alors à Londres ; Marie-Joseph lui écrivit à ce sujet : « Il est bon de se venger; » la menace était solennelle. Le Journal de Paris reçut aussi les confidences de Chénier en cette occasion : « Quand on n'est pas très-patient, écrit-il, il faut au moins se montrer reconnaissant et rendre ce qu'on a reçu au plus vite, et, s'il est possible, avec usure. » Marie-Joseph tint parole : le coup d'épingle rendu valut l'égratignure donnée. Rien de plus insignifiant que le Public et V Anonyme , pâle imitation du Pauvre Diable de Voltaire, dont le rythme même n'était

pas original. Rivarol, qui, au dire de Chénier, Sans s'appauvrir donnait des ridicules,

(1) Correspondance littéraire, lettre 245.

[i Voir OEuvres de Rivarol, 1808, in-8, I. V, p. 55.

ne daigna même pas répondre : Chénier alors ne comptait que par ses prétentions. Après la publication du *Public* et l'Anonyme, La Harpe eut le droit de dire : « Il ne fait pas mieux une satire qu'une tragédie (1). » Ce n'était que la vérité.

Voilà comment débutait dans la poésie satirique celui qui devait écrire la belle *Épître à Voltaire*, voilà comment débutait au théâtre celui qui devait, avant de mourir, dérober quelques traits au sombre pinceau de Tacite. Ces commencements obscurs m'ont semblé dignes d'être particulièrement éclaircis. Si en toute chose l'étude des origines est bonne, ici elle a l'avantage de mettre exactement dans son jour, d'expliquer au vrai la valeur native et le développement d'un talent presque nul d'abord, très-longtemps médiocre, mais que les souffrances à la fin dégagèrent, que les malheurs affermirent, que la persévérance mûrit. Pour mon compte, j'aime ces esprits qui grandissent par l'effort, qui s'améliorent dans la lutte : devenir ainsi meilleur, c'est donner un noble spectacle, un spectacle qui ne peut manquer d'honorer l'homme, puisqu'il est à l'honneur de sa volonté. Même dans une biographie de poète, l'espérance est un meilleur guide que le désenchantement. Par malheur, la vie de beaucoup d'écrivains modernes ressemble plutôt à l'histoire du Paradis perdu qu'à celle de la Terre promise.

Marie-Joseph devait être le poète de la période républicaine; ce que la prise de la Bastille avait été dans l'ordre politique, la re-

présentation de Charles IX le fut dans l'ordre littéraire. La veille, Chénier était inconnu; le lendemain, son nom était sur toutes les lèvres. Cette tragédie fut un véritable événement, et le critique voyait juste qui, dans le feu même du succès de la pièce, écrivait (2) : « Quoi que fasse M. de Chénier, on dira toujours de lui : C'est l'auteur de Charles IX. » Ginguené, en ceci, était prophète. Ce triomphe subit, ces acclamations populaires, cette famosité inouïe dont la plus grande part devait se

(1) Correspondance littéraire, lettre 266.

(2) Moniteur du 21 avril 1790.

rapporter aux événements, eurent en effet leur expiation : bientôt, avec un talent plus franc, plus tard, avec des éclats de génie, Marie- Joseph trouvera l'attention plus rebelle, et après lui le silence peu à peu se fera autour de son nom. On ne saurait se le dissimuler, aux yeux du plus grand nombre, Chénier est resté l'auteur de Charles IX. En se retirant des bords qu'elle avait battus avec fracas, la vague a emporté après elle plus d'un monument fait pour orner ces rives aujourd'hui délaissées. Ayons confiance pourtant, le flot ne peut manquer de reprendre à l'abîme ce qu'il lui avait donné et de le restituer à la plage. La justice ne fait jamais défaut au temps.

Charles /Xmarque une date : c'est le dernier mot de l'école voltairienne au théâtre. Je m'explique. La littérature, pendant tout le xvme siècle, avait été un combat, une sorte de mêlée intellectuelle et politique, dans lesquels chacun s'était servi des armes les plus actives. Comme on n'avait pas la libre tribune des gouvernements à constitution, on s'avisa de la remplacer par ce qui émeut et séduit le plus la foule, c'est-à-dire par l'éloquence et par

l'esprit. La première fut réservée pour le théâtre, on garda le second pour les pamphlets. Avec son facile génie, Voltaire se saisit à la fois de ces deux sceptres. On sait la prose vive, claire, assurée, merveilleuse de ses pamphlets. Au théâtre (je mets à part quelques chefs-d'œuvre), ce n'est plus le même homme : il est brillant, il n'est plus simple; quelquefois même sa haine de prosateur contre l'emphase tourne à l'indulgence, et le voilà qui chausse le cothurne, qui déclame, qui se laisse aller à la pompe artificielle de la versification sentencieuse. On le sent, c'est l'éloquence qui le tente : souvent il l'attrape ; mais on s'aperçoit trop vite que c'est une éloquence de tribune, propre surtout à charmer les contemporains. Quand ce grand homme mourut, sa double dictature de pamphlétaire spirituel et de poète philosophe ne pouvait passer à un seul homme : une même main n'eût plus suffi à porter ce rude fardeau. L'empire d'Alexandre se partagea : Beaumarchais, qui se glorifiait d'être le typographe de Voltaire, et Chénier, dont le chef-d'œuvre de-

vait être aussi une Epître à Voltaire, se divisèrent l'héritage. L'un eut l'esprit qu'il porta bruyamment à la scène, l'autre prit ^'éloquence théâtrale, à laquelle il ajouta sa propre bouffissure; le premier écrivit Figaro, le second fit Charles IX. A vrai dire, c'est Beaumarchais qui eut le bon lot (1), car l'esprit est de tous les temps, et Mirabeau, d'ailleurs, était un rival terrible pour Chénier.

La tragédie avait tenu une si grande place dans le rapide mouvement des lettres au xvme siècle, elle était si bien passée dans les mœurs que, sur les dernières années, le moindre débutant s'y sentait attiré. L'ascendant de Voltaire, l'éclat de cette grande gloire dramatique, l'habitude de l'imitation, tournaient toutes les

jeunes têtes. Dès sa première jeunesse, Chénier vit dans la tragédie sa véritable vocation ; chez lui, c'était à la fois un penchant irrésistible et un choix médité. Du reste, il abordait cet art avec tous les préjugés de l'école, sans aucune vue originale, n'ayant pas même cette demi-indépendance dont Diderot avait donné l'exemple en certaines préfaces de ses drames. Pour lui, Shakespeare est un ignorant, un barbare, et il écrit à son frère, qui était alors à Londres : « Vous me paraissez indulgent pour ce Shakespeare; vous trouvez qu'il a des scènes admirables (2). » André avait ses raisons. Voilà où en est Marie-Joseph, même après Ducis et Letourneur! La fantaisie, l'imagination, sont lettres closes pour cet esprit emprisonné dans la tradition. Aussi accepte-t-il le vieux moule du

(1) Des héritiers sont rarement d'accord; l'année même de Figaro, Chénier, qui n'avait que vingt ans, écrivait, à propos de Beaumarchais, ces deux vers ridicules :

Parmi les Tabarins assis au rang suprême, Doué de tout l'esprit que peut avoir un sot.

(2) Dans son poème sur les Principes des Arts, Chénier a porté un jugement un peu moins absurde sur Shakespeare qui, selon lui,

Sublime par élans, fut bouffon par accès.

drame classique et le croit-il indispensable. La tragédie nationale de De Belloy transformée avec les idées historiques de Mably et de Thouret, la tragédie romaine de Voltaire refaite avec les fureurs collégiales de Lebeau, en un mot le Siège de Calais et la Mort de César arrangés pour les héros du Jeu de Paume et pour les conquérants de la Bastille, telle est la poétique de Chénier. On

peut cependant revendiquer pour lui une certaine intervention propre, un rôle particulier, dans cette histoire de la tragédie. Comme les richesses de l'invention lui manquaient, il n'ajouta rien, bien entendu; mais, comme il avait le bon sens, il retrancha. Ainsi, avec lui, plus de confidents, plus de mythologie; l'amour, cette grande passion du théâtre, est même rejeté sur le second plan, sous prétexte qu'il énerve l'action. Chénier écrit pour une génération de Spartiates. Des œuvres fortes et nues, un grand but politique et une action simple étaient l'idéal de Chénier; il a fini par l'atteindre dans *Tibère*. On conçoit ce goût des canevas austères à la veille d'une révolution. C'était, au reste, une mode, je dirais presque une nécessité du temps. Au delà des Alpes, elle avait amené la mâle sécheresse d'Alfieri (i), et coïncidé avec la réaction d'archaïsme contre la mollesse du *Métastase*. En France, elle fit succéder à la grâce minaudière des tableaux de Boucher l'imposante raideur de David, à la fadeur de Bernis et de Dorât la poésie forte et tendue de Le Brun et de Chénier. Chénier, avec sa forme froide, dure, ampoulée, mais ferme et quelquefois éclatante, était l'interprète vrai de son temps. Cela correspondait merveilleusement à l'imitation des mœurs latines, à tous ces souvenirs du forum qu'affectaient les tribuns drapés en Brutus. Dès lors, le drame ne chercha plus à peindre la vérité historique; il voulut seulement mettre des opinions en présence. Dans le théâtre de Chénier, l'homme du moyen âge est

(1) Chénier avait eu occasion de connaître Alfieri pendant le séjour du poète italien à Paris, de 87 à 91; peut-être cette liaison ne fut-elle pas sans influence sur les théories dramatiques de Marie-Joseph.

naturellement un aristocrate, le Romain est naturellement un patriote.

La tragédie, entre les mains de Voltaire, avait été une arme tantôt contre la religion , tantôt contre le despotisme. En mettant la Saint-Barthélémy à la scène, en faisant audacieusement de Charles IX un prince qui tirait sur ses sujets au nom même du fanatisme, Marie-Joseph se trouva concentrer en une seule œuvre, résumer d'un coup toutes les haines, toutes les espérances que les poètes avaient laissé éclater au théâtre depuis cinquante ans. Non-seulement Chénier était par là fidèle à l'opinion, mais on peut dire qu'ici il la devançait avec hardiesse. Chartes IX, en effet, avait été commencé dans la première fermentation politique, pendant la lutte de Brienne et du parlement; dès l'été de 88, c'est-à-dire avant le second ministère de Necker, Chénier lisait sa pièce aux comédiens. Le poète, depuis, a revendiqué avec jalousie cette précocité d'audace : « J'ai conçu, dit-il, j'ai exécuté avant la Révolution une pièce que la Révolution seule pouvait faire représenter. » Une cour avilie avait bien pu, en effet, s'intéresser et applaudir à une comédie comme Figaro, où elle était bafouée : on s'étourdit en riant; mais il fallait que la monarchie même fût atteinte pour qu'on tolérât Charles IX à la scène. Cela n'était vraiment possible qu'après la prise de la Bastille.

On devine la guerre d'avant-garde qui dut précéder cette grande bataille littéraire. Après avoir lutté pendant un an contre la censure , contre les gentilshommes de la chambre , contre le lieutenant de police, contre les ajournements timorés des comédiens, Chénier finit par éclater. Les retards apportés aussi à son Henri VIII , que Suarçf refusait obstinément de viser comme censeur, avaient mis sa patience à bout. Fatigué de ces sourdes résis-

tances, il fit appel aux journaux, il publia des brochures, il chercha à soulever les faciles susceptibilités de l'opinion : l'opinion fut bientôt pour lui. En juin 1789 parut un premier écrit sur la Liberté des Théâtres , où les censeurs étaient traités « d'agents subalternes et sans talents ,

d'eunuques dont le seul plaisir est d'en faire d'autres. » Cela allait droit à Suard. Un mois après vint la Dénonciation des Inquisiteurs de la Pensée. Suard cette fois était désigné nommément; on lui disait que son lit de Procuste ne convenait qu'aux nains, que les aigles se lassaient d'être gouvernés par les dindons, et qu'il faisait un métier indigne d'un homme délicat. Le censeur royal n'y tint plus; mais, fort peureux pour son titre officiel et plus peureux encore pour sa vanité, il n'osa lancer sa réponse, dans le Journal de Paris (1), que sous le couvert de l'anonyme. L'auteur de Charles IX était déchiré ou plutôt égratigné avec détour et non sans malice. L'hypothèse d'un poète « qui aurait eu des prétentions fortes avec des moyens faibles, » l'insinuation contre les gens médiocres qui voulaient exterminer l'aristocratie de l'esprit, le mot surtout sur les auteurs à qui ne répugnaient pas les applaudissements de la Grève, mirent au vif l'amour-propre de Chénier. Chénier bondit et risposta à ces petits coups de griffe déguisés et perfides par une plaisanterie cruelle : une lettre, une parodie, parut sous le nom même de Suard (2), où Suard était vilipendé avec une verve amère, avec une ironie acre et pénétrante. Marie- Joseph faisait dire par le censeur royal à l'anonyme du Journal de Paris (qui n'était autre que Suard lui-même): « Si vous pouviez aussi bien cacher vos oreilles, vous seriez sûr d'être parfaitement inconnu. » Suard se le tint pour dit et se tut. Bientôt la marche des choses donna gain de cause à Chénier. Cette es-crime d'auteurs, cette guerre de plume, cessèrent bientôt; des

journaux l'affaire passait aux clubs et à la rue. Dans l'universel enthousiasme d'alors, dans cet enivrement de liberté qui enflammait les esprits, la moindre résistance du pou-

(1) Elle est réimprimée dans ses *Mélanges*, t. IV, p. 309.

(2) Elle a pour titre : *A messieurs les Parisiens sur la tragédie de Charles IX*, par M. Suard, de l'Académie française. On ne l'a reproduite dans aucune des éditions de Chénier. M. Ravenel, à qui toutes ces curiosités bibliographiques sont familières, et qui sait ne pas être avare de son ingénieuse érudition, a donné une réimpression de cette pièce.

voir faisait ombrage. Bientôt la destinée de Charles IX se trouva liée à la destinée de la Révolution, et la question que soulevait cette pièce fut regardée comme une affaire d'intérêt général. Charles IX eut son prologue; mais ce fut le parterre qui le joua.

La première manifestation de la foule en faveur de la pièce retardée eut lieu au Théâtre-Français le 19 août 1789. On jouait ce soir-là pour la première fois une méchante tragédie de Fontanelle, la *Vestale*, qui ne fut pas sifflée, parce que, l'auteur ayant mis des religieuses sur la scène, la police en avait longtemps interdit la représentation. Dans les entr'actes, il tomba de quelques loges une pluie de billets et de placards imprimés (1). Il y en avait de plusieurs sortes. En voici un qui par hasard a échappé à la destruction. Je le transcris sur l'original même.

ADRESSE AUX BONS PATRIOTES

Français, le théâtre de la nation a été livré assez longtemps à des ouvrages infestés de fadeurs et de servitude. La burlesque autorité des ceDseurs avait abâtardi le génie des poètes dramatiques; vos pièces nationales surtout n'offrent que des modèles d'esclavage. Il existe une tragédie vraiment politique, vraiment patriotique; elle est reçue a la Comédie-Française, elle a pour titre Charles IX, on la Saint-Barthélémy. L'auteur est M. Chénier. Cet ouvrage inspire la haine du fanatisme, du despotisme, de l'aristocratie et des guerres civiles. Les ennemis de M. JNecker, ce grand ministre, ce sauveur de la France, craignent la ressemblance qu'on trouverait infailliblement entre lui et le chancelier de l'Hôpital, l'un des personnages de la pièce. Les comédiens n'osent la représenter en ce moment. Si vous croyez un tel

(1) On trouvera dans la Revue rétrospective (me série, t. III) une foule de pièces originales, relatives aux querelles de toute espèce que suscita Charles IX. Les archives de la Comédie-Française fournissent aussi quelques données nouvelles dont j'ai profité. Enfin il faut recourir, mais sans trop de confiance, à un livre de M. George Duval sur la Révolution : c'est la salle vue, sinon des loges, du moins du parterre {Souvenirs de la Terreur, 1841, in-8, t. I, p. 126 et suiv.)

sujet cligne de vous occuper au théâtre, dans les premiers jours de la liberté française, ce n'est plus aux gentilshommes de la chambre qu'il appartient de leur donner des ordres, c'est à vous.

Du Croisi.

On a le ton du temps , on reconnaît le style de Chénier. Ce Du Croisi, employé obscur d'un ministère, n'était ici qu'un prêtre-nom. La distribution d'adresses avait préparé la salle. Après la pièce de Fontanelle, le silence se fit comme par enchantement, et un anonyme, dit Grimm, se leva pour demander aux acteurs d'une voix de Stentor pourquoi ils ne jouaient pas Charles IX. Un long dialogue s'établit alors entre l'orateur et le comédien Fleury. Fleury déclara qu'on n'avait pas « la permission. » Aussitôt la salle, comme un seul homme, cria avec trépignement qu'il ne fallait plus de permission. La Comédie promit qu'elle prendrait les ordres de la municipalité dans les vingt-quatre heures, et la foule s'écoula bruyamment. Or, il faut savoir que X anonyme de Grimm, le héraut du parterre, c'était Danton ; il avait pour compagnons Fabre d'Églantine et Collot d'Herbois. Leur instinct poussait-il ces hommes à s'intéresser déjà aux tragédies ?

La municipalité fut consultée. Bailly hésita; on peut lire dans ses Mémoires (1) le long récit de ses perplexités. S'il avait été le maître, la pièce aurait été défendue; mais le parterre renouvelait chaque soir la même scène, et Bailly finit par déférer la question à l'Assemblée nationale. Dans cet intervalle, les districts avertis intervinrent et se prononcèrent en divers sens : celui des Carmes déchaussés publia même un manifeste contre Chénier, auquel Chénier riposta par une adresse. Enfin, après bien des délais, après avoir maintes fois paru et disparu sur l'affiche, Charles IX fut donné le 11 novembre 1789.

On craignait du trouble : un orateur du parterre , avant le lever du rideau, prit la parole et demanda que tout perturbait) Édit. de Berville, t. II, p. 283 et suiv.

teur fût livré à la justice du peuple; Palissot se leva pour appuyer la motion , et Grimm raconte que le cri à la lanterne retentit dans quelques coins delà salle. Une fois la pièce commencée, il n'y eut que des applaudissements. Mirabeau, qui en donnait avec affectation le signal, fut, à chaque entr'acte, salué dans sa loge par des bravos enthousiastes et redoublés : ce jour-là, n'était-ce pas en effet la loge royale? La pièce fut accueillie avec transport. Quand arriva l'allusion à la Bastille :

Ces tombeaux des vivants, ces bastilles affreuses, S'écrouleront un jour sous des mains généreuses,

la salle se leva avec acclamation, et fit redire le passage, tout comme s'il s'était agi d'une ariette de la Comédie-Italienne. Talma, peu connu encore, et qui ne s'était chargé du principal rôle que sur le refus de Saint-Phal (1), son chef d'emploi, Talma montra tout à coup dans cette soirée que Lekain avait un héritier, un vainqueur. Sa figure, jeune et pâle, ressemblait à s'y méprendre aux portraits connus de Charles IX ; l'impression fut profonde et terrible. L'égarément du malheureux prince était traduit avec une sauvage éloquence et comme si c'eût été la folie du roi Lear. Je me hâte de le dire, d'ailleurs , c'était le meilleur endroit du drame de Chénier; là, comme dans la scène de la bénédiction des poignards par le cardinal, il y avait une certaine hardiesse, une nouveauté d'effet assez théâtrale, et à laquelle Mme de Staël a bien fait de rendre justice (2). Cette dernière situation frappa si vivement les spectateurs, que l'acte demeura interrompu pendant plusieurs minutes par des trépignements frénétiques. L'auteur, demandé à

(1) Saint-Phal choisit le rôle d'Henri de Bourbon (Henri IV). Dans ses dernières années, Talma racontait encore avec émotion

à l'auteur de Marie Stuart, M. Pierre Lebrun, cette préférence inattendue de son chef d'emploi à laquelle il avait dû l'occasion de la gloire.

(2) De la Littérature, ch. v, note.

grands cris, fut amené à la rampe par Talma et reçut une véritable ovation. La foule le reconduisit en triomphe (1).

Chénier se trouvait ainsi récompensé, en un jour, de tous ses déboires passés : la Révolution venait de sacrer en lui son poète. Grimm assure que, dans sa nouveauté, Charles IX attira plus de monde (2) encore que Figaro. Je n'ai pas de peine à le croire; c'est la raillerie souvent qui prépare les révolutions, c'est la passion toujours qui les achève. Qu'importaient maintenant au poète les taquineries des critiques? Si La Harpe, toujours maussade, voyait dans Charles IX le comble de l'impuissance,» Chénier, par compensation, avait ses preneurs, ses séides, qui rendaient avec usure les invectives à La Harpe ; si l'abbé Aubert se permettait de trouver des longueurs (3) dans la pièce nouvelle, Palissot griffonnait vite une Critique de Charles IX et mettait notre abbé sur la scène sous le pseudonyme d'Hydr ophobe. A son tour, Marie-Joseph avait ses représailles.

Charles IX, comme il était naturel, souleva l'indignation des royalistes [h], il y eut contre la pièce un feu roulant d'épi-

(1) Chénier demeurait alors sur la place même du Théâtre, et ses fenêtres se trouvèrent illuminées au sortir de la représentation. M. George Duval croit que ces lampions subits étaient une préméditation d'amour-propre.

(2) Le premier jour, la recette fut de 5,018 livres; les trente-trois premières représentations produisirent 128,000 livres. (Archives de la Comédie- Française.)

(3; Petites Affiches, 5 novembre 1789.

(4) Mme de Genlis dit, dans ses très-suspects Mémoires : « Je fus fort curieuse de voir cette pièce. Je menai mes élèves à la première représentation. Comme ce n'était pas le jour de noire loge, j'en avais loué une qui était fort en vue. A la scène exécration des serments, je me levai et j'emmenai mes élèves : on en parla beaucoup. Cela mit le comble à la haine envenimée que me portait M. Chénier. » Les élèves vivent encore, et nous croyons être en mesure d'affirmer que c'est là une pure invention : Mme de Genlis fait de la prudence politique très-rétrospective. Quelques lignes plus haut, elle racontait une déclaration par trop pressante que lui aurait Lite Chénier : au ton piqué dont cela est dit, on sent que Mme de Genlis fait cette fois la renchérie et garde rancune d'autre chose. Mme Honesta, comme le

grammes dans tous les petits journaux que soudoyait la cour. « On ne m'ôtera pas de l'idée, écrivait un anonyme, que l'enfer s'est rendu chez M. de Chénier, que Pluton dictait, et qu'un diable tenait l'écritoire (1). » Les Actes des Apôtres (2), où pétillait à toutes les pages l'esprit de Rivarol, rangèrent aussi l'auteur parmi « les monstres qui perdaient le pays. » Chénier put se consoler avec la couronne civique que lui décernèrent les districts. Au surplus, son but était atteint : il agissait par la poésie sur les masses. Longtemps la foule vint demander l'émotion à ce drame où étaient peints un roi meurtrier et des prêtres sanguinaires : tous les contemporains le disent, l'exaltation produite par ce sombre spectacle et ces souvenirs terribles ne contribua pas peu à accélérer

rer la crise politique. Ce n'était pas pour rien qu'au sortir de la première représentation, Danton s'était écrié : « Si Figaro a tué la noblesse, Chartes IX tuera la royauté. » On avait aussi entendu dire à Camille Desmoulins en plein parterre : « Cette pièce-là avance plus nos affaires que les journées d'octobre. » Chacun devine le mépris que la cour dut afficher pour une pareille œuvre. Monsieur, frère du roi (depuis Louis XVIII), ne tarissait pas sur cette profanation ; il y revenait sans cesse avec dépit et mettait aussitôt les survenants sur le compte de Chénier. Ainsi un matin Rulhière arrive pour faire sa cour; Monsieur s'écrie tout à coup : « Je n'ai encore rencontré personne qui ait vu Charles /Zdeux fois! — Je ne l'ai vu qu'une, répliqua Rulhière en courtisan qui savait son monde. — Et moi, interrompit étourdiment Arnault, je l'ai vu deux. » Le futur auteur de *Germanicus* était alors secrétaire de Monsieur. Le prince fut très-blessé; mais le soir, Arnault

poète la nomme dans ses satires, en voulait surtout à Chénier de ce joli vers si connu :

C'est Philaminte encor, mais un peu janséniste.

(1) Remarques sur Charles IX en réponse à M. Palissot , in-8 de 3 pages.

répara sa balourdise en glissant sous les yeux de son maître de petits vers qui finissaient ainsi :

Cet excès de persévérance Pourrait-il m'être reproché?

Non ! l'on sait trop que ce péché Porte avec lui sa pénitence.

Monsieur fut enchanté : Tépigramme courut chez les familiers du château (1). Voilà comment se vengeait la cour, et le lendemain, dans un dithyrambe insolent, Chénier disait :

Vieux seigneurs, histrions, courtisanes et prêtres, Contre moi tout s'est déchaîné.

Ligue impuissante ! le poète avait le peuple pour lui, un peuple en révolution.

Par Charles IX, Marie-Joseph atteint d'un coup l'apogée de sa réputation. Juger Charles IX isolément et avec notre solennelle esthétique d'aujourd'hui serait injuste. Pour en parler avec équité, il faut bien s'aider un peu de l'imagination, il faut se figurer ce qu'était cette lave aujourd'hui refroidie quand elle sillonnait le volcan de ses feux. Si vous cherchez des dialogues, vous ne trouverez que des harangues : ce ne sont pas des caractères qui agissent, ce sont des opinions qui discourent. On ne saurait pourtant méconnaître qu'à travers la déclamation certaines touches vigoureuses se rencontrent. Le quatrième acte, avec son tocsin et sa lugubre bénédiction de poignards, laisse au moins aux sens une certaine impression de terreur. Mais ne poussons pas trop loin le désir de comprendre et d'expliquer le succès de Charles IX : c'est une pièce qui réussira toujours à la veille ou le lendemain des révolutions. Il y a des visages sinistres qu'on ne rencontre qu'aux jours d'émeute : il y a des sentiments qui ne naissent et qu'on ne retrouve que dans les instants de crise politique. De toute façon, Charles IX sera

(1) Arnault, Souvenirs d'un sfl.,ragénairo, t. I, p. 107.

toujours lu avec curiosité, comme on lit une allocution du club des Jacobins, comme on lit un numéro du Moniteur de la Convention.

Chénier ne perdait pas de temps : Charles IX avait été donné en novembre; dès les premiers jours de janvier 1790, Henri Y III

était en répétition. Mais une querelle, restée célèbre au théâtre, et dont il faut dire un mot, entrava la mise en scène. Chénier et Talma, qui était devenu son ami et son séide, s'étaient jetés ardemment dans les opinions les plus extrêmes de la Révolution. Les comédiens ordinaires du roi , fidèles à leur titre, étaient au contraire du parti modéré ; de là une certaine hostilité que la vanité farouche de Chénier et ses airs d'autorité ne tirent qu'envenimer davantage. La première occasion devait amener une rupture (1). Talma, comme dernier reçu des sociétaires, fut chargé de prononcer, selon la coutume, le discours de rentrée après les vacances de Pâques, Chénier rédigea pour son ami un morceau incendiaire où les habitudes de r esclavage étaient dénoncées. Le comité des acteurs en refusa unanimement la lecture, et le comédien Naudet fut chargé d'en faire un autre. Le jour venu, des affidés jetèrent à pleines mains dans la salle le discours préparé par Chénier, avec un avertissement odieux où il était dit : « Quelques personnes de la Comédie sont tourmentées de vapeurs aristocratiques ; mais aux grands maux les grands remèdes ! » Cette lâche provocation , ce style déjà digne de 93, brouillèrent la Comédie avec Chénier. Chénier, piqué et craignant que les chaleurs de l'été ne nuisissent au succès un peu décroissant de Charles IX, retira sa pièce. C'était un procédé peu délicat. Bientôt cependant les envoyés de la Fédération, étant venus à Paris, voulurent à toute force voir Charles IX. Les comédiens irrités refusèrent, c'était leur droit. Chénier intrigua et déclara fastueusement qu'il cédait ses droits d'auteur aux pauvres de sa section. Danton,

(1) Sur certaines particularités de l'affaire de Talma et de Chénier, voir Etienne et Martainville, Histoire du Théâtre-Français depuis la Révolution, 1802, in-12, t. I, p. 150-170.

comme président des Cordeliers, écrivit aussitôt aux acteurs une lettre qui se terminait par ces mots : « On se flatte que cette réclamation produira l'effet que tous les patriotes ont droit d'en attendre. » C'était une menace. Mirabeau tint à peu près le même langage : « J'ose conseiller à la Comédie de ne pas compromettre l'opinion qu'on a de son patriotisme. » C'était une injonction. Les comédiens ne cédèrent pas; il y eut une révolte au parterre préparée et exécutée par Chénier, Palissot, Legendre, Camille Desmoulins et leurs amis. Danton fut même arrêté et conduit à l'Hôtel-de-Ville. Deux jours après, on donnait Charles IX. Ce ne fut pas tout. Talma et Chénier ayant déclaré dans les journaux qu'ils ne sortaient plus qu'armés «contre les spadassins, contre les noirs de la Comédie-Française (1), » les sociétaires, justement blessés, refusèrent tous de

(1) Ces expressions étaient dirigées contre Naudet, le père du spirituel et savant traducteur de Plaute. Voici pourquoi : le jour où Naudet annonça au public, de la part de la Comédie, que la santé de Mme Vestris mettait obstacle à la reprise de Charles IX, Talma, qui était en scène avec lui, s'avança à la rampe et lui donna un démenti. Il y eut une explication violente dans les coulisses, et ce ne fut pas Naudet qui reçut une leçon sur la joue. Cependant le même soir, au foyer, Talma présenta Chénier au public et jura qu'il ne jouerait plus avant d'avoir rempli sa place dans Charles IX. Palissot, qui était présent, répondit tout haut qu'au besoin il se chargerait de lire le rôle en remplacement de l'acteur malade. Malgré l'effervescence de la foule qui entourait le héros de cette scène, Naudet osa se montrer au foyer, et sa contenance ferme imposa aux insulteurs. J'ai sous le yeux une brochure très-curieuse de lui sur cette étrange affaire, qui ne fait guère honneur à Chénier. On peut voir là l'histoire d'un duel ridi-

cule dans lequel le poète, provoqué par le comédien, à l'occasion d'une grimace méprisante, proposa très-sérieusement « d'attacher une ficelle à la délente de deux pistolets qui seraient placés sur le front de chacun des combattants, et d'aposter un témoin qui, tirant cette ficelle, ferait sauter la cervelle des deux adversaires » C'est à n'en pas croire ses yeux : évidemment le succès de Charles IX avait exalté la tête naturellement bouillante de Chénier. Heureusement il eut occasion de faire ses preuves, quelque temps après, dans une rencontre avec Laya, qui l'avait accusé de plagiat à propos de Calas. A un endroit de sa brochure, Naudet disait : « M. Chénier est le moteur de tout... Talma est le séide de M. Chénier; il serait paisible et nul s'il obéiss-

jouer avec leur camarade. La Commune intervint, et enjoignit aux acteurs, par un décret qui fut placardé dans Paris, de recevoir au plus tôt Talma. Ils n'en firent rien ; il y eut des émeutes, des libelles sans nombre furent publiés; on ferma le théâtre. Enfin, prise par la famine, la Comédie céda : Charles IX et Talma reprirent le cours de leur triomphe.

Ces collisions eurent pour résultat final l'établissement du Théâtre de la Nation , que Chénier inaugura, le 27 avril 1791 , par son Henri VIII. Talma, Mme Vestris, Dugazon, les patriotes de la Comédie-Française, parurent pour la première fois, ce soir-là , sur la scène de la rue Richelieu. Il y eut cabale, mais la pièce l'emporta. Le lendemain, Chénier, avec sa violence ordinaire, écrivait une lettre aux journaux, dans laquelle certains coups de sifflet désobligeants pour son amour-propre étaient exclusivement attribués « aux actrices du théâtre rival, aux laquais et aux amants, aux créanciers même de ces demoiselles (1). » Voilà bien le délire de la vanité. Palissot, qui croyait se rajeunir en se faisant l'acolyte

de Chénier, se mit seul au diapason de cet orgueil effréné; il déclara, dans une lettre ridicule, que l'auteur d'Henri VI II était « la plus belle espérance de la nation. » Ce qui mortifiait surtout Marie- Joseph, c'est que quelques malins applaudissaient obstinément à cet hémistiche de l'héroïne :

Je ne reviendrai plus.

C'était un mauvais pronostic. La foule revint pourtant. Talma, qui, par cette seconde création, entraînait dans la plénitude de son génie, eût suffi à l'y amener. Il y eut donc succès, mais un succès sans enthousiasme. On le comprend, les passions politiques n'étaient plus en jeu; l'intérêt, au contraire, reposait

sait à son caractère. » Il est triste d'avoir à enregistrer de pareils faits. (Voir Réponse de Naudet, comédien du roi, aux injures de différents journaux, 1790, in-8.)

(1) Voir Etienne et Martainville, lieu cité, t. II, p. 97.

3(5 ÉTUDES LITTÉRAIRES.

sur une reine jeune et belle, et c'était une ressemblance avec Marie-Antoinette, que d'odieux pamphlets discréditaient chaque jour dans l'opinion. Henri VIII n'était pas sans valeur : c'est même une des œuvres les moins mauvaises de l'ancien théâtre de Chénier. Si une versification artificielle et prolixe en gêne souvent le style, il y a dans le rôle d'Anne de Boleyn des vers faciles, des passages touchants, quelques accents de sensibilité qui vont au cœur. Je ne ferai aucune difficulté de convenir, avec La Harpe, que le personnage d'Henri VIII est bêtement atroce, j'accorde même volontiers à Geoffroy (1) qu'il y a du tyran boutfon et du Barbe-Bleue dans ce prince qui gesticule pendant cinq actes pour

prouver qu'il est ce qu'on ne saurait jamais être publiquement sans être ridicule ; mais deux ou trois scènes pourtant doivent être mises à part et laissent empreinte dans le souvenir. Ainsi l'entrevue du roi avec Anne ne manque pas d'émotion ; eà et là il y a des traits qui touchent à la grandeur. Henri VIII fut un épisode tout littéraire dans le théâtre tout politique de Chénier. C'est que la composition de cette pièce datait d'avant Charles IX, et que les circonstances seules en avaient retardé la représentation. Par Calas, le poète revint à l'allusion contemporaine, à la prédication philosophique. Ce sujet de Calas semblait imposé par un codicille daté de Ferney aux héritiers poétiques de Voltaire : ii revenait de droit à Chénier; mais, pour son malheur, Chénier avait laissé transpirer ses projets. Quand il arriva, on lui avait dérobé son plan, on avait déjà donné ce titre à deux drames : saturé de ces redites, le public ne vint guère, et la pièce fut peu goûtée. Au surplus, ce n'était que justice, elle n'était pas bonne. Il n'y a assurément qu'un ami qui ait pu dire à propos de Calas: « Le talent de Chénier se développe comme son patriotisme. » Ce jour-là, Marie-Joseph, contre l'habitude, avait des intelligences au Mercure.

Dans Calas, Chénier a fait subir à sa poétique une bien dan-

1) Voir Cours de Littérature dramatique, t. TV, p. 113.

gereuse épreuve. En prenant en effet un sujet d'hier, en traduisant ainsi sur la scène des bourgeois, des hommes que plus d'un spectateur avait pu connaître, il tournait la lumière vers l'endroit faible, vers le vice radical de son système. Donner ainsi un objet voisin de comparaison , rendre possible un contrôle immédiat, c'était aller se heurter contre la réalité. Réalité, vérité, n'était-ce pas précisément ce qui manquait à toute cette école, à la tragédie qui s'était enfermée dans un langage de convention ,

au drame qui n'aimait pas à se risquer hors des limites connues de certains sentiments? Or, aller prendre tout à côté de soi des événements de la vie ordinaire, c'était jeter dans cette liqueur brillamment colorée la goutte d'acide qui décompose. Sans doute, il était bien naturel que le génie plébéien trouvât enfin sa place dans l'art d'un temps démocratique ; mais Chénier, qui méprisait tant l'étiquette de cour, n'osa pas violer la rigoureuse étiquette de la tragédie. Écoutez plutôt la servante de Calas. Elle aussi , elle parle cette langue apprêtée et abstraite, ce jargon solennel, cette vague métaphysique de périphrases qui s'adressent toujours à l'oreille et qui la fatiguent. De grands mots pour de petites choses, des antithèses enfantines, mille détours tantôt élégants, tantôt gênés, afin d'éviter la franchise du style, et , pour tout dire en un mot, le précieux de l'emphase, voilà le procédé habituel. Je veux croire que ce sont là des bourgeois, puisque vous l'assurez ; mais, de grâce, ôtez les noms propres, changez les costumes, transportez la scène à Rome et à Sparte, et veuillez me dire s'il y aura un mot à raturer dans toutes vos périodes. Qu'est-ce, je le demande, qu'une familiarité pompeuse, qu'est-ce qu'un homme du peuple arrondissant des phrases cadencées? Vraiment on avait réalisé dans la tragédie la chimère d'une langue universelle : tous les temps, tous les peuples, tous les hommes s'y exprimaient absolument d'une même manière. Ce qui a manqué à toute cette littérature, et en particulier à la littérature révolutionnaire, c'a été un écrivain qui traitât l'art comme Roland traita la royauté. Le jour où quelqu'un put entrer aux Tuileries avec des souliers sans boucles, une révolution fut

consommée. C'est un conseil analogue qu'on est toujours tenté de donner à Chénier. Heureusement il a écrit Tibère.

Calas choque parce qu'on y voit la décoration de près ; avec Caius Gracchus, au contraire, Marie-Joseph retrouva le lointain convenable, l'horizon romain, et par conséquent tous ses avantages. Cette pièce, donnée en février 92, eut un succès prodigieux; Monvel était superbe dans le rôle de Caius. L'énergie sonore de ce drame sans action, cette Mère ostentation de patriotisme, cette fièvre d'héroïque liberté exprimée dans une poésie raide et sonore, ce délire enfin des grands sentiments, cette passion violente de l'égalité, remuaient profondément la foule. Il y a dans Gracchus une scène qui , quoique infectée de tout le pathos révolutionnaire, a conservé un caractère frappant; c'est celle des harangues à la tribune (1). On croirait assister à une séance de club entre Danton et Robespierre : il y a là comme un sauvage écho de la Montagne. Chénier, qui, à cette date, figurait au premier rang du parti des sans-culottes, s'était proposé dans Gracchus un but tout politique ; le poète voulait frapper au cœur le modérantisme. Il n'y a pour sa part que trop réussi. Geoffroy s'en ressouvénait avec cruauté, lorsque, ayant à parler plus tard d'une reprise de cette tragédie, il rappelait avec une ironie amère qu'elle avait entraîné les décombres et aplani le terrain; mais Geoffroy, si bien renseigné, aurait dû, pour être équitable, ne pas taire sciemment que cette pièce, quelque dangereuses qu'en fussent au fond les doctrines, finit cependant par blesser les bourreaux d'alors. Un soir, pendant la terreur, on donnait Caius Gracchus au Théâtre de la Nation; la foule était nombreuse, et le représentant Albitte avait pris place au balcon. C'était un médiocre avocat de Rouen, qui portait après lui la peur, même sur les bancs de la Convention. Quand au second acte vinrent ces deux vers :

Des lois, et non du sang ! ne souillez point vos mains; Romains, vous o^ueriez égorger des Romains !

(I) Elle fit un effet inexprimable. (Fmmery, Mercure, 3 mars 1792, p. 30.)

il y eut un frémissement universel, et les bravos retentirent longtemps. Cette multitude timide, mais moins effrayée parce qu'elle était réunie, se vengeait ainsi des pourvoyeurs de l'échafaud (1). A ce spectacle, Albitte se leva furieux, et, montrant le poing au parterre : « Des lois et non du sang! s'écria-t-il, c'est le vers d'un ennemi de la liberté. A bas les maximes contre-révolutionnaires! Du sang et non des lois! » Des huées accueillirent l'interrupteur; on ne l'avait pas reconnu. Exaspéré, Albitte tire sa médaille de représentant, la jette sur la scène, et sort en proférant des menaces. Le nom du terrible proconsul courut aussitôt de bouche en bouche; la terreur devint générale, et en un instant la salle fut déserte. On n'acheva même pas la pièce. Quelques jours plus tard, Billaud-Varennes dénonçait Caius Gracchus à la tribune comme « l'œuvre d'un mauvais citoyen. »

Voilà les scènes du temps : Chénier, malgré sa faiblesse et ses concessions, se trouvait sérieusement compromis pour avoir prononcé en passant ces mots d'humanité et de tolérance au nom desquels avait été entreprise la Révolution. Bientôt on désigna ouvertement le poète comme une sorte ^{de} usurpateur lyrique du pouvoir. Un ancien régent, nommé Léger, qui s'était fait histrion, l'attaqua même sur la scène dans une parodie virulente, l'Auteur d'un moment (2). Léger s'efforçait de

Fustiger ce pédant qui pensait à la fois Éclairer l'univers et régenter les rois.

Les vers, on le voit, étaient détestables. La pièce pourtant eut assez d'importance pour amener au Vaudeville une sorte d'émeute où plusieurs pages de Louis XVI furent grièvement blessés : Chénier, en sa destinée orageuse, portait partout le trouble après lui.

(1) Voir le Lycée de La Harpe, an vu, in-8, chez Agasse, t. VIII, p. 35. — Ce passage a été supprimé dans les éditions suivantes.

(2) 1792, in-8 de 35 pages.

IO ÉTUDES LITTÉRAIKES.

Dans les clubs, dans les journaux, à la Convention, les inimitiés s'envenimaient, elles devenaient à chaque instant plus nombreuses. Fénelon, donné peu de jours après la mort de Louis XVI, y mit le comble. Cette tragédie était un acte de courage qui reprenait dignement, dans un autre sens, la tâche hardie commencée quelques semaines auparavant par Lava, dans V Ami des Lois, Je sais bien que plus tard l'impitoyable Geoffroy (1), récriminant contre Chénier au nom de la réaction religieuse, a affirmé que dans cette pièce le poète avait eu la prétention de faire le code moral de 93, je sais encore que le haineux abbé s'est perfidement écrié à ce propos : « Quel père pour une telle fille! » mais, à vrai dire, ces embuscades tardives sont peu loyales; c'est comme le guet-apens d'une critique intéressée. Oui, devant ce tombeau de Louis XVI où s'étaient abîmées hier la royauté et la religion, devant l'athéisme d'Anacharsis Clootz, il y avait du danger à venir mettre la philanthropie dans la bouche d'un prêtre, d'un animal noir, comme disait à la tribune André Dumont; il y avait du danger à parler de la charité avec onction, à garder enfin le culte attendrissant de la pitié. Chénier lui-même osa ne pas déguiser son

intention : « J'ai cru, écrivait-il, qu'en nos jours mêlés de sombres orages, lorsque les mauvais citoyens prêchent impunément le brigandage et l'assassinat, il était plus que temps de faire entendre cette voix de l'humanité. » Efforts perdus ! lutte inutile ! Tant que le poète n'avait fait que pousser le char à l'abîme, on avait pu apprécier sa force, on avait pu reconnaître l'effet réel de ses efforts ; mais, lorsqu'il voulut changer de rôle et se jeter comme un obstacle sur cette pente terrible, il était trop tard, l'élan ne pouvait plus être contenu. Un pas encore, un pas de plus, et le char l'écrasait sous sa roue. Fénelon n'exerça aucune influence ; comme l'a très-bien dit M. Daunou, l'auteur avait aspiré à se rendre utile, il ne réussit qu'à devenir plus célèbre.

Le pathétique puéril et romanesque de Fénelon ne saurait

1) Voir Cours de Littérature dramatique, l. IV, p. 120.

nous intéresser aujourd'hui : l'histoire d'une jeune fille détenue pendant quinze ans dans les cachots d'un cloître, et délivrée enfin par un prélat patriote, amène forcément le sourire. Ce mélange bâtard du drame larmoyant de La Chaussée, de l'idylle béate de Gessner, et de la sentimentalité niaise de Numa Pompilius, fait un singulier effet à distance. Qui ira désormais chercher à travers ce fatras les quelques vers touchants et purs qui se détachent ça et là dans la facile prolixité de l'ensemble ?

Depuis la Religieuse de Diderot, ce fut la mode de prendre des canevas de romans et de drames dans les mystères de la vie monastique ; de très-bonne heure, La Harpe s'y était essayé dans *Mélanie*. La Révolution redoubla ce goût : on eut tour à tour les *Rigueurs du Cloître* de Fiévée, le *Fénelon* de Chénier, les *Vic-times cloîtrées* de l'acteur Monvel, et vingt autres essais oubliés.

Ce même Monvel avait trouvé des inspirations magnifiques dans le rôle de Fénelon; mais on remarqua que quelques mois plus tard il joua avec le même succès, et en s'en glorifiant, le rôle de Marat. Fénelon et Marat! C'est la même année aussi que ces deux noms se rencontrent dans la biographie de Chénier. Tels sont les contrastes, les inconséquences de cette étrange époque. La vie de Chénier en est remplie. Courageux comme poète, il ne le fut pas toujours comme citoyen; trop souvent on le vit servir par ses votes ces mêmes doctrines odieuses qu'il flétrissait au théâtre. Je m'explique ces contradictions. Quand Marie-Joseph tenait la plume, c'est son cœur qui l'emportait, et son cœur était bon; quand, au contraire, il était à la Convention ou dans les clubs, son esprit fougueux l'entraînait aux violences, ou bien il cédait à la contagion de la peur. On assure que plus d'une fois le regard sec et perçant de Robespierre arrêta sa main tremblante, sa main prête à jeter dans l'urne la boule vengeresse. Égaré par des convictions ardentes, par une passion susceptible et aveugle, Chénier ne sut pas toujours se garder, dans sa conduite politique, de la frénésie et de la faiblesse. Généreux, il

ne fit pas le mal directement; inconsistant et mobile, il le laissa faire autour de lui. Il eut de l'héroïsme par accès et de la pusillanimité par intervalles.

Les décemvirs trouvèrent que Fénelon « énervait l'énergie républicaine. » Les représentations en furent prohibées. Aussi est-ce la dernière tragédie que donna Chénier sous l'ombrageuse inquisition de la Montagne. Je me trompe, Marie-Joseph fit encore, pendant le régime de la Terreur, une suprême tentative. Cette tentative faillit le perdre. Dans les premiers mois de 1794, Timoléon était annoncé sur l'affiche du Théâtre de la République

comme devant être joué très-prochainement; mais le bruit se répandit que l'usurpation de Timophane et sa mort (c'était le sujet de l'ouvrage) donneraient peut-être lieu à quelques allusions contre l'omnipotence de Robespierre. Robespierre dépêcha donc à la répétition générale un de ses affidés, le conventionnel Julien de Toulouse. A la peinture de la tyrannie

Usurpant sans pudeur le nom de liberté,

Julien commença à laisser entrevoir son mécontentement; quand vint cet autre vers :

Je ne vois plus en toi qu'un lâche ambitieux,

il ne put retenir sa colère. « Chénier, s'écria-t-il, ta pièce est un manifeste de révolte; tu n'as jamais été qu'un contre-révolutionnaire déguisé, » et il sortit. La répétition ne fut pas continuée. Un ordre du Comité de salut public défendit la pièce, et on en rechercha soigneusement tous les exemplaires pour les détruire. Chénier lui-même fut contraint de jeter au feu son propre manuscrit devant Barère. Il n'y eut que madame Vestris qui cacha son Tiwotéon, mais elle n'osa pas le dire à Chénier : aussi ce fut pour le poète une joie d'enfant (n'est-ce pas dire une joie d'auteur?) quand sa tragédie, qu'il croyait détruite, lui fut rendue après le 9 thermidor. On verra plus tard par

quelles amertumes la destinée lui fit payer cette fatale prévoyance de l'actrice.

A un ami qui lui conseillait, pendant la Terreur, de chercher à se distraire du lugubre spectacle des échafauds par quelque composition dramatique, le bon Ducis répondait : « J'ai vu trop d'Atrées en sabots pour en mettre sur la scène. C'est un rude

drame que celui où le peuple joue le tyran. Ce drame-là ne peut se dénouer qu'aux enfers. » Chénier, on s'en est aperçu, ne sentait pas ainsi, et chez lui le tempérament littéraire ne cesse pas un instant de l'emporter. Bien que la tragédie soit dans la rue, il en a toujours une en train pour le théâtre ; rien ne l'arrête, il est infatigable : Chattes IX vient le lendemain de la prise de la Bastille, Fénelon le lendemain de la mort de Louis XVI. L'Europe coalisée est aux frontières, Chénier aligne des rimes; la mort est en permanence dans les carrefours, Chénier agence des strophes. Qu'il se drape en politique, qu'il étale sa toge de législateur, au fond je suis toujours sûr de retrouver l'homme de lettres : rien que sa vanité, d'ailleurs, le trahirait. On l'eût atteinte au vif certainement en louant les discours du tribun aux dépens des vers du poète : c'était au rebours d'aujourd'hui. Au surplus, l'importance du rôle de Marie- Joseph pendant cette première période est surtout dans ses pièces de théâtre, dans l'union qu'il y eut entre les œuvres de l'écrivain et les œuvres de la Révolution. Chénier a droit à une place distincte dans l'histoire de ce grand bouleversement social : il témoigne de la présence continue des lettres, de l'aide utile qu'elles prêtèrent aux événements, delà résistance qu'elles voulurent quelquefois leur opposer. Fénelon avait pour but d'arrêter le déchaînement des passions, comme Charles IX avait eu pour résultat de les mettre en jeu. Seulement, après avoir réussi dans ses essais de propagande, Marie-Joseph échoua dans sa tentative de résistance. La poésie peut enflammer l'enthousiasme, elle ne corrige pas la frénésie. Il faut le dire à l'honneur de Chénier, dans l'entraînement des plus mauvais jours, jamais l'insulte aux victimes, jamais l'éloge des bourreaux ne se sont rencontrés

sous sa plume : on chercherait en vain dans ses œuvres quelque'une de ces strophes honteuses qui furent une tache pour la vieillesse de Le Brun. C'est dans les hautes sphères qu'habite toujours sa muse. En touchant la terre, elle aurait craint de souiller le pan de sa tunique dans le sang.

Les hymnes que Chénier fit pour les fêtes de la Révolution, les chants patriotiques que la victoire lui inspirait, sont pleins de sentiments élevés et purs : on y retrouve les idées généreuses d'affranchissement auxquelles Condorcet mourant n'avait pas cessé de croire, cette passion sainte et martiale de la liberté que la vue de l'échafaud ne fit qu'aviver dans le cœur de madame Roland. Sans doute, la grande inspiration lyrique du temps n'est pas là ; elle est dans les choses mêmes. La poésie révolutionnaire fut une bacchante à qui la tribune servit de trépied : quel rythme eût retenti à l'égal des foudres oratoires de Mirabeau ? quelles strophes n'eussent paru décolorées à côté de la géométrie enflammée de Saint-Just, à côté de ces formules draconiennes revêtues d'images bibliques ? La pâle et languissante tradition de J.-B. Rousseau est trop souvent flagrante dans cette partie des œuvres de Chénier : il serait, cependant injuste de méconnaître ce qui s'y rencontre çà et là de vigoureux accents. Le canon et le cri des mourants accompagnaient bien, ce me semble, les soldats répétant sur le rythme de Méhul :

La victoire en chantant nous ouvre la barrière, La liberté guide nos pas...

La liberté, en effet, s'était réfugiée au sein des camps, et elle gagnait des batailles en entonnant les vers de Chénier. Dans le bel Hymne à l'Être suprême, écrit au plus fort de la Terreur, alors

qu'on osait à peine prononcer le nom de Dieu, Marie-Joseph a été vraiment inspiré :

Source de vérité qu'outrage l'imposture, De tout ce qui respire éternel protecteur,

Dieu de la liberté, père de la nature, Créateur et conservateur,

o toi seul iucréé, seul grand, seul nécessaire, Auteur de la vertu, principe de la loi, Du pouvoir despotique immuable adverse, La France est debout devant toi.

Un souffle puissant soutient jusqu'au bout Chénier à la hauteur de son sujet. Plus loin, dans le même hymne, des accents précurseurs retentissent , et un coin de ce ciel éthéré , où plana depuis Lamartine, se découvre tout à coup et étonne l'œil habitué à l'empyrée blafard de l'ode mythologique. A une certaine hauteur, les horizons se rejoignent.

L'œuvre du poète au sein de la Révolution est maintenant connue : il nous reste à dire un mot de l'œuvre du citoyen. La tâche sera moins longue ; un scrutin se dépêche plus vite qu'une tragédie, surtout en un temps où l'on vote sans phrases. Ce n'est pas que Marie-Joseph n'en ait fait bon nombre dans ses harangues : on peut même dire que le recueil des Discours politiques de Chénier ressemble trop souvent à un cahier de corrigés en style de Brutus rhétoricien.

Mais arrêtons-nous un moment : peut-être après avoir quitté le poète, peut-être avant d'avoir affaire au conventionnel, voudra-t-on savoir au juste quel était l'homme. Déjà ses vers nous l'ont laissé entrevoir à moitié, et plus d'une échappée d'amour-propre l'a trahi ; l'instant toutefois est propice pour le saisir dans

sa vive nuance d'alors. Plus tard, en effet, les rudes arêtes s'effaceront, et sous l'effort des années, au dur contact des événements, dans les longues amertumes du chagrin, ce caractère tranché perdra ses saillies. A l'heure où nous sommes, il suffit d'apercevoir Chénier pour le connaître : c'est une nature tout extérieure, mais qui voile cependant la générosité sous la brusquerie et le désintéressement sous la rudesse. Une humeur inquiète, une partialité fougueuse dont M. Daunou lui-même ne fait pas mystère, une conversation mordante et pleine de traits.

46 ÊTCDDES LITTÉRAIRES.

le plus naïf étalage de vanité , un goût marqué de faste et de plaisir, l'impatience de la renommée, tous les préjugés du xvme siècle, tout l'enthousiasme de la génération de 89; avec cela une âme noble, mais accessible à la colère; un esprit généreux, mais ouvert aux préventions : voilà le Chénier du temps de Charles IX. Ce n'est pas tout à fait celui du temps de X Épître à Voltaire : la transformation sera sensible dans le caractère comme dans le talent.

Les femmes observent avec finesse, c'est le don de leur esprit : elles peignent d'un mot et attrapent la ressemblance, c'est le charme de leur conversation. Aussi ai-je souvent pensé qu'entendre madame Roland causant avec Brissot le lendemain de Fénelon, écouter au long madame de Staël le lendemain du Discours sur la Calomnie, c'eût été connaître Chénier mieux que par ses écrits. Mais que dites-vous de ce portrait?

« Chénier, dont je ne connaissais que des vers assez durs et sa triste pièce de Charles IX, faible par les caractères, qui pouvaient être si grands, mauvaise par le style, bonne par l'intention, Ché-

nier fut appelé à la Convention II y a loin d'un poète à un législateur... J'ai vu Chénier quelquefois ; je me souviens que Roland le chargea de dresser le projet d'une proclamation du Conseil dont il lui donna l'idée. Chénier apporta et me lut ce projet : c'était une véritable application de rhétorique déclamée avec l'affectation d'un écolier à voix de Stentor. Elle me donna sa mesure. On peut faire des vers et porter dans un autre genre de travail la justesse d'un bon esprit; mais Chénier voulait encore être poète en écrivant de la prose et de la politique. Voilà, me dis-je, un homme mal placé et qui n'est bon dans la Convention qu'à donner quelques plans de fêtes nationales (1)... »

Au ton acrimonieux de madame Roland, on voit trop que Chénier n'est pas de la Gironde. C'est un portrait de profil, très-peu flatté, un peu chargé même et touchant à la caricature : le type natif est saisi pourtant, et la physionomie se reconnaît. Le médaillon que voici est-il plus ressemblant?

(I) Mémoires de Mme Roland, édit. de Berville, t. II, p. 212.

« Chénier, malgré tout ce qu'on peut reprocher à sa vie, était susceptible d'être attendri, puisqu'il avait du talent, et du talent dramatique... C'était à la fois un homme violent et susceptible de frayeur; plein de préjugés, quoiqu'il fut enthousiaste de la philosophie; inabordable au raisonnement quand on voulait combattre ses passions, qu'il respectait comme ses dieux pénates. Il se promenait à grands pas dans la chambre, répondait sans avoir écouté, pâlisait, tremblait de colère lorsqu'un mot qui lui déplaisait frappait tout seul ses oreilles, faute d'avoir eu la patience d'entendre la fin de la phrase. C'était néanmoins un homme d'esprit et d'imagination, mais tellement dominé par son amour-

propre, qu'il s'étonnait de lui-même, au lieu de travailler à se perfectionner (1). »

M. Daunou trouvait « peu d'équité » en ces lignes, que madame de Staël écrivait quelques années à peine après la mort de Chénier. A cette date, en effet, un pareil jugement, quoiqu'il fût un palliatif des duretés de madame Roland, n'était pas sans injustice. Le portrait tracé par madame de Staël est vrai, mais le jeune homme surtout a posé devant elle. Ici ce n'était pas une galanterie de rajeunir le modèle : la figure de Chénier fut de celles qui embellissent en vieillissant. En somme, on a eu dans madame Roland un juge de salon hostile et de parti opposé, dans madame de Staël une opinion d'amie sévère et sans complaisance. Il est bon, pour être au complet, d'avoir le mot d'un ennemi déclaré :

« Chénier était un poète très -prétentieux et très-irascible... Il était sombre, fier, atrabilaire, et railleur à la manière de Voltaire. Son caractère était emporté, exclusif, audacieux. Il ne se faisait pas généralement aimer, parce qu'il était trop facilement haineux et rancunier. Son caractère ardent le jetait dans les extrêmes ; il fut républicain au théâtre et réacteur à la Convention. Il redevint ami de la République lorsque Bonaparte établit la monarchie. Il eût été plus convenablement dans Rome que dans Paris (2). »

(1) Mme de Staël, *Considér. sur la Réolut.*, part. III, cli. xxv.

(2) *Mémoires de Barère*, t. IV, p. 163, et t. II, p. 35.

hS ET t DES LITTÉRAIRES.

Voilà comment, avec des rancunes que la retraite et les années n'avaient pas éteintes, Barère s'exprime sur le compte de son collègue Chénier. Tous les avis sont bons à entendre, et il semble

d'ailleurs que les témoignages favorables ne se discernent que mieux à travers les aigreurs d'un implacable adversaire; les moindres concessions y sont des hommages peu suspects. C'est ainsi qu'en donnant Chénier comme une espèce de Romain, Barrère ne fait pas de lui un politique, mais en fait sans s'en douter une âme honnête et élevée. Assurément une pareille assertion est précieuse, et il semble opportun de la recueillir et de s'en prévaloir au moment où les deux frères vont être mêlés diversement aux contentions des partis, au moment où l'on va rencontrer Marie-Joseph sur les bancs de la Convention, André dans les cachots de Saint-Lazare.

C'est l'endroit sombre de la vie de Chénier. Depuis cinquante ans, la calomnie n'a pas encore épuisé son venin; depuis cinquante ans, la mémoire du poète est balancée entre des apologies chaleureuses, mais trop peu explicites, et des accusations aussi vagues qu'acharnées. Quelque dégoût qu'inspire une pareille enquête, c'est presque un devoir de rechercher les causes et la valeur de ces récriminations sanglantes. Il y a eu des plaidoyers éloquentes, personne n'a instruit le procès. Sans doute il est pénible de troubler ces cendres, d'évoquer ces mânes fraternels; mais il faut bien en finir et ôter son dernier prétexte à la haine. Je ne tairai rien d'ailleurs : il est urgent d'être net et d'aller au fond des choses.

Et d'abord racontons les faits. M. Thiers a écrit à propos de Chénier dans *Y Histoire de la Révolution* (1) : « Il était franchement républicain. » Ce simple mot marque toute la différence du rôle politique d'André et du rôle politique de Marie-Joseph : André fut révolutionnaire avec la Constituante, mais resta dans les

rangs des nonurchiens; Marie-Joseph fut révolutionnaire encore avec la Convention et accepta la terrible logique des

(1) Édit de 1834, I, VU, p. 381.

événements. De très-bonne heure la double couronne de poète et de tribun avait tenté le plus jeune des deux frères ; avant Charles IX, dès les premiers mois de 88, Chénier, dans un dialogue satirique, le Ministre et l'Homme de lettres, laissait percer sa double prétention littéraire et politique :

Savez- vous qu'Addison

Fut, quoique bel esprit, un ministre assez bon ?

L'écrivain, on le devine, se fût prélassé volontiers dans un fauteuil d'homme d'état. André n'eut pas de si bonne heure ces ambitions turbulentes; jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce que la Révolution éclate, c'est le poète des plaisirs et de l'art pur, vivant dans cet atelier du fondeur qu'un de nos amis a décrit (1) avec une grâce si parfaite. Durant les années qui précédèrent immédiatement la révolution , André était à Londres; il envoyait des vers à Marie-Joseph qui, tout occupé de Charles IX, lui répondait en février 88 : « Un des grands plaisirs que je puisse avoir est de recevoir de ces beaux vers que vous savez faire. » Ces bonnes relations se continuèrent après le retour d'André à Paris, qui eut lieu dans les premiers mois de 90. On était au plus vif du combat : il s'agissait des destinées de la France. André se jeta généreusement et activement dans la lutte, n'hésitant pas à quitter les chères molleses de sa poésie pour les colères de la polémique, tout comme Vergniaud laissait la nonchalante volupté du repos pour les agitations de la tribune. Son vigoureux manifeste, Y Avis aux Français, eut un retentissement immense qui ne suffit pas

cependant à faire réussir sa candidature aux élections parisiennes de 91 pour l'Assemblée Constituante.

Les divisions ne viennent qu'après la victoire : au début de cette même année 91, les deux frères étaient encore animés par la communauté des vues politiques; on les trouve dans les

(1) Sainte-Beuve, Portraits littéraires, édit. in-18 de 1844, t. I, Documents inédits sur André Chénier, p. 161.

il. 4

mêmes rangs, dans les rangs de Malouet, de Mounier, de Condorcet. C'est alors que Marie-Joseph dédie à son aîné sa tragédie manuscrite de Brutus et Cassius, en lui rappelant « l'amitié qui les unit plus étroitement que les liens du sang, » et en lui parlant avec insistance de « son mérite, dont il reconnaît toute l'étendue. » Touché de ce beau présent, André répondait : « Imagine-toi, mon frère , que tu vois jouer ton ouvrage à Rome sur le théâtre de Pompée, et vois quels applaudissements! » Dans l'enivrement de Charles IX> cela dut flatter la vanité de Marie-Joseph; mais Marie-Joseph, entraîné par ce succès même, poussé par l'ardeur de sa foi politique, par le retentissement des bravos populaires, se trouva bientôt engagé dans le parti extrême de la révolution. Qu'on n'oublie pas qu'aux représentations de Charles /Zles applaudissements avaient été dirigés par Danton et par Camille Desmoulins. Chénier demeura fidèle à ses amis. Désormais les deux frères restaient d'accord sur le but, ils différaient sur les moyens à employer : on les vit, pour se servir d'un mot de Marie-Joseph :

Par un autre océan tendre au même rivage.

André avait accepté la révolution avec une joie sincère , à Londres, il la suivait de ses vœux; à Paris, il la servit de sa plume. Mais les excès et les violences l'effrayèrent vite : à la première souillure, il recula et fut de ceux qui crurent nécessaire de contenir le mouvement et de le diriger. La lutte était belle, quoique impossible peut-être : il la tenta résolument. On le sait, sa polémique en faveur du parti modéré fut vive, emportée, hardie, éloquentement violente. Le Journal de Paris lui servait tous les jours d'arène : tantôt un article virulent dénonçait « le plat et odieux pathos » de Brissot, tantôt des vers énergiques flétrissaient nommément Collot d'Herbois, Robespierre, ces héros futurs de la Terreur, qui déjà, selon le poète, puisaient leurs inspirations patriotiques dans

La vertu, la taverne et le secours des piques.

Comment s'étonner que deux ans plus tard les décemvirs se soient souvenus, et aient payé leur dette à André? En démasquant les projets factieux des clubs, en appelant la vindicte sur les sociétés populaires à la formation desquelles Marie-Joseph avait pris une part très-active, André se séparait ouvertement de son frère. Marie-Joseph, naturellement irascible et d'ailleurs mal entouré, mal conseillé, fit insérer dans le Journal de Paris une réclamation de quelques lignes destinée à établir qu'il n'avait point eu part à l'article contre les jacobins, et que son opinion était directement contraire. Cela se passait à la fin de février 1792. Telle est la première trace ostensible que je rencontre de la fâcheuse séparation des deux Chénier. Les rancunes et la jalousie étaient en éveil autour d'eux : elles ne manquèrent pas d'intervenir et de tout envenimer.

A cette époque, le Journal de Paris publiait en appendice, sous le titre de Cabinet de lecture, des miscellanées moins sérieux. C'est dans ce supplément qu'un ami politique d'André eut la funeste imprudence d'insérer quelques lignes ironiques à propos de la dénégation publiée par Marie-Joseph. « Quel rapport, disait perfidement le publiciste anonyme, y a-t-il entre l'éloquence nerveuse des Réflexions d'André et la triviale verbosité des préfaces de Joseph-Marie?... Pourquoi M. Joseph- Marie ne se fait-il pas honneur aussi d'être le frère de M. André de Chénier, dont le caractère, les principes et les talents ne peuvent qu'honorer ceux qui portent son nom? » C'était mettre l'amour-propre en jeu. Le lendemain, Marie-Joseph furieux répondait dans le Patriote français de Brissot : « Je vous remercie sincèrement de m'avoir épargné l'opprobre de votre estime, et je suis fâché qu'un homme de mérite comme mon frère soit insulté par vos éloges. » La vanité blessée commençait à se faire complice de l'hostilité politique. L'auteur de Charles IX, que son effervescence révolutionnaire et l'éclat subit de sa réputation au théâtre avaient fort accrédité, jouait un certain rôle dans cette société commençante des Jacobins où siégeaient alors Sieyès, Barnave, Condorcet, Vergniaud;

aussi n'eut-on pas grand'peine à lui faire croire que la défense officielle du club lui revenait de droit, et était pour lui un devoir. Une apologie des Jacobins parut donc au Moniteur, dans laquelle les attaques d'André étaient repoussées avec vivacité à la fois et avec convenance; ainsi les expressions de liens du sang et de l'amitié, de citoyen digne d'estime, revenaient souvent et sauvaient les apparences. Toutefois une phrase irritante s'était malheureusement glissée dans la lettre : on s'aperçut trop tard par la réplique d'André que le mot *ft* amplification de rhétorique l'avait froissé. Cette réplique pourtant était d'un langage digne et ferme;

mais, aux dernières lignes, la colère longtemps contenue éclatait par ce sarcasme, par cette allusion transparente : « Certes, un parti bruyant qui dispose du crédit, de la faveur, de la réputation et même de cette partie des succès littéraires dont la nature est d'avoir besoin des applaudissements de la multitude, sera toujours beaucoup loué, même par plusieurs dont il ne sera jamais beaucoup aimé. » L'insinuation était cruelle : l'auteur de Charles IX fit aussi de vains efforts en sa riposte pour paraître calme, pour éviter à son tour le fiel; dans les dernières phrases, il n'y tint plus, et son humeur l'emporta : « Si j'avais, dit-il, perdu deux ou trois années à composer des tragédies impartiales ou insignifiantes (André avait-il donc songé au théâtre?) et même deux ou trois matinées à écrire pour un journal quelques pamphlets modérés, j'aurais trouvé un grand nombre de preneurs puissants et actifs, et peut-être, en 93, ils m'auraient consolé de n'avoir pu, en 91, me glisser dans la foule des députés de Paris, et siéger à l'Assemblée nationale entre M. Robin Léonard et M. Thorillon. » Ces lignes, écrites dans les derniers jours de juin 1792 , rappelaient amèrement à André l'échec de sa candidature.

On le voit trop , l'acrimonie s'en mêlait. La dispute tournant de plus en plus aux personnalités, André et Marie- Joseph cessèrent de se voir. M. de Chénier le père, qui aima la révolution à son début, et qui fit même partie des premiers comités de surveillance, d'où son modérantisme finit par le faire exclure,

MARIE-JOSEPH DE CHÉMER. 50

M. de Chénier conjura ses deux fils aînés, Constantin et Sauveur, d'apaiser à tout prix la querelle, et de mettre un terme à ce déplorable débat ; on obtint qu'André ne répondrait pas à son frère. Ce fut Brissot qui paya double : toute la colère du publiciste

retomba sur lui. Au reste, les événements vinrent bientôt interrompre cette guerre de journaux, ces violentes rencontres dans le champ clos de la presse. Quelques jours encore, et la monarchie disparaissait au 10 août. Les bureaux du Journal de Paris furent envahis par l'émeute; la feuille cessa de paraître, et les rédacteurs se dispersèrent. Le pillage sanglant des Tuileries, et bientôt les massacres de septembre, mirent le comble à l'indignation d'André; c'est avec horreur qu'il assista aux fêtes théâtrales qui suivirent le renversement de la royauté; ces bacchanales populaires lui semblaient

Dignes de l'atroce démente Du stupide David, qu'autrefois j'ai chanté.

Ce n'était plus la calme idylle de Bion, ce n'était plus la molle élégie de Tibulle: ces haines vigoureuses, dont parle Molière, gonflaient la généreuse poitrine d'André. Archiloque avait son tour après Théocrite : le poète des iambes préludait à ses colères.

Le parti d'André était vaincu ; celui de Marie-Joseph triomphait. Charles IX avait donné à Chénier une immense popularité ; son nom alors était un drapeau. Aussi , dès que la nomination double de Barère, comme député à la Convention nationale, laissa aux électeurs de Versailles la liberté d'un nouveau choix, Marie-Joseph fut spontanément désigné par eux comme représentant du département de Seine-et-Oise. Pendant que son frère prenait ainsi place parmi les juges de Louis XVI (1), André, plein de dédain pour tous ces grands patriotes, continua

(1) En votant pour la mort, Marie-Joseph Chénier ne déguisa pas son « extrême répugnance. » (Voyez le Moniteur du 20 janvier 1793, p. 102.)

sa tâche périlleuse. L'amour qu'il sentait dans son cœur pour la liberté était réfléchi, profond, mais il n'étouffait point les sentiments d'humanité et de droiture. Le dégoût du crime l'avait ébranlé, la compassion pour le malheur ne lui laissa plus d'hésitation : la cause du roi était perdue, il la soutint. On l'a dit, c'était se faire le transfuge du plus fort, c'était désertir vers le vaincu. Adresses, articles, placards, correspondance, démarches, rien ne fatigua son courage ; il offrit à Malesherbes de l'aider, et ce fut lui qui rédigea le manifeste touchant que signa Louis XVI, Y Appel au Peuple. C'est ainsi que l'indomptable écrivain qui avait osé demander naguère qu'on élevât « des autels à la peur » refusa de sacrifier aux pieds de la terrible idole. Il faut le dire haut, André, dans les derniers et orageux mois de 93, ne fut exclusivement protégé que par le nom et le crédit de son frère. Les dangers que son audacieuse opposition lui fit alors courir furent si réels, que le poète Wieland, le sachant rangé parmi les suspects , écrivait d'Allemagne tout exprès pour savoir s'il était encore en vie. Au milieu de tout cela, d'ailleurs, André n'avait pas l'ombre d'ambition personnelle. Les circonstances et ses impérieuses convictions l'avaient seules jeté dans la lutte. On le voit par des lettres récemment publiées, il n'aspirait , même alors , qu'à se mettre de nouveau à l'écart, qu'à retrouver dans la solitude la douce familiarité de la muse. Pendant qu'André, en prenant ainsi parti pour Louis XVI , donnait des gages aux dénonciateurs et des griefs à l'inflexibilité vindicative de la Montagne, Marie-Joseph , emporté par le torrent, n'essayait pas de résister. Il était dans la chaleur de l'âge et des passions ; aussi le trouve-t-on mêlé activement à toute la fermentation première, à tout le sombre enthousiasme de la terrible assemblée, et aussi à ses égarements. C'est ce rôle de législateur révolutionnaire qui, lors de la réaction thermido-

rienne, faisait dire à M. Michaud, dans une cruelle diatribe contre Chénier, que le peuple avait

Pleuré plus de ses lois que de ses tragédies.

Voilà les représailles des partis : on ne tardera pas à voir si l'auteur de Fénelon les méritait.

Sur l'insistance de ses amis, André consentit à quitter Paris, à chercher un lieu de sûreté. Marie-Joseph, on l'a vu, était député de Versailles; il y procura un asile à son frère. André demeura près d'un an caché dans cette retraite, où une grave et longue maladie le retint. On peut voir dans sa belle ode de Versailles quels sentiments l'animaient alors, comment les vertes allées où , en ses ennuis , il évoquait encore les chers fantômes de la poésie et de l'amour, s'enveloppaient souvent de deuil à ses regards, comment l'ombre livide des victimes venait peupler pour lui ces frais asiles et interrompre

Ce silence fertile en belles rêveries.

Si on n'était pas assuré des conséquences, peut-être vaudrait-il mieux tirer un voile sur ces funèbres souvenirs et laisser dans le demi-jour du passé la collision politique des deux frères, et les ombrages, les aigreurs qui s'y mêlèrent ; mais j'ai à cœur d'être strictement vrai , de ne rien déguiser, de ne rien omettre, de ne laisser enfin à la malveillance ni un seul argument, ni une seule phrase, qu'elle puisse plus tard tirer de l'oubli. J'oserai même aller jusqu'au bout de cette tâche pénible, et ne pas taire une circonstance connue seulement de quelques-uns, mais qui, rendue publique dans l'avenir, pourrait servir de thème à des récriminations fâcheuses. Pour prouver que l'harmonie n'avait jamais été

rompue entre les deux Chénier, on s'est plusieurs fois appuyé d'une ode d'André (1) qui commence ainsi :

Mon frère, que jamais la tristesse importune

Ne trouble tes prospérités !

Va remplir à la fois la scène et la tribune,

Que les grandeurs et la fortune Te comblent de leurs biens aux talents mérités !

(1) Voir les Poésies d'André Chénier, ode 1.

Dans les éditions, la pièce n'a que deux strophes, et ces deux strophes sont louangeuses. Les vœux exprimés par André étaient sincères, je n'en doute pas ; cependant il faut bien dire que, dans le manuscrit, la fin de l'ode tournait à l'ironie, à une ironie plutôt mélancolique que blessante. Ces derniers vers ont été vus par plusieurs personnes de notre connaissance. Du reste, on conçoit l'omission, on s'explique les scrupules honorables des premiers éditeurs ; mais aujourd'hui qu'on a retrouvé dans les journaux du temps les phrases citées tout à l'heure, aujourd'hui que les témoignages imprimés de ces dissentiments ont été produits, une pareille révélation peut être faite sans inconvénient. On ne doit pas dissimuler non plus ce que le caractère d'André avait d'impérieux et d'un peu hautain. Dès longtemps André était l'oracle de sa famille, et Marie-Joseph avait été élevé à son égard dans des habitudes presque respectueuses ; mais, lorsque la célébrité lui vint avec les ovations populaires, le plus jeune ne garda plus vis-à-vis de son aîné cette attitude inférieure, et s'émancipa. Une question d'amour-propre les avait aigris, une question de parti les sépara ;

maintenant le danger va les réunir. Les affections saintes renaissent et s'avivent en face des grands périls.

Lorsqu'André, convalescent encore, revint à Paris, sur la fin de 93, il était réconcilié avec son frère. A cette date, Marie- Joseph, déjà compromis, passait pour un modère dangereux. Désigné à plusieurs reprises par la Convention pour remplir dans les provinces, par exemple à Toulouse, ces missions sanglantes que se disputaient les Lebon et les Carrier, il avait eu le courage de repousser toute participation directe à l'œuvre de la Terreur. Ces refus réitérés le firent exclure du comité d'instruction publique, c'était un avertissement terrible; mais ce qui acheva de discréditer Chénier dans l'opinion des séides de Robespierre, ce fut un acte qui cependant lui a été reproché depuis comme un crime, ce fut sa conduite après la mort de Marat. Le club des Cordeliers venait d'élever un autel au cœur de cette ignoble idole, la Convention eut la faiblesse de s'asso-

cier unanimement à cet acte de délire. Une loi spéciale fut en effet proposée pour la panthéonisation de Marat et la dépanthéonisation de Mirabeau. La Montagne voulut mettre Chénier à l'épreuve, et le nomma rapporteur (1). Chénier, que ses dernières tragédies avaient rendu très-suspect aux décemvirs, était sous le coup d'une imminente proscription; récuser Y honneur qu'on lui accordait, c'était offrir sa tête en holocauste. Le poète n'eut pas ce courage, il céda à l'affreuse nécessité ; mais, une fois à la tribune , la hardiesse lui revint , il parla de devoir pénible, il rendit hommage au génie de Mirabeau, et osa ne pas dire un seul mot de celui qu'avait frappé Charlotte Corday ; le nom de Marat n'était prononcé que dans le projet de décret. Il y avait au moins là, on l'avouera, une audace relative, ce qu'on a très-bien appelé le cou-

rage de la réticence. « Un pareil silence, a dit M. Daunou, au moment même d'une telle apothéose, en était le désaveu le plus solennel, l'improbation la plus outrageante. » Il ne fallait pas être bien fin pour apercevoir derrière ce mutisme intentionnel la vraie pensée de Marie-Joseph, pour deviner qu'au fond du cœur il disait avec André :

Un scélérat de moins rampe dans cette fange.

On s' imagine facilement l'exaspération que cet acte dut soulever chez les amis de Robespierre* Ceci se passait dans les dernières semaines de 93 : l'éclat que fit presque aussitôt la suspension de Timoléon acheva de rendre Chénier suspect. Son rôle de poète officiel de la République ne lui fut même pas laissé, et dès lors un veto absolu lui interdit le théâtre. On prohiba Charles IX comme royaliste, Gracchus comme aristocrate, Fénelon comme favorisant le fanatisme. C'est en ces conjonctures qu'André fut arrêté à Passy, dans une maison tiercée où il voulut, avec son emportement habituel, s'opposer à une arresta-

(1) Marat détestait Chénier; il l'appelait « un suppôt de la république fédérative, etc. » (Voyez VAmi du Peuple, 17 octobre 92.)

don ordonnée par le comité de surveillance. En réalité, il semblait n'y avoir là qu'une mesure arbitraire, qu'une simple vexation de police; mais, pour obtenir la mise en liberté, un ordre spécial du tribunal révolutionnaire devait être réclamé. Le demander ouvertement, c'était désigner André à la hache, c'était le tuer. D'ailleurs, un autre frère de Marie-Joseph, Sauveur Chénier, ancien adjudant-général et chef de brigade sous Custine, venait précisément d'être incarcéré à Beauvais, et, d'un autre côté,

M. de Chénier le père, malgré ses soixantedouze ans, se voyait dénoncé et sérieusement inquiété. On comprend les inquiétudes de Marie-Joseph : il sentit « qu'en frappant sa famille on arrivait à lui. » Sa tendresse naturelle ne lui eût pas dit de chercher à sauver les siens, que son seul intérêt le lui aurait impérieusement prescrit; mais, dans les démarches actives qu'il ne cessa de poursuivre durant ces six mois d'angoisses, Marie-Joseph ne fit que rester fidèle, on le devine, à l'instinct de son cœur.

M. de Chénier ne comprit pas que demander hautement la délivrance de son fils, c'était évoquer les souvenirs, la colère d'hommes qui ne pardonnaient pas. Le malheureux père, mû par une impatience qu'on s'explique (1), poussait sans cesse Marie-Joseph à intervenir ouvertement, tout haut, en faveur de son frère ; il ne se contentait pas de la triste réponse qui lui était toujours faite, de cette réponse trop vraie : « Faites plutôt qu'on l'oublie! » André aussi, dans sa prison, disait : « Accoutumons-nous à l'oubli! » L'oubli, c'était la vie alors. Mais com~

(1) Le rôle honorable et imprudent du père d'André, si fatalement égaré par sa tendresse, fut bien celui que lui a prêté M. Alfred de Vigny dans les pages les plus touchantes de son *Stello*. On a pu, en effet, retrouver récemment et publier la réclamation écrite que M. de Chénier adressa, en faveur de son fils, au comité de sûreté générale. (Voir *OEuvres en prose d'André Chénier*, 1840, in-18, p. xxxvm.) En somme, il se trouve qu'en cette émouvante histoire de la mort d'André et des anxiétés de Marie-Joseph, M. de Vigny avait à peu près deviné la vérité historique ; c'était un instinct de poète.

ment faire admettre cela à un père, à une victime? Et cependant la funèbre expérience de chaque jour ajoutait chaque jour à

la conviction de Marie-Joseph. Marie-Joseph, de son côté, ne sut point se résigner à ce dévouement du silence, à cet intérêt négatif : quoiqu'il fût lui-même (je me sers des propres mots de M. Daunou) cité, dénoncé, recherché, quoiqu'il fût inscrit à son rang sur une des listes de proscription, il ne cessa pas un seul instant de faire en secret les démarches les plus persévérantes. C'était son unique pensée. S'il n'osait pas aller lui-même à Saint-Lazare consoler André, lui faire tenir ce mot à travers les barreaux qu'attendait le pauvre captif, c'était pour ne pas éveiller l'attention : le silence était la première condition du salut. Chériier, au reste, n'était pas sans quelque lueur d'espérance. Il venait d'écrire le Chant du Départ dans l'unique but de reconquérir un peu de crédit et de popularité, dans l'espoir de désarmer le comité de salut public, et (illusion de poète !) il s'imaginait que l'hymne avec lequel on gagnait des victoires aux frontières lui ferait obtenir à Paris la vie d'un seul homme, la vie d'un frère !

Ce n'était pas tout : Marie-Joseph avait fait longtemps partie de ces dîners secrets de Passy, de ces fêtes délicates et raffinées par lesquelles l'ancien fermier général Dupin s'était attiré une certaine influence sur quelques bancs de la Convention. Les membres du comité de sûreté générale, de qui dépendait précisément le sort d'André, se réunissaient là presque tous les soirs, et se distrayaient du sang par les voluptés : c'étaient Vouland, Amar, le vieux Vadier, Jagot, Louis du Bas-Rhin, tous agents obscurs, mais actifs, de la Terreur, qui venaient dans ces orgies rire, avec des filles et des actrices, de leurs guillotinades du matin. Marie-Joseph en fit solliciter, en sollicita plusieurs : tous furent inflexibles. En ces mœurs à la fois corrompues et farouches, la complicité du plaisir n'était pas un titre à la bienveillance. Ce fut

chez un de ces membres du comité de sûreté générale (je n'ai pu savoir lequel) que M. de Chénier,

enfin lassé d'une si longue attente, eut la fatale hardiesse d'aller requérir, comme un acte de justice, la délivrance et par conséquent le jugement préalable d'André, en se réclamant des services rendus à la Convention par son autre fils. « Une exception pour le frère d'un conventionnel, répondit le tribun ; une exception ! le détenu sortira dans trois jours. » Il sortit en effet, mais pour aller de Saint-Lazare à la Conciergerie, de la Conciergerie à l'échafaud. Peut-être, dans ces sollicitations réitérées et imprudentes, le nom d'André fut-il prononcé devant Collot d'Herbois. Collot d'Herbois avait une dette à payer à André : il n'en fallait pas tant pour mourir.

Tout récemment encore , on a osé écrire que jusqu'à la fin Chénier avait été d'accord avec les partisans acharnés de Robespierre, qu'on l'avait vu montrant aux tricoteuses le signal convenu, le morceau de drap rouge, et préserver ainsi son ami le député Devérité , alors que la Convention était traquée par les canoniers d'Henriot : c'est une fable calomnieuse. Depuis l'abominable loi du 22 prairial, qui redoubla la terreur en ôtant même le droit de défense aux accusés, Chénier pouvait passer pour pros crit. La mort était suspendue sur sa tête; il s'attendait tous les jours à être arrêté. Aussi, durant ces dix dernières semaines, ne le vit-on guère à la Convention; s'il s'y glissait un instant, c'était pour faire acte de présence, c'était pour disparaître aussitôt. Les lâchetés de ce temps de peur sont connues : dans les rues, on évitait Chénier, on ne lui serrait la main qu'à la dérobée. C'est que Robespierre l'avait désigné à la tribune par une allusion qui valait un arrêt. Un homme d'esprit de l'époque disait que la vie alors

était devenue un art (1). Chénier en était là : bientôt réduit aux expédients, il dut quitter sa demeure et se dérober aux espions. C'est dans cet abandon désolé, c'est dans cette triste solitude que, pensant sans

(1) Voyez les rares et curieux Essais de Mémoires de Mme Suard sur son mari, 1820, in-12, p. 69.

doute à son frère, il écrivait cette ode énergique, où sont flétris les terroristes :

Du nom de liberté le meurtre est revêtu, Et l'audace de la vertu
Se tait devant celle du crime.

J'aime à me figurer qu'à la même heure peut-être André stigmatisait les bourreaux barbouilleurs de lois en un de ses sublimes iambes (1).

C'est ainsi que ces deux nobles cœurs, trop longtemps séparés par les discussions de partis, se réunissaient à la fin dans une même pensée, dans une commune indignation contre le crime. Caché et délaissé, Marie-Joseph apprit en même temps, par les journaux, la mise en jugement et la mort de son frère. Il n'y avait eu que quelques heures d'intervalle entre l'arrêt et l'exécution.

Dans l'attente du coup fatal, André écrivait :

Toi, Vertu, pleure si je meurs !

N'eût-il pas eu le droit d'en dire autant à la vieille poésie d'alors, à cette poésie redevenue jeune avec lui, et qu'il avait abreuvée à des sources plus fraîches, à des courants inconnus? Mais il semblait que ce lévite prédestiné dût emporter dans le pan de sa robe le grain de pur encens qu'il avait dérobé sur l'au-

tel, car évidemment la rénovation poétique ne pouvait pas dater de là ; évidemment la gloire d'André et son influence devaient être tardives. Les hasards intelligents de l'histoire littéraire en firent

(1) A quelques vers de la première édition du Discours sur la Calomnie (1795), qui ont disparu dans les versions suivantes, on dirait que Marie-Joseph avait un instant conçu le projet de publier lui-même les ŷambes d'André :

Contre mes ennemis soulevant la nature, Unissant à ma voix les accents fraternels, J'attacherai l'opprobre à des fronts criminels.

une sorte de contemporain posthume de Lamartine et de Victor Hugo. Pour accomplir, en effet, un grand changement dans les lettres, une forme nouvelle et originale ne suffit pas ; il faut encore des idées, sinon des sentiments nouveaux. Or, André Chénier appartenait profondément au xvme siècle , il en avait tous les penchants, toutes les opinions ; seulement, par un don particulier, par un privilège unique, il lui fut permis de dépasser le style et la forme de son temps. Isolé aux limites de l'ère précédente et de l'ère actuelle, il a conquis une place à part, il donne à la fois la main à l'avenir et au passé. Son œuvre doit demeurer comme un calme monument élevé au culte de l'art pur, en dehors des contentions d'école, en dehors de cette grande lutte des deux poésies , la poésie de l'innovation et la poésie de la tradition, qui était à la veille de s'ouvrir avec le siècle et de se personnifier dans deux écrivains d'inégal génie et d'inégale renommée. Le premier, jeune et inconnu, était allé demander aux paysages du Nouveau - Monde les riches couleurs dont son imagination splendide vint bientôt éblouir la France au lendemain de l'anarchie ; le second

sortait de la tourmente révolutionnaire avec une réputation déjà faite, avec un talent incomplet, mais que le malheur allait fortifier et mûrir : on a nommé Chateaubriand et Marie -Joseph Chénier. Singulière inconséquence , qui est celle du temps même ! de ces deux hommes, l'un représenta à la fois l'esprit d'affranchissement dans les institutions politiques et de conservation scrupuleuse dans le goût littéraire ; l'autre déploya simultanément la bannière de la révolution en littérature et des restaurations en politique. Voilà comment l'esprit de l'homme semble souvent, à travers l'histoire, se donner des démentis à lui-même ; mais , au fond, c'est toujours lui qui profite. Ainsi, sans s'embarrasser des contradictions, il a accepté la liberté en politique avec Chénier, la liberté en poésie avec Chateaubriand. Dans son admirable égoïsme, la civilisation reçoit de toutes mains ; il lui suffit de grossir son patrimoine, elle s'enquiert peu des origines. André avait péri le 7 thermidor. Si la Terreur eût duré deux

jours de moins, il était sauvé; si elle eût duré quelques jours encore, son frère était perdu. Robespierre tombait à peine, que Marie-Joseph publiait un hymne vengeur où, s'adressant au soleil avec un accent inspiré , il disait :

Ne crains plus d'éclairer le triomphe des crimes, Tu peux remonter dans les cieux !

C'était un cri éloquent, un cri de joie et de délivrance; le deuil toutefois s'y mêlait, et la douleur fraternelle ne pouvait retenir son sanglot au souvenir des victimes frappées :

Du moins sur vos tombeaux la plaintive patrie A nos pleurs mêlera ses pleurs.

Les larmes de Chénier furent sincères. Cependant c'eût été pour lui un devoir de les déguiser, de chercher à consoler celle dont André, à la veille de mourir, avait dit :

La mère désolée, elle a perdu son fils !

Mais il faut du temps pour donner à un cœur maternel l'habitude et la familiarité du regret. Ce temps , la calomnie ne le laissa pas à Marie-Joseph, et ce fut sa mère elle-même qui bientôt eut à lui prodiguer des consolations. On fit un crime à Chénier de son malheur. Nous touchons à ces épreuves cruelles où l'homme eut tant à souffrir, où le poète trouva son talent.

Depuis le 9 thermidor jusque vers le milieu du Consulat, c'est-à-dire de 1794 à 1802, Chénier prit une part active à la politique et joua un rôle assez important dans les assemblées. Certes, les pamphlétaires du temps exagèrent beaucoup quand ils disent de lui :

Un tel fat est de notre sort Le régulateur et le maître (1).

(1) Armand Charlemagne, le Monde incroyable, 1797, in-8 de 8 pages.

6i ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Toutefois ce ton montre que Chénier avait du crédit et de l'autorité. On le trouve en effet mêlé de près et avec décision à tous les événements d'alors, à la constitution de l'an m comme au coup d'état du 18 fructidor; c'est lui qui, le 13 vendémiaire, brava l'émeute à la tribune, et s'écria : « Il n'y a point de transaction; il n'y a pour la Convention nationale que la victoire ou la mort. » Plus tard, Marie-Joseph ne fut pas étranger au 18 brumaire. Après avoir appuyé avec chaleur le pusillanime gouvernement du

Directoire, il avait fini, comme tout le monde, par le mépriser; mais, dans ses illusions de patriote, il croyait que cet appel à la force servirait en définitive les institutions républicaines, au lieu d'amener une dictature militaire. Le tribunat lui paraissait une garantie suffisante : Chénier avait une nature imprévoyante et enthousiaste.

Quand le joug de la Terreur eut cessé de peser sur la France, on sentit le besoin d'un gouvernement ferme qui eût la force de se défendre contre les tentatives des anarchistes et contre les résistances des fauteurs du royalisme. Chénier fut de ceux qui voulurent à tout prix donner quelque unité au pouvoir; il y aida même par des duretés de parole ou par des rigueurs de vote que contredisaient ses doctrines libérales, sa foi loyalement républicaine. Il est difficile de résister aux entraînements des réactions ! Avec sa fougue naturelle et sa susceptibilité de poète , Chénier céda quelquefois, il en faut convenir, à ces suggestions de l'humeur; ainsi, après l'insurrection du 1er prairial, il fut sans pitié pour ses collègues compromis. L'humanité pourtant était au fond du cœur de Marie-Joseph, et son nom, après le 9 thermidor, se rattache à plus d'un généreux souvenir. On aime à rappeler que ce fut lui qui prononça, pour le rappel des conventionnels pros-crits, ces belles paroles (1) :

« Us ont fui, dit-on, ils se sont cachés. Voilà donc leur crime! et plût aux destinées de la République que ce crime eût été celui de tous!

(1) Voir Mignel , Histoire de la Révolution, ch. x.

Pourquoi ne s'est-il pas trouvé des cavernes assez profondes pour conserver à la patrie les méditations de Condorcet et l'élo-

quence de Vergniaud?... Mais on craint des projets de vengeance de la part de ces hommes aigris. Instruits à l'école du malheur, ils ont appris à gémir sur les erreurs humaines. Non, non! Condorcet, Vergniaud, Camille Desmoulins, ne veulent pas d'holocaustes de sang, et ce n'est point par des hécatombes qu'on apaisera leurs mânes. »

Une pareille motion était digne d'un poète, et si madame Roland eût pu entendre ce discours, si Lanjuinais, La Réveillère, Louvet, Isnard, tous les restes proscrits de la brillante Gironde, eussent pu lui dire à qui ils devaient leur réintégration, peut-être eût-elle jugé Chénier avec plus d'indulgence. Ces actes désintéressés, ces nobles manifestations, plaisaient à Chénier : ainsi, malgré l'hostilité politique, il faisait placer Fontanes sur les listes de l'Institut où il avait naturellement été appelé lui-même dès la fondation. Au reste, on pourrait, précisément dans cette période où la calomnie le poursuivait sans relâche, on pourrait citer de lui plus d'un trait de sensibilité vraie. C'est Marie-Joseph, par exemple, qui prononça le discours auquel M. de Talleyrand dut son rappel :

Il était malheureux, je devins son ami.

Plus tard M. de Talleyrand l'oublia , et Chénier, dont le cœur pardonnait plutôt que la plume, se vengea fort innocemment par cette jolie épigramme, qu'il tint secrète :

Roquette dans son temps, Périgord dans le nôtre, Furent tous deux prélats d'Autun; Tartufe est le portrait de l'un; Ah ! si Molière eût connu l'autre (1) !

(1) Chénier a été plus dur dans V Essai sur la Satire (1802), qui ne parut qu'après sa mort : il y peint Talleyrand comme un

homme qui

De tout parti vainqueur mercenaire apostat, Peut vendre ses amis comme il vendit l'état. II. 5

Marie-Joseph n'a jamais tiré grand profit de la reconnaissance : Regnauld de Saint-Jean-d'Angély fut à peu près le seul qui, par sa bienveillance marquée, lui montra qu'il savait se souvenir. L'importance extrême que Regnauld prit tout à coup après le 9 thermidor avait effrayé certains membres de la Convention : on résolut de le mettre en arrestation. Chénier le savait et n'en dit rien ; mais le soir, à l'Opéra, voyant la belle madame Regnauld avec son mari, en loge découverte, il fut touché et ne put se défendre de les faire avertir par Arnault. Tous deux s'enfuirent au plus vite et n'eurent que le temps d'échapper à la proscription. L'émotion était vive et spontanée chez Marie- Joseph : il n'y savait pas résister. Madame de Staël, qui connaissait ce faible, en profitait pour ses amis. C'était elle qui avait mis en tête à Chénier le rappel de Talleyrand : après le 18 fructidor, elle courut un jour chez son ami et lui fit venir les larmes aux yeux en retraçant la situation du malheureux Dupont de Nemours et la détresse de toute cette famille. Chénier monta sur l'heure à la tribune, et, dit madame de Staël, il parvint à le sauver (1), en le faisant passer pour un homme de quatrevingts ans, quoique le personnage en eût à peine soixante. Dupont, qui avait des prétentions à la jeunesse, fut très-mécontent. C'est ainsi encore qu'ayant sauvé d'Avrigny, en s'appuyant sur son peu d'importance, le poète s'en fit un ennemi mortel. Chénier trouvait moyen de dispenser ses obligés de la gratitude. Décidément je ne m'étonne pas qu'il ait demandé à la Convention un secours pour la veuve de Goldoni : il y avait en lui du bourru bienfaisant.

(1) Ce que Mme de Staël ne dit pas et ce qu'il est bon de constater, c'est qu'en sauvant Dupont de Nemours, Chénier mit en oubli de bien légitimes griefs. En rendant compte, en effet, dans une gazette du temps, d'un sanglant libelle d'André Dumont, et. en comblant ce tribun d'éloges, Dupont de Nemours avait traité Sauveur Chénier, le frère de Marie-Joseph, de « buveur de sang, » et fait entendre, par une odieuse insinuation, que celui qui avait écrit Timoléon ne pouvait pas être un frère tendre. (Voyez le journal *Y Historien*, n° W9, 12 février 1797.)

C'est, ce nous semble, un devoir d'enregistrer ces faits honorables. Par là, on connaît mieux Marie-Joseph, on s'accoutume à ses boutades, on sourit de sa vanité, on aime sa droiture et son bon cœur. Dès que l'homme généreux et dévoué s'est décidément révélé à moi, je suis déjà plus tranquille, et ces vagues imputations qui naguère m'inspiraient de la tristesse ne me donnent plus que de l'indignation ; j'oublie le mot d'André dans les iambes ; « Tout est précipice. » Et comment Chénier n'aurait-il pas fait pour un frère, pour un ami d'enfance, ce qu'il faisait pour des adversaires, ce qu'il fit pour un ennemi irréconciliable et déclaré ? On a vu avec quel inépuisable fiel le magistrat La Harpe,

Ce grand Perrin-Dandin de la littérature,

(ainsi que le poète l'a plaisamment nommé) avait toujours traité Marie-Joseph. Durant l'été de 95, le philosophique auteur de *Mélanie*, qui venait de se jeter subitement dans les intrigues royalistes et dans la propagande religieuse, avait transformé sa chaire du Lycée en une vraie chaire de paroisse, j'entends de paroisse du temps de la Ligue : c'est alors que survint le 13 vendémiaire. Les hommes de la Révolution reprirent le pouvoir, et Chénier se trouva être très-influent et l'un des chefs du parti

vainqueur. On songea à faire des exemples, à effrayer les factions extrêmes par quelques proscriptions notables : le bruit qu'avait fait La Harpe semblait le désigner plus que personne aux coups du nouveau pouvoir. En effet, le général Bonaparte prit la parole dans le comité, et demanda avec instance l'arrestation de La Harpe. Chénier répondit très-vivement, et eut même la hardiesse de déchirer le mandat d'amener qui était tout rédigé. Cela était d'autant plus méritoire, que quelques mois auparavant La Harpe avait publié contre celui qui le sauvait une brochure très- virulente (1) où tout était de ce style : « o la grande tête de législateur!... C'est le langage emphati-

(1) Voir la Liberté de la Presse défendue par La Harpe contre Chénier, Paris, an m, in-8 de 22 pages. Ce pamphlet a été reproduit dans les OEuvres de La Harpe, édit. de Saint-Surin, t. V, p. 343.

que et niais d'un présomptueux écolier. » L'homme sut ne pas se souvenir des blessures faites à l'auteur.

Pour soutenir la Convention chancelante, Chénier avait consenti à se faire le rapporteur de la loi d'exception qui décrétait l'exil contre quiconque provoquerait X avilissement des représentants de la nation. C'est toujours une politique mauvaise que celle qui croit les circonstances plus impérieuses que les principes. Que faisait ici Chénier, sinon de ramasser les débris de l'idole qu'il avait renversée naguère, afin de pouvoir lui dicter à son tour des oracles? Plus d'un rappela amèrement au poète ses Inquisiteurs de la pensée (1). Ce n'est que justice. On sait quelles étaient les allures violentes de la presse d'alors : il y avait des journaux de toutes couleurs ; chaque passion, chaque intérêt , chaque haine avait le sien. Menacés dans leur existence, ces jour-

naux firent chorus pour attaquer Chénier, qui dès lors leur servit de point de mire. Ce fut une guerre sanglante, acharnée, sans trêve, une guerre qui dura trois ans. Louvet eut beau défendre avec vivacité son ami Chénier dans la Sentinelle, l'essaim bourdonnant enveloppa la victime et ne la quitta plus : nous allons voir quelles cruelles piquûres il lui fit, quels aiguillons restèrent dans la plaie.

Chénier était très en vue : il avait beaucoup d'ennemis. Les inconnus lui en voulaient de son renom, les ingrats des services rendus, les envieux de ses succès : sa morgue, ses dédain, ses sarcasmes imprudents, le faste de sa vie, avaient aussi éveillé un grand nombre de susceptibilités, sans compter les implacables rancunes que les partis réactionnaires nourrissaient contre l'ancien montagnard. Il fut immolé avec une animosité, une fureur persistante dont il n'y a peut-être pas eu d'autre exemple. La brochure de La Harpe avait donné le signal : aussitôt le vieux Morellet répondit à l'appel, et l'

Enfant de soixante ans qui promet quelque chose

(1) Cette discussion se reproduisit avec aigreur aux Cinq-Cents. Voir le discours de Noailles contre Chénier dans le Moniteur du 5 décembre 1796 p. 299.

publia ses Pensées libres sur la presse (1). La Harpe avait usé de l'emphase; Morellet mit en jeu sa raillerie pincée, son amertume fine et sèche ; il accusa Chénier de vouloir « diriger le théâtre selon les vues du gouvernement. » C'était une allusion à la récente mise en scène de Timoléon, de cette fatale tragédie que Robespierre avait brûlée, et que Chénier venait de faire jouer. Les plus indulgents prétendirent que tel était pour Marie-Joseph le

résultat le plus cher du 9 thermidor. Un malin assura même avoir entendu tenir le dialogue suivant, dans les couloirs de la Convention , le jour où avait été renversé le régime de la Terreur :

L'heure de la justice est enfin arrivée, Robespierre n'est plus et la France est sauvée. — Que dites- vous? — J'ai vu périr le monstre. — Bon, L'on jouera mon Timoléon ,(2) !

Ce quatrain fit rire tout Paris et tua la pièce. La coïncidence de cette demi-chute avec les discours de Chénier contre la presse ne manqua pas d'être exploitée. On rima des monologues où Marie-Joseph disait :

Qui médit de mes vers trahit la république;

et la Quotidienne se mit à développer chaque matin cette thèse plaisante, à savoir qu'une conspiration existait afin de rendre le théâtre désert les jours où l'on jouait les pièces de Chénier. « Le poète ferait bien, ajoutait-on, de traduire le public devant une commission militaire. » C'était le prélude de la guerre sans merci que M. Michaud allait bientôt déclarer à Marie-Joseph.

Ce feu roulant de plaisanteries n'était effectivement qu'une fusillade d'avant-garde. Timoléon, on le sait, offrait le tableau d'un frère sacrifiant son frère à la liberté : or, les partis qui,

(1) Elles ont été reproduites à la fin du tome II de ses Mémoires.

(2) Villiers, Rapsodies du jour, 1795.

ne se font scrupule de rien, avaient déjà semé à tout hasard, sur la mort d'André , quelques sourdes insinuations. Timoléon

parut. Fallait-il y voir une justification , une apologie? Chénier avait-il voulu donner cette tragédie comme un symbole ? était-ce son propre stoïcisme qu'il avait prétendu peindre dans cet impitoyable Timoléon, qui, s'enveloppant de son manteau, laissait partir son frère pour le supplice , avec ces mots : « Ton heure sonne ! adieu?... » L'hypothèse parut suffisante aux factions pour jeter hautement dans l'arène l'incrimination abominable qui devait causer de si profonds chagrins à Marie-Joseph. On se garda, bien entendu, de dire que la pièce avait été écrite avant l'arrestation d'André; on se garda de remarquer qu'en fait elle prouvait le contraire de ce qu'on voulait y voir, puisque le personnage vraiment intéressant n'était pas le bourreau Timoléon, mais la victime ïimophane. La presse de l'époque thermidorienne avait encore toute l'impudeur barbare de l'Ami des lois et du Père Duchesne: seulement, après le despotisme de quelques-uns, c'était l'absolutisme de tous; après le lâche silence de la peur, les bravades d'une insolence sans frein; après le règne de la terreur, celui de l'anarchie.

L'abbé Morellet, je suis fâché de le dire, couvrit le premier de l'autorité de son nom cette lâche invention, qui n'avait encore circulé que dans quelques feuilles obscures, et qui, au milieu même des colères contemporaines, n'a jamais été appuyée une seule fois sur un fait, sur une preuve quelconque. Tout en avouant qu'il n'avait aucune raison de croire, Morellet eut l'indignité d'écrire cette phrase : « Sultan Chénier, auriez-vous rapporté de Constantinople les mœurs des Ottomans, qui croient ne pouvoir régner qu'en étranglant leurs frères? » Voilà, dès le début, le ton vraiment féroce de cette polémique. Aussitôt les folliculaires à gages, toute la cohue des journaux , répétèrent à l'envi le gratuit et infâme mensonge , comme s'il était avéré et patent. On l'imprima

en prose, on le redit en vers, on le rima sur tous les modes. Tantôt c'était un soliloque de Chénier :

Je le jure à tes pieds par ce bras sanguinaire Fumant encore et teint du meurtre de mon frère (1);

tantôt c'était une allocution ironique :

On t'a vu partager son supplice

Plutôt que de descendre à cette lâcheté

De baiser des bourreaux le bras ensanglanté (2);

ou une affirmation brutale :

Les fureurs de Caïn convenaient à sa muse.... C'est un tigre, la bouche encor pleine de sang (3);

ou enfin quelque apostrophe terrible mise dans la bouche même d'André :

Vivant il fallait me défendre, Non me pleurer après ma mort (4).

On aurait hâte de mettre un terme à ces citations affligeantes. Quel besoin, en effet, d'aller recueillir dans les journaux du temps des annonces perfides comme celle-ci : « Le citoyen Chénier refait, dit-on, la Mort d'Abel, de Gessner? » Ces sottises atroces sont dignes de l'oubli, et on doit les y laisser : à la longue, l'indignation fait place au dégoût. Cependant il faut bien aller jusqu'à la fin, car par malheur le nom de l'abbé Morellet n'est pas le seul nom connu que je rencontre dans toute cette fange mêlée de sang. Un homme très-spirituel et très-aimable, que nous

avons tous connu et goûté, doit, hélas! avoir sa part de cette tache odieuse. M. Michaud, qui

(1) Ch. Mullo, Ai-je tort ou ai-je raison? ou La Harpe et Chénier, an v, in-8, p. 26.

(2) Le Chevalier de Fontenelle à Joseph Chénier, 1796, in-12 de 16 pages.

(3) Sewrin, Épitre à Chénier sur l'Orgueil, an v, in-8 de 16 pages.

(4) Léger, Petite Réponse à la Grande Epitre sur la Calomnie, 1797, in-12, p. 6.

avait fait aussi des vers républicains, était alors mêlé aux intrigues, aux factieuses menées du royalisme, à toutes les brutales violences de la presse directoriale. Un des premiers, il avait attaqué la vie politique de Chénier dans la Quotidienne; Chénier riposta par quelques vers mordants, et rangea le journaliste dans la « populace des sots. » A son tour, M. Michaud se vengea , mais , il faut le dire , avec rage , avec une étrange cruauté. Pendant une année tout entière, son journal, sa Nonne sanglante, comme on le surnommait, contint presque tous les jours quelque diatribe nouvelle avec cette phrase permanente : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? » Ce ne fut pas tout : sous le titre de Petite Dispute entre deux grands hommes (1), le futur chantre du Printemps d'un Proscrit publia une satire, une Muette, assez lestement tournée du reste, où on lisait des vers comme ceux-ci :

Le grand Timoléon vient apprendre aux Français

Que la fraternité n'était qu'une chimère

Et qu'on pouvait sans crime assassiner son frère;

et à propos des autres tragédies de l'auteur de Fénelon :

Ses drames sont divins, et le parterre avide Peut toujours y trouver au moins un fraticide;

(1) An v, in-18 de 22 pages. — Après le Directoire, la calomnie n'osa plus procéder contre Chénier que par voie d'insinuation. La dernière accusation directe que je rencontre est dans une pitoyable brochure publiée en 1802, et où on lit ce vers odieux :

Caïn, nouveau Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?

et en note : « C'est un cri universel qui poursuit M. Chénier. Ces paroles sont dans la bouche de tout le monde. Heureux si ma voix est plus forte que celle des autres! » (Voir Èpîtres en vers, par A. F. Mauduit, suivies de quelques observations relatives au soi-disant abbé Mauduit, Paris, an xi, in-8 de 31 pages.) Chénier avait publié quelques opuscules satiriques sous ce pseudonyme de Mauduit, comme avait l'ait Voltaire sous celui de Guillaume Vadé : là-dessus un vrai Mauduit survint, qui, furieux de voir son nom ridiculisé, entre en rage contre Chénier : de là toutes ces invectives.

et en (in :

Je sais bien que Chénier, fidèle à Melpomène, Peut tuer ses héros ailleurs que sur la scène.

Faisons justice en osant citer. Voilà donc à quelles extrémités l'habitude perfide de la contradiction quotidienne a pu conduire une nature bienveillante et douce! On va si loin malgré soi dans cette guerre avancée de la presse ! On est si facilement entraîné

au delà des bornes dans cette lutte de tous les jours, où l'horizon est voilé par la fumée du combat ! C'est un des graves dangers de ce métier de journaliste de laisser ainsi s'énervier, s'émousser en soi le strict sentiment du vrai et du bien, et, sous l'aiguillon, de se porter en revanche aux excès amers des représailles, aux injustices violentes des partis. Mais, se l'imaginerait-on ? le rédacteur de la Quotidienne ne croyait pas le premier mot de l'imputation horrible qu'il contribua autant que personne à propager. Un jour que Ginguené causait avec lui de Chénier, il convint que tout cela n'avait été qu'une stratégie de presse ; puis il ajouta crûment : « 11 fallait bien le démonétiser ; après tout, c'est un fameux chat que nous lui avons jeté dans les jambes. » J'ai entendu M. Michaud, dans ses dernières années, se féliciter de n'avoir pas une rancune, se flatter de n'avoir pas un ennemi, et c'était vrai. La malice de sa causerie, l'enjouement moqueur de sa conversation, ne blessaient pas : c'était l'aménité même, et on l'aimait. Il est triste de penser jusqu'où l'avaient fait dévier l'esprit de secte et l'excitation de la polémique. C'est un déplorable exemple.

On l'a vu, aucune preuve n'était produite (1), aucun témoi-

(1) Il n'y en a pas davantage dans le gros volume que le conventionnel André Dumont publia à cette époque sous le titre de *Compte Rendu*, pour répondre aux vers de Chénier, qui l'avait appelé « l'ogre Dumont, etc. » C'est un plaidoyer diffus et grossier. Marie-Joseph y est qualifié « de premier poète anthropophage de la République ; » Yombre sanglante d'André, la voix du tombeau, etc., reviennent à chaque instant. Sauveur de Chénier, que Dumont avait reçu ordre de faire arrêter à Beauvais pendant la Ter-

gnage n'était invoqué pour établir ces allégations flétrissantes. Les partis sont sans pitié : ils poursuivaient Marie-Joseph de ce cri réprobateur qui ne troublait pas sa conscience, mais qui lui déchirait l'âme. Bientôt les vengeances secrètes s'inspirèrent de ces vengeances publiques. Tous les jours Chénier reçut, sous les formes les plus variées, une lettre anonyme qui reproduisait la phrase des articles de M. Michaud : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? » Pendant une année tout entière, le mystérieux billet arriva au poète avec une régularité que la haine la plus cruelle avait pu seule combiner : il le trouvait sous sa porte, dans sa correspondance, sur le tabouret de sa loge, et une fois même sous son chevet. On ne sut jamais l'auteur de cette misérable persécution, digne des supplices de Dante. Le mépris d'abord l'emporta dans le cœur ulcéré de Marie-Joseph; mais à la fin l'indignation eut le dessus : c'est alors que parut le Discours sur la Calomnie. Ce jour-là, Chénier fut un vrai poète.

Je ne ferai pas, au honteux mensonge que nous avons vu se reproduire avec un si inexplicable acharnement, l'honneur d'une réfutation logique : cette réfutation est dans le cœur des gens honnêtes, et, d'ailleurs, plusieurs contemporains de Chénier se sont expliqués là-dessus de façon à imposer silence à toutes les haines. M. Daunou, qui voyait tous les jours son collègue Chénier à la Convention et dans l'intimité, M. Daunou s'est plus d'une fois exprimé, comme il convenait à son intègre amitié, sur cette calomnie aussi absurde qu'horrible. Lemer cier l'a fié—

reur, répondit à ces attaques par une brochure plus violente encore, et dans laquelle Duraont est représenté « les yeux rougis de sang humain, » et comme « un brigand pétri de sang et de boue. » C'est le style du temps. Ces outrages et ces accusations

réci-proques étaient également dénués de vérité. Dumont, dans ses missions, avait assurément fait beaucoup de proclamations incendiaires, mais peu de mauvaises actions. « Ils me demandaient du sang, disait-il plus tard, je leur envoyais de l'encre. » Les Chénier furent aussi injustes pour Dumont que Dumont le fut pour eux. Aucune preuve sérieuse n'est alléguée d'un côté ni de l'autre : ce sont des injures et de la colère.

trie avec tout le dédain d'une âme loyale (1). Arnault, de son côté, n'a manqué aucune occasion de venger son collègue, et il y a mis toute l'insistance, toute la chaleur d'une conviction profonde (2) : c'est que cette conviction reposait sur des faits. Arnault avait, pendant la Terreur, assisté, chez le compositeur Méhul, aux anxiétés de Marie- Joseph ; il avait su directement les démarches faites par Chénier au péril de sa vie, il avait connu ses espérances, ses craintes, son trouble (3). On a droit d'objecter, je le sais, que Daunou, que Lemercier, qu' Arnault, étaient tous trois en bons termes avec Chénier, et que leurs assertions peuvent paraître empreintes d'une affectueuse partialité. Eh bien! je suis assez heureux pour avoir à produire deux témoignages qui n'ont jamais été invoqués et qui sont tout à fait sans réplique. Ce n'est pas à des partisans du poète, c'est à deux de ses ennemis les plus déclarés que je demanderai mes preuves. Devant le premier texte, les préventions les plus opiniâtres devront être ébranlées; devant le second, il ne sera plus permis à un homme loyal de garder l'ombre d'un doute.

Un publiciste bien spirituel, M. Rœderer, prenait sous le Directoire, avec son ami Lezay-Marnezia , une part très- active à la rédaction du nouveau Journal de Paris, feuille alors impor-

(1) Voyez la Revue Encyclopédique, 1819, t. IV, p. 81.

(2) Voir la Notice d'Arnault en tête du Ier volume des OEuvres Anciennes de Chénier, 1824, in-8.

(3) Mme de Genlis est toujours là quand il y a quelque perfidie à glisser contre Marie- Joseph. Elle a raconté, dans ses Mémoires, que Chénier, ayant désiré entendre Mlle Dumesnil , alors âgée et malade, réciter au moins un vers de l'un de ses rôles, la célèbre actrice l'avait accueilli, avec intention, par ce mot de Britannicus :

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.

C'est encore un mensonge : Arnault eut connaissance des faits par l'acteur Dugazon, qui avait introduit Chénier chez sa vieille camarade. Le poète était, au contraire, en très-bons rapports avec Mlle Dumesnil, à qui il fit accorder un secours par la Convention. (Voir Arnault, Souvenirs d'un Sexagénaire, t. II , p. 178.)

tante et répandue. Chénier y était souvent piqué : il reconnut la plume, et, avec cette impatience violente que rien ne maîtrisait, il décocha en passant, dans sa Calomnie, un trait contre Rœderer

Qui, de la renommée épris à son insu, Régentait l'univers sans en être aperçu.

Rœderer prit sa revanche, comme on la prenait dans ce temps-là; il injuria chaque matin Chénier dans le Journal de Paris. Chénier, qui cette fois avait maille à partir avec un adversaire connu et influent, n'y tint pas. Le Docteur Pancrace parut. C'était une satire, c'était le début du poète dans un genre où il allait tout à l'heure exceller. Tout Paris s'arracha ce plaisant dialogue où la malice pétillait à chaque vers, et où l'ironie était encore aiguisée

par un style net et de bonne venue. Le public poussa un fou rire aux dépens de Gille et de Pierrot, aux dépens de Røederer et de Lezay.

L'impudent et lâche Røederer, comme disait poliment Chénier, se sentit atteint; il eut hâte de se venger. Mais le courroux calcule mal, et l'homme d'esprit ne se retrouve guère dans la diatribe effrénée par laquelle il riposta (1). Toutes les armes sont bonnes à Røederer : il ne se refuse aucun outrage, aucun genre d'accusation ; il fait de Chénier un misérable, le dernier des hommes. Eh bien! au milieu de ces pages qui respirent l'exaspération et où sont entassés les reproches les plus sanglants, se trouve ce passage précieux :

« Je tiens pour injuste l'opinion qui place Chénier entre les premiers ministres de la Terreur, entre les prédicateurs de la spoliation, de l'assassinat, et l'accuse de fratricide; mais qui pourrait trouver Chénier irréprochable ? Personne, et je veux lui accorder cet éloge dédire que sa conscience n'est pas assez corrompue pour le juger tel. Il n'a été ni ambitieux ni cupide, mais il a été d'une vanité sans mesure; il n'a point été vénal ni rampant, mais faible et pusillanime; point

(1) Voyez le Journal d Économie publique, 1797, n° xm.

absurde, mais ignorant; point méchant, mais vindicatif; point féroce, mais fanatique. Il n'a point commis de crimes, mais il a professé tous les mauvais principes qui les font commettre; il n'a point été l'assassin de son frère, etc. »

Je reconnais le langage d'un écrivain de la réaction contre un écrivain de la révolution, d'un homme de 97 contre un homme de 92; je reconnais le ton d'un pamphlétaire irascible contre un sati-

rique sans pitié. Toutefois cette arme terrible que Røederer avait sous la main, il ne s'en sert pas, il ne veut pas en frapper Chénier; sa conviction l'emporte sur sa colère. Depuis, dans l'apaisement de ses dernières années, M. Røederer aimait à laver la mémoire de Marie-Joseph de tout reproche ignominieux. On l'a entendu souvent s'exprimer là-dessus en termes nets et décidés : « Chénier, répétait-il, a eu le sort de Macbeth, il a pu dire : Ce sang ne s'effacera pas; mais c'est la plus grande injustice de l'histoire de la Révolution. »

Ce sang s'effacera. Voici en effet un témoin oculaire qui va s'exprimer catégoriquement. Je lis dans un volume des Mémoires de Barère (1) publié tout récemment :

« Après avoir été très-lié avec moi jusqu'à la fin de 1794, Chénier se tourna contre moi, quand je ne fus que malheureux et accusé; il se plaça même au premier rang de mes accusateurs et de ceux qui, le 12 germinal, au milieu d'une émeute, demandaient ma mort. Cependant, comme j'aime par-dessus tout à rendre justice même à mes plus cruels ennemis, je dois cet hommage à la vérité et au cœur de Chénier, de dire qu'il pleura amèrement la mort de son frère (je l'ai vu); loin, comme on l'a dit méchamment dans les salons de Paris, d'avoir contribué à la mort de son frère, qui n'était pas de la même opinion que lui, il a au contraire fait des démarches personnelles pour le dérober au supplice. Devant moi, il a imploré l'intérêt actif et vrai que notre collègue Dupin mettait à ces sortes d'affaires malheureuses, pour aller au comité de sûreté générale et tâcher de sauver son frère.

(1) T. II, p. 203.

Les hommes se doivent la vérité, et je la dis en faveur de mon plus cruel ennemi. »

Voilà comment s'exprime un membre du comité de salut public, celui devant qui Chénier avait été contraint de brûler son Timoléon, celui qui l'accuse d'avoir été violemment partial, d'avoir demandé sa mort avec une éloquence tragique : c'est un ennemi à qui le cri de la vérité échappe .

N'est-ce pas de Voltaire et de Rousseau que Marie-Joseph a dit:

Un moment divisés par l'humaine faiblesse, Vous recevez tous deux Fencens qui vous est dû; Réunis désormais, vous avez entendu Sur les rives (lu fleuve où la haine s'oublie La voix du genre humain qui vous réconcilie.

Qui oserait tenter désormais de séparer cette gloire jumelle des deux Chénier? Le jeune et cher laurier d'André, que son frère voulait faire grandir sous ses pleurs, enlacera désormais ses rameaux au laurier un instant solitaire de Marie-Joseph.

En pariant du chantre de la Jeune Captive, l'auteur du Discours sur la Calomnie avait rencontré cette mâle éloquence, ces tours vigoureux , ces touches sobres qu'on admira plus tard en certains endroits de Tibère. On sait ces vers cent fois cités et qu'il faut citer encore pour confondre les haineux mensonges :

Hélas! pour arracher la victime aux supplices, De mes pleurs chaque jour fatigant vos complices, J'ai courbé devant eux mon front humilié : 'Mais ils vous ressemblaient, ils étaient sans pitié.

Auprès d'André Chénier avant que de descendre, J'élèverai la tombe où manquera sa cendre, Mais où vivront du moins et son

doux souvenir Et sa gloire et ses vers dictés pour l'avenir. Là, quand de thermidor la septième journée Sous les feux du Lion ramènera l'année,

O mon frère ! je veux, relisant tes écrits, Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.

Chénier venait de trouver sa veine. On assure que les courtisans d'Alexandre, pour flatter une infirmité du conquérant, tenaient la tête penchée sur l'épaule: jusque-là Marie- Joseph, dans son culte pour Voltaire, avait fait ainsi sans s'en douter ; il ne prenait guère aux tragédies de son maître que le clinquant et la fausse solennité. Aujourd'hui il levait la tête, et, devenant à son tour chef d'emploi , comme on dit au théâtre, il cessait de jouer les doublures :

Les nombreux ennemis contre moi conjurés Affermissent mes pas déjà plus assurés.

Chénier disait vrai : ses ennemis venaient de lui couper les lisières.

La leçon du malheur fut profitable au poète ; elle trempa son talent peu solide, de même que la maladie bientôt assouplira son caractère rétif et sauvage. Pour n'être plus aussi agitée que naguère, pour être mêlée de moins près aux orages des révolutions, la biographie de Chénier, dorénavant, n'en sera que plus digne d'intérêt peut-être aux yeux de l'histoire littéraire. Ce torrent débordé de tout à l'heure, qui répandait ses eaux troubles à travers la plaine , et dont il fallait chercher au loin les courants épars, ce torrent rentre dans son lit : désormais on n'aura plus besoin de se détourner pour en suivre le cours. Ce qui soutient, ce qui encourage, je l'ai déjà dit, dans le tableau de cette vie pleine de tra-

verses et de sanglants conflits, c'est l'espérance : en ce ciel sombre, en ces limbes obscurs, l'étoile qui consolait Dante ne cesse pas de luire à l'horizon. Une fois engagé dans la bonne voie, Chénier marchera toujours, et ne s'arrêtera que devant la mort. Aussi pouvons-nous répéter au poète le vers de Pokjeucte :

Encore un peu plus outre, et ton heure est venue.

J'ai hâte d'aborder les régions plus sereines que j'entrevois. Il y a assez longtemps que cette muse de carrefour, enveloppée des oripeaux révolutionnaires, erre des champs de Fleurus, où elle entonne l'hymne guerrier, au Théâtre de la République , où les Jacobins l'applaudissent et la huent tour à tour. Ne lui faudrait-il pas plutôt les loisirs de la solitude? En parlant de Chénier, Ducis écrivait alors : « Il lui manque les forêts qui sont à ma portée, des prairies, des ruisseaux. Je les ai épousés, je leur ai jeté mon anneau en disant : Flumina amem sylvasque. » Hélas ! cette douce alliance avec la nature, ce calme hymen avec les choses, cette vie abritée de la retraite, n'étaient pas dans la destinée de Chénier : peut-être fut-ce un bien. L'aiguillon lui était nécessaire ; c'est la résistance qui a mis en jeu et aiguisé sa verve de poète satirique ; ce sont les froissements et les chagrins qui ont fini par donner à son talent le maintien austère, l'air sombre, l'espèce de stoïcisme poétique, qui frappent dans la Promenade et dans Tibère. A mesure que les leurres politiques l'aigrissent, à mesure que les désenchantements de la vie publique s'accumulent , Marie-Joseph se réfugie avec plus de passion au sein des lettres. Tenacem proposai: dans l'art, c'est encore la meilleure devise.

Je distingue, après la Révolution, deux phases évidentes dans la vie de Chénier : l'époque d'abord où le poète a foi encore à l'avenir des libres institutions qu'il avait aidé à conquérir, puis

celle où le citoyen, sous le joug de la servitude militaire, n'a plus d'autre consolation que la poésie. Un petit nombre d'événements se rencontrent dans la première comme dans la seconde. On se l'explique : le Directoire après la Révolution, c'était la petite pièce après le grand drame; quant à l'Empire, les individualités, comme on dit aujourd'hui, ne devaient pas y trouver place; un homme alors absorbait à lui seul la vie publique. Il n'était plus permis de rêver le rôle de Lycurgue ou celui de Iyrtée.

En dehors même des convictions politiques, la part active que Chénier prit à la réaction thermidorienne se comprendrait :

une victime chère avait été frappée à ses côtés, lui-même n'avait échappé que par miracle. On lui doit pourtant cette justice de dire qu'il s'arrêta dès qu'il crut l'œuvre de 89 compromise. L'amour ardent de la révolution était en son cœur : il y était si profond, si aveugle même, que le caractère de plus en plus guerrier qu'elle affectait ne l'inquiétait pas. Dans son enthousiasme de poète, Chénier applaudissait sans crainte à ces hymens dangereux et sans cesse renouvelés de la victoire et de la liberté. Il ne voyait pas que l'esprit militaire mène à l'esprit de conquête, et l'esprit de conquête au despotisme de l'épée. Aussi fut-ce de bon cœur qu'il contribua au 18 brumaire : ses illusions lui restèrent jusqu'au dernier moment. Bonaparte, qui, comme les vrais politiques, ne croyait pas qu'il y ait de petits moyens, Bonaparte caressait volontiers l'auteur du Chant du Départ. Un mot de compliment à la rencontre y suffisait, et Chénier payait le général en vers apologétiques, qui d'ailleurs étaient sincères. Le jour où le consul vint pour la première fois occuper son fauteuil à l'Institut, en séance publique, Chénier lut une élégie sur la mort de Hoche,

qui se terminait par une objurgation menaçante contre l'Angleterre, à qui il montrait s'avancant déjà vers elle

La grande nation à vaincre accoutumée,

Et le grand général guidant la grande armée.

Il y eut à ces mots des acclamations telles qu'une larme s'échappa furtivement des yeux du héros, qui serra avec émotion les mains du poète. Les relations de l'auteur avec le consul s'établissaient, on le voit, sur un très-bon pied. L'année suivante, Pallissot, le vieux complaisant de Chénier, se présentait à l'Institut. Bonaparte prit la peine de venir voter pour le protégé de Marie-Joseph; mais un abbé Leblanc, obscur traducteur de Lucrèce, se trouva réunir plus de suffrages : « Général, dit Chénier en sortant, il vous fallait venir ici pour être battu. » On n'en était encore qu'aux aménités. Cela ne dura pas, Chénier était du nombre des idéologues : II. 6

il faisait partie avec Lan jui nais, Garât, Tracy, Andrieux, de ce groupe indépendant qui se réunissait, chaque décade, dans des dîners restés célèbres. Dès que les projets de dictature de la part du consul devinrent manifestes aux plus aveugles, Marie-Joseph rentra ouvertement au sein de l'opposition. Bientôt même sa dégance, son humeur, éclatèrent tout haut : dans les discussions du Tribunat, il ne manqua aucune occasion de se prononcer vivement contre toutes les mesures arbitraires, et de soutenir avec persistance les derniers vestiges du système représentatif. Aussi eut-il l'honneur d'être le premier inscrit, avec Daunou et Benjamin Constant, sur la liste des vingt membres éliminés en 1802. Bonaparte était plus exaspéré contre Chénier que contre aucun autre, à cause des aigreurs qui s'étaient mêlées à leurs discus-

sions et du ton de menace qu'avait osé prendre l'ancien conventionnel; on craignit même un moment qu'il ne se laissât emporter à quelque mesure spéciale. Madame de Staël, qui avait du goût pour le poète, en était toute bouleversée : « Je suis venue ce matin, écrivait-elle à un ami commun, pour vous demander si vous ne saviez rien de Chénier, dont je suis fort inquiète, et pour causer avec vous sur les services qu'on peut lui rendre; je voulais lui offrir de l'argent, un asile et un passe-port (1).... » On n'eut pas besoin d'en venir là : c'est ainsi qu'après dix années de législature, Marie-Joseph se vit brutalement exclu de la vie politique : il n'avait que trente-sept ans.

Chénier était sorti pauvre de la Révolution. Ce fier tribun, cet ami de l'égalité, avait dans ses affaires l'incurie d'un poète, dans sa vie les goûts dispendieux d'un grand seigneur. Le faste et les libéralités lui plaisaient, le luxe lui était un penchant inné; il n'eût pas dormi à l'aise dans un appartement sans dorures. Les folles dissipations du Directoire achevèrent de mettre le désordre dans sa fortune : elles commencèrent à

(1) Taillandier, Documents biographiques sur Daunou, 1841, in-8, p. 125.

troubler sa santé. Avec les agréments de sa taille et de sa figure, avec le tour brillant de son esprit, Chénier était très-goûté, très-recherché dans le monde dissolu d'alors : quand un salon lui était ouvert, le boudoir lui était rarement fermé. Aussi les échecs de ce genre étonnaient-ils sa vanité. É conduit un jour par une des déesses peu rebelles du salon de madame Tallien, qui pour l'heure était folle d'un général, il laissait éclater naïvement sa surprise : « Est-il possible, disait-il devant la glace, qu'on prenne un héros de caserne, quand on a chez soi l'auteur de Timoléonf »

C'est d'ailleurs dans ce tourbillon de plaisirs, au sein même de ces mœurs épicuriennes, que Marie-Joseph rencontra l'écueil de sa vie domestique. Une liaison contractée alors, et que les convenances n'obligent plus à taire maintenant (1), lui fit regretter plus d'une fois ce bonheur simple que donne la famille et qui est le seul vrai. J'ai parlé de famille; Chénier demeura toujours fidèle à ses devoirs de fils. Ainsi, depuis la mort de son père, il ne voulut jamais que sa mère le quittât. Madame de Chénier survécut quatorze ans à André, et, ainsi que l'a dit M. Daunou, Marie-Joseph ne cessa pas de la consoler, si le charme de la douleur partagée peut s'appeler consolation.

Pendant la période révolutionnaire, Chénier avait entassé œuvre sur œuvre. Les théâtres ne jouaient que ses tragédies, les journaux ne retentissaient que de ses hymnes patriotiques.

(1) Le premier éditeur d'André Chénier, M. Henri de Latouche, a inséré dans sa Vallée aux Loups, sous le titre de : Vn Cœur de Poète, une nouvelle intéressante où cette histoire de l'intérieur de Marie-Joseph est racontée au long. Les noms propres ne sont même pas déguisés. C'est à l'héroïne de ce conte, trop souvent, hélas! emprunté à la réalité, que le poète lui-même, dans son Épître à Eugénie, donnait pour exemple cette Ninon qui

En amour connaissait l'ivresse,

Mais très-peu la fidélité.

La théorie venait à propos pour justifier la pratique. Quelques-unes des premières élégies du chantre de la Chute des Feuilles allaient, m'assure-t-on, à la même adresse que VÉpître à Eugénie.

A ces tentatives tumultueuses, à cette poursuite inquiète et presque maladive de la gloire, succédèrent tout à coup la réserve, la sobriété. Sur de lui-même, ce talent ne chercha plus à s'étourdir par le bruit. Depuis Timoléon, qui avait été composé vers la fin de 1794, jusqu'à Cyrus, qui fut écrit en 1804, Marie-Joseph ne donna aucune pièce à la scène, et dans ce long intervalle il ne composa que trois ou quatre satires assez courtes, mais qui sont des œuvres excellentes.

Ces satires assignent à Chénier une double place sur le seuil du nouveau siècle. Littérairement, elles le rangent parmi les maîtres ; historiquement, elles lui donnent, dans le retour monarchique et chrétien d'alors, un rôle de contradicteur important. Quand on compare ces vers si vifs et si courants (1) à la poésie guindée et factice de tout à l'heure, on reconnaît une manière nouvelle , on voit que la plume n'est devenue si sûre dans les mains de l'écrivain que parce qu'il la tient autrement. L'affection vigilante , les avis désormais assidus et de plus en plus écoutés de M. Daunou , avaient commencé à guérir Chénier de l'enflure : ce tact consommé, cette mesure parfaite en toute chose , ce dédain natif pour toute turbulence de style , pour tout manque de naturel , lui furent d'un très-grand profit. Une atmosphère si saine le sauva , et puis les épreuves du malheur achevèrent bientôt ce que les conseils de l'amitié avaient commencé. L'homme se dépouilla du rhéteur. Cette guerre même, ces perpétuelles attaques dont il était assailli le firent se raidir, et il s'y fortifia. Lui-même, aux moments de bonne humeur, convenait que la contradiction n'était pas sans profits, et qu'il y avait toujours quelque parti à tirer des avis adverses, s'agît-il même de la diatribe d'un sot : Certain troupeau d'oisons sauva le Capitole.

(1) Le travail pourtant, cette lenteur de l'huile, dont parle Molière, s'y trahissent souvent. Chénier faisait difficilement les bons vers: on lui vit commencer jusqu'à neuf fois la première page de YÈpître à Voltaire. Avec une méthode si laborieuse, il reste forcément quelque chose de pénible, même dans les œuvres les plus achevées.

Rien ne ressemble moins au médiocre style des tragédies que le style ferme et décidé des satires. L'empreinte est marquée et nette : ce n'est plus la monnaie courante et effacée d'hier. La plaisanterie se montre là franche, dégagée, de bon aloi ; le poète ne pointillé pas sur l'idée comme Rivarol , il n'enjolive pas de petites ironies comme Gresset; c'est la raison droite de Boileau , c'est l'impitoyable bon sens de Voltaire. Le trait s'échappe du style comme d'un ressort, et touche aussitôt le but. A vrai dire, ce n'est point la couleur qui abonde dans Chénier : son image est courte et avare ; sa métaphore trop souvent semble commune ou manque d'abondance. Comme le sens, en revanche, se trouve solidement enchâssé dans le rythme î quelle façon agréable et claire de dire les choses ! Ce qu'il y a même d'un peu sec dans ce procédé au burin n'est pas sans charmes. Je conviens volontiers que le champ de cette poésie est étroit, très-étroit, si l'on veut; mais avec quelle facile agilité le cavalier accomplit ses évolutions dans ce cirque borné ! comme sa lance se joue avec grâce avant de frapper, et comme d'un coup de bride il sait rattraper ceux qui fuient ses coups ! Certes, la place de Chénier est marquée au-dessus de Gilbert , à côté de l'auteur du Pauvre Diable.

La satire d'André, c'est l'iambe vengeur, c'est le cri involontaire de l'indignation, c'est le besoin de vider son carquois avant de mourir. Dans ces iambes sauvages ne cherchez point l'auteur,

l'homme seul parle. André, il faut bien en convenir, n'estimait guère l'art des médisances élégantes et des poétiques diatribes. N'est-ce pas lui qui dit dans une épître :

Moi, j'ai fui la satire à leurs regards si chère;

n'est-ce pas lui qui toujours évite qu'un nom propre Égaie au bout du vers une rime perfide ?

Marie-Joseph n'a pas tous ces scrupules. Cependant il n'imitait point Le Brun; ce n'est point par passe-temps et comme distraction de ses loisirs qu'il enchâsse de bonnes épigrammes dans

de bons vers. Poursuivi, traqué en tous sens, Chénier finit par se faire de la poésie une sorte de garde prétorienne, une escorte qui se contente d'abord de la légitime défense, mais qui, piquée d'émulation, animée par la lutte, passe bientôt à l'offensive. Après tout, les guerres d'invasion valent mieux que les guerres de territoire. Déjà le premier essai satirique de Chénier, la Calomnie, avait stigmatisé, par des vers devenus depuis autant de proverbes, ces libellistes de bas étage

Qui dînent du mensonge et soupent du scandale;

il avait trahi le secret de ce misérable métier de folliculaire, en disant :

Nul n'a besoin d'honneur, tous ont besoin d'argent.

Frapper ainsi , en mettant les noms propres, sur la presse dévergondée du Directoire, c'était courir gros risque, c'était toucher du pied une fourmilière : Chénier, gardant bonne contenance sous l'escarmouche, ne perdit pas courage, et continua à faire feu de son côté. Les coups étaient bien ajustés ; ils allaient au but. Le

public riait, il se mettait du côté de Chénier. Peu à peu ce jeu du tir excita le poète ; il y prit plaisir, et on le vit même, dans ses allures batailleuses, se saisir du tromblon évasé au lieu de la simple carabine. De droite et de gauche, plus d'un innocent fut ainsi atteint. Le succès des brochures de Chénier réveilla le goût des vers et mit les satires à la mode ; on en eut de toutes les sortes : les débutants mêmes s'y essayèrent; c'était le genre régnaient. M. Lormian, tout frais émoulu de sa province, se hâta de lancer son Premier mot (1), et le Gascon Joseph Despaze arriva tout exprès à Paris pour faire justice des sots. Tous deux s'escrimaient étourdiment contre Chénier :

(1) On y lisait entre autres choses :

Le noir corbeau croasse auprès du rossignol, Et Chénier de Gilbert veut imiter le vol.

Chénier les fustigea tous deux d'importance ; il n'aimait pas à garder sa rancune. On le voit, ici encore il s'agissait d'une guerre civile dans une république ; mais , cette fois , la chose était moins sérieuse : ce n'était que la république des lettres.

Chénier, classique et philosophe, ne manqua pas d'user de la satire pour satisfaire ses antipathies. La Conférence de Pie VI et de Louis XV 111 parut en 98. C'est, il faut le dire tout de suite, un morceau digne de la littérature du Directoire, un médaillon propre à figurer entre ce poème de Parny qu'on ne nomme pas et ces Quatre Métamorphoses de Lemer cier, dont le vieux Beaumarchais se faisait l'éditeur « pour rendre un dernier service à la morale. » On n'a pas osé insérer la virulente satire de Chénier dans la grande édition de ses Œuvres complètes (1). C'est assez dire quel en est le ton. Pie VI est en train de causer avec le comte

de Provence; bientôt la conversation l'anime, et, dans le laisser aller des confidences, le pontife avoue qu'il est jacobin, le prince déclare qu'il est impie : voilà le thème du dialogue. On s'imagine l'effet que doit produire un pape parlant comme les sans-culottes, l'effet que doit produire un prétendant à la royauté s'exprimant sur le christianisme dans le style de Sylvain Maréchal ou de Lalande. Encore une fois, c'est là de tout point une œuvre digne du Directoire, et qu'il y faut laisser. Jamais, du reste, Chénier n'avait eu une verve plus incisive, un tour de style plus arrêté que dans ce manifeste amer contre les premiers symptômes de réaction chrétienne. Quatremère, Camille Jordan, tous ceux qui favorisaient ce retour, attrapaient en passant quelques bons coups d'étrivières ; mais les meilleurs revenaient de droit à saint La Harpe :

Autrefois possédé du démon dramatique, Le nouveau converti, du diable abandonné, Expiait le plaisir qu'il n'avait pas donné.

Ce n'est pas au reste que Chénier fût un fanatique d'impiété; il

(1) 1824, 8 vol. in-8. Il est vrai qu'elle parut sous la restauration. Depuis, M. Ravenel a donné une réimpression de Pie VI et Louis XVIII, Paris, 830, in-32.

professait ouvertement le déisme de Rousseau. On a de lui de spirituelles stances qui finissent par ces deux vers :

La Harpe fait les athées, Et Naigeon fait les dévots.

Marie-Joseph n'était ni l'un ni l'autre.

La Conjérence de Pie VI avait été assez peu remarquée : on n'était pas encore très-préoccupé de la renaissance du catholicisme. Il n'en fut pas ainsi des Nouveaux Saints qui parurent au

plus fort de la mêlée religieuse, en même temps que le Génie du Christianisme, la veille presque du Concordat. Cette fois Chénier a quitté sa massue de tout à l'heure ; il descend dans la lice avec des armes courtoises : plus de gros mots, plus de blasphèmes, mais seulement une succession de malices pétillantes. La satire des Nouveaux Saints eut cinq éditions en quelques semaines : tout le monde la lut, les partisans eux-mêmes de la réaction en rirent, j'entends les partisans spirituels. Il y eut, d'ailleurs, une averse de réfutations et de brochures. L'un, au nom de madame de Genlis et de La Harpe, fit de Chénier un misérable :

Le voit-on dans ses vers démasquer le fripon, Le brigand destructeur, le fraticide? non (1).

L'autre le dénonça comme un athée infâme :

Avec Sylvain adore la matière, Relis Parny, de Sades, et jouis (2).

Sur quoi un apologiste répondit :

Ainsi les nouveaux saints, indignés contre toi , T'accusent de n'avoir ni dieu, ni foi, ni loi (3).

Il y eut une polémique en règle.

(1) Les Nouveaux Athées, par René Perrin et Bizet; Paris, an ix, in-12 de 12 pages.

(2) Les Nouveaux Philosophes, Paris, au ix, in-12 de 24 pages.

(3) Les Petits Saints ou Èpître à Chénier, par une petite société littéraire; Paris, 1800, in-8 de 27 pages.

Le succès des Nouveaux Saints était de bon aloi : qui n'eût pas ri en voyant madame de Genlis, avec ses airs de componction dévote, débiter un sermon où se trouvait ce vers :

Vous n'avez pas encor de mères de l'église !

La Harpe aussi était bien drôle quand, en critique qui se prélassait, il parlait de son départ prochain pour le paradis :

J'emporterai de plus ma fêrule, et pour causes; Je prétends avec Dieu causer de bien des choses.

Il y avait du montant et de la verve en ces pages légères ; il y avait mille qualités ingénieuses que le temps n'a pas altérées et qui gagnent même à se produire maintenant dans des conditions purement littéraires. Personne aujourd'hui ne saurait approuver l'esprit arriéré et antireligieux qui a inspiré les Nouveaux Saints; mais on sera unanime à y reconnaître l'une des plus piquantes et des plus agréables satires de la langue française.

Quand je fais ainsi sa part à Chénier, il n'entre aucunement dans ma pensée de prendre parti pour cette poésie taquine et sans grandeur, pour cette résistance impuissante au besoin impérieux qu'avait la société de retrouver ses croyances , de s'agenouiller devant son Dieu. Après le vide profond que de pareils ébranlements avaient laissé dans les âmes, on comprend que le Génie du Christianisme ait été accueilli avec enthousiasme, et qu'on n'ait pas seulement salué chez Chateaubriand un écrivain de génie, mais un restaurateur de la pensée religieuse. Ce qu'il est bon seulement de rappeler, c'est qu'au sortir d'une révolution qui avait fermé les églises, au sortir d'une philosophie qui en avait voulu chasser Dieu, il était inévitable que ces tentatives rencontrassent de la part de beaucoup d'esprits, même honnêtes et bien

faits, l'hostilité ou au moins la défiance. Chénier avait vu dans la Révolution française ce qu'on y avait vu de son temps, c'est-à-dire le triomphe du peuple sur la monarchie et sur le clergé. Quand la monarchie reparut accompagnée du clergé, il

crut retrouver la situation de 89. De là son rôle agressif et ses boutades satiriques.

Marie-Joseph ne se serait pas rangé de lui-même entre les adversaires déclarés de la restauration catholique et monarchique, que les partisans mêmes de cette restauration, par l'âcreté de leurs attaques, l'auraient vite poussé à ce rôle. On sait avec quelle amertume la philosophie du xv^e siècle et ses adeptes étaient alors poursuivis dans les livres, dans les journaux, dans les salons. Entre les poètes, Ducis, Arnault, Lemercier, Andrieux, Collin d'Harleville, n'étaient pas ménagés ; mais de tous Chénier fut peut-être celui envers qui on se dispensa le plus facilement de toute espèce d'égards. Pour en juger, il suffit de demander à Geoffroy en quels termes il a coutume de s'exprimer, quand on remet par hasard à la scène l'une des pièces de Marie-Joseph. Ce n'est jamais l'écrivain seul, c'est l'homme encore qui est brutalement vilipendé. Ainsi à propos d'une reprise de Henri VIII : « Gomment les honnêtes gens peuvent-ils voir cette mascarade sans alarmes?... Cette muse agiote les succès... Il y a des brouillons et des factieux qui sont citoyens à peu près comme ils sont poètes. » On devine que ces lignes furent écrites au moment où Bonaparte chassa l'auteur de Henri VIII du Tribunat : la bassesse ici s'ajoute à l'ignominie. Un trait piquant fera juger de la disposition des journaux d'alors pour Chénier. En 1803, à une séance publique de l'Institut, Fontanes (je ne sais comment) lut une ode patriotique où perçaient quelques sentiments républi-

cains. Les amis de Fontanes, qui écrivaient aux Débats, jugèrent qu'il était prudent de ne pas laisser la responsabilité de ces vers à l'auteur véritable, ou bien peut-être pensèrent-ils que ce serait un bon tour d'en faire peser le poids sur un homme habitué aux méfaits, sur Marie-Joseph. Un article aigre-doux parut en effet le lendemain, dans lequel la pièce était donnée comme de Chénier. Cette perfide manœuvre n'échappa pas à Røederer, qui, malgré ses ressentiments contre Chénier, dénonça le fait dans le Journal de Paris (1), en ajou-

(1) Voir les rares OpuscuUs de Røederer, in-8, t. III, 2<* partie, p. 13.

tant : « L'auteur de Charles IX est celui de nos poètes sur qui le système des injures s'est le plus exercé. » Peut-être Røederer se souvenait-il de sa brochure.

La vanité des auteurs a des susceptibilités particulières, des endroits qu'on ne devine pas et qui sont au vif. Chénier avait tout supporté de ses détracteurs, sauf à leur rendre la pareille; mais une chose le blessa plus que le reste, et entra plus avant dans son orgueil froissé. Ce fut le parallèle systématique qu'on établissait toujours à son détriment entre lui et Delille : ces éternels éloges donnés à l'abbé royaliste à ses dépens, ces éternelles injures reçues par lui au profit du poète religieux qui avait chanté la Piété, tout cela le mit hors de lui-même, et il laissa échapper ces vers charmants, trop charmants :

Marchand de vers, jadis poète, Abbé valet, vieille coquette,
Vous arrivez, Paris accourt.

Eh ! vite une triple toilette : Il faut unir à la cornette La livrée
et le manteau court.

Vous mîtes du rouge à Virgile, Mettez des mouches à Mil ton;
Vantez-nous bien du même style Et les émigrés et Caton; Surpas-
sez les nouveaux apôtres En théologiques vertus, Bravez les tyrans
abattus Et soyez aux gages des autres, etc.

Et ainsi pendant cinquante vers, avec la même malice gra-
cieuse, avec le même enjouement cruel. Une autre fois, la colère
l'emportait encore, et, dans son poème posthume et trop peu
connu sur les Principes des Arts (que Boileau souvent n'eût pas
désavoué), il s'attaquait, sans ménagement comme sans justice, «
au Scudery moderne, » et dénonçant

De ses vers descriptifs la pituite incurable,

il disait :

Un âne sous les yeux de ce rimeur proscrit .

Ne peut passer tranquille et sans être décrit;

Un coche est embourbé : notre homme est là tout proche

Et, pour décrire un peu, s'embourbe avec le coche.

Il y avait là plus que de la passion littéraire. Ce n'était point
que Chénier, du reste, ne sût pas goûter le talent de Delille : il ap-
préciait ce coquet pinceau, cette gentille palette. Dans son amère
satire contre les Poèmes descriptifs (1), Delille n'était égratigné
qu'en passant :

Jaillissant quelquefois après mainte bluette, Un beau trait
nous enflamme et révèle un poète.

N'est-ce pas Marie-Joseph, d'ailleurs, qui avait dit dans la Ca-
lomnie :

Delille nous rendant le cygne aimé des dieux.....?

A l'égard de l'auteur des Jardins, sa nature ombrageuse et partielle, on le voit, égara Chénier; il blessait injustement un écrivain spirituel, un homme bienveillant, duquel il n'avait jamais eu qu'à se louer. Le poète de X Imagination lui garda

(1) Cette vive et spirituelle sortie contre le genre dont Delille était alors le maître et Esménard l'écopier, rattache Marie- Joseph plutôt à la première manière de la poésie du xvme siècle qu'à la seconde, plutôt à l'école active de Voltaire qu'à l'école didactique de Saint-Lambert. Chénier restait ainsi fidèle au rôle que nous lui avons vu prendre dès l'abord. L'excellent discours contre les Poèmes descriptifs, qui venait contredire si vertement le goût à la mode, fit grand bruit, comme on se l'imagine : Geoffroy lui-même, en un article envenimé, était forcé de dire : « Il y a dans cette satire des vers heureux et bien tournés, des vers où l'on aperçoit plus de talent que dans les hémistiches tragiques de M. Chénier, lesquels n'offrent qu'une facilité verbeuse et lâche. » {Cours de Littérature dramatique, t. VI, p. 321.) Geoffroy, ici, avait autant raison dans sa concession élogieuse que dans sa restriction critique.

longtemps rancune, mais M. Füssot finit pourtant par les rapprocher. Plus tard, dans le Tableau de la Littérature , Marie- Joseph répara noblement sa mauvaise action, sans faire oublier ses jolis vers.

UÉpître à Delille était une faiblesse d'amour-propre, Cyrus fut une faiblesse d'ambition (1). Chénier, à qui une place était devenue nécessaire, avait été nommé inspecteur des Écoles centrales : en 1803, il fit dans l'Ouest en cette qualité une longue tournée

qui acheva de ruiner sa santé déjà compromise. Il revint à Paris découragé et triste : une maladie chaque jour plus grave, une fortune ruinée qui lui laissait entrevoir les privations, une carrière politique perdue, un intérieur maussade et traversé, telle était sa situation. Plus d'une année se passa dans ces tristes préoccupations. Le poète cherchait à se distraire en corrigeant son *Œdipe*, qu'il aurait voulu voir jouer au Théâtre-Français avec les chœurs de l'Opéra. Fouché, à qui il exprimait un jour ce vœu, lui dit que rien ne serait plus facile, qu'il fallait seulement un peu de complaisance. Là dessus la conversation s'engagea, et Fouché, que Chénier connaissait de longue date, en vint à relever son courage, à aviver son ambition. Le brevet de sénateur et la fortune étaient à la disposition du conventionnel ; il s'agissait de faire une pièce qui se terminât par un couronnement. C'était un caprice de l'empereur qui voulait voir comment le parterre goûterait l'allusion. Chénier se laissa tenter et oublia que, deux ans plus

(I) Un contemporain, qui avait vu Marie- Joseph de près, a bien expliqué cette nature pleine de contradictions : « A l'époque où je l'ai connu, Tinjustice du gouvernement et les calomnies de ses ennemis avaient aigri cette âme fière et généreuse. Il aimait la liberté avec passion, il s'en était montré l'apôtre le plus zélé, et il portait dans la société du penchant au despotisme; il défendait l'égalité, et il avait je ne sais quoi de dur et de hautain pour tous les hommes qu'il croyait ses inférieurs; il était l'ennemi juré de ces marques distinctives que l'on doit à la faveur d'un prince, et il eût été

désespéré de ne pas voir à sa boutonnière un bout de ruban
(Oeuvres

d'Alexandre Du val, 1822, in-8, t. V, p. 27 et, suiv.)

tôt , après l'affaire du Tribunat, il avait dit dans un bel Essai sur la Satire, qui n'était lui-même qu'une satire :

De scandaleuses voix que hait la liberté Aux jeux républicains chantent la royauté.

C'est précisément ce qu'il allait faire. Six semaines après, Cyrus put être remis aux comédiens. Mais Chénier était, en ces matières de cour, un apprenti assez gauche. Fouché l'avait consolé en lui parlant de son indépendance, du rôle libre qu'il pourrait jouer dans une assemblée publique , d'un talent qui était une dette envers l'état. Cette fois Marie-Joseph avait eu beau vouloir chasser le naturel, le naturel était revenu, j'entends l'amour de la liberté. Le courtisan avait gardé aux pieds les sabots du tribun qu'on entendait traîner ça et là dans les tirades de sa pièce. Ainsi certains avertissements allaient directement à l'adresse du prince :

Sans craindre les combats qu'il chérisse la paix.... Qu'il aime le mérite et permette la gloire....

En homme naïf, le conventionnel s'imaginait que, parce qu'il faisait une concession, on lui reconnaîtrait le droit de dire son avis et de donner quelques conseils. Napoléon trouva la prétention exorbitante : les maximes libérales lui parurent de trop ; aussi donna-t-il en secret l'ordre de siffler Cyrus. D'un autre côté, le projet d'apothéose impériale célébrée par un républicain avait excité le mécontentement et amené dans la salle toute une jeunesse hostile et prête à châtier cette apostasie de la muse. C'est ainsi que la pièce tomba sous les murmures de deux partis qui ne s'étaient pas concertés : elle ne fut jouée qu'une fois. Quand l'empereur sut qu'on n'avait bien accueilli que les apostrophes à la li-

berté et les menaces faites aux rois liberticides (1), il se tint pour offensé, dit M. Daunou. C'est ainsi

(1) Le lendemain de la représentation de Cyrus, M. Gh. de Laeretelle osait constater ce fait dans le feuilleton du Publiciste :
« M. Chénier parle

que Chénier finit au théâtre de la même manière qu'il avait débuté, par une chute. Le brevet de sénateur, bien entendu, resta dans la poche de Fouché.

Cyrus est dans la vie de Chénier une tache que je regrette ; comme il le disait lui-même, le reste de sa vie en fut l'expiation. On devine le profond dépit, l'amer ressentiment que conçut le poète : il était à la fois dupe et ridicule. Mécontent de lui-même , il voulut racheter ce moment de faiblesse par une retraite digne, par un suprême effort de son talent. Désormais, pendant le peu de temps qu'il lui sera donné de vivre encore , nous le trouverons dans cette solitude laborieuse où trois hôtes assidus visiteront son chevet, la poésie, la maladie, le chagrin. Il y a là quelque chose de morne et de triste qui attire le regard.

Assurément il n'eût fallu à Chénier que de la souplesse pour arriver aux faveurs :

Comme eux à des bienfaits il aurait pu prétendre, S'il eût voulu comme eux faire un dieu d'Alexandre.

Le poète aima mieux la pauvreté et l'indépendance. D'austères et mâles études remplirent pour Chénier ces premières années de l'Empire ; dédaignant la futile manie du genre descriptif , il fit comme Alfieri, il aborda, dans les textes, les simples et fortes beautés du théâtre grec. Le joug sévère de cette discipline, en

s'appesantissant sur le talent de Marie-Joseph, ne fit que le concentrer et l'affermir; mais c'est la lecture approfondie de Tacite qui laissa surtout une vive empreinte sur l'esprit du poète. A cette date, Chénier, déjà atteint d'un mal incurable, décrivait lui-même sa situation en termes touchants :

des devoirs des rois en associant toujours les idées d'autorité et de liberté; ces vers ont été applaudis avec transport. » En parlant de Cyrus avec une modération bienveillante, M. de Lacretelle put ne pas satisfaire la vanité exigeante de Chénier, mais il donna un noble exemple de générosité, après les traits amers que le poète lui avait lancés dans ses satires.

Les chagrins, les travaux, ont doublé mes années; Ma vie est sans couleur, et mes pâles journées M'offrent de longs ennuis l'enchaînement certain, Lugubres comme un soir qui n'eut pas de matin.

C'est au milieu de ces souffrances que fut écrit Tibère. Cette impassibilité, ce culte persistant et exalté de l'art au sein d'une maladie qui s'aggrave tous les jours, certes il y a là de quoi commander la sympathie et le respect.

Quand on apprit que Chénier faisait une tragédie de Tibère, l'opinion s'en préoccupa beaucoup. On sait combien les moindres bruits littéraires tenaient de place dans ces loisirs de l'Empire, où une victoire ne faisait pas autant de bruit qu'un poème. La pièce une fois achevée, Napoléon se la fit lire à Saint-Cloud par Talma : durant les trois premiers actes, l'empereur, s'agitant dans son fauteuil, disait souvent : « C'est beau, c'est trèsbeau ! » Mais à la scène du quatrième acte, entre Tibère et Cnéius, il n'y put tenir,

et, se levant, il ne cessa plus de marcher à grands pas. A ces deux vers :

Mais tout prince absolu, s'il ne veut s'affaiblir, Doit punir les talents qu'il ne peut avilir....

un mouvement de colère lui était échappé. Quand la tragédie fut lue , Napoléon , prenant brusquement le bras de l'acteur : « Chénier est fou, dit-il avec fermeté, cette pièce ne saurait être jouée, dites-lui bien cela. » Talma se chargea de la commission : ce n'était plus le Talma de Charles IX, c'était le favori de l'empereur. Est-ce qu'il faudrait voir quelque allusion dans le vers de Marie-Joseph :

Et l'oppresseur d'Ovide a protégé Bathylle ?

Le théâtre, qui avait fait la gloire de sa jeunesse, et où il n'avait reparu que pour recevoir une dure leçon, le théâtre était fermé à Chénier. Tibère ne pouvait le venger de Cyrus; Chénier pourtant avait besoin de se réhabiliter dans l'estime publique.

L'Êpître à Voltaire suffit à cette tâche. Il est en effet peu d'ouvrages en vers, depuis le commencement de ce siècle, qui aient obtenu un succès aussi marqué, aussi persistant. C'est assurément là le chef-d'œuvre de Marie-Joseph, un vrai chefd'œuvre dans ce genre aimable des petits poèmes didactiques et philosophiques. En traçant avec enthousiasme ce tableau brillant, cette rapide esquisse des gloires littéraires de la France aux deux derniers siècles, Ghénier a plus que jamais trouvé la verve correcte, la vigueur châtiée, la précision élégante du langage, toutes ces qualités enfin sérieuses, sensées, spirituelles, que nous avons déjà rencontrées çà et là chez lui. Seulement ici la maturité du ta-

lent se révèle, et le faisceau est encore plus fortement serré par une main ferme.

Une haine du pouvoir absolu, intérieure, concentrée, ramassée, comme dirait Bossuet, marquait toutes les pages de cet opuscule. Ces hommages à la liberté, ces emportements contre tout despotisme, mille intentions contenues, mais frémissantes sous le style, l'exemple de la pensée plus forte que tous les tyrans et que rien ne saurait anéantir, tout cela choqua beaucoup Napoléon. Le titre même du poème, où l'auteur, reprenant avec affectation la particule nobiliaire, avait signé contre son habitude « M. de Chénier, » sembla à l'empereur un sarcasme contre les gentilhommeries qu'il cherchait à rétablir. Deux passages encore l'indignaient : le premier, où il était question du grand Frédéric ménageant son armée; le second, où éclatait une protestation amère contre les entraves apportées à la publicité :

Nous conservons le droit de penser en secret.

Ce qui fit surtout bondir Napoléon, ce furent ces vers :

Tacite en traits de flamme accuse nos Séjans, Et son nom prononcé fait pâlir les tyrans.

Or, l'antipathie que Bonaparte affichait contre Tacite était très-sii 7

connue ; son pressant dialogue sur ce sujet avec Suard (1) avait fait grand bruit, et on se rappelait d'ailleurs que, Dureau de Lamalle lui ayant dit qu'il traduisait Tacite, Napoléon avait répondu : « Tant pis ! » Tacite avait du malheur; c'est lui qu'on poursuivait dans le Tibère de Chénier; c'est lui encore qui, l'année suivante, allait faire supprimer violemment le Mercure, à

cause du célèbre article de M. de Chateaubriand : « Tacite est déjà né dans l'Empire, etc. » Les amis de Marie-Joseph surent que Napoléon allait le frapper; M. Daunou intervint et écrivit au ministre de l'intérieur, M. de Champagny, que, dans l'état de fortune où était Chénier, une destitution équivaldrait à un arrêt de mort. On passa outre. Sur un rapport de Fouché, Marie-Joseph fut révoqué de ses fonctions d'inspecteur des études, « dans l'intérêt de la morale. » La morale de Fouché ! L'Épître à Voltaire avait réhabilité Chénier dans l'opinion, et beaucoup augmenté l'estime générale pour son talent. Ses ennemis les plus obstinés, Suard lui-même, trouvaient un progrès étonnant dans sa manière. Ce n'était plus le même écrivain. « Depuis lors, dit Garât, son nom entraînait et primait le plus souvent dans tous les lieux où l'on parlait du talent et de la gloire littéraires. » Chénier, en effet, avait l'un et se rendait digne de l'autre. Je n'ai pas besoin de dire que pendant un mois les journaux du gouvernement traînèrent dans la boue « le Don Quichotte de la philosophie moderne, » comme l'appelait le Mercure. Tous les libellistes gagés, tous les pamphlétaires à la suite, firent chacun leur brochure, où l'ombre de Voltaire était platement évoquée et poursuivait de sarcasmes son correspondant (2). Le fait est qu'il n'eût pas reconnu son

(1) Garât, Mémoires sur Suard, 1821, in-8, t. II, p. 423.

(2) Les allusions calomnieuses faisaient presque exclusivement les frais de ces diatribes. Ici, en s'adressant à Voltaire, dans une Nouvelle Épître, un anonyme disait :

On t'offre des honneurs décernés à Marat ;

là, dans une Réponse à CMnier au nom de Voltaire, je ne sais quel Tou-

langage dans toutes les sottises stipendiées qu'on lui prêtait; mais, en revanche, il eût pu répéter ce que la Décade osa dire, à savoir, qu'il avait été chanté « en vers dignes de lui. » •

Chénier se trouva du coup réduit à la misère, au point d'être obligé de vendre peu à peu les plus beaux livres de cette fastueuse bibliothèque, de cette collection d'Aides, d'Elzevirs et de Baskervilles qu'il avait amassée à grands frais. Cependant une grande et splendide édition de YÉpître à Voltaire parut bientôt, avec le profit de laquelle Marie-Joseph espérait satisfaire du moins aux premiers besoins de cette détresse inopinée. M. de Talleyrand, qui était alors ministre, le sut. Touché du malheur de celui qui l'avait fait rappeler d'exil, il trouva moyen de mettre sa sensibilité de galant homme d'accord avec ses habitudes de courtisan. C'était de la diplomatie. M. de Talleyrand fit prendre à son compte toute cette magnifique édition, en sorte qu'il n'en fut plus question, et qu'en même temps Chénier eut les profits de cette espèce de censure gênée, de cette espèce de saisie bienfaisante. Dans ces épreuves, Chénier sut braver les privations; il conserva toute sa fierté. M. Alexandre Duval a raconté que, sachant les besoins pressants du poète, il s'était cotisé avec Michot, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française, pour lui offrir un prêt de mille francs; mais les visiteurs trouvèrent la contenance de Chénier

lousain, nommé Auguste Aldeguier, ne craignait pas de revenir sur le sanglant souvenir d'André :

Quelque auteur indiscret, ennemi du mystère, T'aurait-il rappelé la mort d'un tendre frère ?

D'autres réfutations s'en tenaient aux griefs littéraires : ainsi l'Ombre de Voltaire à Chénier disait :

Que si tes lourds efforts

Amusent les vivants, ils font bâiller les morts.

La prose eut même son tour après les vers : une Lettre de F. Voltaire à J. de Chénier parut où « la folle effervescence républicaine » et « la vanité boursouflée » du poète étaient dénoncées avec colère.

si digne, si imposante, qu'ils n'osèrent pas se déclarer, et partirent comme ils étaient venus. Peu à peu la gêne de Chénier devenait de la misère : ce fut un grand bonheur à M. Daunou de pouvoir personnellement alléger les rigueurs de la destinée contre celui qu'il regardait comme le plus généreux des hommes, comme le meilleur des amis. Une place fort humble devint en effet vacante aux Archives du royaume : en sa qualité de garde général de cet établissement, M. Daunou avait ici le droit de désignation. Seulement la nomination, une fois faite, devait passer sous les yeux de l'empereur. L'ami de Chénier ne craignit pas de mécontenter le maître et signa. Quand l'arrêté passa sous ses yeux, Napoléon dit seulement d'un ton qui n'était qu'à demi fâché : « Bon ! voilà un tour que me joue Daunou. » Chénier voulut que le premier argent qu'il toucherait de ce nouvel emploi fût consacré à un modeste dîner où l'on boirait à la santé de sa majesté l'empereur et roi. On devine quel toast durent porter ces tribuns, dont la rancune contre le despote était d'autant plus profonde, qu'ils étaient contraints de la cacher sous le respect (1).

Cependant, avec ses habitudes d'aisance, avec les engagements qu'il était forcé de tenir, une si mince ressource ne suffit pas à Chénier : bientôt sa mère fut dans le besoin. Tous scrupules alors s'éteignirent à ses yeux, et, comme il ne s'agissait plus de lui

seul, il fit mettre sous les yeux de Bonaparte une lettre où on lisait :

« Malgré de vaines offres de service, personne, j'en suis sûr, n'ose

(1) Ainsi, dans la première rédaction de sa Notice sur Chénier, publiée dès 1811, l'austère Daunou n'osait louer Marie- Joseph qu'en glissant une petite phrase de flagornerie à l'empereur : « Jamais le talent de M. Chénier ne s'élevait à un plus haut degré de force et de noblesse que lorsqu'il s'agissait d'exprimer la reconnaissance et l'admiration due aux vastes bienfaits du plus auguste des souverains. » On se doute bien que, dans les éditions postérieures à l'Empire, ces aménités sont remplacées par quelques traits amers contre le tyran.

parler eu ma faveur à votre majesté. Il faut bien que j'ose lui écrire.... Vous m'avez destitué, Sire.... Il eût été tout aussi facile et plus généreux au ministre de la police d'empêcher l'ouvrage de paraître que d'en faire décrier personnellement l'auteur par de violents articles et des libelles diffamatoires qui ne diffament que leurs auteurs.... Mes ennemis sont moins sûrs que moi de la médiocrité de mes ouvrages. Huit ans de solitude m'ont laissé le loisir d'étudier à fond le très-petit nombre d'excellentes productions qui honorent les diverses littératures, et tout au plus l'époque arrive-t-elle où j'aurais pu développer quelque vrai talent, si l'on ne m'avait pas entièrement découragé. Mais en me résignant, Sire, à un silence absolu, je vous prie instamment de vouloir bien considérer ma situation. Une santé depuis longtemps altérée et que tant de chagrins ne contribuent pas à rétablir; des travaux infructueux, un courage inutile, aucune ressource pour l'avenir, aucune pour le présent même, voilà où l'on m'a réduit.... Sire, que je

puisse faire honneur à mes affaires et soutenir dans sa vieillesse une mère tendre et respectable, seule consolation de mon adversité, qu'elle sait partager avec le courage de la vertu ! Fussiez-vous irrité contre moi, j'oserais rappeler à votre majesté vingt ans de travaux littéraires et politiques, vingt ans écoulés à faire ce que j'ai cru mon devoir. L'existence ne sera jamais pour moi douce et brillante; mais, Sire, vous ne me la rendrez pas impossible, et, si les grands talents seuls ont droit à votre faveur, tous les Français ont droit à votre justice. »

Bourrienne a dit : « L'empereur détestait Chénier; » après avoir lu cette lettre, si Napoléon put garder sa haine au poète, il dut lui rendre quelque estime. Ses chambellans ne l'accoutumaient pas à un tel style; mais Bonaparte avait les hauts instincts, et il apprécia ce qu'il y avait d'élévé dans ces sentiments. Une pension annuelle de huit mille francs fut accordée à l'auteur de *YÉpître à Voltaire*. Quelque temps après, Chénier se vit en outre chargé, avec une indemnité régulière, de continuer *X Histoire de France* de Millot. Plus tard enfin, quand Napoléon apprit que Marie-Joseph mourant manquait de certains soins, il lui envoya six mille francs sur sa cas-

sette (1). Ce jour-là, Bonaparte se montra vraiment roi, et on n'est plus tenté de dire avec Chénier :

Un Corse a des Français dévoré l'héritage.

Ce qu'il avait promis à l'empereur, Marie-Joseph le tint : il garda le silence et travailla dans l'ombre. C'est à peine s'il prit le temps d'achever à l'Athénée le cours de littérature que la nécessité l'avait forcé d'y entreprendre, et qui lui valut d'être traité par Dussault de Sophocle de 93 et d'érudit de contrebande (2). Mais

la polémique n'atteignait plus Chénier : fuyant les prôneurs comme les ennemis, il voulut achever dans la retraite cette carrière agitée, cette vie de tribune et de coulisses où il avait consumé sa jeunesse et ses forces. Le dépérissement chaque jour plus visible de sa santé, l'affaiblissement en lui de tous les principes vitaux, n'ébranlèrent pas son courage : Palissot qui n'appréciait que les succès bruyants et l'escompte populaire de la gloire, Palissot voyant Chénier se taire, le trouvait découragé (3); mais, en réalité, Marie-Joseph, impassible au milieu des souffrances les plus vives, s'obstinait dans le travail pour obtenir de la Poésie quelques-unes de ces confidences chères qui assurent la gloire. La Poésie se laissa

(1) M. Méneval, qui se chargea de remettre la lettre de Marie-Joseph à l'empereur, raconte, dans d'agréables et judicieux Souvenirs, publiés récemment, que Chénier fut alors nommé inspecteur des études. M. Méneval se trompe : c'est en 1803 que Chénier avait été appelé à ces fonctions, et ce fut en 1806 qu'il les quitta. (Voir Napoléon et Marie-Louise, par le même Méneval, 1842, in-8, t. 1, p. 286.)

(2) Le bibliographe de la Révolution, M. Deschiens, vengea Chénier de son critique par une brochure curieuse où étaient donnés certains extraits des écrits démagogiques de Dussault. Dussault, qui s'était vanté d'être « le disciple chéri de son éternel modèle Marat, » osait dire que l'œuvre de Chénier était la montagne en travail. — Luce de Lancival, au quatrième chant de son prétendu poème de Folliculus, a supposé, à ce propos, toute une histoire plus ou moins plaisante de duel entre Chénier et Dussault.

(3) Voir OEuvres de Palissot, 1809, in-8, t. IV, p. 155.

toucher par cet homme qui, un pied dans la tombe, se défiait d'un passé applaudi et n'avait confiance que dans l'avenir bien court, que dans les quelques heures qui lui restaient. Chénier dès lors n'a plus en vue ses contemporains :

Les yeux sur l'avenir, j'écrivais devant lui.

Dans ces dernières années, si bien remplies par la lutte touchante du génie se débattant contre la douleur (1), Chénier vécut tout à fait dans la retraite : il comptait avec la mort et ne voulait pas perdre un instant du répit qu'elle lui accordait. Redoutant la pitié, il avait pris le goût de la solitude. De là venait cette misanthropie qui, sur la fin, lui faisait éviter le monde et même les simples rencontres. Toute amertume d'ailleurs s'était retirée de ses relations. On le trouva plein désormais de bienveillance et d'aménité. C'est ainsi que son caractère même, comme son talent, avait beaucoup changé avec l'âge, avec l'expérience de la vie.

Pour se rendre à ce degré maître de lui-même, pour dompter son esprit hargneux et bouillant , il dut falloir à Chénier beaucoup de résolution et de résistance. Sa brusquerie, en effet, allait quelquefois jusqu'à l'impolitesse, sa susceptibilité souvent l'emportait au delà des bornes. C'est ainsi qu'il était dans le monde et avec ses confrères de l'Institut : un sarcasme lui eût été impossible à contenir, un accès colère à déguiser ; son humeur toujours était maîtresse, on en jugera par un trait. Un jour, dans le salon de Mme de Staël, il était question du théâtre allemand, fort inconnu alors en France: M. Guillaume de Schlegel se mit à en parler avec passion, et, pour justifier son enthousiasme, il saisit un volume de Goethe sur la cheminée et traduisit à livre ouvert quelques fragments du Comte d'Egmont. Mme de Staël, qui était dans le premier feu de son admi-

(1) M. Jay, qui voyait alors Chénier familièrement, a dit : « Nulle crainte de la mort, nulle douleur, n'altéraient cette âme inébranlable. » (V. OEuvres littéraires de M. Jay, 1831, in-8, t. III, p. 413.)

ration pour l'Allemagne, ne cessa d'interrompre M. de Schlegel par ses marques d'approbation. Enfin vint dans le monologue du duc d'Albe (1) ce fameux passage: «Egmont, ton cheval t'emporte dans ma cour bien rapidement ! il ne craint donc pas l'odeur du sang? il n'a donc pas vu sur le seuil le spectre qui l'a reçu, l'épée à la main? descends... Bon, un pied dans la fosse ! deux !... etc. » A chacun des derniers mots, Mme de Staël, entraînée par son émotion , s'était écriée , avec un crescendo admiratif: «Que c'est beau! mon Dieu, que c'est beau! » Mais, pendant toute cette lecture, Chénier qui, entré tardivement, se tenait debout près de la porte, n'avait cessé de hausser les épaules et de lever les yeux au ciel , en signe de pitié; à la dernière exclamation de Mme de Staël, il n'y tint plus, et, saisissant le bras de M. Fauriel, qui était près de lui, il lui dit à demi-voix et avec la plus grande agitation : « Décidément, je crois que la bonne femme devient folle ; sortons... » et il quitta brusquement le salon. Mme de Staël, malgré son penchant pour Marie-Joseph , s'est un peu souvenue de ces boutades dans le portrait tracé par elle.

Ses préjugés étroits et obstinés d'écrivain classique n'étaient pas le seul point sur lequel Chénier fût intraitable : il avait la même fougue, la même vivacité en politique. Bon et facile dans l'intimité, Marie-Joseph était, il faut bien dire le mot, difficile à vivre dans les relations du monde. A l'Académie, son ton rogue et son opiniâtreté amenaient souvent des disputes : sans cesse il s'échappait en aigres personnalités contre le vieux Morellet , ou il

échangeait avec Suard ce feu roulant de mots et d'épigrammes acérées qui n'avaient pas eu de trêve depuis la censure de Charles IX. Un rien , dans ces réunions de l'Institut, le mettait hors de lui. Ainsi, à propos du mot apothéose, sur lequel on discutait pour le Dictionnaire, Fontanes s'avisa un jour de citer le nom de Marat; aussitôt Marie-Joseph voit là une

(1) Voyez au tome II, page 127, de la collection des Théâtres étrangers, cette scène d'Egmont, traduite par M. Charles de Rémusat.

allusion et prend feu : il s'approche de Fontanes et se met à lui parler bas avec violence, tout comme dans le Cid Rodrigue au comte de Gormas. A la séance suivante, Fontanes dut déclarer qu'il n'avait pas voulu désigner Marie-Joseph. On s'imagine combien les scènes devaient être plus animées encore quand l'acrimonie de Chénier s'attaquait à quelque nature rétive et brusque, comme celle de l'auteur des Templiers. Dans l'impatience que lui causait cet esprit de domination, M. Raynouard avait écrit une comédie mordante, le Tyran littéraire, dont Chénier était le héros. On en dut rire de bon cœur dans le salon de M. Suard.

Je l'ai dit, Marie-Joseph parvint pourtant à se maîtriser, et certes la tâche était méritoire. Dans les dernières années, on le vit regretter toutes ses collisions d'autrefois , s'appliquer à réparer ses torts, et aller au devant des réconciliations. Aux séances mêmes de l'Académie, il finit par apporter des formes douces et prévenantes. Obligeant, généreux, au point d'oublier lui-même qu'il était pauvre (1), il n'avait plus la même irritabilité farouche. C'est ainsi que, M. Charles Nodier ayant écrit une satire où Marie-Joseph était attaqué, Marie-Joseph la lut , la trouva bonne, se laissa présenter le jeune homme par un tiers, et remplaça lui-

même, dans le morceau, plusieurs vers par des vers meilleurs. Nous sommes loin de l'âpreté et des emportements du début. Chénier, au goût d'Arnault, commençait à donner dans l'excès contraire.

C'est ce retour vers les sereines régions de l'indulgence, c'est cette modération finale qui firent désigner Chénier, à

(1) Ainsi Barère, dans ses Mémoires, dit que Chénier céda à vil prix son magnifique exemplaire du Voltaire de Kehl pour soulager sur l'heure un écrivain malheureux. Charles Nodier nous racontait avoir vu Marie-Joseph, au moment où la nécessité le forçait à vendre ses propres livres, emprunter 1,800 francs pour acheter la bibliothèque de Laujon, lequel était dans le besoin et s'était adressé à lui.

L'exclusion du secrétaire perpétuel Suard (1), comme rédacteur du Tableau de la Littérature française depuis 1789. Napoléon avait demandé à l'Institut un vaste rapport sur le progrès des sciences et des lettres depuis la Révolution, et ce morceau devait en faire partie. Apprécier des écrivains vivants est toujours une tâche délicate. En désignant pour la remplir un poète connu par des satires, un homme dont la vie elle-même avait toujours eu un caractère polémique, l'Académie rendait un hommage marqué et direct à l'heureuse transformation de l'humeur de Chénier. Chénier y fut sensible, et ce témoignage de confiante estime le soulagea dans les angoisses de ses derniers jours. C'est la plume d'un mourant qui a tracé le Tableau : cette plume pourtant ne tremble point, elle n'est, devant la mort, que plus ferme et plus sûre d'elle-même. Jusque-là, en effet, Marie-Joseph n'avait été qu'un prosateur extrêmement médiocre : l'emphase gâtait ses discours de tribune, la colère même ne donnait qu'une vie factice

aux déclamations de ses pamphlets. Ici, au contraire, Chénier atteint du premier coup dans la prose ces mêmes qualités élégantes et fermes qu'il avait laborieusement conquises dans ses vers; c'est l'élève, c'est l'émule de M. Daunou qui parle. A la correcte circonspection du langage et des jugements, à l'atticisme ingénieux de la diction , à une certaine grâce sobre, on croirait lire l'auteur du Discours sur Boileau. De la part d'un écrivain mêlé aux plus ardentes contentions des partis, et qui avait transporté dans les querelles littéraires les violences des guerres civiles, cet effort d'impartialité n'est que plus frappant. Aucun dénigrement systématique, rarement de l'aigreur; l'admiration, la tempérance dans la critique ne coûtent pas à l'habituel faiseur d'épigrammes , au censeur sardonique et dédaigneux d'autrefois. Les éloges en général sont distribués sans parcimonie, avec bonne grâce.

(1) Voyez une lettre de Morellet du 20 janvier 1808, à la suite de ses Mémoires, t. II, p. 1 10.

Excepté deux ou trois endroits où sa prévention est si forte , que, n'espérant pas la contenir, il l'abandonne à elle-même, Chénier fait preuve de détachement et de mesure. Chez un autre, ce ne serait qu'une qualité; chez lui, c'est une vertu.

Quand certains noms se présentent, on voit que le critique se défend des préventions du poète, et qu'il appréhende d'être involontairement partial : dès lors il redouble d'égards, et, dans son scrupule , il est attentif à discerner les moindres qualités. Ainsi fait-il pour l'auteur des Jardins. Ce n'est point assez ; Chénier ne veut pas que la rancune trouble sa vue. Il pèse religieusement les titres de ses adversaires déclarés : la « finesse polie » de Suard (1), les écrits « pleins de mérite » de Morellet sont mis en bon rang, et il n'est pas jusqu'à M. Michaud dont le talent ne soit à

son tour reconnu. On le voit, c'est une longue guerre qui finit par une paix générale. La vérité ne lui coûtait pas à dire , même à propos de Mlle de Clermont : « On croirait lire, écrit-il, un ouvrage posthume de Mme de La Fayette. » Voilà une phrase que Mme de Genlis aurait dû se rappeler dans ses Mémoires; mais la vanité littéraire est ainsi faite, que, trouvant les éloges naturels, elle les omet, et que, les contradictions lui semblant injustes, elle leur garde immanquablement quelque coin secret du souvenir. En même temps qu'il osait louer avec force Mme de Staël pros-crite , Chénier s'honorait encore en mettant à sa vraie place le livre de son plus implacable détracteur, ce Lycée de La Harpe , pour lequel, à la même époque, il demandait le prix décennal par un rapport élevé et judicieux que l'Académie adoptait sans xj rien changer.

Ce qui manque au Tableau, je n'ai pas besoin de le dire, c'est l'étendue, c'est (je ne voudrais pas employer les grands mots) une esthétique ouverte et compréhensive : le défaut est plus

(1) Cette équité finale de Chénier à l'égard du spirituel secrétaire de l'Académie avait été déjà justement notée par M. Alex. Dufaï dans sa notice sur Suard (Revue de Paris, 31 octobre 1841).

sensible encore dans un pareil relevé des œuvres intellectuelles, dans cette sorte de cadastre de la littérature. Au surplus la poétique de Marie-Joseph répond, comme il est naturel, à sa poésie : c'est l'esprit du siècle précédent qui vient un instant s'asseoir au seuil du siècle nouveau , et qui juge le présent au nom du passé. On se défie volontiers d'un héritier présomptif, on ne saurait avoir de tendresse pour un successeur. Quand il laisse échapper ce mot : « Les talents qui nous restent , » Chénier montre qu'il n'est plus de son temps; l'idéal pour lui est en arrière. Aussi

ne voit-il dans la rénovation littéraire qui éclate autour de lui rien autre chose qu'une émeute intempestive contre le goût. La cour aussi n'avait regardé d'abord Mirabeau et ses amis que comme un ramas de factieux sans portée ; pour un homme habitué aux révolutions, Chénier imitait un peu trop la cour.

C'est cet esprit déclaré de résistance et de conservation poétique, comme on dirait aujourd'hui, qui a surtout contribué à amoindrir depuis trente ans la réputation de Marie-Joseph de Chénier. On lui a appliqué la loi du talion. La publication de ses œuvres posthumes, qui, à une autre époque, aurait beaucoup ajouté à sa gloire, se trouva avoir lieu presque en même temps que celle des vers de son frère André et des Méditations de Lamartine. L'accueil qu'on fit à ces noms nouveaux ne servit pas Marie-Joseph. La poésie, qui est voyageuse, courait visiter d'autres sommets, et l'attention se détournait ailleurs. Peu à peu les jeunes générations s'habituaient à redire, à aimer le nom de Chénier ; mais ces hommages étaient adressés à un autre autel. Les souveraines douceurs de la lyre qui avait célébré Nèère et le Jeune malade firent oublier le talent ferme et sain qui a empreint sa marque dans la Promenade et dans VÉpître à Voltaire. On alla même, s'il m'en souvient, jusqu'à rappeler que Thomas Corneille non plus n'était pas l'aîné. Aujourd'hui c'est le moment des amnisties littéraires, il faut mettre à profit les temps de paix. Les deux ombres que la calomnie a voulu séparer peuvent maintenant se donner la

main : pourquoi aussi ces deux muses , portant au front le même bandeau, ne recevraient -elles pas un égal accueil? Les gloires se servent au lieu de se nuire : la lumière ne jette pas l'ombre après elle.

Je l'ai dit : c'est dans ses satires , dans ses discours en vers , dans ses spirituelles épigrammes, qu'il faut surtout chercher Marie-Joseph. Là, il est plus qu'un reproducteur élégant de Voltaire; il a un talent à lui, un talent ferme, ingénieux. Ne lui demandez pas la rêverie , l'accent des grandes passions ou des amours éperdus ; c'est à peine si un éclair de sensibilité à demi voluptueuse se glisse ça et là dans ses vers, comme quand il parle

Des refus caressants dont l'attrait est vainqueur, Et des doux entretiens qui sont maîtres du cœur.

Non, cette poésie touchante de l'âme, cette poésie riche et; colorée de l'imagination, Marie-Joseph ne l'a pas ; mais d'autres dons lui appartiennent qu'il faut reconnaître, qu'il faut admirer. Un mot de lui suffit à le peindre :

Il pare la raison du charme des beaux vers.

Ce style d'un tissu serré et industriel, ces vers nets, clairs, faciles à retenir, et où la précision s'unit si bien à la justesse ; cette poésie , qui n'a ni les entraînements du rythme ni les enchantements de la mélodie, mais qui enferme et presse le sens sous une mesure forte , sous un mode élégant : tout cela commande l'estime, appelle la sympathie. Marie- Joseph, dans sa charmante pièce de la liaison, dit :

Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat, Et le génie est la raison sublime;

il donne là le secret de son talent : Chénier est le poète du bon sens. Les cœurs maladifs, à qui il ne faut que des sentiments raffinés, ceux sur qui la fée jalouse de la fantaisie a jeté un charme, les imaginations rétives à qui la discipline du goût;

semble intolérable, même chez les autres, pourront nier la légitimité d'un pareil genre. Heureusement il est des esprits cultivés et justes auprès desquels cette muse de la raison , cette muse de Boileau, de Voltaire et de Chénier, est à jamais sûre de trouver bon accueil. Les poésies posthumes de Marie Joseph suturaient à assurer sa gloire. L'éloquente élogie de la Promenade; ces beaux discours sur V Erreur et V Intérêt personnel , dont on peut ne pas aimer le philosophisme étroit et maussade, mais dont il serait injuste de méconnaître le tour spirituel, le style ingénieux et solide; un poème inachevé sur les Principes des Arts , dont les fragments sont tout à fait dignes de prendre place à côté ou plutôt vis-à-vis de X Invention d'André; toutes ces pages enfin dérobées au chagrin et arrachées à la maladie sont faites pour défier le temps. Avec YÉpître à Voltaire, avec la Calomnie, avec ses spirituelles satires dont le sel n'a pas trop vieilli , elles donnent à Chénier une belle place entre nos poètes de l'ancienne école. On peut former de ses vers un recueil court, mais excellent.

Les poésies de Marie-Joseph auront la destinée qu'a eue Tibère : elles ne perdront rien à attendre. C'est trente-trois ans seulement après la mort de Chénier que cette tragédie, où le poète résuma sa force en un suprême effort , a pu paraître à la scène (1) : les applaudissements sérieux qui ont accueilli ce noble essai étaient légitimes, car la représentation a mis l'œuvre dans sa lumière. Tibère est une tragédie à la manière d'Alfieri, et souvent digne du génie rigide et nu qui a écrit YAgamennone, M. Villemain, en une des leçons les plus éloquentes de son cours (2), a le premier classé Tibère à sa vraie place parmi les pièces qui , au-dessous de celles des maîtres, sont faites encore pour honorer la scène française. Toutefois ce qu'il y a d'étroitement régulier dans Tibère n'échappe pas à l'habile critique,

(1) Tibère a été représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français le 16 décembre 1843.

(2) Tableau du dix-huitième siècle, 1840, in-8, t. IV, p. 348 et suiv.

et nous aimons à mettre nos restrictions sous le couvert de son autorité : « L'étiquette rigoureuse, dit-il, qui, sous l'ancienne monarchie, avait dominé le théâtre français, s'y conserve avec plus de scrupule que ne l'aurait voulu la vérité. L'imitation de Tacite y paraît éloquente, mais elle n'est pas complète encore. La pièce de Ghénier est composée avec une discrétion sévère, une retenue poétique qui n'atteint pas à la perfection de Racine et ne sait pas y substituer des beautés hasardeuses et nouvelles. » C'est ainsi que pour Tibère il faut mêler la réserve à l'admiration : aucune des qualités fortes, aucun des nombreux défauts de l'œuvre de Marie-Joseph, n'ont été oubliés dans cette délicate appréciation, et on doit renvoyer aux pages vraiment senties où sont signalés et appréciés avec détail les heureux emprunts que le poète a faits à Tacite, les altérations moins heureuses par lesquelles bien souvent il a transformé le récit de l'historien.

On lira Tibère : la farouche mélancolie que la servitude donne aux âmes indépendantes y est empreinte, et on retrouve là quelquefois ce que le poète lui-même demandait ailleurs :

Ces tons maîtres de l'âme et ces mots pénétrants Qui jusque sous le dais font pâlir les tyrans.

Néanmoins une œuvre où l'invention fait à ce degré défaut n'est pas de nature à charmer longtemps la foule, car la foule aime l'émotion, et il faut répéter le mot de Talma sur Tibère : « C'est beau, mais c'est froid. » Heureusement il est des sentiers

plus solitaires, des sommets moins fréquentés, que visitent quelquefois les adeptes de l'art; ceux-là seront fidèles à Tibère. Si le style de cette tragédie conserve encore la trace très-fréquente de la mauvaise tradition du xvme siècle (1), si la périphrase ba-

(1) J'entends surtout par là cette façon abstraite de dire qui se contente de l'expression vague et qui croit racheter, par une certaine noblesse de convention, l'impropriété des termes. 11 est inutile d'entrer dans le détail : un exemple entre mille suffira. Quand Cnéius, dans Tibère, veut exprimer

nale y remplace beaucoup trop souvent l'expression franche, en revanche que de vers sombres se dressent çà et là comme des ombres vengeresses, que d'hémistiches altiers et cornéliens se détachent et demeurent dans le souvenir ! Combien cette vigueur paraît native, quoiqu'on la sache savante et industrielle ! Tibère est une belle étude; ce n'est pas une belle pièce.

Chénier avait débuté par Charles IX, il finissait par Tibère; la distance qui sépare les deux œuvres, le poète l'avait franchie par la volonté, par l'effort, et, si l'on peut dire, avec l'aide de la souffrance, avec l'appui du malheur. C'était bien le moins que cette muse rebelle et fière du drame, après avoir débuté avec lui par le dédain, après l'avoir leurré de faveurs douteuses dont il avait à la fin reconnu la vanité, finît par incliner son front vers lui et par se laisser dérober un de ces chastes baisers qui donnent la gloire.

Marie-Joseph était mort le 10 janvier 1811, à quarante-six ans, comme si ce nom de Chénier devait toujours porter après lui le souvenir d'un talent brisé avant l'âge. Saint-Just a dit qu'il n'y avait de repos pour un révolutionnaire que dans le cercueil. Le

mot ne fut même pas vrai pour l'auteur de Charles IX, et le tumulte qui avait agité sa vie recommença sur sa tombe.

La mort de Chénier laissait une place vacante à l'Académie française. L'empereur, qui n'aimait pas M. de Chateaubriand, mais qui avait pour lui ces velléités, ces brusques retours de bienveillance que le plus grand homme du siècle devait naturellement retrouver çà et là pour le premier écrivain de son temps, Napoléon désira que le fauteuil de l'auteur des Nouveaux Saints passât à l'auteur du Génie du Christianisme ; le

cette pensée qu'il n'a jamais parlé en public, il dit : La tribune ignore ma jeunesse. Eh bien ! c'est là du jargon tout pur. Le xvme siècle croyait imiter ainsi l'exquise élégance de Racine ; mais Racine, au contraire, avait la netteté qui, selon Vauvenargues, est le vernis des maîtres. On me pardonnera d'avoir relevé dans Chénier un trait de cette mauvaise métaphysique du langage qui lui était trop familière : c'est assez pour ceux qui veulent lentement comprendre.

Le contraste peut-être lui plaisait. Le duc de Rovigo fut chargé de la négociation. M. de Chateaubriand se fit un peu prier : le parti du xvn^e siècle était en majorité à l'Académie, et cette tanière de philosophes l'effrayait. A la fin pourtant il se décida, et envoya des cartes sans faire de visites. L'élection eut lieu, et M. de Chateaubriand fut nommé. Restait le discours de réception, dans lequel il fallait parler de Chénier. Or, Chénier n'avait jamais manqué l'occasion d'attaquer avec une blessante aigreur le poète des Martyrs ; son Tableau de la Littérature, qui n'était pas imprimé alors, mais qui avait été lu aux séances de l'Institut, ne contenait, au milieu d'appréciations toutes tempérées et bienveillantes, qu'un seul jugement acrimonieux, et ce jugement, ou plutôt cette

diatribe violente (1) concernait Atala. Une pareille raison assurément n'eût pas arrêté l'éloge sur les lèvres de M. de Chateaubriand; car ce n'est point aux causes généreuses que le célèbre écrivain a jamais fait défaut; cependant il ne faut pas oublier que Chénier avait été le dernier représentant de l'école voltairienne dans sa plus vive amertume, tandis que M. de Chateaubriand était l'auteur du Génie du Christianisme, le chef et en grande partie la cause de la rénovation religieuse; il ne faut pas oublier que Chénier avait pris part au vote du 19 janvier 1793, tandis que M. de Chateaubriand était alors en France le représentant déclaré et influent des idées monarchiques. Bientôt ce fut le sujet de toutes les conversations ; « on cherchait, dit Bourrienne, à deviner comment le fidèle défenseur des Bourbons pourrait plier son éloquence jusqu'à prononcer l'éloge d'un régicide. » La tâche semblait d'autant plus délicate que Cambacérès occupait la seconde place de l'Empire, et que

(1) M. Charles Nodier, dans un aigre et malin article des Débats, montra très-bien que, comme écrivain critique, Chénier n'était spirituel que quand il était vrai : ainsi, en parlant d' Atala, la correction habituelle de Marie- Joseph lui fait défaut, et il laisse échapper plusieurs fautes de langue tout à fait choquantes. (Voir Nodier, Mémoires, 1820, in-8, t. II, p. 302.) H. 8

\\k ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Merlin était membre de l'Académie. Tout cela est raconté dans les Mémoires inédits de M. de Chateaubriand, et, puisqu'une illustre bienveillance nous a laissé dérober ces pages, nous prendrons sur nous de les citer. Comment avoir le courage de poursuivre quand on peut laisser parler l'auteur de René ? Notre discrétion trouvera son excuse dans notre insuffisance :

« Mon discours étant prêt, je fus appelé à le lire devant une commission nommée pour l'entendre : il fut repoussé. A l'exception de deux ou trois membres (1), il fallait voir la terreur des fiers républicains qui m'écoutaient et que l'indépendance de mes opinions épouvantait; ils frémissaient d'indignation et de frayeur au seul mot de liberté. M. Daru porta à Saint-Cloud le discours. Bonaparte déclara que, s'il eût été prononcé, il aurait fait fermer les portes de l'Institut, et m'aurait jeté dans un cul de basse-fosse pour le reste de ma vie (2).

« Je reçus ce billet de M. Daru :

Saint-Cloud, 28 avril 1811.

« J'ai l'honneur de prévenir M. de Chateaubriand que, lorsqu'il « aura le temps ou l'occasion de venir à Saint-Cloud, je pourrai lui « rendre le discours qu'il a bien voulu me confier. Je saisis cette « occasion pour lui renouveler l'assurance de la haute considération « avec laquelle j'ai l'honneur de le saluer.

« Daru. »

« J'allai à Saint-Cloud : M. Daru me rendit le manuscrit ça et là déchiré, marqué ab irato de parenthèses et de traces au crayon par Bonaparte; l'ongle du lion était enfoncé partout, et j'avais une espèce de plaisir d'irritation à croire le sentir dans mon flanc. M. Daru ne

(1) M. de Chateaubriand ne dit pas le nom de ces membres; mais je trouve dans Bourrienne que ceux qui se prononcèrent pour le Discours furent Suard , Ségur et Fontanes.

(2) Bourrienne confirme le mot de Napoléon que M. de Chateaubriand rapporte. Ce mot fut dit devant Duroc. {Mémoires de

Bourrienne, 1829 , in-8, t. V, p. 246.)

me cacha point la colère de Napoléon (1), mais il me dit qu'en conservant la péroration, sauf une douzaine de mots, et en changeant presque tout le reste, je serais reçu avec de grands applaudissements. On avait copié le discours au château en en supprimant quelques phrases et en en interpolant quelques autres. Peu de temps après, il parut dans les provinces imprimé de la sorte.

« Ce discours est un des meilleurs titres de l'indépendance de mes opinions et de la constance de mes principes. M. Suard, libre et ferme, disait que ce discours, lu en pleine Académie, aurait fait crouler les voûtes de la salle sous un tonnerre d'applaudissements. Se figure-ton, en effet, le chaleureux éloge de la liberté prononcé au milieu de la servilité de l'Empire?

« J'avais conservé ce discours avec un soin religieux; le malheur a voulu que tout dernièrement, en quittant l'infirmerie de Marie-Thérèse, on a brûlé une foule de papiers parmi lesquels le discours a péri. Je le regrette, non pour ce que peut valoir un discours académique, mais pour la singularité du monument. J'y avais placé le nom de mes confrères dont les ouvrages m'avaient fourni le prétexte de manifester des sentiments honorables.

« Dans le manuscrit qui me fut rendu, le commencement du discours qui a rapport aux opinions de Milton était barré d'un bout à l'autre de la main de Bonaparte. Une partie de ma réclamation contre l'isolement des affaires, dans lequel on voudrait tenir la littérature, était également stigmatisée au crayon. L'éloge de l'abbé Delille, qui rappelait l'émigration, la fidélité du poète aux malheurs de la famille

(1) M. Fiévée entre dans plus de détails que M. de Chateaubriand sur la colère de Napoléon : « Les cris de la faction philosophique sur les conséquences que pourrait avoir ce discours ont été si violents, que l'empereur en a été étourdi. » M. Fiévée, plus loin, donne ainsi son opinion personnelle à l'empereur : « M. de Chateaubriand s'est fort bien conduit. Puisqu'il ne pouvait éviter de prononcer l'éloge de M. de Chénier, que voulait-on qu'il fît ? Sans y être contraint, si l'orateur avait gardé le silence sur le procès de Louis XVI, c'est dans le discours de M. de Chateaubriand ce que le public aurait spécialement remarqué ; le crime n'en aurait été pas moins flétri, et M. de Chateaubriand perdait beaucoup de la considération qu'il s'était acquise. » (Fiévée, Correspondance avec Bonaparte 7 note 78, t. III, p. 122 et suiv.)

royale et aux souffrances de ses compagnons d'exil, était mis entre parenthèse ; l'éloge de M. de Fontanes avait une croix. Presque tout ce que je disais sur M. de Chénier, sur son frère, sur le mien, sur les autels expiatoires que l'on préparait à Saint-Denis, était haché de traits. Le paragraphe commençant par ces mots : » M. de Chénier adora la « liberté, etc., » avait une double rature longitudinale. Je suis encore à comprendre comment le texte de ce discours corrompu, publié par les agents de l'Empire, a conservé assez correctement ce paragraphe : « M. de Chénier adora la liberté : pourrait-on lui en faire un crime ? » Les chevaliers mêmes, s'ils sortaient aujourd'hui de leurs tombeaux, « suivraient les lumières de notre siècle. On verrait se former une « illustre alliance entre l'honneur et la liberté, comme sous le règne « de Valois les créneaux gothiques couronnaient avec une grâce infinie, « dans nos monuments, les ordres empruntés de la Grèce.

« La liberté n'est-elle pas le plus grand des biens et le premier des « besoins de l'homme? Elle enflamme le génie, elle élève le cœur, elle « est nécessaire à l'ami des muses autant que l'air qu'il respire. Les « arts peuvent, jusqu'à un certain point, vivre dans la dépendance, « parce qu'ils se servent d'une langue à part qui n'est pas entendue de « la foule; mais les lettres, qui parlent une langue universelle, lan- « guissent dans les fers. Comment tracerait-on des pages dignes de « l'avenir, s'il faut s'interdire, en écrivant, tout sentiment magnanime, « toute pensée forte et grande ? La liberté est si naturellement l'amie « des sciences et des lettres, qu'elle se réfugie auprès d'elles, lors- « qu'elle est bannie du milieu des peuples. C'est vous, messieurs, « qu'elle charge d'écrire ses annales, de la venger de ses ennemis, de « transmettre son nom et son culte à la dernière postérité. »

« Je n'invente, je ne change rien; on peut lire le passage imprimé dans l'édition furtive. L'objurgation contre la tyrannie qui suivait ce morceau sur la liberté, et qui en faisait le pendant, est supprimée en entier dans cette édition de police. La péroration est conservée; seulement l'éloge de nos triomphes, dont je faisais honneur à la France est tourné tout entier au profit de Napoléon.

« Tout ne fut pas fini, quand on eut déclaré que je ne serais pas reçu à l'Académie, et qu'on m'eut rendu mon discours. On voulait me contraindre à en écrire un second; je déclarai que je m'en tenais au premier, et que je n'en ferais pas d'autre. Des personnes pleines de

MARIE-JOSEPH DE CHENIER. 117

grâce, de générosité et de courage, que je ne connaissais pas, s'intéressèrent à moi. Mrae Lindsey, qui m'avait ramené de Ca-

lais, parla à Mme Gay, laquelle s'adressa à Mme Regnauld de Saint- Jean-d'Angely (1) : elles parvinrent à remonter jusqu'au duc de Rovigo et l'invitèrent à me laisser à l'écart. Les femmes de ce temps-là interposaient leur beauté entre la puissance et l'infortune.

« Tout ce bruit se prolongea par les prix décennaux jusque dans l'année 1812. Bonaparte, qui me persécutait, fit pourtant demander à l'Académie, à propos de ces prix, pourquoi elle n'avait point mis sur les rangs le Génie du Christianisme (2) ? L'Académie s'expliqua; plusieurs de mes confrères écrivirent leur jugement peu favorable à mon ouvrage. J'aurais pu leur dire ce qu'un poète grec dit à un oiseau : « Fille de l'Attique, nourrie de miel, toi qui chantes si bien, tu enlèves « une cigale, bonne chanteuse comme toi, et tu la portes pour nourri- « ture à tes petits. Toutes deux ailées, toutes deux habitant ces lieux, « toutes deux célébrant la naissance du printemps, ne lui rendras-tu « pas la liberté ? Il n'est pas juste qu'une chanteuse périsse du bec « d'une de ses semblables. »

L'édition furtive du Discours dont parle M. de Chateaubriand a presque entièrement disparu. On serait pourtant curieux de savoir comment l'auteur des Martyrs parlait de l'auteur de Ti-

(1) M. Fiévée assure que M. de Chateaubriand avait été précisément dénoncé à l'empereur par Regnauld de Saint- Jean-d'Angely.

(2) Cette pensée de voir un prix décennal donné au Génie du Christianisme remontait à quelques années déjà dans l'esprit de l'empereur : Fontanes, en une pièce adressée à M. de Chateau-

briand et qu'il avait, après bien des hésitations, permis de publier, Fontanes disait :

Ta gloire est sûre, il faut l'attendre; Ce n'est point un présage vain.

Chérile n'osera prétendre Au prix qu'un nouvel Alexandre
Promet à l'illustre écrivain.

Cette strophe et la suivante ont été omises dans la récente édition des OEuvres de Fontanes (voyez t. I, p. 92); on les trouvera à la page t8 du Nouvel Almanach des Muses, donné en 1811 par M. Beuchot.

bère, comment il jugeait « un ennemi. » Un exemplaire retrouvé par hasard me permet de détacher ce passage :

« Je ne troublerai point la mémoire d'un écrivain qui fut votre collègue et qui compte encore parmi vous des admirateurs et des amis : il devra à cette religion, qui lui parut si méprisable dans les écrits de ceux qui la défendent, la paix que je souhaite à sa tombe. Mais ici même, messieurs, ne serais-je pas assez malheureux pour trouver un écueil? car, en portant aux cendres de M. de Chénier le tribut du respect que tous les morts réclament, je crains de rencontrer sous mes pas des cendres bien autrement illustres. Si des interprétations peu généreuses voulaient me faire un crime de cette émotion involontaire, je me réfugierai au pied de ces autels expiatoires qu'un puissant monarque élève aux mânes de nos rois et de leurs dynasties outragées.

« Ah! qu'il eût été plus heureux pour M. de Chénier de n'avoir point participé à ces calamités publiques qui retombent enfin sur sa tête ! 11 a su, comme moi, ce que c'est que de perdre, dans les

orages populaires, un frère tendrement aimé! Qu'auraient dit nos malheureux frères, si Dieu les eût appelés dans le même jour à son tribunal ? S'ils s'étaient rencontrés au moment suprême, avant de confondre leur sang, ils nous auraient crié sans doute : « Cessez vos guerres intes- « tines, revenez à des sentiments d'amour et de paix. La mort frappe « également tous les partis, et vos cruelles divisions nous coûtent la « jeunesse et la vie. » Tels auraient été leurs cris fraternels.

« Si mon prédécesseur pouvait entendre ces paroles, qui ne consolent plus que son ombre, il serait sensible à l'hommage que je rends à son frère, car il était naturellement généreux. Ce fut même cette générosité de caractère qui l'entraîna vers des nouveautés bien séduisantes sans doute, puisqu'elles promettaient de nous rendre les vertus de Fabricius; mais, bientôt trompé dans ses espérances, son humeur s'aigrit, son talent se dénature. Transporté de la solitude du poète au milieu des factions, comment aurait-il pu se livrer à ces sentiments affectueux qui font le charme de la vie ? Heureux s'il n'eût vu d'autre ciel que le ciel de la Grèce, sous lequel il était né ! s'il n'eût contemplé d'autres ruines que celles de Sparte et d'Athènes ! Je l'aurais peut-être rencontré dans la belle patrie de sa mère, et nous nous serions

juré amitié sur les bords du Permesse; ou bien, puisqu'il devait revenir aux champs paternels, que ne me suivit-il dans les déserts où je fus porté par nos tempêtes? Le silence des forêts aurait calmé cette âme troublée, et les cabanes des sauvages l'eussent peut-être réconcilié avec les palais des rois. Vains souhaits! M. de Chénier resta sur le théâtre de nos agitations et de

nos douleurs. Atteint, jeune encore, d'une maladie mortelle, vous le vîtes s'incliner lentement sur la tombe.... »

J'ai laissé volontiers la parole à M. de Chateaubriand, mais je n'oserais la reprendre après lui.

De 1800 à 1805 il n'y eut pas un seul grand succès dramatique au Théâtre-Français; le public pourtant n'avait jamais été plus assidu aux représentations, plus épris du brillant ensemble qu'offrait alors cette scène si complète en acteurs, si riche de tout l'ancien répertoire, retrouvé avec bonheur après l'invasion révolutionnaire. Les tragédies de Marie-Joseph de Chénier se rattachaient trop à cette époque orageuse, pour ne pas être un peu rejetées en arrière, sans parler même des défenses plus positives que leur opposait un gouvernement ombrageux. Pour trouver un grand triomphe à la scène, un triomphe dû tout entier aux émotions dramatiques, sans préoccupation d'intérêt et de passions étrangères, il fallait remonter à YAgamemnon de Lemercier, à ce drame ressaisi encore une fois d'Eschyle et d'Homère. Mais, le 14 mai 1805, devant ces spectateurs si difficiles et si bien rétablis dans les habitudes classiques, se représenta et retentit avec des bravos inconnus depuis Voltaire la dernière vraie tragédie cornélienne, une tragédie nationale par le sujet, continuant avec sévérité cette inspiration moderne de Tancrède,

(1) Voir Revue des Deux Mondes, 1er février 1837.

KAYNOUARD. 121

d'Adélaïde Duguesclin, que DuBelloy avait autrefois usurpée, et dont l'auteur nouveau semblait hériter légitimement. Elle avait de plus le mérite de reposer non sur un fait admiré de tous, mais sur une réhabilitation historique, qui n'était pas néanmoins sans

exciter quelque intérêt de retour au sortir d'une révolution qui avait aboli et dépouillé les ordres religieux. Cette tragédie, c'était les Templiers.

L'auteur des Templiers, François-Just-Marie Raynouard, naquit à Brignolles le 8 septembre 1761. Après avoir fait ses humanités au petit séminaire d'Aix avec grand succès, il prit ses grades à l'école de droit de cette ville. Sans doute il revenait souvent à cette époque au sein de sa famille, qu'il aima toujours d'une affection austère et profonde; nous savons que la veille de sa thèse il était à Brignolles, et que, parti le matin à pied, selon une habitude toujours conservée, il arriva à temps pour soutenir d'une manière brillante cet acte public. Ceci se passait en 1784, et ce fut aussi à cette époque que Raynouard vint à Paris avec des projets littéraires arrêtés, et (ce qui valait beaucoup mieux, non pour sa fortune peut-être, mais pour sa conscience) avec une grande obstination à la probité et une horreur pour l'injustice, qu'avait soulevée et comme mise au vif en lui une mesure arbitraire dont il avait été victime au collège. Au moment où Raynouard arriva à Paris, les idées politiques commençaient déjà à fermenter. La littérature pourtant et la philosophie recouvraient toute la surface de leur vernis le plus brillant; les grands hommes du xvme siècle avaient disparu ou achevaient de mourir; mais une génération nombreuse et vive ne laissait pas voir les pertes. L'auteur des Études de la Nature était près de succéder à Rousseau, et l'auteur de Figaro s'emparait bruyamment de la moquerie puissante de Voltaire. La poésie, qu'ornait et qu'enjolivait l'abbé Delille, offrait, comme accompagnement d'un style plus sévère, les belles odes de Le Brun, et aussi les premières élégies de Parny. Raynouard ne paraît pas avoir eu accès dans cette société et cette littérature si agréables et si raffinées. L'insinuation qu'il aurait fallu

pour réussir, la grâce flatteuse qui aurait pu gagner la faveur d'un patron puissant ou d'une grande dame à la mode, l'obséquiosité même auprès d'un homme de lettres en crédit, c'étaient des rôles qui ne convenaient guère au caractère ferme, abrupt, un peu sauvage en ses abords, loyal et noblement fier, qui dominait chez Raynouard. Il demeura cependant à Paris pour perfectionner ses études. C'est sans doute à cette époque qu'il suivit exactement, au Collège de France, un cours de littérature grecque dont il fut longtemps l'unique auditeur.

Nous ne sommes pas éloigné de croire que Raynouard fit alors quelques tentatives littéraires dont les difficultés le rebutèrent momentanément, et que, peu facile aux dégoûts des commencements et aux obstacles sourds et obscurs des débuts, il prit la résolution de se créer avant tout l'indépendance de fortune, pour ne devoir plus qu'à lui-même ses succès, et pour écrire, Jamâ non famé, comme disait le président de Thou. Il nous semble qu'on trouverait peu d'exemples d'une pareille résolution dans la vie des écrivains et des artistes, pour qui, en définitive, la science et l'art sont plutôt un moyen qu'une fin arrêtée et prévue. Raynouard, l'aîné d'une famille où les mœurs patriarcales s'étaient conservées comme par tradition des premiers temps, et à laquelle il voulait laisser son honorable aisance, alla se fixer au barreau de Draguignan. Sa science profonde du droit et la lucidité d'un jugement toujours sain ne tardèrent pas à lui attirer une clientèle si nombreuse, qu'il donnait ses consultations même au bain. Comment l'écrivain ne disparut-il pas sous la robe du légiste, au milieu des clients et des dossiers? Comment l'idée fixe et secrète d'une carrière littéraire, ainsi reculée dans l'avenir, ne s'effaçait-elle pas peu à peu sous les intérêts réels de chaque instant, sous les préoccupations positives et sans cesse renaissantes d'une vie

d'avocat en province? Les projets les plus sincères de l'homme, ses désirs les plus ardents, s'usent et disparaissent si vite au milieu d'une existence entièrement vouée à un seul but, qu'on ne peut expliquer cette persévérance constante, cette volonté toujours de-

bout au milieu des influences contraires de la vie de chaque jour, que par la rare fermeté qui caractérisait Raynouard. On conçoit très-bien que le malheur soit un aiguillon de plus pour le poète décidé à attendre sa fin; mais qu'on prélève quinze ans d'existence laborieuse et positive au commencement de la vie d'un écrivain, et que, ces années révolues, on le voie abandonner sa position sociale et recommencer, avec une nouvelle vigueur et sans fatigue, une carrière où les plus enthousiastes et les plus ardents se lassent, c'est chose au moins peu ordinaire, et qui indique une vocation, sinon immédiate et d'élan, au moins réfléchie intérieurement et dès longtemps décidée.

En 1791, l'occasion s'offrit pour Raynouard, avocat au parlement d'Aix, de se produire et d'être utile à son pays; il l'accepta volontiers, et fut nommé suppléant à l'assemblée législative. Mais la révolution marchait vite, et, après les événements du 31 mai 1793, Raynouard, qui s'était retiré en Provence, fut arrêté par le parti de la Montagne, et amené à Paris en charrette, puis jeté dans les prisons de l'Abbaye, où on l'oublia heureusement, pour l'en tirer au 9 thermidor. C'est au sortir des cachots de la Terreur, dans un petit logement de la rue Pavée- Saint-André-des-Arts, n° là, et peut-être, comme nous inclinierions assez à le croire, sous les verrous même de l'Abbaye, que l'auteur des *Templiers* écrivit à trente ans sa première tragédie, *Caton d'Utique*, imprimée bientôt à quarante exemplaires, détruits en partie plus tard. Bien

peu des amis de Raynouard connaissent cette œuvre, et ceux-là seuls qui l'entouraient de plus près, et qui avaient une plus large part à ses confidences littéraires si réservées au dehors, ont lu ce premier essai, où sa muse, inexpérimentée encore, bien que tardive, célébrait avec un noble et sobre enthousiasme la liberté, au nom de laquelle on venait de le jeter dans les charniers révolutionnaires. Caton d'il tique, qui peut servir de prologue à la Mort de César de Voltaire, manque absolument d'action, et il n'y a pas lieu, malgré une ou deux belles situations, à un développement tragique. Il nous semble d'ailleurs, malgré l'œuvre d'Addison, que le caractère de Caton ne peut être développé sur la

scène. Avec qui mettre en rapport un pareil personnage, à moins de tomber dans la prédication politique ou dans des déclamations sentimentales? Rien en lui n'est assez humain pour prêter à une combinaison dramatique, et nous ne le concevons que dans une grande et unique scène isolée, comme celle de Pygmalion, ou comme YAgar et Ismaël, de Lemer cier. Quoi qu'il en soit de la possibilité de dramatiser le sujet de Caton, l'œuvre de Raynouard, remarquable par une tendance prononcée à tout tourner à la maxime, est surtout curieuse par la hardiesse du poète qui, pendant la Terreur, ose dire du peuple :

Ah ! qu'il soit de César la proie et la conquête; Un peuple qui se vend mérite qu'on l'achète.

Une victoire passe, et la liberté reste.

Raynouard, quand la révolution se fut calmée et qu'il eut acquis une honorable indépendance, vint se fixer définitivement à Paris, bien décidé à ne s'adonner désormais qu'à ses penchants littéraires. Son premier succès fut un succès académique. Le 6 ni-

vôse an xn, l'Institut couronna le poème de Socrate au temple d'Aglaure, que Raynouard avait envoyé au concours avec une autre pièce parvenue trop tard et restée inédite. Tout le monde sait qu'à Athènes les jeunes gens se faisaient, à vingt ans, inscrire au rang des citoyens, et prêtaient, dans le temple d'Aglaure, un serment dont la formule a été conservée par Stobée et Pollux. Le serment de Socrate est le sujet du poème de Raynouard, où l'on rencontre déjà quelques-uns de ces accents mâles et austères, qui retentirent plus tard avec éclat dans les Templiers. Si Bernardin de Saint-Pierre trouvait ce tableau « ordonné comme ceux du Poussin », Bonaparte ne devait pas être du même avis, et on conçoit qu'il n'ait guère aimé l'homme qui, en 1803, faisait dire à Socrate :

Forts contre l'injustice, ardents à la punir,

Vous frappez les tyrans, mais sans le devenir, etc.

Ce triomphe académique ouvrit à Raynouard le Théâtre-Français. 11 y fit bientôt recevoir Éléonore de Bavière (restée inédite) et les Templiers. L'idée de donner à la France ce que Madrid et l'Allemagne possédaient depuis longtemps, ce qui avait retenti de longue date sur la scène de Covent-Garden et de Drury-Lane, la tragédie nationale, préoccupait surtout Raynouard. Cependant la police ombrageuse du consulat, qui allait devenir la police plus ombrageuse encore de l'empire, apporta tant d'entraves à la mise en scène des Templiers, qu'ils ne furent joués qu'en 1805. Le succès passa toutes les espérances, et la pièce eut trente-cinq représentations continues, ce qui était quelque chose à une époque où les théâtres ne subventionnaient pas encore une armée de claqueurs. Le feuilleton du Publiciste, rédigé alors avec tant de supériorité par Mlle de Meulan, commençait le lende-

main par ce cri de noble joie : « Enfin le charme est rompu ! Après six ans de revers multipliés, la muse tragique vient de remporter un grand et beau triomphe. » Des éloges et des critiques de toute sorte furent prodigués à l'auteur. Geoffroy écrivit successivement trois feuilletons qui sont trop curieux en histoire littéraire, et qui firent trop de bruit à l'époque de leur publication , pour qu'il n'en soit pas question dans cet essai sur Raynouard. On y lit entre autres choses :

« Les premiers actes des Templiers ne se soutiennent que par des sentences communes pour le fond, martelées pour la forme, par des vers à prétention, dont la facture est d'une mauvaise école... L'héroïsme monacal de Marigny est forcé et romanesque; le personnage, d'ailleurs, est absolument inutile et extravagant... La reine n'est qu'un remplissage; Molay, un héros factice et boursofflé, arrogant et sec ; le chancelier, froid et plat... La manière de l'auteur est pénible, tendue... Cet ouvrage tant applaudi, tant prôné au théâtre, n'est, à la lecture, quoi qu'en dise le libraire, qui en a vendu six mille exemplaires, qu'une tragédie fort médiocre avec quelques belles scènes, quelques tirades , mais dans son ensemble inférieure à la plu-

part des productions de Du Belloy et autres poètes, qui ne sont que du troisième ou quatrième ordre (1). »

Faut-il conclure de ce jugement aigre et morose, où tous les coups sont lancés avec tant d'amertume , mais aussi avec tant d'adresse, et quelquefois (il faut l'avouer) au défaut même de l'armure, faut-il en conclure, comme on le fait trop souvent de notre temps, que c'est l'éternelle tactique de la critique contre le génie, et que l'habitude de juger et de contredire finit par vicier le sens admiratif , le tact littéraire chez l'écrivain qui se consacre à ces

sortes d'examens? Nullement. La critique, on peut le dire, a aussi son inspiration, et elle fait même plus que la psychologie ne fait en philosophie ; elle ne se contente pas d'observer, de décrire ; son rôle n'est pas seulement d'un cicérone banal, bien qu'on en dise, car la critique doit, avant tout, sentir et comprendre, et l'intelligence, poussée à ce point , est presque de l'inspiration. Que la critique se fourvoie souvent, nous ne le nions pas, quoique cela lui arrive moins fréquemment qu'à l'inspiration proprement dite ; mais la critique n'implique nullement la sécheresse chez l'écrivain et l'inutilité pour l'art. Malgré les diatribes de Geoffroy, Raynouard en sentait la nécessité mieux que personne ; et, après un des plus éclatants succès qu'il y ait jamais eu au théâtre, il n'hésita pas à refondre entièrement les Templiers, qui furent applaudis, sous cette nouvelle forme, en 1819 et en 1823. Il semble pourtant qu'une œuvre dramatique doive naître avec toutes ses combinaisons et toutes ses formes, dans une primitive et indestructible unité; modiûer l'action, toucher à ce merveilleux édifice qui ne paraît vivre que par l'ensemble, n'est-ce pas risquer de l'ébranler jusqu'en ses bases? Nous l'eussions cru, si Raynouard n'eût refait entièrement et avec bonheur sa tragédie, et ne lui eût donné plus d'énergie encore par cette dernière forme, à laquelle il est convenable de se tenir. Nous insistons

(1) Cours de Littérature dramatique, deuxième édition, t. IV, p. 333 et suiv.

d'autant plus volontiers sur ce point, que tant de condescendance pour la critique , tant de défiance envers l'approbation générale, et un retour si inquiet et si laborieux après le succès, doivent paraître plus étranges à une époque où l'on a l'habitude

de se contenter de sa propre admiration , pour se dispenser de retoucher à l'œuvre faite.

L'appui de la critique judicieuse et éclairée ne manqua point non plus à Raynouard pour l'encourager dans sa conscience de poète. Le Publiciste, contradicteur habituel de Geoffroy, soutint et discuta longuement la pièce. De nombreux articles, dans lesquels intervinrent des initiales diverses, comme il était possible en ces temps d'heureux loisirs littéraires, témoignent assez de l'importance extrême qu'on attachait à l'œuvre; ce fut tout un tournoi où les chevaliers du poète triomphèrent.

Joseph Chénier avoue que c'était une heureuse idée que celle de Marigny, de ce jeune homme ardent, associé secrètement aux templiers, dont son père a juré la ruine, osant prendre leur défense au fort du péril , révélant son secret quand il ne peut plus que partager leur infortune, se dévouant pour eux , mourant avec eux , et commençant , par cet héroïque sacrifice, le châtiment de son père coupable. Mais ce que nous admirons le plus, pour notre part , dans les Templiers, ce n'est pas cette vigueur de style inconnue depuis Corneille, cette fermeté sans raideur, cette énergique simplicité d'action , qui ont attiré les applaudissements ; c'est plutôt encore la magnanimité sublime, le caractère grandiose et résigné du grand-maître. Geoffroy dit que c'est un homme pétri d'héroïsme depuis les pieds jusqu'à la tête, et qu'il fatigue l'admiration. On n'avait pas besoin de Geoffroy pour connaître ce lieu-commun de toutes les rhétoriques de collègue, à savoir qu'un héros parfait ne peut intéresser. Mais c'est là justement ce qui rend admirable l'œuvre de Raynouard; c'est cette émotion, inconnue et nouvelle au théâtre, pour le sublime martyr, qui ne faiblit pas un instant . Comme le dit encore Joseph

Chénier (et on verra que ce jugement n'est pas sans quelque prix dans sa bouche), il n'y a point,

en cette tragédie , de confidents , d'usurpateurs, de tyrans, de conjurations, de rivalité d'ambition, pas plus les malheurs de l'amour que les fureurs de la jalousie. Cependant on a beaucoup reproché à Kaynouard d'avoir donné au grand-maître des proportions plus qu'humaines. Il était sur un théâtre sévère et classique ; pourquoi n'aurait-il pas mis de cothurnes à son héros?

M. de Féletz l'a dit avec raison, la tragédie des Templiers s'est embellie en vieillissant. En effet, la suppression du rôle de Guillaume de Nogaret, le caractère plus ferme de Laigneville, la prolongation de l'attente du sort des victimes au cinquième acte, et surtout le changement du rôle de Marigny, prouvent que l'inspiration sévère, réfléchie, non subite et d'un seul jet, peut, avec fruit, revenir sur elle-même. La scène entre Jeanne de Navarre et Marigny, le troisième acte tout entier avec sa grandeur solennelle et son noble développement tragique , l'entrevue de Jacques Molay et de Philippe-le-Bel, où le fils d'Enguerrand avoue qu'il est templier, et où le grand-maître répond ce: Je le savais! tant de fois applaudi, sont presque irréprochables ; il faut en dire autant du récit qui termine la pièce par ces vers si connus :

On ne les voyait plus; mais leurs voix héroïques Chantaient de l'Éternel les sublimes cantiques; Plus la flamme montait, plus ce concert pieux S'élevait avec elle et montait vers les cieux. Votre envoyé paraît, s'écrie... Un peuple immense, Proclamant avec lui votre auguste clémence, Au pied de l'échafaud soudain s'est élancé... Mais il n'était plus temps... les chants avaient cessé !

Raynouard a été souvent accusé d'avoir donné à Philippe-le-Bel un rôle indigne de son caractère historique. Nous ferions volontiers le contraire, et nous eussions mieux aimé le roi de France de 1307 moins arrêté et plus franchement cruel. Quels scrupules ont pu retenir Raynouard? Si d'égoïsme étroit et

la perversité despotique ont jamais monté sur le trône, n'est-ce pas dans la personne de Philippe-le-Bel , qui a fait succéder le despotisme royal au despotisme féodal, qui a donné tant de développement aux impôts arbitraires, à la falsification des monnaies, aux tribunaux exceptionnels? Le reproche qu'on a fait à l'auteur des Templiers, d'avoir visé trop souvent au trait, nous paraît plus raisonnable, bien que ce fût chez Raynouard un système réfléchi et arrêté (1). Cependant il a été si souvent heureux, qu'il y aurait de la mauvaise volonté à regarder comme une faute ce qui lui a attiré le plus d'applaudissements. Ce vers :

On les égorgea tous; Sire, ils étaient trois mille...

qui produit tant d'effet au théâtre, bien que Geoffroy ait dit : « C'est plutôt une épigramme sur les trois mille qui se rendirent que sur les ennemis qui les égorgèrent ; » le motivant avec eux de Marigny, le je le savais du grand-maître , les chants avaient cessé du connétable , peuvent être rapprochés du qu'il mourût du vieil Horace et du moi de Médée. Ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que le vers :

La torture interroge, et la douleur répond ,

dont on se moqua beaucoup autrefois, comme d'un dialogue ridicule entre madame la torture et madame la douleur, c'est que ce vers si connu a été ajouté pour la représentation en remplacement d'un vers supprimé par la censure. Cela est fort heureux

pour la censure, car elle aura, au moins une fois, été utile au poète et à l'art.

Si l'intérêt faiblit quelquefois dans les Templiers, et s'il paraît peu probable qu'un pareil procès soit instruit, achevé et exécuté en vingt-quatre heures , bien que les jugements du tribunal révolutionnaire offrissent alors de récents exemples, il

(t) Voir le Journal des Savants, juin 1822, p. 312 et suiv.

il, 9

ne faut pas pour cela donner à la pièce le titre de Procès impromptu, comme le fait Geoffroy; le fond une fois accepté, Raynouard, en homme d'esprit et de tact, en a tiré tout le parti possible.

Un critique, dans les Archives littéraires de 1805, a parfaitement résumé, en l'exagérant peut-être, la conclusion finale à laquelle nous voulons venir sur les Templiers : « Cette tragédie est une et la même pendant les cinq actes, et elle ne fatigue pas. C'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une admiration pure et entière pour la vertu, une joie généreuse et attendrissante de la voir triompher par sa seule force des tortures et de la mort , sentiment que rien ne trouble et ne contrarie. Voilà ce qui donne à l'ouvrage de Raynouard un caractère nouveau et qui lui est propre. » Les Templiers honorent donc l'art de l'Empire à l'égal d'un tableau de Gérard , et ils méritaient en effet de se détacher dans cette année d'Austerlitz. Si on peut, à notre point de vue littéraire , contester raisonnablement la valeur absolue de cette œuvre , il est au moins impossible de nier sa supériorité relative, au milieu de cette poésie faible , décolorée et sans souffle, qui dépérissait à l'ombre des glorieux trophées de Napoléon.

Le succès de la tragédie fut si grand, que deux ans après, en 1807, les portes de l'Académie française s'ouvrirent devant Raynouard. Les candidats de nos jours, si empressés aux visites, ignorent peut-être que Raynouard ne céda pas à cette règle d'étiquette, et que son frère s'acquitta pour lui de cette formalité d'usage, qui occasionna des méprises assez singulières chez Legouvé et chez Suard. Le lendemain de son élection, Raynouard, qui succédait à Le Run, fit, pour la première fois de sa vie peut-être, des visites de remerciement aux membres de l'Académie, et il songea aussitôt à écrire son discours de réception ; car c'était un des côtés caractéristiques de son esprit de ne jamais remettre au jour d'après ce qu'il pouvait exécuter immédiatement. Il n'était donc point de ceux dont Leibnitz disait : « La temporisation est un des sept péchés

capitaux des savants hommes. » Dans le courant de sa longue et laborieuse carrière, il n'a jamais manqué une fois à cette exactitude ponctuelle, à cet accomplissement instantané du devoir. — Joseph Chénier craignait que Raynouard ne maltraitât Le Brun, avec lequel il avait été longtemps lié.

— Eh bien ! où en est votre discours ? lui demanda-t-il en le rencontrant très-peu de jours après l'élection.

— Il est terminé, répondit Raynouard. A ce mot, Joseph Chénier ne put s'empêcher de dire : — Mais vous l'aviez donc fait d'avance ?

On a trop exagéré en général la froideur des rapports entre l'auteur des Templiers et l'auteur de Tibère. Chénier, que le premier et patriotique élan de Caton d'Utique avait séduit, se montra favorable à l'entrée de Raynouard à l'Académie française. Il

est vrai que plus tard , tout en le traitant avec la justice convenable dans le Tableau de la littérature, il fut, dit-on, un peu hostile aux Templiers pour le prix décennal. Cependant Chénier, malgré son caractère ombrageux, avait une idée trop haute de son talent pour craindre qu'on l'éclipsât ; il n'eût peut-être pas aimé un rival tragique, capable de trop d'essor, mais il ne regardait pas Raynouard comme suffisamment dangereux.

L'auteur des Templiers fut reçu à l'Académie le 24 novembre 1807, le même jour que Picard et Laujon. Il traita dans son discours de la tragédie et de son influence sur l'esprit national. Une vive admiration pour Corneille, un éloge modéré de Le Brun , et un ardent désir de voir la scène emprunter enfin des sujets aux annales de la France , firent applaudir le morceau. Bernardin de Saint-Pierre répondit, et loua Raynouard de n'avoir jamais été sensible aux épigrammes et aux satires. Il faut lui en savoir d'autant plus de gré qu'il eût été fort apte à ce genre de poésie mordante et incisive, et qu'il eût répondu à Geoffroy, par exemple, avec autant d'esprit au moins que Luce de Lancival. On sait aussi qu'il excellait dans la repartie piquante et subite, et nous tenons de bonne source qu'il s'est plus

132 ÉTCADES LITTÉRAIRES.

d'une fois exercé dans la poésie de trait dégagé et même leste. C'est là une de ces échappées, un de ces replis de caractère, qu'on n'eût guère devinés chez Raynouard, mais qu'il semblait tenir des vieux temps.

Il y a quelques lignes que nous eussions mieux aimé ne pas voir dans son discours de réception. Ce sont, à vrai dire, des éloges de convenance ; mais la conduite ferme qu'il montra plus

tard dans la route politique , vint démentir ces vaines formules de politesse louangeuse. On assure pourtant que l'empereur fut sourdement blessé de cette phrase : « Dans les temps qui suivirent le règne d'Auguste, les poètes n'avaient plus eu la liberté de traiter des sujets nationaux. Émilius Scaurus, dans la tragédie à'Atrée, avait imité quelques vers d'Euripide, qui fournirent le prétexte d'une dénonciation. Scaurus reçut l'ordre de mourir, et s'y soumit avec courage. Tibère régnait. » — C'était l'année même, je crois, du fameux article du Mercure où M. de Chateaubriand disait : «.... Tacite est déjà né dans l'empire ! »

Cependant, sur la présentation du département du Var, Raynouard avait été nommé par le sénat membre du corps législatif. Quand il eut été élu l'un des cinq candidats pour la présidence, Napoléon se le fit présenter par un de ses ministres, sous prétexte, dit M. Roger, de lui parler de son théâtre, mais dans l'unique but de le toiser et de s'assurer s'il convenait à ses vues. La conversation roula d'abord sur les Templiers y qui avaient été représentés un certain nombre de fois, soit à Saint-Cloud, soit aux Tuileries. On blâma surtout Raynouard d'avoir voulu intéresser à une corporation trop célèbre par ses richesses et son luxe. « Vos templiers, lui dit le prince, cela mangeait le diable , au lieu que moi , empereur, qu'est-ce que je coûte au peuple? qu'est-ce qu'il me faut par jour? un verre d'eau et de sucre. » On trouve dans un article de Raynouard, au Journal des Savants (1), le fragment sui-

(1) Mars 1834, p. 132.

vant qui semble contenir la suite de cette conversation avec Bonaparte : « Cet homme qui, voyant si haut et si loin , voulait tout ramener à lui-même, l'empereur Napoléon me disait: « Dans

vosre tragédie des Templiers, vous auriez dû représenter ces oligarques menaçant le trône et l'État , et Philippe-le- Bel arrêtant leurs complots et sauvant le royaume. — Sire, répondis-je, je n'aurais pas eu pour moi la vérité historique. » Un mouvement de tête , un geste d'impatience me révélant sa pensée, j'ajoutai : — « D'ailleurs il m'aurait fallu un parterre de rois. » — Il lui échappa un demi-sourire. On parla ensuite des États de Mois, tragédie composée en avril et mai 1804 , et retardée jusque-là par la censure et la police. Bonaparte s'en fit lire quelques scènes. On assure que, parmi beaucoup de conseils donnés par l'Empereur au poète, il s'en est trouvé d'assez bons pour être adoptés librement par celui-ci. De ce nombre est la suppression du personnage de Henri III. Il fut aussi question d'échafaud, et l'Empereur dit à cette occasion : « Les rois se servent de la chose; le mot, ils ne le prononcent jamais. »

Nous supposons qu'après cette entrevue Napoléon ne fut pas tenté de donner la présidence du Corps Législatif à Raynouard. Déjà, avant cette visite, comme il demandait à Fontanes ce qu'était l'auteur des Templiers, le grand-maître de l'Université répondit : « C'est un Provençal original et surtout indépendant. » Sur quoi l'empereur reprit : « Tant pis, je n'aime pas les gens à qui on ne peut rien donner. » Malgré toi t ceci, les États de Blois furent joués pour la première fois à Saint-Cloud, le 22 juin 1810, lors du mariage de Marie-Louise.

Cette pièce que Raynouard fit précéder, en la publiant en 181V, d'une dissertation consciencieuse et savante sur le duc de Guise (comme il avait fait pour les Templiers); cette pièce, dans la pensée de l'auteur, était destinée à être la réalisation poétique de ce que le président Hénault avait tenté en prose dans son

drame de François IL Si l'auteur s'en est tenu à la sévère austérité de l'histoire, c'est qu'il l'a bien voulu, et il ne

faut en accuser ni son imagination, ni son esprit. Il lui eût été facile , à coup sûr, de mêler à son plan une intrigue d'amour, et la maîtresse du duc de Guise, la duchesse de Noirmoutiers, était là un sujet tout naturel de combinaison dramatique. Mais le poète voulait se tenir dans les limites de la vérité historique, et il s'y est enfermé, au risque d'éloigner l'émotion et le drame. Les caractères de Bussy et de Mayenne sont mis en relief avec vigueur; mais il nous semble que l'intérêt a quelque peine à se reporter sur Henri IV, type d'héroïsme et de perfection. Bien qu'on voie sur la tête du jeune prince le panache qui triomphera à Ivry, il semble sur la scène un peu trop privé de cette bouillante ardeur qui aurait dû le caractériser. Plus Guise est hardi et entraînant, plus Henri IV aurait besoin de montrer moins de sentiments résignés et pacifiques. Il n'y a que le théâtre où la paix soit chose fatigante et sans gloire. Cependant, malgré le manque presque absolu d'action, la scène du troisième acte, où Henri provoque le duc de Guise, était dramatique et neuve au théâtre. On en a beaucoup abusé depuis, sans dire où on l'avait copiée.

La pièce fut donc jouée à Saint-Cloud devant Napoléon , et les murmures flatteurs qu'excitèrent les paroles de Henri IV lui semblèrent autant d'épigrammes contre sa passion pour les conquêtes. Il dut être blessé de vers comme ceux-ci :

Souvent, par un rapide et terrible retour, Le héros de la veille est le tyran du jour.

Qui parle est factieux et qui se tait conspire.

L'empereur, dit quelqu'un présent à la représentation, parut, malgré l'immobilité apparente qu'il conserva longtemps, avoir peine à se contenir pendant la scène où le brave Grillon refuse d'assassiner Guise. Selon son usage, dans ses mouvements de colère concentrée, il prit du tabac huit ou dix fois avec une espèce de contraction nerveuse, et depuis ce moment il ne parut plus écouter la pièce. — L'auteur avait assisté à la représenta-

tion, confondu dans cette foule où plusieurs personnes connaissaient déjà la tragédie par des lectures particulières.

L'empereur fut si mécontent, qu'en sortant il fit défendre à ses comédiens de jouer la pièce à Paris. Cette mauvaise humeur contre les États de Blois ne le quitta jamais, même à Sainte-Hélène, où il disait avec esprit : « Raynouard a fait de Henri IV un vrai Philinte, et du duc de Guise un Figaro. » On dit aussi que la rancune de Napoléon contre l'auteur des *Templiers* a été un des motifs secrets qui l'ont empêché de payer les prix décennaux. La seconde nomination de Raynouard au Corps Législatif, en 1811, ne tarda pas à lui fournir l'occasion, non plus d'exciter l'humeur de Bonaparte, mais de soulever toute sa colère. Choisi, le premier, à la fin de 1813, pour faire partie de la commission de l'adresse, Raynouard fut chargé de la rédaction par ses collègues, Gallois, Laine, Maine de Biran et Flaugergues. Un mal de gorge assez violent, qui n'était pourtant pas analogue à celui de Démosthènes, l'empêcha de prononcer le discours, et il se remit de ce soin à Laine, qui s'en acquitta avec fermeté. L'adresse, pleine d'une vigueur inconnue sous l'empire, demandait hardiment la paix et « l'exécution pleine et entière des lois qui assurent la liberté de la presse et la liberté individuelle. » C'en était trop pour l'ombrageux conquérant. Toute sa fureur éclata, et il fit insérer le

lendemain au Moniteur un décret qui ajournait indéfiniment le Corps Législatif. La conduite de la commission de l'adresse a été jugée bien diversement par les différents partis. On a dit que ce n'était pas le lieu de demander la paix et la liberté presque sous les baïonnettes étrangères, et que ce qui eût été deux ans auparavant une marque de grand courage, n'était plus là que de l'outrecuidance déplacée, que de la politique rancunière et mesquine. On conviendra cependant que la commission était assez française pour ne pas vouloir pousser, par une parole hostile, au fatal revirement des destinées du pays. Elle se trompait sans doute; mais ce qu'elle crut salulaire, elle l'osa dire. Laine, Gallois, Maine de Biran le grand métaphysicien, ont tous dis-

paru de la scène du monde; Flaugergues et Raynouard viennent de mourir, et tous avaient survécu au grand homme, dont la puissante colère s'était soulevée à leurs paroles. Il ne reste donc plus d'eux qu'un souvenir, et, à côté de ces cendres déjà refroidies, l'histoire peut dire que, si les nobles membres du Corps Législatif se sont trompés, ils l'ont fait au moins avec une profonde conviction.

Quoi qu'il en soit, les Mémoires que laisse Raynouard sont destinés à mettre tout à fait en lumière la conduite, jusqu'ici mal appréciée, du Corps Législatif de 1813. Mais, pour ne parler que de ce qui est purement personnel à Raynouard, il paraît juste de remarquer que ce qu'il avait demandé à l'Empire près de mourir, il vint le réclamer hardiment auprès de la restauration naissante. Nommé, en 1814, rapporteur de la commission sur le projet de loi relatif à la liberté de la presse, Raynouard, qui avait été choisi comme député par les électeurs du Var, fit entendre à la tribune des paroles pleines de force, de modération et de logique (1).

Après s'être élevé contre la censure, il montra comment la loi qui prévient ne réprime pas, n'ayant rien à punir, puisqu'elle empêche le délit de naître. Une adroite apostrophe à Malesherbes, et beaucoup de sagesse sans déclamation, firent remarquer ce rapport, auquel M. de Montesquiou essaya de répondre à la tribune, en disant qu'il ne fallait pas s'intéresser à la seule nation des auteurs et aux vaines abstractions des philosophes. Deux autres discours, l'un sur les droits réunis, l'autre sur l'extension à donner à la naturalisation, placèrent Raynouard au rang des légistes distingués de la chambre. Les Cent-Jours arrivèrent, et le collègue électoral de Draguignan se hâta de conserver son député à la nouvelle chambre des représentants. Alors eût pu se vérifier pour l'auteur des Templiers cette parole d'un de ses spirituels successeurs au secrétariat de l'Académie française : « La littérature mène à tout, à condition de la quitter. » Mais Raynouard allait faire le contraire, et laisser à

(1) Moniteur des 3 et 12 juillet 1814.

jamais la politique pour les travaux littéraires. Carnot, ministre de l'intérieur, lui offrit en vain de devenir son collègue à la justice; Raynouard ne voulut rien accepter, sauf un siège au conseil de l'instruction publique. Il prit cette place parce qu'elle convenait à ses goûts et qu'il se croyait avec raison capable de la bien remplir. A la seconde Restauration, Louis XVIII, par une mesure qui étonne de sa part, lui enleva ces fonctions qui plaisaient à son caractère. Raynouard vit cette destitution avec un sentiment pénible. La place, au fond, lui importait peu; mais, blessé de cette injuste mesure, il résolut d'abandonner à jamais la carrière politique, pour consacrer aux lettres ce qui lui restait de jours. Une députation venue de Provence à Paris, exprès pour lui

faire accepter le vote des électeurs du Var, ne put l'ébranler dans cette résolution. Raynouard, dorénavant, appartenait exclusivement à la science.

Cependant les États de Blois avaient été joués au Théâtre-Français en 18H, après une heureuse reprise des Templiers. Accueillis assez froidement d'abord, ils obtinrent plus de succès les jours suivants; mais la mort de M^Ue Raucourt vint, à la huitième fois, interrompre les représentations. On avait surtout applaudi le dénouement brusque où Russey s'écrie : Guise est roi! et où la reine entre en disant : Guise est mort! L'austérité de cette éloquence politique, le style vif et coupé, mais plein de sens et nourri de choses, avaient fini par amener à bien le public, dès l'abord peu entraîné et assez indifférent. Charles Nodier, rendant compte de la pièce nouvelle au Journal des Débats, conclut que cette tragédie est un ouvrage d'un grand mérite, mais qu'elle n'est pas un bon ouvrage. Il ajoute même, avec cette malicieuse bonhomie qu'on lui connaît, que l'auteur serait bon historien, car il n'y a pas tant d'inconvénient à rappeler Corneille dans une histoire qu'à rappeler Mézeray dans une tragédie. La lecture du livre fit modifier à l'ingénieux critique ce premier jugement de feuilleton, et, revenant sur lui-même avec trop d'indulgence peut-être, il regarda, quelques

années plus tard (1), comme une remarquable tragédie de caractère, l'œuvre de Raynouard, dont le sujet a fourni plus récemment le thème de scènes d'un tout autre genre à M, Vitet. Raynouard disait dans la préface des États de Blois : « Ce n'est pas d'après nos règles de goût et de convention que nous pouvons juger les tragiques étrangers; s'ils produisent sur les spectateurs l'effet moral, qui doit être le principal objet de leurs composi-

tions, si ces spectateurs y retrouvent les jouissances, les sentiments et les leçons qu'ils sont accoutumés d'y chercher, est-ce à nous de nous montrer plus sévères?» Cette phrase indiquait dès 1814 la nécessité, devinée par Raynouard, de changer enfin la vieille Melpomène tragique. 11 écrivait même bien plus récemment ces lignes remarquables de sa part : « Les personnes qui condamnent trop sévèrement les innovations qui de nos jours caractérisent les efforts des auteurs dramatiques, n'ont peut-être pas considéré la nature du genre théâtral; on doit avouer qu'il est soumis à des révolutions lentes, mais inévitables, qu'opèrent les changements, soit des sentiments religieux ou des institutions politiques et civiles, soit des mœurs publiques et privées, et, plus que toutes ces causes encore , la nécessité indispensable de réveiller le goût émoussé des spectateurs, en offrant à leur esprit des combinaisons nouvelles, et à leur cœur de nouvelles émotions. Mais il n'en faut pas moins respecter une règle fondamentale, sacrée, invariable et applicable à tous les temps et à tous les lieux, celle de la moralité de l'ouvrage (2). » On voit par ce fragment quelle était au fond l'opinion de Raynouard sur les tentatives dramatiques plus récentes. A en juger même par son admiration vive pour André Chénier (3), et par ces beautés entièrement distinctes de la littérature classique proprement dite, qu'il reconnaissait chez les

(1) Bibliothèque dramatique, in-4, 4e livraison, préface.

(2) Journal des Savants, mars 1834, p. 130.

(3) Ibid., octobre 1819. — Cet article est piquant par sa date. Nous y renvoyons.

troubadours, et qui étaient, de la part de son savant collègue, Daunou, le sujet d'une de ces contradictions polies et attiques qui le caractérisent (1), on pourrait croire dès l'abord que l'auteur des *Templiers* tendait à excuser les essais de l'école moderne. Ce que nous voulons seulement constater, c'est que Raynouard, tout en se tenant hors de ce mouvement, et en déplorant les exagérations scéniques de tant de jeunes talents, savait apprécier les justes et notables efforts. Voici d'ailleurs ce qu'il écrivait, il y a deux ans, sur l'état du théâtre. On verra, par ce passage, l'idée sévère qu'il se formait de l'art dramatique : « J'aurais insisté bien davantage, dit-il après quelques développements, si j'avais cru que des exemples et des raisonnements fussent capables de détourner d'une voie fausse, et je dirai funeste, les auteurs dramatiques qui, doués d'un esprit digne de devenir utile à la société, n'ont pas dans le cœur la conscience de leur devoir, le sentiment de leur noble mission, en un mot, l'ambition de la vraie gloire. J'aime à penser que, n'ayant pas assez considéré les obligations de l'art auquel ils sont appelés, ils imaginent qu'il suffit à leur renommée de recueillir quelques applaudissements bruyants et passagers, obtenus souvent aux dépens de la décence et des mœurs, sans s'inquiéter des suites de l'inconvenance d'un succès condamnable : c'est au temps, c'est au goût des spectateurs à faire justice de cette erreur grave, que la plupart d'entre eux se reprocheront un jour; et si jamais ces dramatises effrénés, ces révolutionnaires de théâtre, désenchantés eux-mêmes de leurs scandaleuses productions, impriment enfin à leur talent une direction vraie et généreuse, ils sentiront alors, par l'approbation des gens de bien, par l'estime des bons citoyens, par celle de leur propre cœur, qu'on peut acquérir sur la scène une récompense plus douce, plus honorable que celle qu'ils espèrent usurper aujourd'hui (2). »

(1) Journal des Savants, article sur les troubadours. Même date.

(2) Ibid., mars 1834. — Voici une phrase que certaines personnes seront peut-être bien aises de retrouver ici : « Il n'appartient pas à tous les au-

Nous doutons qu'on admire beaucoup l'idée simple et grandiose que Raynouard avait du génie dramatique; mais si l'art, par les dispositions nouvelles, a gagné quelque chose en mouvement et en variété (et nous ne voulons nullement agiter ici cette question), on avouera au moins que le cœur du poète a dû y perdre en élévation et surtout en noble réserve. Peut-être serait-ce ici le lieu, avant d'entrer dans la carrière scientifique de Raynouard, d'en venir à une conclusion critique sur la valeur littéraire de son théâtre. En laissant dans l'ombre cette tragédie des États de Blois, contre laquelle Napoléon avait au moins autant de mauvaise humeur littéraire que de rancune politique, et en nous en tenant à ce succès éclatant et déjà éloigné des Templiers, nous sommes forcé de dire, malgré notre vive sympathie, que l'appareil oratoire de cette politique générale et abstraite, le style quelquefois heurté par une langue rebelle à l'harmonie, ces maximes sonores et fréquentes qui semblent des échos grondants de Lucain et de Stace, et surtout la nature sacrifiée à l'idole stoïque et immuable du devoir, ne nous ont point échappé. Nous savons aussi bien que personne que le succès de Raynouard date de 1805 et que l'éclat de ses travaux sérieux a un peu rejeté en arrière, aux yeux de la génération actuelle, sa gloire poétique et théâtrale; mais, même en usant ici de la sévérité que la critique contemporaine montre envers le passé et aussi envers le présent, il serait injuste de ne point reconnaître que Raynouard, par le choix d'un

sujet national et par l'énergie de l'action et du style, s'est entièrement séparé, ainsi que Lemer cier, de l'école littéraire de l'Empire. On nous permettra de ne pas insister sur ce point. Le ton général de cette étude montre assez notre intention, et il nous a semblé qu'en nous effaçant cette fois derrière le récit et en nous abstenant, à notre détriment sans doute, d'une ma-

teurs de donner le signal des guerres civiles littéraires. Quel qu'en soit le résultat, il est rare qu'elles aient lieu à l'occasion d'ouvrages qui n'ont pas un mérite réel. » {Journal des Savants, juillet 1817, p. 432.)

nière plus dégagée et d'un procédé plus moderne, notre admiration et aussi notre affection seraient mieux à l'abri, et ne contrasteraient pas ainsi avec l'allure nécessairement moins indulgente de la critique.

Le dégoût que lui inspirèrent naturellement les combinaisons effrénées de la scène, éloignèrent Raynouard du théâtre. Les Templiers devaient être la dernière tragédie classique vraiment populaire. L'auteur eût pu cependant tenter de nouveaux succès, car tous ceux qui ont été admis à lire ses pièces inédites s'accordent à dire qu'elles brillent par des beautés d'un ordre élevé. Scipion, Éléonore de Bavière, ses premiers essais; Don Carlos, dont on loue l'action pathétique et le style nerveux; Charles Ier, dont la représentation fut arrêtée par la police de l'Empire, et que de Talleyrand, diton, voulait faire jouer à la Restauration; Déborah, qui fut écrite sous le canon de l'invasion; Jeanne d'Arc à Orléans, précédée d'un prologue entre Voltaire et Shakespeare, et qui n'a pas été jouée faute d'actrice; telles sont les tragédies que laisse Raynouard; il laisse aussi des recherches sur les Champs de Mai, et un poème qui a pour titre : Fénélon et le duc de Bour-

gogne. On sait, par les fragments lus à l'Institut, que ce dernier opuscule a pour sujet une visite aux Invalides, pendant laquelle l'archevêque de Cambrai donne à son élève une leçon d'histoire d'après les tableaux qu'ils rencontrent. Une épopée intitulée Judas Machabée, qui rappelle, dit-on, la grandeur solennelle de la Bible, a aussi préoccupé longtemps Raynouard. Ce fut son œuvre privilégiée, et aussi sa dernière tentative poétique, bien que des idées d'achèvement et de corrections l'aient çà et là préoccupé jusqu'à la mort. Nous ne parlons donc que pour mémoire de deux odes qu'il composa encore, son talent nous paraissant plutôt tragique que lyrique : Y Ode à Camoëns (1819), qui fut traduite en portugais par le vieux et célèbre poète exilé Francisco Manoël, que connaissait Raynouard, et Y Ode sur Malesherbes, où l'on trouvait ces vers, à propos de Louis XVI :

Et quel roi fut absous quand on l'osa juger?

A l'instant où leurs voix ont répondu : Coupable ! Leurs remords disaient : Innocent !

Nous voici arrivé à l'époque scientifique de la vie de Raynouard; mais pourquoi en 1827 donna-t-il sa démission de la place de secrétaire perpétuel, que, lors de la mort de Suard (1817), il avait désirée et acceptée avec empressement? Cette résolution est restée un problème pour tout le monde. Quelques personnes assurent que la part prise par Raynouard, au sein de l'Académie, à l'adresse sur la liberté de la presse, vers 1826, avait mis quelque acrimonie dans ses rapports avec le pouvoir. Ce dégoût malgré une position indépendante, joint aux menées politiques pour les candidatures, lui fit-il prendre ce dernier et inébranlable parti? Il nous semble que son caractère libre, son humeur un peu sauvage et âpre au dehors, bien que fort abordable

au fond , le mettaient à part de toutes les coteries d'élection, de toutes les intrigues de scrutin.

A partir des premières années de la Restauration, Raynouard se voua donc presque exclusivement à l'érudition littéraire. Un premier projet d'histoire de la littérature des peuples d'Amérique , des recherches sur les templiers qui l'amenaient déjà aux Archives du royaume, dès 1807, et des travaux historiques sur les états de Rlois et les champs-de-mai, le mirent sur la voie de ces études, qu'on croit si arides, mais qui , par l'habitude et l'attrait relatif, détournent l'esprit de pensées plus tristes et ont aussi leur prix et leurs jouissances. Dès lors Raynouard vit moins le monde encore qu'il n'avait fait jusque-là. Après le premier et ardent mouvement patriotique de Caton, n'ayant conservé de ce naturel entraînement qu'un noble et persévérant amour pour la liberté, avec des retours plus vifs, mais sans suite rigoureuse, il avait, dans les commencements de sa réputation , fréquenté assez assiduellement et familièrement la maison de Cambacérès. Demeurant plus tard

à Passy, où la famille Delessert l'entoura, jusqu'à la mort, de tant de soins prévenants, de tant de sincère amitié, il ne revenait guère à Paris que pour les séances de l'Institut , ou pour d'autres soins littéraires. Ses lectures successives sur la langue romane le firent nommer en 1816 membre de l'Académie des Inscriptions. C'est à partir de cette même année jusqu'à 1821 , qu'il publia les six volumes de Poésies originales des troubadours, tirés à mille exemplaires, devenus très-rares aujourd'hui. L'excellente Grammaire romane avant 1100 avait, nous le croyons, précédé : aux essais informes et si peu intelligents de Raimond Vidal et du Donatus Provincia/is, Raynouard faisait succéder une clarté parfaite,

une exactitude sévère, une précision rigoureuse. Ce qu'il y a dans ce travail, comme dans les suivants, de philologie ingénieuse, de sagacité grammaticale, d'intelligence heureuse, nous ne pouvons que l'indiquer ici. C'est là une espèce de génie particulier (nous employons à dessein ce mot génie qui ne nous paraît pas déplacé), et Raynouard le possédait à un degré éminent. Il a porté la lumière là où il n'y avait que le chaos ; il a donné une importance réelle et devenue nécessaire et appréciable à ce dont on parlait depuis des siècles, sans en avoir même la première notion. L'ardeur avec laquelle on s'occupe aujourd'hui de l'ancienne langue et des vieilles poésies de la France est due et remonte à Raynouard. Le premier élan vient de lui, et l'Europe lui a dès longtemps accordé cette gloire.

Mais, à part les savantes recherches que personne ne s'est avisé de lui contester, à part le résultat général et important de ses travaux philologiques qui n'est nullement attaquant, le système que Raynouard a appliqué à son œuvre a été l'objet de contradictions trop importantes dans la science, pour que nous ne les indiquions pas ici, tout en répétant encore que ses longs et patients efforts n'en sont nullement atténués. Ce qu'on a nié , ce n'est d'aucune façon l'idiome , que sa science et son courage ont retrouvé ; c'est seulement la généralité primitive qu'il attribue à la romane rustique. Le président Claude Fau-

chet dans son livre sur L'Origine de la langue et poésie françoise (1. I, ch. m), à propos du serment des fils de Louis-le-Debonnaire, en trouve la langue plutôt pareille à celle dont usent à présent les Provençaux , Catalans ou ceux du Languedoc qu'à aucune autre. Il en conclut que cette langue était la rustique romane d'alors, en laquelle Karle-le-Grand avait voulu que les ho-

méliees prêchées aux églises fussent translatées. Il cherche ensuite à montrer comment cette langue romane a été plus tard chassée outre Loire , delà le Rhône et la Garonne; il l'explique par le partage des enfants de Louis-le-Débonnaire qui rompit la correspondance d'un bout du pays à l'autre. La séparation de Capet qui suivit apporta un plus grand changement encore, voire doubla la langue romande. A un autre endroit il montre cette première langue romande du serment de 842, séparée en trois langues qui vont se différenciant avec le temps, langue thioise-wallone en Flandre, langue française et langue provençale. Cette opinion ici à l'état d'aperçu naturel, comme elle l'est aussi dans Cazeneuve, Huet, Lebeuf, X Histoire du Languedoc , et les bénédictins de X Histoire littéraire, est celle que Raynouard formula plus tard , en l'étendant et la modifiant pour l'élever en système. Ainsi, selon le savant philologue, après la conquête romaine l'Italie, la France, l'Espagne, parlent un latin uniforme. Mais de la corruption de cette langue en naît une autre, où, sur dix mots, huit viennent du latin et deux ont une origine celtique ou germanique; cette langue, née des dissonnances nouvelles, des abréviations et des augmentations successives qu'amenèrent les rapports nouveaux des peuples, apparaissait à peine au vie siècle, mais était, au commencement du ix^e, déjà très-avancée dans les serments de Louis-le-Germanique et des sujets de Charles-le-Chauve. Que cette langue romane (qui doit tant à Raynouard) ait été une langue perfectionnée, formée, fixée, et qui a accompli ses phases, c'est là une précieuse découverte du savant illustre dont nous déplorons la perte. Mais la romane rustique fut-elle parlée dans tout le nord de l'Italie, dans une

grande partie de l'Espagne, en France et jusqu'aux bords du Rhin ? a-t-elle donné naissance immédiate au catalan , à l'espa-

gnol, au portugais, à l'italien , au français ? C'est ce qu'ont nié des hommes trop célèbres dans le monde savant , pour que nous n'en fassions pas au moins mention. On a demandé pourquoi cet intermédiaire dans la formation des langues néo-latines? On a dit que tant d'uniformité dans la barbarie supposerait une méthode dont l'absence était indiquée par la corruption de l'ancienne langue. Le peu de place que Raynouard a accordée à l'influence germanique et celtique dans la formation de la romane rustique a été aussi l'objet de plusieurs critiques, et l'on a objecté que la plupart des rapprochements, des analogies, des affinités qu'il trouvait entre les mots de la littérature provençale et ceux des langues de l'Europe latine, pouvaient très-bien se rapporter à une langue une et intermédiaire, mais à la source commune, le latin. Enfin (et cette objection ne nous semble pas la plus facile à réfuter) on a observé qu'il était difficile de concevoir une langue qui, seulement parlée et laissant au latin sa vieille prédominance littéraire, s'étendît presque à tout l'empire de Charlemagne, et cela au milieu d'une société non constituée encore et en proie aux invasions. Quoi qu'il en soit, nous renvoyons, pour ces objections, au livre publié récemment en Angleterre par M. Liwis, et mieux encore aux leçons de M. Villemain sur la littérature du moyen âge, où elles sont exposées avec tout le tact et la lucidité désirables. M. Fauriel, si compétent en pareille matière, a aussi consacré plusieurs séances de son cours de la Faculté des Lettres à examiner le système de Raynouard. Nous regrettons que d'autres travaux l'aient empêché de publier le résultat de ses savantes recherches sur ce point.

Ces contradictions, sur lesquelles il nous paraît convenable de ne pas insister dans une étude écrite surtout professions pie. tatis, notent d'ailleurs nullement leur prix aux grands travaux de

Raynouard, qui, après avoir essayé de montrer l'universalité collective de la langue romane rustique sur tous les points il. 40

de l'Europe latine, la considère en particulier dans la littérature du midi, chez les troubadours. Abandonnant ainsi l'idiome plus rude et un peu postérieur des trouvères à son savant, mais moins perspicace collègue l'abbé De Larue, il étudia le génie lyrique provençal dans ses différents modes de manifestation, < hanson, son, planh, tenson, sirvente, pastorelle, épître, nouvelle et roman, dans les cours d'amour, comme chez les Vaudois, au xie et au xir siècle. Si Raynouard a montré trop de discrétion, trop de réserve peut-être pour les mots non compris, comme pour les passages inexpliqués encore, tout le monde reconnaîtra, avec nous, que la laborieuse patience et le génie philologique qu'il a déployés dans toute la dernière partie de sa consciencieuse carrière ont laissé de grands et durables monuments. Que de rectitude dans les classifications ! que de rapprochements ingénieux ! quelle unique et prodigieuse sagacité !

Quant à la découverte grammaticale importante sur la règle de l'S (1), découverte qui régularise la langue romane, les bénédictins l'avaient seulement indiquée dans quelque note, mais sans en rien tirer. Duclos, en un mémoire d'ailleurs assez léger, lu à l'Académie des Inscriptions (2), avait dit en propres termes : « On peut faire une remarque sur nos anciens écrivains, soit en vers, soit en prose, c'est qu'ils écrivent presque toujours les pluriels sans S, et qu'ils en mettent au singulier. » Marot, dans son édition de Villon, avait en note remarqué, à un endroit, que cet auteur mettait l'S au singulier, selon Vasage des vieux. Mais la raison philologique n'a été aperçue que par Raynouard, ce qui constitue la vraie découverte. Ses travaux sur la langue romane

continuent donc dignement et avec éclat les travaux obscurs de Sainte-Palaye. Avec les écrits de Sismondi sur les littératures du midi, avec le glossaire de Roquefort, et les études de Wilhelm Schlegel (qui entretenait de nobles rapports scien-

(1) Usitée au singulier dans les cas directs, supprimée dans les cas obliques; usitée au pluriel dans les cas obliques, supprimée dans les cas directs.

(2) Sur l'origine et les révolutions de la langue française, janvier 1741.

tifiques avec Raynouard), ils ont contribué à appeler enfin l'attention sur une littérature méconnue et à rendre une valeur réelle à la langue de nos pères. On peut avancer, sans qu'il y ait matière à contradiction, que Raynouard, le premier et le plus ingénieux de ceux qui se sont occupés de ces travaux, laisse à la science un nom qui ne périra pas. Ce que Cuvier fit pour les fossiles, l'auteur de la Grammaire romane l'exécuta pour la littérature provençale.

Ces nobles et sévères recherches, ainsi que les soins du secrétariat de l'Académie française, occupèrent Raynouard pendant toute la première portion de la Restauration. Cependant le droit municipal et le grand mouvement communal du xne siècle, sur lequel les savants travaux de M. Augustin Thierry avaient attiré l'attention, le préoccupaient dès longtemps, et il avait amassé sur ce point une foule de textes et de documents. Les projets de réforme municipale, sous le ministère Martignac, furent une occasion politique pour Raynouard de publier le résultat de ses travaux (1). On ne peut méconnaître que, venant après MM. Parent-Réal et Dufey, et surtout après le remarquable livre de M. Leber,

il n'ait mieux établi que ses prédécesseurs la perpétuité du régime municipal romain dans les villes du sud, et même à Reims et à Paris. Mais il est impossible, ce nous semble, de suivre plus loin Raynouard, et les conséquences systématiques auxquelles il arrive nous paraissent beaucoup trop exclusives et absolues. Les travaux d'Hulmann et de Mlle de Lézardière. avaient déjà mis en lumière la conservation incontestable d'une partie des institutions romaines dans le midi; mais ce qu'il y a de vrai et de rigoureusement admissible en ce sens se trouve dans les savantes recherches de Savigny. Raynouard, dans son livre aussi plein, aussi riche que possible, de textes et de citations, a donc exagéré la perpétuité des

(1) Histoire du droit municipal en France sous les trois dynasties, 1829, 2 vol. in-8.

municipes romains et détruit à tort le grand mouvement social du xiiie siècle. « Le droit municipal, dit-il, ne pouvait se passer de privilèges conférés par les chartes des communes; mais celles-ci supposaient ordinairement l'existence préalable du droit municipal. » Cela peut être vrai jusqu'à un certain point, et nous ne le contesterons pas; mais on ne peut nier que le mouvement communal nouveau n'ait été presque entièrement méconnu par Raynouard. De même que les confirmations royales avaient un autre but que l'appât du gain, les chartes d'affranchissement tiraient leur origine non-seulement des traditions romaines, mais d'un besoin populaire, mais de la nécessité historique de l'introduction du tiers-état dans le développement national. Le but politique de Raynouard l'a conduit dans une fausse voie. En voulant donner au droit municipal la légitimité du temps, il a négligé des données qui avaient une valeur historique incontestable. Certes,

il y avait loin de la municipalité romaine, où les curiales étaient, pour ainsi dire, liés aux magistratures comme à une autre glèbe, et où on arrachait les prêtres aux autels pour les rendre à la curie (1); il y avait loin de là, disons-nous, aux jurats, aux mayeurs et aux échevins du xne siècle ! Et maintenant faut-il attribuer l'origine du mouvement communal à l'alliance des familles romaines et de la race germanique contre le régime féodal, ainsi que le veut M. d'Eckstein? Faut-il en croire le système de Raynouard, ou bien adopter exclusivement les vues des Lettres sur V Histoire de France, sans croire que M. Augustin Thierry ait quelquefois affirmé avec l'entraînement un peu absolu d'un noble martyr de la science? Si on voulait arriver au vrai, autant du moins que cela est donné à l'homme, Userait, ce semble, nécessaire d'adopter à la fois ces éléments divers, qui ont tous, non simultanément sans doute, mais successivement et pour leur part, contribué à l'établissement des institutions municipales. On peut encore reprocher à Raynouard d'avoir exagéré le

(1) S. Ambr., epist. 40, ad. Théod.

mauvais côté de la lèpre féodale, suivant une expression qu'il dit n'être pas une hyperbole déclamatoire. « On s'efforça, avance-t-il, de forger et de river les chaînes qui retenaient le peuple des campagnes attaché au pilori seigneurial.... Un des plus grands reproches, ajoute-t-il encore, que la féodalité me paraisse mériter, c'est d'avoir fait oublier aux Français, en les avilissant et les dégradant, qu'ils étaient les sujets d'un roi et les enfants d'un Dieu; elle les déshéritait ainsi du présent et de l'avenir. » On sent que les vieilles et émouvantes sympathies du temps de Caton d'Utique reparaissent là, malgré la sévérité de l'historien impartial. Ce n'est pas (à Dieu ne plaise!) que nous voulions nous

constituer le défenseur du régime féodal , et insérer comme nôtres quelques-unes des pages de M. de Boulainvilliers. Seulement tous ceux qui ont lu les leçons consacrées à l'examen du système féodal, dans X Histoire de la Civilisation en France, comprendront le côté, sinon louable, au moins fort pardonnable , négligé par Raynouard dans son appréciation. Les reproches qu'il fait à la chevalerie, bien qu'outrés, nous paraissent plus justes et mieux fondés; car cette époque a fourni la singulière et inexplicable coexistence de la barbarie dans les actions et de la pureté dans les idées. Il faut cependant qu'il y ait eu au fond un peu de cette noble bravoure, de ce dévouement poétique ridiculisé depuis avec tant de génie par Cervantes; et ce n'est pas à tort que les romans de chevalerie ont pu célébrer d'autres héros que Gui Truxel, Thomas de Marie et Hugues du Puiset. Raynouard, qui avait été si indulgent aux templiers, et qui, par la nature de son esprit franc et droit, était assez porté aux réhabilitations historiques, eût pu traiter avec un peu plus de bienveillance ces héros détrousseurs , ces brigands titrés , comme il les appelle. Daunou (1) a aussi reproché à Raynouard d'avoir trop insisté sur les élections religieuses, qui, à notre sens, provenaient

(1) Journal des Savants, juin 1829.

autant de l'esprit primitif du christianisme lui-même que de l'influence des municipes romains.

Sauf quelques pages éloquentes à propos de l'établissement du christianisme dans les Gaules, sauf le dernier chapitre, écrit avec une certaine énergie et beaucoup de vivacité et de mouvement, le style, d'ailleurs pur et parfaitement clair, de Y Histoire du droit municipal est à tout moment coupé par des alinéa dont l'isolement et la brièveté mettent un certain arrêt dans la pensée, qui

nuit à l'enchaînement des idées et force le lecteur à des efforts fatigants et à chaque instant renouvelés. On dirait un chemin rompu sans cesse, à angle droit, et qui perdrait par là ses marges doucement sinueuses et arrondies. Nous concevons facilement ce défaut chez Raynouard, dont l'organisme vif et bouillant ne le laissa jamais cinq minutes assis, et lui conserva jusqu'à la fin cette ardeur, que n'avaient pu éteindre un travail assidu et une nature concentrée et noblement voilée en ses profondes sensations.

Le but politique de Raynouard dans V Histoire du droit municipal était le rétablissement des privilèges communaux détruits par Louis XIV. L'indépendance de l'administration locale et le choix libre des magistrats destinés à surveiller les intérêts particuliers lui semblaient une des régénérations les plus importantes de l'ordre politique. Nous ne chercherons pas à atténuer cette noble conviction. Peut-être serait-il bon cependant de conseiller à ceux qui partagent cette généreuse illusion la comparaison de l'état actuel des villes en France, par rapport au pouvoir central, avec l'état des cités du moyen âge envers la féodalité et la royauté. Cela fait, et l'analogie cherchée sans qu'on ait pu la trouver, il faudrait persuader au législateur, s'il avait du temps à perdre, d'assister aux délibérations d'un conseil municipal de province et d'étudier quelque temps le caractère général du maire et des adjoints, qui ont remplacé les jurats dans l'antique échevinage. Nous doutons qu'après avoir vu ce qu'il y a d'étroit et d'arriéré dans les ad-

ministrations locales, on en vienne à désirer le rétablissement de la commune du xne siècle ou de la curie romaine. La France n'est plus dans les mêmes conditions, et, si quelques-uns des anciens privilèges municipaux peuvent encore être utiles, la plu-

part, selon nous, appartiennent à une société qui a fait son temps. — Raynouard s'occupait, dans ces dernières années, d'un nouveau travail sur les troubadours, qui devait avoir six volumes, comme le premier. L'auteur, ayant d'abord comparé les formes grammaticales, voulait faire la même chose pour les lexiques. Le gouvernement avait souscrit pour deux cent cinquante exemplaires à la première collection par l'entremise de M. de Blacas. Cette fois, Raynouard est mort avec la crainte que son beau monument ne reste inachevé. Cette pensée amère lui fut d'autant plus présente à sa dernière heure, que la fortune honorable due à ses infatigables travaux avait été absorbée presque en entier dans ces dernières années. On l'a dit sur sa tombe, le temps est venu de soulever le voile d'une générosité aussi modeste que rare. Quand il eut appris les pertes considérables de sa famille, Raynouard se regarda comme solidaire d'engagemens qui n'étaient pas les siens. Lui qui montrait tant d'économie dans la vie de tous les jours, il n'hésita pas un instant, et ce sacrifice ne parut point lui coûter. C'est ainsi que, plus jeune, avocat encore, il s'était chargé d'un procès à propos d'une prise maritime. Personne n'avait voulu défendre cette cause sans espérance, qui paraissait pourtant juste à Raynouard, auquel on avait offert une forte part dans le gain. Le procès réussit, et il s'agissait de 300,000 francs pour l'avocat, mais il ne voulut rien accepter, et il réclama seulement 60 francs de frais d'avances. Si Fournel vivait encore, il eût pu recueillir ce trait, qui eût peut-être été le seul du même genre dans son Histoire des avocats.

Dès la reprise du Journal des Savants, en 1816, Raynouard en fut l'un des rédacteurs les plus assidus; il y publia, en vingt ans, cent quatre-vingt-douze articles, depuis le compte rendu du Roman de la Rose, édité par Méon, jusqu'à l'examen des

récents volumes de Y Histoire littéraire, qui a paru après sa mort. — A propos de Y Histoire de Pie Vil, de son collègue M. Artaud, il écrivait au Journal des Savants, il y a quelques mois, ce parallèle entre l'empereur et le pontife; la haine du vieux citoyen dévoué à la liberté, et peut-être aussi un peu d'amour-propre de poète blessé et mal guéri, y apparaissent, malgré la sévère austérité du savant :

« Napoléon s'éleva lui-même au rang suprême avec une hardiesse préméditée; il n'attendit pas que la fortune vînt à lui, il la brusqua avec succès, et, renversant tour à tour les barrières qui le séparaient du pouvoir, il se fit premier consul, il se fit empereur. Chiaramonte, modeste dans ses vœux, heureux de son obscurité, fut appelé successivement, et presque malgré lui, à des dignités ecclésiastiques; et, quand tous les suffrages se réunissaient pour lui offrir la tiare pontificale, il se refusait encore le sien... L'un, fils de la liberté, parvenu en se déclarant son défenseur, l'a étouffée dès qu'il a pu le faire avec impunité; l'autre, fils de la religion, n'a cessé de lui consacrer tous ses instants, tous ses vœux, et, acceptant pour elle les chagrins, l'exil, la prison, lui est demeuré fidèle jusqu'au dernier soupir. »

Puis à la mort résignée de Pie VII, jouissant du sentiment de sa vertu et de cette espérance qui n'abandonne jamais l'opprimé, Raynouard oppose la fin inquiète de Napoléon dans l'exil. Après avoir montré le captif de Sainte-Hélène, par un de ces retours de fortune qui sont la leçon de l'histoire, envoyant demander un confesseur à ce même pontife auquel ses agents avaient refusé l'accomplissement de cette consolation religieuse, il finit par conclure, comme cela n'est pas étonnant de sa part, que Bonaparte a su subjuguier l'admiration, mais qu'il ne mérite pas la re-

connaissance. — Il ne faut pas croire que tous les articles de Raynouard, au Journal des Savants, soient écrits du même style que le fragment qui précède. Mêlé sans cesse de citations, et loin d'être plein et nourri comme ici, il tourne souvent à la concision. On eût même dit, dans les derniers temps surtout, qu'à force de parler des vieux poètes, il leur emprun-

tait quelques-unes de ces vieilles formes elliptiques, où le verbe fait presque défaut.

Raynouard, affligé et triste des places vides que la mort laissait chaque jour à côté de lui, et sentant sa santé s'altérer de plus en plus, mourut à Passy le 27 octobre 1836. Son convoi nous a laissé une impression triste. L'auteur des Templiers était, depuis trente ans, membre de l'Académie, dont il pouvait passer, ainsi qu'on l'a fort bien dit, pour la loi vivante. Toujours associé à ses travaux, il avait formé pour elle la collection complète des œuvres des académiciens depuis la fondation. Eh bien ! nous le disons à regret, quatre membres seulement assistèrent à cette cérémonie dernière. Encore M. de Pongerville, directeur, et M. Villemain, secrétaire perpétuel, y étaient-ils désignés par leur charge. On assure qu'un des deux autres membres, habitant Passy (Michaud), et qui sait aiguiser tout l'esprit mordant du xvnr siècle sous le couvert des convictions politiques d'une autre époque, ne put s'empêcher de dire en voyant ce nombre de quatre : « Il ne nous manque qu'un zéro pour être au complet. » Le premier corps littéraire d'Europe avait-il oublié son ancien secrétaire perpétuel au milieu des travaux d'érudition qui ont occupé exclusivement toute la dernière partie de sa vie, et voulut-il le punir sur sa tombe de cette prédilection pour l'Académie des Inscriptions, dont les membres ont assisté en grand nombre aux obsèques de

leur confrère assidu? Nous ne savons. Mais quand Raynouard, il y a quelques mois, devant sa fin prochaine, insista pour faire accepter à son ami, M. de Pongerville, la présidence de l'Académie française, ne pressentait-il pas cette triste indifférence? ne voulait-il pas au moins qu'une voix aimée retentît sur sa tombe ? Nous serions presque tenté de le croire.

Jusqu'ici et à dessein, nous n'avons guère été que simple narrateur. Nous convient-il en effet, à nous qui n'avons connu Raynouard que dans les derniers temps, de tracer le portrait de cette nature rude au dehors, peu faite au monde, un peu rugueuse en ses contours, mais bonne et facile sous l'écorce, et

cachant aux secrets replis une sensibilité d'autant plus vive, qu'elle était conservée et refoulée à l'intérieur, sans jamais percer ce qu'il y avait de sauvage et d'inculte dans l'enveloppe?

Comme homme privé, il possédait ce dévouement inviolable en amitié, cette sincérité d'enfant, cette religion du devoir, ce langage mâle et bref, ces reparties tranchées, ce caractère tout en dehors, qu'un grand critique note chez Corneille. Vif et sans hésitation dans ses mouvements comme dans ses actions, là il rompt subitement un mariage noué, à cause d'une crème demandée d'un ton de colère; ici, avec une aussi prompte et aussi irrévocable résolution, il donne, sans cause apparente, sa démission de secrétaire perpétuel. Jamais il ne regretta ces dernières fonctions, et récemment encore, a dit une voix éloquente sur sa tombe, il se félicitait que son brillant héritage fût passé entre des mains faites pour en augmenter l'éclat. Philosophe pratique, rempli de franchise et de simplicité dans ses conseils littéraires, facile aux jeunes gens, et plein d'obligeance, sans démonstration vaine, Raynouard vivait depuis longtemps loin du monde, adon-

né aux travaux d'érudition, auxquels il se mettait avant le jour, ce qui le renvoyait au sommeil à l'heure où nos soirées commencent. On ne l'y rencontrait jamais. C'est à peine si dans les premiers temps il avait fréquenté les dîners de Cambacérès, qu'il connaissait d'autrefois. Il vit cependant, vers 1815, Mme de Staël, et ses Mémoires contiennent le récit fort curieux de cette entrevue piquante avec l'auteur de Corinne. M. Guérard lui a aussi entendu raconter avec infiniment d'esprit un voyage d'agrément (l'unique sans doute de sa vie) où les couplets, l'impétueuse gaïeté et la boutade provençale si incisive ne firent point défaut.

Érudit, Raynouard mit toujours autant de franchise dans ses systèmes que de persévérance dans ses travaux. Les contradictions ne le fâchaient pas, et en fait de discussions scientifiques il disait : « Tirez des étincelles des cailloux, tant que vous voudrez, mais ne vous les jetez pas à la tête. » Poète, il avait cette manière forte et simple, solennelle et sobrement arrêtée, qui

le séparait de l'école descriptive de l'Empire. Sa poésie, pourtant, était de celles qui se lient en quelque sorte à un certain mouvement du sang, à la chaleur et au nerf de la jeunesse. Plus tard il se retira absolument vers l'érudition et les travaux sévères. Après avoir, à son beau moment, éclaté avec l'accent sonore de l'hémistiche cornélien, après avoir déployé la vigueur serrée, le coup dé fouet, comme il disait avec son accent provençal fortement prononcé, son talent se sépara du public par une austère réserve, par une noble susceptibilité; il se mit sous la remise, ainsi qu'il disait encore, pour ne plus s'adresser à la foule, mais aux hommes rares et sérieux que préoccupe l'histoire du passé. — A propos d'accent provençal, Daunou disait que Raynouard en

avait l'esprit rude, de même que Sieyès, dans son parler agréable, en avait l'esprit doux.

En mourant, Raynouard laisse presque la dernière place vide parmi ces écrivains laborieux et infatigables comme dom Rouquet, Ducange, Godefroy, et dont Daunou, peut-être, fut le dernier et vénérable représentant. Pour le travail, en ajoutant la sagacité, c'était le Daru de la science littéraire. Avec la vie brisée, répandue et sans suite, comme elle le devient de plus en plus en ce siècle, les grands monuments paraissent presque impossibles à édifier. Y a-t-il beaucoup d'écrivains de notre époque dont on pourrait dire à la fois comme de Raynouard : Il a reconstruit une langue, il a produit la dernière tragédie française, et, avec un caractère désintéressé et intègre, il a défendu la liberté?

RÉCEPTION DE M. FLOURENS A L' ACADÉMIE FRANÇAISE

M. Michaud était un des plus malicieux causeurs de notre temps, et, s'il avait jamais pu deviner que M. Flourens lui succéderait à l'Académie française, nous aurions quelques mots piquants de plus. Ce n'est pas que M. Michaud eût le droit d'exiger qu'on fût excellent orateur. Il racontait lui-même, avec cette fine bonhomie qui donnait tant de charmes aimables à son commerce, que, nommé, en 1815, à la chambre des députés par le département de l'Ain, il avait voulu monter à la tribune, et était resté court. L'échec était déconcertant, et M. Michaud se crut perdu. Mais, en avouant sa déconvenue, il ajoutait : « J'avais tort... Bon,

s'écrièrent les autres, celui-là ne parlera pas, et c'est de ce jour que data mon crédit. »

(1) Voir Revue de Paris, 5 décembre 1840.

M. Flourens à l'Académie ne courait pas le danger de M. Michaud à la chambre; on n'improvise pas à l'Institut, et l'on a tout le loisir d'assurer son éloquence. Mais la parole préparée de M. Flourens lui sera-t-elle aussi profitable que fut à M. Michaud ce silence forcé et involontaire? Son crédit s'en augmentera-t-il? Je le désirais sincèrement avant la séance, et à l'heure qu'il est je n'ose tout à fait l'espérer. M. Flourens est un homme de mérite, un écrivain sage, lucide, estimable, que la presse a traité dans ces derniers temps avec une violence de mauvais goût, avec une souveraine injustice. Il y a dans le plus célèbre livre de l'homme de génie dont M. Flourens s'est fait imprudemment le concurrent, il y a dans Notre-Dame de Paris un fort remarquable chapitre qui est intitulé : Un Maladroit Ami. Les jeunes et farouches Sicambres littéraires qui forment la suite indisciplinée et rebelle, j'aime à le croire, de M. Victor Hugo, s'en devraient souvenir. Loin d'assurer par ces excès d'orgueil, par ces invectives grossières, la légitime candidature de l'auteur des Feuilles d'Automne, ils la risquent et la compromettent. Ces formes prétorienne sont tout à fait hors du domaine académique, comme elles sont en dehors de l'urbanité et des convenances. M. Victor Hugo est un très-grand poète à coup sûr, et, quand il s'agit de son entrée à l'Académie, on peut ne pas discuter les titres, car ses droits sont éclatants. Dans la sévérité classique de mon point de vue, j'aurais, on le suppose, bien des réserves à faire, des réserves absolues sur beaucoup de points; j'aurais à prêter à la critique, sur cet immense talent qui s'égare et s'obstine, la voix banale de

Cassandra; mais ce n'est pas le lieu assurément. Ce qu'il suffit de remarquer et de maintenir, c'est que, s'il est permis à Olympe, dans la lyrique magnificence de ses strophes, de se chanter à lui-même l'hymne de sa destinée, il est bon aussi de ne pas transporter dans la prose courante des journaux ces formes plus que personnelles. M. Hugo, après tout, peut bien condescendre à traiter d'égal à égal avec l'Académie. J'entends éternellement objecter que l'Académie n'a dans son sein ni M. de Béranger ni M. de La Mennais. Mais, mon Dieu!

la réponse est simple. M. de Béranger ni M. de La Mennais ne se sont jamais présentés, et l'usage veut qu'à l'Académie on se mette officiellement sur les rangs. L'Académie n'a dérogé à cette coutume ni en faveur de Montesquieu, ni en faveur de Voltaire, et je ne vois pas pourquoi elle commencerait aujourd'hui. Cela date du xv^e siècle. D'Andilly, on le sait, avait été nommé directement, et il refusa par humilité chrétienne. De là le règlement de l'Académie. Assurément le cas n'est pas applicable au temps présent* et, si M. de Béranger ou M. de La Men* nais refusait, cène serait pas, j'imagine, par humilité, et surtout par humilité chrétienne. Mais soyons vrais. Sans vouloir soupçonner d'affectation cette modestie persévérante, ne peut-on pas dire que l'illustre chansonnier a un peu la coquetterie de briller par l'absence? Et d'autre part, comment le prêtre transformé en tribun, et qui prêche l'amour absolu de l'égalité, pourrait-il accepter une distinction même académique? L'Institut est sans doute supprimé dans les plans des communistes.

Nous voilà bien loin de M. Victor Hugo et surtout de M. Flourens, et plus encore de M. Michaud.

De l'auteur des Orientales, je ne dirai plus qu'un mot. Une compagnie qui compte dans son sein les plus grands noms de notre temps, des écrivains comme M. de Chateaubriand et M. de Lamartine, des penseurs comme M. Cousin, des maîtres de la parole comme M. Guizot, comme M. Thiers, comme M. Villemain, des poly graphes spirituels comme M. Nodier, un pareil corps a droit d'être traité avec quelque sérieux, avec quelque réserve, surtout par les candidats. Sans croire le moins du monde que le titre d'académicien soit une armure enchantée, M. Hugo devrait rappeler à ceux de ses amis qui le défendent en sectaires que les injures n'ajoutent rien aux bonnes raisons. M. Fiourens se vengerait d'une manière bien spirituelle, s'il donnait aujourd'hui sa voix à M. Victor Hugo.

Il eût fallu aussi beaucoup d'esprit à M. Fiourens pour se tirer avec succès de son discours de réception. M. Fiourens a voulu se montrer élevé, méthodique, sévère; il a été froid, didactique,

terne. Au lieu de chercher à imiter d'Alembert, il fallait songer à Fontenelle; c'était le cas surtout en célébrant une mémoire aussi aimable que celle de M. Michaud. Pourquoi chercher les applaudissements (qui ne sont guère venus d'ailleurs) par des allusions mesquines à la question d'Orient, aux cendres de Napoléon et au musée de Versailles? pourquoi parler des croisades et du moyen âge en homme qui voit encore la chevalerie à travers le Tancrède de Voltaire plutôt que dans le livre de Sainte-Palaye ? J'apprécie les difficultés de la position : M. Flourens n'était pas à l'aise; il se sentait à la place de M. Victor Hugo, et il savait de plus que M. Mignet, habitué à tous les succès et familiarisé avec ces luttes de l'Institut, allait lui répondre.

M. Flourens n'a pas rappelé la bizarre destinée académique de M. Michaud, mais il l'a enviée sans doute. Par une singularité exceptionnelle, M. Michaud, qui en 1813 avait succédé à Cailhava (qui sait aujourd'hui le nom de Cailhava?), ne fit pas de discours de réception. Quoiqu'il se soit essayé depuis à la chambre (on l'a vu), il n'osa ni ne voulut lire de harangue à l'Académie. Les bouleversements politiques de la Restauration lui permirent de siéger sans se conformer à la formalité habituelle. Il disait souvent : « Je n'aurai pas le bonheur de Cailhava, et je serai mal loué sans doute. » Je ne veux pas dire que ce fût là une épigramme prophétique contre M. Flourens. A plusieurs endroits, au contraire, de son discours, M. Flourens parle d'un ton simple et bien senti des qualités et du caractère de M. Michaud. Il y a même quelques parties qui ne manquent pas d'un certain art sobre, rigoureux, précis. Ces qualités avec un peu plus de couleur çà et là, se distinguaient déjà dans un remarquable morceau sur Cuvier, que M. Villemain a pu citer avec éloge à propos de Buffon, et cela à une date où personne ne s'avisait de vouloir transmettre à M. Flourens la difficile succession de Condorcet et de Fourier.

Les éloges académiques, dans la solennité de leur pompe, ne s'abaissent pas aux détails, ne se compromettent pas aux petits

livres. Ce scrupule a ses inconvénients pourtant, car, à la longue, on cesse d'être exact. Ainsi, en sortant de la dernière séance de l'Académie, on pouvait s'imaginer que M. Michaud n'avait écrit que X Histoire des Croisades, le Printemps d'un Proscrit y la Correspondance d'Orient, des poèmes enfin et de gros livres; on pouvait croire surtout que le publiciste monarchique n'avait jamais écrit que les articles royalistes de la Quotidienne. L'ensemble est fidèle sans doute; mais le détail est faus-

sé. Je ne crois pas manquer à la mémoire de M. Michaud en recueillant sans art et dans le désordre où ils me viennent, à la hâte et en ces deux jours, quelques détails moins familiers à tous. Chacun a lu les livres dont nous parlait M. Flourens; rappelons, au contraire, quelques brochures vieilles, quelques traits oubliés. On est effrayé de toucher au passé; le moindre rayon fait repaître mille atomes inconnus.

Il a été déjà parlé, par des juges compétents et informés, de la vie de M. Michaud. M. Merle dans de spirituels articles, M. Poujoulat dans des pages chaleureuses, ont raconté une foule de mots heureux et de traits touchants qui font aimer le caractère de leur ami et regretter le charme de ses relations. Mais, malgré le laisser-aller de l'affection et le déshabillé du récit, ces curieuses notices, auxquelles il faut renvoyer, ne disent pas tout et ne pouvaient tout dire. En un mot, le fondateur de la Quotidienne n'a pas toujours été royaliste, au moins royaliste comme on le dit, et ce n'est pas à la Quotidienne que sur ce point il convenait de se souvenir. On a presque donné à M. Michaud l'inflexible logique, le noble entêtement de Joseph de Maistre. Quoiqu'il faille rabattre de cette prétention, le spirituel et malin publiciste ne perdra pas dans notre estime. C'est quelque chose d'avoir toujours été sincère et d'avoir abandonné le succès pour le malheur. Beaucoup ont changé de notre temps, mais peu ont abandonné la cause du pouvoir pour une cause perdue.

Joseph Michaud était né en 1709, à Albens, petit village voisin de la Savoie. Son père, bon notaire de l'endroit, l'envoya faire ses études à Bourg-en-Bresse. Avingt-deux ans, M. Mi-

chaud vint à Paris, préoccupé déjà d'idées littéraires que la politique devait bientôt interrompre. On était en 91. M. Michaud

débuta par un Voyage littéraire au Mont-Blanc, courte bluette mêlée de prose et de vers, qu'il dédia à Mme de Beauharnais. Il paraît que quelques années auparavant les excursions au Mont-Blanc étaient devenues fort en vogue, et, dans le caprice de l'opinion, avaient succédé à la mode des ballons, qui avaient eux-mêmes détrôné les baquets de Mesmer. « Je suivis la foule, dit M. Michaud; la patrie n'était point en danger alors; on pouvait la quitter sans être compté parmi ses ennemis. » Malgré les préoccupations politiques, l'enjouement l'emportait, et à ses réflexions morales M. Michaud joignait quelques folâtres souvenirs de Chappelle et de Bachaumont. En somme, on ne devinerait pas que ce petit voyage, fait en compagnie de je ne sais plus quel gros prieur normand et de plusieurs petites maîtresses, fut écrit à la veille de la Convention. Il y avait déjà des traits spirituels dans l'opuscule de M. Michaud, surtout contre les couvents; ainsi, à propos des bernardins de Haute-Combe :

Les moines ont quitté le monde, Mais le monde les a suivis.

Une apothéose de Franklin montrait combien les sympathies du jeune écrivain l'avaient rattaché dès l'abord au mouvement des esprits de son temps, aux rapides conquêtes de la liberté :

Auguste liberté ! tout fléchit sous ta loi ;

Les sceptres des tyrans se brisent devant toi...

Une vive ardeur de polémique s'empara donc de M. Michaud, qui sentit dès lors le besoin de se mêler aux luttes terribles qui retentissaient autour de lui.

11 commença par mettre en vers la Déclaration des droits de V homme. Je n'ai pu réussir à retrouver cet opuscule, qu'on a vou-

lu, après coup, faire passer pour royaliste. Mais M. Quérard, dans son travail bibliographique, semble avoir rétabli la vérité sur ce point. Quelque fine ironie se mêlait peut-être aux H. 11

réflexions du jeune écrivain, comme il convenait à cet esprit railleur, mais au fond c'était une adhésion.

Cette adhésion de M. Michaudaux principes de 89 se retrouve d'ailleurs plus marquée, et tout à fait manifeste, dans deux autres opuscules, dont le premier fut inséré dans la Décade philosophique de 94, et le second dans X Almanach des Muses de 95. Ce sont deux pièces de vers, l'une sur Ermenonville et le tombeau de Rousseau, l'autre sur l'immortalité de l'âme. Il n'y a sans doute aucune poésie dans ces rimes médiocres, dans ces alexandrins d'une trame fort plate, mais on s'y sent au moins en pleine révolution. Il est dit de Jean- Jacques :

... Son âme impatiente S'élançait au delà des siècles, et les temps Déroulaient à ses yeux la chute des tyrans...

Voilà pour la politique. La religion elle-même n'était pas épargnée :

L'ignorance a cédé son empire au génie; L'erreur, le fanatisme et la discorde impie, D'un sol heureux et libre ont fui de toutes parts...

Nous sommes loin des apostrophes royalistes du Printemps d'un Proscrit. Et que dites-vous de ces vers :

Ah ! si jamais des rois et de la tyrannie Mon front républicain subit le joug impie, La tombe me rendra mes droits, ma liberté, Et mon dernier asile est l'immortalité !

Ce projet de suicide démocratique était une promesse de poète, et M. Michaud, on le pense, ne le réalisa ni au 18 brumaire, ni à la Restauration.

Je dirai tout à l'heure quels motifs déterminèrent M. Michaud à prendre ainsi couleur, à adopter un drapeau qu'il devait si vite abandonner, auquel déjà il avait été ouvertement infidèle. Mais qu'on me permette d'abord une citation. Je n'aime

pas les citations en général; mais celle-ci est piquante et inattendue : ce ne sera pas la dernière. M. Michaud avait imprimé dans la Décade son petit poème sur Rousseau, poème fort pâle et insignifiant. Dans le tirage à part qu'il fit faire, le futur historien des croisades ajouta une dédicace à son frère, qui se battait alors aux frontières dans les rangs de la république. Cette épître, fort rare comme on imagine, est tout à fait inconnue, et c'est à peine si M. Barbier lui-même en a inséré un membre de phrase dans son Dictionnaire des Anomjmes. M. Michaud parle à son frère : « Tu n'as pas oublié les délicieuses soirées que nous avons passées ensemble à étudier le Contrat social. Loin du tumulte des factions, Rousseau réunissait alors toutes nos affections et toutes nos pensées. Nous écoutions ses leçons avec la docilité d'Emile, et son génie prophétique charmait nos veilles, et nous montrait dans l'avenir le triomphe de la liberté et de la vertu. Tu as laissé les livres de Jean-Jacques pour aller défendre ses principes au milieu des combats. Moins heureux que toi, je suis resté sur le sanglant théâtre des discordes civiles. Tandis que le canon de l'ennemi grondait sur ta tête au camp de Jemmapes et de Fleurus, ton frère était à Paris sous le glaive des assassins et des bourreaux; notre mère, qui forma nos cœurs aux vertus simples de la nature, avait été jetée dans les fers... » Et plus loin : « Une seule

nuit a mis un intervalle de plusieurs siècles entre nous et la tyrannie... Notre ancien maître, l'immortel Jean- Jacques, est porté au Panthéon au bruit des victoires remportées sur les tyrans étrangers et sur la horde - sacrilège qui leur préparait des triomphes dans l'intérieur de notre patrie. La dernière heure du crime a sonné à l'horloge du monde... Braves guerriers, achevez de renverser les colonnes ennemies sur les rives du Rhin et de la Meuse, tandis que vos frères s'occupent de délivrer les bords de la Seine et de la Loire des brigands qui en ont ensanglanté les rives. Le moment n'est pas éloigné, mon cher frère, où nous nous embrasserons sur les derniers débris de la tyrannie. » Assurément ce n'est pas là le ton habituel de M. Michaud. Comment expliquer cette apo-

théose du Contrat social chez l'homme qui devait se ranger plus tard aux théories absolutistes de M. de Bonald? D'où venaient ces malédictions contre la Vendée delà part du futur et loyal admirateur des Bonchamp et des La Rochejacquelein? On va le voir.

Dès son arrivée à Paris, M. Michaud, malgré quelques velléités libérales, s'était trouvé jeté dans le monde royaliste. Ses liaisons l'y engagèrent de plus en plus, et, comme l'a dit éloquemment M. Mignet en répondant à M. Flourens, il n'aperçut, dans l'enfante-ment de la société nouvelle, que la douloureuse fin de la société ancienne. Le spectacle d'une vieille monarchie qui s'abîmait l'intéressa au passé, tandis que les excès sanglants de la Révolution victorieuse le dégoûtaient du présent. Dans l'entraînement des circonstances, dans la contagion nécessaire des sentiments et des idées d'alors, M. Michaud partageait sincèrement sans doute quelques-unes des opinions extrêmes que nous venons de lui voir

revêtir tout à l'heure d'une forme si exaltée. Mais c'étaient là, avant tout, des gages extérieurs qu'il cherchait à donner pour sa sécurité ; c'était une adhésion momentanée, une concession temporaire envers un régime sous lequel il avait couru déjà bien des dangers. Effrayé, M. Michaud voulait donner le change. Telle est au moins l'explication que lui-même offrait plus tard.

Un biographe a dit que M. Michaud avait fondé la Quotidienne, à la fin de la Convention, en octobre 95. C'est une erreur grave. La chronologie importe ici pour l'honneur, pour la réputation de M. Michaud, pour prouver que sa poésie républicaine fut surtout une fiction destinée à le préserver des vengeances démagogiques qui le menaçaient alors, et qui, malgré cette soumission subite et bien complète, ne tardèrent pas à l'atteindre.

Le premier numéro de la Quotidienne parut le 22 septembre 92, et cette publication se continua jusqu'à la fin d'octobre 93. Les tendances royalistes de ce journal le firent proscrire. Des trois fondateurs, deux, M. de Rippert et M. Michaud, furent

obligés de se cacher, et le troisième, Coutely, porta sa tête sur l'échafaud. La chute de Robespierre ne suffit pas à préserver M. Michaud. Après avoir reparu quelque temps sous le titre de Tableau de Paris, la Quotidienne reprit son ancien nom dans les premiers mois de 95. M. Michaud y travailla plus activement que jamais, toujours dans le sens royaliste. Une des pages les plus éloquentes qu'il ait écrites date d'alors. C'est une protestation énergique, touchante, passionnée, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Marie-Antoinette. M. Michaud, très-jeune encore, et qui, sous la Terreur, n'avait pas montré suffisamment peut-être le courage de son opinion, retrouvait ici, pour le souvenir d'une femme, d'une reine oubliée, tout l'aventureux dévouement qui lui

avait fait défaut. L'article fit grand scandale, et M. Michaud fut obligé de se dérober. Quelques semaines après, au 13 vendémiaire, il osa, avec Fiévée, présider la section du Théâtre-Français. L'appui victorieux prêté par Bonaparte à la Convention renversa l'émeute et fit fuir M. Michaud. Le courageux journaliste fut arrêté à Chartres , et le représentant Bourdon (de l'Oise) donna ordre de le transférer à Paris , attaché à la queue d'un cheval , ce que les gendarmes, par pitié pour cette santé toujours frêle et délicate, n'osèrent exécuter. Avant son jugement, M. Michaud parvint à s'échapper, et , condamné à mort « pour avoir, par son journal , provoqué le rétablissement de la monarchie , » il fut exécuté en effigie sur la place de Grève.

Un an après, M. Michaud purgea sa contumace et fut acquitté. Il reprit alors la polémique de la Quotidienne , qui , selon les exigences du temps, avec des intervalles, prenait, quittait, reprenait son titre, et s'interrompait pour reparaître encore sous les noms de Bulletin politique et de Feuille du jour. M. Michaud n'en était pas à sa dernière proscription. On ne saurait se figurer la violence de la presse d'alors. Nos journaux, qui pourtant ne sont pas l'aménité même, n'en donnent qu'une bien faible idée.

M. Michaud eut, sous le directoire, à soutenir bien des que-

relies, à traverser bien des orages. Il attaquait vivement les montagnards dans son journal, et entre autres Joseph Chénier. Le tribun , avec cette bile amère qu'il ne sut contenir que devant Bonaparte, s'en vengea par quelques traits sanglants qu'on peut retrouver dans ses satires, et dont le souvenir perce encore, malgré l'effort d'impartialité, dans le Tableau de la Littérature. Joseph Chénier avait traité Michaud de folliculaire obscur; il l'avait mêlé à la populace des sots; il avait à son occasion prononcé les

mots de calomnie et de bêtise. M. Michaud se vengea avec colère, avec cruauté. C'est la seule fois peut-être où il ait été violent, où il soit sorti de sa modération habituelle; mais aussi quelle violence ! quelle haine !

Le pamphlet contre Joseph Chénier était intitulé : Petite dispute entre deux grands hommes. C'est une satire en vers assez mauvais , mais fort plaisants. Si le cadre n'est pas neuf, les détails pétillent d'esprit. M. Michaud suppose une dispute entre Chénier et le député Riou, et la querelle se termine comme dans le Lutrín : les interlocuteurs se jettent à la tête leurs livres et ceux de leurs amis , la Clef du Cabinet de Garât , le Rapport de Daunou. Toutes les tragédies du « cygne de Turquie » (on se rappelle que les Chénier étaient nés à Constantinople) sont énumérées sans pitié, et l'on voit voltiger tour à tour :

Un bon mot enfermé dans un très-gros volume... ou bien :

Toute l'édition d'un petit madrigal...

Le dénouement n'est pas fort ingénieux, mais il est bien tourné et fait rire. L'esprit soporifique de Joseph Chénier finit par endormir tous les acteurs, jusqu'à la sentinelle de Louvet chez qui se passe la scène.

Les faibles littéraires de Joseph Chénier sont raillés fort plaisamment par M. Michaud qui se moque beaucoup de X égalité

rimant toujours avec liberté, et fà patrie s'accouplant forcément avec tyrannie.

Si le désir, comme il le dit, de « confondre un homme vain et orgueilleux » avait seul poussé M. Michaud à publier cette blue-tie, s'il n'avait même Tait que se moquer du rôle de dupe joué par

Marie-Joseph; s'il s'était contenté de lui dire, à lui et à ses amis : « Soyez les oies perpétuelles du Capitole et les dindons éternels de la Révolution, » on n'aurait pas à protester, le goût protesterait seul contre ces tristes excès de la langue révolutionnaire. Mais M. Michaud ne s'en est pas tenu là, il a contribué plus que personne à propager contre Marie-Joseph une accusation terrible qu'on aime à croire fausse, un bruit sanglant qu'on aime à croire calomnieux. L'ombre vengeresse d'André reparait à tout instant dans cette satire, et Caïn-Chénier, comme l'appelle le poète par une plaisanterie odieuse, répond avec l'Écriture : « Numquid sum custos fratris met? » M. Michaud voit dans le Timoléon de Marie-Joseph une infâme justification :

Le grand Timoléon vint apprendre aux Français

Que la fraternité n'était qu'une chimère,

Et qu'on pouvait sans crime assassiner son frère.

Et en parlant de son dernier livre qui n'avait pas réussi :

Il s'en va chez les morts, en attendant son père, Rejoindre Charles IX et ses autres parents, Car dans cette famille on ne vit pas longtemps.

M. Michaud osait même dire :

Je sais bien que Chénier, fidèle à Melpomène, Peut tuer ses héros ailleurs que sur la scène.

C'est là peut-être la seule mauvaise action de M. Michaud, et encore est-ce l'habitude perfide de la polémique quotidienne qui la lui a inspirée. On va si loin malgré soi dans cette guerre

avancée de la presse ! on est si facilement entraîné au delà des bornes dans cette lutte de tous les jours, où la vue des grands horizons est voilée par la fumée du combat ! C'est un des graves dangers de ce métier de journaliste, de laisser ainsi s'énerver, s'émousser en soi le strict sentiment du vrai et du bien, et, sous l'aiguillon, de se porter en revanche aux excès amers des représailles, aux injustices violentes des partis. Quelques-uns s'en préservent, mais beaucoup y succombent. M. Michaud était d'une nature bienveillante et douce; c'était un honnête homme dans le meilleur sens du mot. Il se félicitait même dans ses derniers jours de n'avoir pas une rancune, un ressentiment, et il se flattait de n'avoir pas un ennemi. A quelles exagérations pourtant la presse ne l'a-t-elle pas poussé !

La police inquiète du Directoire, qui préludait aux vexations de la police impériale, se préoccupa beaucoup de M. Michaud. Arrêté cinq fois en quelques mois, il fut condamné deux fois à mort, et parvint toujours à s'échapper. Il racontait souvent depuis qu'enfermé dans un cachot de la Conciergerie avec un jacobin forcené, il reçut communication de la liste des jurés qui devaient le juger. Son embarras était grand, car il n'en connaissait aucun, et ne savait sur qui exercer son droit de récusation. L'idée pourtant lui vint de choisir tous ceux qu'exclurait son compagnon, c'est-à-dire les honnêtes gens, et il fut acquitté.

La Quotidienne cessa définitivement de paraître en septembre 97, pour n'être reprise qu'en 1814, par M. Michaud encore, qui associa, entre autres, Berchoux et M. Merle à la nouvelle défense de ses principes.

Proscrit au 18 fructidor avec plusieurs de ses collaborateurs et de ses amis, avec Fontanes qu'il aimait, avec La Harpe que, mal-

gré la différence d'âge, il produisit le premier dans le monde royaliste après sa conversion, M. Michaud se réfugia dans les montagnes du Jura. C'est là qu'il écrivit, pour se distraire, le Printemps d'un Proscrit, poème qui, avec le temps, a singulièrement perdu de sa fraîcheur printanière, mais dont on garde du collège quelque aimable souvenir. C'est un accent affaibli et

gracieux encore de cette Pitié de Delille qui a inspiré à son tour plusieurs lettres spirituelles à M. Michaud.

Après trois ans d'exil, le 18 brumaire permit à M. Michaud de revenir à Paris; mais il s'aperçut vite des projets du premier consul. Les espérances royalistes du fondateur de la Quotidienne étaient renversées ou au moins ajournées; aussi protesta-t-il dans un pamphlet oublié qui est pourtant son chefd'œuvre. Si un pamphlet sérieux pouvait vivre en France, je n'hésite pas à dire que celui-là durerait. Jamais M. Michaud n'a eu autant d'esprit, autant de verve, autant de talent. Cette brochure est une vraie date. Elle est au seuil de l'Empire ce que seront à sa chute l'Esprit de Conquête de Benjamin Constant et le Buonaparte et les Bourbons de M. de Chateaubriand. C'est le cri éloquent d'une jeune intelligence enchaînée qui ne se demande pas si l'ère impériale était au fond nécessaire, mais qui voit l'oppression des idées et qui s'en effraie et qui en gémit avec colère : « Les imprimeurs et les libraires remplissent les cachots; cent journaux ont été supprimés dans un jour; la proscription attend la pensée et la renommée est mise aux fers. La presse, le peuple et l'opinion ne sont plus que des souverains détrônés... César a passé le Rubicon.» C'était l'époque de la Napoléone de Nodier. Les jeunes esprits littéraires se sentaient arrêtés dans leur essor et réclamaient avec désespoir, Lemer cier au nom de la Révolution, M.

Michaud au nom de la monarchie. Les Adieux à Bonaparte firent grand bruit, et le consul s'en préoccupa vivement. 11 y avait des mots frappants, et comme M. de Chateaubriand seul les sait trouver : « Je crains qu'on ne dise un jour que notre république s'est fait homme. » Ou bien encore : « Ce gentilhomme d'Ajaccio.. » c'est le jacobinisme royalisé. » A ces traits frappants, à ce relief éloquent et hardi de la pensée se joignaient de sombres avertissements : « N'oubliez pas que les Tuileries sont devenues comme un caravansérail placé sur la route de l'échafaud. » Ou bien des prophéties : « L'inconstance de la fortune mettra peut-être un jour

le courage de Bonaparte à l'épreuve. C'est là que l'Europe l'attend pour juger s'il est un héros. »

Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans cet opuscule, c'était la nécessité de la guerre dans laquelle M. Michaud enfermait Bonaparte, c'était cette impuissance de la paix, cette loi de sang qu'il faisait peser sur son gouvernement et qu'il montrait avec une puissante logique, comme la fatalité qui dominait cette destinée. Le point de vue royaliste était manifeste. M. Michaud demande au premier consul si, quand il a couché pour la première fois dans la chambre de Louis XVI, il n'a pas cru voir errer autour de lui l'ombre plaintive des rois de France qui venaient lui redemander un trône usurpé. Les illusions que se fait sur ce point le naïf fondateur de la Quotidienne sont singulières; il voudrait que Bonaparte cédât la couronne à Louis XVIII, et il lui dit : « Tu ne peux t'élever qu'en descendant, et il y a pour toi une place plus belle que la première, c'est la seconde. » Ne sourions pas trop. Ceci était écrit en 1800, et M. de Lamartine, dans sa belle Médi-

tation sur l'empereur, n'a-t-il pas montré le même désir, n'a-t-il pas manifesté le même regret?

Après l'éclat de son pamphlet, M. Michaud jugea prudent de se faire oublier, et il se réfugia à Versailles chez un ami. Mais la vue des calmes allées de Louis XIV redoublèrent ses élans royalistes, et, persuadé que les peuples n'ont pas d'expérience et que les ambitieux n'ont pas de mémoire, il écrivit une nouvelle brochure, plus ironique, aussi vive que la première, et où la destinée de Cromwell était longuement comparée à celle du vainqueur des Pyramides. M. Michaud était prophète encore; il montrait dans l'avenir je ne sais quel lugubre dénouement; mais, au lieu du cruel sang-froid d'Hudson Lowe, il ne prévoyait que la tuile de Pyrrhus ou le pistolet d'Holfield.

Mme de Champcenets, qui voyait Bonaparte, mais qui était dévouée aux Bourbons, fit rédiger par M. Michaud un mémoire pour prouver qu'il était de l'intérêt et de la gloire du premier

consul de rendre le trône de France aux princes légitimes. Ce singulier document fut remis à Bonaparte, qui eut la patience de le lire d'un bout à l'autre, et qui s'écria, après l'avoir achevé, et avec cette forte trivialité qui disait tant : « Bah!., la poire n'est pas mûre. » Mme de Champcenets fut exilée, et Bonaparte, frappé du talent de M. Michaud, lui fit bientôt pressentir, à sa manière, qu'il désirait le voir écrire pour son gouvernement. M. Michaud refusa, et fut enfermé au Temple. On l'y laissa quelque temps, et, quand les aigreurs furent calmées, on le rendit aux loisirs de la vie littéraire à laquelle il se dévoua avec amour durant les gloires sanglantes de l'Empire. Plus tard, Fontanes, qui recrutait volontiers des adeptes à Napoléon dans la jeunesse opposante, fit des offres formelle a M. Michaud, et, comme exemple, parmi les

royalistes apaisés, il lui citait l'abbé Delille : « Voyez, disait-il, il a la chaire de poésie latine du Collège de France; il a pris cinq mille francs. — Mon Dieu, c'est un peureux, répondait M. Michaud, il en aurait même pris cent. » Dans les dernières années, pourtant, M. Michaud se rapprocha de l'Empereur. Lemercier lui-même avait écrit une pièce sur la naissance du roi de Rome; M. Michaud en écrivit deux.

M. Michaud, pourtant, n'était point flatteur; il l'a prouvé plus d'une fois, même sous la Restauration, et près des rois qu'il aimait. Les avances ne le séduisaient pas. « Je suis comme ces oiseaux, disait-il, qui sont assez apprivoisés pour se laisser approcher, pas assez pour se laisser prendre. » Un des ministres de Charles X, voulant se rendre la Quotidienne favorable, fit venir un jour M. Michaud, et lui offrit... tout ce qu'un ministre peut offrir, comme l'a dit spirituellement M. Flourens. « Il n'y a qu'une chose, lui dit M. Michaud, pour laquelle je pourrais vous faire quelque sacrifice. — Et laquelle? reprit vivement le ministre. — Ce serait si vous pouviez me donner la santé. »

Quand l'Académie française protesta auprès du roi en faveur de la liberté de la presse menacée, M. Michaud n'hésita pas à

172 ÉTUDES LITTÉRAIKES.

signer. Il ajouta seulement « qu'une prière n'était pas une sédition. » La place de lecteur du roi, et les appointements de mille écus qui y étaient attachés, seule récompense de ses longs services, lui furent le lendemain retirés. Charles X cependant le fit venir, et comme il lui adressait avec douceur quelques reproches : « Sire, lui répondit M. Michaud, je n'ai prononcé que trois pa-

roles et chacune m'a coûté mille francs. Je ne suis pas assez riche pour parler. » Et il se tut.

M. Michaud, on le sait, s'était réfugié dans les lettres, dans l'histoire, pendant les années de l'Empire. Un travail, une compilation que le hasard lui avait fait entreprendre sur la chute de l'empire de Mysore, l'avait mis sur la route de ces études sérieuses. Il s'y engagea avec ardeur, avec amour, et pendant trente ans, la veille même de sa mort, il s'occupait encore des croisades. Le premier volume des Croisades parut en 1811. C'est une date remarquable. Il est à craindre sans doute que ce livre, un peu trop loué, n'ait avant tout une valeur chronologique. M. Mignet, dans la brillante réponse qu'il a faite à M. Flourens, a jugé ce travail de haut, mais avec l'indulgence qui est permise à un maître. Un des premiers, après M. de Chateaubriand, M. Michaud est revenu vers le moyen âge, vers l'étude de cette époque laborieuse qui a enfanté notre civilisation. C'est là sa gloire. Je n'ose pas croire que X Histoire des Croisades soit un livre définitif. Le sujet est si beau, si grand, si varié, si solennel ! Il faudrait la plume d'Augustin Thierry pour suffire à une pareille tâche.

La Restauration rendit M. Michaud à la politique. Il y reparut en 1815 par une brochure écrite durant les Cent-Jours, et qui avait pour titre les Quinze semaines. Ce pamphlet, qui n'eut pas moins de vingt-sept éditions authentiques, est fort médiocre, et on est là bien loin des Adieux à Bonaparte. Je regrette surtout d'y rencontrer quelques-unes de ces déclamations brutales contre l'ogre de Corse, qui ont déshonoré cette époque. Un homme d'un goût aussi fin que l'auteur des Croisades ne pouvait pas se prendre au sérieux lui-même quand il comparait le faible

sénat de Napoléon au conseil de Satan dans le Paradis perdu. M. Michaud se tira bientôt de ces tristes excès dans lesquels donnèrent tant d'écrivains moins royalistes que lui. Pendant quinze ans il dirigea presque exclusivement la Quotidienne avec toute l'indépendance de son caractère, avec une fidélité qui lui valut les injures de son incorrigible parti. La Gazette de France, avec sa polémique perfide et rancunière, ne pardonna pas à M. Michaud son opposition contre le ministère Villèle. Elle exhuma même quelques-uns des vers républicains que j'ai rappelés tout à l'heure. Charles X, étonné, en parla à M. Michaud, qui lui répondit avec une fierté prophétique : « Les choses iraient bien mieux si le roi était aussi au courant de ses affaires que sa majesté paraît l'être des miennes. » Ce n'est pas là une réplique de courtisan.

Je n'ai rien à dire de la Correspondance d'Orient et du voyage que M. Michaud entreprit à soixante-deux ans dans toute la verveur courageuse de sa frêle vieillesse, afin de rassurer sa conscience d'historien. Ce livre est assurément le meilleur de tous ceux qu'il a écrits. On n'eut jamais plus de grâce, plus de laisser-aller, plus d'élévation. Après M. de Chateaubriand et avant M. de Lamartine, M. Michaud a écrit sur l'Orient un ouvrage qui restera, parce qu'il est d'une lecture charmante, parce qu'il est écrit de ce ton naturel, facile, sans trop d'art, qui allait si bien à M. Michaud, parce qu'enfin il mêle avec esprit et détachement les aventures d'un touriste spirituel, d'un pèlerin plein de foi, un vif sentiment des ruines et du passé, au pressentiment rêveur de l'avenir.

M. Michaud était avant tout un conteur aimable, malin, plein d'une verve un peu lente et cachée, mais fine et railleuse. Homme

de parti , et de parti absolu , lié par ses engagements, par l'honneur, et aussi par ses convictions, je n'en doute pas, il savait pourtant le fond des choses. Quelqu'un se moquait un jour devant lui de sa polémique arriérée de la Quotidienne. « Allez, allez, répondit-il, qu'importe qu'on tire les coups de fusil de la sacristie ou d'ailleurs, pourvu qu'ils frappent? » On a

citée de lui l'autre jour beaucoup de mots qui ont égayé la séance et dont l'enjouement caustique n'a pourtant blessé personne. C'était un des dons particuliers à M. Micliaud d'avoir de l'esprit, beaucoup d'esprit, d'en faire fort souvent usage, et d'en user même contre les gens, mais sans trop les blesser, sans les aigrir.

La Harpe disait de M. Michaud qu'il était l'homme de France qui causait le mieux. Si Talleyrand en disait autant de Lemer cier, c'est qu'il oubliait M. Michaud. Beaucoup des mots de Talleyrand ne sont en effet que des emprunts faits à la con ver sation étincelante de l'historien des croisades. Il y a un trait, par exemple, que j'ai entendu attribuer à l'évêque d'Autun , et qui est bien réellement de M. Michaud.

Le jour où Girodet eut achevé sa Galatée, il admit quelques amis à la visiter. L'auteur du Printemps d'un Proscrit était du nombre, et il dit au peintre avec cette bonhomie gracieuse qu'il avait gardée d'un autre temps : « On n'a rien vu de plus beau depuis le Déluge. »

Il me revient encore , entre mille, un mot ingénieux du mordant publiciste. Lors du blocus continental , le commerce était interdit avec la Grande-Bretagne, et, pour mieux faire la contrebande des marchandises , on emplissait les bateaux de bouquins

et de livres sans prix , qu'on jetait ensuite en mer et qu'on remplaçait par quelque cargaison anglaise : plusieurs éditions d'ouvrages qui n'avaient pas eu de succès se trouvèrent par là épuisées. 11 en était arrivé ainsi à un livre de M. de Saint-Victor, les Tableaux de Paris. M. de Saint-Victor en profita pour se faire réimprimer, et M. Michaud appelait méchamment la première édition « l'édition ad usum delphini. »

En résumé , M. Michaud a été un de ces hommes distingués comme Boufflers, comme Delille et bien d'autres, qui ont mieux valu que leurs livres. Il avait de l'imagination en parlant : l'aiguillon alors s'en mêlait, le trait venait, la verve l'emportait ; il était charmant. Ce talent ne se retrouve pas au même degré dans ses livres, et l'écrivain n'a pas su fixer sous sa plume

cette verve séduisante, et, si j'osais dire, cette mousse fugitive et pétillante qui jaillissait dans ses causeries. — En politique, M. Michaud a eu un rôle honorable, un rôle dévoué, en un mot la fidélité sans la consistance. M. Mignet Ta dit, la Révolution l'avait fait journaliste ; les tristesses de l'exil l'avaient rendu poète; une préface de roman (l'introduction qu'il écrivit à la Mathilde de Mme Cottin) le fit historien ; j'ajouterai que la nature l'avait fait causeur, et que c'est par là surtout , malgré tant d'autres qualités sérieuses et non oubliées , qu'il vit dans l'esprit de ceux qui l'ont pratiqué.

NÉPOMUCÈNE LEMERGIER:

A la fin du xvme siècle (c'est une ingénieuse remarque de Grimm), de tous les ouvrages de l'esprit, celui qu'on pouvait faire avec le moins de talent et d'imagination, c'était une tragédie médiocre. Après Voltaire, le théâtre ne vécut que du souvenir des

maîtres, et la pire de toutes les races littéraires, je veux dire les imitateurs, tint exclusivement la scène. On n'avait même plus de tragédies vulgaires, mais françaises, comme celles de De Belloy, et il fallait la verve bruyante de Beaumarchais pour faire diversion aux froids dialogues de Saurin, de Lemierre et de La Harpe. En versifiant des scènes atténuées de Shakespeare, Ducis ne faisait que répondre à cette admiration pour l'Angleterre, qui, en politique, avait séduit Montesquieu, et qui alors se traduisait dans les lettres par les imitations d'Young, par les traductions de Letourneur, par l'engouement britannique de Mercier et de Rétif. L'originalité manquait absolument. Aussi, quand il eut la pensée d'écrire une tragédie réellement antique, Lemercier montra-t-il le sentiment vrai des besoins de l'art, en demandant à la Grèce même quelque chose de

(1) Voir Revue des Deux Mondes, 15 février 1810.

ses inspirations, et en empruntant plutôt au vieux théâtre d'Eschyle qu'aux scènes déjà raffinées d'Euripide la pensée ferme et hardie de son Agamemnon. C'était retremper le drame à sa source la plus lointaine et la plus vive. Lemercier s'est donc écarté l'un des premiers, à la fin du xviii^e siècle, de la route vulgaire des imitations. Un peu plus tard, Marie-Joseph Chénier et Raynouard, suivant un instant cette voie, remontèrent aussi, l'un à l'antiquité latine par le portrait de Tibère, l'autre, bien mieux que De Belloy, aux héros de notre histoire, par sa tragédie des Templiers.

Ainsi, on peut dire qu'au seuil même de la Révolution française il se préparait en littérature comme une école de novateurs classiques que la politique vint interrompre. S'accommodant assez du Consulat, au sortir du despotisme de la Terreur, mais gar-

dant pour les idées de 89 un culte persistant, cette école, à l'avènement de l'empereur, n'aura pas encore trouvé le temps de se constituer et de s'établir. Je m'imagine que, si l'époque du Consulat avait été durable, il eût pu se former un centre classique qui eût senti le besoin d'innovations littéraires, et qu'eussent représenté dans le drame Lemercier, Marie-Joseph Chénier et même Raynouard, lequel aurait retrouvé sans doute les scènes patriotiques du Calon de sa jeunesse. Le Brun vieilli en eût été quelques années encore le poète lyrique, et bien d'autres talents se seraient joints à cette phalange. Mme de Staël elle-même, qui a traversé un instant ce mouvement d'idées, et qui devait régner ailleurs avec éclat, y eût peut-être pris place et eût assujetti dans ces limites son ferme et original esprit. Mais l'Empire dispersa ces écrivains, à qui il aurait fallu une ère libre, et qui gardaient, avec le sentiment des nécessités nouvelles de l'art et de l'énergie du style, les idées du xvme siècle en religion et en politique. Dès lors chacun fut isolé clans son talent et réduit ou à une sujétion peu honorable ou à une lutte impuissante. Le Brun, retombant à l'éternelle mythologie, ne retrouva que dans ses souvenirs républicains les accents de l'ode au Vengeur; Joseph Chénier, écrivant de mauvaises H. 12

pièces officielles, ne recouvra son âpre fermeté que dans des vers inspirés par la haine profonde du despotisme, et des recherches sur les templiers ou les états de Blois mirent à l'avance Raynouard sur la route de l'érudition. Quant à Lemercier, de plus en plus mis à part, il résista ouvertement; et, tandis que les écrivains de l'Empire versifiaient leurs fades tragédies, leurs poèmes didactiques et descriptifs, il épuisa toutes les tentatives, il jeta en tout sens un talent qui n'avait pas sa vraie sphère dans un gouvernement militaire et absolu.

Il n'est donc pas sans intérêt d'étudier à loisir une destinée littéraire qui a eu son éclat, et à laquelle notre génération oublieuse ne donne pas assez sa part d'influence dans le passé. Chateaubriand soutint aussi sous l'Empire une lutte puissante, mais cette lutte devait finir par un éclatant triomphe. Au sortir de la Révolution et de la philosophie du xvme siècle, c'est-à-dire de la république et de l'athéisme, le génie de René venait proclamer la supériorité des idées religieuses et monarchiques, et substituer à la poésie de Voltaire toutes les pompes du christianisme, toutes les merveilles du moyen âge et du Nouveau- Monde. Par là Chateaubriand répondait à la réaction des idées, au vif retour de beaucoup d'esprits d'alors vers le catholicisme et la royauté. Avec la Restauration, la littérature nouvelle data des Martyrs et de X Itinéraire à Jérusalem, Mais sous l'Empire, à côté de Mme de Staël et de Chateaubriand, déjà appuyés par tout un parti, il est juste et il convient de faire sa place à Lemer cier, à ce génie solitaire et incomplet qui appartenait à la fois au passé et à l'avenir, qui, admirateur de Voltaire et de son école dramatique, s'était efforcé néanmoins de remonter directement à Eschyle, comme André Chénier remontait à Homère; esprit singulier et original qui admirait Dante bien avant nous, retrouvait la tragédie grecque dans Agamemnon, la comédie latine dans sa pièce de Plante, créait un genre nouveau dans Pinto, mais par malheur n'avait pu se dégager suffisamment de la mauvaise manière de son temps, ni de ses propres entraves.

Au théâtre, l'école moderne date de Lemer cier, et pourtant

LEMERCIER. 179

c'est le mouvement romantique de la Restauration qui a surtout rejeté sa renommée dans l'ombre. Placé sur la limite du

xvme siècle, de l'Empire et de notre ère littéraire renouvelée, comme en dehors de trois époques, son talent irrégulier, original, fantasque, a subi sans mesure et profondément des influences bien contraires. L'inégalité de son génie poétique, que rien n'effrayait, les chutes les plus désastreuses, comme les plus hautes exaltations, en font une sorte de phénomène intellectuel, qui ne peut s'expliquer qu'à travers les développements de la biographie.

Népomucène-Louis Lemercier naquit à Paris le 21 avril 1771; son aïeul, avocat distingué du barreau de Dijon, avait épousé la sœur du P. de Charlevoix, dont la collaboration au Journal de Trévoux, et surtout les travaux historiques sur plusieurs contrées américaines, sont restés célèbres. Un privilège rare et exceptionnel rendait la noblesse héréditaire par les femmes dans la famille de ce jésuite : aussi, à la mort de son frère aîné, Lemercier eût-il pu prendre le nom de marquis de Charlevoix; mais il n'y voulut jamais consentir. C'était comme un pressentiment de l'avenir politique si prochain dans un enfant qui, par les relations des siens et la position de son père, eût dû naturellement se laisser prendre aux illusions dont s'abusait alors cette partie mondaine de la cour, qui, tournée avec regret vers la vie facile du temps de Louis XV, n'apercevait point devant elle la tribune de la Constituante. Le père de Lemercier avait été successivement secrétaire des commandements du duc de Penthièvre et du comte de Toulouse, et il remplissait les mêmes fonctions chez la princesse de Larnballe, quand le jeune Népomucène débuta au théâtre.

L'art dramatique n'avait pas été la première pensée de Lemercier, et, si sa santé ne l'en eût détourné, il se fût livré exclusivement à la peinture. Un asthme nerveux, qui lui paralysait presque

le bras droit, l'enleva à un art dans lequel Boucher ne l'eût pas plus séduit, sans doute, que Dorât ne devait l'attirer en poésie. Cependant, comme ses études avaient été terminées

de fort bonne heure, Lemer cier, enfant encore, fut bientôt répandu dans ces cercles charmants et spirituels, où il se trouva avoir pour premier confident et protecteur poétique le marquis de Bièvre, bel esprit célèbre par ses reparties facétieuses, et auquel sa comédie du Séducteur donnait un caractère à la fois mondain et littéraire. Dès que Lemer cier eut fait des vers, il se sentit appelé au théâtre, et il n'écrivit pas moins, dès l'abord, qu'une tragédie de Méléagre en cinq actes. Sa marraine, la princesse de Lamballe, en fut charmée, et, profitant de l'amitié de Marie-Antoinette, elle obtint un ordre pour que la pièce fût donnée au Théâtre-Français. Lemer cier n'avait pas seize ans. Dès qu'on sut que Méléagre était l'œuvre d'un enfant, on se rappela Lagrange-Chancel, qui avait déjà offert l'exemple de ce prodige littéraire dans son Juyurtha. Il n'était bruit alors que du Cahier des notables, et on applaudit beaucoup à ce vers d'un roi sur ses peuples :

Nous ne régnons sur eux que pour les soulager.

Le censeur Suard, quoique devinant juste dans ses objections, n'avait pas trop osé exercer ses ciseaux sur un écolier protégé parla reine; puis il y avait des compensations, et, sans aucun pressentiment de l'avenir, on battait des mains à ces mots de Méléagre venant mourir auprès de sa mère :

Périsse comme moi tout mortel téméraire

Qui porte sur son prince une main sanguinaire !

La pièce fut bien accueillie ; néanmoins Lemer cier, par un sentiment délicat de pudeur littéraire , qui ne voulait pas ramener le public à l'essai d'un tout jeune homme, retira sa tragédie le lendemain, et ne la lit jamais imprimer, non plus que les autres pièces qui se succédèrent jusqu'à X Ayamemnon.

La critique traita en général ce début avec bienveillance : l'abbé Aubert, le Geoffroy d'alors, dont on prisait fort les articles de théâtre, en porta le plus favorable jugement dans les

Petites Affiches et le Mercure (1), bien qu'il trouvât le style de la pièce « jeune comme son auteur, » loua extrêmement l'énergie et l'imagination qui s'y décelaient. Grimm, de ce ton demidédaigneux et sardonique qui plaisait tant à Mme d'Epinay, loua Lemer cier du bout des lèvres. Quant à La Harpe, que ses chutes rendaient fort ombrageux et morose à l'égard des débutants, il prononça d'un ton doctoral l'arrêt suivant : « Malgré l'indulgence que réclamait l'âge de l'auteur, le public n'a pas paru trouver en lui matière à encouragement (2). » C'était là une de ces assertions tranchantes, comme on ne s'en permet que trop dans les pronostics littéraires.

Le goût du théâtre ne détourna pas Lemer cier des salons, où l'élégance de ses manières et la vivacité de son esprit lui assuraient le succès. La considération universelle dont jouissait son père eût suffi d'ailleurs à lui donner une position brillante, et la littérature n'était encore pour lui qu'une aimable distraction. Aussi, quand, par une Épître d'un prisonnier délivré de la Bastille (3), le jeune poète voulut entrer dans la polémique politique, on lui conseilla de retirer vite les exemplaires. Le sujet tout mythologique de Méléagre convenait beaucoup mieux à ce monde futile et léger, et il n'était pas sans avantage pour l'auteur lui-même,

puisqu'il lui attirait l'amitié prévenante du chevalier de Florian. Du reste , dans les cercles où il était dès lors répandu, Lemer cier tenait peu à sa naissante réputation d'écrivain, et il put entendre pendant plusieurs années la conversation courir en passant sur ses propres pièces sans qu'on les sût de lui. Il les jugeait même d'un ton détaché et spirituel, et aussi sévèrement que personne.

Éloigné de la scène durant quatre ans et livré tout entier au

(1) Mars 1788, p. 131.

(2) Corresp. littér. adressée au grand-duc de Russie, lettre 266.

(3) M. Quérard, dans sa France littéraire, n'a pas connu cet opuscul e (in-8 de quinze pages), que je trouve indiqué avec éloges dans VAlmanach des Muses de 1790, p. 311.

monde (1), Lemer cier revint au théâtre, en avril 92, par une comédie de Clarisse Harloive. C'était une concession à la mode d'alors, et l'originalité du poète ne devait se révéler qu'avec Agamemnon. Le succès des Nuits d'Young et de la première traduction de Werther indiquait un mouvement sentimental où Richardson devait avoir sa place. La comédie de Lemer cier fut jouée avec succès et eut l'honneur d'une parodie au Vaudeville. Malgré la brutalité de Lovelace , qui se servait de l'opium comme moyen de séduction , il paraît que le héros ne sembla pas à la critique assez raffiné dans le vice ; les Petites Affiches reprochèrent à l'auteur de n'être pas assez roué « pour bien peindre des roueries. » Un autre journal fut si inconvenant, qu'une lettre très-vive de Lemer cier faillit amener un duel et attira vivement l'attention. L'article était du comte de Tilly (2),

(1) On voit pourtant par la lettre suivante, adressée aux comédiens du Théâtre-Français, à la date du 9 novembre 1789, qu'il avait composé un drame de circonstance dans l'intervalle :

« Messieurs,

« Je n'ignore pas combien vos occupations ont été grandes et les embarras sans nombre qu'a dû vous causer la représentation de Charles IX. Enfin l'ouvrage est joué; je crois moins indiscret de vous parler un instant de moi. Depuis près d'un mois, j'ai terminé un drame en trois actes sur la révolution actuelle <ît sur la terrible journée du 14 juillet. Je suis loin de vous le donner comme sans tache : vous y trouverez sans doute les négligences inséparables d'un travail précipité, mais vos conseils les feront disparaître ou vos talents les cacheront. J'ose espérer que, malgré ses fautes, vous le jugerez, comme quelques personnes à qui je l'ai fait lire, susceptible d'un grand effet. Comme vous n'ignorez pas que la circonstance et le moment font tout pour ces sortes de productions, je désirerais vous le présenter le plus tôt possible.

« J'ai l'honneur d'être, messieurs,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur, « Le Mercier.
»

(2) Auteur de trop charmants et scandaleux mémoires publiés sous la Restauration.

le beau Titly, comme on disait, homme fait aux mœurs de la Régence, et qui, ayant enlevé avec scandale une jeune Anglaise, regardait sans doute comme une affaire personnelle de prendre le parti de Lovelace.

Le nom de Lemer cier eut dès lors quelque retentissement, si bien que l'auteur du Tableau de Paris en prit ombrage et réclama contre une similitude de noms qui pouvait amener une erreur à laquelle il n'eût pourtant pas toujours perdu : « J'invite, écrivait-il, M. Mercier de Compiègne, M. Mercier de Fontainebleau, M. Mercier-Méléagre, et tous les autres Merciers présents et futurs, quand ils donneront au public leurs productions, à lever entre eux et moi toute espèce d'équivoque. » Et à propos de Lemer cier-Méléagre il mettait insolemment en note : « Auteur d'une tragédie de ce nom et d'un drame intitulé Clarisse Harlowe, qui, n'ayant pas eu -grand succès, m'a valu des compliments de doléance que je lui restitue. » Cette confusion de noms dura longtemps encore. Mercier, persistant dans sa haine des homonymes, dit un jour tout haut en une séance publique de l'Institut : « Je reçois beaucoup de lettres adressées à M. Lemer cier; qu'on sache qu'il est plus jeune et qu'il a l'article. » Ce qui fit rire tout l'auditoire.

Après Clarisse Harlowe, Lemer cier appartient exclusivement aux lettres. Le Brun et Ducis devinrent bientôt ses amis de cœur, et l'aidèrent de leurs conseils et de leur expérience. Il vit souvent aussi, durant les premières années de la Révolution, André Chénier, qui fréquentait comme lui le salon de Mme Pourrat, la femme du riche financier. Mais, destiné jeune à la mort, ce fils inspiré de l'Attique, qui butinait, comme une abeille, les moindres fleurs de l'antique Hybla, n'eut pas le temps d'apprécier cet autre talent, grec aussi, mais plutôt Spartiate qu'Athénien, qui allait se révéler dans Agamemnon. Plus favorisé qu'André, Lemer cier put souvent causer de la Jeune Captive avec la femme charmante et spirituelle que le poète avait chantée en de si admi-

rables vers. Le vœu de la dernière strophe se réalisa même pour lui; son intime liaison avec

18k ÉTUDES LITTÉRAIRES.

la comtesse de Coigny (1) ne cessa qu'en 1820, à la mort de cette personne distinguée et séduisante, qui, s'intéressant jusqu'au bout aux idées nouvelles, avait néanmoins gardé le bon ton et l'urbanité d'un autre âge.

La Révolution, alors dans toute sa violence, interrompit les tentatives théâtrales de Lemer cier, qui prit le parti de se réfugier dans l'étude persévérante des maîtres et surtout des tragiques grecs. Il avait cependant écrit une pièce, le *Lévite* (IËphraïm, dans laquelle on vit plus tard des allusions politiques, et dont le tour de représentation vint pendant la Terreur. C'était là un sujet bien biblique et que les comédiens n'osèrent pas risquer, sans la permission expresse de Robespierre. Il eût fallu solliciter le tribunal; Lemer cier n'y voulut jamais consentir, et laissa seulement ajouter en second titre, comme passe-port : ou la Justice du Peuple. Le plus sage était de se faire oublier; aussi, prétextant des corrections, l'auteur réserva-t-il sa pièce pour des temps meilleurs. Paris devenait un séjour peu sûr; il se retira à la campagne du côté d'Àlfort, et eut alors l'occasion de connaître Talma, dont le talent drama-

(1) Rien de ce qui touche André Chénier n'est indifférent, et la femme chantée dans la *Jeune Captive* a surtout un intérêt poétique plein de charme furtif et de mystère. Je crois utile d'indiquer une note nécrologique de Lemer cier, insérée dans le *Moniteur* du 25 janvier 1820. On y lit entre autres choses : « La duchesse de Fleury fut initiée, par sa situation, à tout ce que l'élé-

gance, la délicatesse des bienséances, les grâces, donnaient de charme à la cour de Versailles. Depuis que sa séparation d'avec son mari lui fit reprendre le nom de son père, la comtesse de Coigny connut tout ce que la Révolution fit naître de plus intéressant, de plus solide, de plus éclairé sur les affaires et sur les personnes qui les avaient dirigées. Sa conversation éclatait en traits imprévus et originaux; elle résumait toute l'éloquence de Mme de Staël en quelques mots perçants. On a lu d'elle un roman anonyme, qui attache parce qu'elle l'écrivit d'une plume sincère et passionnée Nous l'avons perdue le 17 janvier 1820. » — Par malheur, le

roman dont parle Lemer cier, et dans lequel les admirateurs du poète eussent cherché avec charme quelques accents de la Jeune Captive, n'a pas été. imprimé; et remis, ainsi que des Mémoires sur la Révolution, entre les mains du prince de Talleyrand , il paraît avoir été détruit.

tique allait se révéler avec éclat dans plusieurs rôles de ses pièces.

De retour à Paris après la chute de Robespierre, Lemer cier, qui regardait le théâtre comme une tribune, écrivit en quelques jours et fit jouer une comédie politique, exactement imitée de Molière, pleine de hardiesses, et qui avait pour titre : le Tartufe révolutionnaire. Le faible gouvernement qui était sorti de la Terreur essayait alors de se poser entre toutes les opinions ; on emprisonnait à la fois Michaud comme rédacteur de la Quotidienne, et le continuateur de l'Ami des Lois de Marat comme anarchiste. Aussi la pièce de Lemer cier ne put-elle être jouée sans de grands obstacles. On exigea que le vrai républicain, l'homme modéré de la pièce, s'appelât La Montagne, et le Moniteur déclara haute-

ment que ce qui était plaisant dans Molière n'était qu'atroce dans la comédie nouvelle. Le public ne fut pas de cet avis, et il accueillit avec enthousiasme cette parodie audacieuse, ainsi que l'expression franche de vérités politiques que l'indignation commune avait déjà popularisées. Tout, dans cette pièce de réaction, contribuait au succès ; l'acteur Baptiste, qui jouait le rôle de Tartufe, prit les longs cheveux, le geste, l'habit et la tournure de Collot-d'Herbois, et, tout au sortir de ce joug odieux, il fut soutenu par le parterre avec frénésie. Chacun rit de la scélératesse raffinée de Tartufe qui, alors qu'Orgon lui demandait :

.... Faut-il fuir ou sauver ma tête ?

se hâtait de répondre :

Il faut en homme libre attendre qu'on t'arrête.

La pièce était pleine d'intentions comiques, et on trouva surtout ingénieuse la scène où Orgon, au lieu de se cacher sous une table, était enfermé dans une armoire sur laquelle on avait mis les scellés. Tout, d'ailleurs, avait la couleur du temps, et l'exempt de Molière était remplacé par les bons et loyaux repu-

blicains de la section. Mais le Directoire, effrayé du succès de la comédie, la fit défendre à la cinquième représentation.

On vit encore, mais à tort cette fois, des allusions politiques dans les trois actes du *Lévite à Éphraïm*, donné en 1796. Certains journaux montrèrent dans Abaziel le portrait de Robespierre, et la foule appliqua même aux circonstances présentes quelques vers fort innocents. Talma, qui débutait avec bruit, commença à se mettre hors de ligne dans le rôle du lévite, et eût suffi seul à attirer les applaudissements.

Enfin, le 24- avril 1797, Agamemnon fut représenté au Théâtre- Français. Jusque-là, Lemercier, comme il l'a écrit lui-même, n'avait donné que de faibles essais, qui promettaient cependant un vrai poète dramatique. Esprit varié et fécond, il s'était déjà en essais de toute sorte, qui montraient à l'avance l'inquiétude d'un talent original cherchant sa destinée. La tragédie mythologique dans Méléagre, la tragédie anglaise dans Clarisse, le pamphlet théâtral dans le Tartufe révolutionnaire , la scène biblique dans le Lévitte d Èphraïm, tout cela avait été tenté. Mais Lemercier ne trouva pour la première fois sa vraie route qu'en remontant hardiment à la Grèce. Le succès d' Agamemnon fut immense, et l'auteur, qui n'avait pas vingt-cinq ans, fut regardé dès lors comme un maître. Arnault, dont le ton est d'ordinaire fort dédaigneux pour ses rivaux au théâtre, avoue cependant que l'enthousiasme fut universel, et que l'éclat de ce succès effaça ceux de ses amis et de tous les siens. Je suppose qu'il mettait à part Marnes à Minturnes. La critique fut unanime pour louer ce bel essor de talent qui montrait chez un tout jeune homme la maturité d'une étude réfléchie de l'art. Le Magasin encyclopédique de Millin parla de« vernis homérique, » le Moniteur de « goût antique; » la Décade le mit d'un coup au-dessus d'Eschyle, ce que je n'oserais faire assurément, et le déclara bien supérieur à Sénèque et à Thomson, ce que je fais sans la moindre hésitation.

Toutefois la pièce n'eut pas immédiatement au théâtre le succès qu'elle méritait. La première représentation ayant eu

lieu en avril, on ne voulut pas prodiguer et user une tragédie nouvelle pendant la belle saison. L'année suivante, les rôles se trouvèrent très-mal distribués. À le bien prendre donc, ce ne fut

que trois ans plus tard que cette tragédie parut vraiment au théâtre, mais cette fois avec un éclat prodigieux, que rehaussait encore le jeu de Mlle Duchesnois. Depuis Voltaire, aucune pièce sérieuse n'avait obtenu un succès aussi réel et aussi suivi. Le Directoire, sous François de Neufchâteau, ayant demandé à l'Institut quel était le meilleur ouvrage depuis trente ans, Agamemnon fut désigné et couronné solennellement au Champ-de-Mars. Ainsi adopté par un gouvernement sorti de la Révolution, ainsi séduit par les pompes républicaines d'une grande fête littéraire, Lemer cier, qui d'ailleurs n'avait pas tardé à suivre avec ardeur les idées de 89, sembla dès lors avoir besoin, pour le développement de son talent, d'un idéal de liberté politique qu'il avait rêvé, et qui nécessairement lui manqua.

Agamemnon peut être regardé comme le dernier et brillant reflet de la tragédie antique dans notre littérature nationale. Parti de X Odyssée, ce dramatique récit de la mort d'Atride devait être reproduit tour à tour en Grèce, à Rome, dans le moyen âge, dans l'Italie moderne, en Angleterre, pour trouver enfin sur la scène française un terme définitif peut-être et glorieux. La spirituelle malédiction de Berchoux contre l'éternelle race d'Agamemnon ne pouvait s'adresser à la pièce nouvelle, car cette légende terrible paraissant une dernière fois au théâtre eut, comme le gladiateur qui tombe, un beau moment, le moment du suprême effort.

Lemer cier avait pour son œuvre des éléments bien divers dont je veux indiquer à la hâte la généalogie littéraire. D'abord il n'a pas été de l'avis de La Harpe; il n'a pas trouvé qu'il n'y eût « absolument rien à tolérer » dans le drame atroce d'Eschyle. Ces métaphores hardies et dures, Cassandre qui a, comme un chien, wvbç \$uw, l'odorat du meurtre, Clytemnestre qui appelle le sang de

son époux une rosée féconde de mort, ces images fougueuses, accumulées, sauvages, cette muse indomptée enfin

qui semble toujours parler du haut du trépied lyrique, tout cela ne l'effraie pas, et il admire plus encore ce caractère spontané chez Eschyle que chez Dante ou chez l'auteur de Macbeth, parce que dans les vers du poète grec on est à la source même de l'art et qu'il y a la consécration séculaire. Eschyle a rarement vérifié avec plus de supériorité entraînante le mot d'Horace : *Docuit magnum loqui*. Il y a une singulière majesté, une terreur fatale dans le meurtre du dénouement, dont on ne peut que deviner les mystérieux motifs, dans ces ombres secrètes du crime, dans ces sinistres pressentiments qu'augmentent incessamment les hymnes du chœur et les prophéties inspirées de Cassandre. Le mercier a profité de ces beautés natives d'Eschyle en les appropriant à notre langue. Les scènes de Sénèque, dont il a su éviter l'emphase sententieuse, lui ont aussi fourni quelques répliques éloquentes, quelques élans poétiques comme cet admirable accent qui revient toujours au souvenir :

Uion a péri dans la nuit d'une fête (1).

(1) On se rappelle le passage de Sénèque :

Festus dies est. — Festus et Trojae fuit, etc.

Après Eschyle, et bien avant Sénèque, Sophocle avait aussi composé une *Chjtemnestre*. Matthsei, dans les dernières années du xvme siècle, publia, sous le nom de Fauteur de YOEdipe-Roi, quatre cent trente vers, qu'il prenait pour un fragment de cette tragédie perdue, et qui sont en réalité l'œuvre informe de quelque moine ignorant du xie siècle. Struve, dans sa réimpression, a parfaitement démontré le ridicule de l'erreur de Matthsei. M. Bois-

sonade aussi a eu bien raison de ne pas comprendre ce plat fragment, *opellœ monstrum*, comme il l'appelle, dans son excellente édition du grand tragique grec. Il est évident que le Pseudo-Sophocle n'avait fait qu'imiter grossièrement Sénèque. — Puisque l'occasion s'en présente, je réclamerai ici pour nos imitations françaises de VAgamcmnon la priorité chronologique sur celles de Thomson et d'Allieri. Il y a dans l'hisloire de notre théâtre cinq noms antérieurs au tragique anglais, lequel écrivait sa pièce en 1736. C'est un détail ignoré d'histoire littéraire qu'il est bon d'éclaircir. Dès 1557, un ami de Baïf, Charles Toutain, dans le style de Dubartas, armait Clytemnestre d'un couteau tue-mari. En 1561, Duchat

Thomson et sa pâle tragédie ont fourni bien moins d'éléments à Lemer cier. Excepté quelques mots naïfs d'Oreste, le descriptif auteur des Saisons n'a à réclamer aucune part dans la tragédie française. Qu'eût emprunté en effet Lemer cier à ces scènes glacées? eût-ce été le personnage de Mélisandre, cette copie décolorée du Philoctète de Sophocle? eût-ce été ces héros bâtards, dépouillés du cothurne antique et déguisés en honnêtes bourgeois du règne de George II? L1 ' Agamennone d'Alfieri au contraire, malgré l'inconvenance du rôle d'Electre, confidente de l'adultère maternel, offre, surtout dans les hésitations criminelles de Clytemnestre et dans la conduite de la pièce, de vraies beautés que Lemer cier a mises à profit.

Il y a d'ailleurs dans V Agamemnon français des parties très-belles et entièrement originales : ainsi la teinte sombre et tragique donnée au rôle d'Egisthe, rôle que la passion relève; ainsi les prophéties de la fille de Priam devant le roi d'Argos et Clytemnestre, tandis qu'Eschyle les adressait exclusivement au cœur,

et Sénèque au seul Agamemnon; ainsi, pour finir, la belle scène où le jeune Oreste, ce futur vengeur, raconte à sa mère, encore armée du poignard fatal, comment il a vu le ca-

donnait encore une libre imitation de Sénèque, et, vingt-huit ans plus tard, Roland Brisset dramatisait de nouveau le crime de Y efféminé paillard Égisthe. En cette même année 1589, un écrivain coloré de style, et qui mettait assez peu d'idées sous beaucoup d'ambitieuses images, Pierre Matthieu , donna aussi une Clytemnestre. Le beau passage de Sénèque, si admirablement reproduit par Lemercier, n'a pas échappé à Matthieu :

Il estoit feste aussi quand Troye tu ravis, etc.

J'indiquerai encore, pour être complet, Y Agamemnon du provençal Arnaud (1642), écrit déjà dans le style sentencieux du xvme siècle, et enfin la rapsodie de Boyer, donnée sous un autre nom, et que Racine ne trouva mauvaise qu'à la seconde représentation , lorsqu'il la sut de son pitoyable rival. — Il est bon de remarquer que jusque-là ces nombreux imitateurs s'étaient abreuvés, non à la source vive et jaillissante d'Eschyle, mais aux eaux impures et mêlées de Sénèque. Lemercier, au contraire, revint directement à la Grèce.

davre ensanglanté de la victime. Ce n'est pas que la pièce de Lemercier n'ait de graves défauts. Les confidents entravent la marche; Atride n'est plus le roi triomphant d'Eschyle et se laisse bien facilement abuser. A côté de morceaux écrits avec la verve des maîtres, il y a des vers traînants et pénibles, des scènes languissantes, de durs hémistiches, mal enchâssés dans les périodes; mais les beautés l'emportent, l'œuvre est consacrée, elle restera.

Dans Agamemnon, dans sa première œuvre publiée, Lemer-
cier toucha à la beauté, à ce don suprême qu'un si petit nombre
peut connaître et que quelques-uns devinent seulement de loin,
comme l'étoile qui luit dans l'enfer de Dante. Dès lors, le poète
était parvenu aux hauteurs même de son talent, et d'un coup il se
trouvait comme au faîte de sa tour, pareil à ce gardien solennel,
speculator, qui ouvre la scène d'Eschyle et qui observe le retour
du roi d'Argos. Plus tard, il ne fera qu'en descendre (très-souvent
jusqu'aux abîmes), avec des retours pourtant heureux vers cer-
tains degrés, d'où se découvrent encore les grands horizons. Heu-
reuses les organisations privilégiées qui savent s'élever jusqu'à
l'inaccessible beauté! Quelques-unes ne touchent qu'une fois le
but; mais n'est-ce pas déjà une bien rare faveur que de l'avoir at-
teint? Lemercier y arriva par moments dans Agamemnon; de-
puis, ce bonheur lui fut encore donné, mais à de longs, à de très-
longs intervalles. Quel grand poète n'eût-il pas été avec sa force
de production, s'il n'avait point prodigué sa fécondité naturelle
en tout sens, avec tous les hasards!

Je l'ai dit, la critique, entraînée par ce grand triomphe drama-
tique, fut en général favorable à Agamemnon, et il y eut dans les
journaux un concert unanime d'éloges. Les protestations
contraires ne vinrent que plus tard, en 1804, lors de la reprise;
elles s'élevèrent de la part de Geoffroy avec une violence inouïe.
L'action, au dire du feuilletoniste, est horrible, atroce, dégoûtante
(ce qui tombe sur Eschyle, mais peu importe); c'est une mauvaise
caricature de Crébillon, et Pradon connaissait mieux l'art. Quant
aux personnages, ils sont tous

bas et crapuleux. « Agamemnon est une bonne pâte de mari,
qui, par sa stupidité, peut être comparé au vieillard de nos comé-

dies Cassandre n'est pour nous qu'une folle ou une diseuse de bonne aventure. Strophus est aussi empesé que M. Bo. binet, et le petit Oreste aussi sot que le comte d'Escarbagnas... Pour Égisthe, ce n'est qu'un gascon, un misérable héros de tripot et de mauvais lieu, admiré par des badauds... » Geoffroy avait trop bien dîné quand il écrivait ces lignes. Il n'eût certainement pas été de cet avis en 97, lors des premières représentations; en digne abbé du xvme siècle, heureux d'être affranchi de la soutane par une révolution, il avait même loué dans un journal le poème fort leste des Quatre Métamorphoses, auquel nous arriverons tout à l'heure. Dans l'intervalle, le crédit de Lemercier auprès de Bonaparte était tombé, et le ton du critique devait répondre à la colère du maître. Mais nous n'en sommes encore qu'au Directoire.

Au milieu de l'élégante dispersion de cette époque, qui renouvelait au seuil de l'Empire les mœurs étourdies delà Régence, l'auteur d'Agamemnon, dont l'esprit aimable et poli rehaussait la gloire déjà brillante, était partout recherché et faisait le charme des salons si courus de Mme ïailien. Ferme dans ses croyances politiques, mais indulgent pour les personnes, il devint à la fois l'ami du républicain David et du royaliste Delille, de Bernardin de Saint-Pierre et de JVIIme de Staël; il vit aussi très-intimement dès lors deux hommes bien spirituels et depuis fort célèbres, qui devaient se distinguer par une égale et extrême fidélité, l'un à sa foi politique, l'autre à sa fortune, je veux dire le duc de Fitz-James et le prince de Talleyrand. Les mœurs du Directoire que nous verrons se traduire tout à l'heure en leur nuance la plus libre, dans un très-iin et trop habile opusculé de Lemercier, étaient peintes aussi avec vérité dans sa comédie de la Prude donnée en 97 et qui n'a pas éié imprimée (1). Tout l'enivrement bizarre d'un peuple joyeux jusqu'à

(1) Voir un curieux passage de la Prude dans la Décade philosophique, an vi, I. trim., p. 545.

la folie d'être sorti de la Terreur, l'extrême liberté de ton et de rapports résultant de l'égalité récente, les modes bizarres, les jeunes gens se déguisant en jockeis et faisant les Alcibiades, tout cet abandon sans frein se trouvait reproduit avec art dans la Prude. Un sujet inacceptable et impossible répondait à ce fonds de mœurs singulières et montrait une concession trop facile à l'esprit du temps. En effet, qu'un libertin abuse violemment d'une jeune fille, la laisse mère, et, la retrouvant vingt ans après prude et dévote, s'efforce, sans la reconnaître, de la séduire une fois encore, cela n'est guère probable. Floricourt ne s'introduisait pas chez Angéline autrement que Yalmont auprès de Mme de Tourvel. Le souvenir d'un livre comme les Liaisons dangereuses n'était justifiable que sous le Directoire. Le roué de Lemercier avait d'ailleurs une fin moins tragique que le hideux héros de Laclos, et son fils au dénouement le forçait d'épouser sa mère, comme avait fait le chevalier de Gramont pour la sœur d'Hamilton.

La Prude réussit; mais un caprice de Mlle Contât vint interrompre les représentations. Abusant de l'amitié du poète (1), cette actrice voulut faire corriger son rôle à l'auteur. Lemercier, dont l'indépendance n'aimait guère le ton leste avec lequel les comédiens traitaient les écrivains, s'empressa de retirer son manuscrit, et prit bientôt sa revanche par la tragédie \$ Ophis, dont le jeu de Talma fit le succès. Cette pièce était écrite quand Bonaparte revint d'Italie; Lemercier, admis dès lors dans son intimité, la lut un soir au jeune général devant Kléber et Desaix. Comme on était à la veille de l'expédition d'Egypte, ce sujet égyptien lui

plut extrêmement. Lorsque Ophis fut joué, Bonaparte avait déjà débarqué en Afrique. Au retour, la pièce lui eût sans doute paru moins belle qu'avant son départ; mais il savait qu' Ophis avait été applaudi, et, après son avènement au consulat, il le fit reprendre, désireux peut-être de se voir appliquer le portrait du héros « tourmenté du soin de s'égaler toujours. »

(1) Pour sa liaison avec M¹,^p Contât, voir les Souvenirs U'Ar-naull., t. I, p. "297.

D'ailleurs, il s'agissait dans cette tragédie d'une rivalité pour le trône, et les mots de couronne et de royauté revenaient souvent. C'est à cause de cela sans doute que Bonaparte, au milieu de beaucoup de compliments, avait dit à Lemer cier : « Le sujet est peut-être plus de circonstance que vous ne pensez. » La pièce fut donc jouée de nouveau, et l'auteur assista à la représentation, dans la loge du premier consul, avec le général Clarke. Le futur empereur apparaissait déjà dans le conquérant républicain, et, au lieu des bravos d'autrefois, quelques royalistes du parterre détournèrent le sens d'un passage contre le gouvernement consulaire. Lemer cier s'empessa de retirer lui-même sa tragédie. C'était un soin dont on ne devait pas longtemps lui laisser l'initiative.

La gloire du vainqueur de l'Italie avait séduit le jeune écrivain, et, avant l'expédition d'Egypte, il avait promis au général Bonaparte de l'accompagner. Ce lointain voyage, les hasards de la guerre, plaisaient à l'esprit aventureux de Lemer cier, et mille projets littéraires se rattachèrent bientôt à ce départ; mais son père, averti à temps et plein d'inquiétudes, prit sur lui d'écrire à Bonaparte pour le prier de lui laisser la dernière joie de sa vieillesse. Malgré l'insistance et le désappointement du poète, il

fallut se résigner. C'est alors qu'il se rejeta avec ardeur sur les distractions que lui offrait la facile société du Directoire; c'est à cette date qu'il faut rapporter, dans la carrière littéraire de Lemer cier, la dissipation la plus mondaine. Le trop charmant poème des Quatre Métamorphoses fut comme le séjour à Capoue de l'auteur d ' Agamemnon ; il en sortit toujours entreprenant, mais moins assuré, avec un goût impatient de conquêtes qui devait le mener quelquefois encore à la victoire, plus souvent à des défaites rachetées par l'audace ou bientôt oubliées dans le nombre.

L'amitié de Beaumarchais n'excuse certainement pas ce libre et scandaleux opuscul e, elle l'explique, tes Quatre Métamorphoses sont une œuvre très-habile et profondément païenne. Dans une conversation comme il devait y en avoir beaucoup II.

*** 13

sous le Directoire, on vint un jour à parler de ces admirables camées, de ces bas-reliefs romains, de ces petits groupes grecs, que désavouerait la noble chasteté de l'art moderne, mais où le génie antique, par ses formes pures et achevées, a su trop souvent consacrer des rêves effrénés sous l'apparence de la volupté la plus suave. Le cabinet secret de Naples était déjà créé. Un interlocuteur affirma que la poésie serait rebutante si elle reproduisait de semblables images, et qu'il était impossible d'arriver, en termes convenables et sans être grossier, à un résultat pareil. Lemer cier releva le défi. C'était le contraire, dans un même sujet, de la gageure d'Ausone et de l'empereur Valentinien , qui luttaient, en vers, à qui s'exprimerait le plus crûment : on sait le fameux Centon nuptial qui en est résulté.

Osons le dire pourtant , bien qu'avec regret : au point de vue de la langue et du style, les Quatre Métamorphoses sont sans

comparaison la meilleure œuvre de Lemer cier. Nulie part il n'a manié à beaucoup près l'idiome avec cette souplesse et cette ressource habile d'expression. Une année tout entière (pourquoi le poète n'a-t-il pas eu toujours cette patience de détails qui l'eût garanti de tant de chutes?), une année laborieuse fut consacrée à ce court opuscul e, à cette secrète fantaisie d'artiste. Aussi , à part quelques rares débris de la mauvaise phraséologie erotique du xvme siècle , on respire un véritable parfum antique, trop antique en tout point, dans les quatre chants de ce petit poème. C'était alors une chose trop rare pour ne la point noter, que ce sens profond de la beauté grecque et latine. Je ne parle pas d'André Chénier : les œuvres de ce grand poète devaient demeurer ensevelies bien des années encore; les formes de son style, pareilles aux contours d'un groupe en marbre de ParoSy et, si j'osais dire, cet art raffiné qui ne pouvait pas plus souffrir une syllabe mal sonnante que le Sybarite un pli de rose, (oui cela était enfoui dans l'ombre pour longtemps. Qu'on y veuille songer : comment l'antiquité était-elle sentie? C'est à peine si Parny, parodié par Bertin, se rapprochait çà et là, non de Catulle à coup sûr, mais de Pro-perce. Bitaubé faisait du

magnifique canevas d'Homère un vrai revers de tapisserie; \ Enéide de Delille pouvait passer pour quelque aimable et mignard tableau de Coucher étendu sur une fresque d'Herculanum, et Saint-Ange ne donnait guère que la menue ou plutôt la très-grosse monnaie d'Ovide. Lemer cier montra donc un vrai goût de l'antique, en remontant à Eschyle au milieu de l'énergique spectacle de la Révolution, en remontant à Anacréon ou à quelque contemporain perdu de Sapho , au milieu de la folle dissipation du Directoire.

La Muse du poète n'avait pas gardé seulement le souvenir des menaçantes Euménides. Sa déité ici, c'est la Yénus des premiers vers de Lucrèce; et, à voir sa danse libre et sans ceinture, on n'appliquerait pas à cette Muse, ou plutôt à cette Ménade entraînante, le vers d'Horace : *Junctœque Nymphis Gratiœ décentes*. En un mot, le sentiment païen triomphe et s'exalte; la nature n'est plus qu'un immense concert d'amour. Chaque objet semble répéter son hymne passionné, et l'on dirait que les ruisseaux aussi ont leur langage. Tout alors s'oublie en cet épanouissement suprême, et il me semble entendre de près la voix d'Ovide qui chante l'affront d'Europe, l'ivresse de Myrrha et le Centaure aux pieds de Déjanire. — N'est-ce point pour cela que le poète aurait été exilé en Scythie?

Les Quatre Métamorphoses, dont les exemplaires sont aujourd'hui fort rares, parurent en 99, et furent presque immédiatement réimprimées. Beaumarchais, fort vieux alors et accablé de toute manière, s'amusa beaucoup de ce poème ; il avait été l'intermédiaire auprès du libraire, prétendant que «c'était un dernier service qu'il voulait rendre à la morale. » On lui envoya même toutes les épreuves, et il voulut absolument que la première édition fût in-4°. «Cela, disait-il, forcera les belles lectrices à la franchise; elles ne pourront le cacher si vite sous le chevet. » Lemercier fit comme les femmes, et déroba son nom. L'anonyme pourtant n'était pas difficile à percer, et Hoederer, toujours prudent, rencontrant ce jour-là l'auteur : « Qu'avez-

vous fait? lui dit-il tout renversé, vous ne serez jamais de l'Académie ! » Lemercier se serait plutôt rendu à quelque raison morale, j'en suis bien sûr; mais il paraît que personne n'y songeait sous le Directoire.

Alors au moins on aimait les lettres pour elles-mêmes; on en parlait avec charme. C'est ainsi qu'une autre conversation mondaine lit naître Pinto, joué deux ans plus tard, en 1800. Dans un cercle aimable où l'on distinguait la spirituelle duchesse d'Aiguillon, Mme de Lameth et la fille de Beaumarchais, Mme de Larue, on affirmait un soir devant Lemer cier que le Mariage de Figaro était la dernière innovation possible. Le jeune poète osa s'opposer au sentiment général, et soutenir, contre la banalité étroite de cette opinion, et avec une hardiesse alors unique, que l'imitation de la nature dans tous ses modes était inépuisable, infinie. Poussé à bout, il accepta même la gageure, et promit de lire bientôt un ouvrage composé d'éléments encore inconnus au théâtre. Telle fut la singulière origine de cette œuvre d'où aurait daté la rénovation de la scène française, s'il n'eût été coupé court aux hardiesses par la régularité de l'Empire, et si plus tard on n'eût franchi d'un coup toutes les limites. Pinto fut écrit en vingt-deux jours, avec toute la verve d'un vif talent mis au défi. Au contraire des poètes tragiques qui ne tiennent aucun compte de l'élément comique mêlé à tout événement humain, Lemer cier comme l'a remarqué M. Magnin, s'était proposé d'abstraire, d'élaguer d'une grave catastrophe historique tout ce quelle contenait de sérieux, et de n'offrir de ce fait ainsi dédoublé que la partie plaisante ou satirique. Il est inutile d'insister sur Pinto; tout le monde a présent cette prose franche, fine, rapide, ces scènes habilement dialoguées, ces répliques dégagées et spirituelles qui ne ressemblent pas pourtant au feu roulant des phrases de Figaro, ce mélange de caractères et d'intrigue, cet imbroglio amusant qui manque un peu de concentration, mais que relève la peinture nette et vraie de tant et de si divers personnages. Dans ce tableau

piquant de la conspiration qui mit sur le trône le duc de Bragance, Lemer cier a

traité les grands comme Plaute avait traité les dieux dans son Amphitryon.

Cette peinture comique d'une usurpation ne devait guère agréer à Bonaparte : aussi y eut-il combat à la première soirée; Pinto finit cependant par l'emporter sur l'obstination de quelques siffleurs obstinés. Le premier consul fit à dessein multiplier les congés des acteurs, et la pièce n'eut qu'une vingtaine de représentations. Le contraste de l'indécision du duc de Bragance, couronné malgré lui, avec le vainqueur de l'Italie qui allait se couronner lui-même, prêtait à des allusions malignes que l'on jugea prudent d'étouffer.

La critique, un peu surprise d'une œuvre aussi inaccoutumée que Pinto, prononça des arrêts fort divers, et les plus indulgents la trouvaient au moins singulière, comme fit plus tard Joseph Chénier. Roederer, dévoué exclusivement au succès, mais à qui cette comédie plaisait beaucoup au fond, la justifia timidement dans le Journal de Paris; toutefois, par le vague de ses insinuations, il éludait le danger d'un jugement franc et décidé. Les Débats continrent, le lendemain de la représentation, une note fort hostile, qui présentait la pièce comme ridicule et complètement tombée. Le succès ayant démenti cette malveillante annonce, une lettre signée Laperouse (pseudonyme qui déguisait sans doute Geoffroy) vint quelques jours après; elle parlait d'un drame burlesque, détestable, informe, écrit dans le style de Tabarin. L'un des personnages, l'archevêque de Bragues, était traité de carmagnole de 93. Nous n'en sommes pas encore, on le voit trop, à la

critique fine, polie, délicate, de Mme Guizot, que bientôt nous serons heureux de rencontrer.

On reprocha à Lemer cier d'avoir imité le Mariage de Figaro; mais l'auteur de Figaro n'avait pas été de l'avis des critiques, et Pinto lui plut singulièrement quand il en lut les scènes inédites. En ses derniers jours, ce maître bruyant de la comédie révolutionnaire se consolait même souvent, dans l'intimité du jeune poète, des obsessions de toute sorte que tant de précédents excès et de ruineuses prodigalités suscitaient à sa vieil-

lesse. L'auteur d' ' Agamemnon dînait chez lui deux jours avant cette fin subite et singulière qu'expliquerait trop bien peut-être une de ces conversations qui lui étaient si familières alors sur les moyens chimiques de mourir sans douleur.

Le succès de Pinto avait sa séduction; Lemer cier essaya de poursuivre cette veine heureuse par trois actes en prose sur Alcibiade, intitulés l'Ostracisme, actes spirituels parfois, mais où l'on est trop loin d'Aristophane. Dans la Journée des Dupes, il a tenté aussi d'élever à la hauteur de la grande comédie en vers le genre nouveau dont il avait le premier donné l'exemple. Cette pièce, longtemps arrêtée par la censure et jouée seulement depuis juillet 1830, n'a point réussi. Il faut l'avouer, à cette date récente, le parterre n'avait pas tort. Je sais qu'un critique habile et très-compétent (1) a dit, en parlant de la Journée des Dupes : « C'est une tentative nouvelle de cet infatigable athlète dont chaque ouvrage a été un essai, c'est une tentative digne du génie mâle et flexible qui a créé Agamemnon, Pinto et Frédégonde. » Mais le proverbe veut que les inventeurs se ruinent à mettre en œuvre une découverte qui fait souvent la fortune de ceux qui viennent ensuite. Le mot peut s'appliquer ici. Quoi qu'il en soit, la mé-

moire de Lemer cier restera sûrement attachée à cette vive et charmante création de Pinto, qui a été aussi une découverte dans le meilleur sens du mot. L'auteur toutefois fut-il plus heureux que Moïse, pour avoir passé le seuil de cette brillante terre promise, où l'on a élevé depuis tant de veaux d'or?

Après Pinto, Lemer cier, que poursuivait toujours le génie capricieux des tentatives, songea bientôt à revenir aux Grecs, à écrire quelques poèmes dans la manière antique. Le mot de Rousseau contre « les génies plagiaires d'eux-mêmes » semblait le menacer toujours, et, sans compter, il dispersa dès lors sa force dans la variété et dans le nombre. Enhardi aux libres allures, il alla jusqu'à déclarer que « le génie fait sa langue, »

(1) M. Ch. Magnin, Globe du 5 janvier 1828,

et qu'on pouvait bien innover, puisqu'en leur temps les écrivains de Louis XIV avaient aussi été accusés d'innovation. De plus, l'école descriptive lui paraissait insuffisante, et le poète voulut mêler quelque action, quelque philosophie à l'uniforme procédé de Delille. De là deux récits épiques, Homère et Alexandre, que distingue une certaine fermeté de facture, mais dont l'épigraphe tirée de Martial (*me rarisjuvat auribus placere*) est complètement justifiée par une froideur qui rappelle bien plutôt Callimaque que Virgile.

Andrieux examina le poème d'Homère dans la Décade, et, tout en rendant malignement justice à la verve et à l'originalité de l'écrivain, à ses vers énergiques et serrés, il lui refusait, avec raison, l'élégance et l'harmonie. Quel dommage, peut-on observer à ce propos, qu'on n'ait pas pétri ensemble, si j'ose le dire, Andrieux et Lemer cier, Agamemnon et les Étourdis /Combien le

goût y eût gagné, sans que le talent eût perdu! Il est vrai que Lemer cier rencontra un instant l'esprit fin et délicat d'Andrieux dans sa comédie de Piaule; mais, pour s'en tenir à ce charme épuré de diction, à ce léger parfum attique, la muse d'Agamemnon était trop directement parente de celle de Le Brun, ce génie si dur et si incomplet, si élevé pourtant, dont elle disait :

S'il pleure un feu trahi, Vénus même l'inspire, Et l'aigle fier se change en ramier qui soupire.

Les journaux ne s'occupèrent pas seuls d'Homère et ft Alexandre. Bonaparte (1), plein de sympathie alors pour l'énergique talent de Lemer cier, en lut de longs morceaux avec le poète, qui passait quelquefois plusieurs jours à Saint-Cloud ou à la Malmaison. Les vers où il est question d'Arcole et de Rivoli lui plurent beaucoup: pourtant il ajouta : « Il faut que je vous remercie et que je vous chicane. Vous me traitez fort honora-

(1) « Il causait très-volontiers avec Lemer cier. » (Mémoires de Bourrienne, 1829, in-8, t. III, p. 230.)

blement et m'avez mis en bonne compagnie de héros; mais vous terminez par deux vers qu'on trouve étranges :

Sache combler l'espoir qu'ont donné tes hauts faits; Moderne Miltiade, égale Périclès. »

Et le poète s' étonnant qu'un nom comme celui de Périclès, lequel rappelait Auguste, Médicis et Louis XIV, eût quelque chose d'offensant, il reprit : « Cette pensée ne s'offre pas de même à tous les esprits; car, tournée en un autre sens, elle indiquerait à nos Athéniens du jour qu'il y a de la politique à jeter les Miltiades en prison... n'est-ce pas? Hein... vous en devenez rouge. » Alors

Lemercier : « Et vous, vous en devenez pâle; c'est notre couleur à chacun, quand une chose nous émeut, et celle-ci m'étonne, je l'avoue...— Cette pensée qui vous trouble n'est pas la mienne, répondit le premier consul; mais on l'interprète ainsi... » Et, voulant rompre la conversation là-dessus, il ajouta brusquement : « Laissons les propos des beaux-esprits. » Et l'on ne reparla plus du poème d'Alexandre.

Ce furent là les prémices d'une rupture qui éclata plus tard ouvertement. Comment d'ailleurs l'ambitieux conquérant eût-il pu s'accommoder longtemps d'un écrivain qui, dans une ode à la Muse tragique, datée de la Malmaison, osait dire :

Qu'il renaisse immortel sur la scène tragique
L'homme qui, de l'Europe ayant su triompher,
N'aura pas craint d'asseoir la liberté
publique, Ou qui, nouveau César, aurait pu l'étouffer?

Cependant le premier consul trouva bientôt l'occasion de mettre tout à fait Lemercier à l'épreuve, et d'essayer d'assouplir au joug impérial cet âpre esprit resté fidèle aux idées d'absolue liberté.

Toujours avide de voies nouvelles, Lemercier voulait créer une scène nationale par des sujets empruntés à notre histoire. La route ouverte par le Tancrède de Voltaire le tentait, plusieurs années avant que Raynouard eût composé les Templiers.

LEMERCIER. 20 i

Il écrivit la tragédie de Charlemagne, et, dès qu'elle fut achevée, il la fit à Bonaparte, qui crut y voir une occasion naturelle d'interroger le désir public. Le premier consul voulut persuader à l'auteur, en le complimentant sur son œuvre cornélienne, d'intro-

duire à la fin de la pièce des envoyés qui offriraient au vainqueur des Saxons le trône d'Orient. L'allusion était facile à percer, et les applaudissements de la foule eussent été doux à l'oreille consulaire. Lemer cier eût pu arriver en cette circonstance au conseil d'état; mais Charlemagne ne lui sembla point une transition directe à Napoléon, et il refusa. Joseph Chénier, plus souple malgré ses aigreurs, et qui renfonçait parfois le secret de sa haine républicaine, fut chargé de suppléer Lemer cier en cette délicate affaire, et il rima Cyrus. La pièce, mêlée d'ailleurs de regrets et de sentences démocratiques, fut sifflée sans pitié, et Bonaparte se moqua de l'auteur. Chénier n'eut ni le brevet de sénateur qui était en jeu, ni les chœurs de l'Opéra qu'on lui avait promis pour la représentation de son OEdipe au Théâtre-Français. Quand Bourrienne vint annoncer la chute de Cyrus, le premier consul se contenta de dire : « Le sot! Lemer cier me l'avait bien dit. » Quant à la tragédie de Charlemagne, elle ne fut jouée qu'en 1816. Agamemnon était loin, et Duviquet, dans son feuilleton des Débats, put opposer, en un dialogue piquant (ce jour-là), Lemer cier professeur de l'Athénée à Lemer cier poète dramatique. Il était d'ailleurs trop facile de voir qu'Éginhard avait passé à travers Mably. C'est le défaut capital des tragédies trop nombreuses que le poète emprunta à l'histoire du moyen âge.

Bonaparte n'oublia pas Charlemagne. Dans ses habitudes déjà impériales, il se faisait, comme les rois de France depuis Louis XIV, apporter d'avance chaque semaine le répertoire de ses comédiens ordinaires. Voyant le nom de Lemer cier indiqué pour une première représentation, il dit au poète : « Vous ne donnez pas Charlemagne, vous tomberez. » Le tumulte en effet fut si violent, que l'auteur retira son manuscrit des mains du souffleur au troisième acte. Le lendemain les feuilletons se dé-

chaînèrent contre » les dangereuses bizarreries de cet esprit inventif. » Le Mercure prouva que le héros était sorti de « l'hôpital des fous , » et Geoffroy, renchérissant sur ses confrères , proclama la pièce « une parade burlesque, donnant le spectacle d'une dévote séduite par son directeur. » Si la nouvelle tragédie, Isule et Orovèse, était une œuvre avortée, on y retrouvait encore de loin en loin des éclats puissants et de mâles beautés. Le prêtre gaulois a d'avance l'amour implacable de Claude Frolo, et ce type idéal et solitaire se détache déjà dans l'ombre. Cependant, malgré la dureté du style, Isule se dévoue trop comme Iphigénie, et il reste là quelque faux reflet du ciel de la Grèce. C'est bien le pays de ïeutatès et des Carnutes; mais où est donc la lyre d'or de Velléda?

Bravant les sifflets officiels, — et tous les sifflets, même mérités, prirent bientôt ce caractère aux yeux du poète mécontent, — Lemer cier adressa l'édition d' l suie à Mme Bonaparte, qui avait depuis longtemps accepté la dédicace. Ceci se passait en 1803, et ne faisait que mettre de plus en plus au vif ce vieil et honorable amour de la liberté, auquel l'auteur à'Agamemnon voulait, malgré tout, rester fidèle. Comme il avait accepté du consul le brevet de la Légion-d'Honneur, l'avènement de l'Empire l'obligeait à un serment. Il lui parut donc qu'il fallait subir le joug ou entrer ouvertement en lutte. Lemer cier n'hésita point, et la lettre suivante parvint à Napoléon en même temps que le sénatus-consulte qui l'appelait au trône :

AU CITOYEN PREMIER CONSUL

H floréal an xn.

« Bonaparte, car le nom que vous vous êtes fait est plus mémorable que les titres qu'on vous fait, vous m'avez permis d'approcher assez de votre personne pour qu'une sincère affection pour vous se mêlât souvent à mon admiration pour vos qualités; je suis donc profondément affligé de ce qu'ayant pu vous placer dans l'histoire au rang des fondateurs, vous préféreriez être imitateur.

« Mes sentiments particuliers, plus que votre autorité, me font, à dater de ce jour, une obligation de me taire. Les vertus de la France parleront pour sa liberté de siècle en siècle.

« Je fais passer à M. de Lacépède mon brevet de la Légion-d'Honneur, ne pouvant m'engager par serment à rien de plus qu'à me soumettre aux lois, quelles qu'elles soient, qu'adoptera mon pays. Mon dévouement pour lui ne cessera qu'avec ma vie. v

Cette lettre ne causa sans doute au conquérant qu'un court instant d'impatience au milieu de ce premier enivrement de l'Empire, mais il en conserva toujours le souvenir amer, car il préférerait l'obéissance à l'admiration.

La rupture décisive n'avait pas éclaté brusquement. L'empereur était fier de juste titre d'une si glorieuse amitié; mais, après avoir accepté la Révolution, il en voulait les conséquences. Les durs sacrifices subis, l'affreux holocauste de sang qui lui avait enlevé Mme de Lamballe, sa marraine, et Marie-Antoinette, sa première protectrice, tous ces souvenirs ne faisaient que l'attacher plus obstinément à la difficile et laborieuse conquête de la liberté.

L'expérience du gouvernement, le contact des affaires, qui font souvent plier les plus austères esprits au joug des nécessités politiques, n'eurent jamais à assouplir cette nature tenace et imprévoyante de poète. Aucune avance n'avait pu tenter Lemer cier; au retour d'Egypte, quand il dédia au premier consul la poétique scène à Agar, Bonaparte voulut en vain lui faire accepter 10,000 fr.; qui n'eût pas vu là un rôle de dupe dans les mœurs faciles du Directoire? Un jour, Mme Tallien lui dit même tout haut dans son salon : « Lemer cier, vous vous ruinez follement pour la liberté. »

La Liberté, c'est ma coquine....

répondit-il malignement en un madrigal que je ne puis citer, et que Thermidorine (c'était le nom de Mme Tallien) avait trop d'esprit pour ne pas comprendre.

Ce que Lemer cier, en vrai poète, rêvait volontiers pour Bonaparte, c'était un rôle législatif, une mission de fondateur; mais, déjà défiant, il écrivait en 1803 :

Vous abaisserez vos épées Dans le sang ennemi trempées
Devant la majesté des lois.

Il allait même jusqu'à la menace, et, bien avant le célèbre et retentissant article de Chateaubriand dans le Mercure, il se risquait à imprimer :

Tacite sous le joug du crime Aiguise déjà son burin.

Ainsi s'était préparée et accumulée à l'avance, à côté de l'admiration extrême pour la gloire du vainqueur de l'Italie, cette haine du despotisme qui éclata dans la lettre du 14 floréal.

L'opposition personnelle de Lemer cier inquiétait fort peu Bonaparte, comme on peut croire, et ne lui était que d'un trèsmince obstacle; mais, par caprice d'amour-propre sans doute, il tenait à triompher de cet âpre et noble caractère, qui lui faisait peut-être craindre beaucoup de semblables résistances. En mai 1804, peu de temps avant l'inauguration impériale, il s'ouvrit même au poète de ses projets de royauté, et ne dédaigna pas, pendant plus de trois heures, de combattre par ses raisonnements les vives objections de Lemer cier. Joséphine racontait plus tard que, parmi le petit nombre de paroles amères que lui avait values son ambition, l'Empereur avait été blessé profondément des mots de Lemer cier à sa dernière visite. « Vous vous amusez à refaire le lit des Bourbons... Eh bien! je vous prédis que vous n'y coucherez pas dix ans. » On a remarqué qu'il n'y coucha, en effet, que neuf ans et neuf mois. Voilà presque le vates antique; par malheur, les bonnes prophéties ne sauvent pas les mauvais vers.

Arrivé à l'Empire, Napoléon se vengea dans l'occasion par des épigrammes, et n'appela plus Lemer cier que le fanatique. Comme le conquérant, en ses courtes heures de loisir, voulait bien des-

cendre fréquemment à cette petite guerre de ruelle qui lui allait moins que l'autre, l'écrivain, piqué dans son orgueil, riposta par ce quatrain :

Un despote persan appelait fanatique

Un sage Athénien soumis au seul devoir :

« Qui de nous l'est le plus ? dit l'homme de l'Attique;

J'aime la liberté, comme toi le pouvoir. »

Et les plaisanteries amères continuèrent de part et d'autre. Les journaux alors étaient forcément silencieux, et ne fournissaient pas incessamment, comme aujourd'hui, une pâture à la polémique des conversations; ces pointes et ces petits événements d'intérieur ne faisaient scandale que dans les salons; on en aiguissait les causeries entre deux bulletins de victoire. La fantaisie admirative de Napoléon pour Ossian était une occasion de taquinerie littéraire qui amena plus d'un bon mot. Les nébuleux chants de Fingai ne devaient pas, du reste, séduire Lemercier, dont l'esprit, tout novateur qu'il fût, ne pouvait se détacher complètement des traditions du xvme siècle.

C'est là, en effet, ce qui caractérise surtout le rôle de l'auteur d'Agamemnon. Bien qu'il se soit montré étranger et même hostile au grand mouvement littéraire qui date de Chateaubriand et de Mme de Staël, il n'est pas de l'école de l'Empire. Le génie nouveau et le génie de l'imitation classique se croisent, se mêlent, et, si je puis dire, s'enchevêtrent souvent en lui. Une bizarre insuffisance de goût, un singulier manque de discernement délicat dans le détail, font incessamment obstacle, et, par les inégalités, empêchent l'œuvre de se déployer à l'aise. Lui aussi, il a ce lutin familier dont Molière dotait Corneille, ce lutin de l'inspiration qui soufflait ses admirables vers au grand tragique, mais qui à certains moments l'abandonnait à sa fougue. Chez le moderne écrivain, le lutin malicieux est fort loin de prodiguer ses apparitions. Par bonheur, il fut assidu lors d'Agamemnon et de Pinto, et, tout fugitif qu'il soit, nous le ressaisirons encore, surtout dans les tentatives audacieuses qui met-

tent à part Lemercier. Pourquoi, hélas ! le poète perdait-il ses meilleurs soldats en éclaireurs hardis sans doute, mais toujours

égarés par l'isolement? Pourquoi laissait-il le gros de ses troupes fourrager au hasard dans les champs rebattus de la littérature impériale ?

Toutefois l'antiquité n'était pas épuisée encore pour lui. Déjà Agamemnon et les Quatre Métamorphoses avaient révélé une connaissance des lettres grecques très-réelle et très-approfondie. Lemer cier courait avec la même ardeur curieuse et le même instinct d'assimilation à quelque sublime beauté tragique ou à quelque libre épigramme de l'Anthologie. Rome aussi devait l'attirer à son tour, et bientôt, sans s'arrêter aux banalités du forum qu'il ne garda que pour sa pâle tragédie de Camille, il monta droit aux collines d'Évandre. L'admirable génie de Plaute, fort peu goûté sous l'Empire, le séduisit aussitôt; il s'éprit même si bien du poète latin, qu'il en fit le héros d'une pièce à laquelle il faut sans doute un public tout à fait lettré, mais dont la lecture demeure pleine d'agrément.

La trame de ces trois actes est parfaitement antique. Un jeune Romain amoureux d'une esclave qu'il a vue au port, une amante jalouse qui se substitue à cette rivale, un vieil oncle ladre qu'on dupe pour payer la rançon, un père diseur de préceptes moraux et qui fait une déclaration à la maîtresse de son fils, un esclave chargé de trouver de l'argent et dont l'esprit s'anime par la crainte du bâton; par-dessus tout cela, Plaute mêlé à l'intrigue, qui devient pour lui un sujet de comédie; au dénouement, l'avare puni, le libertinage du père confondu, le fils ramené à la fidélité amoureuse, le poète enfin retrouvant ses manuscrits avec son or : c'est bien là en effet un tableau auquel eussent souri les contemporains de Névi us. Sans doute, la crudité choquante des mœurs romaines a quelque peu disparu, et l'on pourrait objecter que la

maîtresse de Leusippe est plutôt une veuve enjouée de la connaissance de Marivaux, qu'une de ces courtisanes effrontées de la scène latine. Le père, à son tour, n'est pas aussi cynique que les pères de Plaute; il ne fiait

pas avec son fils cet ignoble marché de possession préalable qui révolte dans l'Asinaire. Mais à Dieu ne plaise que ce soit là un reproche !

La pièce, en son dialogue vif et étincelant d'esprit, était écrite dans le mètre difficile et libre de Y Amphitryon de Molière, que Voltaire lui-même n'a guère su manier au théâtre. Un prologue semillant et ironique, à la manière des anciens, ouvrait la scène. Après quelque lutte, un succès franc l'emporta. A part toute intention latine, on peut remarquer que c'était déjà une ingénieuse conception que de représenter le poète comique faisant agir des personnages réels et les peignant à mesure qu'ils agissent. Je me rappelle bien, il est vrai, une pièce de Boursault où Ésope fait des fables comme Plaute fait ici des scènes; je me rappelle encore le Térence de Goldoni, auquel Lemer cier n'a rien emprunté d'ailleurs; mais là cette idée ingénieuse est à peine indiquée, et on n'en a tiré aucun profit.

Tant d'esprit ne trouva pas grâce devant l'humeur de Geoffroy, et il commençait son article par ces mots : « Quel poète usant et jouissant de toutes ses facultés, etc.. » Cette colère factice déguisait mal la flatterie à Napoléon. La vraie critique, comme on pense, ne s'en tint pas à ces injures. Eo somme pourtant, les journaux de l'Empire, hostiles aux innovations, appuyèrent peu le poète. Arnault (singulier inventeur!) avait créé dans le Propagateur ce que nous nommons encore feuilletons : accroché des premiers, comme Montfaucon, à ses propres fourches patibulaires, il

ne fut pas seul victime de l'invention. C'était aussi pour Lemer-
cier, à chaque œuvre produite, à chaque effort, une ligne ennemie
qu'il devait traverser seul, sans escorte. Ce génie entreprenant
avait assez de ses propres liens dont il eût fallu le débarrasser en
l'aidant; malheureusement on lui barra les chemins, et, ainsi ar-
rêté à toutes les issues, il ne fut que plus faible à rompre les obs-
tacles qui étaient en lui, dans sa nature même, et il s'y engagea de
plus en plus.

Pour Plaute cependant, malgré quelques restrictions, l'appui
d'un talent délicat et judicieux, celui de MUe de Meulan dans le

Publiciste, dut singulièrement le flatter. L'éloge était d'autant
plus précieux, que cette plume distinguée se montrait d'ordinaire
fort sobre de compliments. Le public était assez de l'avis de Mme
Guizot, et, en ces heureux loisirs littéraires de l'Empire, on s'oc-
cupait beaucoup de Plaue. Déjà cette pièce avait été jouée six
fois. D'après les conseils du peintre David, Napoléon, alors à Pa-
ris, vint, sans qu'on le sût d'avance, à la septième représentation.
Lemercier était à un bal ce soir-là, et quelqu'un lui annonçant
que l'empereur assistait à sa comédie : « Alors, répondit-il, c'est
la dernière fois qu'on la joue. » Il avait bien deviné, car elle fut
immédiatement suspendue.

Les applaudissements s'adressaient au tableau piquant d'un
poète volé : or, l'allusion sembla directe à l'oreille du maître. Le-
mercier était propriétaire, rue de Rivoli, d'un terrain considé-
rable qui composait toute sa fortune. Dès la fin du Consulat, l'état
prit possession de ces biens pour y percer la rue des Pyramides;
la mauvaise humeur impériale fit si bien traîner les comptes (il
s'agissait, je crois, de cinq cent mille francs), que Lemercier, mal-
gré ses» réclamations, ne fut indemnisé qu'à la fin de 1813. On

profita de l'absence de l'empereur pour obtenir du conseil d'état l'arrêté de restitution qui fut rendu à l'unanimité; à son retour de Moscou, Napoléon refusa de ratifier le décret préparé, et il fallut l'insistance réitérée de Daru pour l'obtenir.

Privé momentanément de sa fortune, le poète, comme Plaute tournant sa meule, se consolait avec les lettres. Mais tous les théâtres lui étaient fermés, car les comités de lecture se montraient peu favorables à un écrivain si mal en cour, et dont la police arrêta obstinément les ouvrages. Lemer cier en prit son parti; réduit aux plus strictes ressources, au res angusla domiy il soutint hardiment le siège, et, ne se laissant pas prendre par la faim, il refusa de capituler. Les consolations ne manquaient pas d'ailleurs à ce ferme caractère; de généreux amis lui offraient de venir à son secours. Ainsi, avec une aimable discrétion, Mmc de Staël, durant une de ses courtes apparitions en France,

l'invitait sous un prétexte littéraire à passer plusieurs jours à Meulan, et là, abordant franchement la question : « Mon cher Plaute, vous êtes provisoirement ruiné; je vous ai trompé, il ne s'agit pas de lecture dans votre visite; je veux devenir votre banquier... Avez-vous besoin de vingt ou trente mille francs?... J'en ai fait autant en émigration pour Mathieu de Montmorency... » Touché de tant d'amitié prévenante, Lemer cier refusait délicatement; mais, poussé avec insistance en ses derniers retranchements, il fut forcé de promettre à Corinne de ne point emprunter à d'autres.

Le malheur a ses jouissances en ce qu'il révèle les affections loyales et sincères : l'auteur d'Agamemnon dut le comprendre à plusieurs marques de touchant intérêt qui partaient du cœur. M. Thénard, par exemple, lui offrait la moitié de son traitement, sa

seule richesse, et Dupuytren, dont les moments valaient tant d'or, lui donnait, pendant près de trois ans, et seulement pour le distraire, des leçons assidues d'anatomie. Ces amitiés de savants illustres inspirèrent de plus en plus à Lemer cier une sympathie curieuse pour les sciences physiques, qui le poussa à la composition de *Y Atlantiade*, poème bizarre et longtemps rêvé que nous retrouverons tout à l'heure.

Après la suspension de sa pièce, Lemer cier, toujours ardent, ne se tint pas pour battu. L'anûée suivante, en 1809, il risqua une dernière tentative : c'était une comédie, ou plutôt un drame tout à fait romantique, qui, sous Napoléon, indiquait autant de hardiesse au moins et d'originalité qu'on en a vu depuis dans *Cromwell* et dans *Henri III*, car le *Germanicus* d'Arnault est plus loin de Colomb que Colomb ne l'est d'*Hernani*.

Bien que je n'approuve guère ce mélange des genres, et que Colomb ne soit, à mon sens, que la tentative de Hénault avec les vers de plus, il me paraît impossible de nier la verve singulière qui éclate dans certaines scènes de cette œuvre, et je répète volontiers le mot de Mme Guizot à propos de Colomb : « Chaque succès de M. Lemer cier est une conquête. » Seulement Mme Guizot assure qu'elle ne craint pas d'être indul- H. 14

gente, parce que les éloges ne sont pas ici dangereux pour l'exemple. Ceci sent trop sa date de 1809; depuis, Lemer cier lui-même s'est vu de beaucoup dépasser; mais, comme tous ceux qui commencent les révolutions, il se hâta de faire retraite, et fut vite de la résistance ; par là il s'effaça et dut disparaître derrière le feu de la mêlée.

Le succès de la première représentation de Colomb avait été un peu surpris à un public étonné. Le lendemain, la pièce fit scandale auprès des classiques ; on s'indigna de l'audace d'un écrivain qui osait mettre l'intérieur d'un vaisseau sur le théâtre (1). Et où étaient les unités ? L'action commençait en Espagne et se dénouait en Amérique. Certes, le péché était capital. Aussi Lemer cier s'est-il cru obligé, hélas ! de faire depuis pénitence de fautes originales et heureuses. Dès lors même il se justifiait avec une maligne bonhomie : « L'unité de lieu y est pourtant, disait-il à Talma, car le monde entier n'est-il pas la demeure et le domaine de Colomb? » Mais le parterre de la seconde représentation fut peu sensible à de pareilles raisons. Il y eut un bruit affreux, et les acteurs ne purent réciter plus de vingt vers. Dès le premier jour, il est vrai , quelques expressions avaient failli soulever la salie. On était si loin encore des burlesques lazzi dont sont entremêlés nos drames d'aujourd'hui, que l'orage grondait déjà à ces vers :

Je réponds qu'une fois saisi par ces coquins, On t'enverra bientôt au pays des requins.

Au deuxième soir, il y eut une personne tuée et plusieurs spectateurs blessés. Sous Napoléon, force devait demeurer à l'ordre, et, chose bizarre, Lemer cier, que d'ordinaire on entra-

(1) En 17G7, dans son Année littéraire, t. VII, p. 179, Fréron disait à propos du Guillaume Tell de Leniierre : « Les acteurs sont sur la pointe d'un rocher. Quoi risque y aurait-il à choisir pour le lieu de la scène un vaisseau de ligne? J'espère qu'on en viendra là quelque jour. Dieu sait quel tini amarre et quel succès, si on tire le canon... »

vait, se vit cette fois joué malgré lui. Colomb fut donné onze fois militairement et devant les baïonnettes. Comme le bruit vint à se répandre que l'auteur était d'accord avec la police, il en profita pour faire pièce au pouvoir, et se hâta d'écrire au Journal de Paris qu'il n'avait aucune part au succès bien involontaire de son œuvre.

Par un contraste piquant, représenté quand il ne le voulait pas, repoussé de la scène dès que le succès était conquis, Lemerrier renonça à faire jouer ses pièces, et garda pour lui seul le fruit de ses inspirations. Tel fut le sort d'une composition très-distinguée, le Corrupteur, écrite en 1812, et dont l'idée première lui avait été donnée par le peintre David. Cette comédie eût certainement obtenu un long succès, si, quand elle fut donnée en 1823, des associations qu'on tourna contre M. de Peyronnet n'avaient amené l'irruption bruyante d'une foule de gardes royaux, qui, par une manière de censure toute nouvelle, vinrent, en plein parterre, s'opposer aux représentations. Le Corrupteur est une haute comédie de caractère, dont la pensée est puissante, le développement habile, le dialogue légèrement touché, bien que certains mots bizarres ou vulgaires en rompent désagréablement la trame. Qu'a-t-il manqué à cette pièce pour réussir, pour durer? Ce qui manque aux vastes conspirations qu'un rien suffit à renverser. Ici l'échafaud ou le trône, là l'oubli ou la gloire durable : cela se touche. Mais ce qui a failli réussir, ce qui a eu de la grandeur ne mérite-t-il pas le souvenir de la critique comme de l'histoire? Fiesque périt dans les flots au moment de triompher; Retz n'en a pas moins tracé avec amour le portrait de ce héros vaincu. Ainsi en est-il des produits de l'art. Quelques traits inégalement appuyés, une fausse veine dans ce marbre, une paille dans ce diamant, et voilà le déchet-jeté sur toute une œuvre.

Lemercier était-il vraiment doué de l'inspiration comique? Certes, l'homme qui créait successivement P/n/o, Plaute et le Corrupteur, avait hérité d'un legs lointain de l'avare testament de Molière; il était bien le contemporain, l'ami, le successeur

de Beaumarchais; il était novateur au sein des banalités de l'Empire. Je mets à part les spirituelles scènes des Deux Gendres, qui sont une exception très-distinguée dans un genre médiocre; mais qu'est-ce en somme que la comédie d'alors? Comme tradition continue, on s'en tenait aux madrigaux et au fade persiflage de Dorât , à peine animés par de niaises intentions sentimentales. Comme nouveauté, on posait au milieu d'une anecdote très-commune, rimée en langue flasque et pâteuse, quelque dessin de caractère mal crayonné au pastel avec des tons faux et vite passés. Lemercier s'est aussi séparé des écrivains comiques de l'Empire, et c'est sa gloire. Pourtant il leur a donné quelques gages, mais seulement plus tard, dans les premières années de la Restauration, et comme par un retour amical vers des adversaires tout à l'heure vaincus. Le Frère et la Sœur jumeaux , le faux Bonhomme, le Complot domestique (qui sait le nom aujourd'hui de tout cela?) se rapportent à la concession tardive que le mauvais goût de son temps arracha au poète. A la fin de la première représentation du Complot domestique, au moment même où l'acteur entrait pour nommer l'auteur, une voix s'écria tout haut : « Que Lemercier fasse des pièces comme celle-là, et nous ne le sifflerons point. » Le spectateur avait raison, Lemercier n'était plus digne des sifflets; car il abdiquait, il subissait aux dépens de son originalité la pernicieuse influence de l'école de l'Empire. Combien était loin le temps des libres essais, ce temps où il allait jusqu'à dire : « On répète sans s'entendre que la langue est fixée, et, loin d'applaudir à cet axiome banal, j'affirme-

rais que non-seulement chaque bon écrivain se distinguera toujours par un style particulier, original , mais que chaque genre de sujet qu'il traite comporte le sien qui lui est propre uniquement, et dont le secret est la mobilité d'imagination et de sentiment. » A propos des styles appropriés à chaque genre, ne peut-on pas remarquer que Lemercier, au contraire, a couru si vite en tout sens, que, sans s'en douter, il gardait souvent pour l'œuvre nouvelle la manière propre à l'œuvre d'hier? Dans la plupart de

ses tragédies eu vers, par exemple, ne retrouve-t-on pas à chaque page l'écrivain en prose, l'auteur du Cours de Littérature ? Aux yeux du poète , cette différence singulière entre ses propres œuvres n'existait pas assurément, et il confondait dans une même pensée Agamemnon et Clovis. Je l'ai même entendu (singulière illusion d'auteur!) préférer avec amertume Clovis à Agamemnon. De loin et même de près, pourtant, cela est distinct. Sans doute, Lemercier faisait des efforts pour demeurer indépendant; il reprenait l'œuvre manquée de De Belloy. Seulement le poète n'avait pas le sentiment du moyen âge. Il comprenait bien moins dans l'art les mystiques élans de l'ascétisme que le chant du moineau de Lesbie ou les contours rêvés de la Vénus antique. La réaction produite par le Génie du Christianisme trouva Lemercier hostile (1), et il applaudit peu à cette éclatante réhabilitation d'un passé que la Révolution répudiait. Les tournois et les cours d'amour ne lui agréaient pas comme l'arène olympique avec ses lutteurs nus et son ceste.

Par là s'explique la teinte uniforme de ces tragédies, dont la scène est au moyen âge. Toutes les nuances s'y confondent volontiers aux yeux du poète sous le nom commun de superstitions gothiques. On est là en plein xvme siècle, et, comme chez Joseph

Chénier, on croirait que Louis XIV confine aux barbares. Il est vrai que Lemer cier, dans son Cours de Littérature, a admirablement parlé de Pohjeucte; mais ici le génie du grand Corneille l'entraînait, et la beauté de l'art lui révélait la grandeur du martyre. Ce n'est que par une sublime hypocrisie, selon le mot de Joseph de Maistre, que Voltaire a pu trouver les pa-

(1) 11 fut plus tard de la commission chargée par l'Académie de l'examen de ce livre. Malgré le ton poli, l'amer et médiocre morceau de Lemer cier révèle l'ami obstiné de J. Chénier et de Volney; mais, se rappelant peut-être les Sentiments de l'Académie sur le Cid, l'auteur se plaint en homme d'esprit d'être obligé à juger, et la légère teinte de ridicule ne lui échappe pas.

21k ÉTUDES LITTÉRAIRES.

rôles inspirées de Lusignan. Lemer cier était trop franc pour aussi bien réussir, et l'Athanasie de son Baudouin est bien moins une sœur de Cassandre, une prophétesse chrétienne, qu'une dévote fanatique du temps du diacre Paris. Je reconnais volontiers qu'après le désespérant modèle du Roi Lear, la folie est peinte avec énergie dans Charles Vf; je reconnais que les noirceurs théâtrales de Oébillon et ses raffinements de terreur sont dépassés dans Clovis; j'avouerai même que l'intrigue romanesque de Louis IX a dû plaire au temps où Michaud préludait à X Histoire des Croisades par une préface à la Mathilde de Mme Cottin; l'Arabe Octaïr est un digne pendant de Maleck-Adel, et parle déjà comme l'Yaqôub de M. Alexandre Dumas. Mais combien l'ombre aujourd'hui couvre cet entassement multiple de tragédies oubliées! Si nous n'étions pas au bout, la critique tournerait ici au catalogue, et deviendrait une énumération de défaites où se détacheraient très-peu de victoires.

A mesure qu'on avance dans l'étude du monument démesuré auquel Lemer cier a voulu attacher son nom, on est saisi d'un regret qui revient toujours; je veux parler de cet idéal longtemps attendu avec assurance, entrevu quelquefois et dont on finit par perdre l'espoir. Les splendeurs de Rome apparaissent à l'horizon; on y touche presque; mais la nuit vient, et l'on s'égare sans fin dans les marennes désolées. Pourquoi Lemer cier en est-il si peu sorti? Pourquoi cet énergique talent a-t-il dispersé toute sa puissance dans les landes les plus ingrates de l'art? Secrets impénétrables de notre nature ! Qui donc trace les limites mystérieuses dans lesquelles l'esprit de l'homme est refoulé malgré lui?

Comprimé de toute manière, rejeté en lui-même par l'influence de son temps, arrêté surtout par ses propres empêchements, ce talent novateur et incomplet perdit peu à peu son originalité, sa pétulance naturelle, et s'échappa par des voies vulgaires. On ne saurait dire trop de mal de la tragédie de l'Empire; mais il faut néanmoins rendre justice à tout ce que Lemer cier y a dépensé de verve et de force, aux scènes re-

marquables dont il a semé ces concessions trop nombreuses. Que de beaux vers lèvent fièrement la tête au milieu de ce fatras de tirades philosophiques et déclamatoires! Ne nous acharnons pas d'ailleurs contre ce procédé dramatique. Lemer cier eût pu nous répondre par le cinquième acte de Frédégonde, où nous retrouverons tout à l'heure quelques éclats de la beauté souveraine. C'est ainsi que le génie déconcerte la critique. Il n'y a d'autre loi absolue dans l'art que la beauté.

Cependant Lemer cier était de plus en plus contraint dans l'atmosphère impériale, et les lettres suffisaient à peine à satisfaire cette ardente et ambitieuse activité qui se dévorait elle-même. La

mauvaise humeur de Napoléon durait toujours, et, engagé dans l'opposition, le poète se gardait de faire des avances. On raconte pourtant qu'un jour il fut en députation aux Tuileries avec un assez grand nombre de membres de l'Institut. L'Empereur, s'informant poliment des travaux de chacun, se trouva enfin près de l'auteur de *Plante*; d'un ton bref, et croyant l'embarrasser, il lui dit : «. Et vous, Lemercier, quand nous donnerez-vous quelque chose? — Sire, j'attends.» Réponse presque tragique (c'était en 1812); mot trop vrai, car le rôle littéraire de Lemercier, dès l'Empire, semble une longue attente, et, quand le moment vint, il était déjà bien tard. Piqué de la réponse, l'Empereur n'eut pas le bon esprit de se montrer généreux : il arrêta Camille et fit formellement défendre la reprise de *Pinto*.

Des amitiés précieuses consolait Lemercier. Sans l'amour-propre qui s'en mêlait, on serait volontiers intervenu pour détourner la colère impériale. Cambacérès surtout se plaisait au rôle de conciliateur. Les amis nombreux que le poète avait dans l'armée, Junot, Duroc, Marmont, Lannes, s'efforçaient aussi de calmer ces persistantes animosités que d'autres liaisons ne faisaient qu'aigrir. Talleyrand n'avait plus vu que de loin en loin Lemercier dans les premières années de l'Empire; lors de la guerre d'Espagne, s'étant à peu près séparé de Napoléon, il fit cause commune avec l'auteur de *Pinto*, et les épigrammes s'en-

216 ÉTDES LITTÉRAIRES.

tre-croisèrent dans la conversation des deux amis. La fréquentation assidue de Ducis, fort en garde aussi contre les séductions du nouveau pouvoir, n'était pas de nature à apaiser cette haine croissante. Ils se voyaient très-souvent. Dès 1804, Ducis lui écrivait de Versailles : « Venez prendre votre cellule dans ma Thé-

baïde; vous n'y serez plus Lemer cier, vous y serez frère Louis. » Là ils causaient de théâtre, de ces palm es qu'il leur fallait moins cueillir qu arracher; ils causaient de peinture avec Gérard, leur Corrège, comme ils l'appelaient. Ducis, dans une belle épître, engageait son ami à revenir souvent dans sa solitude :

Rien n'y trouble nos goûts, notre entretien des Muses; Du terrible et des riens comme moi tu t'amuses.

Dans le monde, ce caractère et aussi ce rôle de poète persécuté redoublaient la curiosité et les prévenances autour de Lemer cier. Les salons se le disputaient, et charmée de cette opposition, la belle princesse d'Olgorouky, ambassadrice de Russie, voulait l'emmener à Pétersbourg; mais c'eût été émigrer, il eût fallu quitter Paris, où de nouveaux liens l'attachaient. Lemer cier ne tarda pas à trouver le bonheur dans le mariage, et une plus sûre affection le consola des mécomptes littéraires.

A part Homère, je n'ai encore rien dit des poèmes de l'auteur à'Agamemnon. C'est tout un monde, en effet, où l'on n'ose pas plus se risquer que dans ces immenses épopées de l'Inde, qui suffiraient à toute une existence d'érudit. Il ne faut aborder rien moins que la Bible et la nature, et, puisque la fable a aussi sa part, qu'Ariane nous prête son fil sauveur pour nous tirer vite de ce labyrinthe. Tout cela sans nul doute se distingue des tirades descriptives ou épiques d'Esménard et du bon Parseval; mais l'originalité ici ne sauve pas l'ennui, et l'ennui c'est le tombeau des poèmes.

Laissons d'abord de côté les Vers dorés de Pythagore, les Trois fanatiques et les Hérologues, courtes et insignifiantes

bluettes que je ne rappelle que pour mémoire. Les Ages français méri-

tent plutôt un souvenir, parce qu'un rapide sentiment lyrique y anime le tableau des grandes révolutions de notre histoire, et que l'auteur a tâché d'introduire dans le rythme de nos poèmes ce mètre court et rapide dont l'Italie avait le secret, et que naguère nous ne réservions qu'à l'ode. Avec Lemercier, les transitions ne sont pas faciles : d'un dithyrambe on passe à une plaisanterie bouffonne. Il y a quelques stances spirituelles dans la Mérovéide; mais, au sortir des éblouissantes féeries de l'Arioste, on n'est pas tenté de lire, et on n'a pas lu ce long port-scriptum sur Attila.

La tragédie du Lévite t'Éphraïm avait donné occasion à Lemercier de goûter la poésie des livres saints. Cela n'était pas inconciliable avec les idées du xvme siècle. Roucher, en effet, traduisait les psaumes, Florian transportait dans son églogue de Ruth les minauderies des tableaux de Boucher, et André Chénier songeait à une petite épopée de Suzanne. Moïse fut donc pour l'auteur à Agamemnon un de ses premiers sujets de poème, comme il inspira à Chateaubriand son unique tragédie. La Terreur proscrivait toute maxime pieuse et morale : Lemercier n'osa publier son livre; l'époque du concordat ne lui parut guère plus favorable, par une raison tout opposée, et il ne donna Moïse que sous la Restauration, C'était se tromper de date, car, après le Génie du Christianisme et les poésies bibliques de Lamartine, cette médiocre inspiration religieuse, à laquelle avait pu applaudir Volney, était de beaucoup dépassée, et, sous le déguisement de l'art, on entrevoyait trop le philosophe suranné qui trouvait là avant tout une veine de merveilleux féconde encore. Aussi, malgré des

vers colorés et quelques pages vraiment belles, personne n'a souvenir de Moïse.

Un grand poème sur la nature fut le premier rêve de la jeunesse de Lemer cier, et, comme le plan en avait été fait et refait, il devint sous l'Empire son travail de prédilection. L'amitié intime qui liait le poète à plusieurs savants l'engagea de plus en plus dans cette voie, et, en son désir d'innovations à tout prix,

il voulut, après s'être assimilé leurs beautés de style, traduire le génie d'invention des poètes antiques, et se foire l'Hésiode du monde newtonien. On n'en est plus dans X Atlantide aux mignardes galanteries des Mondes de Fontenelle. Le ciel, l'univers, voilà le théâtre de l'épopée, et les principes moteurs, les forces virtuelles, en sont les dieux animés, et forment une série d'allégories bizarres, de personnifications étranges. Empédocle dans son temps n'a rien fait auprès de cela. On se trouve tout d'abord dans cette île de l'Atlantide dont les anciens ont raconté l'imaginaire submersion. Les pôles se battent comme deux jumeaux à côté desquels Étéocle et Polynice ne sont que des enfants en colère; puis viennent les passions amoureuses et rivales des marées, qui ravissaient Bernardin de Saint-Pierre. La lumière et le calorique, la gravitation, l'acoustique, les végétaux, les volcans, sont les fantastiques acteurs de ce drame sans nom; et, au milieu de cet entassement confus et gigantesque, des jets étincelants, de magnifiques images surgissent çà et là : la poésie déborde à flots, mais pour s'abîmer dans ce chaos extraordinaire, qui a quelquefois sa grandeur. Par malheur, nous ne sommes plus au temps d'Orphée, et Orphée ne vint pas. Je ne saurais m'étonner que cette œuvre barbare ait charmé Laplace; elle doit être assez du goût du baron Thénard, qui y a coopéré par ses conseils; mais il faudrait

trop souvent que les traités du savant chimiste servissent de commentaire au poème. Ce défaut capital n'échappait pas à Dupuytren, qui devait naturellement être le critique littéraire de X Atlantiade. Il en rendit compte, en effet, dans le Moniteur (1) : « M. Lemer cier doit tout créer, disait-il au milieu de beaucoup d'éloges, et il n'a pour soutenir sa création que l'intérêt qu'elle inspire par elle-même. » Hélas! la conclusion est facile à tirer. Mais à quoi bon se montrer sévère? Après tout, ce n'est là qu'un roman de physique où s'est perdu beaucoup de talent. Pourquoi seule-

(1) 15 et 19 avril 1808.

ment, objectait-on dès lors, s'être moqué du dieu d'Eudore et de Cymodocée afin de céder l'empire du monde à l'oxigène et au phosphore?

Ce n'était là que le prélude d'une œuvre plus puissante et plus étrange. La Panhijpocrisiade est une immense comédie diabolique qui se joue aux enfers : c'est un tableau heurté de toutes les splendeurs, de tous les crimes, de tout le mouvement désordonné du xvie siècle. Des personnifications multipliées jusqu'à l'ennui, des vers médiocres, des pages communes, s'y mêlent souvent à ce que la poésie fantastique a de plus éclatantes merveilles, à ce que l'inspiration a de plus élevé. Une haute et mordante raillerie, que ne rebute pas la crudité de l'expression, l'instinct profond de la foule, les tristes et grotesques réalités de notre être, les effroyables raffinements du vice, nos faiblesses défaillantes, les extases grandioses de la passion, la nature toujours féconde et nouvelle, la vie naissant éternellement de la mort, le fou rire de Panurge, ou la grossièreté bouffonne de Caliban, à côté de la pensée infinie, voilà ce rêve extraordinaire, cette œuvre à part dont l'ac-

tion se meut au milieu de la Réforme et de la Renaissance. Là vous êtes dans les calmes régions de l'idéal, vous veillez aux rayons de cette lampe immortelle des sages qui éclaira Pythagore ; puis vous tombez à l'enivrement de la chair : Luther quitte sa Bible pour Bora; François Ier (et le lieu de la scène n'est même pas douteux, comme dans le Roi s'amuse) amène par ses amours peu platoniques un chœur éloquent de courtisanes.

Les abstractions et les créatures s'animent, et d'inconcevables dialogues s'établissent. Dans ce pêle-mêle où l'art n'apparaît que pour disparaître, on peut pressentir çà et là en beaux vers quelque chose de X Ahasvérus de M. Quinet et de ses entraînantes rêveries, quelque chose aussi de l'arrangement désordonné du drame de Cromwell. La Panhijpocrisiade est l'œuvre d'un génie fougueux, qui s'abandonne à tous les hasards, et qui quelquefois rentre dans les limites les plus étroites. On dirait Faust corrigé à certains endroits par quelque régent

de rhétorique demeuré fidèle à Le Batteux. De plus, et à part le détail et le style, il n'y a pas là l'unité admirable qui relie le poème de Goethe. Marguerite manque, elle ne ramène pas à elle les rayons épars de la poésie. L'absence de concentration est choquante, car l'humanité hypocrite, menteuse, avec ses dévouements et ses hontes, avec sa grandeur et ses misères, est le seul héros, le héros mobile, transitoire, éternel, de cette fantasque conception. La curiosité pourra attirer quelques-uns à l'étude d'une pareille œuvre, mais elle n'est point de celles que l'art consacre.

Quand la Panhijpocrisiade fut publiée en 1819, Charles Nodier l'examina dans les Débats (1) ; le malin critique s'était habitué au ton de Geoffroy, qu'il suppléa, sans qu'on s'en aperçût, pendant

sa dernière maladie, et il ne fut jamais plus spirituel que contre Lemercier: « 11 y a dans cette œuvre, disait-il , tout ce qu'il fallait de ridicule pour gâter toutes les épopées de tous les siècles, et, à côté de cela, tout ce qu'il fallait d'inspiration pour fonder une grande réputation littéraire. Ce chaos monstrueux de vers étonnés de se rencontrer ensemble rappelle de temps en temps ce que le goût a de plus pur, ce que la verve a de plus vigoureux. Tel hémistiche, tel vers, telle période, ne seraient pas désavoués par les grands maîtres ; c'est quelquefois Rabelais, Aristophane, Lucien , Milton, disjecti membra poetæ, à travers le fatras d'un parodiste de Chapelain... Ouvrez le livre, vous avez retrouvé l'auteur d' Agamemnon , et l'on peut se contenter à moins ; une page de plus, et vous aurez beau le chercher, vous serez réduit à dire comme le bon abbé de Chaulieu :

C'est quelqu'un de l'Académie. »

Plus tard, cette verve caustique de jeunesse s'était changée chez Nodier en indulgente admiration; il était aussi de l'Aca-

(1) L'article de Nodier a été réimprimé dans ses *Mélanges*, 1820, in-8, t. II, p. 257 et suiv.

demie. Lemercier n'en eût jamais été sans doute, malgré le dire du mordant critique, si la *Panhypocrisiade* avait été publiée sous l'Empire. Mais, écrite sous le Consulat, elle ne parut qu'en 1819; dans l'intervalle, le poète eut le temps de se créer des titres moins hasardeux. Tant de drames, de comédies, de rêves épiques ou didactiques n'avaient pu suffire à cette imagination inquiète, qui voulait s'essayer à tout. La théorie de l'art le tentait, et, ne sachant plus à quoi se prendre, il rêva la gloire de Longin; de là, un cours professé à l'Athénée avec un succès qui rappelait celui de

La Harpe. Ces leçons ont été imprimées en grande partie, et, 'sous une forme souvent inculte, elles renferment beaucoup d'idées, beaucoup de rapprochements judicieux et de réelle érudition. Il serait très-facile de rire des vingt-quatre conditions épiques et des vingt-trois qualités comiques dont parle sérieusement Lemer cier; mais, si ses classifications sont plus que puériles, si la plupart des limites qu'il pose sont étroites, le livre se sauve par des parties excellentes, par une admiration très-sentie des grandes beautés littéraires. Cet ouvrage, si indigeste qu'il soit, demeurera comme un intermédiaire intelligent entre le terre-à-terre de Marmontel et la transcendante esthétique de Schlegel, dont il amende les exagérations, et qui peut servir elle-même à en corriger les restrictions exclusives.

Lemer cier avait une réputation bien établie de novateur téméraire; son Cours de littérature vint le réhabiliter à propos. Le critique Hoffman l'applaudit de sortir enfin des mélodrames, et le désigna ainsi au choix de l'Académie. La mort de Naigeon laissait une place vacante, et Chénier détermina facilement ses collègues à un choix dont l'auteur d'Agamemnon était digne à tous égards. On était en 1810, à la veille de l'arrivée de Marie- Louise, et l'Europe se reposait un instant pour recommencer la lutte. Cette nomination pouvait ne pas plaire à l'empereur; des amis s'interposèrent, et Fouché supplia Lemer cier de faire au moins une concession de politesse. Le candidat académique écrivit sur Hercule et Hébé un hymne mythologique fort vague

et assez peu louangeur. A l'impression officielle toute une strophe fut supprimée, qui se terminait par ces vers :

Dégoûtantes de sang, les ailes de la gloire Se fatiguent de leur essor.

Les malins auraient pu dire qu'en perdant ainsi l'aiguillon le poète mourrait comme l'abeille, et que son ère allait finir : Ave, Cœsar, ?norituri te salutant. On vit bientôt cependant que les vers de Lemer cier n'avaient pas suffi à apaiser les ressentiments de Napoléon.

Malgré l'usage, le discours de réception ne contenait aucune flatterie directe à l'empereur, et s'en tenait à un éloge de Naigeon mêlé de justes insinuations contre le niais fétichisme de cet apôtre d'impiété. Le procureur impérial Merlin répondit avec un embarras croissant qui se trahissait à chaque parole. Après un nécessaire tribut de louanges payé à Agamemnon, il parla du bout des lèvres de Pinto et de Plante; puis, arrivant à Colomb, il blâma vivement l'auteur de s'être écarté des unités, et il ajouta : « Si vous n'aviez récemment, monsieur, professé dans vos leçons une doctrine réparatrice de l'exemple que vous avez donné, l'Académie n'aurait pu, malgré vos titres littéraires, vous admettre dans son sein. » La mercuriale était complète, et l'auteur, se trompant d'enceinte, était venu lire un réquisitoire. Merlin, toutefois, avait prévenu le récipiendaire de cette officielle réprimande, seul biais qu'il eût trouvé pour se tirer de son discours sans offenser l'empereur. Aussi Lemer cier ne lui sut pas mauvais gré de la semonce; il reconduisit jusqu'à sa voiture le magistrat effaré, qui était haletant de cet effort, et qui lui serrait les mains de reconnaissance. Les critiques furent fort embarrassés le lendemain quand il fallut rendre compte de la séance, et M. de Féletz céda seulement, je suppose, aux nécessités de la presse impériale, en déclarant très-raisonnables les conclusions de Merlin.

La chute de Napoléon délivra l'auteur de Plante d'un despo-

tisme militaire dont il s'exagérait quelque peu la violence. Le bruit s'étant répandu que l'empereur, à l'île d'Elbe, écrivait ses mémoires historiques, le poète en prit le sujet d'une épître très-amères qui fit éclat. Il rappelait au conquérant tombé les prédictions sinistres qu'il lui avait faites. Une colère toute personnelle apparaissait sous la barbarie de ces rimes vigoureuses, et la blessure saignante encore s'y montrait à nu. Cette haine avait entraîné Lemerrier à des hardiesses de mauvais goût; Dussault s'en effraya, et appuyant sur la démence raisonnée, sur le scandale de ces innovations prolongées, il déclara Lemerrier « un homme perdu pour les lettres. »

Lemerrier a donc eu beau se récrier dans sa vieillesse; malgré les concessions à la poésie de l'Empire, il fut au théâtre le père de cette école moderne que l'imitation étrangère et tant d'autres influences ont modifiée depuis. Dans ses boutades classiques, Dussault devinait juste. C'est une généalogie qu'on a pu nier des deux côtés, mais qui est réelle. Seulement il est facile de deviner que l'auteur de Pinto ne regardait pas comme de sa descendance Marie Tudor et la Tour de Jussieu qu'il renvoyait volontiers au genre agrandi de Ducange et de Pixérécourt. Pour ma part, sans doute, je ne voudrais pas que Pinto fût regardé comme un terme suprême dans les hardiesses dramatiques. A Dieu ne plaise ! Les colonnes d'Hercule ne sont bonnes qu'en mythologie; mais, pour n'aimer pas les limites étroitement déterminées, est-ce à dire qu'il faille à la scène pousser la liberté au delà du sens commun? Remarquons-le en passant, pour se montrer juste à l'égard de la nouvelle école poétique, il importe de mettre le théâtre à part; et cela est facile à comprendre. Avec des aïeux tels que Corneille et Molière, tels que Racine, l'art ne semble pouvoir grandir que dans les sphères inconnues et par des œuvres profondément em-

preintes des originalités et des perfections d'un génie nouveau. La poésie pure, au contraire, n'étalait guère dans ses plus glorieux trophées que quelques rares stances de J.-R. Rousseau. De là peut-être les efforts impuissants et effrénés du drame contemporain; de là, le succès,

22k ÉTUDES LITTÉRAIRES.

au contraire, et la légitimité souvent du moderne mouvement lyrique.

Pendant les Cent-Jours, Napoléon s'informa de Lemercier; il se plaignait même à Benjamin Constant de ne point le voir dans un moment où chacun, devant la grandeur des circonstances, devait oublier ses haines. On lui objecta que l'auteur de XÊ pitre à Bonaparte ne pouvait convenablement se présenter aux Tuileries : « Qu'importe, répondit l'empereur, il n'a fait qu'écrire ce qu'il m'avait dit en face. » La défaite de Waterloo ne suffit point à ramener Lemercier, qui croyait voir partout des menaces de gouvernement prétorien : c'était une hallucination de poète (1); toutefois l'invasion le guérit bientôt, et sous l'aiguillon des événements il retrouva ses vieilles sympathies de 89. L'opposition le compta dès lors au premier rang; par habitude, d'ailleurs, il ne pouvait manquer de se croire toujours sous l'Empire.

Dans les premières années de la Restauration, Lemercier publia ses poèmes inédits ; il fit représenter, avec des chances diverses, les drames que la censure impériale avait arrêtés; il vida enfin ses portefeuilles encombrés. Mais déjà l'attention se tournait ailleurs , le centre littéraire se déplaçait , la vie n'était plus là. En 1821 pourtant, dans Frédégonde , Lemercier retrouva ça et là, à travers les duretés prosaïques, des traits de vigueur, l'énergique

inspiration , les terribles accents qui vont à l'âme. Un légitime succès couronna dignement cette longue et honorable carrière dramatique, et ajouta, à la suite d'Agamemnon, une œuvre dont les beautés fortes sauvent les âpretés de forme et de style. Frédégonde se détache au milieu de ces nombreuses tragédies du moyen âge qui sont comme les temps barbares de Lemercier.

(1) *Réflexions d'un Français sur une partie factieuse de V armée* > 1815, in-8. Malgré la différence des points de vue, cette brochure ou plutôt cette diatribe haineuse rapprocha un instant Lemercier, beaucoup plus qu'il ne convenait, de Chateaubriand; mais l'alliance d'idées ne fut pas longue : voyez *D'une Opinion de M. de Chateaubriand dans le Conservateur*, 1818, m-%.

Bientôt Talma mourut; le poète ne perdit pas seulement en lui un ami. Ce grand artiste avait, depuis le *Lévite d'Ephraïm*, donné un relief puissant au rôle de Tholus dans *Ophis*, à ceux d'*Égisthe*, de *Pinto* et de *Plaute*. En 1824, il triompha une dernière fois dans le *Richard III* que Lemercier imita de Shakespeare, et où il introduisit une figure originale de mendiant qui rappelle celui de *V Antiquaire*. La perte de Talma fut très-sensible au poète, et aigrit encore son humeur croissante (1) contre la nouvelle école, dont il avait été le précurseur, mais dont l'essor tumultueux rendait le public de plus en plus inattentif à tout ce qui parlait au nom du passé.

Cette «prodigalité naturelle, qui était le fond même, la qualité distinctive et le vice aussi, le vice de plus en plus fatal, du talent de Lemercier, se prolongea, s'obstina en quelque sorte sous la Restauration. La révolution grecque devait exciter la verve d'une nature aussi ouverte, aussi facile aux patriotiques élans. Le poète ne se contenta point d'imiter en vers les chants donnés par Fau-

riel, il écrivit une tragédie des Martyrs de Souli que la censure arrêta; depuis, ce besoin continuel d'écrire ne s'arrêta pas un moment; le mélodrame même et la parade burlesque, rien n'a effrayé l'auteur d' Agamemnon; le roman psychologique., comme on dit, le tenta également dans Alminti. Tout à l'heure je parlais des temps barbares de Lemer cier; ici nous sommes dans son bas-empire. Le poète se survivait à lui-même; il ne cessait de produire, mais depuis longtemps on avait cessé de l'écouter.

« Il y a des esprits, dit Fontenelle, qui donnent plus de prise que d'autres aux ravages du temps; ce sont ceux qui avaient de la noblesse, de la grandeur, une certaine fierté austère. » C'est ce qui est arrivé au grand Corneille; c'est par là aussi que je m'explique' le silence profond qui se fit peu à peu autour de Lemer cier. D'ailleurs, l'auteur de Pinto n'avait jamais pu entrer

(1) Voir surtout un très-morose article de Lemer cier sur les bonnes et les mauvaises innovations dramatiques, dans la Revue encyclopédique, seconde série, t. XXVI.

II

avec le public en relations franches et suivies; jamais il n'avait réussi à se faire complètement accepter. D'où venait cette longue impuissance? Sans doute, les entraves politiques l'avaient quelquefois arrêté; mais le plus souvent ne devait-il pas s'en prendre aux étranges inégalités d'un génie plein de force à la fois et d'imperfections?

Laissons ces détails. Qu'importent les œuvres oubliées, et pourquoi ces objections? Lemer cier a eu son rôle; il a reculé les limites de l'art de son temps; son nom appartient donc glorieusement à la résistance littéraire de l'Empire et surtout aux origines de cette nouvelle école dramatique dont les efforts serviront au moins de date à une autre ère. Placé, pour ainsi dire sur les confins des deux âges, Lemer cier a eu un bonheur unique : il a écrit la dernière grande tragédie classique, et c'est aussi à son génie entreprenant qu'il a été donné de créer dans Pinto la première œuvre du théâtre renouvelé. Certes, c'est là plus qu'il ne faut pour occuper un rang à part dans l'histoire littéraire de notre siècle. D'autres sillons profondément, mais inégalement tracés, d'autres tentatives hardies ou ingénieuses; comme Plante et Colomb, comme le Corrupteur, méritent aussi le souvenir. Le Cours de Littérature et quelques parties de la Panhijpocrisiade sont encore pour Lemer cier des titres bien divers et également dignes de distinction. Je ne parle pas des Quatre Métamorphoses; elles ont leur place à côté de Pétrone, sur un rayon dérobé.

Avec ses pierres d'attente, ses vastes parties écroulées, le monument littéraire élevé par Lemer cier a donc des droits à la durée. Même dans les œuvres les plus mêlées du poète se retrouve, l'empreinte d'un esprit original. On dirait ces fresque jetées d'un trait et dont de larges parties sont manquées, mais où quelques figures, quelques groupes, attestent l'inspiration et la grandeur. Certes, ce n'est point là la lenteur de l'huile doïff se plaignait Molière, et cette faculté rapide est sans doute une marque de puissance; à vrai dire, cependant, une pareille manière ne convient qu'aux très-grands maîtres, et, pour qu'elle

ne soit pas un défaut, il faut atteindre à la beauté autrement que par intervalles, car les vices de détails apparaissent par là bien davantage. Ainsi est-on frappé, dans beaucoup d'ouvrages de Lemerrier, de l'absence de mesure et de correction, d'un certain manque de tours délicats, d'une inexpérience presque novice des moindres manèges de l'écrivain. Et comment le poète aurait-il eu le loisir de polir et de perfectionner? Les tentatives les plus variées, les genres les plus opposés l'ont séduit, l'ont attiré tour à tour. Malheureusement il ne suffit pas d'avoir l'instinct des entreprises en tous sens et des conquêtes indéfinies. A combien de natures l'universalité réussit-elle? Les hommes doués comme Goethe seront toujours, à travers les siècles, de bien rares exceptions, et l'infatigable démon de l'esprit a pu seul suppléer tout chez Voltaire. A le bien prendre, c'est plus le talent que le génie, c'est plutôt le goût que la force qui ont fait défaut à Lemerrier; aussi n'a-t-il eu que des éclats, mais des éclats qui doivent suffire à sauver son nom, à consacrer quelques-unes de ses œuvres.

Il est facile de comprendre combien le poète eût gagné à ne pas éparpiller ainsi ses forces. Cette facilité prodigue lui a été fatale, comme elle l'est, comme elle continuera de l'être aux écrivains de notre temps qui se fient à la verve de l'improvisation. Maintenant on s'égare en croyant imiter les architectes du moyen âge; on a hâte de bâtir incessamment, et, pour cela, on entoure souvent de mesures, bientôt délabrées, quelque édifice heureux sur lequel l'œil se serait arrêté peut-être, si tant de mesquines constructions n'en masquaient la meilleure part. Toutefois, il faut le dire à la louange de Lemerrier, chez lui il y avait une abondance naturelle; jamais l'art ne fut un métier h ses yeux. Loin de ces préoccupations besoigneuses qu'on ne saurait trop flétrir, il a toujours au contraire poursuivi un but idéal qu'il n'a pas atteint,

mais qui" honore son caractère. Au milieu des habitudes rebelles et des sympathies contraires de son temps, son penchant natif l'a poussé à des innovations qui lu feront regarder, en histoire littéraire, comme l'avant-coureur

hardi et incomplet de l'école moderne, comme le prophète d'une cause qui depuis a eu plus d'un messie trompeur.

La nature, éternellement féconde, ne s'est jamais peut-être montrée moins avare de talents littéraires que dans notre siècle; mais rien ne les tempère, et ce qui manque partout, c'est la sobriété, c'est la mesure, c'est la proportion, c'est cette alliance d'une raison sévère avec l'imagination, qui seule fait le génie. L'œuvre aux trois quarts échouée de Lemercier devrait être un enseignement pour les générations nouvelles. Sans doute, le poète a laissé de quoi suffire à une belle gloire. Mais s'il n'avait écrit qu' Agamemnon, Pinto (ajouterai-je les Quatre Métamorphoses?), peut-être serait-il demeuré au premier plan.

Quoi qu'il en soit, les autres essais de Lemercier ont aussi leur prix; ces hauts instincts, ces soulèvements d'un talent grandiose et bientôt intercepté, ces contradictions qui sont celles du temps même, ce laborieux enfantement qui a peu produit d'œuvres égales à ses efforts, tant de génie presque, tant de caractère et de vertu supérieurs à ce qui en est sorti, tout assure une honorable place, dans l'histoire des lettres, à ce vétéran de la poésie moderne, longtemps aigri dans sa tardive vieillesse parmi des générations plus jeunes. Tous nous l'avons connu et par conséquent aimé, nous lui avons pardonné le seul et bien exclusif défaut de son déclin, son ombrageuse susceptibilité, son injustice même pour ces poètes qui l'ont suivi, et dont le plus grand défaut est cependant de lui trop ressembler (1).

(1) Lemer cier est mort à Paris le 7 juin 1840. Il a eu pour suc-
cesseur à l'Académie M. Victor Hugo.

Il arrive, à ce qu'il paraît, un âge dans la vie de tout écrivain où le fauteuil académique a d'irrésistibles séductions. La cire même dont les critiques avaient bouché leurs oreilles, pour passer devant la sirène, finit avec le temps par se fondre. A vingt ans, on aiguise sa plume contre les quarante; vingt ans plus tard, on fait sa visite aux trente-neuf. Voilà deux siècles que les choses vont ainsi , et qu'à un moment donné ces sortes d'épigrammes se métamorphosent en aménités. Les aménités sont une gymnastique préparatoire imposée à toutes les espèces de candidats. Il y a donc un moyen sûr pour l'Académie d'avoir à la longue raison des critiques, et ce moyen, c'est la vertu qu'on nomme patience, la même vertu précisément que l'Académie, en quelques-unes de ses séances, se plaît, par une juste réciprocité, à éprouver chez les critiques. Voyant, l'autre jour, M. Saint-Marc Girardin debout devant le pupitre du récipiendaire et M. Victor Hugo assis dans le fauteuil du directeur, je me demandais si le hasard , en chargeant comme à plaisir le poète de répondre au professeur qui s'était constitué son libre

(1) Voir Revue des Deux Mondes, 15 février 1845.

juge, avait aussi voulu faire une malice, et ménager aux conifères de l'auteur des Burgraves quelque piquante revanche contre la critique. M. Hugo s'est bien vite chargé de nous détromper et de convaincre l'auditoire qu'il ne parlait que pour son compte.^ A moins qu'Olympio pourtant ne s'imagine être à lui seul tout l'Olympe ! Mais Jupiter n'avait pas cette prétention.

Nous ne sommes pas pour rien dans un troisième siècle littéraire, et il faut bien qu'on se résigne à voir les écrivains du genre critique prendre quelquefois le pas sur les écrivains créateurs, comme les appelle fastueusement M. de Balzac dans ses préfaces qu'on ne lit plus, en tête de romans qu'on ne lit guère. Ah ! sans doute les créations, comme vous dites dans votre emphatique langage, font avant tout l'honneur des lettres, l'honneur même de la poésie de notre temps. Aussi l'Académie, qui avait bien des raisons momentanées de boudier cette jeune poésie, a-t-elle fini par lui rendre hommage : après s'être un peu fait prier, elle a mis, comme le public, son apostille aux Harmonies, aux Feuilles aV Automne , aux Consolations ; à la prochaine rencontre, elle est disposée, dit-on, à la mettre sur Éloa. 11 y a déjà quinze ans qu'elle aurait, tout d'une voix, adopté l'illustre auteur des Chansons, si M. de Béranger n'avait montré à ce propos autant et plus de coquetterie que l'Académie elle-même. Mais, à l'heure qu'il est, les poètes semblent faire défaut : chez ceux qui pourront arriver un jour, l'âge manque ; chez ceux qui ont l'âge , c'est autre chose, c'est le présent qui fait par trop contraste avec le passé. Ainsi, pour citer au hasard quelques exemples, le petit poème si virginal de Marie, ainsi les vers fortement colorés du Pianto avaient suscité des espérances que l'avenir n'a point tenues. Maintenant M. Brizeux a tout à fait besoin de ressaisir, par une œuvre nouvelle, cette première veine si fraîche qui s'est amaigrie et comme séchée dans ses Ternaires; d'un autre côté, après le vide affligeant des Rimes héroïques, on se prend à douter que l'art désormais ait quelque chose à attendre de M. Auguste Barbier. Il ne faut

pourtant pas désespérer de l'avenir; j'en serais triste surtout pour cet autre poète bien autrement vif et original, qui s'élançait dans la gloire comme un chasseur du Tyrol :

Jetant au vent son cœur, sa flèche et sa chanson,

et qui , las aujourd'hui de l'air libre des montagnes et aspirant, comme Mignon, au doux climat des loisirs, se laisse aller à cette pente périlleuse du far niente, dont le moindre inconvénient est de ne pas mener à l'Académie.

Il est donc évident que l'Académie bientôt aura épuisé la liste des poètes de quelque renom. Que fera-t-elle alors?... « Mais, répondra-t-on aussitôt, il se trouve que vous omettez toute une classe d'auteurs, et que c'est précisément celle-là, celle-là seule, que le public lit. Il s'agit bien de critiques vraiment! que ne nous parlez-vous du roman de tous les jours et de tout le monde, du roman qu'on s'arrache sous forme de feuilletons, qu'on réapplaudit sous forme de drame, qu'on broche en in-octavo, qu'on relie en illustrations ? que ne nous parlez-vous du roman qui donne (et c'est là le point capital) à l'écrivain un équipage pour aller à l'Institut, et au journal des abonnés dont le défraieront ses annonces? » Voilà ce que répliquera la littérature facile, et la littérature facile aura raison. Si en effet on consent dorénavant à prendre la curiosité pour le bon goût, le scandale pour l'intérêt, et la notoriété pour la réputation, je crois que l'Académie fera bien de recruter ses nouveaux membres dans cette région bruyante des lettres qu'on sait être assez limitrophe de l'industrie pour qu'il surgisse à chaque instant des questions de territoire.

Et d'abord, il y aurait le roi de céans, porté en triomphateur sur le pavois de la presse quotidienne qu'il domine; heureux met-

teur en scène qui sait dérober son médiocre style par l'entrain du mélodrame; homme de ressources qui a inventé fort à propos le conte en dix volumes comme un remède topique pour les journaux in extremis; sceptique spirituel qui s'est encapuchonné par occasion d'une robe de socialiste; homme ha-

bile surtout, qui, maître du succès, veut le gardera tout prix, et exploite à ces fins les mystères de la sacristie avec aussi peu de scrupule qu'il exploitait hier les mystères du bague. Puis viendrait cet autre écrivain à demi déchu, dont toutes les ambitions ont avorté , qui a voulu avoir son Calas comme Voltaire, son Figaro comme Beaumarchais, son mysticisme comme Swedenborg, ses contes graveleux comme Rabelais, son journal à lui seul comme Grimm; observateur sagace de la vie domestique, qui a gâté son talent par toutes les prétentions et son style par tous les jargons, improvisateur laborieux qui semble devoir finir aussi obscurément qu'il a commencé, et à qui enfin il ne manquait pour dernière équipée que d'affirmer son maréchalat littéraire, non plus à l'état , ainsi qu'il le proposait autrefois, mais à un suzerain de feuilleton auquel il faut des vassaux. Ce serait ensuite le tour d'un autre genre de littérature que j'appellerai, faute d'un meilleur nom, la littérature par commandite. Celle-là a le don de l'ubiquité; vous la trouvez ici et là, aujourd'hui et demain, partout à la fois : on l'imprime sous le même nom et le même jour au bas de dix journaux de toutes couleurs ; on la joue le même soir sur dix théâtres ; elle a des volumes sous presse dans dix imprimeries, des œuvres en fabrique chez dix romanciers surnuméraires , des comédies commencées sur le bureau de dix collaborateurs. En un mot, c'est la littérature des Sosies; seulement, la dupe ici n'est pas Sosie. Peut-être quelques esprits moroses trouveront-ils que ce procédé ressemble à s'y méprendre à ces entreprises de

mines par actions qui enrichissaient l'entrepreneur aux dépens des actionnaires. Ce n'est pas moi qui le nierai; mais quel fauteuil académique, je le demande en bonne conscience, sera jamais assez grand pour contenir cette bande de coopérateurs mystérieux, dont le gérant, qui a la signature, estampille à sa marque les gloires anonymes? 11 faudrait pour cela (qu'on me laisse emprunter au conte sa familière expression), il faudrait le fauteuil de la mère Gigogne.

Devant ces déportements divers, on conçoit l'embarras réel

de l'Académie. Du jour où ses portes s'ouvriraient à la mêlée confuse du feuilleton, elle cesserait sur-le-champ d'être un salon, d'être ce qu'elle a été dans le passé et ce qu'il faut qu'elle reste dans l'avenir pour garder son caractère de consécration officielle, sa suprématie de goût dans la société polie. Au lieu d'être une compagnie de lettrés de bon ton, elle deviendrait par le fait une sorte de corporation, où se discuteraient les questions de propriété littéraire plutôt que les questions de linguistique, et où l'on parlerait de la contrefaçon beaucoup plus que du Dictionnaire. Dans les choix prochains, il y a donc bien des écueils à éviter; on devra glisser résolument l'aviron entre le trafic de la pensée et le dévergondage du néo-romantisme, sans compter les prétentions de la littérature surannée, de la prose comme l'écrit M. Vatout, de la poésie comme la rime M. Bonjour. Il faudra à tout prix faire tenir quarantaine aux créateurs pendant quelques années et se rabattre modestement sur ce qu'on appelle la littérature sérieuse, c'est-à-dire les philosophes, les critiques, les historiens. On a vu de pires disettes. Puis viendront encore çà et là quelques-uns de ces personnages illustres qui, dans la vie du monde et des affaires, ont eu commerce avec les lettres: de pareils choix, très-

sobrement entremêlés aux choix ordinaires, ont ajouté toujours à la considération publique de cette société célèbre, en la rattachant par le lien des personnes aux grands pouvoirs de l'état , en montrant que les plus hautes ambitions trouvaient aussi une dernière et douce sanction dans cette récompense littéraire. Qu'on s'en souvienne, l'Académie vit surtout de traditions, et en tout temps il y a eu, comme on disait au dernier siècle , quelques chapeaux sur les fauteuils. Respectons donc la légitime part des chapeaux, pourvu que sous ces chapeaux il y ait au moins une grammaire française. Nous devenons exigeants.

Au surplus, il y a longtemps que les critiques, pour ne plus parler que d'eux, ont des places de réserve à l'Académie, et c'est justice. Dans une compagnie appelée avant tout à main-

tenir le goût et l'autorité des choses littéraires, il serait en effet plaisant que les écrivains qui passent précisément leur vie à faire, en toute liberté et individuellement, ce que l'Académie en corps essaie de faire avec plus de réserve, fussent ceux précisément sur lesquels porterait l'exclusion. Quand on professe, comme l'auteur des Orientales, cette théorie, que la postérité a seule le droit de contrôle sur le génie, qu'on ne doit corriger les défauts d'un livre que dans un autre livre, et que le poète enfin ne relève pas de la juridiction des contemporains, on n'est guère disposé, ce semble, à croire au droit qu'a la critique d'être représentée dans cette espèce d'Elysée gigantesque et béat, entre ces quarante colosses aux idées pures, qui, suivant l'optique toujours disproportionnée et cyclopéenne de M. Victor Hugo, forment à l'heure qu'il est ce que les vulgaires mortels appellent l'Académie française. De là Tétonnement qui, dans le solennel et récent discours de M. Hugo, s'étalait naïvement, tout en croyant se cacher : c'est l'en-

fant qui s'imagine qu'on ne le voit pas parce qu'il a mis la main devant ses yeux. Évidemment le chancre d'Olympia trouve que l'on déroge en donnant l'habit vert aux critiques. On entend bien qu'il s'agit des critiques indépendants. Voilà, dégagée de la splendeur des métaphores, la pensée réelle, la pensée fondamentale de la harangue que nous avons entendue à la dernière séance académique. Le malheur est qu'il suffit de jeter les yeux sur les plus récentes listes de l'Institut pour se convaincre que la doctrine implicitement contenue dans les éblouissantes antithèses du poète n'est nullement partagée par ses confrères. Hier, n'était-ce pas le tour de M. Sainte-Beuve et de M. Saint-Marc Girardin? Ajoutons que ce pourrait bien être demain celui de M. Nisard, de M. Chasles, de M. Magnin ou de quelque autre pareil. M. Victor Hugo en doit prendre son parti royalement, les royautés littéraires ont leurs traverses tout comme les royautés politiques. Que voulez-vous? c'est la destinée des malheureux monarques constitutionnels d'être ainsi entravés à tout instant. Il faut se

résigner aux misères des temps. M. Hugo oublie que c'est aux chambres, hélas ! et aux chambres qui les discutent, que s'adressent maintenant les discours du trône.

Tout à l'heure nous disions que, la littérature d'imagination faisant manque, l'Académie serait forcément amenée à remplir ses prochains vides par quelques-uns de ces écrivains du genre critique dont on a essayé ici à diverses reprises de caractériser le talent et les travaux. Entre ceux qui n'ont pas trouvé place encore dans cette galerie commencée, entre ceux que le vif éclat de l'esprit et la délicatesse de plume eussent en tout temps menés au fauteuil, M. Saint-Marc Girardin est sans contredit l'un des plus brillants. Le Cours de littérature dramatique qu'il a publié l'année

dernière, et dont une édition nouvelle paraît en ce moment même (1) avec quelques modifications piquantes, le discours de réception qu'il vient de prononcer à l'Académie, et auquel la riposte ouvertement hostile de M. Hugo a donné plus de relief encore, c'est là une double occasion que nous voudrions mettre à profit pour réparer de longs retards et régler enfin nos comptes avec ce talent jeune encore, mais qui, tant il a été preste et rapide, a déjà un long passé et presque une histoire.

On sait par un vers des Feuilles d'Automne la date exacte de la naissance du poète :

Ce siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte;

mais un simple critique ne se croit pas de droits à l'hymne autobiographique, et M. Saint-Marc Girardin n'a écrit nulle part, pas même en prose, qu'il était né à Paris le 21 février 1801. Entré fort jeune à l'institution Hallays-Dabot, qui eut tour à tour en lui son meilleur élève et son meilleur maître, il suivit sans interruption les cours du lycée Napoléon, qui dans l'intervalle devint le collège Henri IV. Comme M. Victor Le Clerc, comme M. Villemain, ses prédécesseurs et plus tard ses col-

(1) Un volume, Bibliothèque-Charpentier.

lègues dans les hautes fonctions de l'Université, le jeune Saint-Marc fut un des lauréats distingués du concours général. Dans les premières années de la Restauration, on remarquait ce genre innocent de succès bien plus qu'on ne fait aujourd'hui. Cela se comprend : au sortir des guerres de l'Empire qui avaient moissonné régulièrement la jeunesse, un sentiment particulier d'intérêt devait s'attacher à ceux qui entraient ainsi dans la vie avec des palmes moins sanglantes et sous les calmes auspices littéraires. Il

se rencontre des années plus heureuses et plus fécondes d'où se détachent des groupes favorisés. On sait, par exemple, cette génération éclatante de la première École normale, d'où sortirent en même temps M. Cousin, M. Jouffroy, M. Patin, M. Dubois, bien d'autres encore. M. Saint-Marc eut aussi pour condisciples plusieurs hommes distingués qu'il devait plus tard rencontrer à la chambre ou dans les affaires, M. Chegaray, M. Lanjuinais, M. de Langsdorf ; au concours général, le collège Bourbon lui envoyait un concurrent tout à fait digne de lui et qui devait devenir un jour une plume excellente, M. Vitet. Dans la vie des collégiens, la rhétorique est l'année des grandes victoires : le jeune Saint-Marc battit la plupart de ses rivaux, et comme pour s'habituer tout de suite au succès qui en tout devait lui être facile, il revint de la Sorbonne au collège Henri IV avec ce prix de discours qu'avait naguère manqué M. Villemain, et avec ce prix de vers latins que M. Sainte-Beuve allait avoir l'année d'après.

Voilà des souvenirs un peu scolaires; mais n'oublions pas qu'il s'agit d'un professeur. Cette composition en vers latins ne fut pas d'ailleurs sans influence sur la destinée littéraire de M. Saint-Marc; elle lui fit connaître M. Villemain, et voici comment. En 1816, comme il n'y avait pas eu de concours général l'année précédente à cause des événements politiques, on décida que les élèves exclus par leur âge auraient cette fois le bénéfice d'une année. Le jeune Saint-Marc était dans ce cas; mais, quand on vint à l'application, sa copie fut éliminée. Il se plaignit, et eut recours à un membre de sa famille, M. Hochet,

le secrétaire du conseil d'état. M. Hochet a été mêlé avec distinction à la presse de l'Empire, il aime les lettres : les vers du rhétoricien lui plurent, et il les montra à M. Villemain, qui en fut

enchanté et prit seulement plaisir à noter avec malice je ne sais quelle faute de quantité échappée à l'étourderie de l'élève. Exclu du concours, le lauréat manqué courut chez son nouveau protecteur, et, ne le trouvant point, lui laissa un mot où l'affaire était expliquée. M. Villemain fut surpris de ce billet net, vif, courant, et la prochaine fois qu'il vit son jeune homme : « Il faut, lui dit-il, que vous ayez lu et relu la correspondance de Voltaire. » M. Villemain ne se trompait pas : c'était l'ouvrage de prédilection du jeune écolier. Au collège, on raffole de Werther et de YHéloïse; M. Saint-Marc aimait déjà Voltaire. On le voit, le naturel chez lui l'emportait d'emblée, et sa première passion étant le bon sens, il se trouva de dix ans en avance sur ceux de son âge, sur ceux qui débutent par les illusions de l'enthousiasme. M. Villemain intervint au profit du concurrent écarté, qui réussit, comme on l'a vu.

Sorti du collège en 1820, M. Saint-Marc Girardin ne se demanda pas longtemps ce qu'il allait faire. Il avait trop le goût d'écrire pour ne pas être écrivain, trop le tact de son temps et l'instinct des affaires pour être tout simplement homme de lettres. Dans un article de ses premiers débuts, on rencontre cette phrase : « Je me souviens toujours que, quatre mois après ma rhétorique, me trouvant avec six de mes camarades de collège, nous nous confiions mutuellement nos projets de littérature et de gloire; chacun avait sa tragédie en portefeuille ou en idée, et sur six il y avait cinq Virginie; la sixième était plus hardie et plus originale : c'était une Mort de Lucrèce (1). » M. Saint-Marc parle de ses camarades, mais il se garde de parler de lui : c'est que, je le soupçonne, s'il méditait déjà quelque chose, c'était bien moins une tragédie que quelque parodie maligne des tragédies des autres. Ce tempérament critique, cette

(1) *Mercure* du dix-neuvième siècle, t. XVII, p. 367.

238 KTUDES LITTÉRAIRES.

aptitude, en quelque sorte native, qui se déclaraient d'abord chez M. Girardin, devaient le faire entrer aussitôt et avec décision dans la voie de la polémique littéraire et politique. C'est ce qui arriva. En général, il n'est presque pas un écrivain critique qui, dans sa vie, n'ait fait au moins une échappée dans le domaine de l'imagination. S'il en est peu à qui la poésie soit, comme elle l'est pour M. Sainte-Beuve, une autre partie de la gloire, l'art, ne fût-ce qu'en passant, a tenté chacun à son heure. C'a été le début ou le rêve des uns; pour d'autres, une sorte de retour, un épisode, un projet, une distraction. Presque tous s'y sont laissé prendre : M. Villemain n'a-t-il pas fait *Lascaris*, M. Chaslès la *Fiancée de Bénarès*, et n'a-t-on pas eu une nouvelle de M. Nisard? M. Gustave Planche a annoncé un roman, M. Béquet avait écrit le *Mouchoir bleu*, M. Magnin a laissé jouer une comédie (1), et il a été cité de jolies strophes de M. Ampère. Ce pli rétif de l'imagination se retrouve chez les plus graves, et il n'y a pas jusqu'à l'érudition qui n'ait ses caprices inventifs : j'ai vu, imprimés, des vers de M. Guérard, et les curieux se souviennent du piquant *Lysis* de M. Le Clerc. Rien de pareil ne se rencontre, que je sache (2), chez M. Girardin : c'eût été se risquer dans une route où quelques-uns d'entre les meilleurs ont échoué, et M. Girardin n'a jamais eu le goût des mécomptes et du temps perdu. Toute extase de poète, toute tentative douteuse, tout élan inutile, allaient mal à cet esprit avisé, net, positif, ennemi du vague et de la rêverie.

Aussi l'écolier est à peine échappé des bancs qu'on le trouve rédigeant de la critique : il restait fidèle à son penchant. M. Saint-

(1) Racine ou la Troisième représentation des Plaideurs. On trouve précisément, dans le Mercure de 1826, l'éloge de « cette charmante petite pièce » par M. Saint-Marc Girardin. (Voyez t. XII, p. 38.)

(2) Dans une aimable lettre de remerciements que M. Saint-Marc Girardin adressa à Charles Labille snr son article, nous lisons le passage suivant qui

vide la question : « A propos, j'ai oublié de vous dire que j'avais fait

beaucoup de vers et une tragédie de Cinq-Mars et des pièces de théâtre, tout cela brûlé ou caché dans le fond de mes tiroirs »

SAINT-MARC GIRARDIN. 239

Marc avait fait des études excellentes, il avait de l'instruction et des lettres. L'écueil de ceux qui commencent dans ces conditions, c'est de se perdre au dilettantisme d'érudit, de se noyer dans les notes et dans les estimables minuties de l'exactitude : M. Saint-Marc, qui, avec son expérience précoce, n'a jamais aimé que les choses nécessaires, se gara de cet autre abus; il ne tomba pas plus dans le pédantisme, comme font les débutants instruits, que dans le facile dévergondage de l'imagination, comme font volontiers les ignorants. L'intempérance en rien ne lui convenait. Dès 1821, je le trouve taillant et effilant sa plume dans un tout petit journal, heureusement oublié, l'Echo du soir. Il y rendait compte de l'Opéra dans le style le plus délibéré, tandis que son futur collaborateur et ami des Débats, le grave M. de Sacy, y glissait des Esquisses judiciaires tout aussi peu puritaines. Le style des deux publicistes faisait là ses gougnettes de jeunesse et s'émancipait, mais il ne tarda pas à se ranger. Dès l'année sui-

vante, M. Saint-Marc rédigea, pour l'Académie française, un Éloge de Lesage (1), qui obtint l'accessit : c'était revenir vite à la littérature sérieuse. Dans ce concours, M. Saint-Marc avait suivi les conseils de M. Viliemain, qui prenait de plus en plus intérêt à lui et qui mit même, à ce propos, une note tout à fait flatteuse dans le Journal des Débats. L'opuscule n'avait pas trop la tournure académique : c'est la meilleure louange que j'en puisse faire. La manière étincelante, les tours débarrassés, la verve franche que nous rencontrerons bientôt sous cette plume alerte et facile, ne se laissent guère, il est vrai, soupçonner ici ; mais sachons gré au jeune lauréat d'avoir, dès sa première brochure, rejeté le bagage de l'emphase officielle et de s'être aventuré tout seul avec son propre style. On aime, en étudiant un écrivain, à chercher, au sein des tentatives de sa jeunesse, les germes de ce qui se développera plus tard en lui, à démêler les éléments qui finiront par l'emporter. Ce qui frappe surtout dans X Éloge de Lesage,

(1) Didot, 1822, in-8 de 30 pages.

c'est qu'en plus d'un endroit déjà la vue morale s'entremêle à l'appréciation littéraire. Rien d'émoussé et de plus finement exprimé, par exemple, quel] différence du caractère de Figaro, dont l'intrigue audacieuse ne permet pas de mettre en doute le succès final, avec celui de Gil Blas, plus simple, plus rapproché de nous, et dont l'habileté sans friponnerie laisse toujours au lecteur le plaisir d'être incertain sur le résultat. Pour qui sait deviner, un vrai critique s'annonce dans ces pages, aussi oubliées de l'auteur que de personne.

Sa pointe d'un instant à travers la littérature futile, son rapide passage dans les petits journaux, durent avoir un avantage pour M. Saint-Marc; ils lui donnèrent tout de suite cette aisance, ce

dégagé, cette légèreté, qui seuls sont pende chose, mais qui, dans un talent cultivé et sérieux, deviennent une grâce et un charme. Avez-vous d'avoir, au grand concours, le prix de discours français et de venir le lendemain rédiger une page pour la presse; vous êtes bien sûr de vous trouver dépaysé et de faire l'article le plus gauche du monde. Avec son esprit dispos, éveillé, prêt à tout, M. Saint-Marc, au contraire, se trouva tout naturellement journaliste, quand il eut un journal, comme bientôt, avec sa parole preste et acérée, il se trouvera professeur, quand il »*ura une chaire. Cette idée d'une chaire lui plaisait : le lendemain de ses études, il serait entré volontiers à l'École normale, si sa famille, qui voyait les professeurs suspendus et l'enseignement en défaveur, n'avait désapprouvé ce projet. 11 fallait, sous la Restauration, se sentir une vocation véritable pour entrer dans l'Université : après avoir commencé et laissé l'étude du droit, M. Saint-Marc Girardin concourut avec succès, en 1823, pour l'agrégation qu'on venait de constituer. Chargé dès lors de quelques suppléances dans les collèges de Paris, il devint bientôt suspect de libéralisme aux yeux d'une administration méticuleuse : l'abbé Nicolle reconduisit poliment. 11 fallait attendre des temps meilleurs; quoique la jeunesse soit impatiente, M. Saint-Marc attendit. Sa vie se passait doucement dans sa famille, et chaque année, aux vacances, il s'en allait gaiement

dépenser dans quelque excursion ses minces économies d'agrégé sans chaire et de modeste répétiteur. Les voyages, les douces flâneries à l'étranger ont toujours plu à M. Saint-Marc; à ses yeux, c'est une manière commode de s'instruire. Aussi, lui qui raille tant de choses définit-il avec complaisance ce qu'il appelle les voyages de badauds (1) : « La badauderie, dit-il, c'est-à-dire voir pour voir, prendre les idées à mesure qu'elles arrivent, se

laisser aller aux nouveautés, ne rien étudier et pourtant apprendre, mais d'une manière instinctive, voilà ce que j'appelle la badauderie, et c'est une douce chose qui a ses mérites. » Nous partageons d'autant plus cet avis, que la plupart de ces voyages nous ont valu des pages sémillantes et fraîches, toutes jetées négligemment dans des coins de journaux, et qui, recueillies, composeraient un livre charmant. Tout universitaire est contraint de mesurer humblement ses plaisirs à sa bourse : M. Girardin ne fit d'abord que des courses peu lointaines; il vit la Belgique, la Suisse, les bords du Rhin; puis bientôt, avec ses économies des Débats, il put visiter l' Italie et séjourner à Berlin. Des traces ingénieuses de ces excursions diverses se retrouvent souvent dans ce qu'écrit M. Saint-Marc. C'est un esprit à qui tout profite; chez lui, le voyageur sert le lettré, comme le journaliste servira l'homme politique.

1826 fut une année active pour M. Saint-Marc Girardin : il retrouva ses fonctions universitaires, il débuta dans un cours public, il s'essaya à la polémique littéraire. C'est M. l'évêque d'Hermopolis qui, après trois années d'interruption, le réintégra dans l'enseignement, en lui confiant la place de professeur agrégé de seconde au collège Louis-le-Grand. Mais il y a loin d'une classe à un amphithéâtre, et M. Saint-Marc ne manqua point la première occasion qui lui vint de s'adresser à un autre public. On sait qu'à cette époque les cours de la Société des Bonnes-Lettres avaient une couleur semi-politique : M. Girardin, qui alors ne faisait pas de politique, ne se crut nullement

(t) Journal des Débats, 29 mai 1832.

engagé en acceptant les offres avantageuses qu'on lui fit, par l'intermédiaire de M. Roger, avec lequel il se trouvait en relation.

Il donna donc un cours sur la littérature de la Renaissance, comme M. Patin en donnait un sur les tragiques grecs. Au lieu de lire un discours d'apparat, le jeune débutant n'hésita pas à improviser dès sa première entrevue avec l'auditoire. Cette parole agile, fluide, perçante, surprit et charma; moins animées, les leçons suivantes n'eurent pas le même mordant, mais on sait si M. Saint-Marc s'est retrouvé depuis. La Sorbonne alors touchait presque à sa gloire, et, quoique M. Guizot et M. Cousin se tussent encore, M. Villemain préludait, par sa merveilleuse parole de professeur, à cet enseignement sans exemple que la France entière allait écouter, et qui fut comme l'école de l'esprit public. Il semble difficile que le cours d'un jeune inconnu et surtout un cours particulier ait pu être remarqué au milieu, de cet éclat; pourtant l'opinion éveillée était alors attentive à tout : elle distinguait le langage à la fois serein et ému de M. Jouffroy, comme l'improvisation spirituelle et pétillante de M. Girardin. Tous dirent que M. Villemain avait un disciple, et que ce disciple pourrait devenir un émule.

Sans se compromettre nulle part, M. Girardin était devenu orateur dans la chaire monarchique des Bonnes-Lettres, il devint critique dans les cahiers libéraux du *Mercure*: l'atmosphère d'alentour, si peu saine qu'elle fût, ne nuisait pas à cette vive et personnelle nature. Dès le début de la carrière de l'écrivain, nous avons rencontré un accessit à l'Académie, et hier l'Académie admettait M. Saint-Marc dans son sein; dès le début de la carrière du journaliste, nous trouvons un critique de théâtre, et, à l'heure qu'il est, c'est du théâtre encore que M. Saint-Marc parle à ses auditeurs de la Faculté : il se trouve que les dernières questions nous ramènent d'elles-mêmes aux premières. Si loin qu'il y ait de la Sorbonne d'à présent au *Mercure* de la Restauration, on peut

constater qu'à vingt ans de distance, le critique avait déjà quelque chose de ses qualités d'aujourd'hui, la célérité de diction, les saillies courantes, le tour malignement dé-

daigneux de l'ironie; avec son style fringant et de bonne venue, il effleurait vivement chaque sujet, et, se gardant d'appuyer sur les difficultés, il déconcertait les objections par ses aimables badinages d'esprit. Dès ce temps-là, M. Saint-Marc n'avait pas d'autre superstition que la charmante superstition du bon sens. Commencer par le bon sens en littérature, quand tout le monde, dans le vif mouvement d'alors, commençait par l'illusion, c'était faire vis-à-vis au romantisme, c'était se constituer l'adversaire des novateurs; mais, avec sa finesse de tact, M. Saint-Marc sentit bien l'inconvénient d'une position qui lui eût mis sur les bras l'impossible défense du théâtre décrépît de l'Empire : un esprit si averti et si en garde devait fuir jusqu'à la moindre apparence du ridicule. Aussi n'accepta-t-il jamais ce rôle de contradicteur déclaré, dont la politique d'ailleurs l'eût bien vile distrait. Évitant de se commettre, il se contenta donc de garder une contenance sceptique, railleuse, malignement négative, qui lui donnait tous les avantages. Point de guerre en règle, point de bataille rangée, mais quelque courte rencontre à la légère, quelque passe d'armes à la dérobée, un trait perçant par ici, une sortie d'éclaireur par là. Lors de sa collaboration anonyme au *Mercur* du dix-neuvième siècle (1), la question littéraire commençait à être vivement débattue : M. Victor Hugo traînait déjà dans ses préfaces la lourde artillerie des métaphores agressives; au *Globe*, M. Magnin agitait des théories, remuait des idées; partout les projets d'affranchissement et de rénovation fermentaient dans les jeunes têtes. En poésie lyrique, on venait d'avoir les *Méditations* et les *Odes*. Pourquoi au théâtre n'aurait-on pas des palmes également

brillantes? Le désir était légitime : Cromwell et Henri III n'avaient pas encore désenchanté les sages. J'aime à trouver que, lui aussi, M. Saint-Marc Girardin partagea un espoir que l'expérience, on le conçoit trop, lui fit bientôt perdre : ce court et curieux épi-

(t) C'était une série d'articles de théâtre publiés périodiquement sous le titre de Lettres sur la littérature dramatique. On les trouva disséminés dans les cahiers de 1826 et de 1827.

Ikh ÉTDES LITTÉRAIRES.

sode de son passé est-il fait pour inspirer quelque indulgence sur son présent à ceux qui le trouvent trop morose envers la littérature actuelle? On en va juger.

La première phrase du premier article de M. Saint-Marc au Mercure est le mot de Beaumarchais : auteur, oseur. On prendrait vraiment le jeune écrivain pour un révolutionnaire; il se moque des pédants de goût et de morale, il est tout résolu à un changement de dynastie au théâtre. « Quand la littérature est jeune, s'écrie-t-il, il faut oser pour grandir; vieille, il faut oser pour rajeunir ; enfin je dirais presque comme Danton : ce qu'il faut pour vaincre, c'est de l'audace, de l'audace et toujours de l'audace. » Vous croyez tenir le critique et le prendre en flagrant délit de romantisme; ne vous y fiez pas, car la question est encore intacte, et il s'agit maintenant de savoir si Hernani méritera d'être osé. D'ailleurs, il pourrait bien y avoir dans tout cela un peu d'amour-propre de métier. « A présent, dit M. Girardin, la critique vaut mieux que les auteurs ; elle est hardie, ils sont timides; elle a pris l'imagination qu'ils devaient avoir et leur a laissé la sagesse qui lui conviendrait. » Les temps ont changé comme

on voit, et peut-être la critique d'aujourd'hui a-t-elle trop parfaitement repris son rôle. Dans l'attente de ce qui ne vint pas, dans le misérable dénuement de ce qui était, M. Saint-Marc Girardin ne cessait de faire des vœux pour les tentatives dramatiques : il attaquait l'étroit système des prohibitions en littérature, il se àéd^rdxt partisan du laissez faire et du laissez passer. « Tout le monde , écrivait-il, appelle la réforme. » Qu'on ne le croie pas lié pourtant, qu'on ne croie pas que tout à l'heure il passera sous les fourches caudines de la préface de Cromwell; le protégé s'appartient et ne se donne à personne qu'au sens commun. Voyez plutôt si chacun ne reçoit pas une chiquenaude à son tour. Le voilà qui dérange sans pitié la vieille perruque classique, le voilà qui lutine les tragédies où rien ne rompt les rangs, et la poésie surannée où la périphrase gâte tout; on s'imaginerait avoir affaire à un adepte du cénacle. Mais laissez dire notre impitoyable critique; il est inépuisable

SAINT-MARC G1RARDIN. 245

en fines ironies, et, à côté de ses épigrammes sur la littérature uniformément alignée, il se donnera tout exprès le mauvais ton de citer Boileau, il frappera sur les novateurs maladroits, il fustigera tous ces matérialistes de la couleur locale qui croient attraper la poésie du paysage en rimant la flore du lieu, et la vérité historique en habillant leurs acteurs d'après le journal des modes. En somme, le malin railleur met les contendants dos à dos. « On a dit que les écus, s'écrie-t-il, étaient de tous les partis ; il paraît qu'il en est de même de l'ennui ; il est romantique au boulevard du Temple et classique à l'Odéon. » L'ennui, selon M. Saint-Marc, telle était la maladie incurable. On jugera si depuis le théâtre a guéri de cette maladie-là.

Tout cela était dit dans un style industriel déjà, net, aiguisé, un peu sautillant parfois ; mais ce défaut, si on songe à la monotone et plate critique des Duvicquet de l'époque, avait l'avantage d'agacer agréablement et de taquiner les habitudes du lecteur. L'ingénieuse variété des cadres ajoutait le piquant de l'imprévu à ces sémillantes chroniques. S'agissait-il, par exemple, de la censure et des pièces qu'elle rejetait, c'étaient des échantillons moqueurs et des fragments spirituellement parodiés de cette littérature refusée. Talma venait-il à mourir, vite on supposait une conversation entre l'empereur et lui, et on disait la tenir d'un ami qui avait gardé la manie des dialogues de morts. M. Scribe donnait-il son charmant Mariage de raison, on lui adressait aussitôt le monologue d'une grisette furieuse d'être ainsi désenchantée de l'amour. Partout enfin se trahissaient l'habileté de plume et d'arrangement, les finesses de l'écrivain. Ce qui plus tard a fait avant tout l'originalité de M. Saint-Marc Girardin en littérature, je veux dire l'heureuse fusion du moraliste dans le critique, s'annonçait déjà, dans ces courts bulletins de théâtre, par des sentences aiguisées, par d'ingénieuses réflexions semées à travers. Dans toutes ces maximes éparpillées, il y a un mot qui me frappe, malgré son extrême simplicité ; le voici : « Le moyen de voir les choses en beau, c'est souvent de ne les connaître qu'à demi. » Est-ce que,

par hasard, à cette date reculée du Mercure, M. Saint-Marc aurait entrevu par prévision et deviné plus qu'à demi le véritable avenir de notre théâtre romantique, et par conséquent les tristes mécomptes qu'on sait ? Je le croirais presque à cette phrase singulière dans laquelle le critique annonce formellement la mission d'opposant déclaré qu'il s'est donnée depuis dans son enseignement : « Avec la nouvelle école, notre rôle sera plus piquant. Que

de fois nous aurons à crier haro quand on mettra le niais sous le nom de naïveté, et le monstrueux sous le nom d'énergie (1)! » Cette prophétie, datée de 1826, servirait à merveille d'épigraphe au Cours de littérature dramatique.

J'ai insisté sur cette polémique oubliée du Mercure, parce qu'elle met en lumière la phase de ferveur à demi novatrice sur laquelle, trois ans plus tard, au beau milieu des triomphes du romantisme, M. Saint-Marc s'exprimait, pour parler avec lui, en vrai classique relaps. « Poètes, disait-il, prosateurs, critiques, oisifs de salon, nous marchions tous d'accord; je dis nous, parce qu'alors je suivais aussi cette armée, non comme chef ou sergent, je n'aurais osé, mais je faisais foule avec les badauds, venant en queue et criant fort, comme cela se fait dans les séditions où le peuple suit les soldats ameutés (2). » Certes, c'était là une grande componction pour une bien petite faute; mais peut-être notre converti, qui n'avait guère été qu'un hérétique assez orthodoxe, exagérait-il à dessein ses regrets, et se faisait-il malicieusement un repentir artificiel. Revêtir le cilice en littérature, c'est se donner le droit de l'appliquer sur le dos des autres. Voyons comment M. Saint-Marc reprit bientôt au Journal des Débats sa tâche ironique du Mercure.

Quand M. Girardin commença d'écrire aux Débats, la querelle littéraire était dans tout son feu. Sans compter la spiri-

(1) Mercure du dix-neuvième siècle, t. XV, i>. 274. 2) Débats, 29 décembre 1828.

SAINT-MARC GIRARDIN. 247

tuelle brochure de M. de Stendhal et l'éloquent manifeste de la préface de Cromwell, sans compter la polémique harcelante de

M. Sainte-Beuve et de M. Magnin (c'était la guerre dogmatique), le romantisme, qui s'était déjà emparé avec éclat du domaine lyrique, cherchait à étendre ses conquêtes au théâtre, dans le roman, sur tous les points de l'art. En mettant à part les purs littérateurs, trop directement intéressés pour être impartiaux, on peut dire que la jeune école était prise dès lors au sérieux par plus d'un esprit grave et expérimenté. Au Globe, M. Dubois était fort attentif, M. de Rémusat bienveillant, M. Duvergier de Hauranne tout à fait favorable aux hardis essais, aux espérances surtout des romantiques. Non-seulement M. Saint-Marc Girardin, dont le goût susceptible se trouva aussitôt choqué par les bizarreries des novateurs, ne partagea nullement ces sympathies, mais il pensa tout de suite, à propos des Harmonies poétiques et d'Hernani, ce que d'autres ont pensé depuis à propos de la Chute d'un Ange et des Burgraves. Non pas que le très-habile critique se mît à la remorque des classiques du Constitutionnel et de l'Académie ; il s'en garda bien et ne revendiqua pour eux que le droit acquis d'ennuyer le public par prescription. Dans sa polémique des Débats, M. Saint-Marc se garda donc de s'enrôler, et reprit, avec un talent avivé par l'exercice et plus étincelant que jamais, son rôle tout à fait individuel : ce fut un feu brillant, tel que le pouvait faire un tirailleur adroit et sans pitié qui s'abritait sous le couvert inexpugnable de l'esprit. En sûreté derrière son fort solitaire, il s'amusait à taquiner tout le monde, et, dans son agile prestesse, frappait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. C'était le moyen de dépister les ripostes. D'ailleurs, les personnes étaient rarement désignées avec aigreur, et certaines œuvres même, nées sur les confins de la jeune école, le Voyage de Grèce de M. Lebrun, les poésies de Mlle Gay, étaient abordées sur le ton de la bienveillance : on se rencontrait là sur une sorte de terrain neutre, et

il y avait armistice. Quelquefois aussi une épithète aimable, une sorte de salut à la rencontre, étaient jetés en pas-

sant à des noms moins pacifiques : ainsi les mots de jeune homme plein d'esprit et de science (1) accompagnaient une allusion directe à M. Sainte-Beuve. Ces aménités pour les écrivains ne permettaient que mieux l'hostilité riieuse envers les doctrines. Rapide, impossible à atteindre dans sa légèreté, le critique, comme le Parthe, jetait ses traits en fuyant. On était irrité de sa guerre perfide, mais on ne savait où le saisir. Ses alliés non plus de la vieille école ne pouvaient guère compter sur lui; il semblait dire d'eux comme on disait en 1815 : Nos amis les ennemis. Si, par exemple, il jouait aux novateurs le mauvais tour de les rendre responsables de la fabuleuse réussite du Solitaire, la littérature de l'Empire attrapait aussi son horion : « M. d'Arlincourt, disait M. Girardin, invente comme les classiques de nos jours et écrit comme les romantiques. » C'est ainsi que M. Saint-Marc ne visait pas plus à contenter M. Hugo que M. Arnault, et qu'il égratignait aussi bien le tatouage du style que le néant des périphrases; ce qu'il voulait satisfaire, c'était le lecteur. Débutant, il lui fallait une tribune écoutée; inconnu, il lui fallait une réputation; jeune, il lui fallait une certaine autorité près du public. Les Débats lui donnèrent de bonne heure la première ; il conquit vite la seconde à force de verve et d'esprit ; il eut bientôt la troisième en se produisant sous le patronage continu du bon sens. C'est un ami de M. Saint-Marc (2) qui a dit de lui excellemment : « Il s'arrange toujours pour avoir tellement raison, qu'on ne puisse lui donner tort sans se faire injure à soi-même. » Aussi la folle du logis garde-t-elle quelquefois rancune à M. Saint-Marc de cette habile précaution ; tout en sachant qu'il a le plus souvent raison, elle est piquée d'avoir toujours tort.

Ce n'est pas que M. Girardin aime le moins du monde les lieux-communs : les lieux-communs ne plaisent à ce rare esprit qu'en ce qu'ils cachent de vieilles vérités qu'on rajeunit par une

(1) Débats, 19 décembre 1828.

(2) M. de Sacy, Débats du 5 décembre 1833.

forme mordante, par toutes les ressources d'une plume consommée. Et puis, au milieu de nos caprices usés, au milieu de notre originalité banale, il se trouvait précisément que, pour notre goût désaccoutumé et blasé, le vrai avait tout le charme du faux, le bon sens toute la séduction de l'extraordinaire, la sagesse tout l'air de la fantaisie. De là vient que M. Saint-Marc Girardin eut les avantages du sens commun qu'il affichait, et plut par l'air de paradoxe qu'il affectait de ne pas avoir. Ce n'est point que chez lui le critique quelquefois n'ait ses promptitudes et ses audices; mais sa témérité, si vive qu'elle soit, ne l'égaré jamais. Il peut se risquer sur la pente, se pencher exprès sur l'abîme; n'ayez pas peur, ce n'est qu'un jeu, un jeu charmant et habile. Il n'est même pas besoin de garde-fou : son tact est là pour l'avertir. S'il se permet quelque paradoxe réel, ce n'est qu'en passant, ce n'est qu'avec toutes sortes de précautions spécieuses : encore l'épigramme sert-elle d'enveloppe aux yeux du lecteur. Le fil ne passe qu'avec la piqure. On peut citer, comme exemple en ce genre, un fort malicieux et pétillant article de la On de 18*28 sur le premier ouvrage de M. Emile Deschamps, les Études étrangères. On était alors très-préoccupé de la rime et du rythme, on croisait la lance sur les questions de versification : M. Girardin trouva piquant de rattacher sur ce point les tentatives romantiques à l'école précisément qu'on venait de renverser; il prétendit, à l'aide d'exemples subtils et finement choisis, qu'en cherchant

couper et à varier l'alexandrin, les novateurs continuaient tout bonnement les recettes de l'abbé Delille (1). En un mot, M. Saint-Marc Girardin disait au romantisme qu'il était hérétique d'intention beaucoup plus que

(1) Récemment encore, à propos des Glanes de Mlle Bertin , M. Saint- Marc , reprenant sa railleuse insinuation de 1828 , montrait que l'école romantique a abusé de la description , tout comme l'école de l'Empire; puis il ajoutait : « On tient toujours de ses parents, voulût-on même les oublier et les démentir. » Mais, en ne parlant plus, cette fois, que du seul penchant descriptif, et en abandonnant le reste du rapprochement, M. Saint-Marc a jugé lui-même son ancien et spirituel paradoxe.

d'effet, et il le traitait comme un enfant qui bat sa nourrice. Il est vrai que c'était un enfant sublime, comme le disait Chateaubriand de M. Victor Hugo; mais M. Hugo est-il résolu à n'être jamais que cela? Nous le craindrions presque, à en juger par ses discours académiques, car c'est toujours cette manière splendide et puérile que caractérisait si bien M. Planche, c'est toujours cette absence du sentiment des proportions et de la réalité qui choquait incessamment dans son théâtre.

La contenance de M. Saint-Marc Girardin à l'égard de l'école romantique de la "Restauration nous semble maintenant en lumière : M. Saint-Marc, dans ce temps-là, prenait plaisir à se moquer avec sa plume de journaliste des excès contre le goût, comme depuis il s'est moqué avec sa parole de professeur des excès contre la morale. Mais ce qui me paraît marquer plus particulièrement son rôle littéraire d'alors, c'est qu'il est toujours resté individuel, c'est qu'il ne s'est jamais mêlé aux sectes et aux groupes d'aucune sorte. En évitant ainsi les combats réguliers

comme les luttes organisées, en ne dépensant ses forces au profit de nulle école, M. Girardin gardait pour lui-même tous les avantages de son talent, tout le fruit de ses efforts; il n'était ni gêné par des engagements, ni coudoyé par des rivaux. On brille plus à l'aise dans un tournoi que dans une mêlée. Une autre remarque encore qui, selon moi, sert à déterminer la position particulière de M. Girardin comme critique au milieu de l'insurrection de poètes qui précéda la révolution de juillet, c'est combien il était moins sensible alors et moins attentif qu'il ne l'a été depuis à cet éclat de la poésie lyrique, qui sera peut-être la seule gloire, mais la gloire très brillante de la nouvelle école. On en jugera par un exemple. Ayant occasion de dire son avis sur les Nouvelles Méditations de Lamartine, qui contenaient les Préludes, le Crucifix, et tant d'autres morceaux incomparables, M. Saint-Marc Girardin écrivait : «M. de Lamartine n'a réussi qu'une fois encore. Dans ses premières Méditations, il a lutté contre l'expression jusqu'à ce que la pensée poétique se montrât au dehors aussi pure qu'il l'entrevoyait dans son esprit. Ici,

rien de cela. » Certes M. Girardin en conviendra, cette critique est bien sévère, si elle n'est pas outrée; l'inspiration se trouve du coup sacrifiée à la correction. Voilà comment les Nouvelles Méditations étaient jugées en 1828; voyons comment Jocelyn le sera dix ans plus tard. Je me rappelle que, quand Jocelyn parut, M. Saint-Marc faisait son cours à la Sorbonne sur le xvme siècle; il parlait, je crois, de Voltaire. Eh bien ! le professeur n'y put tenir, tant le courant de cette grande poésie l'avait saisi et emporté; il jeta donc loin de lui la Pucelle et le Mondain, et, prenant tout à coup le volume d'hier, il raconta, durant deux leçons, les sentiments suscités en lui par cette récente lecture, il parla du poète et du poème avec une verve, avec une émotion et une éloquence que

n'oublieront jamais ceux qui étaient là. Sans doute, ces séances où l'enthousiasme domine ne reviennent pas souvent dans le spirituel enseignement de M. Girardin; mais aussi on avouera que Jocelyn ne paraît pas tous les jours.

Tout ce que je veux constater par là, c'est que l'expérience et les années ont modifié le rôle de M. Saint-Marc Girardin à l'égard de la littérature contemporaine. Peu à peu son dédain a cessé d'être aussi général; maintenant il prend ses points, il circonscrit le débat, et ne s'attaque plus qu'aux endroits vraiment vulnérables, aux honteux dévergondages du drame et du roman. La vérité est de dire que là-dessus M. Girardin a été prévoyant, qu'il a vu clair avant personne : les gerbes les plus lumineuses, tout le jeu brillant des étincelles, ne l'ont pas empêché de découvrir dès l'abord ce que tous nous voyons aujourd'hui, je veux dire la triste carcasse du feu d'artifice. Toutefois ce bon sens précurseur faisait aller le critique quelque peu loin. Aujourd'hui son propre exemple, tant de pages d'une exquise littérature, nous serviraient à le confondre, s'il écrivait encore, comme en 1828, des phrases pareilles à celle-ci : « La littérature politique est la seule qui, avec l'histoire, ait peut-être encore de l'avenir en France. Quant au reste, poésie, tragédie, discours académiques, je crains bien qu'il ne faille dire avec

Virgile: *Claudite jam rivos, pueri* (1).» Les Harmonies, les Feuilles d'Automne, les Consolations, ont heureusement donné de glorieux démentis à cette prédiction par trop dégoûtée; je crains bien que M. Girardin n'eût raison que sur la tragédie, car, pour les discours académiques, il nous prouvait lui-même hier qu'on en pouvait encore faire d'agréables.

Quant au brillant avenir que le jeune écrivain réservait d'un ton si exclusif à la littérature politique, je m'explique cette prédilection. Lorsqu'il lançait cette prophétie, M. Saint-Marc venait précisément de débiter dans ce genre de polémique active par des articles qui faisaient éclat, et qui, du jour au lendemain, transformèrent le jeune universitaire, inconnu la veille, en publiciste important. Mais comment M. Saint-Marc Girardin était-il entré au Journal des Débats? Ceci nous ramène à ses antécédents académiques, à cet Éloge de Bossuet, qui partagea le prix avec l'excellent morceau de M. Patin, et dont M. Hugo a bien voulu dire que le style en était à la fois « vigoureux et ingénieux. » Nous ne contredirons pas l'illustre poète, quoique le discernement des nuances ne soit pas précisément son fait. Cette fois, il rencontrait plus juste qu'il ne se l'était imaginé certainement lui-même. Quelque chose en effet de nouveau me frappe dans ces pages; il y a là un tour ferme, des touches énergiques, auxquels la légèreté brillante de ce pinceau ne nous avait pas accoutumés jusqu'ici. Marche pressante à travers les choses, pensée remuante et qui ne s'attarde pas à approfondir, sens net et dégagé, investigation entreprenante et rapidement poussée en tout sens, M. Saint-Marc Girardin avait déjà toutes les qualités vives qu'il a portées depuis dans ses divers travaux sur l'histoire de la politique et des lettres. Une vue piquante faisait le fond de cette étude sur Bossuet, et intéressait habilement l'opinion contemporaine à ces pieux débats des théologiens du grand siècle; M. Saint-Marc montrait comment il n'y a pas de querelles où

(1) Débats, 30 novembre 1828, à propos de la Correspondance de Courier.

n'entre au fond l'esprit de liberté. A partir du xvr siècle, la liberté, c'est d'examiner la foi ; au xvme, elle passe de la théologie dans les lettres; aujourd'hui elle est dans la politique : en tout temps elle s'établit dans notre passion dominante. Juger ainsi, c'était faire des disputes du quiétisme une question libérale de 1828 : nous surprenons là l'un des traits distinctifs du talent de M. Girardin. Avec lui, sans rien perdre de leur vérité et de leur couleur, les vieux événements rajeunissent, les vieilles idées reprennent leur fraîcheur; le critique sait les recettes de la fontaine de Jouvence. En rendant compte au Globe de l'éloge couronné, M. Magnin, au milieu de beaucoup de délicates louanges, regret-tait de voir M. Girardin, dans ses appréciations du passé, trop désintéressé des opinions et des personnes. C'est que le politique, chez M. Saint-Marc, commençait à envahir sur le littérateur.

Ce détachement un peu sceptique que peuvent donner la paisible étude de l'histoire et l'expérience des choses dans les temps calmes, il eût été bien difficile de le garder longtemps au sein des luttes passionnées de la Restauration. Toute plume alors était une arme; la plume acérée de M. Girardin ne pouvait rester au repos. M. Girardin avait l'instinct des affaires, le goût de l'action; un premier-Paris, écrit aux Débats par occasion, et qui se trouva être une sorte d'événement, fit de l'heureux jeune homme un collaborateur politique, un polémiste de tous les jours. LE loge de Bossuet avait beaucoup plu à M. de Féletz, qui ne connaissait point le lauréat; un jour, il parla de lui si vivement à ses amis du journal, qu'on eut l'idée de l'attacher a la rédaction. M. Armand Berlin, qui rencontrait souvent M. Saint- Marc au théâtre du Gymnase, si à la mode alors, se chargea de la négociation, qui fut facile, comme on l'imagine. Quelques semaines plus tard, en août 1827, paraissait dans le Journal des Débats cette série d'articles

sur Beaumarchais qui furent si remarquables. On sait combien la différence des auditoires peut modifier les qualités d'un orateur : l'écrivain n'échappe pas à cette influence, à ce magnétisme des alentours. Il y a toujours

201 ÉTUDES LITTÉRAIRES.

profit ou perte dans le voisinage qu'on se fait. Le talent de M.-Girardin, au sortir des ternes cahiers du *Mercure*, s'aviva singulièrement dans cette atmosphère alors si lumineuse et si excitante du *Journal des Débats*. Rien de mieux fait, rien de plus lestement tourné que ces articles, prompts, animés, allant au vif. Le style ne se perd plus aux gentillesques mignardes, aux affectations dogmatiques : il a hâte, il est décidé, il mêle la verdure au naturel; la concision épigrammatique lui plaît, il donne du relief à ce qui pourrait paraître insignifiant; il aiguise encore ce qui serait naturellement spirituel, de sorte que chaque mot devient un trait et jaillit en étincelle. Cette allure sans apprêt, cette familiarité de bon aloi, relevées à propos par l'élégante désinvolture des tours, étaient dans la critique une nouveauté faite pour séduire; elle séduisit et mit bientôt en réputation ces flexibles saillies d'un talent que le public commençait à apprécier. Pour comble de bonheur, la censure, dont le règne allait prochainement finir, supprima le dernier des articles sur Beaumarchais; on se l'arracha quelques mois plus tard. En montrant dans l'auteur de *Figaro* un novateursans scrupule, un promoteur hardi des idées, M. Girardin disait: «C'est là une gloire ou un crime que ne lui pardonneront guère ceux qui marchent en arrière, ceux qui marchent de côté, et enfin ceux qui ne marchent pas du tout. » M. Saint-Marc était de ceux qui marchaient en avant.

Aussi le trouve-t-on mêlé de près à la guerre terrible que le Journal des Débats ne cessa de faire à un gouvernement rétro, grade durant ces décisives années. Son premier article politique fut inséré le 27 novembre 1827 : c'était le lendemain de cette trop célèbre émeute de la rue Saint-Denis, par laquelle la police de M. de Villèle espérait effrayer le pays sur le résultat des récentes élections. A l'âcre et fine ironie qui perçait dès la première ligne, à la svelte prestesse des images, à la vie qui courait impatiemment dans ces phrases, à ces airs surtout de légèreté mondaine, à ce ton mélangé de conversation et d'éloquence, on devinait un style inaccoutumé, une plume nouvelle.

M. Saint-Marc montrait le ministère enflant le mannequin de la Révolution pour effrayer les bonnes gens, et jetant dans la balance le gourdin de ses espions. M. de Villèle n'était-il pas un trop grand homme pour disparaître autrement que dans une tempête, et ne fallait-il point sonner la trompe aux royalistes pour sauver solidairement M. de Corbière et les Bourbons, le ministère de cinq ans et la monarchie de quatorze siècles? A cette hypocrite stratégie, M. Girardin opposait l'in vraisemblance; il demandait si c'était le lendemain de la victoire que le parti libéral serait allé gaminer seditieusement sur les places publiques. Se souvenant de je ne sais plus quel passage mordant de Chamfort ou des Actes des Apôtres, il l'imitait habilement et l'appliquait avec verve à la circonstance :

« Tartufe s'était mortifié dimanche soir. Lundi et mardi il se vengea. La canaille se mit à courir Paris, en criant vioe l'empereur! cri défunt qui ne ressuscite personne, cri exhumé des cartons de la police, car son ignorance des choses d'aujourd'hui trahit son origine. Le peuple accourt pour voir, la bourgeoisie s'as-

semble pour s'indigner de pareilles provocations. Alors gendarmerie à cheval et à pied, troupes de ligne, s'élancent sur le tout, sabrant, fusillant renversant

O qualis faciès et quanta digna tabellai

Qu'il faisait beau voir nos soldats prendre la rue aux Ours, s'emparer de la rue Greneta, marcher au pas de charge dans la rue Saint-Denis, tourner la rue Mauconseil, s'élancer sur le passage du Grand-Cerf, tirer sur les fenêtres gabionnées de pots de fleurs, tout cela à la lueur des réverbères, à défaut du soleil d'Austerlitz ! Voyez cette cavalerie victorieuse qui court à plein galop! Gare! laissez passer la victoire! Gare aussi pour ces civils chargées de blessés qu'on porte à l'Hôtel- Dieu ! Ce sont aussi des trophées, et le bulletin de la grande bataille est affiché à la Morgue !

Plus loin, avec non moins d'entrain, il disait encore :

« Que les électeurs y songent bien! S'ils nomment les élus du ministère, qu'arrivera -t-il ? Une obscurité commode rouvrira les évé-

nements de la semaine. Pas d'éclaircissements, pas d'enquêtes ni sur les causes ni sur les moyens. Puis, comme bientôt la censure sera établie, la littérature de la police proclamera hardiment que c'était une sédition électorale, que l'opposition voulait renverser la monarchie, mais que, le bon Dieu aidant, les factieux ont été vaincus. Comme cela sera vrai et noble ! Comme il sera honorable pour la France d'avoir voulu renverser la monarchie en se barricadant rue aux Ours ! Comme il sera beau que la gendarmerie ait sauvé le trône et l'autel en prenant d'assaut la rue Coquillière ! »

On n'était pas habitué alors à ce libre ton, à ces tournures à la fois enjouées et sérieuses. L'article touchait la plaie à nu; le ministère indigné délibéra s'il ferait saisir le journal, et n'osa point. Cela fit éclat; l'opinion soulevée prit le parti du journaliste; tout le monde avait pris le parti de l'écrivain, et reconnut que la presse comptait un maître de plus.

M. Saint-Marc nous parlait l'autre jour à l'Académie de ces courtes rencontres que les passions politiques font quelquefois de la justice : on était dans un de ces moments-là, dans un de ces moments où le journaliste doit tenir à la puissance de sa pensée plus qu'à la célébrité de son nom. Aussi M. Girardin n'hésita-t-il point à donner dès lors le pas à ces luttes anonymes de la politique quotidienne sur les succès brillants de la publicité littéraire. A force de talent, d'ailleurs, quelques rares noms percent les mystères du bureau de rédaction et se font jour jusqu'au public : il y a des styles dont le relief trahit l'auteur, et, le voile se déchirant à certaines heures, la signature apparaît. M. Carrel, M. Saint-Marc Girardin, M. de Sacy, furent de ceux-là. Aux Uébûts d'avant 1830, M. Girardin et M. de Sacy représentaient la jeune génération, celle qui le lendemain de juillet devait tenir le dé dans le journal; c'étaient des héritiers présomptifs. Déjà autorisé et de plus en plus en crédit, quelques mois après son entrée aux Débats, M. Saint-Marc y avait introduit M. de Sacy, son ami de longue date. M. de Sacy n'avait guère écrit jusque-là; il sortait du barreau où son improvisation un peu sobre, mais ferme, et son argumentation aussi

solide qu'accentuée lui promettaient une carrière digne du nom illustre qu'il porte. Ces fortes qualités de sa parole se reproduisirent sous sa plume, avec d'autres mérites excellents qui ont

fait de lui un publiciste consommé. M. de Sacy apportait dans la discussion des journaux ce qu'on n'y apporte guère, les saines traditions du xvne siècle et de Port-Royal, une dialectique vigoureuse et nette, une diction en tout fidèle à la bonne langue. La trace des Provinciales n'est nulle part mieux marquée peut-être que dans les bonnes pages de M. de Sacy : l'ironie n'y nuit pas à l'éloquence. La presse politique, dès qu'il l'eut abordée, s'empara si bien de M. de Sacy, que l'ambition même ne l'en fit jamais sortir.

Le Journal des Débats avait besoin de quelques talents nouveaux pour suffire aux dangers croissants de la lutte. Il fallait aux folles tentatives du pouvoir opposer l'indignation, et l'indignation est surtout une vertu de la jeunesse. M. de Chateaubriand venait encore au bureau du journal, mais il n'y écrivait plus; l'éclat de son nom, il est vrai, le récent souvenir de sa polémique, étaient bien faits pour exciter les jeunes émules qui venaient l'entendre. De son côté, M. Fiévée, vieilli, était alors plus utile par son expérience du jeu politique et par les traits de sa conversation que par la prose finement subtile de ses articles. M. de Salvandy lui-même, qui avait un instant continué M. de Chateaubriand, n'était plus tout à fait aussi assidu. Souvent M. Bertin l'aîné en était réduit, pour son service de tous les jours, aux rédacteurs qu'il avait plus directement sous la main, à M. Duvicquet, dont les premiers-Paris (grâce à la passion politique) paraissaient un peu moins communs que les feuilletons, et à M. Béquet, qui, à la chute du ministère Martignac, eut les honneurs d'un procès célèbre. Dans cette situation, le concours actif de M. Saint-Marc et de M. de Sacy fut une bonne fortune pour les Débats, comme leur accession aux Débats fut une bonne fortune pour les deux écri-

vains. Outre toute la verve qu'il n'a cessé d'y semer en prodigue, M. Saintii. 17

Marc Girardin a eu dans la presse une originalité qu'on ne lui saurait contester : l'un des premiers il y a introduit ce ton de la causerie, cette simplicité de bon goût qui souvent sont la meilleure langue des affaires. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il ne chercha pas après sa manière, c'est qu'il eut tout de suite, dans ces controverses, une aisance et un naturel qui semblaient venir de vocation.

Lors de l'avènement du dernier et insensé ministère de Charles X, les attaques de la presse redoublèrent de vigueur; chaque numéro de journal était un appel frémissant aux passions du pays, chaque article respirait une émotion sincère, parce que, convaincu, on était sûr de convaincre. La moindre étincelle faisait gronder la foudre dans cette atmosphère électrique. Le 10 août 1829, on avait saisi les Débats, à cause des quelques lignes de M. Béquet, qui se terminaient par la phrase connue : Malheureuse France! malheureux roil Poursuivi et bientôt condamné, le journal ne recula pas : cinq jours après l'article de M. Béquet, un article de M. Girardin paraissait, bien autrement hardi, et dans lequel la trinité ministérielle était triplement marquée de son passé comme d'un stigmat; M. de Polignac s'appelait Coblenz, M. de Bourmont s'appelait Waterloo, M. de Labourdonnaye s'appelait 1815. L'objurgation, l'apostrophe, la moquerie, le dialogue, les formes les plus animées du langage se succédaient avec entraînement. La polémique devenait une sorte de drame. On liait les malheureux ministres à leur passé, comme ces chrétiens que les persécuteurs attachaient à un cadavre; on les poussait aux abîmes des coups d'état, en leur disant : « Savez-vous qu'il y

pourrait périr encore des trônes et des dynasties? » C'était annoncer la prochaine révolution. M. Girardin avait raison de le dire, à armes égales, l'opposition devait être plus forte que le pouvoir. Ce ministère imbécile voulait, ainsi que Commode, descendre dans le cirque, et il croyait que les gladiateurs adverses, comme ceux de l'empereur romain, n'avaient que des épées de plomb.

M. Saint-Marc leur montra en vain le glaive d'acier étincelant aux mains de la presse. Un combat à mort s'engageait, et dès lors on pouvait dire à la liberté : Moriluri te salutant (1).

C'est dans ces luttes d'avant-garde, dans ce feu croisé de menaces, que se passa la mémorable année du ministère Polignac. Des deux côtés, on parlait de coup d'état et de liberté : quand la liberté et le coup d'état se rencontrèrent, ce fut une révolution. Cette révolution fit naturellement de M. Saint-Marc Girardin un homme politique; le journaliste de la Restauration devint, dès le lendemain, un maître des requêtes de Juillet. Il ne faudrait pas croire, du reste, que ces préoccupations de la polémique active aient jamais enlevé M. Girardin aux lettres : sous cette main agile, la littérature et la politique marchaient de front. Et puis, le critique, en mainte occasion, se trouvait

(1) Nous avons eu connaissance depuis de la lettre suivante de M. Saint-Marc Girardin à M. Gans, tirée d'un recueil de fac-similé publié à Berlin, en 1838, par M. Wilhelm Dorow. (La date est vers juillet 1830, peu avant la révolution.)

« A Dieu ne plaise que j'aie oublié à Paris cette bonne et savante ville de Berlin, et surtout votre aimable accueil ! Votre bienveillance amicale me faisait retrouver loin de mes amis

quelque chose de cette amitié sans laquelle je ne peux pas vivre. Ne craignez donc pas que jamais le souvenir de Berlin s'efface chez moi. Cependant je ne vous ai pas écrit, comme je vous l'avais promis, le résultat de nos élections parisiennes. Vous avez dû aisément concevoir pourquoi : c'est que nos élections parisiennes, au lieu de précéder toutes les autres et de les inaugurer, comme c'est l'ordinaire, sont venues après les autres; elles n'avaient donc plus cette importance d'un premier début qu'elles ont coutume d'avoir...

« Votre toast nous a porté bonheur, et j'en étais sûr. Vous voyez quel succès nous avons partout obtenu. Notre majorité devient formidable; voilà aussi ce qui rend notre position plus critique. Nous en sommes à ce point que notre succès même nous pousse vers le danger. Les élections, en effet, loin d'être une solution des problèmes, deviennent un problème de plus. La guerre était entre le ministère et la chambre, elle est entre le ministère et la nation; et, quand je dis le ministère, j'ai tort, c'est le roi qu'il faut dire. Le roi cédera-t-il? c'est de là que dépend notre salut ou notre ruine. S'il ne cède pas, s'il en vient aux extrémités, la France certes n'émigrera pas, la France n'ira pas à Gand; mais il faudra qu'elle empêche qu'on ne

servir le publiciste. C'est ainsi que ses articles sur Beaumarchais firent connaître le prince de Talleyrand à M. Girardin. Charmé de cette clarté qui ne sentait pas le travail, du montant tout français de ce style, le vieux diplomate avait désiré voir le jeune écrivain; il se l'était fait amener par M. Villemain. Cette conversation dégagée, courant droit à l'à-propos, toujours prompte à la repartie, dut plaire à M. de Talleyrand, qui, comparant Fauteur à ses articles, se répéta peut-être que le style, c'est

l'homme. M. Saint-Marc commençait à percer; il n'eut pas de peine à se produire, à avoir accès chez M. de Broglie, chez M. Mole, dans les meilleurs salons. Nommé professeur de rhétorique au collège Louis-le-Grand par le ministère réparateur de M. de Martignac, M. Saint-Marc s'avavançait aussi peu à peu dans la hiérarchie universitaire, tandis qu'un prix nouveau, et

revienne de Gand , et pour cela il faudra mille choses mauvaises : des lois d'exception , des condamnations politiques, etc. Un coup d'état est donc un malheur pour notre avenir.

« Quand je consulte la raison et la logique, le coup d'état me semble impossible à éviter : tout y marche avec une suite et une rigueur singulières. Cependant j'ai l'instinct qu'il ne s'en fera pas; mais ce n'est qu'un instinct. S'il s'en fait un, il faut qu'il soit violent pour réussir : il faut la peine de mort dans vingt-quatre heures pour quiconque refusera de payer l'impôt; sinon tout le monde sera un Hampden, et le coup d'état avorte. Or, voilà ce qui me rassure; il n'y a personne au château capable de vouloir faire la terreur. L'énergie des Marat et des Saint-Just est passée pour tout le monde, pour les libéraux comme pour les royalistes. La guillotine permanente n'est pas de notre siècle; mais ce que je crains, c'est un coup d'état boiteux et maladroit, qui perdra également la maison de Bourbon, car, après le coup d'état, il serait fort difficile, je ne dis pas impossible, de la garder. Plaignez donc la France, mon cher monsieur, vous qui l'aimez, et venez la voir, car le mois d'août et de septembre ont des chances pour être infiniment curieux et intéressans. Venez causer avec nous, venez nous dire comment nous pourrions nous tirer d'affaire, car les choses sont fort embarrassantes, et nous avons besoin de vos conseils, de votre raison qui pèse, vous le savez, au centre gauche, tandis

que vous envoyez vos passions siéger à l'extrême gauche. J'espère que Lerminier, qui est maintenant à la campagne, sera revenu à cette époque. J'ai déjà annoncé votre visite à M. de Chateaubriand. »

cette fois plus important, lui était décerné par l'Académie française et achevait de le mettre en crédit dans la littérature officielle.

Le Tableau de la Littérature française au seizième siècle, qui fut couronné en même temps que le brillant morceau de M. Philaret Chasles, est demeuré l'une des plus agréables esquisses de M. Girardin. Ne vous avisez point de chercher là une étude minutieuse et savante, l'auteur se garde de pénétrer; il court sur son sujet, il l'effleure avec grâce. Ce que j'aime surtout, c'est que dans ces spectacles confus du xvie siècle, au milieu de tous ces drames sans dénouement, de tous ces procès en litige, cette intelligence facile porte partout la lumière après elle. En tout, M. Saint-Marc a la vue nette et pratique des choses. Dans ce qui regarde les appréciations purement littéraires, il y aurait sans doute bien des vues à redresser, plus d'un tableau à compléter; mais l'ensemble avait et a gardé un tour animé qui séduit, des proportions heureuses dans leurs limites. Le croquis est vivement tracé, et il plaît. Ce qui donne surtout du prix à ce petit livre, c'est la sagacité avec laquelle M. Girardin a mis en relief le caractère de cet esprit, libre penseur et cependant mesuré, plus riche qu'un autre en idées propres à tous les hommes, de cet esprit persistant qui s'égare parfois et se transforme, mais qui finit toujours par se retrouver et se reconnaître. Certes, c'est bien là l'esprit français, et il était ingénieux de suivre à la piste sa trace à travers les capricieux détours du xvie siècle. Toutefois on a depuis un peu trop

abusé de cette vue, et il se trouve qu'à force de parler de l'esprit français, on finit par omettre l'esprit humain. De ce temps-ci, l'excès du patriotisme n'est à craindre qu'en littérature.

Les succès d'académie ne suffirent pas plus que la politique à absorber la plume active de M. Girardin. Cette plume se réservait encore pour l'examen courant des ouvrages parus, pour quelques vives et curieuses études d'érudition littéraire que son instinct de critique désignait à M. Girardin, et auxquelles il s'arrêtait le temps juste d'en prendre la fleur. Aux Débats, du-

rant ces années si bien remplies, on le trouve parlant de tout à merveille et sans difficulté : il arrive sans fatigue et semble repartir plus dispos; c'est un charme pour lui de courir d'une aile à l'autre; la variété le distrait, le contraste l'amuse; il se jette sans peine à l'endroit le plus sérieux, et en ressort prêt à badiner; sa souplesse d'esprit le tire de tout. La fantaisie même ne lui déplait pas par occasion, et il profite sans retard de sa première étude de l'allemand pour donner à la Revue de Paris d'élégants extraits d'Hoffmann, qui eurent le mérite de venir avant la traduction excellente de M. Loève-Weimars. Cette faculté d'appropriation diverse et immédiate, ce don de s'attaquer aux matières les plus disparates, cet art enfin qui se multiplie à plaisir et se fait un jeu des apprentissages, voilà encore quelques-unes des qualités significatives qui rendirent à M. Girardin toutes les routes abordables et faciles. On eût dit, en ces années fécondes, que l'exercice continu ne faisait que renouveler ses forces; aussi, sans compter le Journal des Débats, le trouve-t-on mêlé à toutes les jeunes entreprises, un peu à la Revue française, dont l'éclat sérieux ne devait durer qu'un instant, beaucoup à la Revue de Paris, qui commençait alors la longue carrière qu'elle a fournie. En-

fin il était partout, excepté au Globe, où la nouvelle école primait sous l'autorité de M. Dubois, que le style miroitant des Lettres dramatiques du Mercure avait momentanément mis en méfiance. Au milieu de cette diversité d'essais, M. Saint-Marc s'était, on le devine, réservé certains points particuliers qui lui plaisaient davantage. En histoire littéraire, il en arrive toujours ainsi; outre les libres excursions en tous sens, on s'habitue, on se cantonne volontiers dans quelques endroits de prédilection qui sont comme des asiles pour les retours.

M. Saint-Marc Girardin revenait de Berlin quelques jours avant les journées de juillet. Il rapportait de cette excursion beaucoup de vives impressions : il y avait connu Hegel (il ne vit familièrement Schelling qu'à son voyage de 1833), Michelet, et surtout Edouard Gans, qu'il a depuis si délicatement apprécié,

et qui le jugeait fort bien lui-même dans cette phrase que j'emprunte à ses Souvenirs : « M. Girardin, esprit fin et caustique, dont l'ironie respecte cependant les principes essentiels des choses (1). » Avec sa vivacité française, M. Saint-Marc avait plu à Gans, et, lui apprenant beaucoup sur la France, il en avait tiré beaucoup sur l'Allemagne. Il est vrai que dans ses Briefe aus Paris (2), M. Gutzkow, avec ce ton de fatuité enthousiaste qui lui est propre, réclamait récemment le monopole de cette éducation germanique de M. Girardin : « Il me demanda, dit-il, des renseignements et m'apprit la France; je lui appris l'Allemagne. » Voilà une instruction aussi vite donnée que reçue ! A en juger toutefois par les Lettres de Paris, M. Gutzkow aurait été, sous un si habile maître, un bien mauvais écolier. Nous soupçonnons même que le touriste allemand se donne un peu légèrement ces airs de précepteur à l'égard de M. Saint-Marc. Il suffisait à M. Saint-Marc

d'avoir Gans pour cicérone : le familial enseignement de l'un des plus éloquents causeurs de notre siècle dispensait des leçons de M. Gutzkow. Ces libres entretiens avec quelques-uns des chefs de la pensée dans une langue voisine, ce contraste du calme de la vie de famille et des agitations de la philosophie , tant de différence avec la France dans la forme des institutions et dans les monuments de l'intelligence, tout cela agit fortement sur l'esprit du voyageur. Il revint si préoccupé de ce qu'il venait de voir, que l'insurrection des trois jours, à laquelle il assistait deux semaines plus tard , ne put le lui faire oublier. Aussi, quelques mois après la Révolution, quand M. Girardin monta dans la chaire d'histoire de la Faculté des Lettres, comme suppléant de M. Guizot, il ne manqua pas d'y parler de l'Allemagne, et il en parla pendant trois ans. Un collègue éminent de M. Saint-Marc à la Sorbonne, le regrettable M. Fauriel, disait souvent qu'une fois maître des origines, on sait tout; M. Fauriel allait un peu loin, et j'ajouterai

(1) Ruckblicke auf Personen und Zustände, Berlin, 1836, in-12, p. 69.

(2) Leipzig, 1842, in-12, 1. 1, p. 58.

naïvement, comme correctif, ce simple mot : quand on sait le reste. Mais ce reste est précisément ce que tout le monde d'ordinaire connaît le mieux, parce qu'on le pratique plus facilement, parce qu'on l'aborde sans effort. Il faut convenir toutefois que l'étude des commencements a l'avantage de faire comprendre ce qui vient après, en permettant de toujours rapporter les effets aux vraies causes, les développements aux principes. Voilà pourquoi, ayant parlé au long de l'écrivain qui s'essayait sous la Restauration, il nous reste beaucoup moins à dire de l'écrivain qui depuis s'est certainement perfectionné et étendu, mais qui n'a pu

perfectionner que les mérites connus de nous et s'étendre que dans le sens que nous savons. Quand un caractère est bien fait, quand un talent est sain et par conséquent régulier dans son développement, il faut que le biographe renonce au mot de M. Royer-Collard : « On s'attend à de l'imprévu. » Tel est le cas de M. Saint-Marc Girardin, à qui arriva, du reste, le même bonheur facile qu'à toute sa génération : le flot de Juillet le souleva et le mit en vue. M. Girardin avait déjà l'avantage de s'être donné lui-même de l'avance, d'être entré d'emblée dans la pratique, sans perdre les belles années de sa jeunesse aux vagues aspirations et aux poétiques tentatives. La Révolution de 1830, en portant subitement aux affaires les hommes jeunes, interrompit ou plutôt brusqua bien des carrières : ceux qui s'étaient mis en marche la veille se trouvèrent arrivés le lendemain. Ainsi en advint-il à M. Girardin. Dès lors, chaque année pour lui fut un pas en avant : peu à peu l'humble orateur des Bonnes-Lettres devint professeur en Sorbonne et député, le journaliste fut fait conseiller d'état, l'universitaire de collège s'assit au Conseil royal, et l'ancien lauréat enfin entra de plain-pied à l'Académie. Il serait superflu de suivre M. Saint-Marc dans toutes ces voies si légitimement ouvertes à son activité. On n'aurait désormais affaire qu'à des choses ou à des écrits trop récents pour n'être pas connus de tous : quoique le bruit n'en paraisse pas être monté jusqu'aux sphères olympiennes de M. Victor Hugo, on nous permettra

de ne pas insister et de croire le lecteur mieux informé que le poète ne s'est donné l'air de l'être. L'homme et l'écrivain sont déjà en lumière pour nous : les prémisses étant connues, nous ne serons pas long sur les conséquences. Voyons seulement comment le journaliste et le professeur se sont depuis lors maintenus dans l'homme public.

Ce n'est pas le lendemain des journées de juillet qu'on pouvait demander à M. Girardin de revenir à la littérature : de toute façon, la politique devait avoir son quart d'heure de suprématie. Le Journal des Débats, dans ces graves circonstances, avait plus que jamais besoin de ses jeunes collaborateurs; M. de Chateaubriand s'était tout à fait retiré devant le nouvel ordre de choses, et de son côté M. de Salvandy, qui fuyait le voisinage delà Révolution, avait cessé de donner des articles. Jusqu'à son entrée à la chambre, M. Saint-Marc fut donc, avec M. de Sacy, le rédacteur actif et toujours prêt de la partie politique des Débats. Les temps étaient durs : il fallait être tous les jours sur la brèche, vis-à-vis de l'insurrection républicaine et de l'insurrection royaliste; mais bien avant ces révoltes-là une première émeute s'était rencontrée, l'émeute des sollicitateurs. Ce fut la petite pièce comique après le drame de juillet. On se rappelle, dans la Curée de M. Barbier, la cynique peinture de ces prétendus révolutionnaires du lendemain ,

Effrontés coureurs de salons, Qui vont de porte en porte et d'étage en étage Gueusant quelque bout de galons.

La Curée ne fut publiée par la Revue de Paris que le 20 septembre 1830; l'article sur les Sollicitateurs parut dans les Débats du 16 août. Ce n'était pas, on le devine, la verve brutale du faiseur d'iambes; mais, sans se laisser troubler par ce bruit de canon dont l'air semblait ébranlé encore, M. Saint-Marc retrouvait son esprit railleur de la veille et écrivait la comédie de l'insurrection intrigante. On voyait sous sa plume les bataillons

d'habits noirs s'élancer dès le matin de tous les quartiers de Paris et faire le blocus des ministères; on voyait cette foule agile se précipiter vers les antichambres, à pied, en flacre, en cabriolet,

suant, haletant, la cocarde au chapeau, le ruban tricolore à la boutonnière, la pétition sous le bras. Il en venait de tous les régimes, de toutes les générations, de toutes les provinces; les cochés arrivaient remplis, les impériales des pataches étaient surchargées, et les six chevaux des diligences soufflaient, attelés à tant d'intrigues, « Tout, disait M. Girardin, se remue, s'ébranle, se hâte, le nord, l'orient, l'occident, et, pour comble de maux, la Gascogne, dit-on, n'a pas encore donné. » Mais citons quelques lignes :

« Il y a quinze ans, en 1814, les martyrs de la fidélité mondaient les antichambres, la Vendée assiégeait les bureaux. C'était l'insurrection des Gêrontes; l'ambition alors avait des cheveux blancs, et l'intrigue portait de la poudre. Aujourd'hui l'insurrection est plus jeune. Gêronte est hors de cause, il ne sollicite plus. Valèrele remplace dans les antichambres, et, à le voir, il n'a pas dégénéré de son devancier. Le costume et le langage diffèrent, mais c'est la même chose au fond. On fredonne la Marseillaise au lieu de Vive Henri IV ou Charmante Gabriellel On contait les persécutions souffertes sous Marat et Robespierre; on conte ses disgrâces sous MM. de Corbière et Peyronnet. Du reste, même genre de forfanterie, même manière de se faire valoir. Les victimes abondent, il y en a de toutes les époques. Les héros aussi pululent; les uns se sont battus en personne, lisez le journal où leur nom est cité; mais ne lisez pas l'erratum du lendemain, car, les belles actions rapportant quelque chose, tout le monde veut les avoir faites, et il y a des exploits qui ont cinq ou six maîtres : il faudra bientôt que les tribunaux jugent cette nouvelle question de propriété. Ceux qui ne se sont pas battus ont aussi leurs titres : l'un a un parent mort à l'attaque du Louvre, l'autre est cousin

d'un élève de l'École polytechnique. L'Intimé aujourd'hui ne dirait plus :

Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire;

il serait bâtard d'un des vainqueurs de la Bastille, et oncle d'un des

braves du pont de la Grève, et, à ce titre, l'Intimé demanderait une place de procureur- général. »

Plus loin, c'était un portrait, un souvenir de La Bruyère :

« Hippias est administrateur général. — Comment cela, bon Dieu? — Hippias, le 24 juillet, s'est foulé le bras en tombant de cbeval : il est resté six jours dans sa chambre, le septième il est sorti le bras en écharpe, et le huitième il a été nommé administrateur général. Voilà l'histoire d'Hippias. Ajoutons qu'il a renvoyé le valet qui l'accompagnait le jour de sa chute. — Mais Hippias n'entend rien à l'administration; c'est un

homme aimable. Vous savez — Tête sans cervelle! je vous dis

qu'Hippias est sorti le bras en écharpe. »

C'est ainsi que, sous un air de plaisanterie, le publiciste fustigeait courageusement l'esprit d'intrigue et de cupidité; c'est ainsi qu'il frappait sans pitié sur ces délateurs pour lesquels personne n'était bon citoyen s'il avait une place. L'odieux venait après le ridicule. M. Saint-Marc, du reste, abandonnait le ton railleur pour parler des acteurs de la Révolution :

« J'aurais voulu mettre en parallèle avec l'avidité des solliciteurs l'admirable désintéressement du peuple; je n'en ai point le courage. Les gens en veste font trop de honte aux hommes en ha-

bit... J'aime ce peuple qui a montré que son éducation était faite, qu'il avait appris à l'école de la liberté le désintéressement, l'humanité, l'abstinence, et surtout l'intelligence si difficile des conditions auxquelles la société se maintient, c'est-à-dire l'ordre et le respect de la propriété; ce peuple dont il faudrait baiser les haillons, puisqu'il les a gardés au milieu de toutes les tentatives de la révolte et de la guerre. »

On reconnaît d'avance le vers de la Curée ;

C'était sous des haillons que battaient les cœur d'hommes !

J'ai eu d'autant moins de scrupule à découper ces passages, à extraire quelques lambeaux de ces feuilles perdues, que M. Saint-Marc est avant tout un fils de la presse, j'ajoute vite un fils reconnaissant ; dans son discours de réception , il a eu le

bon goût de le dire lui-même. On aura beau faire maintenant et gémir, les journaux sont devenus une des formes essentielles de la pensée : l'Académie, en sanctionnant la presse, s'est montrée intelligente. Il y a tel article qui vaut mieux que tel gros livre : c'est la différence de la petite monnaie d'or au gros sou. Tout à l'heure j'avais une intention en citant l'éloge senti que M. Girardin avait fait du peuple de 1830 : on était dans la lune de miel de la liberté. Cela m'amène à indiquer un dernier article politique moins gaielement célèbre dans l'histoire des journaux que celui des Solliciteurs, mais qui, grâce aux frémissantes passions d'alors , eut bien plus de retentissement. À la fin de 1831, M. Saint-Marc revenait d'Italie : arrivé à Lyon, il y fut pendant deux jours retenu par l'émeute et poursuivi des plus vives inquiétudes pour sa femme qui l'accompagnait. Échappé à ce sinistre spectacle et revenu à Paris, M. Girardin, cédant à l'indignation mal comprimée

de ses souvenirs, écrivit les pages si souvent citées sous le nom d'article sur les barbares. C'est à tort que ce morceau fut attribué à d'autres plumes célèbres ; il est bien de M. Saint-Marc. On y lisait : « Les barbares qui menacent la société ne sont point au Caucase ni dans les steppes de la Tartarie ; ils sont dans les faubourgs de nos villes manufacturières (1). » On devine quels longs et violents orages souleva, dans les journaux, cet acerbe manifeste contre les prolétaires. M. Saint-Marc Girardin ne s'est guère laissé emporter que cette fois à cet extrême langage : un de ses dons, au contraire, est de garder dans l'ardeur du combat toute sa présence d'esprit. La presse a ses tacticiens comme l'armée, et il n'y a de bons généraux que ceux qui sont calmes devant le canon. Ce jour-là, M. Girardin avait cédé à l'emportement

(1) Dans le *Gloffe* saint-simonien du lendemain (9 décembre 1831), M. Michel Chevalier déclarait cet article « l'un des plus dignes d'attention que la presse eût enfantés ; » il y voyait « un mélange fort curieux de traits de perspicacité et des plus barbares préjugés de caste. » Les esprits les plus distingués étaient encore sous l'empire des violences de parti.

transitoire de la passion. Qu'on se rappelle donc, comme un heureux contraste, son jugement de tout à l'heure sur les prolétaires de Juillet. Je l'aime mieux aussi le jour où il recommandait chaleureusement aux électeurs la candidature d'un violent adversaire, avec qui il croisait le fer tous les jours, M. Armand Carrel. Et cependant M. Saint-Marc savait la personnelle hostilité de M. Carrel qu'irritaient au plus haut degré ce jeu leste et cette volubilité de glaive. La générosité fait rarement l'honneur des partis.

Aux élections de 1834, le collège de Saint-Yrieix élut député M. Saint-Marc Girardin, qui, de la suppléance de M. Guizot à la

Sorbonne, venait de passer comme titulaire à la chaire de poésie française laissée par M. Laya. Sa présence à la chambre éloigna tout d'abord M. Girardin de la presse ; depuis lors, il ne fut plus le polémiste ardent et quotidien de tout à l'heure, mais seulement un rédacteur en service extraordinaire \ qui ne se mêlait des controverses politique qu'à la rencontre et sur des questions isolées. Les loisirs, de toute façon, lui eussent manqué pour cette tâche ; c'était bien assez déjà de s'occuper d'affaires au Palais-Bourbon , de poésie à la Faculté, d'administration au Conseil royal. Je n'ai rien à toucher ici de la carrière parlementaire de M. Girardin et de l'importance que, dans ces dernières années, il a commencé de prendre à la Chambre. Sans doute, avec un peu de bonne volonté, on retrouverait quelque chose du lettré (comme disait M. Hugo) dans l'homme politique, et il ne serait pas difficile de noter quelque ressemblance entre l'orateur et le professeur : M. Girardin ne pouvait manquer d'être spirituel à la tribune, comme il l'est dans sa chaire... Sed non attinet ad edictum prœloris; nous n'avons en vue que le critique.

C'est au critique qu'il faut rapporter deux volumes relatifs à nos voisins du Rhin, et pourtant très-différents de sujet, que M. Girardin publia vers 1835. Le premier portait le simple titre de Notices, et était tout bonnement un recueil de fragments agréables et peu étendus, une gerbe d'épis rapidement glanés

dans les articles antérieurs et les leçons de M. Girardin. Le second, sous le nom de Rapport sur V instruction intermédiaire , contenait le récit d'un voyage officiel entrepris dans le midi de l'Allemagne pour étudier de près ces sortes d'établissements , alors sans analogues en France, et où se trouve organisée l'éducation professionnelle. Ce qui me frappe surtout dans ces deux

livres , c'est le vif amour des choses allemandes ; je le retrouve empreint à toutes les pages. Comment un critique aussi positif a-t-il pu se complaire à une littérature où la rêverie domine? Comment un professeur naturellement imbu de la tradition universitaire a-t-il pu parler avec sympathie de ces écoles industrielles de l'Autriche où le dessin linéaire a remplacé sans façon l'étude du grec? Nous retrouvons là le tour indépendant qu'affectionne l'esprit tout personnel de M. Girardin. Vous croyiez que les brouillards du Rhin allaient l'effrayer, que les mythes lui répugneraient, qu'il ne se donnerait jamais le temps de discerner à travers la brume les méandres capricieux de cette poésie; et le voilà au contraire qui brave tout et se jette, en pleine Forêt-Noire, dans les sombres profondeurs des Nibelungen. C'est qu'avec lui cette forêt s'illumine si bien qu'on voit devant soi : seulement , prenez garde que ces jeux de clarté ne soient factices, et que, le magicien parti, vous ne retombiez dans les ténèbres. Tacite, avec son merveilleux langage, a peint d'un mot ces bandes germaniques dont le vent apportait de loin le bruit à Germanicus, inconditi agminis murmur; en entrant dans la littérature allemande, on éprouve quelque chose d'analogue. Mais, quand les Romains revinrent plus tard, ces armées confuses s'étaient disciplinées* elles avaient des drapeaux et des chefs, insueverant sequi signa. Chez M. Girardin, c'est cette dernière Allemagne seulement, c'est l'Allemagne ordonnée et régulière qu'on rencontre ; l'écrivain a transporté ses qualités à son sujet même, le peintre s'est un peu peint dans le portrait. Il y a des inconséquences qu'on aime ; passons donc à M. Saint- Marc son faible pour l'Allemagne et cette indulgence dont il fut un peu prodigue au delà du Rhin, un peu avare en deçà.

Dans son livre de l'Instruction intermédiaire, comme dans le Rapport sur le projet de loi de V instruction secondaire, qu'il fit à la session de 1836, et qui annonçait déjà dignement l'excellent morceau de M. Thiers, M. Saint- Marc Girardin sut ne pas cacher son penchant pour les études professionnelles. Avec nos préjugés de collègue et de la part d'un professeur en Sorbonne, il y avait presque là du courage. C'est que le moraliste (chez M. Girardin il aime à tout se subordonner) avait été frappé d'un vice flagrant de la société française. Notre système actuel d'éducation éveille en effet des ambitions et des amours-propres qu'on ne peut ensuite satisfaire, et qui, par l'étude, n'ont pas eu le temps, le loisir de se rendre légitimes. Le collège, évidemment, donne trop de ces demi-connaissances avec lesquelles on n'est ni un savant, ni un praticien, et qui ne sont bonnes qu'à augmenter chaque année la recrue des désœuvrés incapables. « Toutes les fois, disait M. Saint-Marc, que la société, par le vice de ses écoles, fait un demi-savant, elle fait un mécontent prétentieux qu'il lui faudra plus tard satisfaire, ou qui deviendra l'ennemi mortel de son repos. » Je doute que l'utile ouvrage de M. Saint-Marc Girardin sur l'Instruction intermédiaire contienne la solution des difficiles problèmes qu'il soulève, mais il est plein de vues et de faits qui la peuvent hâter : c'est déjà quelque chose.

Il en est de l'esprit comme de la figure : avec l'âge, les contours se marquent de saillies, la physionomie se caractérise, le trait distinctif apparaît nettement. M. Saint-Marc Girardin est un critique moraliste; telle est la tendance qui, chez lui, a fini par prédominer sur les autres. C'est donc par le côté moral et pratique qu'il aime de plus en plus à aborder la littérature : derrière l'homme de talent, derrière l'homme qui écrit, il se plaît à chercher l'homme de la société, l'homme de la famille. Pour lui, c'est

un plaisir de montrer que les qualités de l'esprit ne se doivent pas séparer de celles du cœur, et que le mérite ne dispense pas du devoir. En un mot, il ramène volontiers la science littéraire à la science de la vie; il abonde en déductions

immédiatement applicables par chacun dans la pratique. Certes, de quelque façon qu'on la juge, cette manière est originale. M. Saint-Marc n'est pas un historien érudit des lettres, comme l'ont été M. Patin pour l'antiquité, M. Ampère pour le moyen âge; il ne se plaît pas au tableau, comme le tente M. Villemain, au portrait, comme s'y applique M. Sainte-Beuve; ce n'est pas plus un professeur de grande esthétique comme Lessing qu'un professeur de goût comme La Harpe. Tous, dans leur procédé divers, font de la littérature leur point de départ : M. Girardin, au contraire, part de la morale et du sens commun pour arriver à la littérature. C'est un centre où il revient toujours et qui le conduit à tout. Le cadre moral lui sert à ramener à l'unité la variété des sujets et des aperçus : il en use comme d'une méthode.

Mais, dira quelqu'un, la morale conGne au sermon, et M. Saint-Marc pourrait bien risquer maintes fois de n'intéresser que tout juste ceux qui l'écoutent. Pure erreur! le critique sait parfaitement qu'en morale un peu de médisance est permis, et la médisance n'ennuie jamais. C'est donc bien moins une morale dogmatique qu'une morale agressive et moqueuse : elle fustige impitoyablement toutes les vanités et toutes les faiblesses, tandis que le bon sens, lui servant d'auxiliaire, tombe sans merci sur les ridicules. Rien n'échappe à ce feu croisé, à ce feu nourri des deux alliés; et, comme dans cette plaine du Midi où le représentant Fréron donnait le signal, ceux qui ont fait les morts à la première décharge s'imaginent en vain que le critique leur fait grâce; ils ne

se relèvent que pour être frappés à leur tour. Voyez quelle succession d'amères railleries pour les vertus de contrebande, pour tout ce qui est outré et factice, pour la rêverie qui s'affiche comme pour la sensibilité qui s'étale, pour les fous rêves de l'ambition précoce comme pour les vanités qui se croient méconnues! Personne n'est ménagé, et moins que d'autres ceux qui s'avisent d'écrire ; après les œuvres, les auteurs. Aussi, c'est une grêle d'épigrammes sur toutes nos maladies littéraires, sur le clair-obscur de notre prose, et sur

les vagues langueurs de notre poésie, sur nos génies qui ne donnent que des prospectus, et sur nos socialistes qui réforment beaucoup le monde, mais ne réforment pas du tout leur conduite. 11 n'est pas jusqu'aux pauvres érudits qui ne reçoivent un horion en passant; M. Saint-Marc ne pardonne pas plus aux nébuleux inventeurs des cycles et des symboles qu'à ces gens à découvertes dont le métier spécial est de retrouver ce qui est connu. On le voit, en quittant M. Girardin, personne n'est disposé à rimer un drame humanitaire, pas plus qu'à imprimer un in-octavo de vers individuels : le maître habile vous a enseigné à ne jamais faire dans la vie ce qu'on appelle un pas de clerc. Après l'effervescence de Juillet, les caustiques avertissements de M. Saint-Marc ont eu au moins le résultat de dégriser beaucoup des jeunes gens à qui l'exaltation avait monté la tête. Les folies d'alentour ne donnaient que trop raison à ce désenchantement railleur; on rencontrait à chaque pas les habits bariolés des saint-simoniens; le théâtre de l'abbé Châtel était ouvert à tout venant, le phalanstère pérorait, les femmes libres faisaient des pétitions à la chambre; enfin l'émeute était dans les esprits, comme elle était dans la rue, comme elle était dans les lettres. M. Girardin, l'un des premiers, osa ridiculiser tout cela, et tomber sur les égarements des sec-

taires comme sur le dévergondage des écrivains. J'avoue que la poésie et l'enthousiasme furent un peu froissés dans la bagarre; mais la faute était-elle seulement à M. Saint-Marc?

En blâmant ce qu'on fait, M. Saint-Marc est naturellement amené à dire ce qu'on devrait faire. Volontiers donc il prêche aux jeunes gens le double culte de la tradition et de la famille (1). Quand les autres dieux tombent, c'est, selon lui, les dieux pé-

(1) M. Girardin a toujours aimé pour lui l'existence de famille qu'il recommande volontiers aux autres: les plus cruelles épreuves, venues de cette vie même, l'y ont ramené. Écoutons un Allemand juger sur ce point M. Girardin. « Les dernières heures que je passais à Versailles appartenaient à M. Saint-Marc. Je le trouvai au milieu de sa famille, devant le feu, dont II. 18

nates qu'il faut sauver. M. Girardin songe moins aux voies idéales qu'aux réalités de la vie, et il recommande à ceux qui débutent de prendre plutôt les grandes routes que les chemins de traverse, plutôt la petite morale qui convient aux honnêtes gens, que la grande morale qui convient aux cœurs sublimes. De pareils préceptes iraient mal à ceux qui se sentent une vocation pour la poésie et l'héroïsme, mais ils vont à merveille au plus grand nombre, ils sont usuels pour ceux qui ont une carrière à entreprendre, un état à embrasser. Tel est le thème favori de M. Girardin; on le retrouve ingénieusement reproduit, développé, appliqué dans presque tout ce qu'il a écrit depuis 1830. En somme, c'est le moraliste qui a le dé; il pénètre partout, même chez le publiciste : les belles études que M. Girardin a données sur Washington et sur La Fayette ne sont que la recherche dans l'histoire des effets produits par l'alliance de la morale et de la politique.

Mais c'est bien plus encore dans sa chaire qu'avec sa plume que M. Saint-Marc s'est donné le rôle de moraliste; il est professeur de conduite, si je puis dire, plus que professeur de poésie. Ce difficile métier lui plaît; il en a le goût, il y revient avec plaisir; ses absences ne sont jamais que momentanées. L'habitude et le don l'ont rendu si sûr de lui dans son improvisation que, contre l'usage, il s'inquiète peu des goûts de son auditoire, qu'il ne flatte jamais. L'empressement delà foule, les applaudissements bruyants, ne le surprennent guère; il est prêt à tout, et le public aussi bien le sifflerait, que l'orateur ne se décontenancerait pas. M. Saint-Marc a une manière tout à fait à lui de s'attirer la popularité, c'est de la taquiner : il n'excite pas les bravos, on peut dire qu'il les surprend. Plus d'un est venu

on ne pouvait encore se passer le soir, entouré de ses chers petits enfants, qui, à huit heures, venaient gentiment donner la main et dire bonsoir. Je compris qu'en France aussi on peut être heureux parmi les siens. » (Gutzkow, Briefe aus Paris, t. II, p. 94.) Il est curieux de voir l'idylle germanique juger de la sorte la critique française.

avec une clé forée dans sa poche et de grands airs hostiles, qui s'en est retourné penaud, après avoir claqué des mains. L'habile dupeur désarme les hostilités en faisant rire : aussi a-t-il le droit de railler les ridicules des auditeurs, parce que chacun d'eux s'excepte et pense au voisin. C'est le seul cours, assurément, où il n'y ait, au lieu de compliments et de madrigaux pour la foule, que des épigrammes contre elle et des égratignures. M. Saint-Marc sait si bien son jeu, qu'il peut se permettre les conseils les plus délicats à donner, les plus difficiles à recevoir, ceux qui touchent à l'amour-propre. Certes, il faut plus que de la dextérité, il faut du

courage pour fustiger de cette façon, devant le public, tous les mauvais penchants du public, pour fronder tous ses engouements, pour mettre au vif ses plus chères faiblesses. « Ne riez pas, messieurs, disait M. Saint-Marc après avoir lu un fragment boursofflé de je ne sais quel drame moderne, ne riez pas trop, car peut-être irez-vous l'applaudir demain. » M. Girardin est le seul professeur qui, en chaire, ait tout à fait conquis son franc parler.

Une autre nouveauté de cet enseignement, c'est de ne se laisser arrêter par aucune pruderie universitaire. En lieu si grave, M. Girardin parle de la Pucelle, il parlerait de la Guerre des Dieux y et cela avec une finesse, un tact, un art merveilleux qui, finalement, tournent au profit de la morale. Cela tiendrait-il à ce que M. Saint-Marc fait son cours bien plus encore avec des sentiments qu'avec des idées? Des idées, on n'en a qu'un certain nombre, et beaucoup en font montre comme d'une inépuisable armée, tandis qu'ils n'ont que quelques invalides tournant autour d'une coulisse; les sentiments, au contraire, sont inépuisables, ils donnent au discours le mouvement et la vie communicative : on sent que c'est un homme qui parle. M. Saint-Marc connaît d'ailleurs à merveille toutes les ressources, toutes les stratégies de la chaire; il ménage adroitement l'intérêt, se fait discursif, accoste l'épisode, épargne sa matière, et sait enfin ne pas imiter ces soldats qui, recevant des vivres pour la semaine, mangent tout le premier jour. Ajoutez à cela

une parole leste et aiguillonnée, qui ne tient pas à terre, qui court, glisse, ondoie, sème les traits dédaigneux, tourbillonne dans le persiflage, et jette en ricochets les mots heureux. Vous sortez piqué contre le professeur qui a ainsi lancé ses sarcasmes

sur vos plus chères illusions, vous jurez même de ne plus revenir, et c'est vous pourtant qui, à la leçon suivante, gravirez le premier les marches de l'amphithéâtre!

M. Saint-Marc Girard in parla longtemps, dans sa chaire, de la littérature du xvme siècle; dans ces dernières années, il a traité des passions au théâtre depuis Corneille. Ce sont les premières de ces leçons qui, recueillies l'année dernière, ont formé ce volume du Cours de littérature dramatique, si bien reçu du public. L'ouvrage devant avoir plusieurs tomes, on ne saurait encore porter un jugement sur le cadre que s'est tracé M. Girardin; mais on peut apprécier le coin du tableau qu'il nous a montré. C'était une idée heureuse et parfaitement appropriée au procédé de moraliste cher à M. Saint -Marc, que d'aborder l'histoire littéraire, non plus par siècles, non plus par groupes ou par individus, mais par les passions même du cœur humain. Le critique prend un de nos sentiments comme l'amour paternel; il choisit une des situations que la nature nous impose, comme la lutte contre la douleur physique : puis, ce sentiment une fois isolé, cette situation une fois mise à part, il en suit la trace dans l'art, il s'ingénie en adroites comparaisons, il cherche comment on a représenté ces choses autrefois, comment on les représente aujourd'hui, et si le présent n'a pas à tirer profit de ces modèles du passé. Ce qu'il y a dans ces intéressants parallèles de vues, d'esprit, de bon style, de pages charmantes, on le devine : naturellement M. Girardin a mis là ses qualités,

Quoique M. Hugo n'en ait pas touché un seul mot dans sa réponse de l'autre jour, le Cours de littérature dramatique nous ramène à l'Académie, puisqu'il a été l'occasion de la candidature de M. Saint-Marc au fauteuil. Mais qu'on me laisse, avant de termi-

ner, produire deux ou trois réserves essentielles que je tiens à marquer, et qui pèsent à ma conscience de critique.

Commençons par un grand mot auquel ses voyages d'Allemagne ont dû habituer M. Girardin : son esthétique ne me paraît pas assez ouverte, assez compréhensive; elle croit trop aux littératures convenues, aux Arts poétiques. Pour nous, nous voulons bien des chartes littéraires, mais il faut qu'elles aient toujours leur article 14; les hommes de génie ont les privilèges des despotes. Qu'arrive-t-il quand on admet ainsi des barrières dans l'art? C'est que la Muse quitte les sommets de l'idéal et de l'enthousiasme pour descendre à mi-côte, sur les terrains moyens. A force de vouloir des poètes raisonnables, on risque tout simplement de les transformer en prosateurs. Ce ne sont point des poètes tels que les feraient les préceptes de M. Girardin que Platon eût chassés de sa république; il les eût mis aux affaires. Une autre remarque que je veux noter encore, c'est comment, en parlant toujours de la donnée morale et non de la donnée littéraire, M. Saint-Marc Girardin se trouve mettre sa critique en laisse. De la sorte, tout ce qui ne rentre point dans ses cadres n'est pas abordé par lui; c'est là le côté exclusif de son talent : il condamne les sentiments raffinés au nom de la morale, la rêverie au nom du bon sens. Ne pourrait-on pas citer pourtant tel chef-d'œuvre qui n'est que la traduction sublime d'un sentiment exagéré, telle ode qui doit tout son charme au vague de la rêverie, tel conte que la fée du caprice a touché de sa baguette? La fantaisie est notre dixième muse. J'ai d'excellentes raisons pour ne pas défendre les déportements du drame moderne contre l'analyse corrosive de M. Girardin; mais on conviendra pourtant qu'en choisissant ce point, et en ne parlant pas du reste, le malin critique s'est donné trop beau jeu. Il triomphe contre le Roi s'amuse, dont il parle; les

Feuilles d'automne, dont il ne parle pas, triomphent contre lui. L'école nouvelle est battue où il l'attaque, mais elle n'est pas battue partout, comme son silence le laisse croire; la poésie lyrique reste la plus belle conquête littéraire de notre temps. Il est une dernière objection qu'on avait unanimement soumise à M. Saint-Marc Girardin au nom du goût : à ces raisons-là M. Saint-Marc

se rend toujours. Il a compris qu'on fait trop d'honneur à certains ouvrages en les discutant au milieu d'un livre sérieux, et, dans la récente édition qu'il vient de donner de son Cours de littérature dramatique, le nom du Père Goriot a disparu du texte.

Certes, on comprendrait à la rigueur que M. Victor Hugo, librement discuté au dehors par M. Girardin, lui eût fait poliment quelques-unes de ces objections ou d'autres pareilles; mais c'était à la condition, imposée par les plus simples convenances académiques, de rendre justice au brillant passé d'un confrère dont l'avenir pourrait être plus brillant encore. Le récipiendaire précisément avait revendiqué dans son spirituel discours « la plus vieille et la plus gracieuse des libertés françaises, la liberté de la bonne compagnie, où tout se peut dire, pourvu que tout se dise bien. » M. Hugo a profité de la liberté, mais pas du précepte; il a oublié que dans les tournois littéraires la chevalerie est encore de mise. Sa harangue tendue et lourde a quelquefois atteint l'éloquence, et nulle part l'urbanité. On sait le profond dédain que M. Victor Hugo professe pour la critique : comment l'illustre poète a-t-il donc consenti à s'essayer dans un genre si misérable, et comment, s'abaissant jusque-là, a-t-il si mal réussi?

« Vous savez que les absents égalent zéro, excepté près de vous, j'espère. »

(L. de Léon, Lettre, 3 janv. 1843.)

C'est toujours avec une curiosité mêlée de tristesse que j'ouvre un livre posthume : il y a je ne sais quel attrait mélan colique à retrouver ainsi, fixées sous le langage et rendues immobiles dans leur essor, ces idées imparfaites et cependant plus durables que celui qui les avait pensées , ces plans inachevés qui ont pourtant survécu à l'esprit maintenant éteint où ils étaient éclos. Un simple recueil de vers, appelé la Tragédie du Monde (2), a été imprimé, il y a quelques mois, qu'on pourrait dire posthume, au moins par les immédiats souvenirs de mort qui s'y rattachent. Le jeune poète, avec cette tristesse couverte de raillerie qui lui était familière, disait à un endroit :

Critiques, hâtez-vous, car peu de temps vous reste;

J'ai lu tantôt encor dans un signe céleste

Que la fin de ce monde approchait promptement....

(1) Voir Revue de Paris, 18 juin 1843.

(2) Un vol. in-18, Paris, 1843.

Il ne croyait, dans cette saillie, écrire qu'une épigramme contre les lenteurs du feuilleton, contre les habituels retards des comptes-rendus. Qui, moins que lui, eût prévu que c'était là un pronostic, et que cette fin, joyeusement annoncée, serait la sienne? Je me souviens que, la première fois (et on le comprend) la menace m'avait fait sourire : il était là si plein d'empressement et de vie! Il me récitait précisément ce passage d'un ton si dégagé et avec tant de scepticisme sur lui-même!

C'était hier Aujourd'hui, ces trois vers ne me reviennent

pas sans émotion. Oui , il faut se hâter, car « les morts vont vite. » A cette heure, le devoir de l'amitié est de mettre tristement à profit et de prendre pour elle ces gais conseils donnés à la critique. En venant consacrer quelques lignes à ce livre, inconnu au monde, et déjà peut-être oublié par les plus fidèles, je n'ai eu d'autre pensée que celle d'écrire une épitaphe courte et dénuée de toute prétention. Heureusement nos mœurs ont le culte des morts : chacun se découvre devant eux. Aussi, qui ne trouverait naturel ce dernier hommage à la mémoire d'un jeune esprit qui aimait les lettres, qui avait espoir en elles, et dont le dernier acte a été une offrande à la religion sainte de la poésie?

J'avais connu Louis de Léon en Bretagne, et le connaître, c'était l'aimer. La plupart des relations se nouent , la plupart des affections s'établissent entre ceux qui sont jeunes, par cette seule facilité de caractère , par ces dispositions ouvertes à tout commerce d'esprit et de cœur auxquelles plus tard les années substituent les froideurs polies, la réserve mondaine et l'aménité des convenances. A vingt ans on a beaucoup de camarades, à trente beaucoup de connaissances, en tout temps fort peu d'amis. Ce qui m'a toujours frappé dans Louis de Léon, c'est qu'il savait être tout cela à la fois, gai compagnon, homme bien appris et ami sûr. On se ferait aimer à moins. Né à Rennes en 1818, d'une famille aristocratique et riche, Louis avait reçu directement de son père une instruction solide qui était venue s'achever brillamment au collège ; il en avait reçu des tradi-

tions sérieuses qui, même dans les plus futiles dispersions de la vie, n'ont pas cessé un instant de lui être présentes. Cette éducation sans larmes, cette vie des champs, Virgile expliqué à douze ans sous une haie d'aubépine ou au bord du sentier des blés, son

père qui lui racontait les dures de l'exil et les épreuves d'une révolution passée, pendant que le contre-coup d'une révolution nouvelle se faisait sentir en Bretagne, tout cela, dans un cœur bien fait, dans une nature délicate, devait ouvrir les sources de la poésie. Aussi Louis de Léon rêva-t-il de bonne heure, à la place de cette calme et monotone existence qui l'attendait à Rennes , les hasards de Paris et les agitations de la vie littéraire. Ce n'est pas là une histoire nouvelle. Contre ce vœu pourtant, le plus cher de son cœur, contre ces aiguillons secrets de la muse, un sentiment bien honorable lutta longtemps : il fallait laisser un vieux père, un ami ; il fallait ne plus le voir qu'à de rares intervalles. Pour qui a connu M. de Léon , ces scrupules s'expliquent : c'était le vrai, le dernier type du gentilhomme breton , une de ces loyales figures comme Walter Scott les a su peindre avec la sévérité de leurs vertus, avec les singularités de leur caractère. Volontiers il parlait par images, et l'uniformité de sa conversation s'illuminait çà et là par des saillies subites, par je ne sais quel grandiose passager d'expression. Aussi entre ce vieillard arrivé aux extrêmes limites de la vie et ce jeune homme d'hier, dernier venu de sa famille, non-seulement il y avait des liens de parenté et d'affection, les liens que rien ne rompt, mais il s'établissait aussi un autre sentiment, une intimité cordiale qui était une forme sainte de l'amitié. C'était comme un échange entre les deux âges delà poésie, entre l'espérance et le souvenir. J'insiste sur cet attachement singulier et exceptionnel, parce que toute la vie de Louis est là , parce que là aussi sans doute est le secret de sa mort.

Avec les années, M. de Léon lui-même comprit que l'éloignement, au moins momentanément, de son fils, était nécessaire. Notre destinée est ainsi faite , que trop souvent le bonheur des

jeunes doit être acheté au prix d'amers sacrifices par les êtres même qui les ont produits à la vie. La tâche de l'homme est doublement lourde : il faut qu'il voie mourir ceux à qui il doit la lumière, il faut qu'il se sente mourir devant ceux à qui il l'a donnée.

Après plusieurs courtes apparitions à Paris , Louis de Léon était venu s'y fixer l'hiver dernier (1843). Esprit et fortune, il avait le double à peu près de ce qu'il faut pour s'insinuer et réussir. Aussi les relations littéraires lui furent-elles faciles dès l'abord. M. Philarète Chastes, M. Alfred de Vigny, Mmc de Girardin, M. Auguste Barbier, M. Brizeux, M. Emile Deschamps, avaient aussitôt goûté l'inattendu de sa causerie enjouée, son tour vif d'imagination : chez quelques-uns il avait éveillé de l'amitié, chez tous un intérêt sincère. C'est au milieu des sympathies qu'on lui témoignait ainsi de toute part que Louis de Léon se mit à faire imprimer le recueil de ses vers ,

Par ennui de les voir combler son portefeuille.

Il n'y attachait pas d'autre importance, et, dans sa pensée, la Tragédie du Monde n'était même destinée qu'à un petit cercle. L'impression s'achevait à peine, à peine quelques exemplaires étaient-ils distribués, qu'une lettre de Rennes vint, arrachant le jeune poète à ses espérances, lui annoncer une maladie grave de son père. Il partit le soir même.... il n'est pas revenu. Arrivé juste à temps pour recevoir un dernier serrement de main de celui qu'il chérissait en ami plus encore qu'en fils, il m'écrivait, quelques jours après le fatal événement : « Mon père était pour moi la nourriture de l'ame et de l'esprit. C'est tout un monde qui s'en va. Il me faut recommencer une nouvelle vie...» Cette vie, désormais indépendante et riche, Louis de Léon ne l'a pas même essayée. Il y a quelques semaines, la fièvre typhoïde le saisit la

veille même de son départ : vingt jours après, il mourait, résigné, regrettant à peine ses vingt-cinq ans, mais faisant répéter à chacun des membres de sa famille

éplorée ce que Fénelon disait si tendrement de l'abbé de Langeron : J'ai perdu la plus grande douceur de ma vie. »

Si Louis de Léon n'a pas eu de biographie, son souvenir au moins reste imprégné de ce poétique parfum qu'exhale toujours après lui l'embrassement de la jeunesse et de la mort. C'est dans la mémoire de ceux qui l'ont connu qu'il vit tout entier avec les singuliers reliefs d'un caractère tout français , tfop français peut-être, où la rêverie se dissimulait sous l'ironie, où la tradition de Rabelais et même de Régnier venait s'allier au culte de Ryron et de Lamartine. L'auteur de la Tragédie du Monde était de ceux qui valent mieux que leur ouvrage :

Ce livre n'a coûté ni grands travaux, ni veilles,

le poète en convient lui-même. Ce sont les vers de sa jeunesse qu'il voulait une fois recueillir, comme pour clore cette première série des faciles essais , comme pour régler d'abord ses comptes avec le passé, et se préparer ensuite aux luttes sérieuses du théâtre où aspirait surtout son désir. Mais ce qui dès l'abord rend indulgent à l'égard de la Tragédie du Monde, c'est qu'on a affaire à un homme d'esprit qui, le premier, se moque des talents méconnus :

Pour moi je ne crois pas à tous ces grands génies Qui blasphèment si fort pour quelques harmonies, Dont un bourgeois honnête, un jour qu'il faisait froid, A jeté dans le feu le plus brillant endroit. Ces esprits incompris, qu'un autre homme les plaigne ! C'est leur faute...

Là où je préfère le poète, c'est quand il ne s'interdit pas l'accent tendre, c'est quand je le vois,

A propos d'un oiseau qui vole, D'un enfant qui joue, ou d'un saule, Effeuille les vers sous ses pas.

Je me plais aussi à entendre retentir, dans ses vers, les bruits mystérieux des baisers, tout ce que le cœur aimé dit au cœur aimant :

Tendre frémissement de deux âmes pressées, Délicieux collier de deux mains enlacées !

La mélancolie, les doutes sur les joies de la vie, vont bien encore à la bouche de celui qui va mourir :

Oui, tout bonheur ressemble à ces jeunes chanteuses Que Venise, le soir, voit glisser sur son flot; Le malheureux sourit à ces voix si flatteuses Qui s'éloignent bientôt !

On sent que cette tristesse sans amertume est sincère, et que le poète a droit de dire, en une image charmante et trop vraie :

Mon cœur, comme un flambeau dans la main d'une femme, Tremble et sur le mur jette une pâle clarté...

Hélas ! le flambeau s'est éteint; demain la lueur vacillante aura aussi disparu, et ce ne sera plus qu'un souvenir dans quelques âmes, un souvenir que les jours bientôt effaceront.

Ce n'est pas que la satire ne soit quelquefois maniée avec verve par l'auteur de la Tragédie du Monde; mais, dans ce genre, le ton que j'aime le mieux de sa part, c'est la raillerie plutôt que la colère, c'est cette ironie sans fiel dont voici une note au hasard. Il

s'agit de la décadence des sentiments amoureux dans notre civilisation prosaïque :

Adieu donc maintenant, adieu les sérénades, L'échelle de satin, les douces promenades, Les mots : Je t'aime ! dits d'une tremblante voix, Et les baisers secrets donnés au fond des bois. On ne se cache plus, sans crainte on se découvre, On entre par la porte, et le mari vous ouvre; Mais, comme il sait bien vivre et qu'il a des égards, Il vous laisse aussitôt...

Par malheur, l'imitation persévérante de la Curée et de la Némésis se substitue trop souvent à cette moquerie finement aiguisée. L'énergie sauvage d'Ézéchiël et l'amertume sonnante de Juvenal sont des modèles dangereux, une école où le goût se risque. L'auteur de la Tragédie du Monde a gâté par là bien des pages où les traits sont appuyés et le dessin volontairement incorrect. Singulier contraste! Louis de Léon avait pour les charmantes Conso-lations de Sainte-Beuve une vive sympathie que je partage et que je comprends; mais en même temps il professait pour les iambes de M. Auguste Barbier un fanatisme qu'il ne s'avouait pas à lui-même, et qui a été fatal à son talent, si vite interrompu. De là une continuelle et étrange opposition de style qui ne lui a pas échappé à lui-même, car il s'exécutait de bonne grâce :

Mon cher, dans ton armée il ne règne aucun ordre, Près d'un soldat qui prie on voit l'autre se tordre. Tu prêches les vertus en style de démon. Tout est exagéré, puis, sur la même voie, On trouve du Barbier auprès du Millevoye; Tout est confus....

L'auteur de la Tragédie du Monde a beau répondre lui-même à ses objections par un spirituel sonnet, il s'était bien jugé d'abord.

En général, Louis de Léon, avec l'audace inexpérimentée, avec la noble impatience de la jeunesse, s'attaquait volontiers aux grands sujets, se laissait tenter par les grands noms : Luther, Bossuet, Napoléon, reviennent souvent dans ses vers. Le glaive alors, il faut en convenir, tremble souvent, et, par l'effort, s'échappe des mains du joueur. Entre ces compositions plus ambitieuses, il serait injuste pourtant de ne pas distinguer le poème final qui porte le titre particulier de Tragédie du Monde, et qui (comme cela se faisait chez les anciens) a donné son nom à tout le volume. L'idée en est hardie et l'exécution pleine de verve : il y a même là une certaine puissance de facture qu'on

ne retrouve pas dans le reste du livre. Le poète évoque tour à tour, devant le génie de l'humanité, les fantômes de l'Amour, de la Science, de la Liberté, qui viennent successivement lui dire ce qu'elle a été et ce qu'elle est. Puis, dans l'épilogue, il se suppose à la fin des temps, et montre l'homme demandant une retraite, un peu de fraîcheur à tous ses habituels refuges : aux forêts qui n'ont plus d'ombrage, à la nuit qui n'a plus d'ombre, à l'Océan dont les eaux sont taries. Ce dernier morceau a un éclat qui touche quelquefois à la grandeur. Ça et là quelque chose retentit comme un accent sonore de Claudien.

La fantaisie, au surplus, se retrouve à bien des endroits du recueil et l'anime. Sans doute, Louis de Léon mêlait trop souvent à ses poétiques caprices les tons tranchés et voyants, trop souvent il ne comptait pas avec le goût; mais on ne saurait nier que la verve et l'originalité le sauvent quelquefois. On en jugera par un morceau étrange intitulé : Mon Enterrement, que nous sommes loin assurément de donner comme irréprochable. C'est un voyage dans l'autre monde, comme les trouvères du xme siècle en fai-

saient tant. il y a là une gaieté bouffonne qui ne sera que plus triste par le contraste.

Par une belle soirée de juin, le poète donc, assis à sa fenêtre, songeait, dans ses rêveries, à ce sombre dénouement de la vie qui nous attend tous; et comme, poursuivant sa pensée, il se demandait quelle est, au fond, la folie la plus grande, du plaisir ou de la science, il en vint à se répéter l'éternelle et fatale conclusion, que tout est vanité,

Tout hormis le sommeil. o douce somnolence, Que j'aime tes pavots et la calme indolence

Que tu répands sur tous nos jours !

Toi seule sais guérir l'ennui de notre vie, Tu suspends l'existence, et c'est pourquoi j'envie

Ceux-là qui donnent à toujours.

Le Sommeil, il paraît, entendit l'apostrophe; Il paraît même un peu qu'il trouva cette strophe

LOUTS DE LÉON. 287

Très jolie et fort à sou goût.

Car voilà qu'aussitôt il vient sur ma paupière, Que l'ombre autour de moi remplace la lumière,

Et que je m'endors tout à coup...

Lepoète alors sent la vie se retirer peu a peu de lui; il comprend que son heure approche, qu'il y touche :

Mes amis étaient là, près de mon agonie :

« Adieu.... disais-je, adieu.... ma carrière est finie....

Priez. » Ils étaient attendris, Avec deux pleurs aux yeux, dans leur douleur amère I Moi, je pleurais sur moi comme la pauvre mère

Niobé sur ses enfants chéris.

Quand tout à coup une ombre à moi seul apparue Vint me dire : « Monsieur, le cercueil dans la rue

Est là qui vous attend, venez. »

Je me lève aussitôt, je revêts mon suaire, Je descends l'escalier, et je vais dans ma bière

Coucher mes membres décharnés.

J'espérais bien entendre une oraison funèbre, Cela m'eût diverti de me croire célèbre.

Mais j'entendis pour tout discours Un vieux mort que j'avais dérangé dans sa fosse, Qui cria : « Jeune mort, pourquoi poser ta chausse

« Sur un mort des antiques jours ? »

Tl me fit vers le cœur une atroce morsure; Je le remerciai, car par cette blessure

Je sentis l'Ame s'exhaler.

Je courus à sa suite, et du divin rivage Nous vîmes tout à coup assis sur un nuage

Un bel archange s'envoler....

L'archange emporte notre mort sur ses ailes, et, après lui avoir
fait visiter les limbes, il le mène dans le ciel. Le poète, ébloui
des splendeurs divines, s'écrie en s'agenouillant :

Seigneur, Seigneur mon Dieu, je voudrais encor vivre. Car le
temps n'a tourné que vingt feuillets du livre Qu'en naissant j'ai
reçu de toi.

J'ai laissé sur la terre une mère qui m'aime, J'ai laissé des pa-
rents et beaucoup d'amis même,

Une belle femme à l'œil noir; J'ai des petits garçons et des pe-
tites filles Qui m'appellent papa de façons si gentilles,

Et dix mille vers à revoir ! »

Dieu se laisse toucher et répond :

« Ame dans la démence

Qui regrettes si fort la terrestre existence

Que tu semblés porter ton deuil, Tu veux encor la vie, eh bien !
je te la garde; Mais vois comme ta vie est stupide, et regarde

Ton corps ronfler dans son fauteuil. »

En effet, j'eus pitié de ma pauvre nature En me voyant dormir
là, dans une posture

Qui n'était pas belle vraiment.

Mais, quoique je parusse ainsi peu romantique. Pourtant je
voulus vivre, et le Dieu magnifique

Me rendit l'âme en ce moment.

Je la sentis rentrer dans mon pauvre corps blême, Je m'éveillai : pour voir si j'étais bien le même,

Je caressai mon menton rond.

Je regardai ma montre : or, pour voir la demeure Des limbes et des cieux, je n'avais mis qu'une heure :

Le rêve est un coursier bien prompt.

On sait comment à ce rêve se substituèrent les terribles réalités. Dans ses accents sérieux, l'auteur de la Tragédie du

LOUIS DK LÉON. 289

Monde avait d'ailleurs fait plus d'un appel à celle qu'on redoute, à celle qui pourtant calme les douleurs : l'idée de la mort ne l'effrayait pas. Ainsi, il s'écriait :

De même qu'en croissant l'arbre brise le lierre, Que je voudrais briser ce corps fait de poussière, Et dépouillant soudain ce vêtement charnel Jeter mon âme nue aux pieds de l'Éternel ! Oh ! la vie est trop longue

Voilà comment, aux heures de défaillance, il se plaignait des longueurs de la vie, et la vie pourtant n'avait encore tenu pour lui aucune de ses brillantes promesses ! Mais est-ce celui qui part qu'il faut plaindre ? n'est-ce pas plutôt ceux qui restent ?

Qu'aurait-il craint après tout, qu'aurait-il regretté, lui qui n'avait pas peur de disparaître même du souvenir :

Personne ne pourra briser mon espérance ; Je compte sur l'oubli

Vous vous trompez, Louis, on se souviendra de vous. Cette Bretagne que vous aimiez tant, dont vous étiez si fier, vous restera fidèle; elle redira quelques-uns de vos chants, elle vous rangera parmi les enfants qui l'honorent. Sans doute, le temps a manqué à votre talent pour qu'il pût se dégager et mûrir; mais, croyez-le, le cœur est indulgent aux muses frappées avant l'âge. Farcy, Dovalle, Hégésippe Moreau, seront toujours avant vous dans cette liste chère à la mémoire : votre nom pourtant y sera inscrit à sa place. Plus d'un se complaira à vos vers inachevés, plus d'un surtout redira les strophes que le poète aimé de la Bretagne, M. Edouard Turquety, a consacrées à votre mémoire.

Ainsi la froide mort vient de fermer sa bouche ! Ainsi, quand tout riait à ses yeux satisfaits, L'invincible fantôme, avec un air farouche,

il. 19

S'approchait de ce cœur qu'il glace pour jamais.

Et moi qui lui fus cher, lorsque d'une voix douce L'oiseau soupirera près du linceul ami, J'irai verser des pleurs et des chants sur la mousse Que voile le tombeau du poète endormi.

Oui, le souvenir des morts est saint : visitons la tombe de notre ami, jetons-y en passant une fleur. Il y a bien des siècles que l'Anthologie latine le disait : Une fleur, c'est la meilleure épitaphe de ceux qui meurent jeunes; flos satis est titulo.

PAR MADAME EMUE DE G1RARD1N

Je ne sais pas, pour ma part, de lecture aussi piquante et où l'esprit s'oublie plus volontiers et avec plus de charme qu'à celle des mémoires et des correspondances. L'âme humaine surprise sur le fait quand l'auteur parle de lui-même, le monde saisi dans son déshabillé quand l'auteur parle des autres, il y a là, si je ne me trompe, le double à peu près de ce qu'il faut à un livre pour réussir auprès des lecteurs délicats. C'est bien moins aux pièces officielles et aux procès-verbaux authentiques qu'aux lettres datées des Rochers et de Ferney, que j'irais demander la vive peinture, le tableau en relief de la société des deux derniers siècles, de ce monde achevé où, à travers les changements de l'opinion, s'est discipliné l'esprit français,

(t) Voir Revue des Deux Mondes, 1^{er} octobre 1813.

292 ÉTLDES LITTÉRAIRES.

c'est-à-dire cette exquise alliance du sentiment, de l'imagination et du bon sens que rien n'a dépassée, et qui, pour l'Europe, demeure le modèle de la perfection.

Formé et cultivé dans les salons, épuré par le libre jeu des conversations élégantes, l'esprit français à la fin est demeuré le maître ; il a tenu le sceptre. C'est par là que la société polie s'est trouvée chez nous dépositaire d'une sorte de souveraineté traditionnelle, la souveraineté du bon goût : royauté aimable, empire intelligent, que les âges avaient légitimés, et que la société polie elle-même ne faisait que consacrer davantage par ses propres respects, par son attentive assiduité envers les lettres. Cette suzeraineté, je dis mal, cette alliance, cette solidarité du monde et des

lettres, furent utiles à tous deux : tous deux en retinrent quelque chose, tous deux y puisèrent un aiguillon ou un correctif. Il en est résulté des devoirs réciproques, de mutuelles convenances auxquelles, dans toutes les époques, les gens bien appris n'ont pas manqué d'être fidèles. Aussi l'indiscrétion n'est acceptable que lorsqu'elle est posthume : alors, il est vrai , elle paraît charmante ; on va jusqu'à se plaire aux médisances de Guy Patin , on se surprend même à sourire aux scandaleuses révélations de Talle- mant. Mais vous figurez-vous Mme de Sévigné imprimant une à une ses lettres à la suite de la méchante Gazette de Loret? Vous figurez-vous M. de Saint- Simon communiquant au Mercure les chapitres mutilés de ses mémoires? Une maîtresse irritée ne trouvait pas de meilleure vengeance, dans ce temps-là, que de publier les indiscrétions manuscrites de son amant; votre fortune était perdue du coup : on sait l'anecdote de Bussy. Aujourd'hui cette ressource n'est pas laissée à la jalousie : l'auteur lui-même se hâte de livrer tout cela, page à page, et selon que court sa plume, au vorace feuilleton du premier journal venu. Alors, pour peindre son propre temps, il fallait s'appeler Molière ou La Bruyère: maintenant on n'y met pas tant de façon, et, comme l'observation voudrait de l'étude, comme l'art voudrait un génie patient, chacun va au plus prompt, au plus facile. Et pourquoi, en

effet, se priver de l'allusion , pourquoi s'interdire les personnalités et les petites vengeance? Vous remplacez par là les tableaux de mœurs et de caractères. Aussi les lecteurs ne manquent pas : si leur esprit trouve là mince pâture, leur curiosité au moins est piquée. De là un certain succès. Dans ce succès, le scandale a bonne part, mais qu'importe? Il y a du retentissement, il se fait du bruit; c'est assez, l'amour-propre aussitôt prend le change. On

jouit du triomphe d'un jour, on l'escompte, et enfin on s'affuble de notoriété en croyant que c'est de la gloire.

Nulle part assurément le monde n'est mieux apprécié , avec plus de vérité, de détachement , de malice, que dans le monde même. La critique, il faut en convenir, si fine, si pénétrante, si aiguisée qu'on la suppose, a bien des points à rendre encore à la simple conversation de quelques femmes distinguées, de quelques gens de goût échangeant leur esprit à l'aise dans le coin d'un salon. En France, c'est là le privilège de la bonne compagnie. L'extrême sévérité s'y voile de politesse, l'inflexibilité des jugements s'y déguise sous l'urbanité des paroles : peut-être est-ce là encore un avantage des salons sur la critique. Mais s'il pouvait arriver que le lendemain on imprimât toutes ces jolies conversations, toutes ces aimables médisances, toutes ces charmantes petites perfidies; si le lendemain vous deviez retrouver visibles à tous dans le journal vos bons mots d'hier, vos épigrammes, vos compliments, auriez-vous encore ce soir le même esprit, le même tour, le même laisser-aller? Votre salon ne serait-il pas devenu un théâtre, votre sofa une tribune? Il n'y aurait plus de monde possible. Le monde sans doute lit les journaux, il en rit même quelquefois; cependant il n'en fait pas, il n'en peut faire qu'à la condition de ne plus être. La société touchant de près à la famille, les relations veulent forcément le demi-jour, les cercles ne peuvent se constituer et vivre que par la réserve; la vie mondaine a ses mystères comme la vie privée. Aussi, quoi qu'on fasse, jamais les salons ne pourront accepter la publicité immédiate. Ayez de l'esprit et pei-

gnez-les à vos amis dans votre correspondance, peignez-les pour vos petits-fils dans de piquants mémoires, rien de mieux :

les salons de l'avenir vous sauront gré de vos médisances à l'égard des salons du passé; mais la première condition pour peindre les contemporains, c'est le mystère. Cela est si vrai, que, dans le dernier siècle, qui à coup sûr ne passera pas pour le siècle de la vie cachée et discrète, on n'a pas cessé un instant de comprendre cette nécessité inhérente au monde : on se taisait sur les vivants, on laissait aux seuls pamphlétaires le droit d'en médire publiquement. Pourquoi la correspondance de Grimm nous paraît-elle si piquante dans sa franchise ? pourquoi les mémoires bavards de Bachaumont allèchent-ils si bien notre curiosité? C'est qu'ils furent un secret pour leur temps, comme ils sont une révélation pour le nôtre. Si Grimm avait destiné au public, au premier indiscret qui passe, ses lettres, écrites à la dérobée dans l'unique but de distraire je ne sais quel petit prince d'Allemagne, croyez-vous qu'il lui eût été possible de jeter de la sorte à pleines mains, de droite et de gauche, tout ce qu'il avait en lui d'impitoyable bon sens, d'humeur hargneuse, de verte colère, ou même de facile enthousiasme? Si Bachaumont, à son tour, avait pu prévoir que, dès le lendemain de sa mort, on livrerait au premier venu, en les continuant avec cynisme, ces pages délurées et prestes, cette chronique égrillarde des mauvais bruits de chaque jour, qu'il griffonnait furtivement pour amuser les loisirs de Mme Doublet, imaginez-vous que sa plume eût pu ainsi courir sans scrupule, et la bride sur le cou, à travers les hasards de cette époque turbulente? Non, mille fois non ! Quand ils veulent noter ce qui s'est fait, ce qui s'est dit autour d'eux, les vrais gens d'esprit se décident de bon gré à n'avoir d'esprit que pour la postérité. Je sais bien que cette retenue doit coûter beaucoup dans un temps comme le nôtre, où l'on a hâte de s'étaler, de jouir, de tenir sa place, à une époque où tout s'exploite au comptant, et où rien

absolument n'est laissé en friche; mais que voulez-vous? c'est une loi rigoureuse de la société élégante, que ce qui est toléré, goûté même en

conversation, ne l'est précisément qu'à la condition expresse et tacite (tant elle est naturelle !) de n'être pas écrit et livré aussitôt à la foule. Tel trait, telle anecdote, dits avec grâce et applaudis, ne seraient, une fois imprimés, que fadeur ou impertinence. Du moment, en effet, où le public se trouve officiellement initié, il n'y a plus évidemment de cercle : ce serait le monde de tout le monde et par conséquent de personne. Les salons ne peuvent pas avoir leurs sténographes comme les tribunaux, leurs feuilletonistes comme les théâtres. Contredire ou railler les gens sur leur conversation de l'après-midi par le journal qui leur arrivera le lendemain matin, nous semble moins poli encore que de les contredire chez eux, que de les railler en face. Si donc notre feuilletoniste veut être vrai, il risque fort de n'être pas reçu; s'il veut être reçu, il risque singulièrement de n'être pas vrai. Le plus sage peut-être serait de se taire ou de parler d'autre chose. N'a-t-on pas le triste exemple des États-Unis? La presse s'y mêle des personnes, elle intervient sans cesse dans les relations privées. Aussi, dites-moi où sont les salons, les réunions élégantes, les cercles mondains de ce pays-là? Vous le savez bien et vous le dites, le journal, c'est la démocratie. Que venez-vous donc y prendre des airs patriciens, y affecter un ton de suffisance mondaine? Vous parlez, non sans grâce assurément, de la société polie; vous la vantez, et (vous êtes bien aise qu'on le sache) son maintien vous intéresse. Pourquoi alors jeter sous le pied du premier passant cette fleur de l'urbanité? Monde et feuilleton, cela se repousse. Pour tout résultat, comme disait Rivarol, vous démocratisez l'aristocratie.

Le juge suprême des choses de l'esprit, c'est le monde : or, si l'esprit aussi se met à juger le monde périodiquement, régulièrement, sur les moindres de ses dits et gestes, quadviendrat-il en définitive? Quelle sera la juridiction, et où trouver une sanction dernière? Voilà une petite difficulté à laquelle le feuilleton ne songe guère. Au fait, la chose lui est bien égale. Ne le voyez-vous pas qui passe et court au hasard, allant un train de poste, agitant ses grelots, sifflant son air moqueur, fouet-

tant à grands coups sa phrase, et n'ayant après tout d'autre souci que d'arriver sans encombre à la fin de ses six colonnes : étape passagère d'où il repartira demain, frais, dispos, jaseur, l'œil au vent, pour recommencer de plus belle ses excursions sans but, ses divagations sans fin.

Le spectacle, au surplus, est divertissant : ce métier de guérillas, ces embuscades hebdomadaires de l'esprit, ces escarmouches bruyantes de la critique, un horizon d'un côté, une caresse de l'autre, toute la petite guerre enfin du feuilleton divertit les oisifs comme nous, les simples contemplateurs de la vie littéraire. Qu'est-ce auprès de cela, si tout à coup, au beau milieu de l'arène, vous croyez reconnaître une allure de femme sous la cuirasse virile, une main blanche sous le harnais? La curiosité redouble; on se questionne, on parie : l'un dit oui, l'autre dit non ; les sages disent oui et non. A cette gentille prestesse en effet, à ce gracieux détour, à cette volubilité du glaive, à ces petites colères charmantes, Herminie se décèle, vous la devinez; mais voici un coup assené avec violence, voici des airs d'autorité et de dédain et même un mot dur, je crois, fortement accentué; évidemment, c'est un mousquetaire. Auquel croire, auquel entendre? Chevalier d'Éon, chevalière d'Éon, vous nous avez, en vos premiers jours

de campagne, causé toutes sortes de scrupules , d'hésitations et d'embarras ! Aujourd'hui, toutefois, le doute n'est plus possible; la cotte de mailles est détachée, la visière du casque se relève, et voilà que de beaux cheveux blonds se déroulent en tresses, et qu'il faut vite jeter un mantelet sur ces blanches épaules où la lourde armure n'a que trop laissé son empreinte. Allons, n'avez-vous point là le Tasse , que je redise avec le poète : « Herminie n'a pas craint l'appareil de la guerre et s'est armée pour y prendre part! »

Tl y a une phrase affreuse du plus grand prosateur du xvme siècle à propos d'un sonnet de Mme Des Houlières contre la Phèdre de Racine ; je n'aurais pas assurément le mauvais goût de la citer, si elle ne se rencontrait en plein Siècle de

Louis XIV, c'est-à-dire dans un livre que les enfants apprennent par cœur : « Une femme satirique, est-il dit , ressemble à Méduse et à Scylla , deux beautés changées en monstres. » Le mot est dur, et je ne puis l'accepter pour ma part qu'en ajoutant, comme restrictif, qu'il y a des monstres charmants. Personne, d'ailleurs, ne fera difficulté de convenir que le métier de critique est un singulier choix de la part d'une femme. Ce n'était pas là une boutade de Voltaire. Voltaire , dans la pratique, était fidèle à sa doctrine; on se rappelle ses transes affreuses quand sa nièce composa et voulut faire jouer une comédie : il comprit alors, mieux que jamais, comment une certaine dignité est attachée à l'état de femme qu'il importe de laisser intacte; il comprit surtout comment une personne d'esprit , dont on ambitionne les suffrages, joue un beau rôle, que là prétention d'auteur comique ou critique gâte et compromet. La double position de femme et de journaliste a quelque chose d'étrange qui arrête et choque tout

d'abord l'esprit le moins timoré. Et qu'ont en effet de commun cette vie publique et militante, ces hasards d'une lutte sans fin, cette guerre avancée de la presse, avec la vie cachée du foyer, avec la vie distraite des salons ? Est-ce que des voix frêles et élégantes sont faites pour se mêler à ce concert de gros mots bien articulés, de voix cassées et injurieuses, qui retentissent chaque matin dans l'arène de la polémique ? Si c'est une parole d'affection qui tombe de ses lèvres charmantes, doit-elle être entendue de plus d'un ? Si, au contraire, quelque fine ironie s'en échappe, si un malin sourire les vient contracter, faut-il que le public s'en aperçoive derrière les épaules des amis qui font cercle pour écouter ? Je ne puis m'habituer à l'idée d'une femme faisant un cours, débitant son opinion sur toute chose, approuvant, condamnant, tranchant, tout comme un pédagogue en Sorbonne. Voilà pourtant que vous me citez, je crois, l'exemple de ce professeur de droit du temps de Pétrarque, qui se faisait suppléer par sa propre fille, une jeune, jolie et très-piquante Italienne, ma foi ! Je conviens volontiers que l'amphithéâtre de l'école de Padoue était

plus plein en ces rencontres que d'habitude, tout comme le feuilletton a plus de lecteurs quand vous le signez. Mais nous oublions un détail, c'est que, ces jours-là, on tendait un voile devant la chaire et que la docte et timide enfant n'osait risquer sa parole que cachée par la tapisserie. Or, c'est ce voile précisément que, dans votre imprudente impatience, vous déchirez aujourd'hui. Mon Dieu ! nous vous savions là derrière ; nous reconnaissons votre petite voix perçante et flûtée, nous vous devinions à ce marivaudage moqueur, à cette manière ajustée et coquette de raconter de jolis riens ; à toutes ces méchancetés bien et perfidement dites, à ce ton délibéré et fringant, à ces fins éclairs du langage, à ces manèges de style espiègle, à cette mousse fugitive et pé-

tillante de votre gracieux bavardage, et mieux encore et surtout aux airs dégoutés et précieux, à la fatuité parfaite des phrases sémillantes qui courent naturellement sous votre plume. Pourquoi donc aujourd'hui écarter d'une main décidée cette tapisserie légère? pourquoi avancer indiscretement votre blonde tête? Par là, vous perdez au moins un avantage; nous pouvions supposer que, comme celui de la belle fille de l'université de Padoue, votre joli visage rougissait. Une femme exerce toujours plus de séduction derrière la jalousie où l'œil la cherche. Ce galant pseudonyme du vicomte, cet aristocratique déguisement, avaient bien leur prix : il y a telle actrice en renom à qui les rôles de page ou de lansquenet vont à ravir. Un petit ton faquin et cavalier, toutes sortes d'agréables mutineries sont là de mise, et on les accepte. Cautique vicomte, les aiguillettes vous allaient mieux que les dentelles, et quelle idée vous est donc venue de changer ainsi votre justaucorps svelte et pincé pour les plis d'une robe à ramages !

On sait comment, au milieu de la société confuse et déclassée qui sortit du mélange révolutionnaire, Mlle de Meulan se trouva, malgré elle, induite à la polémique des journaux. Malgré tout ce qu'une nature si bien faite put apporter, dans cette lutte active, de qualités sensées et sérieuses, elle ne s'abusait point

sur « ce rôle de journaliste (je cite textuellement), le plus bizarre peut-être que puisse choisir une femme, si elle pouvait l'adopter par choix. » Et notez que, quand l'esprit délicat et judicieux de Mlle de Meulan concevait tous ces scrupules et n'acceptait qu'à contre-cœur la tâche ingrate, le fardeau de la critique, il ne s'agissait pourtant que de littérature. Si, du paisible domaine de l'intelligence, il lui eût fallu passer aux choses de la vie active, juger le monde et les cercles, toucher aux noms propres, entrer

au vif dans toutes les questions du jour, croyez-vous qu'une personne si réellement distinguée, et qui mettait le tact avant tout, eût passé outre brusquement et se fût risquée à ces expéditions hasardeuses? Le doute au moins est permis, car sa dignité eût pu lui paraître engagée. J'ai entendu plaindre bien souvent les maris des femmes poètes : combien cependant leur destinée semble douce quand on songe aux maris des femmes critiques! Au moins, si la muse chante, on peut s'imaginer qu'on l'inspire; si elle redit la passion de Corinne, on a droit de se figurer qu'on est Oswald. Mais, à côté d'une guerrière brillamment armée de pied en cap, quelle contenance faire? Si on vous blâme, elle entonne vos louanges; si on vous attaque, elle vous défend; si vous combattez, elle accepte votre colère, elle poursuit votre vengeance, elle vous sert de second. Chevalerie embarrassante et qui renverse par trop les rôles ! Le célibat des amazones est tout expliqué. Je comprends Mme de Sévigné quand elle raconte à sa fille que son plus grand soin est de travailler à son âme; je ne comprendrais point qu'elle s'avisât de travailler à l'âme des autres. C'est là un trop rude labeur et peu fait pour les délicatesses féminines.

Le rôle de Jeanne d'Arc littéraire semble avoir été présent à Mme de Girardin, dès ses premiers débuts, comme une sorte d'idéal préféré; mais ce fut d'abord, on doit le dire, une simple Jeanne d'Arc de salon, purement patriotique et lyrique, une Jeanne d'Arc en temps de paix, à qui le respect d'elle-même ne permettait ni la petite guerre ni les escarmouches quotidiennes. Un certain enthousiasme de l'art, le don des vers, une

facture brillante, tout cela ne manquait pas; entre deux romances, on célébrait les Grecs et le général Foy, puis il était per-

mis de s'écrier :

Le héros, me cherchant au jour de sa victoire, Si je ne l'ai chanté, doutera de sa gloire.

En vrais libéraux de la Restauration, nous trouvions cet amourpropre tout naturel. Quand elle n'était pas froide et ennuyeuse, comme dans Madeleine (une juive quelque peu parente, à ce qu'il paraît, de Judith), cette poésie avait d'ailleurs son accent, sa vivacité, son charme. Il est vrai qu'aux heures moroses l'émotion nous paraissait un peu trop absente. Si la belle muse, en effet, versait quelquefois une ou deux larmes, il nous semblait qu'elle les essuyait aussitôt avec un de ces élégants mouchoirs dont parlent les Lettres parisiennes, mouchoirs si jolis, qu'au moment de pleurer, on se console en les regardant. Au fond, cette coquetterie, ce manque apparent de sensibilité, recelaient une qualité précieuse que la solennité voulue des appareils poétiques avait longtemps dérobée à ceux qui ne connaissaient de Corinne que ses livres. Si, au lieu de sacrifier à la pompe, Mme de Girardin avait suivi tout d'abord sa pente naturelle, elle eût été tout simplement un auteur mondain, spirituel, léger, ayant le goût de l'observation railleuse et des rimes élégantes. C'est dans le poème de Napoline, publié depuis 1830, qu'éclatèrent d'abord, et avec beaucoup de grâce, ce tour moqueur, jusqu'à là contenu, cette piquante alliance trop retardée de la rêverie et de l'ironie.

Le talent de Mme de Girardin trouvait là son vrai cadre et sa nuance : c'était un très-agréable mélange du sentiment et de la moquerie, de la foi poétique et des prosaïques réalités, en un mot, de l'enthousiasme et du désenchantement. Voilà où il fallait se tenir. Je sais gré, pour ma part, à Mme de Girardin, d'avoir cru, avec Béranger et Alfred de Musset, qu'il était permis d'avoir

de l'esprit en vers. Nos lyriques modernes prennent de grands airs dédaigneux, quand on leur parle de cette veine originale,

aimable, tout à fait propre à notre littérature, et d'où sont sorties tant de bagatelles exquises. Il y a tel fabliau gausseur d'un trouvère, telle gentille épigramme de Marot, tel rondeau de Voiture galamment troussé, tel dizain sémillant de Gresset, qui, au goût de plus d'un, valent bien certaines pages de nos épopées humanitaires ou certaines strophes de nos bardes les plus grandioses. On aura beau dire, l'esprit ne fera jamais scission complète avec la poésie dans un pays qui compte parmi ses maîtres La Fontaine et Voltaire. Il y a donc justice à féliciter l'auteur de Napo/ine d'être revenu des premiers vers cette source de la vieille malice française, tout en comprenant ce qu'il y a de plus sérieux et de bien autrement profond dans les modernes inspirations de la poésie. Mais, hélas! notre temps est ainsi fait que tout y manque de mesure : avez-vous une qualité, aussitôt vous y appuyez sans relâche, sans scrupule, vous la poussez à bout, vous la gâtez, vous en faites presque un défaut. Ainsi en est-il arrivé, ou à peu près, à Mme de Girardin. Se sentant à l'aise, et comme chez elle, dans ce facile domaine de la raillerie, elle en a abusé à tout propos, elle s'est même imaginé, à la longue, que l'esprit pouvait dispenser de certaines convenances. Cela pourrait être vrai ailleurs qu'en France; en France, par malheur, si c'est presque une convenance d'avoir de l'esprit, c'est assurément être infidèle à l'esprit que de l'être aux convenances. On vit dès lors les noms propres, les pires allusions, se glisser sous cette plume enjouée, qui devint une arme pour les rancunes. Ce fut, on en conviendra, un singulier spectacle, et tout à fait digne de notre époque, que celui d'une femme poète, armant sans façon sa muse de la canne d'un trop célèbre romancier, et la faisant ainsi courir sus, durant

les cinq actes d'une médiocre comédie, à ces mêmes journalistes qu'elle venait précisément de se donner pour confrères.

La coïncidence était étrange et n'a certainement échappé qu'à Mme de Girardin. Un critique rappelait l'autre jour je ne sais plus quel mot piquant de M. Michaud. On en pourrait citer des centaines. Quelqu'un, dans une visite, raillait le

vieil académicien sur sa polémique arriérée de la Quotidienne: « Que vous êtes encore jeune! répondit-il. Vous imaginez-vous que les coups de fusil ne portent pas, pour être tirés par la sacristie? » La fusillade voisine de la Presse a vite aguerri, à ce qu'il paraît, Mme de Girardin, et elle aussi, munie d'une escopette mignonne, quelquefois même d'un tout petit tromblon doré qui projette les chevrotines de droite et de gauche, elle s'est mise à faire feu sans relâche par les meurtrières festonnées de son boudoir. Et qui poussait donc une si aimable personne à prendre ainsi le déguisement d'un condottieri de ruelle? Était-ce enfantillage, caprice, simple désir de jeter à tout hasard sa poudre aux moineaux? Certains coups étaient trop bien visés pour qu'on le pût croire. Était-ce seulement un goût particulier pour ces gentillesse cruelles, pour ces jeux taquins et ces égratignures de la polémique? Je me refuse absolument, par politesse, à accepter la solution. Ce fut, je crois, tout simplement l'influence de l'exemple, le désir de l'imitation. 11 y avait là, tout à côté, un fort où se faisait la grosse guerre politique, et d'où le pouvoir était tenu en respect : l'idée alors vint tout de suite d'avoir aussi je ne sais quelle autre petite citadelle bien gentille et d'où une main habile aurait sous sa couleuvrine certaines régions du monde et des lettres. Ajoutez à cela le charme du bruit, le plaisir de taquiner à son aise la renommée. Comment résister à la tentation? On céda,

et on prit l'engagement d'avoir de l'esprit à heure fixe, sans songer que l'esprit de commande trahit forcément je ne sais quoi d'artificiel qui se reconnaît bientôt et qui lasse.

Toutes les semaines ou à peu près, il y eut donc un courrier, une sorte de chronique fashionable, pleine de rien et de tout, où on parlait des bals bourgeois et des raouts aristocratiques, des révolutions et des rubans nouveaux, des petits quolibets de celui-ci et des grandes mystifications de celui-là, de la politique de M. Guizot et des manchettes de valenciennes, des travers de la marquise de Trois-Étoiles et des canapés de lampas, de l'urbanité de M. de Metternich et des romans de M. Paul de

Kock : chronique décousue, on le voit, mais amusante, et où le paradoxe s'unissait à la fantaisie, où une médisance coquettement babillarde s'entremêlait à mille futilités dites avec le plus grand sérieux du monde. Qu'y avait-il cependant de tout à fait nouveau dans l'invention des revues parisiennes, adoptée depuis et propagée par cette presse moutonnaire, à qui tous les succès font envie? Était-ce le fond, était-ce la forme? Raconter des bagatelles et aiguïser de petites malices, voilà le fond; les distribuer en chapitres, les découper en feuilletons, voilà la forme. Je crains bien que cette belle création ne soit pas précisément aussi neuve qu'on pourrait le croire.

Un rêveur subtil, Joubert, remarque à un endroit de ses Pensées que le style frivole est depuis longtemps parfait dans notre littérature. Voiture, Hamillon, Mlle de Launay, Boufflers, avaient, depuis bien longtemps, montré qu'il est possible d'enchâsser des minuties dans de gracieuses phrases, et de donner du prix à une matière sans valeur par le seul fini du travail, par le délié des ciselures. La Bruyère, avec son tact exquis, dit quelque

part : « Pour rencontrer heureusement sur les petits sujets, il faut trop de fécondité ; c'est créer que de railler ainsi et faire quelque chose de rien. » Voilà une double leçon, et pour ceux qui méprisent ce genre secondaire du badinage, et pour ceux qui croient faire acte suffisant de modestie en se rabattant à ces régions sans conséquence. C'est que la modestie n'est pas aussi facile qu'on le croit ; c'est que tout, jusqu'à la légèreté, a son prix et son écueil. A n'en croire que La Bruyère, la sévérité ici serait légitime ; mais avons-nous les mêmes droits que lui d'être exigeants ? Ce n'est pas l'assurance, à coup sûr, qui manque à l'auteur des Lettres parisiennes ; il est fort douteux cependant que le spirituel feuilletoniste osât accepter le programme de l'auteur des Caractères.

Parler des choses du monde avec esprit, dire avec grâce des enfantillages mondains, est, on vient de le voir, une assez vieille nouveauté. La forme, tantôt hebdomadaire, tantôt mensuelle que Mme de Girardin donna à sa correspondance, ne saurait

passer davantage pour une trouvaille dont elle ait à revendiquer l'idée première : c'est ce que faisait Grimm pour le prince de Gotha, c'est ce que faisait La Harpe pour le grand-duc de Russie. Ce qui appartient donc véritablement à Mme de Girardin, c'est d'avoir approprié son bulletin de la vie élégante à la forme banale du feuilleton.

Gomme le feuilleton s'est aussitôt emparé, pour la reproduire partout, de l'idée première des Lettres parisiennes, on pourrait s'imaginer que c'est bien plutôt l'auteur qui s'est imposé au feuilleton que le feuilleton qui s'est imposé à lui. Il n'en est rien pourtant : le feuilleton est une triste et envahissante maladie de notre temps, qui paraît destinée à faire le tour de la littérature. Rien n'y aura échappé, et, au premier jour peut-être, on ne voudra

plus de livres d'histoire et de philosophie qu'ainsi déchiquetés par lambeaux, qu'ainsi jetés par parcelles, comme une pâture plus facile, aux intelligences paresseuses. A notre sens, rien n'éveille davantage chez le public le goût des fadaises, rien n'entretient mieux sa naturelle indolence, que ce fâcheux procédé de publication successive et fragmentaire. Voilà maintenant que, du camp des romanciers, l'épidémie gagne le camp des critiques, au grand profit de ces mêmes faiseurs de nouvelles, qui sont fort aises de trouver ainsi des complices dans les juges qui les fustigeaient naguère. Il est, en effet, évident que toutes ces revues périodiques du monde fashionable, auxquelles les journaux accordent aujourd'hui une place régulière, sont précisément à l'ancienne critique littéraire, à la critique sérieuse, instruite, raisonnée, ce que sont les romans improvisés, les contes maladifs, les communes et mélodramatiques histoires du feuilleton, aux compositions de l'art véritable, aux œuvres patientes de l'imagination créatrice. Maintenant, est-ce aller trop loin que de faire la mode des courriers de Paris responsable, pour une bonne part, de la décadence chaque jour plus évidente de l'esprit critique? Quoi de plus propre évidemment à pervertir le goût, à répandre l'amour des futilités, que ce dilettantisme insouciant, que ce caquetage sans consistance, que

tout ce prétentieux jargon, et surtout que l'attention ramenée sans cesse sur les petites choses, au continuel détriment des grandes? A l'heure qu'il est, le roman industriel tient, dans la plupart des journaux quotidiens, toute la place qui peut y être donnée aux lettres : quelque humble coin demeurerait pourtant çà et là, où un reste de critique littéraire se réfugiait, où se glissait encore furtivement l'examen des productions contemporaines. C'est ce dernier asile que le feuilleton bavard et soidisant mondain a

envahi; c'est là qu'il s'est installé, en prenant sans façon toute la place. La critique peut bien lui en garder quelque rancune.

Assurément il serait injuste de confondre Mme de Girardin avec les ternes imitateurs qui ont essayé de la suivre : après tout, ce lui est déjà une tâche assez pesante que d'avoir à répondre de ses propres œuvres. On n'en saurait disconvenir, rien ne ressemble moins aux agréables légèretés, à la bonne humeur, au minois dédaigneux, au petit style chiffonné du gentil et bruyant vicomte, que les grosses plaisanteries et les airs empesés de ses confrères : d'un coup de bride, et sans y penser, le svelte courrier dépasse les lourds postillons (plus lourds encore par le contraste) qui se sont mis à caracolera ses côtés. L'auteur des Lettres parisiennes, au moins, avait le style, le tour, l'esprit, tout ce qui manque aux autres : il n'a partagé avec eux que la prétention et ces tons affectés qui ne sont autre chose que le pédantisme de la grâce.

Rien n'enivre dans ce temps-ci comme le succès, non pas seulement le succès personnel, mais celui d'autrui : l'ambition semble aussi contagieuse que la vanité. Vne grande tragédienne, par exemple, ramène-t-elle la foule aux vieux chefsd'œuvre des maîtres, se fait-il en même temps quelque bruit autour d'une tentative dramatique accueillie surtout comme un contraste, voilà aussitôt les rimeurs à l'œuvre; de tous côtés on improvise des tragédies, et les manuscrits abondent où Racine doit être éclipsé. Tel romancier en renom arrive-t-il à s'emparer un instant de la vogue en ne reculant pas devant le rôle II. '20

étrange de proxénète littéraire, aussitôt un jaloux esprit d'émulation fermente, et l'on se met à rêver à côté de lui quelque œuvre plus monstrueuse encore, quelque bizarre et colossale en-

treprise, derrière lesquelles s'entrevoit la chimère de la fortune. Ainsi en toutes choses. Le courrier de Paris réussit, comme réussirent, au xvnie siècle, ces ieltres à la main qu'on se passait sous le manteau. La curiosité publique était habilement chatouillée, aiguillonnée : à la fantaisie on mêlait les anecdotes et les noms propres, à l'esprit un peu de scandale. Ce ton d'indifférence moqueuse, relevé à propos par toute sorte de petits dépits féminins, était fait aussi pour plaire. Il y eut succès; le genre fut accepté par les journaux, qui le firent accepter au public, d'abord comme une nouveauté, plus tard comme une habitude. C'est l'histoire de toutes les institutions humaines, grandes ou petites. Alors on se mit à imprimer chaque semaine tout ce qu'on savait de cancans sur le monde et même tout ce qu'on ne savait pas.

Et comment voulez-vous en effet que le feuilleton, dont la spécialité est le bavardage, soit jamais bien renseigné? On l'évite comme un indiscret, et il est réduit le plus souvent à vivre de faux bruits, à rhabiller à sa façon les vieilles nouvelles qui traînent dans le haut du journal. Aujourd'hui, c'est de l'un qu'il tire tribut; demain , ce sera de l'autre; quelquefois même les malins du monde se débarrassent de lui par quelque baliverne qui, le lendemain, devient une mystification pour le lecteur. Aussi, dénué, la plupart du temps, de sujets et réduit à sa propre imaginative, le voit-on courir à tout hasard, accostant chacun, flânant partout, mettant aussitôt à profit ce qu'il rencontre sous sa main. De là des morceaux composites, une médiocre macédoine de trivialités anecdotiques et d'insinuations médisantes. Quand les bons mots d'autrui manquent au feuilleton, quand les histoires scandaleuses lui font défaut, quand son marivaudage n'est pas en 'veine, il se contente de battre sa phrase, de pousser sa période pour arriver

au but. Mme de Girardin, à qui ces remarques sont loin de s'adresser toutes, dit quelque

part, à propos de ces femmes du monde qui font tout pour ne pas laisser tomber la conversation dans leur salon : « N'avoir rien à dire chez nous n'est point une raison pour ne pas parler. » L'auteur des *Lettres parisiennes*, il faut l'avouer, use quelquefois de la recette ; son embarras alors se trahit. On a un courrier à écrire ; la matière manque, il faut bien s'en tirer par d'ingénieux expédients. On laisse donc trotter sa plume avec toute sorte de fantaisies et d'adorables caprices. Quelquefois cependant cette plume s'éraïlle ; mal disposée, elle s'oublie, elle se perd dans les développements. C'est alors que viennent en chœur les petites apostrophes, les petites exclamations, les petites énumérations, les petites invocations, toute une rhétorique gentille, minaudière, quintessenciée, mais fatigante, et qui n'est, malgré le précieux de ses déguisements, que de la rhétorique toute pure. Trop souvent donc la phrase s'étire et languit, l'idée vient et revient avec insistance, afin d'atteindre l'étendue prescrite. Cela taquine, et, par contraste, le mot de Mme de Sévigné ne manque pas de revenir à la mémoire du lecteur : « Mes pensées, mon encre, ma plume, tout vole. » Cette faculté-là fait peut-être envie au feuilleton, mais elle lui manque. — Malgré nos réserves, nous conviendrons sans peine que le courrier de Paris représente le feuilleton fashionable dans sa fleur. Si virile en effet que veuille se faire la main d'une femme, elle est toujours sûre de retrouver, à certains moments, la grâce et la délicatesse.

Aujourd'hui, ces feuilles éparses reparaissent, signées tout au long, sous forme de livre et avec le titre nouveau de *Lettres parisiennes*. Le galant pseudonyme de vicomte de Launaj n'avait pas

été longtemps un mystère, et d'ailleurs, rien qu'à ces colifichets de mode dont il parlait avec une passion si sincère, rien qu'à le voir gravement broder sa tapisserie, rien qu'à l'entendre glisser un mot en passant sur sa longue chevelure dorée, on devinait quelque mascarade, on entrevoyait, sous le rouge et les moustaches, des traits fort peu masculins. Ce demi-jour pourtant, cette publicité inavouée, semblaient, de la part d'une

femme et dans une carrière si tumultueuse, un reste heureux de réserve, un dernier hommage au bon goût; mais l'amour de l'arène, la passion du cirque, l'ont à la fin emporté. L'auteur des Lettres parisiennes n'y tenait plus; il lui fallait absolument se déclarer et prendre à son propre compte les trophées militaires du vicomte Charles de Launay. Arrière donc nos fausses allures de gentilhomme! Entrant bravement dans la critique, comme Louis XIV au parlement, nous tapons vivement du pied, non plus avec nos bottes à l'écuyère, mais avec les mules les plus mignonnes du monde. On l'imagine d'ailleurs, nous continuons à parler de nous-même au masculin, et c'est pour cela qu'il faut garder à la main cette grosse cravache, aussi peu lourde à porter vraiment que le plus petit éventail d'ivoire.

Ces feuilles légères auront-elles encore, ainsi réunies et rapprochées, le succès piquant qu'elles obtinrent une à une, à mesure que l'auteur les disséminait, sans avoir l'air d'y penser, à mesure que ses doigts distraits les roulaient avec coquetterie? Nous n'osons l'espérer pour MnK de Girardin. Bouquet fané, parfum éventé, débris du bai de la veille, le nuage brillant qui passe, l'éclair qui sillonne un instant l'horizon, la vague qui s'élève et se brise, le geste animé de l'orateur que le sténographe oublie, l'oiseau qui vole, le sourire mourant sur une jolie bouche, voilà

quelque peu l'histoire des Lettres parisiennes, l'histoire de tout ce qui n'a pas de lendemain. On peut, sans pédantisme, dire son mot latin au vicomte : c'est une licence qu'il se donne lui-même. Or, Juvénal parle quelque part d'une femme à qui il fallait des petits faits, des bruits, des nouvelles à toute force; quand il n'y en avait pas, elle en inventait :

Famam rumoresque illa récentes

Excipit ad portas; quosdam facit...

Assurément il n'y avait pas de courrier de Home, quoiqu'il y eût, dit-on, des journaux romains; mais le portrait de cette créature inquisitive, curieuse, âpre aux nouvelles, comme dit

Mme du Deffand, n'est-ce pas un peu celui de la femme qui se risque à rédiger la chronique mondaine et les commérages d'une grande ville? L'esprit a été prodigué dans les Lettres parisiennes, l'esprit y est perdu, parce qu'il n'est presque jamais naturel. Mme de Girardin a quelque part un joli mot sur les enfants qui s'aperçoivent qu'on les regarde jouer, et qui exagèrent aussitôt leurs gentilleses. Cette réflexion est la meilleure critique qu'on puisse faire de son livre. Si je ne m'abuse, c'est l'auteur lui-même qui dit encore à un autre endroit : « Nous n'admettons aucune prétention. » A ce compte, il faudrait repousser l'ouvrage presque tout entier, car les rides viennent vite à des grâces si passagères, et bientôt il ne reste précisément que des mines et des prétentions.

Joseph de Maistre dit que le propre de la conversation est de parler, dans le même quart d'heure, de l'existence de Dieu et de l'Opéra-Comique. Les Lettres parisiennes n'ont pas cette variété discursive : c'est bien une suite de conversations faciles, mais où les bluettes, les babillages, les inutilités, tiennent presque exclusi-

vement la place. Vous l'avouez spirituellement, vous êtes le juif errant de la frivolité. Résumer les Lettres parisiennes, dire ce qu'elles contiennent, les suivre dans leurs infinis détours, serait une gageure impossible. On fixerait plutôt le pli fugitif qui ride la surface de l'étang, on arrêterait plutôt au passage le rayon qui fait jouer dans l'air mille atomes diaprés. Ces riens se dérobent à la critique, ces brillantes paillettes sont si menues, qu'elles s'échappent sous le poinçon. Comment disséquer ces périodes sautillantes sur les capotes de satin blanc et sur la révolution de Portugal? Vous parlez si gentiment de cette robe de mousseline, que le désir, sans qu'on y pense, vient de vous en voir parée : elle vous siérait, ce semble, à ravir, et peut-être qu'elle serait là mieux encore et plus coquettement tirée qu'elle ne le paraît dans vos jolies phrases. Voilà l'inconvénient d'être femme et d'écrire; quand vous récitez vos vers, vous avez envie qu'on dise : « Cela est beau, » tandis qu'on est toujours tenté de vous dire : « C'est vous, qui

êtes belle ! » Ce qui n'empêche pas, au surplus, les tirades contre la pluie, les bouderies à l'automne, les petites moues au printemps, de tenir fort élégamment leur place dans les Lettres parisiennes. Tout cela vraiment est raconté avec verve, et souvent Camille sait n'effleurer que du bout des pieds cette blonde moisson d'épis dont les glaneurs demain retrouveront à peine les restes. Le malheur est que la mode courante soit d'une si absolue indifférence pour les modes des années enfuies. Sans doute cela est dit à merveille, et on ne saurait mieux parler des charmants bonnets de l'an passé; mais (ne l'avouez-vous pas vous-même?) « à distance tous les bonnets se ressemblent. » C'est précisément la réflexion que se fera le public : le public lira vos railleurs feuilletons, si vous en laissez encore tomber de votre plume dédai-

gneuse; mais peut-être vous priera-t-il de lui épargner ceux de la veille.

Mme de Girardin donne tant de conseils aux autres, et les applique si vertement, qu'elle nous en permettra deux ou trois en finissant. Nous ne cacherons rien de notre pensée. Il y a trois choses, selon nous, qui vont encore moins bien à une femme que le métier de critique et de journaliste, c'est la prétention, la politique et l'esprit de rancune. Or, je ne suis pas sûr que les Lettres parisiennes soient complètement à l'abri de ces différents griefs.

Oui, il y a de la prétention, et, s'il s'agissait encore du vicomte de Launay, je me risquerais à dire que cette prétention et cette morgue touchent quelquefois (le mot est bien dur) à la fatuité. Eh! mon Dieu! vous en aviez quelque peu conscience, quand vous écriviez : « La France est la patrie de la fatuité. » Il ne s'agit, j'aime à le croire, que de la France des Lettres parisiennes. Lorsqu'on parle de quinze ou vingt demandes d'audience qui vous arrivent chaque jour, et qu'on ne trouve le loisir de refuser que par l'intermédiaire du journal; lorsqu'en s'occupant de la presse, on s'écrie : ce Notre mission est de la détrôner...; » lorsqu'on n'hésite pas à écrire sérieusement : « le triomphe de nos idées...; » lorsqu'en décrivant un bu-

reau de poste, on a bien soin d'ajouter qu'on y jetait une réponse à Lamartine; lorsqu'enfin on a de petits airs méprisants qui se glissent dans les moindres phrases, je dis que vous pouvez donner à tout cela le nom que vous voudrez, mais que ce n'est pas précisément de la simplicité.

Oui, vous avez beau dire, du haut du journal, la politique s'infiltré dans vos badins feuilletons, et, à l'accent fort peu mondain

que vous prenez, on reconnaît trop l'influence perfide du voisinage. 11 y a là, entre autres, sur les deux noms les plus ce lèbres de la chambre, des pages plus qu'acrimonieuses, et qui eussent trouvé leur vraie place dans les premiers- Paris de la coalition. Effacer ces blessants souvenirs nous eût paru de meilleur goût. L'auteur trouve la politique des journaux « fort ennuyeuse à Sire. » 11 est à craindre qu'on ne soit précisément du même avis en lisant la sienne. Peut-être ira-t-on jusqu'à se rappeler cette phrase légèrement impertinente du courrier de Paris: « En général, nous n'aimons pas la politique des chiffons. » Je suis trop courtois pour aller jusque-là.

Oui enfin, quoique plus d'une page ait été à bon droit rayée, il reste encore dans les Lettres parisiennes trop de traces de ces petites vengeances, finement et résolument accomplies, qui montrent que le vers des Orientales n'est pas oublié :

Il faut des perles au poignard.

C'est, il est vrai, plutôt une épingle qu'un poignard, mais une épingle bien ferme, bien affilée. M. le duc d'Orléans tue de fort loin un cerf dans une chasse de Chantilly, et l'on remarque à ce propos qu'il n'a la vue basse que dans un salon : petite rancune sans doute pour un salut oublié. Je pourrais citer d'autres exemples; mais il faudrait faire ce que l'auteur des Lettres parisiennes fait beaucoup trop, aborder les noms propres. Il est temps d'ailleurs de mettre un terme à un genre de remarques que je regrette, et que j'aurais voulu voir plus littéraires. Là où Mme de Girardin excelle, et où on ne saurait trop la louer, c'est dans les esquisses. légères, dans les récits d'anecdotes allégoriques, dans les tableaux railleurs. Il y a deux ou

trois morceaux, comme le conte du courrier bigame, comme l'élégie sur la disparition du passant, qui sont, dans ce genre, de petits chefs-d'œuvre tels que les eût écrits un Addison mêlé de Swift. Tout cela, de plus, est d'un style industriel, net, aiguisé. Malheureusement ce ton-là n'est pas continu.

Quel effet feront à distance les Lettres parisiennes? Pourrat-on jamais croire qu'une femme spirituelle et douée se soit ainsi jetée, de gaieté de cœur, dans les hasards les plus scabreux de la polémique courante? Qui sait? Peut-être un jour quelque bibliographe, curieux et paradoxal, s'imaginera que c'est là une perfidie envers l'aimable écrivain, et que cette correspondance, toute signée qu'elle soit, a bien pu être imprimée à son insu, comme il est arrivé à Bussy pour sa Gaule amoureuse. Certes, on a soutenu des thèses plus invraisemblables, et si j'étais un érudit de l'avenir, un érudit des temps calmes et reposés, je me ferais fort de m'en tirer avec honneur. Les bonnes raisons, les raisons de convenance et de probabilité, ne me manqueraient pas. Au besoin, j'aurais recours au livre lui-même, et j'en extrairais victorieusement la phrase que voici : « Oh! les femmes, les femmes! elles ne comprennent point leur vocation, elles ne savent point que leur premier intérêt, leur premier devoir est d'être séduisantes. » En matière d'érudition, un texte mène loin : M. Letronne reconstruit des dynasties tout entières avec quelques lignes tronquées d'une inscription égyptienne. Ma citation en main, il ne me serait donc pas difficile d'induire que, comme rien n'est moins séduisant qu'une femme satirique, la femme qui a écrit les Lettres parisiennes était trop séduisante et comprenait trop bien son rôle pour les avoir publiées. •

Voilà peut-être le parti que nous prendrions dans l'avenir. Dans le présent, il nous suffira de répéter le mot si vrai de jyflme de Girardin : « Quoi de plus charmant qu'une fleur qui se cache dans un champ de blé ! » Oui, fût-ce un simple bluet, je préfère son modeste arôme à tous les parfums que jette au passant, que disperse au vent de la route la rose épineuse des haies.

LE

A PROPOS D'UN LIVRE DE M. THÉOPHILE GAUTIER

Dans les spirituels caprices de ses causeries, ce pauvre Nodier aimait à dire qu'en littérature l'art de ne point vieillir consiste, malgré l'apparence, à savoir ne pas s'obstiner dans la jeunesse. Sous un air de paradoxe, l'assertion cache une vérité, et cette vérité me revient toujours au souvenir quand il s'agit de certains romantiques à tous crins (comme dit M. Gautier), qui, au sein des générations nouvelles, ont gardé toutes les fantasques allures du temps d'Hernani et de la Ballade à la Lune. La châtelaine précisément de ce feuilleton où M. Gautier gaspille chaque lundi tant de verve et de couleur, Mme de Girardin laissait naguère échapper de sa plume je ne sais plus quelle élégie coquette sur ces charmants bonnets de l'an passé, qui

(1) Voir Revue des Deux Mondes, 1er novembre 1844.

régnèrent hier, qui sont surannés aujourd'hui; n'est-ce pas un peu, je le demande, l'image des écoles poétiques, quelles qu'elles soient, qui s'obstinent à tout jamais dans une théorie exclusive et

tranchante? Il deviendrait piquant que le romantisme à son tour eût ses perruques, pour parler avec l'historien des Grotesques (1). Assurément, vis-à-vis des préceptes régnants de Le Batteux et des tragédies de l'Empire, l'émeute poétique de la Restauration fut parfaitement légitime; toutefois, dans la calme impartialité d'aujourd'hui, l'hyperbolique persistance de quelques radicaux littéraires ne semble-t-elle pas une gageure où il se dépense sans aucun doute beaucoup d'esprit, mais où il pourrait aussi se perdre beaucoup de talent? Prendre le rôle de ligueur le lendemain de l'édit de Nantes, se déclarer frondeur en plein règne de Louis XIV, aurait été sans aucun doute un moyen bruyant de se faire remarquer; peut-être n'eût-ce pas été un moyen de succès durable.

Certes, ces réflexions moroses ne s'appliquent pas, dans toute leur dureté, à l'auteur de Fortunio, à un poète dont je sais apprécier, pour ma part, la plume brillante et la palette colorée; pourtant le dernier et tout récent ouvrage de M. Gautier sur les Grotesques est bien propre, il en faut convenir, à confirmer la critique dans ses regrets, je voudrais pouvoir dire dans ses vœux. A la vérité, en cherchant aujourd'hui à réhabiliter la littérature de Louis XIII aux dépens de celle de Louis XIV, en donnant raison à Théophile et à Saint-Amant contre Boileau, M. Gautier n'a pas quitté, je le soupçonne, ces domaines de la fantaisie où sa muse hasardeuse se joue quelquefois avec bonheur; mais, comme l'a dit un grand poète, dont l'historien des Grotesques ne saurait récuser l'autorité :

L'idéal tombe en poudre au toucher du réel.

Le vers de M. Victor Hugo exprime merveilleusement ce que
33 veux dire; le contact des faits, le voisinage de l'histoire, sont

(1) Par M. Théophile Gautier, 2 vol. in-8, 184*.

dangereux aux utopistes en littérature comme aux utopistes en politique. C'est un contrôle fatal, c'est surprendre les secrets de la vie dans la mort, in anima vili. Supposez quelque partisan du communisme faisant l'apologie des anabaptistes; ce sera à peu près le pendant du néo-romantisme remplaçant sur le piédestal l'école poétique du temps de Louis XIII. Provoquer de pareilles comparaisons est au moins imprudent : en montrant vos préférences dans le passé, vous attirez la lumière sur le présent. Étrange moyen de nous faire croire à vos victoires actuelles, que de nous étaler les défaites de ceux que vous proclamez vos précurseurs et vos aïeux directs! Certes, il serait souverainement injuste de traiter M. Gautier sur le ton que M. Gautier lui-même n'hésite pas à prendre à l'égard de V ignorant Boileau et du filandreur Malherbe; mais cette indépendance absolue de jugements, ces airs délibérés à l'égard de toute théorie reçue et de tout nom accrédité, semblent autoriser ici une liberté d'examen qu'on se croit d'autant plus permise, que les remarques s'adresseront bien moins au talent qu'au parti pris, bien moins aux dons de l'écrivain qu'à ses procédés.

Une des choses qui me frappent le plus dans l'histoire du romantisme (car le romantisme, hélas! a déjà son histoire), c'est comment, tout en brisant en visière à la tradition, il a toujours senti le besoin impérieux d'un lien avec le passé, le désir de se rattacher à certains antécédents. La Muse est aristocratique, et on ne saurait dire d'elle le mot qu'elle dictait au poète :

... Prolem sine matre creatam.

En cela, le romantisme resta fidèle au bon instinct poétique. Quand on entre sans engouement comme sans prévention dans notre histoire littéraire, telle qu'elle était avant la venue des Méditations de Lamartine et des Odes de Victor Hugo, on est aussitôt frappé d'une lacune que l'éclat de tant d'autres perfections ne fait que rendre plus manifeste. Cette lacune évidente, c'est la poésie lyrique; les chœurs délicieux d'Esther ne

suffisent pas seuls à constituer un genre. Je ne m'étonne donc pas qu'avec son goût d'innovation à tout prix, l'école romantique ait réussi d'une façon éclatante sur ce point, tandis qu'elle échouait ailleurs. Au théâtre, en effet, la place était prise; il n'était guère facile de surpasser tant de maîtres glorieux. Et d'autre part, pour innover dans la prose, après tant d'immortels chefs-d'œuvre, il fallait s'attaquer (la méthode est dangereuse) au fond même, et comme au tissu de l'idiome. De là tant de essais monstrueux à la scène; de là cette langue bariolée et métaphorique dont les termes font saillie sur l'idée et l'enveloppent si bien, que la forme prédomine sur le fond, et que le sentiment est moindre que l'expression. Dans la poésie lyrique, comme les précédents manquaient, on n'eut pas besoin de tous ces vains efforts pour atteindre l'originalité : l'inspiration y suffit. J'avoue que, malgré mes réserves contre les graves imperfections des poètes et les pires excès de leurs imitateurs, ma sympathie suit sur ce terrain l'école romantique. Ici je serais désolé de paraître suspect, même à M. Théophile Gautier; mais, plus loin, mon bon sens fait le rétif, et je m'arrête sans passer le Rubicon. Voyons de la rive si César (plus d'un prétend à ce rôle) arrivera jusqu'à Rome sans coup férir, ou bien s'il se perdra dans les maremmes.

En 1828, M. Sainte-Reuve, dans un livre célèbre, rattachait le nouvel et brillant essor de la poésie lyrique aux tentatives souvent charmantes et si vite interceptées de la pléiade du xvie siècle; cet hommage à des prédécesseurs trop oubliés était, même par le point où le rapprochement semblait moins exact, un instinct heureux de M. Sainte-Reuve et comme un symptôme de la séparation qui ne pouvait manquer de s'établir plus tard entre ce que j'appellerai les girondins de la première génération et les sans-culottes de la seconde, entre ceux qui ont posé hardiment des principes et ceux qui les ont poussés à bout, comme si la littérature procédait avec une logique absolue, comme si les matières de goût pouvaient jamais se passer des nuances et des tempéraments! Pour la délicate ciselure du

rhythme, pour les grâces de l'image, pour les hardiesses lyriques de la diction, l'auteur de Joseph Déforme triomphait contre J.-B. Rousseau, en évoquant le souvenir de Baïf et de Desportes; il avait raison. Mais une différence profonde, qui ne fut pas d'abord mise dans tout son jour, séparait pourtant l'école de la pléiade de la nouvelle école romantique : la pléiade a péri par l'idolâtrie de la tradition; le romantisme, au contraire, échoue par le dédain de la tradition. C'est que l'abîme est aux deux pôles. Si, dans la première vivacité des débuts, M. Sainte-Beuve n'était pas assez sévère peut-être pour ces reproducteurs gracieux et par trop païens des Grecs, qui n'avaient su innover que dans la forme et comme dans l'enveloppe poétique, il trouvait d'ailleurs, en cet excès même de la pléiade, un exemple de respect pour les modèles inspireurs de l'antiquité, exemple excellent qui, corrigé par un esprit original, eût suffi à le tenir loin des excès qui ont suivi. C'est un refuge préservateur que la pratique de ces vieux maîtres qui étonnent toujours et ravissent par une perfection si

accomplie et une simplicité si sobre; on se retrempe merveilleusement à cette source, qui rend plus fort et qui laisse comme une odeur divine aux génies qui s'en empreignent. C'est ce parfum qu'on retrouve à toutes les pages de ces esprits diversement créateurs: Dante, Molière, Milton. J'oserai dire que la culture sérieuse de la beauté antique (elle n'est guère arrivée à la jeune génération littéraire qu'à travers André Chénier) eût garanti de certains écarts et contenu plus d'une échappée malheureuse. Sans doute, au milieu de la petite recrudescence néo-romantique de ces derniers temps, quelques jeunes Sicambres du feuilleton se sont imaginé avoir découvert le théâtre grec; on nous a même démontré le plus sérieusement du monde que les tragédies de Sophocle n'étaient pas des tragédies, et qu'on se trompait là-dessus depuis bientôt trois mille ans. L'auteur de *Œolulipe-roi* transformé en précurseur d'*Hernani*! l'assertion restera comme un spécimen bouffon de cette outrecuidance littéraire qui versifie tant bien que mal la prose des traducteurs de collège, et fait des admirables cane-

vas grecs de vrais revers de tapisserie. Vous figurez-vous Scarron rimant Virgile sur l'insipide version de Maroîles? Mieux vaut qu'il travestisse tout bonnement V *Enéide*. -C'est plus sincère; je n'aime pas les déguisements.

Scarron nous ramène à ces Grotesques de la première moitié du xvne siècle dont M. Gautier parle avec une prédilection qui se prend quelquefois à sourire d'elle-même, mais qui, au fond, est réelle, et par conséquent caractéristique. Il y a là, en effet, des analogies que je n'aurais osé indiquer, et qu'avoue sans vergogne l'admiration audacieuse, d'autres diraient effrontée, de l'auteur de *Fortunio*. De tous les noms assurément de la littérature fran-

çaise, il n'y en avait pas de plus universellement décriés que ceux de cette école bâtarde des contemporains de Richelieu, de. cette cynique génération du Parnasse satirique qui ne sut garder de l'art capricieux des Valois que l'esprit de turbulence, sans rien pressentir des grands et sévères desseins de l'art de Louis XIV. Ce groupe bigarré des Cyrano, des Saint- Amant et des Théophile peut se définir une sorte d'émeute de matamores contre Malherbe, une émeute, une fronde de bas étage, dont Boileau réprimera bientôt les derniers ferments. Sans doute les exécutions faites par Despréaux furent sans pitié, et quelques-uns des méchants auteurs qu'il fustigea si durement ne méritaient pas le ridicule immortel qu'impriment quelques vers bien frappés et sus de tous. On dirait ces squelettes de pendus que Louis XI laissait attachés aux potences pour faire peur à ses voisins de Plessis-lez-Tours. Il faut cependant avoir un peu d'entrailles pour les vaincus, et, sans réhabiliter Cinq- Mars aux dépens du cardinal, on doit le savoir apprécier avec moins de rigueur que ne firent les juges impitoyables d'alors. J'ai souvent pensé qu'un travail étudié et sans passion sur cette période mal connue de transition littéraire pourrait devenir, en de bonnes mains, une œuvre piquante. La critique équitable trouverait là l'occasion fréquente d'exercer sa justice distributive et de redresser quelques-unes des assertions dédaigneuses que se permet volontiers la morgue un peu impertinente des vain-

queurs. En résumé, toutefois, il faudrait bien conclure que, si cette école de Louis XIII eût décidément triomphé, Jodelet demeurerait possible, mais qüAlhalie ne l'était pas. Peut-être est-ce là précisément ce qui vaut à Théophile et à Saint-Amant la reconnaissance des néo-romantiques. C'est un point que je ne m'aviserai point de contester. Voyons seulement en fait où cela menait.

Et d'abord, pour avoir le droit de donner tort aux vers ridicules et coriaces de Nicolas Boileau, il faudrait avoir le courage d'accepter tout entière l'école qu'il a détrônée, car vraiment il serait trop commode de puiser des objections dans un éclectisme arbitraire qui isolerait quelques talents de leur grossier entourage, et qui détacherait çà et là quelques fragments heureux du maussade fatras où ils sont enfouis. Osez donc aller au bout! Donnez raison au marinisme quintessencié des ruelles contrôles grâces discrètes de Mme de Sévigné, aux dix tomes de V Aatrêe contre le petit volume de la Princesse de Clèves, à l'afféterie de Voiture contre la sobriété forte de La Bruyère, au style chamarré des gongoristes contre le tour naturel des écrivains de Louis XIV, aux tragi-comédies, enfin, contre ce méticuleux et froid Racine, qui, mutilant la nature humaine, abandonnait à Molière la peinture de l'autre moitié de la vie. Voilà où pousserait une franche logique. Certes, Mme de Rambouillet avait autant d'esprit que Théophile de verve, et l'imagination ne faisait pas plus défaut à d'Urfé que l'humour à Saint-Amant; je ne vois aucune raison de s'arrêter. Pourquoi donc M. Gautier, qui se moque lui-même sans trop de façon des Scudery et des Colletet, lesquels furent des grotesques sans le vouloir, traite-t-il sérieusement de très-grands poètes Théophile et Saint-Amant, lesquels furent des grotesques de parti pris? N'y aurait-il pas dans une adhésion si complète quelque chose de ce que Bentham appelle l'intérêt bien entendu? L'égoïsme littéraire est le plus raffiné de tous. Cette apologie ne serait-elle qu'un ouvrage avancé, une sorte de fort détaché qu'on voudrait construire dans les gorges de la vieille littérature

pour couvrir des constructions modernes maintenant battues en brèche, et qui menacent ruine?

La tentative, à vrai dire, n'est pas malhabile; seulement il faudrait qu'elle réussit. L'effort du romantisme a été double : il y a eu ce que j'appellerai l'innovation lyrique et l'innovation grotesque; la première a réussi, la seconde a avorté. Tel est du moins l'avis de la critique, et c'est ici qu'elle se trouve en dissentiment complet avec les obstinés du temps de Cromwell comme avec les jeunes recrues qui, ressaisissant la tâche spirituellement délaissée par M. de Cassagnac lui-même, font du feuilleton une salle d'armes, et, la flamberge au poing, espadonnent avec plus de colère que jamais contre ce malheureux Racine. Voilà des néo-révolutionnaires un peu moins redoutables que leurs prédécesseurs; ce sont les tardives folies de Babeuf.... après le 9 thermidor. Au fond, aucune idée neuve, aucune vue propre, aucune intervention originale; c'est toujours la vieille théorie de la préface de Cromwell qu'on reprend, qu'on délaie, qu'on badigeonne d'images, qu'on noie dans les métaphores. Je ne crois pas être suspect de prévention contre le génie de M. Victor Hugo; c'est la sympathie qui doit faire le fond de toute critique généreuse, et il faudrait être dépourvu de l'amour du beau pour marchander chichement la sienne aux élans lyriques de celui qui a écrit la Prière pour tous- et la Tristesse d'Olympio. M. Hugo est, avec M. de Lamartine, l'un des plus grands poètes, non pas seulement de ce siècle et de la langue française, mais de l'Europe contemporaine. Gela dit, j'aurai bien le droit de faire mes réserves et d'exprimer toute ma pensée. Il est bien entendu que je mets à part la poésie lyrique.

Si quelque chose caractérise notre temps, c'est assurément le retour vers les cimes du spiritualisme. Le xvme siècle, qui a fait de si grandes choses et qui gardera l'éternelle reconnaissance de tous ceux qui ont le culte de la liberté, le xvme siècle s'était enfer-

mé dans la sphère inférieure du phénomène et de la contingence; sous les liens de ce sensuel empirisme, il n'avait

pu s'élever vers les sereines régions atteintes par Descartes et par Pascal. C'est là sa tache au milieu de tant d'éclat; ce sera sa honte dans l'avenir et comme le rachat de sa gloire. Le retour si décidé de ces dernières années vers les incomparables monuments du xvnc siècle, le dégoût croissant au contraire pour tous les écrits frelatés et surfaits du mauvais romantisme, ce double mouvement, en un mot, n'a pas coïncidé pour rien avec les récentes conquêtes de la doctrine spiritualiste. Je suis convaincu, pour ma part, qu'en pratiquant au théâtre et dans le style sa théorie matérialiste du grotesque, de la métaphore à tout prix et de la couleur exclusivement locale, l'école moderne s'est mise en contradiction avec ce goût de l'idéal propre à la philosophie nouvelle, et si bien servi d'ailleurs par les poètes eux-mêmes dans ce grand mouvement lyrique imprimé par les Méditations. Ce qui, dans notre conviction, a le plus nui au maître, ce qui a perverti alentour une foule de jeunes talents, c'est la mise en pratique de la poétique trop célèbre de Cromwell. Certainement, M. Victor Hugo, avec sa prose éloquente, vigoureuse, mais trop tatouée et blasonnée d'images, avait écrit là des pages où se retrouve quelquefois la couleur effrénée de Rubens. Par malheur, ces belles théories nous ont valu la littérature débraillée dont tout le monde est las; elles ont fait de l'art une sorte de mascarade à paillettes et à oripeaux écarlates, comme au temps de ces grotesques de Louis XIII que M. Gautier nous vante aujourd'hui dans un moment de bonne humeur rétrospective.

C'était la théorie du grotesque aussi qui était le côté le plus saillant de la préface de Cromwell. Quelle était, à dire le vrai,

l'origine psychologique de cette idée qui s'est systématiquement reproduite dans presque toutes les œuvres de M. Victor Hugo, et qui a contribué plus que tout le reste à gâter les essais de ses disciples? Si on décompose le précepte si solennellement énoncé, on arrivera vite à le rapporter à deux penchants tout à fait natifs chez M. Victor Hugo, à son goût extrême de la réalité matérielle, et à sa passion si marquée pour l'antithèse. H. 21

Qu'est-ce, en effet, que le grotesque ainsi entendu? D'un côté, la reproduction littérale dans l'art des défauts de la nature : voilà bien le goût de la réalité; de l'autre, l'opposition cherchée de ce qui est mal et de ce qui est bien, de ce qui est beau et de ce qui est laid : voilà bien la passion de l'antithèse. Appliquez cela à la création des types littéraires, vous aurez Quasimodo, Bug-Jargal, tous ces personnages monstrueux, rachitiques, bossus, contournés, repoussants, toute cette famille que le poète a cru faire vivre, et qui n'est, au fond, que le même être impossible toujours reproduit, toujours essayé en vain. Dans Shakespeare, l'admirable Falstaff n'est pas la doublure de Caliban, comme chez M. Hugo Triboulet est celle de l'Angely : tous deux vivent, au contraire; on les connaît, on les voit, on les entend, on rit d'eux. Les grotesques de M. Victor Hugo n'ont rien de cette aisance que donne la vraie vie de l'art : ils amènent le sourire sur les lèvres, mais ce n'est pas celui de la gaieté; c'est le triste sourire du critique qui aperçoit la ficelle du mannequin. Malgré quelques mots assez pantagruéliques et goguenards de son César de Bazan, on peut dire que M. Victor Hugo n'a en aucune façon ce don du génie comique qui nous intéresse aux drôleries de Panurge, à l'optimisme bouffon de Pangloss, à l'étincelante ironie de Figaro. Sans nul doute, de pareilles créations sont naturelles à l'esprit français, et ce n'est pas dans le pays des trouvères, de Patelin et de la Satire Ménip-

pée, que la veine comique pourrait se tarir; mais M. Victor Hugo est de la lignée de Pindare et de Byron : il n'est pas de celle d'Aristophane et de Molière. Ses grotesques me font toujours l'effet de quelque silhouette mal venue de Callot qu'on collerait, sans plus de façon, au beau milieu d'une toile de Rembrandt. Rien de plus'alambiqué et de plus faux que ce comique d'antithèse, que cette contre-partie de la beauté morale toujours montrée dans la laideur matérielle, que cette opposition factice et toujours faite homme des éléments contraires de notre nature. (Test en grand le procédé des macaronées.

Tout cela, d'ailleurs, n'est pas aussi neuf qu'on le voudrait

faire croire, et de pareilles peintures n'ont pas été le moins du monde étrangères à L'antiquité. On a encore un petit drame grotesque d'Euripide, et il me semble qu'en fait de fantaisie, les nuages parlants et les grenouilles railleuses d'Aristophane ne laissent pas plus à désirer que les matamores poltrons ou les parasites borgnes et ventrus de la scène latine. L'histoire est donc là pour démentir ces assertions pompeuses et frivoles. Voici même Pline qui vous renvoie à cet artiste grec, à ce peintre de chijjonniers (1), dont les ouvrages étaient d'un prix exorbitant. Par le temps qui court, ce dernier détail ne gêne rien, et il absoudra quelque peu, je l'espère, aux yeux des modernes grotesques la prétendue pruderie des anciens. Rien n'est moins vrai, au surplus, que de faire coïncider l'intervention de l'élément grotesque dans l'art avec le christianisme; l'art chrétien, au contraire, garda cela des païens comme un élément d'opposition contre son propre idéalisme, comme une protestation persistante de la chair contre l'esprit. Les 6gurines bizarres qui grimacent sous les porches des églises, la fête de l'âne, la danse macabre, toutes les

folles et cyniques gausseries du moyen âge ne sont pas autre chose.

Appliquée non plus au drame lui-même, c'est-à-dire à l'invention des personnages, mais au détail du style, au procédé, m faire de l'écrivain, je ne saurais croire que cette doctrine de M. Victor Hugo soit meilleure. Elle a produit des effets déplorables. On a eu l'orgie des mots après l'orgie des idées, et le mot, une fois maître, a voulu tenir le sceptre. Voilà comment l'idée a été oubliée pour l'expression, qui bientôt l'a surchargée et écrasée. Dans cet envirement de la forme, dans ce magnétisme fascinateur du langage, l'art d'écrire est devenu un art d'atelier. On a écrit comme on peint, avec la couleur. Beaucoup de verve sans doute et de talent a été dépensé dans ces arabesques multipliées de la métaphore, dans ces bigarrures diaprées

(1) C'est ainsi que traduit Wieland, et il traduit bien. Voyez, dans ses *Mélanges*, le court et judicieux morceau sur la peinture grotesque chez les Grecs,

de la période, dans cette prodigalité d'images enluminées, dans cette complication toute byzantine de ciselures. Toutefois un sensualisme si raffiné du style peut-il, je le demande, être accepté comme méthode? M. Victor Hugo, par la fougue de sa pensée, brise souvent ses liens; mais la ressource du génie n'est pas celle de tout le monde. Aussi, à côté de cette muse qui sait, à l'occasion, rejeter sa lourde tunique pour prendre son essor dans le bleu de l'espace, la muse moins robuste des imitateurs s'est trouvée comme empêchée sous ce surcroît de pierreries et de bandelettes.

De tous les jeunes écrivains sur lesquels le joug de ces idées systématiques a laissé sa fatale empreinte, M. Théophile Gautier était peut-être celui qui avait les dons les plus heureux. Ce qui a égaré M. Gautier, c'a été à la fois la passion de l'indépendance et le manque d'indépendance : je ne joue pas sur les mots. L'auteur des Grotesques a reçu sans contrôle, a accepté sans restriction les préceptes de la préface de Cromw'ell; puis, la voie du maître une fois adoptée, il a pris sa revanche et s'est permis (dans ce sens) les plus fantasques équipées. C'était se venger par toutes sortes de licences envers le public de la dictature subie. Quelqu'un appelait cela assez joliment une orgie dans une prison. Il y a, je veux le dire tout de suite, peu de plumes plus spirituelles et plus éveillées que celle de M. Théophile Gautier. Avec lui, il faut s'attendre à mille témérités et à mille boutades, aux plus cyclopéennes énormités comme aux mignardises les plus raffinées. Ne diriez-vous pas les bergères attirées de Boucher, assises avec leur minois rose et leur nez retroussé au beau milieu du monstrueux festin de Balthazar peint par la brosse titanesque de Martinn? Mais prenez garde, voilà les phrases de l'auteur de Foriunio qui défilent avec leurs bannières bariolées, comme celles d'un clan écossais ou d'une procession espagnole. C'est un vrai carnaval de Venise : il y a des empereurs chamarrés de pourpre et des lazzaroni déguenillés, plus fiers encore que les empereurs. Surtout, si vous portez par hasard cette perruque de Louis XIV qu'on avait au-

trefois le mauvais goût d'appeler le bon goût, fuyez vite, ou vous serez berné. C'est pour cela qu'accourt à vous ce polichinelle couvert de diamants et d'émeraudes, suivi d'un arlequin damasquiné de toutes les pierreries des Mille et Une Nuits. Ils vont vous enfariner de sable d'or ou vous donner des nasardes avec

une batte de nacre incrustée. Je me risquerai en simple observateur dans la mêlée, sauf à recevoir quelque bon horion ou même à déridier tout bonnement, comme un classique en culotte courte et à queue poudrée, le spirituel capitaine de la littérature grotesque et les jeunes matamores de l'art pour l'art qui marchent à sa suite en jouant de la rapière contre le bon sens et contre la langue dans certains recoins du feuilleton et des petites revues.

Le grotesque est un élément indispensable, c'est la moitié de l'art; voilà le plus clair de l'esthétique de M. Gautier. Par malheur, cette grande part faite à un élément si secondaire procède bien moins encore d'une théorie outrée ou fausse que de cette prédilection pour les splendeurs de la réalité matérielle comme pour les nudités de la laideur physique, qui tenait déjà tant de place chez M. Victor Hugo, mais qui ici a pénétré, envahi, ou plutôt recouvert le talent tout entier. Il y a là, qui le nierait? un vif et fougueux sentiment de certaines beautés, surtout de la beauté sensuelle. Quand il s'agit, par exemple, de peindre les grains d'une peau délicate que trahit l'échancrure de la robe, cette plume insiste voluptueusement et se joue sur les contours avec toute sorte de gentillesse. Personne peut-être n'a su prodiguer à ce degré le luxe des variantes pittoresques, pour décrire des tresses de cheveux enroulés, une prunelle noyée et éperdue, les chairs mates d'une épaule découverte, la danse penchée d'une bayadère demi-nue, toutes les pompes orientales des mosquées ou des pagodes, toutes les clochettes ciselées d'un belvédère chinois, tous les mille bras entrelacés d'une idole indienne. Quelquefois ce sont des phrases d'un travail merveilleux, des périodes ouvrees comme une ogive, des métaphores à jour comme une flèche de cathédrale, partout des délicatesses

de style infinies, ou, pour parler encore avec le poète des Fantômes :

Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles.

Je crois retrouver ce vent tissé, *ventum textilem*, dont parle quelque part un ancien (1). Le vocabulaire est pour M. Gautier un véritable sérail où il commande en maître. Par malheur, cet amour aveugle et véhément de la forme fait rejeter l'idée sur le second plan; le sentiment n'est plus qu'un vassal de cette langue opulente et expressive qui s'enivre d'elle-même et se contemple comme Narcisse, C'est ainsi que peu à peu l'homme disparaît absolument sous l'artiste.

L'alliance mystérieuse de l'esprit et du corps chez l'homme a littérairement son analogue dans les rapports de la pensée et du langage. Chez M. Gautier, c'est le langage qui a le pas : il est vrai qu'ici ce tyran plein de magnificence ne se sert que de liens d'or et de chaînes éclatantes. Cette domination de l'image, cette suprématie de l'expression, ont bien leur inconvénient sensible quand il s'agit de la beauté; mais du moins la beauté donne à ces peintures je ne sais quel reflet idéal qui fait illusion. Dans les sujets grotesques, il n'y a plus ce correctif, et le défaut alors apparaît avec toute sa saillie. Est-il en effet question de magots, de guivres, de gargouilles ou de djinns, de quelque nain hideux accroupi dans un angle humide, de quelque bossu à la grimace informe, M. Gautier se montre reproducteur si complaisant et si exact, qu'on est tenté de trouver trop de ressemblance entre le portrait et le modèle. C'est l'extrême excès de la couleur locale. Non pas que je veuille contester le moins du monde à l'auteur de *Fortunio* le tour comique, ou plutôt ce qu'il appellerait lui-même, avec son style sans gêne, l'humeur hilariante et jubilatoire. M.

Gautier a quelquefois des pages tout à fait récréatives et gaillardes. Personne n'établit mieux sur ses jambes un capitaine Fracasse, avec ses airs éventés, son

(1) Publius Syrus, clans Pétrone.

LE GROTESQUE EN LITTÉRATURE. 3â7

espadon colossal et ses moustaches extravagantes; personne ne retrace plus au vif quelque pauvre diable de poète juché (ièrernent dans une mansarde et faisant de sa bouteille un chandelier, de sa rapière une broche, de son drap une nappe. Ce sont là des goguettes de style que je n'aurai pas la prudence de blâmer : je ne suis pas du tout de l'avis de Boileau sur le sac de Scapin. Seulement c'est le goût (vieillard stupide comme dans Hernani !) que M. Gautier a mis à la place du père Géronte et qu'il fustige d'importance. La question est de savoir si le bonhomme, se doutant du tour, finira par se fâcher. Sans doute, si ces joyeusetés ne prétendaient pas à autre chose qu'à être des charges spirituelles et des caricatures amusantes, il n'y aurait pas le plus petit mot à dire; mais c'est autre chose, c'est l'application d'une théorie, c'est le burlesque mis à côté du sublime, c'est Quasimodo enfin aux pieds de la Esmeralda. Je préfère le comique franc et sans grimace de Sganarelle et de Turcaret; c'est un faible.

Tout à l'heure, les mots de palette et de pinceau revenaient malgré moi sous ma plume : c'est que le style de l'écrivain chez M. Gautier a tant d'analogie avec le style des peintres, qu'on ne saurait le caractériser qu'en l'imitant et en accumulant aussi les tons tranchés et voyants. Il faut se décider à écrire avec l'ocre et l'outremer. On dit que la jeunesse de M. Gautier s'est passée dans un atelier : cela m'explique sa manière. Ce n'est pas que le rapin

d'autrefois, pour employer un mot familier et cher à M. Gautier, ne soit devenu un vrai poète; mais, enfin, le poète a gardé de ce temps-là plus d'habitudes et de souvenirs que je n'eusse voulu. Vous le surprenez presque toujours à écrire sur un chevalet. Je conviens qu'il y avait là un rôle à prendre. Après le faux genre descriptif de la poésie impériale, on concevait effectivement un retour vers la franchise du dessin et la vivacité des touches. Dès l'origine, M. Gautier semblait avoir tout ce qu'il fallait pour cette tâche, c'est-à-dire un sentiment profond des éternels spectacles de la nature, et aussi cette mélancolie qu'amène le contraste ironique de la perma-

nence des choses et de la mobilité de nos impressions. La place n'était pas à dédaigner, et, pour la prendre, il suffisait de substituer à la misérable versification des Saint-Lambert et des Esménard quelques-uns de ces accents que Goethe sut dérober à Lucrèce. Le désir de l'innovation, toujours louable en soi, mais un peu exagéré chez M. Gautier, qui se permet tout pour l'atteindre, eût été ainsi satisfait dans une juste mesure. Par malheur, la mesure est précisément ce qui manque au plus grand nombre des écrivains d'à présent.

Horace a raison cette fois : *Pictura poesis*, ce sont ici, de véritables synonymes. Le voisinage de la brosse et de la toile n'a que trop encouragé M. Gautier dans son goût exclusif pour la forme, dans son penchant à l'épicurisme, tranchons le mot, au matérialisme littéraire. Sans doute ce matérialisme est avenant; je lui trouve des grâces ravissantes, des poses du plus bel air; ses héros ont une encolure superbe, des muscles irréprochables, de splendides draperies : rien aussi n'est plus suave que le profil des femmes qu'il évoque; rien n'est plus provoquant que leurs airs

penchés, leur taille fuyante, le duvet qui ombre leur cou sinueux. L'âme seule a été oubliée. C'est pour cela que les personnages des romans de M. Gautier vivent par les sens, et ne vivent jamais par le cœur. Les chatoiements sans fin du style (que l'auteur ne manquerait pas de nommer un style zébré et tigré) peuvent éblouir l'œil un instant; mais on s'aperçoit vite qu'au fond la vie véritable, la vie que donne l'art, n'est pas dans ces singularités, dans ces raffinements tourmentés de la diction. Aux grandes époques, les maîtres se contentent de reproduire, en une langue sobre et forte, les passions ordinaires de notre nature, l'amour dans le sein d'une fille, la foi dans l'âme d'une épouse, le dévouement dans le cœur d'une mère, Ghimène, Pauline, Andromaque. C'est l'immortelle alliance des sentiments vrais et du style simple, laquelle fait les chefs-d'œuvre. A l'heure qu'il est, au contraire, on peut distinguer deux écoles également fausses, l'une qui invente des sentiments et ne se préoccupe plus du style, l'autre qui invente

un style et ne se préoccupe plus des sentiments. Il y a beaucoup plus d'esprit dans la seconde que dans la première; est-ce une raison pour qu'elle dure davantage?

Il faut passer beaucoup de choses aux poètes, et cet aimable démon que Platon leur donne pour confident autorise de leur part bien des libertés; c'est pour cela que les allures excentriques de M. Théophile Gautier choquent moins dans ses vers que dans sa prose. Laissons donc l'hippogriffe qui pour lui a remplacé Pégase se permettre les ruades les plus aventureuses, les zigzags les plus fantasques. Que la muse de la Comédie de la Mort dorme à plaisir sur l'édredon de la rime, ou qu'elle se prélasse dans un palanquin doré en se servant des métaphores comme d'éventails,

on en sourira peut-être, mais sans trop se plaindre; les poètes sont rois, et ils aiment à se permettre toutes les fantaisies impériales. M. Gautier peut avoir le caprice de jeter ses idées en proie à l'insatiable image, comme le Romain précipitait ses esclaves dans les viviers pour servir de pâture aux murènes : je m'amuserai à le contempler, et je dirai seulement qu'il est dommage de perdre à plaisir un talent si vivace. Du reste, certaines strophes vraiment belles et dictées par cette fée ineffable de l'art, qui a quelquefois murmuré à l'oreille de M. Gautier, se détachent çà et là dans la Comédie de la Mort. La facture alors est souple et stricte, le tour heureux, l'image éclatante : on s'oublie à suivre du regard ces méandres capricieux de la poésie; mais bientôt quelque bizarrerie voulue, quelque boutade paradoxale, quelque expression hétéroclite, viennent couper court à la séduction, et vous rappeler du charmant pays des chimères au triste métier d'éplucheur de mots. Le détestable et l'exquis s'entremêlent sans cesse; on ne saurait dire lequel domine, ou plutôt on le devine trop.

Puisque M. Gautier a fait de l'exception son rôle et presque sa carrière, je m'empresserai de convenir que, comme ses qualités, ses défauts aussi me paraissent rares et originaux. Le premier venu ne les attraperait pas. Dans la prose pourtant, ce genre intempérant et excessif semble facile au pastiche. Par

exemple, l'amusante mascarade du feuilleton hebdomadaire de M. Gautier serait certainement possible à d'autres, et qui sait si le public ne s'y méprendrait pas? Voilà l'inconvénient d'avoir une manière, un parti pris, et des habitudes invétérées dans le style. C'est un pli qui ne vous quitte plus et comme une senteur qui vous trahit tout d'abord. Ajoutez qu'une certaine uniformité

se glisse ainsi à la longue, et que la nécessité oblige, pour varier et se rajeunir, d'exagérer encore le procédé dont on est l'esclave. Habitué au gros trait, on perd le tact, et le crayon appuie encore davantage. Il ne faudrait pas cependant exagérer ici un reproche qui s'applique plutôt au style de l'écrivain qu'aux conceptions du romancier. Si délurées, en effet, que puissent paraître aux lecteurs timides les dernières compositions de M. Gautier, nous le féliciterons sincèrement d'être revenu, dans ces derniers temps, à des œuvres d'une morale un peu moins risquée et moins ouvertement païenne. Sans doute, l'auteur de Fortunio aurait bien à faire encore pour voir ses volumes donnés en prix dans les pensionnats de jeunes personnes; mais c'est là un succès auquel il ne vise pas, je pense, et qu'il abandonne très-volontiers aux lauréats de l'Académie. Si, comme on l'a dit, le romantisme a eu sa Constituante et sa Convention, on peut ajouter qu'il a eu aussi son Directoire. Les Jeune-France et Mademoiselle de Maupin, qui furent le début, assez scandaleux, de M. Théophile Gautier, marquent la nuance la plus crue de ce retour heureusement momentané au genre déchu des Laclos et des Crébillon. Je doute même que l'auteur des Liaisons, dont la plume ne passe cependant pas pour prude, eût risqué une donnée aussi repoussante que celle de Mademoiselle de Maupin. Tout ce qu'on a le droit d'en dire, c'est que le livre eût pu sans inconvénient être dédié à la mémoire de Saplio, avec le mot trop connu d'Horace. Dans ses romans postérieurs, M. Théophile Gautier n'a pas eu une aisance plus pimpante et une verve plus drolatique, il n'a pas trouvé plus de montant et de couleur, il n'a pas jeté au vent plus d'humour et déployé un plus fabuleux mauvais goût; mais au moins sa muse

à présent se range, et n'est plus tout à fait sœur de celle de ces libertins de Louis XIII, qu'il vient, en jovial complice, proposer

aujourd'hui à notre sympathique admiration. Dans *Fortunio* et dans une *Larme du Diable* se rencontrent quelques pages heureuses où l'esprit pétille, où le poète l'emporte sur le peintre, et où la rêverie ne disparaît plus au même degré sous un surcroît d'enluminures. Malheureusement l'ensemble encore est sacrifié au luxe et à la profusion des détails. Chaque idée de M. Gautier ressemble à ce qu'on appelait une lance dans les armées du xvie siècle; c'était un simple chevalier suivi de nombreux varlets caparaçonnés qui portaient chacun leur part de l'armure du maître. Cela faisait bel effet aux revues, et n'était qu'une gêne dans la mêlée. Le lecteur aussi s'enchevêtre dans cette synonymie d'images, dans ces groupes sans fin de métaphores. Ajoutez que l'œil, ébloui par ce scintillement de facettes, par toutes ces broderies historiées, cherche en vain à se reposer sur des sentiments vrais, sur quelque émotion venue du cœur. Malheureusement les personnages du poète sont des personnages d'atelier; la Nyssia de son *Roi Candaule* n'est pas plus une femme que la *Musidora* de son *Fortunio* : ce sont les créations chimériques et flottantes d'un rêve d'opium.

Rien d'humain ne battait sous son épaisse armure,

a écrit Lamartine de Napoléon. On en pourrait dire autant de presque toutes les héroïnes de M. Gautier; Y épaisse armure ici, c'est le corps voluptueusement décrit qu'il leur prête, ce sont les riches draperies dont il les couvre; l'Ame est comme noyée sous la chair. À un endroit de ses *Lettres parisiennes*, JVJnu; de Girardin parle de ces mouchoirs si jolis, qu'au moment de pleurer, on se console en les regardant; il en est de même des femmes de M. Gautier : je m'oublie à considérer combien elles sont belles, et leur taille m'empêche de penser à leur cœur. Aussi trouvé-je que

la fantaisie descriptive de M- Gautier est bien plus à Taise et bien mieux appropriée à son vrai cadre dans les récits de voyage, où son imagination est un peu contenue

par ses souvenirs. L'excursion en Espagne qu'il a racontée sous le titre baroque de *Tra los Montes* peut être citée- comme exemple de ce genre cavalier et aimable. L'abus des couleurs tranchées y est sans doute très-sensible, mais ici au moins il sert quelque peu à l'exactitude pittoresque du paysage. Si l'insurmontable goût de M. Gautier pour les trivialités brutales et les plus impossibles chimères arrête encore souvent et choque les timorés, tant de vie et de bonne humeur court à travers ces pages fringantes, qu'on est vite désarmé. Il y a dans tout ce style une certaine saveur de Panurge, et Panurge (*La Bruyère* en convient) a toujours eu le don de dérider même les dégoûtés et les délicats. Ce filon de Rabelais, qu'on retrouve çà et là chez M. Gautier, est un don heureux et rare.

L'imagination du romancier et du touriste peut tout se permettre; mais il semble que l'histoire littéraire et la critique voudraient au moins quelque exactitude et quelque vérité de couleur. Vous vousdoutez trop que lepoëtealaissé dédaigneusement ces babioles aux pauvres diables d'érudits. Au surplus, nous ne le chicanerons pas de ce côté (1). Si cette simple remarque,

(1) Outre l'étendue de la besogne, il y aurait quelque pédanterie à relever exactement toutes les légèretés, toutes les étourderies de l'auteur des *Grotesques*. M. Sainte-Beuve n'a pu s'empêcher déjà de noter les plus fortes, et on doit renvoyer à ses judicieuses remarques. J'ajouterai, entre cent, deux ou trois objections aux siennes. Il faut bien donner une idée du procédé par trop espiègle de M. Gautier. Dès les premières pages, il est ques-

tion de Donat, le grammairien du moyen âge si souvent cité; M. Gautier l'appelle toujours Donnait. Plus loin, je lis que le Pédant joué de Cyrano a été la première comédie écrite en prose. Et les joyeuses farces de Larivey! Mais ceci n'est rien. M. Gautier va jusqu'à écrire, à un endroit, qu'il n'y avait « rien d'abondant, d'ample, de flottant, » dans le style de Balzac; il ajoute même en termes plus formels: « Le vêtement de l'idée est trop court pour elle, et il le faut tirer à deux mains pour l'amener jusqu'aux pieds. » (Tome II, page 165.) Un pareil jugement critique confond : c'est le contraire précisément qu'il fallait dire. L'idée de Balzac disparaît toujours sous les plis sans tin de la phrase; ce n'est pas un écrivain sec, chiche et compassé, comme vous l'avancez à tout hasard, mais bien un rhéteur peu amusant, sous lequel la langue française (quelqu'un l'a dit spirituelle-

que la fantaisie serait mieux placée dans un roman que clans une notice, est mise hors de litige, la critique se tiendra pour satisfaite. On me permettra d'être très-court sur les deux volumes des Grotesques; j'en ai déjà trop dit en caractérisant le genre lui-même.

C'est à l'époque dite de Louis XIII que se rapportent la plupart des portraits ou plutôt des spirituelles charges recueillies aujourd'hui par M. Gautier. Comme M. Gautier affecte d'admirer beaucoup notre littérature contemporaine, et comme il trouve certains rapports entre la poésie d'à présent et la vieille poésie des Cyrano et des Saint-Amant, sa bienveillance n'hésite pas à se déclarer ouvertement, et il amnistie de tout son cœur les précurseurs oubliés. Hélas ! cette fraternité et ces analogies sont trop vraies, plus vraies que ne se l'imagine M. Gautier lui-même. Sans y mettre de malveillance ou de malice, on pourrait pousser le pa-

rallèle fort loin : ainsi la tragicomédie était absolument le drame romantique mêlé de grotesque et de sublime (1), et, pour passer aux noms propres, Varillas n'avait pas moins de fécondité que M. Capefigue, l'évêque Camus n'était pas un romancier moins édifiant que M. Veuillot. Je compte précisément autant de volumes dans la délie

ment) a doublé sa rhétorique. On peut voir, dans les Dissertations de Balzac, la xixe, sur le style burlesque, où les écrivains de ce genre sont impertinemment comparés aux « grimaciers des carrefours. » M. Gautier n'a certainement jamais lu un seul mot de cet auteur, puisqu'il en parle comme on Ta vu; mais il y avait du pressentiment dans sa rancune. — Je borne là mon erratum de pédant; on peut juger du ton, et cela suffit.

(1) Scudery, il est piquant de le remarquer, dit en propres termes dans ses Observations sur le Cid : « La tragi-comédie, qui n'a presque pas été connue de l'antiquité, est un composé de la tragédie et de la comédie. » Voilà bien l'alliance du grotesque et du sublime que proclamait, il y a dixhuit ans déjà, la préface de Cromwell. Ainsi Scudery définissait la tragicomédie dans les mêmes termes précisément que Técolle romantique définit le drame. Cela nous replace tout juste avant le Cid, au temps des grandes aventures sans vraisemblance et des imbroglios sans caractères. On a pu montrer plus de génie aujourd'hui; mais a-t-on plus de bon sens?

33i ÉTUDES LITTÉRAIRES.

qu'il y en a dans le Juif Errant. L'opinion même de donner le pas à Scarron sur Boileau n'est pas si neuve qu'on voudrait le faire croire (1). Il serait puéril de prolonger ces rapprochements

et de les préciser dans leurs nuances. On aurait trop à faire. Mais qu'il me soit permis} à la rencontre, de tirer quelques lumières de deux livres tout à fait oubliés, et d'un auteur qu'on ne cite jamais, et que n'a probablement pas lu M. Gautier : je veux parler de Gombauld, ce vieux poète qui vécut près de cent ans, et qui, presque contemporain de la pléiade, s'attarda très-avant dans le siècle de Louis XIV. C'était un écrivain assez agréable, mais trop infecté des fadeurs de l'hôtel Rambouillet : comme Boileau l'a maltraité, Gombauld se trouve tout recommandé à l'historien des Grotesques. Profitons de l'autorité.

Je furetais donc l'autre jour dans les Épigrammes et dans les Lettres de Gombauld; le moindre rayon sur le passé fait revivre aussitôt des milliers d'atomes. Ce monde littéraire de Louis XIII, tel que le judicieux Gombauld l'a peint, offre vraiment mille similitudes singulières avec ce qui se passe sous nos

(1) Charles Perrault, dans son Parallèle des Anciens et des Modernes (1692, in-12, t. III, p. 297), s'exprime sur le genre grotesque de façon presque à satisfaire M. Gautier; le passage s'approprie si directement à notre sujet, qu'il faut le citer. Le voici : « Dans l'ancien burlesque, le ridicule est en dehors et le sérieux en dedans; dans le nouveau, qui est un burlesque retourné, le ridicule est en dedans et le sérieux en dehors Je veux vous donner une comparaison là-dessus. Le burlesque du Virgile travesti est une princesse sous les habits d'une villageoise, et le burlesque du Lutrin est une villageoise sous les habits d'une princesse; et comme une princesse est plus aimable avec un bavolet qu'une villageoise avec une couronne, de même les choses graves et sérieuses, cachées sous des expressions communes et enjouées, donnent plus de plaisir que n'en donnent les choses triviales et

populaires sous des expressions pompeuses et brillâmes. » — Je demanderai de ne pas souscrire à la spécieuse meiaphore de Per-rault ; mais M. Gautier conviendra qu'on éiait assez hardi en plein siècle de Louis XIV. On y prêterait déjà Scarron à Boileau; rien n'est plus suranné que certains paradoxes et plus neuf que certaines vérités: c'est que le paradoxe vieillit et que la vérité n'a pas d'âge.

yeux. Et d'abord c'était la même abondance confuse d'auteurs sans vocation :

Chacun s'en veut mêler, et pour moi je m'étonne De voir tant d'écrivains et si peu de lecteurs (1),

Il y avait aussi des excentriques, auxquels il fallait bien à la longue s'habituer. « Nous sommes continuellement exposés aux vaines illusions et aux raisons extravagantes de certains esprits fertiles en chimères, que la seule coutume nous rend supportables, et nous imitons en cela ces peuples qui demeurent auprès des cataractes du Nil et qui deviennent insensibles au bruit dont les étrangers seraient étourdis en un moment (2). » Voilà bien l'effet assourdissant que produit, à la première audition, notre bruyante littérature. Ailleurs Gombauld est plus vif encore et touche à la crudité :

Il n'est que de vivre à la mode.

Je vous en dirai la méthode :

Soyez toujours bien habillé, Mais soyez toujours débraillé.

Courbez-vous et portez l'image < D'un infâme libertinage.

Faites gloire d'être ignorant, Ne parlez jamais qu'en jurant.

Que votre brutale arrogance Choque partout la complaisance;
En méprisant jusqu'à l'honneur, Faites le maraud en seigneur
(3).

La recette est excellente. Cette peinture des libertins de Louis
XIII ne s'applique-t-elle pas merveilleusement à la muse à la fois
bien habillée et débraillée d'aujourd'hui, à tous ces dévergondages insolents de la plume, à toute cette littérature industrielle

(1) Èpigr., I. h, ép. 34.

(2) Lettres, Paris, 1647, in-8, p. 34.

(3) Epigr., I. i, ép. 26.

336 ÉTDES LITTÉRAIRES.

qui cache ses allures de sacripant sous l'aristocratie des dehors? Hélas! tout déjà avait été inventé dans ce temps-là, et le lecteur dès lors commençait son rôle de dupe. On le faisait même, tout comme en 1844, croire à des réimpressions imaginaires. Lisez plutôt ce dialogue piquant que je rencontre dans le *Carpenteriana* (1) :

M. DE FRÉDEVILLE.

Pour en faire six éditions consécutives, il n'y a qu'à changer le premier feuillet.

LE LIBRAIRE

Ah! ah! monsieur, vous savez tous nos secrets.

M. DE FRÉDEVILLE.

Oui, je sais tous les secrets dont les auteurs se servent pour établir leur réputation. J'ai bu autrefois à l'auberge avec un auteur qui avait été grand ami de Théophile, et qui m'a appris bien d'autres tours.

En somme, on le voit, c'est une époque d'anarchie et de corruption, où le goût était aussi aventureux que les événements. Il fallait bien à la fin que le calme rentrât dans les intelligences troublées comme dans la société turbulente. Richelieu, Descartes, Boileau, se correspondent à merveille : leur tâche, il est vrai, est constituante et non révolutionnaire; mais cette gloire ne vaut-elle pas l'autre? Avec eux, la politique émeutière de la Ligue, le scepticisme ivre du xvie siècle, l'art aussi irrégulier qu'impuisant des successeurs rebelles de Malherbe (2), s'ordonnent ou disparaissent; et c'est ainsi que se trouva préparée cette magnifique unité du règne de Louis XIV, qui offrit au

(1) Page 93.

(2) Je ne me sens pas disposé à défendre contre l'auteur des Grotesques les façons rogues et acariâtres de Malherbe, qui fut cependant un vrai poète; mais je suis heureux de pouvoir renvoyer M. Gautier à l'opinion de ce même Théophile, si surfait par lui, et qui a dit plus équitablement : « Malherbe, qui nous a appris le français, et dans les écrits duquel je lis avec admiration l'immortalité de sa vie. » On se doute bien que M. Gautier a omis cette phrase.

monde le plus majestueux spectacle. Les irrévérentes ironies de M. Gautier contre Despréaux peuvent être spirituelles; elles ne changeront rien aux choses. C'est là de l'histoire.

Un délicieux et paradoxal morceau de Charles Nodier sur Cyrano (1) (que M. Gautier ne paraît pas avoir connu, mais que nous n'avons pas oublié), quelques judicieuses et fines notices de M. Gérusez et de M. Bazin, plusieurs articles très-brillants et étudiés de M. Philarète Chasles, nous avaient mis en goût de cette période Louis XIII, sur laquelle l'auteur des Grotesques revient aujourd'hui avec toute sorte de brusqueries inattendues et divertissantes. On n'a pas besoin, il est vrai, de se faire cercler les côtes à force de rire, comme l'auteur le propose; mais l'hilarité, je n'en disconviens pas, est franchement provoquée à plus d'un endroit. M. Gautier, par exemple, est impayable quand il montre le poète crotté dont les semelles usées pétrissent la boue à cru, quand il peint le pédant avec sa soutane moirée de graisse et ses grègues faites d'une thèse de Sorbonne. Scudery sur les échasses de son style, Yancillaire Colletet aux genoux de sa Claudine, Chapelain avec ses rimes criardes, Saint-Amant charbonnant les cabarets de vers admirables, le rodomont Cyrano dans ses duels avec la raison, frétille et chatouillent sous le pinceau du plaisant critique. M. Gautier excelle dans ce genre à demi bouffon, et sa verve est si gaie qu'on lui pardonne de descendre à chaque instant sur le pré pour donner des taillades aux idées reçues. J'aurais bien eu envie de taquiner un peu l'historien si approprié des Grotesques sur cette admiration sans bornes pour Viau, que ses citations ne justifient guère; mais, que voulez-vous? on lit dans la notice de ce poète mal famé ces propres mots : « Tout le mal que l'on disait de Théophile me semblait adressé à Théophile Gautier. » Que dire à cela, sinon qu'on pense infiniment plus de bien de M. Gautier que de son homonyme d'il y a deux siècles? Dans son enthousiasme, l'auteur des Grotesques va jus-

(1) Revue de Paris, 1831, t. XXIX.

II

qu'à faire de la Corinne de Théophile une sœur d'Elvire. Si c'est un compliment adressé à M. de Lamartine, je doute qu'il charme l'illustre poète.

Au fond, et malgré ses étalages d'assurance, M. Gautier n'a qu'une foi très-factice dans l'école excentrique à laquelle il semble avoir voué jusqu'ici un esprit et un talent faits pour de meilleures causes. À un endroit même, il lui échappe de dire : « Hélas ! quel est celui de nous qui peut se flatter qu'une bouche prononce son nom dans cent ans d'ici, ne fût-ce que pour s'en moquer ? Les plus grands génies de maintenant n'oseraient l'espérer. » Un pareil aveu trahit le découragement. Est-ce que Boileau, par hasard, aurait raison contre Théophile ? Mais je n'hésite pas à dire que M. Gautier calomnie beaucoup la littérature contemporaine et se calomnie peut-être un peu lui-même en désespérant à ce degré de l'avenir. Vous plaignez le sort des écrivains de Louis XIII, vous regrettez la venue d'un régulateur aussi sévère que Despréaux ; pourquoi alors faire comme ces vaincus et les reproduire ? Des moyens semblables amènent en général une fin pareille. C'est la loi de l'histoire.

Soyez sûr qu'on goûte votre talent, qu'on apprécie votre plume effilée et savante. Vous êtes même aimé de plusieurs... comme l'enfant prodigue ; mais pourquoi ne pas croire à vous-même et ne pas vous prendre au sérieux ? Pourquoi vous complaire toujours à des pochades, quand vous pourriez faire des tableaux ? Jusqu'à présent, l'imagination a tenu chez vous le dé en souveraine, et a fait de la raison son esclave. Tout votre secret, ou plutôt toute votre erreur, c'est de faire passer toujours le mot qui peint avant

le mot qui fait sentir. Est-ce là, je le demande, le procédé des grands écrivains? La forme ne peut pas être indépendante du sentiment; le sentiment, au contraire, dès qu'il est grand, emporte avec lui son expression, et est, pour ainsi parler, sa forme à lui-même. Tel humble mot du cœur, telle situation simple et immortelle, Werther contemplant Charlotte, Virginie serrant la main de Paul, valent mieux, selon nous, que tout le glossaire métaphorique de l'école pit-

toresque. Qu'on y songe, ni l'inspiration ni le style n'ont manqué à notre temps; ce qui a fait défaut, c'est tout simplement le bon sens et le naturel, lesquels ne font pas les grandes littératures, mais seuls peuvent les consacrer. M. Gautier est jeune; peut-être est-il encore temps pour lui de se soustraire aux enchantements de la sirène. Son talent original et plein de sève se régénérerait par des doctrines plus saines, par une pratique assidue et sérieuse. Dès lors, nous le croyons, une place brillante lui serait réservée dans la littérature d'aujourd'hui. Nous espérons que M. Gautier verra là de notre part un vœu plutôt encore qu'un conseil; il nous répugnerait trop de penser que dans cette histoire rétrospective des grotesques oubliés le fantasque écrivain n'aurait réussi qu'à être un prophète.

MADAME D'ARNIM

Aux grandes époques littéraires, on se contente de traduire dans l'art les sentiments naturels du cœur, les épreuves ordinaires de la vie. Toute œuvre d'imagination est simplement un tableau, où chacun retrouve des airs de famille, un miroir dans lequel le pre-

mier venu reconnaît ses propres traits ou les traits de soi) voisin. Plus tard il n'en est pas ainsi : on arrive au raffinement, on croit n'avoir point assez des vulgaires émotions di cœur. Viennent alors les combinaisons étranges, les situations singulières : et ne faut-il pas, en effet, quelque chose de mieux, quelque chose de plus rare que ces communes affections de mère, d'amante et de fille? On fait donc appel aux ressources des civilisations avancées, on crée des sentiments. Telle est

(1) Voir *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1843.

GOETHE ET MADAME d'ÂRNIM. 341

trop souvent la poésie des seconds âges littéraires, tranchons le mot, la poésie des décadences. Pourquoi cependant ne pas oser le dire? il n'y a de vrai que les lieux communs, parce que le fonds des passions humaines est éternellement le même. Que vous rajeunissiez tout cela par l'expression et les nuances, que vous jetiez à pleines mains sur cette matière première les fleurs toujours nouvelles, les richesses à jamais inépuisables de l'imagination inventive, rien de mieux. Libre à* vous de changer, dans des combinaisons sans fin, les nombres de la poésie; mais est-il besoin, est-il permis d'inventer de nouveaux chiffres?

Sans doute, de tous les sentiments humains, l'amour est, à beaucoup près, celui qui admet les plus bizarres faiblesses. Et cependant, je le demande, quand Werther sent frissonner dans sa main la main de Charlotte, quand M. de Nemours recueille l'aveu tremblant de madame de Clèves, quand Rousseau demande aux allées de La Chevrette l'empreinte des pas de madame d'Houdetot, quand le premier rayon du matin ne luit pas encore sur les fronts enlacés de Roméo et de Juliette, croyez-vous que le senti-

ment qui agite ces cœurs divers soit tout-à-fait différent, croyez-vous que leur passion soit moins grande parce qu'elle se rencontre dans une émotion à peu près pareille? Pour ma part, je n'hésiterais pas à le nier. Toute esthétique est mauvaise qui prend l'extraordinaire pour le sublime. L'idée de beau, au contraire, implique celle de degré, d'hierarchie : or, le commun est tout-à-fait sur la même ligne que l'idéal; seulement des degrés infinis les séparent, qu'il appartient à la beauté de gravir en se transfigurant, en devenant plus resplendissante à mesure qu'elle s'élève davantage. Aussi, peindre des sentiments naturels, vulgaires si l'on veut, c'est s'adresser à tout le monde ; peindre des sentiments exceptionnels, c'est ne s'adresser qu'à quelques-uns, qu'à certains cœurs égarés, curieux, maladifs. Ce dernier but n'est pas, ne peut pas être celui de l'art véritable. Par là, en effet, dans l'ordre des idées, on arrive forcément au factice, à la convention; dans l'ordre du style , on est induit au caprice , à la manière.

3têÉ ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Ce que je dis là me semble élémentaire. Encore une fois, j'accorderai que, plus que toute autre passion, l'amour a ses inconséquences, ses mystères : certes, ce n'est pas moi qui lui retirerai le classique bandeau. Tout ce que je veux maintenir, c'est que là même l'exception demeure et doit demeurer une exception. Si Mlle de Lespinasse n'en mourait pas de douleur, pourrions-nous comprendre sa double, sa brûlante, sa fatale attache pour deux amants à la fois? Si ce n'était pas l'indiscrétion d'un étranger qui eût trahi ce mystère , qui eût livré à la publicité cette secrète correspondance, ces- cris solitaires d'une âme blessée, pardonnons-nous à ce grand cœur son égarement, une passion à ce de-

gré insolite, à ce degré invraisemblable, quoique pourtant elle soit vraie? Mlle de Lespinasse publiant elle-même sa correspondance amoureuse avec M. de Guibert eût paru à la fois odieuse et ridicule. D'où vient, au contraire, que Mme d'Arnim faisant, de sa propre inspiration, imprimer ses lettres à Goethe, c'est-à-dire les témoignages d'une liaison également exceptionnelle et bizarre, excite la curiosité au lieu d'inspirer le dégoût? C'est que, chez Mlle de Lespinasse, la passion était dans le cœur, et devait, par cela même, y rester enfouie, tandis qu'à Mme d'Arnim il était plutôt permis d'afficher sans scrupule une passion de l'esprit, si extraordinaire qu'elle fût.

En France, assurément, une fille de seize ans écrivant la première des lettres d'amour à un homme de soixante, et se reprenant, vingt années après, pour ce même vieillard quadragénaire, d'une affection tout aussi exaltée, tout aussi fébrile que le premier jour, nous trouverait incrédules, nous paraîtrait un phénomène monstrueux. Avec le tour rêveur et presque mystique de l'imagination allemande, cela se comprend mieux, surtout si on pense que le héros de ce drame purement platonique et sentimental est, au-delà du Rhin, le roi de toute poésie : c'est nommer Goethe. Rien assurément ne serait moins piquant qu'une pareille correspondance, si elle n'avait pas été réellement écrite, si elle n'était qu'une fantaisie de l'imagina-

tion, enfantée après coup dans des vues de vanité littéraire. La réelle existence de ces singulières relations, la sincérité de cet entraînement extatique, l'homme avec ses infirmités disparaissant sous le poète et se transfigurant dans la gloire, aux yeux d'une enfant qui en fait son bien-aimé, son idéal, son dieu, il y a dans tout cela, au contraire, un attrait particulier pour le lecteur curieux

d'étudier le cœur humain dans ses attachements les plus incompréhensibles ou (pourquoi ne pas dire le mot?) dans ses maladies les plus étranges. Y aurait-il, par hasard, une intention caustique dans le double sens que notre langue donne au mot affection, et la médecine ici aurait-elle voulu faire une épigramme contre la morale?

Ce n'est pas la première fois, au surplus, que le public est initié aux étonnantes amours de Goethe. Que Frédérique meure de chagrin, c'est là un dénouement qui me touche, parce qu'il n'est pas commun ; que Lili se console ailleurs, c'est là une fin si ordinaire, qu'elle ne provoque même pas le sourire ; de pareils épisodes n'ont point droit de surprendre dans la biographie de celui qui fut à la fois (cela ne s'exclut pas) le plus grand poète et le plus parfait égoïste de son siècle. Mais il est deux femmes qui ont joué, dans la vie de Goethe, un rôle sinon aussi intime, au moins plus frappant. On se rappelle la liaison subite, profonde, illuminée par tous les éclairs de la passion, qui s'établit entre le jeune Wolfgang et Mme de Stolberg, qu'il n'avait jamais vue, qu'il ne vit jamais, et à qui il envoyait pourtant le journal assidu de sa vie, le secret de ses plus mystérieuses émotions; on se rappelle le silence de quarante années qui suivit ces premiers rapports, et la lettre éloquente que la comtesse adressa à Goethe comme un avertissement suprême, comme le dernier gage d'une affection que l'âge avait interrompue sans l'éteindre. Cette situation de cœur rappelle quelque peu celle de Mine d'Arnim. Seulement, avec Mme de Stolberg, c'est Goethe jeune, prodiguant au dehors sa poésie, enflammé, ivre d'amour, et répandant devant l'autel d'une divinité inconnue cet encens dont la fumée déborde en lui et cherche une issue; avec Bet-

tina, au contraire, c'est Goethe vieilli, glorieux, personnel, immobile, drapé, économe de poésie, s'assimilant comme un trésor celle qui s'échappe du cœur de cette jeune fille; en un mot, c'est le dieu sur son piédestal, le dieu impassible, vénérant sa propre majesté et acceptant l'adoration d'autrui, le culte d'une autre âme comme le plus naturel holocauste.

Le recueil des lettres de Bettina et des réponses de Goethe fut publié par Mme d'Arnim elle-même, deux ans après la mort du grand poète, en 1835. Ce livre, qui s'appelait modestement Correspondance de Goethe avec une enfant, fit en Allemagne une sensation profonde, et obtint un succès que les années n'ont pas diminué. Qui s'en étonnerait? L'ouvrage de Mme d'Arnim rappelait une époque si glorieuse pour la littérature de son pays, il louchait à une mémoire si chère et si illustre, il correspondait si bien aussi à cette poésie rêveuse, à ce naturalisme exalté, à ce goût des pensées errantes et des vagues harmonies dans lesquelles se berce volontiers l'imagination germanique! L'expérience a prouvé que quelque chose manque à toute œuvre d'art qui, après avoir conquis la gloire à l'étranger, n'a pas été accueillie à la fin et consacrée par le public français. C'est là le dernier baptême, le sceau définitif. L'épreuve sera-t-elle favorable à Bettina? Il serait difficile de répondre, ou plutôt on peut répondre à la fois oui et non. Oui, si l'on s'attache à ce qu'il y a dans ces pages désordonnées de souffle puissant, de poésie féconde, d'aspirations et d'élans passionnés, de couleur, d'inépuisables images; non, si l'on considère ce chaos d'amplifications sans suite, ce jargon d'une métaphysique creuse, cette puérile exagération des facultés lyriques, cette fièvre chaude de la pensée et de la phrase, cette poésie surtout, confuse, noyée, indéfinie, et qui semble une mer

sans rivage où les flots se lèvent, retombent, disparaissent à travers une brume éternelle. Mais voyons le livre même.

Mme d'Arnim est, à l'heure qu'il est, une des femmes les plus distinguées de la société de Berlin, et, comme toute personne célèbre, elle a eu des biographes. Aussi ne serons-nous pas in-

discret en disant que Bettina naquit en 1788, à Francfort, d'un banquier italien nommé Brentano. Orpheline dès l'enfance, elle fut élevée dans un couvent catholique. C'est là que commença à se développer, à éclater, ce riche tempérament, plein à la fois d'ardeur et de rêverie, et où la pétulance du sang italien se mêlait à toutes les molles langueurs des complexions allemandes. Un immense et vague besoin d'aimer et de répandre le trop plein de son âme, une sorte de sève exubérante de l'être, une fermentation intérieure d'idées, de sentiments, de désirs, à laquelle une fin était nécessaire, voilà dans quelles conditions se montre d'abord à nous l'âme de Bettina. Les expressions manquent pour expliquer des natures ainsi douées virtuellement, ainsi surchargées d'un enthousiasme sans détermination, d'une poésie sans but, d'un amour sans objet. Bettina a les extases, les défaillances, les soulèvements des mystiques : c'est le cœur brûlant de sainte Thérèse et de la Sophie de Mirabeau, mais d'une sainte Thérèse sans crucifix, d'une Sophie dépouillée de ses sens; et, comme ses transports n'ont à s'assouvir ni dans les chastes embrassements de l'amour céleste, ni dans les baisers de la créature, ce cœur embrasé se rejette sur tout ce qui l'entoure, sur tout ce qui respire, et, séduit par le sphinx du monde vivant, se donne à ce fantôme imaginaire, à ce génie inconnu de la nature dont Spinoza et Jacobi crurent entendre de loin l'éternel monologue.

C'est au couvent que Mlle de Brentano connut la chanoinesse Caroline de Gunderode, dont on a , sous le nom de Tian, un délicieux volume de poésies allemandes. Caroline était la digne compagne de Bettina. Ces pensionnaires -là dépaysent un peu, quand on songe aux nonnes sucrées de Vert-Vert. Ici, chez ces deux enfants (chose étrange!), c'est tout spontanément un mélange de l'illuminisme mystique du moyen âge et des plus extrêmes hardiesses de la moderne poésie. Dans l'intervalle de leurs études, ces petites filles évitaient avec soin de parler des événements de la vie réelle; elles écrivaient des voyages d'imagination, elles lisaient Werther, elles dissertaient sur le suicide,

et Caroline répétait sans cesse : « Beaucoup comprendre et mourir jeune! » Elle tint parole : éprise du célèbre philologue Kreutzer, l'auteur de la Symbolique des Anciens , elle se tua. Souvent Caroline avait parlé à Bettina de ce projet; elle lui montrait sur son sein l'endroit où elle devait se frapper, et Bettina, qui jusque-là n'avait jamais embrassé son amie, couvrait, en pleurant, de baisers cette place chère, où la blessure en effet fut trouvée. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que la nature de Caroline était calme, reposée, patiente, toute contraire aux turbulences de Bettina : c'est que, comme l'explique M^{re} 16 d'Arnim, la jeune chanoinesse barricadait sa timide nature derrière des idées fanfaronnes. J'ajouterai que Tune aima sans doute réellement, avec le désespoir d'une passion trompée, tandis que l'autre, personnifiant plus tard dans Goethe l'idéal qu'elle s'était fait à elle-même, n'adora qu'une idole imaginaire. L'amour de Bettina, c'est celui de Pygmaïon pour sa statue, c'est la passion transformée par l'art.

La chanoinesse Gunderode a sa place marquée dans l'histoire de la poésie allemande; elle tient une grande place aussi dans la première biographie de Mme d'Arnim, et le caractère même de la correspondance de Goethe s'en trouve en bien des points éclairé. J'ai insisté sur cette liaison entre les deux jeunes filles, parce que toute la suite de la vie de Bettina se trouve, à mon sens, expliquée par l'étrangeté de ces débuts.

Caroline perdue, il fallait une amie à Mlle de Brentano. Passant un jour vis-à-vis la maison de la mère de Goethe qu'elle connaissait peu, et chez qui elle n'était jamais venue, l'idée lui vint de franchir le seuil : « Madame la conseillère, dit-elle en entrant, je veux faire votre connaissance; j'ai perdu mon amie la chanoinesse Gunderode, il faut que vous la remplaciez. » — « Essayons, » répondit Mme de Goethe. Je n'invente pas. La conseillère avait soixante-dix-sept ans, Bettina en avait dixhuit. Une intimité si profonde s'établit bientôt entre ces deux femmes, que ce fut un objet d'étonnement pour tout le monde. Bettina avait tout d'abord trouvé le secret du cœur de M^{lle} de

Goethe ; elle ne cessait de lui parler de son fils. Depuis deux ans que Wilhelm Meister lui était tombé entre les mains, elle refusait chaque soir d'aller dans le monde avec ses sœurs, elle se couchait au plus vite, et ses nuits se passaient à dévorer, à relire cent fois les œuvres du poète. Ce fut bientôt un culte exclusif. Le génie de la nature, qui avait troublé sa jeune âme, et que les livres de Goethe lui expliquaient avec le charme souverain des beaux vers, Goethe en devint pour Bettina le symbole vivant et idéal. Sans avoir jamais vu l'auteur de Werther, elle en fit son héros, l'ami de son cœur, l'éternel objet de ses vœux, sa divinité véritable. Goethe avait soixante ans. La conseillère fut tout d'abord

confidente de cette passion despotique, effrénée, improbable, et cependant vraie, qui devint peu à peu l'unique occupation, la vie même de Mlle de Brentano. Voilà donc cette enfant qui, chaque jour, imprègne son âme de tous les parfums de la poésie, pour la rendre plus digne de cet amant inconnu, de ce roi, selon elle, de tout art et de toute poésie. Mme de Goethe, en femme d'esprit à la fois et en mère fanatique, comprend tour à tour cette passion ou en sourit. 11 y a des lettres d'elle tout-à-fait charmantes, et où une pointe d'esprit fin et observateur se glisse heureusement sous la bonhomie de l'âge, sous je ne sais quel tour de rêverie et de sentimentalité tout allemandes. « Ne sois pas si folle avec mon fils, dit-elle à Mlle de Brentano, il faut que tout reste dans l'ordre. » Et ailleurs : « Écris des lettres raisonnables ! Quelle idée ! envoyer des bêtises à Weimar ! » Mais ce ton, cet air d'ironie, ne percent que quand Bettina se laisse par trop emporter à ses courants les plus impétueux. D'ordinaire, Mme de Goethe prend très au sérieux cet attachement de Mlle de Brentano pour son fils, avec qui Bettina était bientôt entrée en correspondance suivie; elle semble même envier son bonheur, et elle lui dit avec conviction : « Entre des milliers d'êtres, personne ne comprendra quel lot de félicité t'est échu en partage ! » La fraîcheur d'imagination, on le voit, est durable en Allemagne : voilà comment Mme de Goethe parlait à quatre-vingts ans. L'or-

gueil conservait à la mère vieille les mêmes illusions qu'entretenait chez la jeune fille la fougue d'un esprit entraîné vers le sur-humain et le merveilleux.

La conseillère voulait que Bettina écrivît souvent et longuement à Goethe : c'était le vrai moyen, selon elle, de donner de l'air à son imagination. Maintenant qu'on commence à connaître

Mlle de Brentano, on se doute bien qu'elle profita amplement de la permission. Pendant huit années, l'auteur de Werther reçut assidûment les dithyrambes éloquentes et passionnés de Bettina ; il y répondait quelques mots de temps en temps. C'est à ce commerce épistolaire commencé en 1807 et interrompu en 1811, quand M^Ue de Brentano devint M^Uie d'Arnim, que la publicité a été donnée, il y a quelques années, par Bettina elle-même.

Ce qui frappe surtout dans cette correspondance, l'impression générale qui en demeure, c'est la vive sympathie de M^Ue de Brentano pour le monde extérieur, c'est l'enivrement où la jette le spectacle du milieu où s'agite l'humanité. Il y a un endroit curieux où son secret lui échappe, où ce matérialisme sentimental se déclare sans aucun scrupule : « J'envoie au diable, s'écrie-t-elle, les tendances hypocrites et morales, avec toutes leurs friperies mensongères ; les sens seuls savent créer dans l'art comme dans la nature. » Curieuse, penchée avec volupté, Étina se laisse attirer sur le sein de la mère commune (aima mater), elle écoute, elle entend l'être sourdre dans ses flancs féconds. Cette harmonie, ce concert de la vie universelle, la séduisent, l'absorbent; elle cherche à s'identifier avec le monde, elle se perd dans la contemplation de ce qui l'environne. Alors des délices inconnues l'inondent, et elle n'entend plus que l'hymne confus chanté dans les espaces par tout ce qui respire, par tout ce qui est animé : selon elle, un hanneton, en effleurant dans son vol le nez d'un philosophe, suffit à culbuter tout un système. Le clapotement de l'eau qui court entre les cailloux de la plaine, la brise qui agite les brins d'herbe, un insecte bruissant au fond de la mousse, une branche tremblante

dans la feuillée sous les pas d'un oiseau jaseur, une lueur errante, un nuage doré qu'emporte le vent, la goutte de rosée où se reflète le soleil, le disque de la lune qui glisse sur la brume du soir, toutes ces choses pour elle sont autant de notes de la symphonie amoureuse qui monte de la terre vers le ciel. Bettina à tour à tour, pour la nature, l'amour sombre de Lucrèce, le culte enthousiaste de Diderot, la tendre sympathie de Bernardin de Saint-Pierre, l'admiration sereine de Buffon, et tout cela mêlé à ce que la poésie la plus foncièrement germanique a de vagues et de mystérieux épanchements. Ses plus grandes joies, comme ses plus vives amertumes, viennent de ce commerce animé avec l'ensemble du monde physique. Souvent il lui semble que, dans les choses d'alentour, du sein de ces forces vitales, un esprit plaintif demande sans cesse sa délivrance. Les fleurs elles-mêmes paraissent alors la regarder, et, dans ces regards, il y a une question. Mais comment y répondre autrement que par des pleurs? C'est pour cela que, quand elle est assise sous la tonnelle de chèvrefeuille, elle mêle ses larmes au miel des corolles; c'est à cause de cette sympathique tristesse des êtres en présence les uns des autres, qu'elle s'écrie : « Nous nous connaissons, le chèvrefeuille et moi. » — Il serait facile assurément de tourner en ridicule toute cette poésie sauvage, inconnue, aussi peu croyable qu'elle est sincère : ne vaut-il pas mieux reconnaître, au contraire, ce qu'il y a là de puissance véritable et d'originalité? Les objections n'échapperont à personne, elles viennent d'elles-mêmes, et autant vaut les omettre. C'est ainsi que Mlle de Brentano professait dans son cœur le culte de la nature; Goethe, pour elle, en devint peu à peu le grand prêtre, le représentant bien-aimé, ou, comme on eût dit au moyen-âge, le microcosme. Il fallait en effet, pour leurrer son imagination ardente, qu'elle concentrât dans une

image réelle, qu'elle incarnât en un seul être cet amour errant et indistinct. Par l'admiration extraordinaire que lui inspiraient les écrits de Goethe, par sa manière analogue de comprendre et d'expliquer l'être, Bettina se trouva amenée bientôt à s'age-

nouiller devant le poète, à en faire le maître suprême de son cœur. « Je croyais fermement, lui écrit-elle, que tes caresses à la nature, ta félicité de posséder sa beauté, ses langueurs, son abandon dans tes bras, agitaient les branches des arbres, en détachaient les fleurs, et les faisaient ainsi tomber doucement sur moi. » Voilà comment Bettina perd la conscience de ce monde, comment elle transporte tout en Goethe. Il y a des moments, toutefois, où elle se rend compte de cette sujétion en quelque sorte religieuse et où elle l'explique : « Quand je suis, dit-elle, au milieu de la nature, dont votre esprit m'a fait comprendre la vie intime, souvent je confonds et votre esprit et cette vie. » L'orgueil de Goethe s'explique : être aimé ainsi, c'est poser en dieu. Jamais peut-être aucune âme n'a abdiqué à ce degré au profit d'une autre âme. De toute façon, c'est là un fait curieux dans l'histoire de la poésie.

On devine ce que contiennent les lettres de Mlle de Brentano à l'auteur de Werther : Bettina ne résiste jamais au courant de l'inspiration, et à tout hasard elle écrit au poète ce qui lui passe par l'esprit. Tantôt c'est la révolte des Tyroliens qui l'enflamme et qui amène sous sa plume toutes sortes de tirades guerrières; tantôt c'est un paysage qu'elle peint, un voyage qu'elle raconte, quelque œuvre merveilleuse de sculpture dont elle invente la riche description. Ici vous rencontrerez un dithyrambe nébuleux sur la musique, là une boutade enjouée où quelque ridicule est saisi d'un air espiègle. Si emportée en effet que soit cette chèvre

sauvage dans son essor vers les inaccessibles sommets, elle ne s'en arrête pas moins avec grâce pour donner malicieusement, à droite et à gauche, de charmants petits coups de tête : *lasçiva cappella*. Jacobi, Mme de Staël, Goethe lui-même aux moments de bonne humeur, en reçoivent plus d'un en passant.

Pendant les huit années que dura cette liaison, Mlle de Brentano alla plusieurs fois à Weirnar visiter son dieu, qui la traitait avec bienveillance, comme on traite une enfant. La première fois qu'elle le vit (on sait qu'elle avait dix-huit ans), elle s'endormit

sur son cœur, et cela lui causa tant de joie, qu'elle en écrivit en toute hâte à la mère de son cher Wôlfgang. Quand elle reposait ainsi sur le sein de son vieil ami, la main distraite de Goethe jouait avec ses serpents noirs, comme il disait, avec les tresses brunes de ses longs cheveux. Quelquefois le poète y mettait de la coquetterie. Ainsi, à une soirée chez Wieland, il lui jeta un bouquet de violettes enfermé dans une bourse. Bettina, folie de ce gage d'affection, le laissa quelque temps après tomber dans une rivière et fit une demi-lieue à la nage pour le rattraper. Tout cela, d'ailleurs, se passait avec la plus grande innocence du monde, au su de tout Weimar et de l'assentiment de la femme de Goethe, à qui Mlle de Brentano, dans ses lettres, fait souvent ses compliments, et de qui elle écrit : « Personne ne l'aime plus que moi. » Si Bettina tutoie Wôlfgang, c'est par privilège d'écrivain et d'artiste, c'est pour le rythme. Au surplus, on ne saurait se figurer, sans avoir lu cette correspondance, de quels termes brûlants use Mlle de Brentano, et comment elle se laisse incessamment emporter par l'orage de son cœur. Le danger même de cette situation paraît l'exciter et l'enivrer. Parlant de la cathédrale de Cologne, dont elle venait de visiter les tours, Bettina raconte que

deux fois le vertige avait voulu s'emparer d'elle, et que, deux fois l'idée lui étant venue qu'elle pourrait y succomber, elle s'aventura tout exprès, elle s'avança davantage pour braver la peur : il semble vraiment qu'elle traite son attachement pour Goethe précisément de la même façon; chaque jour elle s'y jette plus avant, comme pour s'étourdir. C'est ellemême, ailleurs, qui compare son amour à un roc escarpé où elle s'est risquée, au péril de sa vie, et d'où elle ne peut plus redescendre. Le plaisir de désaltérer son âme à l'âme d'un autre, voilà surtout ce qui la soutient et t'exalte. Quelquefois sa passion est si fantasque, quelle va jusqu'à être jalouse des héroïnes littéraires du poète, jusqu'à porter envie au rayon de soleil qui glisse à travers le store de sa fenêtre, et même à l'honnête jardinier qui plante sous sa direction des couches d'asperges, On en conviendra, ceci est de la naïveté allemande.

Ce n'est pas la vanité littéraire, comme on pourrait le soupçonner, qui encourageait Bettina dans la perpétuelle offrande de son cœur. Si Goethe, en effet, la chante dans ses vers, elle en est toute confuse. « J'aime mieux soupirer, écrit-elle, que de me voir, honteuse et couronnée, amenée par ta muse à la lumière du jour : cela me fend le cœur. Oh ! je t'en prie, ne me regarde pas si longtemps, ôte-moi la couronne! » Voilà certes, de la part d'un esprit aussi aventureux, aussi peu inquiet, des modesties féminines, voilà des sentiments honnêtes, réservés, qui plaisent et qui rendent indulgent. Tout ce que désire Bettina, en épanchant ainsi son âme aux pieds du poète, c'est qu'on honore un jour sa fidélité. « Jamais, dit-elle quelque part, on ne connaîtra de moi que cet amour, et je crois que c'est suffisant pour pouvoir léguer ma vie aux muses comme un document important. » Vanité bien humble que celle-là! désir bien excusable, que de vouloir qu'on la voie s'enfuir derrière cette haie de l'oubli... Cupit ante videri.

Telle est Bettina. Sa manière de vivre, durant ces années de la jeunesse, fut aussi bizarre que l'est son livre lui-même. A n'en juger que par ses propres récits, les caprices les plus inattendus, les entreprises les plus hardies, ne lui coûtaient pas. Y a-t-il des armées qui encombrant les routes, la voilà aussitôt qui traverse les champs en habits d'homme; la voiture s'égare-t-elle en voyage, elle grimpe résolument sur un sapin pour découvrir la route, elle dételle les chevaux, elle prend place sur le siège; ses rêves l'empêchent-ils la nuit de dormir, elle revêt son peignoir, court dans la campagne, monte toute seule au Rochusberg, ou va au sommet d'une tour se coucher sur un vieux mur que de jour elle n'eût pas osé gravir. Par malheur, un peu de tout cela, un peu de ce désordre se retrouve dans le style du livre. 11 servirait peu d'être sévère. Mme d'Arnim s'exécute de bonne foi quand elle parle sans façon de son peu de bon sens; à un autre endroit, elle dit même tout naïvement : « Je passe pour être fort peu sensée. » Nous doutons que le recueil des lettres de Goethe améliore sa réputation sur ce point : en

revanche, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle trouvera non pas seulement de l'indulgence, mais souvent de l'admiration, chez tous ceux qui ont encore quelque penchant pour la grande poésie, pour les accents de la beauté idéale. Seulement on est trop fréquemment tenté de redire à Mme d'Arnim le joli mot que lui glissait Goethe : « Tiens-toi bien au balancier, et ne t'élève pas trop dans le bleu. » Le balancier, en effet, échappe un peu trop souvent aux mains de Bettina, qui trop souvent aussi s'élance, par-delà le bleu du ciel, jusqu'au plus profond des nuées. Vis-à-vis de Mme de Brentano, Goethe, on s'en doute bien, reste fidèle à ses habitudes et n'abandonne pas un instant son rôle de dieu : depuis le premier jour jusqu'au dernier, il se laisse adorer avec

un calme parfait, avec une sérénité profonde. C'est, je crois, cet égoïste La Rochefoucauld qui a dit : « On est plus heureux par la passion qu'on a que par celle qu'on inspire. » Le cœur, ici, a parlé malgré l'auteur des Maximes. Aussi Goethe rafûne-t-il sur La Rochefoucauld : il demeure impassible, et ce lui est seulement une agréable distraction de contempler, comme un spectacle, la marche du sentiment dont il est l'objet. Le tronc le plus nouveau reverdit à se sentir de la sorte enlacé de jeunes rameaux qui dissimulent l'injure des ans : Montaigne disait que l'amour est bon à dilayer des prises de la vieillesse. Le poète, cependant, ne se met pas en grands frais pour répondre aux prévenances de Mlle de Brentano; mais celle-ci est si riche, qu'elle ne compte pas, et que, sans y regarder, elle prodigue les couleurs brillantes de sa palette où bien souvent Goethe n'a pas dédaigné de tremper son pinceau. Le moindre mot, quelques lignes d'amitié et d'encouragement, suffisent à entretenir chez Bettina le feu sacré. Quelquefois pourtant Wolfgang est si indolent, si dédaigneux, qu'il dicte à peine un court billet à son secrétaire. Alors la belle se fâche tout de bon, et déclare qu'elle ne veut plus entendre parler de ce style de perruquier, de ces vieilles ritournelles, de ces roueries de moine. Dans son humeur, les plus grosses vérités lui échappent, et elle dit à son ami : q Tu es un homme dur. » Aussitôt une caresse ".

23

35k ÉTUDES LITTÉRAIRES.

vient qui l'apaise, et Goethe, de cette façon, continue à pouvoir rafraîchir ses lèvres à cette source de jeune et fraîche poésie qu'il trouvait fort à son gré, et où il puisait sans cesse des sonnets, des élégies, mille idées gracieuses, mille images charmantes toutes prêtes à s'enchâsser dans ses livres. Bien des pages du poète du

Divan ne sont que des pages de Bettina ainsi arrangées, rimées, ajustées. « Ecris-moi bientôt, lui répète-t-ii sans cesse, afin que j'aie bientôt de la copie à traduire. » Goethe ici se trahit; on cherche l'homme, on se heurte à l'écrivain. Comment, en effet, se dissimuler que ce qui excite surtout sa curiosité, à l'endroit des lettres de Mlle de Brentano, c'est l'espoir d'utiliser certains passages. Le poète, au reste, ne s'en cache guère. « Quoique je ne croie point, écrit-il à Bettina, que tout ce qui est en toi à l'état d'énigme et d'incompris parvienne jamais à s'éclaircir entièrement, nous pourrions toujours en obtenir quelques résultats très-réjouissants. » J'en suis fâché pour le sublime artiste, mais c'est là du Bentham tout pur.

Heureusement la renommée de Goethe est si grande, que tout ce qui le touche est désormais consacré. La correspondance de Mme d'Arnim n'aurait pas une valeur propre, qu'elle serait encore le commentaire obligé des rimes les plus touchantes du poète, car les lettres de Bettina se trouvent être précisément ce qu'est la prose dans la Vita TSuova de Dante, c'est-à-dire un développement, une glose interprétative des vers. Ce serait déjà quelque chose. Toutefois cette correspondance a par elle-même un intérêt qu'il serait injuste de méconnaître. Quant aux défauts très-apparents et très-nombreux qui la déparent, ils n'échappaient point à Goethe lui-même; ce n'est pas pour rien que le maître reprochait à sa poétique élève d'enfiler ses pensées dans un fil lâche; ce n'est pas pour rien que, touchant quelque chose de son style exagéré, il lui parlait de ces torches, de ces pots de feu, de ces lueurs subites qui l'aveuglaient, mais dont il espérait cependant un grand effet comme illumination d'ensemble. A chaque instant, on est tenté de répéter à Mme d'Arnim ce que M. Tissot disait un jour à Débite

après la lecture de je ne sais quel morceau brillante : « Si vous voulez que j'y voie, il faut éteindre quelques lumières. » Oui, Mme la conseillère devinait juste quand elle écrivait à Bettina : « Mon enfant, tu as une imagination de fusée. » On sort ébloui de ce mirage poétique comme d'une sorte de brouillard lumineux où le regard se perd dans le vague. Il y a là aussi quelque chose de ces rêves maladifs que donne l'opium, et trop souvent les idées vacillantes se dérobent à qui tente de les cueillir. Je n'oublie pas que la fée de la jeunesse conduisait M^Ue de Brentano dans les sentiers de la poésie, et que personne peut-être n'a retracé mieux qu'elle, dans un plus éclatant langage, et la vie splendide du cœur, et les harmoniques agitations de la nature. Sa muse, tenant à la main une tresse aux mille couleurs, traverse au hasard les plaines, gravit sans fatigue les collines pour poursuivre les libellules aux yeux de cristal, les insectes à l'écaillé dorée; mais, comme à la suite de l'oiseau bleu des Mille et Une Nuits, on se fatigue à l'accompagner dans ces courses interminables, sans jamais arriver, sans pouvoir jamais rien atteindre.

Bettina disait un jour à Goethe dans une lettre : « La nuit, j'ai peur. Je pense quelquefois à me marier, afin d'avoir quelqu'un qui me protège contre le monde désordonné de revenants qui m'apparaît. Wolfgang, ne va pas te fâcher de cela ! » Fut-ce à la suite d'un rêve de revenants? je ne sais; en 1811, M^lo de Brentano épousa un écrivain célèbre de l'Allemagne, et devint J^VJme d'Arnim. Les jeunes époux allèrent voir le vieux Goethe bientôt après; mais, à la suite d'on ne sait quel dissentiment d'opinion, un refroidissement eut lieu. A ce propos, Goethe, avec sa sécheresse ordinaire, dit seulement dans ses Mémoires : « Nous nous quittâmes avec l'espoir de nous revoir bientôt et sous de plus heureux auspices. » L'habituelle correspondance de Bettina fut

donc interrompue. Six ans après, eu 1817, gardant toujours au cœur ses poétiques penchants, elle risqua une première lettre bien tendre, bien affectueuse, où elle s'accusait, ou elle disait : « Qu'il y a peu de bon en moi ! »

Goethe ne répondit pas. En- 1821, après ce qu'elle appelait dix ans de solitude, Mme d'Arnim essaya de nouveau, avec tout l'élan de la passion, de renouer cette liaison rompue : « OEil de mon âme, écrivait-elle au poète, on a voilé mon cœur, on a enseveli mes sens. La digue que l'habitude avait bâtie est emportée... » Rien ne toucha l'inflexible divinité, qui s'obstina dans le silence. C'est alors sans doute que, pour se consoler, Bettina composa, sous le titre de Livre d'Amour, une sorte de poème en prose, qui offre le résumé de ses lettres, et où son talent se manifeste dans tout son éclat et avec une forme moins diffuse. La nature vraie de l'affection de Mme d'Arnim pour Goethe s'y révèle par ce seul mot : « Te comprendre, c'est te posséder. » L'amour chez Bettina n'a été, en effet, que l'exaltation du culte de l'intelligence. En 183*2, Achille d'Arnim mourut; mais, à cette date, Goethe lui-même touchait à la tombe. Par une coïncidence saisissante, la dernière visite qu'il reçut fut celle du fils de Bettina, et c'est sur l'album de cet enfant que sont écrits les derniers vers qu'ait tracés la main du grand homme. Quand Dieu eut rappelé Goethe à lui, on restitua à Mme d'Arnim la volumineuse correspondance de Mlle de Brentano. Ce sont ces pages, dans leur désordre, dans leur franchise exaltée et sauvage, que Bettina a cru devoir publier elle-même intégralement, comme un dernier hommage à une mémoire chère; elle a voulu que d'autres, avec elle, après elle, pussent cueillir sur cette tombe la fleur sacrée du souvenir. Aujourd'hui ,encore, après des années, quand le vieillard qu'elle a si étrangement poursuivi de son amour enthousiaste ne vit plus que

dans la mémoire des hommes, Mme d'Arnim demeure fidèle à la religion de son cœur et conserve cette même admiration soumise, absolue, dévouée; toujours agenouillée devant l'idole, elle dit encore à son Wolfgang : « Laisse-moi à tes pieds, tout-puissant, prince, poète. » Dante n'allait pas si loin pour

Virgile :

Tu duca, tu signore e tu maestro.

Chez Bettina, si ce n'est pas du parti pris (et j'en doute,, car elle semble sincère), c'est au moins du fétichisme-

Quoi qu'on pense en définitive de cette poésie du vertige, quelque impression dernière que laissent une passion si peu naturelle, un mélange si singulier de l'enthousiasme littéraire et de l'exaltation amoureuse, le nom de cette muse fantasque restera comme un phénomène, et ne sera jamais séparé de celui de Goethe. Assurément ce n'est pas une femme ordinaire que celle qui fut l'amie de Herder et de Jacobi, que celle à qui le chantre de Faust a si souvent dérobé ses inspirations. Beethoven enviait cette destinée de Goethe: « Si comme lui, écrivait-il à Mme d'Arnim, j'avais pu vivre avec vous ces beaux jours, j'aurais produit de bien plus grandes choses. » Il n'y a pas de plus bel éloge. Certes! ce n'est point dans le groupe glorieux de Cinthie, de Béatrice, de Laure ou d'Elvire que Bettina sera rangée : elle a été de celles qui aiment plutôt qu'on ne les aime, de celles qui trouvent elles-mêmes les accents de leur passion; mais elle aura son rôle à part, et ne la voyez-vous pas déjà qui erre solitaire, les cheveux épars, agitant d'une main fébrile le thyrses poétique, comme une ménade de l'esprit, comme la Sapho de l'intelligence?

En quittant cette littérature si vague et si enivrante, on a besoin de se reposer l'esprit par quelque étude plus calme. Ce sont les Busses, je crois, qui, au sortir des chaleurs du bal, vont se plonger dans des bains de neige. Pour ma part, je suis heureux de faire ainsi. Après les éblouissements de la poésie germanique, l'ombre modeste de l'érudition paraît plus douce.

LA

« L'éloquence continue ennuie. » — C'est une phrase piquante de Pascal qui se trouve être à elle seule toute la rhétorique de ceux qui font profession de n'en pas avoir. Je m'imagine que l'auteur des Pensées aura jeté un jour ce mot entre ses notes, au sortir de quelque lecture de Balzac. Pénétré de Montaigne, admirateur de la langue des Essais, si pleine de saveurs exquis, et qu'il venait, avec sa propre et incomparable plume, de porter à la perfection, Pascal devait tenir peu de compte de tous ces beaux arrangeurs de mots, de ces artisans harmonieux de la période qui, en disciplinant la langue, lui avaient cependant préparé les voies. Le Fléchier que nous connaissons tous, le faiseur à pièces d'éloquence officiellement admirées, ce Fléchier-là, quoique plus aimable dans sa diction

\\) Voir Revue des Deux Mondes, 15 mars 1845.

fleurie que le rhétoricien Balzac, eût bien pu inspirer aussi le trait malin de Pascal. Malheureusement il y avait dix ans que le sublime janséniste n'était plus quand le futur évêque de Nîmes prononça sa première oraison funèbre. Mais qu'importe la chronologie? Pour être anticipée, l'épigramme n'en a pas moins sa juste application.

Ce n'est pas que je veuille le moins du monde me faire le détracteur de cette belle ordonnance, de cette noblesse lumineuse, de cette élégante symétrie de langage qu'on rencontre chez Fléchier; Fléchier a droit, dans l'histoire de la prose française, à une place honorable : un rôle distinct, une part d'originalité, lui reviennent. Il ne fait pas comme Boileau, il ne rompt pas en visière avec la tradition immédiate, avec l'école de Louis XIII ; c'est cette école au contraire qu'il continue, mais en polissant le langage, en évitant l'enflure, en faisant un art du choix des termes et des constructions, en recherchant le nombre, la correction, la scrupuleuse justesse des termes, en un mot les secrets du style et les manèges de l'écrivain. Sorti de l'hôtel Rambouillet, il en a gardé les délicatesses en les épurant; successeur direct des Balzac et des Godeau, il a suivi leurs exemples d'éloquence, mais en dégageant ce genre de l'emphase. C'est pour cela que d'Olivet disait : « il nous a appris les grâces de la diction. » Qui nierait d'ailleurs que, malgré les antithèses du bel esprit et les tours communs de l'arrangeur de syllabes, Fléchier, dans ses oraisons funèbres de Turenne et de Montausier, n'ait attrapé certaines teintes d'éloquence sombre et de douceur pathétique? On comprend que, quand l'orateur, avec son action triste et sa voix traînante, récitait ces pages du haut de la chaire, la lenteur même du style devait avoir quelque chose d'imposant et qui répondait à la solennité du sujet. Et puis il y avait l'illusion des contemporains : à chaque opuscule de Fléchier, Mme de Sévigné séduite se récrie que c'est une pièce achevée, et elle ne tarit pas sur ce style parfait et également beau partout. L'aimable écrivain ne se doutait point, d'Àlambert le remarque, que, parlant de Turenne dans une simple lettre, elle avait rencontré

des traits d'un sublime bien autrement touchant que celui du prédicateur.

Encore une fois, je ne voudrais pas déprécier la gloire du panégyriste de Turenne; mais comment accorder à Voltaire que, même dans cette oraison célèbre, Fléchier ait égalé Bossuet? Comment accorder à La Harpe que ce soit là un grand coup de Part? A quoi bon méconnaître les rangs? La place est encore belle au-dessous de l'historien des Variations, D'Alembert, en parlant & alignement et de compas, Thomas (le reproche lui allait bien!), en parlant de mécanisme, ont tous deux marqué d'un mot l'immense espace qui sépare Fléchier de Bossuet. Ce-, pendant la réputation de Fléchier a quelque chose de légitime; s'il n'a pas été l'un des prosateurs vraiment souverains de sa grande époque, une gloire honorable lui revient du moins, celle d'avoir épuré la diction et comme clarifié le style. C'a été, qu'on me passe le mot, un précepteur excellent de la langue. Balzac n'avait fait qu'ébaucher le genre que Fléchier a rendu parfait : or, la perfection, clans un genre, c'est la durée. Voilà pourquoi Dussault a pu dire avec justesse que les oraisons de Fléchier « ont fixé chez nous un des types originaux du style. » Certes, de pareilles et si sérieuses qualités sont faites pour défier la mauvaise volonté des critiques; mais toujours est-il qu'on peut tourner le trait de Pascal contre Fléchier : « L'éloquence continue ennuie. » Osons être net : malgré tant de mérites dignes d'être sentis, il y a du rhéteur, beaucoup du rhéteur dans Fléchier. Jolies périodes emmiellées, comme dit Pétrone, mellitos verborum globulos; le malheur est qu'elles soient saupoudrées de pavot, papavere sparsos, De là vient qu'on estime Fléchier et qu'on le lit peu : c'est tout ce que je voulais dire.

M. Villemain (1) a quelque part écrit que Fléchier n'était « pas assez goûté de nos jours. » Serions-nous donc injustes envers celui qui, selon la remarque de l'illustre écrivain, a l'un des premiers rencontré les véritables formes de la langue fran-

'1) Essai sur l'Oraison funèbre.

çaise, qui sont la grâce et la dignité? Dire pourtant que les Oraisons de Fléchier tiennent, dans notre littérature, la même place à peu près que le Panégyrique de Trajan chez les Latins, n'est-ce pas assez? n'est-ce pas donner l'estime réelle qu'elles méritent à ces pièces, comme le dit l'auteur lui-même, « travaillées dans les cabinets (1)? » Seulement il est permis, ce me semble, de mettre les Lettres de Pline bien au-dessus de son Panégyrique. Voilà précisément ce qui m'arrive pour Fléchier. On peut risquer d'être un moment sévère ou même dur, quand on se sent, pour l'instant d'après, de vives inclinations à l'indulgence. Peut-être aussi, avec ses agréments ingénus, sa douceur badine et sa fleur d'enjouement tempérée de mélancolie, le Fléchier inattendu que nous allons rencontrer nous donnet-il un peu de prévention contre les syllabes cadencées et les tours arrondis de ce que j'appellerai le Fléchier officiel et légal; telle est la perfidie des contrastes. Ce spirituel prosateur, aussi naturel qu'expressif, et dont les allures naïves comme les négligences sont à propos relevées par l'air de qualité tout particulier à ce temps-là, cet écrivain, si différent de l'orateur composé et pompeux que nous connaissons, vient d'être révélé aux lecteurs par les Mémoires sur les Grands-Jours tenus à Clermont, retrouvés et publiés en Auvergne par M. Gonod. C'est avec ce nouvel et tout gracieux auteur que nous voudrions faire, en passant, connaissance.

Rien qu'à parcourir, il est vrai, dans leurs parties moins fréquentées, les dix gros tomes des œuvres de Fléchier, rien qu'à lire ces lettres, ces poésies, ces opuscules oubliés, on devinait le bel esprit sous le rhéteur, on voyait quelque pointe aimable percer à travers la solennité voulue du discours; mais qui lit à présent les vers latins, qui lit les missives complimenteuses de Fléchier? D'un autre côté, les curieux, quelques fureteurs comme nous, innocemment passionnés pour les moindres débris du grand siècle, gardaient le souvenir de certains billets de Flé-

(1) Voyez le premier des Discours académiques de Fléchier.

chier omis dans les éditions et tout empreints du parfum le plus galant de l'hôtel Rambouillet. C'était au mieux. Cependant le public proprement dit, laissant aux raffinés en histoire littéraire ces agréables indiscretions des collecteurs d'autographes, demeurait complètement étranger à tout cela et continuait à ne considérer X éloquent prélat que comme l'auteur consacré de X Oraison funèbre de Turenne. C'est ainsi que le lecteur gardait tranquillement à Fléchier son admiration un peu somnolente; c'est ainsi qu'on admettait les titres de l'orateur à la gloire, sans trop s'aviser de les vérifier. L'aimable volume publié par M. Gonod changera forcément cette situation, parce qu'il ne peut manquer d'être lu, beaucoup lu,.... première différence avec les Oraisons. — Suivons un instant la trace que j'indiquais tout à l'heure; notons ces signes, en quelque sorte précurseurs, qui pouvaient faire soupçonner d'avance ce que confirme positivement la publication actuelle, et révéler à la dérobée certains traits de cette nouvelle et avenante physionomie du bon évêque. Il y a un petit ouvrage de lui, trouvé dans ses papiers posthumes, tardivement publié à la fin du dernier siècle et aujourd'hui enfoui dans ce pompeux cata-

falque qu'on appelle des œuvres complètes. Personne que je sache ne s'avise d'aller chercher là ces pages reposées et délicates, écrites par Fléchier au déclin de la vie, dans sa lointaine retraite de Nîmes, et où certains souvenirs enjoués du monde s'entremêlent avec cette mélancolie souriante que laisse à ceux qui vieillissent l'expérience prolongée des choses. Ce livre des Réflexions sur les Caractères des hommes, écrit par un contemporain de La Bruyère, et dont certains passages semblent annoncer la manière tempérée et fine de Vauvenargues (1), mériterait d'être

(1) Vauvenargues a été bien dur pour Fléchier; mais j'aime à rappeler son jugement pour mettre un peu à couvert mes sévérités de tout à l'heure : « C'est un rhéteur qui écrivait avec quelque élégance, qui a semé quelques fleurs dans ses écrits, et qui n'avait point de génie; mais les hommes médiocres aiment leurs semblables, et les rhéteurs le soutiennent encore dans le déclin de sa réputation. » Certes, le mélancolique moraliste se serait beau-

cité beaucoup plus qu'il ne l'est. Pour les lecteurs des nouveaux Mémoires, le contrôle est piquant et sert à montrer ce qui s'était conservé de l'abbé dans l'évêque, du beau diseur des ruelles dans le harangueur sacré. Quelquefois c'est un souvenir amer de la vie mondaine, de cette vie pourtant que Fléchier regarde encore comme une école nécessaire : « Il faut savoir le monde pour y vivre et pour n'y vivre pas; mais bienheureux ceux qui prennent le dernier parti ! » Ce trait de la fin est la flèche dont le monde, comme le Parthe, l'avait frappé en fuyant. D'ailleurs, aucun enseignement morose, aucune sévérité affectée, ne gâtent ces indulgentes sentences mêlées d'insinuantes observations. Son goût de bel esprit pour la compagnie des femmes est

resté le même qu'il était dans sa jeunesse; seulement le moraliste conseille d'éviter la société de celles qui ne sont pas revenues de la bagatelle. Ici, on le devine, c'est l'évêque, ce n'est plus l'abbé qui parle. Le goût de l'urbanité, le sentiment de la politesse, lui dictent surtout ses préceptes : « On va souvent voir une dame parce qu'il y a toujours compagnie chez elle; que c'est un réduit de gens d'esprit et de qualité; qu'on y parle toujours de bonnes choses ou au moins indifférentes; que l'on ce fait connaître, et que l'on se met sur un pied à se pouvoir passer de jeu et de comédie. » Voilà de grands avantages; mais sommes-nous assez loin des rigides maximes de M. de Saint-Gyran, et Port- Royal tout entier n'eût-il pas frémi de ces relâchements? Heureusement Fléchier ne publiait pas plus ses *Réflexions* de prélat qu'il n'imprimait ses *Mémoires* de jeune homme : réserve habile, car la prudence de Mme de Maintenon eût vite mis en disgrâce

coup adouci , s'il avait pu lire les *Réflexions* sur les Caractères des hommes et surtout les *Mémoires* sur les Grands-Jours, qui viennent seulement de paraître. Un penseur de la famille de Vauvenargues, M. Joubert, a, au contraire, jugé Fléchier avec une grande indulgence; il vante « cette élégance où le sublime s'est caché, cette beauté qui s'est voilée, cette hauteur qui se réduit au niveau commun des hommes. » Pour ma part, je passerais volontiers entre ces deux jugements, dont l'opposition caractéristique est digne de remarque.

L'évêque aimé de la cour. Il est vrai que Fléchier disait à un endroit : « Il y a aujourd'hui tant de dames distinguées par leur vie exemplaire, qu'un peu de conversation avec elles fait plus d'effet qu'un sermon d'une heure. » Peut-être Mme de Maintenon se fût-elle adoucie à cette phrase qu'elle n'eût pas manqué de

prendre pour elle et qui la mettait du coup au-dessus de Bossuet. L'esprit d'édification est vain quelquefois, et l'orgueil de l'humilité est le plus implacable de tous.

Mais, à vrai dire, pour surprendre Fléchier jeune, le Fléchier des Mémoires, nous pouvons encore nous mieux adresser qu'à un livre de son âge mûr. Sans doute on trouve, dans les Réflexions, comme un lointain écho des galantes causeries de l'hôtel Rambouillet et des libres dîners de ce maître des requêtes chez lequel le spirituel abbé était précepteur : malgré cela, c'est au saint évêque qu'on a affaire. Richelieu disait qu'il n'avait, pour garantir ses entreprises, qu'à jeter sa robe rouge par-dessus : ici aussi, la mitre de Fléchier recouvre le tout, mais pas si bien pourtant qu'elle ne laisse entrevoir l'élégante et mondaine soutane de l'ami de M^{lle} de Lavigne. Cette M^{lle} Anne de Lavigne serait-elle par hasard une actrice, comme on l'a affirmé à la légère en publiant quelques-uns des billets (1) qui lui furent adressés par l'abbé Fléchier? Voyez donc la belle avance d'être femme, d'écrire des vers, et de faire du bruit en ce monde ! Bientôt quelque béliâtre d'éditeur, qui n'aura pas lu son Goujet (l'honnête nécrologe des poètes), poussera brutalement votre ombre sur les planches de l'Hôtel de Bourgogne, quand vivante vous ne jouiez de rôle que sur le Parnasse. Et c'est ainsi qu'au lieu de passer à la postérité pour une précieuse du salon bleu, on vous rangera sans façon dans les coulisses , parmi les suivantes de la Béjart ! Voilà un argument de plus

(1) Trois de ces lettres, qui provenaient des cartons du président Hénault, furent publiées par Sérieys {Lettres inédites de Henri IV et de plusieurs personnages célèbres, 1802, in-8, p. 151-162). Les autres, également adressées à M^{lle} de Lavigne, ont été

insérées dans la première série de la Revue rétrospective (t. I, p. 244 et suiv.)

pour la prochaine pétition aux chambres sur l'émancipation de la plus aimable moitié du genre humain. Mais rien, hélas! n'est nouveau sous le soleil : en plein xvue siècle, une belle dame d'Auvergne avait le pressentiment de la femme libre et disait à Fléchier : « Il y a de l'injustice d'avoir tenu nos esprits captifs depuis tant de siècles; » à quoi le malin abbé répliquait : « Vous triomphez assez de nous, sans nous vaincre encore en science. » C'est précisément la réponse que nous ferions volontiers à tous les bas-bleus... si tous les bas-bleus étaient jolis. Pour sa part, MUe de Lavigne jouissait de cet exceptionnel privilège; du moins la nièce de Descartes, dans les vers qu'elle lui adressait sous le nom de son illustre oncle, parle-t-elle de sa beauté divine, et, on le sait, les femmes ne se font guère qu'à bon escient de ces compliments-là. Mlle Anne de Lavigne était tout bonnement une jeune personne qui, se piquant de poésie et de cartésianisme, était venue de Vernon à Paris, tout exprès pour trouver des rimes et pour pratiquer les beaux-esprits de l'époque : le recueil de Vers choisis du père Bouhours contient plusieurs pièces d'elle dans le goût des madrigaux quintessenciés de Mlle de Scudery et des languoureuses fadeurs de Mme de La Suze. Goujet nous apprend qu'elle mourut encore jeune, en 1684, un an avant la promotion de Fléchier à l'épiscopat : c'est à une date fort antérieure que je rapporte la liaison du futur évêque avec la belle muse normande. On voit par les lettres mêmes dont il est question que la plupart furent écrites quand Bossuet occupait le siège de Condom, par conséquent après 1669. Fléchier alors était déjà sorti de la jeunesse, il avait plus de trentecinq ans, il était à la veille de prononcer sa première oraison funèbre, celle de la duchesse de Montau-

sier, qui est du 2 janvier 1672. Puisque ces obscurs et curieux commencements n'ont été mis en lumière par aucun biographe, on me permettra d'en dire un mot. La correspondance avec Mlle de Lavigne est la dernière, la plus tardive trace des mondaines influences que les mœurs de l'hôtel Rambouillet exercèrent sur le talent de Fléchier. Dans la phase première et inconnue de sa vie dé-

crivâin, c'était un héritier perfectionné des coquetteries de Voiture, un précurseur des grâces de M^{lle} de Launay; demain ce ne sera plus que le successeur solennel, le vainqueur, si Ton veut, du pompeux Balzac. Plus d'un lecteur peut-être aura désormais l'impertinence de préférer les Mémoires sur les Grands- Jours à X Oraison funèbre de Turenne; c'est à désespérer tous les honnêtes esprits qui croient à la rhétorique.

Les lettres de Fléchier à Mlle de Lavigne sont écrites sur ce ton de galanterie exagérée et assez innocente au fond que les salons avaient mis en honneur, et dont Eoileau chassa la mode en se moquant sans pitié des poètes

Qui, toujours mangeant bien, meurent par métaphore.

Aussi ne faut-il pas voir dans ces singuliers billets, entremêlés de prose et de vers, plus qu'il n'y a réellement. Quelquefois ce sont de simples lieux communs de ruelle et comme des développements de politesse amoureuse, de passion de société, relevés par l'effort du tour élégant, par la recherche de l'expression précieuse. S'agit-il, par exemple, des merveilles de l'âge d'or et de ces grâces qu'on dit que la nature avait quand elle était jeune, quelque Tircis ne manque pas d'être mis en jeu et de vanter les faciles plaisirs de ce temps-là :

La pudeur n'était pas une vertu coûiue;

Nul remords ne troublait leurs désirs amoureux (!);

Ils étaient innocents lorsqu'ils étaient heureux.

Ces regrets amènent naturellement l'aimable abbé à se plaindre des coquettes, car il n'aime pas qu'on reconduise :

Au seul nom de l'amour elles sont alarmées, Feignant de n'aimer plus dès qu'elles sont aimées,

(1) Il est piquant de comparer les vers tout à fait analogues à ceux-U qu'Hercule Strozzi dédie à Lucrece Borgia. (Coupé, Soirées littéraires, XII, 192.)

Persécutent un cœur qu'elles ont attristé,

Et font une vertu de cette cruauté.

Je sais bien qu'au moment qu'elles font les cruelles

Elles souffrent souvent ce qu'on souffre pour elles,

Et qu'alors que leur sort nous paraît le plus doux,

Elles sont quelquefois plus à plaindre que nous...

Certes, voilà d'assez jolies rimes, et qui le paraissent surtout quand on se rappelle les lourds, les plats Dialogues sur le Quiétisme versifiés par l'évêque de Nîmes : son héroïne ici l'inspirait. Tous ces vers en somme sentent assez leur Guirlande de Julie, quelque chose de ces charmantes langueurs, de ces molles aspirations que Racine plus tard reprit en les épurant, et qu'il rendit divines dans Bérénice,

Fléchier, d'ailleurs, ne s'en tenait pas à ces généralités banales, et ses phrases à madrigal avaient le plus souvent une adresse. Quelquefois même ce n'était plus un simple compliment sur des yeux malades :

Quoiqu'ils souffrent beaucoup de mal, Ils en font encor davantage;

il arrivait à la galanterie déclarée. Un jour, M^le de Lavigne voulant s'amuser à jouer un personnage tendre de quelque pièce de théâtre, Fléchier se chargea de lui choisir un rôle, curieux de savoir si une si cruelle personne pourrait s'acquitter d'une tâche à ce point contraire à sa nature :

Est-ce à la beauté trop sévère Que vous voulez vous en tenir?

Et pourquoi faut-il contrefaire Ce que vous pouvez devenir?

Parlez d'amour en vers, en prose, Faites-en toute la façon;
Croyez-moi, c'est tout autre chose Quand on en parle tout de bon.

Mais peut-être ici Fléchier jouait-il à son tour l'expérience. La

belle accepta le rôle de Judith (1) : ce fut pour son correspondant un nouveau thème de badinage amoureux, et cette fois l'ironie s'en mêla. Le malin abbé, sans autre précaution oratoire, déclara qu'il était plus inquiet pour le cœur de Judith que pour la tête d'Holopherne. « Peut-être ne perdrait-il pas la vie, et vous pourriez perdre quelque autre chose que les demoiselles sages comme vous estiment autant. » Et plus loin il insistait encore :

Je crois que vous irez comme elle, Climène, mais apparemment Vous en reviendrez autrement.

Le propos était un peu vif de la part d'un abbé, et Fléchier dépassait du coup son maître l'évoque de Vence, le prélat chéri des précieuses. Godeau du moins avait publié ses tendres Lettres à Bellinde plusieurs années avant de songer à la prêtrise, et, comme il l'a dit lui-même,

Alors qu'un jeune sang, bouillonnant dans ses veines, Rendait son cœur sensible aux amoureuses peines.

On le voit, Fléchier, en rimeur relaps de frivolités amoureuses, était très-capable d'envoyer à Mlle de Lavigne cette lyre émaillée qui lui parvint mystérieusement dans une petite boîte de coco. Goujet n'en dit rien ; mais une prévenance si raffinée me semble tout à fait digne de cette imaginative fleurie. Je soupçonne du reste, comme on n'était plus dans l'âge d'or, que tout cela se passait le plus innocemment du monde. Personne n'en était scandalisé, et un jour, à Saint-Germain, que M. l'évêque de Condom avait à dîner M. de Cordemoy, M. l'abbé Fléchier et M. Regnier-Desmarais, on lut des vers de Mlle de Lavigne qui parurent charmants, mais qu'on trouva trop froids. Nous aurions mauvaise grâce à nous faire plus prude que Bossuet.

(1) La Judith de Boyer étant de 1695, c'était peut-être celle d'un poète de Langres, Gérard Bouvot, 164.9.

Cette belle inclination se passa-t-elle uniquement dans la région idéale des désespoirs convenus et des senti ments arrangés? Ne fut-ce qu'une contenance obligée de soupirant de ruelle? C'est un point qu'auront à débattre les biographes. Je sais bien que, dans l'aimable portrait qu'il fait de lui-même, Fléchier dit : « Il n'y a guère d'homme plus sensible. » De plus, le portrait se trouve adressé, c'était de rigueur, à une belle dame anonyme : «

Il est juste que vous sachiez comment est fait et comment se gouverne un cœur que je suis persuadé que vous possédez. » Sagitt-il ici de Mlle de Lavigne? On serait presque tenté de le croire ; mais cela ne prouverait rien encore. Fiéchier, continuant de se peindre, ne dit-il pas à un endroit : « La cour a loué sa politesse, et les dames les plus spirituelles ont trouvé ses lettres ingénieuses et délicates? » Voilà bien le secret de cet étalage d'airs galants et d'aspirations passionnées : évidemment le gracieux abbé visait à passer dans les réduits à la mode pour la fleur des beaux esprits. Déjà les airs fins et spirituels de son visage, son éloquence d'orateur, son naturel doucement paresseux , les tours élégants de son style , l'abandon enjoué de ses causeries dans les petits cercles, toutes ces qualités lui avaient, dès son début, conquis bien des suffrages; mais ce n'était pas assez. Quoiqu'il fût arrivé à Paris seulement en 1659, c'est-à-dire l'année même où Molière bafouait les Précieuses à la scène, il voulut aussi être un homme des salons, et c'est ainsi qu'il subit l'autorité encore persistante des belles compagnies du temps de Louis XIII. Du reste, cela se comprend, car la première personne chez qui le produisit son protecteur Conrart se trouva être précisément M. de Montausier (1). C'est dans ce monde subsistant de l'hôtel Rambouillet que Fiéchier connut

(1) D'Alembert lui-même, dans son très-bon Éloge, n'a pas assez tiré profit, d'une biographie fort mal digérée sans doute, mais pleine de détails curieux, qu'on trouve en tête du tome Ier (le seul publié) d'une édition in-4 de Fiéchier entreprise, en 1773, par le président Ménard. C'est une source peu connue et très-précieuse. Quant au texte des œuvres, il faut avoir recours à celui qu'a donné à Nîmes l'abbé Du creux , en 1782.

Bossuet et qu'il devint l'ami *illueUjucundissimus amicus* (1). C'est là qu'il se lia avec celle qui fut d'abord la plus adorable des précieuses, MTM de Sévigné. Ce commerce de conversations polies et de lettres complimenteuses, ces entretiens subtils sur des questions de cœur, cette vie enfin de société mondaine et raffinée, plaisaient beaucoup au jeune abbé : son talent en reçut une empreinte qui ne s'effaça jamais, mais qu'il couvrit plus tard de pompe oratoire. Faisant, en 1652, l'oraison funèbre de la duchesse de Montausier, il ne put s'empêcher, au milieu de ces solennités de la mort, de rendre hommage à des souvenirs qui lui étaient chers, et de parler de « ces cabinets, que l'on regarde encore, disait-il, avec tant de vénération, où l'esprit se purifiait, où la vertu était révéree sous le nom de l'incomparable Arténice, et où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. » Prononcés dans une chaire chrétienne, ces mots montrent quelle marque vive avait laissée l'hôtel de Rambouillet sur l'esprit de Fléchier. Décidément les fadeurs que le futur évoque écrivait à Mlle de Lavigne ne doivent pas trop nous effaroucher; ce n'est que le vocabulaire de ce pays de lendre dont Mlle de Scudery lui avait prêté la carte.

Je l'ai dit, les lettres écrites à M^e de Lavigne paraissent de plusieurs années postérieures à ces *ilto//om?s* récemment retrouvés, où la plume de Fléchier rencontre tant de grâces affables et comme un mélange d'art coquet et de négligence naïve qu'elle n'a jamais retrouvé depuis. Dans ce progrès si prompt de la langue, dans ce rapide développement du style qui caractérisent l'ère glorieuse de Louis XIV, toute date a son importance signifi-

cative. Chose curieuse! les Mémoires sur les Grands- Jours de Clermonl sont de 1665 {% de l'année même où parurent les

(i) Huet, Commentai-, de Iiebi:s ad éum (sic) pertinentibus, 1718,

in-12,p. 233.

(2) Du moins la meilleure partie. Fléchier a depuis relouché et intercale

Maximes. Combien le relief, combien l'effigie nette des petites médailles frappées par La Rochefoucauld, ne se détachent-ils pas à côté de ce gracieux pastel tracé par Fléchier d'un crayon si frais et si expressif! L'art, sur les points les plus divers, touchait déjà à la perfection, mais sans l'avoir encore atteinte que dans le Cid et dans les Provinciales; Molière préludait au Misanthrope; Racine n'avait point encore donné Andromaque, on ne connaissait pas La Fontaine par ses Fables, et Despréaux ne s'était fait de renom que par les premières de ses Satires. Quant à Bossuet, il ne devait prononcer l'oraison funèbre de Henriette de France qu'en 1669, et Fléchier lui-même, je l'ai dit, celle de la duchesse de Montausier qu'en 1672. En un mot, on touchait à tous les chefs-d'œuvre, sans en presque posséder encore; ce moment décisif fut comme la veille des armes du grand siècle. Jusque-là, le livre de Fléchier était possible : le lendemain, il n'eût plus été au pouvoir de personne, et surtout de Fléchier, de l'écrire. Ce livre marque donc à merveille le court intervalle où la prose française, déjà perfectionnée et éciaircie, retenait encore quelque chose et comme le parfum le plus exquis des fleurs bigarrées de François de Sales et des grâces mignardes de Voiture. Il y a là des souvenirs heureux de cette phrase relevée et de condition, de ces airs libres qui

furent propres à certains prosateurs de la période de Louis XIII; il y a là aussi je ne sais quel pressentiment du beau naturel qui caractérise les écrivains de Louis XIV. Si le style quelquefois est négligé, si la pensée souvent est un peu gâtée par des atteintes de bel esprit, la langue en revanche est charmante. Qu'était donc Fléchier, lorsque, suivant les jolies inclinations de sa plume, il se donna ainsi l'agrément de jeter, en courant, sur le papier la

divers passages, sans se soucier des contrastes de son langage, qui est tour à tour à u passé et au présent. Ainsi , à un endroit, il dit d'un procès : Nous attendons l'issue (p;ge 161), et ailleurs (page 201) il parle d'une chose qui ne peut avoir eu lieu que deux ans plus laid. On pourrait noter un grand nombre de ces contradictions chronologiques que l'éditeur n'a pas pris le soin de relever.

chronique des Grands-Jours? C'est lui qui a dit quelque part : « On croit que je compose avec peine et avec contention; il n'en est rien. J'écris, au contraire, avec une extrême facilité. » Le père La Rue, qui était des amis de Fléchier, l'a jugé bien différemment : « Il ne sortait rien de sa plume, de sa bouche, même en conversation, qui ne fût travaillé; ses lettres et ses moindres billets avaient du nombre et de l'art. » Auquel se fier de ces témoignages contradictoires ? Pour mon compte, je les accepte tous deux et je les concilie : Fléchier pensait aux Mémoires, le père La Rue pensait aux Oraisons funèbres, et chacun sans doute avait raison. Il y a si loin, en effet, de cette éloquence compassée et patiente à cette grâce vive et enjouée! Durant les sept années d'intervalle qui tout au plus les séparent, l'orateur perdit toute ressemblance avec l'abbé; il avait changé de manière, il ne tenait plus la plume de la même main.

Fléchier partit en 1665 pour Clermont, où Louis XIV avait convoqué ce tribunal exceptionnel, cette espèce de cour prevotiale qu'on appelait les Grands-Jours. Il y avait sept ans déjà qu'il habitait Paris. Mais comment était-il venu, lui simple prêtre, chercher fortune si loin de sa Provence? 11 y était venu par hasard. Le hasard est le grand dispensateur des carrières. D'Alembert lui-même, dans son Éloge, n'a pas touché assez nettement ces détails sur lesquels tous les moutons de Panurge qu'on appelle des biographes n'ont pas manqué de le copier. Né en 1632 dans le comtat d'Avignon, où son père, issu pourtant de nobles ancêtres, exerçait la simple profession de fabricant de chandelles, Esprit Fléchier fut confié très-jeune à un avocat de Tarascon, qui lui fit suivre les cours du collège tenu dans cette ville par les prêtres de la Doctrine. Un oncle de Fléchier était supérieur de cette congrégation; dès l'âge de quinze ans, le neveu y entra. Bientôt on lui fit professer les humanités, et il finit par être envoyé comme régent de rhétorique à Narbonne; c'est là que ses prédications commencèrent d'être remarquées et que se déclara sa vocation pour la chaire, dont il devait un jour devenir l'un des maîtres. Il y avait douze an-

nées que Fléchier avait l'habit quand son oncle mourut : ce protecteur venant à lui manquer, le jeune régent eut à subir quelques désagréments dans sa compagnie; il la quitta. Une affaire relative à cette mort lui fit entreprendre le voyage de Paris; Paris lui plut, il y resta. Ceci se passait vers la fin de 1659; Fléchier alors avait vingt-huit ans; il était sans fortune. En attendant qu'il pût s'insinuer et parvenir, il accepta le modeste office de professer le catéchisme aux enfants dans une paroisse.

Son talent pour les vers latins le fit vite distinguer. J'ai dit que Conrart l'avait produit à l'hôtel Rambouillet, et que Fléchier y avait fait la connaissance d'Huet. Huet était naturellement le patron des beaux esprits qui se piquaient de latinité; dès 1661, le jeune abbé lui écrivait en lui envoyant des vers : « J'ai toujours vécu sans ambition, et je n'ai été jusqu'ici homme de lettres que pour moi. Je suis dans le dessein de persévérer dans cette vie cachée et de ne rendre jamais mes défauts publics. En me réduisant à cette juste retenue, je me réserve quelques confidences particulières (1). » Serment de vestale qui sera dès demain infidèle. Il est quelqu'un à qui un auteur n'a presque jamais la force de cacher ses secrets, et ce quelqu'un, c'est le public. Fléchier, qui cherchait à se produire, à se faire des protecteurs, ne manqua pas une occasion de mettre publiquement en relief l'art qu'il avait acquis d'aligner de jolis hexamètres; il en adressait au Mazarin sur la paix avec l'Espagne, au comte de Brienne sur ses voyages, au Dauphin sur son avenir; mais ce fut surtout à propos du brillant carrousel donné par le jeune Louis XIV que la muse érudite de Fléchier triompha. Son poème latin sur ce sujet charma tous les beaux esprits; on fut galamment surpris de l'art merveilleux avec lequel étaient choisies et enchâssées les épithètes descriptives; on admira avec quel bonheur étaient rendus les plus difficiles détails de ces courses brillantes, où tant d'exercices et de jeux divers, où tant

(1) OEuvres de Fléchier, édit. de Nîmes, t. X, p. 20.

de quadriges chamarrés se mêlaient aux bannières de toutes couleurs.

Sic gerere imperium discant, sic ludere reges;

le jeune roi fut enchanté de voir ainsi louer ses fêtes, et l'Imprimerie royale reproduisit avec magnificence les vers de Fléchier. Les affaires du jeune abbé étaient en bonne voie. Chapelain, l'arbitre des grâces d'alors, *arbitrer elegantiarum*, déclara qu'il reconnaissait en lui « un très-bon poète latin (1). » Dans ce temps-là, c'était la fortune.

Il y a une piquante anecdote de la vie de Fiéchier, que je place à peu près à la date où nous sommes et que j'emprunte à l'abbé d'Artigny (2), chez lequel les biographes se sont d'autant plus gardés de l'aller prendre, qu'elle fait toucher au doigt le faible du célèbre prédicateur pour le lieu commun, son penchant déclaré vers la rhétorique. Tout s'explique pour qui a recours aux origines.

Quand Fiéchier vint à Paris, il y rencontra une espèce de charlatan oratoire, un distillateur de galimatias, comme on l'appelait, qui avait nom Richesource. Ce bizarre personnage donnait, dans sa chambre de la place Dauphine, des cours garantis; il s'agissait sous lui de devenir éloquent. Pour cela, on prenait chaque semaine, durant trois mois, trois leçons de deux heures; dès lors, le tour était fait. Qu'importait qu'on eût dépensé trois louis d'or? on était initié, par compensation, aux plus mystérieuses recettes de l'éloquence. Fiéchier donc paya ses trois louis et devint le favori de Richesource. En tête de *Vidée de la Rhétorique*, publiée en 1662 par le maître, on lit de méchants vers de l'élève, où sont vantés outre mesure les talents de ce grotesque pédagogue, qui, selon lui,

Donne aux prédicateurs un secret sans pareil
De gagner tes cœurs par l'oreille.

(1) Liste de quelques gens de lettres vivants (dans Dgsmolets, suite des Mém. de Littérature de Sallengre, t. II, p. 32).

(2) Nouveaux Mémoires de Littérature, t. V, p. 253 et suiv.

Mais ce n'était pas assez. Bientôt Richesource fit imprimer le Masque des Orateurs, « à la prière, dit-il, d'un des plus honnêtes jeunes hommes et des plus obligeants que j'aie jamais connus et servis dans ma profession. » On devine qu'il s'agit de Fléchier. Or, quelle est la méthode prônée dans ce livre? Celle que l'auteur lui-même appelle impudemment le plagianisme. C'est une manière commode : vous faites une liste des divers lieux communs à traiter dans votre discours; puis, pour chacun d'eux, vous prenez quelque passage d'un auteur connu que vous copiez en changeant seulement les expressions et que vous amplifiez en ajoutant des mots, en rendant l'original méconnaissable. Richesource enseigne et applique, dans les détails, avec le calme le plus sérieux du monde, l'art de cacher son jeu, de substituer des locutions à d'autres, de s'approprier le fond en modifiant quelque peu la forme. D'Artigny l'appelle avec indignation le Cartouche du Parnasse; c'était plutôt un Mandrin dogmatique, professant surtout la théorie. Tel fut le précepteur de Fléchier. Les plis de la jeunesse ne s'effacent jamais entièrement : plus tard Fléchier aura beau faire, quelque chose de ce procédé lui restera sans qu'il s'en doute; quand il ne développera plus le texte des autres, c'est le sien propre qu'il développera; en un mot, il assortira des phrases disertes et solennelles sur quelque idée commune, il choisira de beaux mots, il sera un artisan de diction harmonieuse. Et pourtant il y avait à coup sûr autre chose dans le Fléchier des Mémoires; il y avait un écrivain original et charmant, d'un abandon embelli par l'art, d'un tour gracieux d'imagination, d'une gen-

tillesse douce et naturelle. Mais l'ingénieux abbé, visant plus haut, se mit au régime prescrit par les prosodies et les rhétoriques : il rima des vers français « comme on prend des leçons de danse pour acquérir une démarche noble, » et, avec les conseils de Richesource, il fit faire toute sorte de belles révérences à sa prose. Voltaire n'avait-il pas raison de dire qu'il n'y a rien de pis pour le style que les maîtres de menuet? Je renvoie aux Oraisons funèbres. Au milieu de tout cela, Fléchier commençait à se mettre en

réputation; il hantait les meilleurs cercles, on le comptait parmi les plus beaux esprits. C'était déjà, dans les ruelles littéraires, une manière de personnage assez accrédité. La bienveillance de M. de Montausier avança surtout ses affaires : dès l'abord, les flatteries insinuant du jeune auteur avaient déplu à ce caractère d'Alceste, ami de l'indépendance réciproque. Fléchier, averti à temps, ne s'épargna pas désormais à le contredire et regagna si bien ses bonnes grâces, que bientôt il se vit autorisé par lui (quoique Mascaron ou Bossuet semblassent ici désignés) à faire son début dans l'oraison funèbre par l'éloge de cette femme vraiment adorée de son mari et de son siècle, M^{me} la duchesse de Montausier. En montant dans la chaire pour prononcer ce discours, Fléchier n'avait qu'une renommée de salon; en la quittant, il était entré dans la gloire. Ce n'est pas l'heure de le suivre à travers la brillante arène des succès oratoires, où ses triomphes parurent si légitimes, que Fénelon, le sachant mort, s'écriait : « Nous avons perdu notre maître. » Je ne voulais mettre en saillie que cette première période oubliée, sur laquelle la publication récente des Mémoires semble éveiller de préférence l'attention.

Il n'y avait pas deux ans encore que Fiéchier habitait Paris, quand un de ses anciens confrères de la Doctrine chrétienne l'introduisit chez M. Lefèvre de Caumartin, conseiller du roi, maître des requêtes, qui ne tarda pas à le choisir comme précepteur de son fils. C'est en cette qualité que Fiéchier (il avait alors trente-trois ans) accompagna la famille de son élève en Auvergne, quand M. de Caumartin fut chargé des sceaux près la cour des Grands-Jours, convoquée extraordinairement à Clermont en 1665. Durant ce séjour de quelques mois en province, Fiéchier rédigea les Mémoires qui viennent d'être publiés (1), et qui sont tout simplement une sorte de mémorial

(1) Jusqu'ici on n'avait qu'un très-court et insignifiant extrait de ces Mémoires, inséré en 1782, par l'abbé Ducreux, dans le Xe volume de son édition de Fiéchier; encore Ducreux avait-il cru faire par là une concession

de ce qui se passait chaque joui" à ces terribles assises criminelles, et de ce qui se disait chaque soir dans les ruelles des belles conseillères venues de Paris. Pourquoi le spirituel précepteur laissa-t-il échapper de sa main désœuvrée ces pages faciles et d'un coloris si frais? Évidemment ce fut pur jeu de lettré, distraction des matinées longues et difficiles, et, comme dit Mme de Sévigné, le plaisir de laisser trotter son esprit sur le champ vierge du papier. Dans notre langage d'aujourd'hui, nous appellerions cela du dilettantisme de plume. Aussi, écrivant surtout pour son amusement propre, ne songeant guère aux applaudissements, Fléchier rencontra-t-il l'exquis du naturel, je ne sais quel air de jeunesse, je ne sais quel mélange délicat de rêverie et de badinage, qui font de son livre d'insouciant une sorte de petit chef-d'œuvre. Les Mémoires sur les Grands-Jours sont le vrai pendant

littéraire des Mémoires de Gramont, avec cette différence que là où Hamilton n'a que de l'esprit, Fléchier a encore de la sensibilité. On se demande sans doute à qui, dans la pensée secrète du rédacteur, étaient destinés les Grands-Jours. Certes, il ne s'est jamais rencontré d'auteur qui n'ait écrit que pour lui seul : dans la littérature comme au théâtre, le monologue est de pure convention; en réalité, on parle au public sans en avoir l'air. J'admettrai volontiers qu'en jetant ainsi sur des feuilles ses souvenirs de chaque journée, Fléchier n'avait pas le projet arrêté et immédiat d'une publication; autrement il n'eût pas osé se permettre ce déshabillé piquant de style, cet abandon et cette aisance de coin du feu. Mais pour mon compte, j'ai assez de propension

à ceux qui, avec grande raison, regardaient cet ouvrage manuscrit « comme une espèce de chef-d'œuvre. » Pour lui, il le trouvait d'un genre singulier, et n'estimait guère ce style extrêmement négligé. Les critiques différèrent beaucoup d'avis sur le prix de ces quelques fragments mutilés : Suard, moins sag;ict' que de coutume, les trouvait indignes d'être rappelés, tandis que Victoi'iu Fabrë, plus avisé cette fois qu'on ne l'eût cru, pressentit la valeur de ce charmant livre. Le banal adage retrouve ici son application : *Habent sua fata libelli.*

à supposer qu'il destinait ce récit frivole à quelque cercle favori. Évidemment ce n'est pas le suffrage des damés de Clermont qu'il brigait, puisqu'on lit expressément dans son livre que « les femmes y sont laides. » On imaginerait plutôt que certaines après-midi en furent secrètement égayées chez Mme de La Fayette, qu'on le lut mystérieusement et avec délices à l'hôtel d'Albert, que Mme Cornuël en sourit à la dérobee dans ses soirées du Marais, ou qu'enfin le vieux Rëtz en sollicita quelque fur-

tive copie de Mme de Sévigné pour distraire les intervalles de sa goutte. Telle est l'approbation qu'obtint peut-être dans son temps ce séduisant ouvrage qui ne devait être rendu public que près de deux siècles plus tard.

Fléchier n'a eu aucune prétention en racontant, comme elles lui venaient, ces anecdotes entremêlées de souvenirs personnels, de descriptions ravissantes, et d'une certaine pointe de malice qui n'exclut pas la mélancolie. Les choses sérieuses ont là leur place à côté des fleurettes les plus gaies, les agréables dissipation à côté des solides aperçus. Pas de plan d'ailleurs, pas de compartiments factices. L'ouvrage n'est nullement composé; tout s'y succède dans un gracieux désordre; ce sont les hasards charmants d'une promenade sans but, les avenantes surprises de la flânerie. Chez les habiles, le caprice est quelquefois un excellent maître des cérémonies : on s'oublie à errer sur les pas d'un cicérone si doucement dupeur. En réalité, Fléchier n'a pas d'autre projet que de raconter la Gazette des Tribunaux de Clermont; mais c'est, contre l'habitude, une gazette très-bien faite, où tout se succède avec d'heureux contrastes, et où les grâces de la diction, le don de conter, l'enjouement de plume, donnent du prix aux moindres détails. Incessamment on passe de quelque épouvantable récit d'assassinat, de quelque horrible drame judiciaire, à un procès bien plaisant ou bien scandaleux : ainsi, après l'histoire d'un gentilhomme féroce qui se vengeait de ses justiciables en les laissant moisir durant plusieurs mois dans une armoire humide, on a l'anecdote égrillarde d'un chanoine aux genoux de sa chambrière; ainsi, après

ces scènes terribles de gentilshommes auvergnats qui avaient des duels par troupes armées et qui traitaient à la façon d'Abé-

lard les pages dont ils étaient jaloux, arrive une plaidoirie grivoise sur quelque mari libertin ou un réquisitoire amusant contre des goguettes monacales.

L'audience d'ailleurs ne dure pas toujours, et l'intervalle des séances permet des excursions : c'est tour à tour un patient qu'on exécute ou une belle galante à qui il advient aventure; c'est une troupe de comédiens qui arrive et qu'on va voir, ou bien un beau sermon qu'on prêche devant messieurs de la cour. Ne redoutez pas l'uniformité. M. le président marie sa fille, et nous allons à la noce; la compagnie va se promener, et, en l'accompagnant, nous rencontrerons des paysages auprès desquels pâlissent les plus suaves descriptions de ï Astrée. Comment s'ennuyer, quand on entend de languissantes histoires de bergeries amoureuses succéder à des bavardages méditants sur la femme du voisin? Vous êtes au courant de toutes choses : voici des sonnets de province qui prêtent à rire, voilà la fleur des nouveautés poétiques que le dernier ordinaire a apportées de Paris. Court-il des couplets, même messéants, par la ville, on vous en garde la primeur. Y a-t-il un bal, vous aurez une place de réserve. Y a-t-il une dévotion, votre stalle sera gardée dans le chœur. Pas une figure plaisante ne passe d'ailleurs sans qu'on ne vous en offre une jolie silhouette : l'avocat dameret qui se faisait suivre de deux grands laquais à galons verts, le prédicateur pédantesque qui montrait les rapports des Grands- Jours avec le jugement universel, la caillette de province avec sèà bras baissés comme une poupée, rien n'échappe à la malice déliée de l'observateur. Caquetages de boudoirs, chronique de la salie des pas-perdus, rivalités médisantes, bruits envieux des cellules, traits échappés à la verve des cause-ries, tout s'enchaîne, îout se succède avec un merveilleux agrément et un air de négligence indifférente qui ne messied pas. On

s'intéresse à ces commérages de la petite ville qui font revivre toute une époque, à ces anecdotes bizarres qui sont autant de peintures de mœurs.

Sous cet air de futilité se cachent de sérieux enseignements pour l'historien. Un jeu de rayon montre des milliers d'atomes à l'œil qui ne les soupçonnait pas : tout un petit monde inconnu reparaît ainsi et s'agite dans ces pages d'apparence frivole.

L'un des plus grands charmes des nouveaux Mémoires de Fléchier, c'est l'art achevé du narrateur. Si réels que soient ses récits, on voit tout de suite qu'il a de la propension à les arranger avec grâce, et qu'il ne lui coûterait guère d'inventer aussi de tendres aventures. Y a-t-il, en effet, une situation un peu touchante, aussitôt il la caresse, il s'y applique, il entre dans les raisons des acteurs, il prête aux personnages leur langage probable, il insère des conversations arrangées comme les historiens de l'antiquité prêtaient des harangues à leurs héros; en un mot, il fait du roman historique en matière de sentiment. Il excelle à décrire une inclination naissante dans une jeune âme, à marquer les fines nuances de la passion, à tracer ces subtiles analyses de cœur auxquelles Mn,e de La Fayette, quelques années plus tard, se complaira dans la Princesse de Clèves. Quelques histoires de ce genre sont parfaitement narrées: ainsi celle de cette adorable trompeuse qui, neuf ans fidèle à une liaison contrariée, finissait, la veille du mariage, par abandonner son amant, et par courir aux bras du premier arrivant qui se voulait pourvoir d'une galanterie; ainsi celle de ce berger et de cette bergère qui se donnaient l'un à l'autre à boire dans le creux de la main et sur lesquels on avait jeté un charme, auquel Fléchier croyait de la meilleure foi du monde. On le voit, le correspondant musqué de Mlle de Lavigne

tournait tout aussi glamment l'anecdote amoureuse que le billet mondain. Les difficiles matières du sentiment sont abordées par lui avec un laisser-aller, avec un air d'entente qui surprendraient quelque peu de la part d'un futur évêque, si l'on n'était d'ailleurs rassuré par de graves témoignages sur la sévérité de ses mœurs que d'Alembert, dans son temps, a enregistrés. « Il ne me faut que de l'amitié, » dit Fléchier lui-même à un endroit. Certes,

je veux croire que le séduisant abbé n'eut jamais de plus grands engagements; mais on conviendra qu'il savait deviner à merveille ces délicatesses du cœur. Écoutez-le plutôt parler du plaisir qu'il y a de « n'avoir plus à recommencer une chose si difficile qu'une déclaration; » écoutez-le dire « qu'une fois la déclaration passée heureusement, on va bien vite après cela; » écoutez-le encore s'écrier : « Que l'amour est puissant, et qu'il regagne facilement un cœur qu'il a soumis autrefois! Il se sert de l'absence même qui détruit la tendresse pour la renouveler, et retrace si bien dans l'esprit les objets que le hasard éloigne des yeux, qu'on aime bien souvent davantage ce qu'on n'a pas l'avantage de voir quand on veut. » Assurément, il y a là un instinct qui simule à s'y méprendre l'expérience. Ninon disait que les prudes étaient les jansénistes de l'amour: Fléchier ne fut d'aucune façon janséniste. Il était en tout trop aimable pour être en rien rigoureux.

Sa parfaite indépendance en matière de discipline religieuse me paraît un autre point digne de remarque; elle lui assigne une place à part dans le clergé du grand siècle. Les Mémoires sur les Grands-Jours contiennent une foule de témoignages fort curieux de cet esprit tolérant, dont l'exemple semble se présenter assez à propos. Une douce ironie, comme il convient à cette indulgente

nature, sert le plus souvent de couvert à Fléchier pour glisser ses plus vifs griefs; mais bien de scandaleux abus ne s'en trouvent pas moins dénoncés de la sorte au bon sens du lecteur. Fléchier est partisan d'une réformation des mœurs ecclésiastiques, qu'à cette date de Louis XIV on n'aurait certes pas crue si urgente. C'est dans les termes les plus exprès qu'il constate le libertinage des couvents déréglés, le scandale des religieuses de campagne : je m'explique à présent l'austère réaction tentée par Port-Royal. Peu d'années avant les Grands- Jours de Clermont, les prêtres sortaient encore couverts de rubans et « couraient aux comédies (1) avec les darnes. » Certes,

(1) L'avis que l'abbé Fléchier, dans ses Mémoires, exprime sur le théâtre

on ne se douterait guère qu'on est en plein xvne siècle. Il ne paraît point au reste que la vie cloîtrée plût beaucoup à Fléchier : « Ces beautés voilées, dit-il des nonnes, ont je ne sais quoi de triste et de contraire à mon inclination. » Aussi ses plaintes sont vives sur ce qu'on force les vocations, sur ce qu'on ote aux enfants par des menaces la liberté de refuser. « Sans les fuies, écrit-il à un endroit, qu'on sacrifie tous les jours, les couvents seraient moins peuplés. » Voilà une grave accusation dans la bouche d'un prêtre, d'un futur évêque, qui bientôt allait devenir l'une des gloires de l'église de France! Cette libre hardiesse de jugement ne fait pas un instant défaut à l'auteur des Mémoires sur les Grands-Jours : rencontre-t-il, par exemple, des religieuses venues aux eaux sous prétexte de santé, il ne manque pas d'insinuer que la vraie cause de leur voyage est « la liberté de se voir à toute heure; » lui parie-t-on d'une bulle pour exemption de juridiction, il se récrie crûment sur l'effronterie de la cour de Rome. Les bons jé-

suites aussi attrapent quelques petites égratignures en passant, et Fléchier ne les ménage guère sur les voies dont ils se servent; on trouve même à propos d'eux cette phrase dont je ne change pas un seul mot : « Us chassèrent

est bon à enregistrer : « Je ne suis pas de ceux qui sont ennemis jurés de la comédie, et qui s'emportent contre un divertissement qui peut être indifférent lorsqu'il est dans la bienséance; je n'ai pas la même ardeur que les Pères de l'Église ont témoignée contre les comédies anciennes... » Plus tard, devenu évêque, Fléchier change quelque peu d'opinion, comme on le devine; je lis dans un mandement contre les spectacles, adressé par lui, en 1708, aux fidèles de Nîmes : « Nous crûmes/la première fois, que ce n'était qu'une curiosité passagère d'un divertissement inconnu dont vous vouliez vous désabuser, et nous eûmes quelque légère condescendance; mais, puisque c'est une habitude de plaisir qui se renouvelle tous les ans, nous connaissons que ce n'est plus le temps de se taire et qu'un plus long silence pourrait vous donner lieu de penser que nous tolérons ce que l'Église condamne. » Il est piquant, de comparer l'opinion que Fléchier avait à trente-trois ans, quand il était déjà prêtre, avec celle qu'il avait à soixante-seize ans, fort peu de temps avant sa mort. Quoiqu'il fulmine une condamnation, la bonté et l'indulgence percent encore dans l'écrit du vieillard.

avec violence ceux qui avaient le soin de l'instruction de notre jeunesse, et voulurent instruire nos enfants malgré nous. » C'est une devise toute trouvée, c'est une épigraphe parfaite que je prends la liberté de recommander aux successeurs de Fléchier dans l'épiscopat.

On serait mal venu à s'imaginer que ce libre esprit de contrôle nuisît jamais en rien à la foi du futur évêque de Nîmes. Élevé par une mère croyante, dont la vie n'avait été qu'une longue préparation à bien mourir (1), entretenant sans cesse ces traditions chrétiennes par une édifiante correspondance avec sa sœur qui était religieuse à Béziers, Fléchier ne cessa de professer toute sa vie les sentiments les plus catholiques. Dans ses Mémoires même, on en a la preuve : il y rapporte naïvement ses dévotions et ses sermons, il raconte sans étalage comment il disait ses prières, comment il consacrait toute la matinée du jour des Morts à penser pieusement aux amis qu'il avait perdus. De son temps, personne ne s'avisa d'élever le moindre doute sur son absolue sincérité religieuse, et Saint-Simon, ce juge sévère, a pu dire de lui dans une phrase qui veut être citée, parce qu'elle est un honneur : « Il mourut célèbre par son savoir, par ses ouvrages, par ses mœurs, par une vie très-épiscopaie. Quoique très-vieux, il fut fort regretté et pleuré de tout le Languedoc. » Oui, Fléchier croyait, mais il sut montrer que la tolérance et la raison chez un prêtre ne sont pas incompatibles avec la foi. Devenu évêque, il osa taire une guerre acharnée à toutes les pratiques superstitieuses; c'est lui qui traitait de pieuse mascarade et de nouvelle espèce de folie une confrérie de pénitents blancs qu'on voulait établir dans son diocèse; c'est lui qui, à propos d'une croix miraculeuse, protestait, dans une lettre pastorale, contre « ceux qui mettent leur confiance en du bois et en des prodiges menteurs. » Le bon sens, à ce qu'il paraît, n'exclut pas la charité autant qu'on le pourrait croire : c'est bien à ce tendre prélat qu'il appartient-

(1) OEuvres de Fléchier, t. X, p. 17.

nait de mourir endetté au profit des hôpitaux; c'est bien à lui que revenait, dans les dragonnades religieuses du midi, ce rôle de doux conciliateur auquel il ne fit pas un instant défaut. Il y a dans ses lettres (1) une phrase qui me frappe et qui fut comme le programme de toute sa vie épiscopale : « La violence et l'oppression ne sont pas les voies que l'Évangile nous a marquées. » Pour l'aimable douceur, l'excellent Fléchier a sa place désignée à côté et peut-être même au-dessus de Fénelon.

Nous n'avions à chercher dans les Mémoires sur les Grands-Jours que la peinture même de l'homme; les historiens, je le répète, y trouveront des faits du plus haut intérêt qui constatent l'effroyable désordre dans lequel était encore l'administration de la justice en certaines provinces, et qui montrent combien l'œuvre de l'unité monarchique était encore loin de sa fin. Dans les pages les plus sanglantes de l'histoire de Corse, il n'y a rien de comparable aux féroces vengeance, aux odieuses exactions de ces gentilshommes indomptés de l'Auvergne, sur lesquels la justice exceptionnelle des Grands -Jours tomba comme la foudre. La noblesse, dans ce coin du royaume, était, pour parler avec Fléchier, un simple titre d'impunité pour les criminels; ces cruels suzerains des montagnes étaient les véritables sangsues du peuple. Pour eux, il n'y avait ni gouvernement, ni lois, ni juridiction; on tuait ouvertement les gens de la force armée et on se faisait sans danger justice soi-même. Les procès sans nombre qui furent évoqués aux Grands-Jours imprimèrent une terreur salutaire à toute cette gentiilhommerie barbare, et ne contribuèrent pas peu à rattacher l'Auvergne à la royauté par des liens désormais plus étroits. Il y a dans le sombre et étrange tableau retracé par l'habile plume de Fléchier une page caractéristique et désormais nécessaire à l'histoire de France sous Louis XIV.

C'est là le côté sérieux des Mémoires : les annales des mœurs proprement dites s'y trouvent aussi éclairées par bien des dé-

(i) Lettre à M. Viguier, du 14 décembre 16[^]2.

tails neufs et pittoresques. La physionomie des provinces d'alors est là tout entière, esquissée par ses côtés les plus plaisants : le Voyage de Chapelle et Bachaumont, si précieux à ce point de vue, n'est rien pourtant en comparaison du livre de Fléchier. On a successivement sous les yeux, et peintes de main de maître, toutes les Madelon, toutes les Cathos, toutes les comtesses d'Escarbagnas du pays. C'est une troupe des plus amusantes : l'une danse la bourrée avec fureur, comme l'autre hiver on dansait ici la polka; l'autre se querelle et se bat à coups de manchon; une troisième, précieuse languissante, se jette à la tête de Fléchier, sous prétexte qu'il arrive de Paris, le lieu où s'écrivent et où se passent sans doute les romans. Peu séduit par les avances de ce dernier bas-bleu qui se plaignait amèrement de rencontrer « si peu de gens polis et bien tournés dans ce pays barbare, » Fléchier se contenta de lui prêter une traduction de l'Art d'aimer d'Ovide, ajoutant, à part lui, que ce n'était pas la même chose que l'art de plaire. Qu'on en soit sûr, ces badinages servent à mieux faire comprendre l'état de cette société mal revenue encore des voluptueuses turbulences de la Fronde. Je le répète, on apprend beaucoup dans le frivole volume de Fléchier; on y apprend même que les grisettes étaient « de jeunes bourgeoises de la ville qui avaient une galanterie un peu hardie, et qui se piquaient de beaucoup de liberté. » Voilà une étymologie auvergnate à laquelle on ne s'attendait pas.

Un dernier genre d'intérêt que les Mémoires sur les Grands-Jours offrent à la curiosité des lettrés, c'est que quelques noms

célèbres du xvne siècle s'y rencontrent çà et là sous la plume du spirituel écrivain. Ainsi on voit positivement, dans le livre de Fléchier, que Pascal (écrivit-il avec ce souvenir le Discours sur les Passions de V amour?) avait été fort épris d'une belle savante de Clermont, qu'il ne quittait pas d'un instant; on y voit aussi que sa sœur, Mme Gilberte Périer, était très-considérable dans la ville. A d'autres endroits, il s'agit de Mme Talon, la mère de l'avocat général, qui avait accompagné son fils en Auvergne pour l'aider dans la réforme des établissements religieux : cette H, 25

originale figure, si vivement dessinée par Fléchier, eût été digne, avec son humeur de législateur, avec sa façon de donner des ordres souverainement, de figurer à Port-Royal, entre M. de Saint-Cyran tout au moins et M. Singlin. Ailleurs encore, c'est de Chapelain qu'il s'agit : « M. Chapelain, dit notre abbé, dont la vertu, la prudence et l'érudition sont connues partout où il y a des gens de bien. » Les comédiens venus à Clermont s'étaient avisés de jouer la petite parodie de quelques scènes du Cid, connue sous le nom de Chapelain décoiffé, et qui était alors dans sa primeur. Une pareille audace contre l'illustre auteur de la Pucelle indigna MM. des Grands-Jours, et l'ordre fut solennellement donné aux gens de la troupe de s'abstenir désormais de cette méchante pièce, composée, dit Fléchier, par quelques en-vieux. Or, il faut se rappeler que Boileau avait vraisemblablement trempé dans la facétie de Chapelain décoiffé; cela marque nettement la position de Fléchier dans la littérature de son temps. Sorti de l'hôtel Rambouillet et de la suprême génération de l'école de Louis XIII , il en dut garder certaines opinions et certaines rancunes : pour lui évidemment, comme pour Huet, l'idéal était un peu en arrière, et Boileau, qui avait malmené beaucoup de leurs anciens amis, leur demeura suspect (1). En plein Louis XIV, je l'ai

dit déjà, Fléchier fut le continuateur amélioré, mais direct, de la tradition des Du Vair et des Balzac, des Godeau et des Patru. Il représente dans sa perfection ce genre d'éloquence ornée et harmonieuse.

La publication des Mémoires ne met que mieux dans son jour cette situation particulière à Fléchier dans le développement de

(1) Au vme chapitre des Réflexions sur les Caractères des hommes, quelque trace de cette prévention s'est glissée. Fléchier avoue bien que Despréaux a poussé le genre satirique au plus haut point qu'il pouvait aller; mais il se haïe d'ajouter : « Pour moi, j'aimerais toujours mieux nos Virgiles et nos Horaces français que nos Juvénals et nos Perses; le génie libre et élevé me plaira toujours plus que celui des autres, quoiqu'ils soient pleins de feu, d'agrément et de force. » La tendresse d'âme de Fléchier se trouvait ici d'accord avec ses sympathies de lellré.

la prose française au xvne siècle; elle le rattache même plus directement à cette période finissante de la manière Louis XIII, à laquelle appartiennent les plus jolis vers de Segrais, les premières lettres de Mme de Sévigné et la Princesse de Montpensier de Mme de La Fayette. Le livre de Fléchier en marque la plus coquette nuance et le plus heureux moment. On est au seuil d'une époque de génie et de goût; le style va se transformer, et, comme dans toute transformation, quelques qualités vont disparaître que personne ne retrouvera, et Fléchier moins que personne. Eh bien! c'est ce je ne sais quoi qui avait sa senteur la veille et qui devait être évaporé le lendemain, c'est ce léger parfum que l'auteur des Grands-Jours a su fixer sous sa plume. Ce fruit de sauvageon, bien venu et mûri jusqu'à la saveur par un soleil propice, Fléchier eut en quelque sorte le hasard de le cueillir. Sans doute il tire en-

core trop de petites étincelles du choc des antithèses, sans doute il a des tours un peu languissants et il se perd quelquefois dans les circonlocutions précieuses; mais, en revanche, les beaux tours de langage que la régularité va bannir, les agréables façons de dire que la prudence classique fera disparaître ! Ces grâces un peu traînantes n'en ont peut-être que plus de charme quand on songe à la majesté alignée des prochaines Oraisons funèbres, il se rencontre là des touches de style, une gaieté à fleur d'ironie, une douceur au goût qui ravissent. Cela charme et repose. Fléchier lui-même, dans ses *Réflexions sur les Caractères des hommes*, a excellemment dit : « Il est des beautés régulières qui n'agrémentent pas tant que de jolies personnes; il en est de même des écrits. Ce qui est, en effet, le plus beau et le meilleur ne plaît quelquefois pas tant qu'une certaine manière d'écrire galante et agréable. » Le galant et agréable auteur expliquait ainsi lui-même, sans le soupçonner, sa destinée à venir. Il y a deux Fléchier très-distincts à l'heure qu'il est.

On ne voulait parler ici que du premier, et l'heure précisément est venue où le simple bel-esprit des ruelles va devenir un prédicateur célèbre. Que d'autres le suivent dans ces éclats de

la gloire : nous nous arrêtons au seuil de la terre promise. Désormais aucun succès ne va manquer à l'orateur. sacré : l'Académie à l'unanimité l'appellera dans son sein, et, le jour de sa réception, son triomphe sera si grand, que Racine, admis en même temps, n'osera faire imprimer son discours. Chaque jour sa fortune se fera plus brillante : le voilà en effet qui prêche à la cour et qui devient en peu de temps aumônier de la Dauphine, puis évêque de Lavaur; enfin on le contraindra, pour dernière faveur, d'accepter sa promotion au siège de Nîmes. Alors il écrira à Louis

XIV : « C'est une grande preuve de votre bonté que vous me réduisiez à ne vous demander que la diminution de vos bienfaits. » Fléchier n'était pas ambitieux; il se trouvait comblé. Retiré en son diocèse, l'excellent prélat se fit un devoir d'y résider jusqu'à sa mort, qui n'eut lieu qu'en 1710. Son double caractère d'ancien habitué de l'hôtel Rambouillet et d'homme de cœur ne se démentit pas un instant dans cette retraite : on en peut trouver des preuves aussi diverses que significatives dans un remerciement à M^{lle} de Scudery, qui lui avait envoyé ses *Conversations*, et dans le noble mandement par lequel il condamna les *Maximes des Saints* de Fénelon. On lit au milieu du premier cet étrange passage : « Il me prend quelquefois envie, mademoiselle, de distribuer votre livre dans mon diocèse pour édifier les gens de bien et pour donner un bon modèle de morale à ceux qui la prêchent; » on lit dans le second cette belle parole : « M. de Cambrai n'a manqué que par un trop grand désir de perfection. » Fléchier est tout entier dans ces deux phrases; jusqu'au bout, il y eut en lui du bel-esprit et de la tendresse. Là est le secret de son talent et de son cœur.

L'auteur des *Oraisons funèbres* 'gardera la renommée paisible dont il est en possession depuis plus d'un siècle et demi : c'est un nom désormais consacré, et qui, bien au-dessous de Bossuet et de Bourdaloue, a sa place désignée près de Mascaron. Mais une gloire inattendue et plus douce s'attache désormais au souvenir rajeuni de Fléchier : celui qui a écrit les

Mémoires sur les Grands-Jours demeurera certainement comme un modèle d'aménité et de grâce, entre Voiture, qu'il rappelle en le corrigeant, et Hamilton, qu'il annonce en l'égalant. Certes, s'il pouvait nous lire, Fléchier serait, au premier abord,

surpris et même piqué du ton de ces éloges : il s'était arrangé une si belle place entre les modèles de l'art oratoire, et voilà que, sans égards, on le classe parmi les maîtres du badinage ! Notre sympathie pourtant est si vive, notre assentiment si sincère, que, vaincu par ces instances, le bon évêque peut-être finirait par échanger contre cette simple tresse de bluets ses palmes de vainqueur, la couronne d'ache et de nénuphar qu'on a dès longtemps déposée sur son front au nom de la rhétorique et de l'éloquence. Au besoin, nous lui citerions ce joli mot d'un de ses Discours académiques : « Les louanges sont les doux supplices de la vertu. »

RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Voilà deux siècles bientôt que le bonhomme La Fontaine écrivait :

On ne peut contenter tout le monde et son père;

il est probable que, dans deux autres siècles, la sentence ne sera pas moins banale qu'aujourd'hui, parce qu'elle ne sera pas moins vraie. L'unanimité ne s'obtient nulle part, et particulièrement dans les lettres. En politique, on en a vu qui se contentaient d'une majorité modeste; en littérature, il est permis d'être plus humble encore, et de briguer de préférence les simples suffrages de la minorité, Benjamin Constant disait que

(1) Voir Revue des Deux Mondes, 15 février 1845.

d'ordinaire le bon droit est de ce dernier côté; c'est un propos qu'on trouve exécrationnel quand on est ministre, et parfait quand on ne l'est plus. La politique a ses variations; mais, dans les lettres,

je tiens la maxime pour toujours excellente. On peut dire qu'en littérature l'aristocratie n'a cessé de maintenir son autorité, parce que, au lieu de privilèges, elle se trouve avoir des droits. Il n'y a de succès légitime que celui qui descend de la classe lettrée à la foule; celui, au contraire, qui monte de bas en haut ne saurait être qu'un engouement passager. Là est la sanction de toute popularité durable; là éclate la profonde différence qui sépare le Lépreux des Mémoires du Diable et Colomba des Mystères de Paris. Je l'avoue, M. Xavier de Maistre n'a pas fait la fortune des cabinets de lecture, et le nom de M. Mérimée n'a guère été crié à son de trompe dans les carrefours du feuilleton pour convoquer l'arrière-ban des abonnés retardataires. C'est un malheur; mais peut-être le Juif errant aura-t-il rejoint les romans oubliés de Rétif, peut-être le Comte de Monte-Cristo reposera-t-il paisiblement auprès des élucubrations de Mercier, quand on lira encore la Vénus d'Ile et le Voyage autour de ma Chambre. L'avenir pourrait bien donner cet impertinent démenti au présent : il n'y a d'égal à la vogue de la veille que l'indifférence du lendemain. Toujours le talent a droit à sa revanche.

L'Académie française, dans ses dernières élections, a eu le bon goût et en même temps la prudence de ne point prendre le fracas pour la renommée; elle n'a pas sacrifié au veau d'or. Qu'on n'en doute point, la voie où elle vient d'entrer est la seule bonne; nous espérons qu'elle s'y maintiendra résolument. Dans l'abaissement notoire où sont tombées les mœurs littéraires, il est bon que le dévergondage de l'imagination et le trafic de la pensée ne reçoivent pas la consécration d'un corps officiel qui semble appelé, avant tout, à maintenir les traditions de dignité littéraire. En laissant de côté la valeur même des titres de chacun des derniers

élus, qui ne serait frappé de voir, en quelques semaines, entrer l'un après l'autre à l'Académie

M. Saint-Marc Girardiu, qui n'a cessé de recommander la morale aux écrivains qui en oubliaient jusqu'au nom; M. Sainte-Beuve, qui le premier a donné le stigmate d'une dénomination à la littérature industrielle, et enfin M. Prosper Mérimée, qui aux déportements du style substituant la sobriété, à l'intempérance de composition l'économie, à la précipitation les patientes retouches, au bruyant succès des entreprises mercantiles les discrètes inspirations de l'art, a fait de sa carrière une sorte de contraste épigrammatique avec celle des lions actuels du roman et du théâtre?

Certes, on nous permettra de croire qu'il y a là un symptôme significatif, et plus qu'une coïncidence de hasard. Dira-t-on que l'Académie se délie par système de la popularité proprement dite, et qu'elle a un parti pris contre les ovations du succès? Mais qui, dans ce temps-ci, a eu plus de succès que M. Scribe? Ses pièces sont jouées tous les soirs de Stockholm à Tombouctou, et, pour peu qu'on continue de conclure encore quelques traités relatifs à la contrefaçon, M. Scribe touchera des droits d'auteur en Sibérie. Selon nous, l'Académie a parfaitement fait de ne pas se laisser effrayer par les airs dédaigneux des aristarques du lundi : en accordant le fauteuil à M. Scribe, elle a tout bonnement donné sans pruderie un témoignage d'estime à l'homme qui a le plus spirituellement amusé son époque, ce qui après tout est quelque chose. Mais pourquoi l'Académie ne fait-elle pas pour M. de Balzac, par exemple, ce qu'elle a fait pour M. Scribe? et comment a-t-elle le mauvais goût de préférer les trois petits volumes de contes de M. Mérimée aux tomes sans (in de la Comédie hu-

maine? Ce n'est pas nous qui serions embarrassé de l'expliquer. Pour être pris au sérieux en politique, il faut avant tout avoir ce que, dans le langage parlementaire, on appelle de la consistance; de même en littérature. Là, une certaine tenue, une sorte de réserve de soi-même, sont également de rigueur; il est un degré de versatilité et de désordre où le talent peut bien encore tenter quelque équipée heureuse dans le pays de la Bohême et des aventures, mais où

les régions sereines et consacrées de l'art lui semblent à jamais closes. Peut-être est-ce là tout le secret de l'estime donnée, en certain lieu, à Colomba, au détriment de Modeste Mignon, Coterries, n'est-ce pas? intrigues, déni de justice envers le génie, envie du succès, misères enfin que cela ! Aussi ne saurait-on trop répéter désormais que Molière et Lesage n'ont jamais été de l'Académie. Voilà plus d'un siècle, il est vrai, que les candidats éconduits se consolent avec cette aimable ritournelle. Qu'importe? on se flatte après eux d'ajouter un nom à cette liste glorieuse qui compose X académie refusée. Et d'ailleurs, comme la critique des journaux quotidiens s'est faite la complice, la vassale du roman-feuilleton, qui ne lui accorde plus que juste assez de place pour le louer lui-même, on est en mesure çà et là de savourer, par compensation, quelque hymne laudative où l'Académie est menacée de mort prochaine. L'argument n'a pas précisément le mérite d'être neuf, et, depuis qu'on l'emploie, les quarante auraient eu le temps de renouveler bien des fois leurs funérailles. Quoi qu'il arrive, ce n'est pas le dernier récipiendaire qui leur servira de fossoyeur. Un choix si distingué et si vraiment littéraire honore, à notre gré, le tact de l'Académie.

M. Mérimée n'est pas un faiseur de feuilletons; il ne laisse pas déchiqueter ses nouvelles au jour le jour, selon les besoins du prote, en longs fragments quand les tribunaux se taisent, en petits chapitres quand les assises font concurrence au roman. Serait-ce là, par hasard, le secret de certaines hostilités mal déguisées? M. Mérimée, il est vrai, n'a pas découvert le conte en dix volumes; est-ce pour cela qu'on lui reproche sa sobriété? Il n'a pas la phrase brutalement colorée et grossièrement incorrecte de M. Frédéric Soulié; est-ce pour cela qu'on lui reproche de n'avoir point de style? Jusqu'ici les organes graves de la publicité, tout en ayant la faiblesse de céder aux envahissements du feuilleton, semblaient avoir tracé une ligne de démarcation entre le haut et le bas du journal. Le feuilleton était confiné dans les régions inférieures; mais aujourd'hui le feuilleton

passé ses frontières : il se fait conquérant, et, montant les degrés, il s'installe sans plus de façon sur le trône de la critique. On parle au lecteur du bout des lèvres des minces mérites de Clara Gazul, et on lui offre en même temps à déguster l'admirable prose des Drame inconnus. Le rapprochement est de nature à convaincre les plus inexperts.

Tout succès soulève des ombrages. Le mot de hasard heureux a été prononcé, je crois, à propos de la facile entrée de M. Mérimée à l'Académie française. Les moroses ont trouvé que le spirituel conteur arrivait trop tôt et trop vite. Serait-ce, par hasard, que l'auteur de Colomba aurait jamais été de ceux qui ont hâte? Pas le moins du monde, et peut-être même faut-il voir dans ce régulier et calme développement du talent de M. Mérimée l'une des causes de sa réussite si peu tardive, si peu entravée. C'est à la fois un exemple et une leçon pour ces jeunes générations que

nous voyons autour de nous entrer ou plutôt se précipiter dans les choses de ce monde avec toutes sortes d'aspirations impatientes. Certes, le moment serait mal choisi pour venir parler de la candeur juvénile et de ses ordinaires illusions. Pourquoi ne serait-on pas ministre à l'âge où Tétait Pitt ? pourquoi ne vendrait-on pas tout d'abord ses poèmes à une guinée par vers , comme faisait lord Byron ? La patience est une vertu des sots, et l'attente une perte de temps. Les méthodes peu expéditives de la vieille tactique sont bonnes à mettre au panier : faire le siège des places est un préjugé , il faut les prendre d'assaut. La poésie a donc ses chefs d'école, qui n'attendent que l'occasion pour cesser d'être anonymes; la politique a ses hommes d'état qui n'attendent que l'heure pour cesser d'être inconnus. Aussi, pour aller plus vite, se garde-t-on bien maintenant de s'incorporer comme simple soldat; on s'engage tout de suite comme général. C'est au mieux; il ne manque au plus qu'une armée, mais c'est la moindre des choses.

Voilà comment procèdent, comment s'égarent les ambitions prématurées : elles prennent la vie pour une course au clocher et tombent dans le premier ravin. M. Mérimée, qui a toujours

tenu à se préserver soigneusement du ridicule, et même des qualités qu'on ne conquiert qu'en risquant d'en être légèrement atteint si on échoue, M. Mérimée s'est gardé en tout temps et avec bon goût de ces poses athlétiques et de ces airs prétoriens. Il a voulu demeurer, après le succès, ce qu'il était au début, c'est-à-dire un écrivain net et naturel, un narrateur parfait, qui s'est volontairement tenu sur son terrain propre, et qui a mieux aimé être roi heureux chez lui que conquérant contesté au dehors.. J'aime que de bonne heure on règle ainsi et circoncrive ses dési-

rs : c'est la marque d'un tempérament littéraire vraiment sain. L'éparpillement n'est jamais un signe de force. Certes, quand M. Mérimée s'est fait par occasion antiquaire, quand il est entré en passant à l'Académie des Inscriptions, on peut dire que ce n'a pas été chez lui une de ces fantaisies malades qui traversent et détournent la plupart des carrières littéraires d'à présent; au contraire, il n'a fait en cela que suivre un penchant, développer une qualité, ajouter à son domaine le champ qui y confinait. L'un des plus frappants caractères, en effet, du talent de conteur chez M. Mérimée, c'est de traiter les choses d'imagination comme des matières historiques : il est si vrai, qu'il a l'air de ne pas inventer; il inspire si bien l'illusion de la réalité, qu'on le prendrait pour un exact érudit. C'est ainsi que M. Mérimée, même quand il essayait de changer de route, a toujours su approprier le choix de ses sujets à sa nature de peintre habile, à sa vocation d'écrivain précis et sobre d'ornements. En un mot, il n'a eu d'ambitions que celles qu'il pouvait atteindre; il n'a pris la plume que quand une idée lui venait; il n'a jamais brusqué l'art ni en rien devancé l'heure. C'est ce que j'appelle une carrière bien faite, et où le talent a toujours à merveille aidé l'à-propos.

A l'Académie, on ne se remplace pas, on se succède. Il y a cependant une certaine appropriation de convenance et je dirais presque de bon ton que l'illustre compagnie aime, avec raison, à observer dans ses choix. L'éloge d'un philosophe semble étrange sur les lèvres d'un vaudevilliste, et, on en conviendra,

c'était hautement manquer à la mémoire de M. de Bonald que de confier la tâche d'une si sérieuse biographie à M. Ancelot. Cette fois-là (et ce fut par hasard, je le veux croire), l'Académie s'oublia; elle donna à la tradition ce que Montaigne appelle une

nasarde. En voyant l'auteur de Colomba s'asseoir l'autre jour dans le fauteuil de l'auteur de Séraphine, on se disait au contraire que jamais legs académique n'avait eu d'héritier, sinon plus direct, au moins plus légitime. Nodier et M. Mérimée appartiennent tous deux à la famille des aimables conteurs; ils sont parents, mais sans se ressembler; ils sont frères, mais avec des natures diverses et presque opposées. Aussi n'en était-il que plus intéressant de voir comment le spirituel récipiendaire se tirerait de ce pas difficile, comment le romancier de la réalité louerait le romancier des chimères, comment l'écrivain qui s'est appliqué à reproduire la vérité positive garderait sa contenance en plein panégérique officiel. C'est par là qu'était surtout excitée la curiosité de l'auditoire charmant et mondain qui se pressait à la dernière séance de l'Institut. L'attente, il est vrai, n'était pas mise en émoi comme à la précédente réception, parce qu'on ne comptait pas sur un tournoi littéraire, et que la rencontre entre M. Mérimée et M. Etienne paraissait devoir être beaucoup moins belliqueuse qu'entre M. Saint-Marc Girardin et M. Victor Hugo. Ce n'était plus cette fois la scène d'Ulysse et du cyclope; mais l'intérêt semblait compensé par le piquant même du sujet. Au lieu du poète insignifiant de l'Enfant prodigue, on avait cette gracieuse et avenante figure de l'auteur de Trilbi/, pour laquelle, surtout quand on a pratiqué l'homme et qu'on l'a aimé (c'était la même chose), on ne se sent au cœur que faiblesse et indulgence.

Cette indulgente faiblesse ne fait pas précisément le fond de l'ingénieux et fin discours de M. Mérimée. Je me l'explique : M. Mérimée n'avait pas connu Charles Nodier, On ne pouvait d'ailleurs demander à l'auteur de la Chronique de Charles IX de manquer à tous ses antécédents et d'abdiquer cette fois sa manière habituelle; c'eût été le priver de ses meilleurs avan-

tages, M. Mérimée a la haine de la rhétorique, et ce n'est pas nous qui lui reprocherons de s'être le plus possible dérobé à l'emphase apologétique du speech d'académie : on serait tenté bien plutôt de lui en faire compliment. Il n'y a rien d'aussi plat que la notice de convention et que les banalités de l'éloge légal : cela ne trompe personne et ennue tout le monde. M. Mérimée a su échapper de tout point à cet écueil; sa nette et spirituelle biographie de Nodier n'a presque pas cessé de provoquer ce sourire d'approbation qui, dans la bonne compagnie, est un signe d'assentiment plus flatteur que les bravos bruyants des chevaliers du lustre. On ne peut pas dire que M. Mérimée ait été séduit par son sujet; il l'a traité avec la plus parfaite et la plus stricte convenance, mais sans s'abandonner un instant aux illusions de la sympathie. D'autres, en se penchant amoureusement vers cette muse magicienne de Nodier, se seraient laissé prendre à ces jeux sans fin de lumière, à ces éblouissements du caprice. Espièglerie de lutin qui s'échappe, airs provoquants de la fée Ondine qui fuit sur son dragon d'or, taquineries charmantes de la reine Mab qui, de sa conque de nacre, jette en courant des fils tentateurs, rien n'a pu entraîner le positif et malin pseudonyme de Clara Gazul dans le pays des songes qu'habitent Smarra et Trilby. M. Mérimée a suivi d'un regard un peu sceptique ces caravanes aventureuses à travers le domaine fantastique de la rêverie; mais il n'a pas poussé la complaisance jusqu'à se mettre de la partie. Au milieu de justes hommages, on sent courir dans tout son agréable discours une légère veine d'ironie.

Certes, l'ironie aussi était propre à Nodier, et jamais la malice peut-être, sous air de bonhomie, ne s'est plus vivement aiguisée que sous cette fine plume, que sur ces lèvres amincies exprès pour le sourire; mais, par une de ces contradictions qui ont fait la

faiblesse et en même temps le charme du talent de Nodier, ledoux chez lui était susceptible d'enthousiasme, le moqueur tombait dans la sensibilité : au sortir du persiflage le plus sceptique, il se jetait dans les candeurs de la crédulité

et résolvait le difficile problème d'être un railleur sentimental. La première de ces qualités n'a pas compensé la seconde aux yeux de M. Mérimée. J'avoue qu'en bien des choses il eût été difficile de mettre Nodier d'accord avec lui-même. Novateur en littérature et conservateur outré en linguistique, romantique dans ses livres et puriste à l'Académie, cultivant tour à tour le pastiche et l'invention, cédant aux modes littéraires et pratiquant l'originalité, fidèle à sa fantaisie de poète et soumis aux inspirations de ses libraires, passionné pour les élans de AVerther et prenant au sérieux les virgules du chevalier Croft, érudit et romanesque, bibliomane et se moquant des livres, démocrate des républiques perdues et royaliste des monarchies en péril, il n'a cessé toute sa vie de se donner des démentis, démentis sincères et peu compromettants après tout dans une si aimable et si poétique nature.

On pourrait croire qu'à la longue cette mobilité de sentiments ôta à la physionomie de Nodier son caractère. Point; c'en est, au contraire, la marque en quelque sorte distinctive. L'honneur et le malheur à la fois de l'auteur de Thérèse Aubert et du Dictionnaire des Onomatopées, c'est de s'être éparpillé à travers tous les dilettantismes de l'esprit, d'avoir cherché en flâneur les curiosités érudites comme les raffinements d'imagination, de s'être aussi irrésistiblement passionné pour un Elzévir à la sphère que pour un conte de Perrault, et pour une reliure de Derôme que pour une page de Bonaventur Desperiers; d'avoir disserté avec le même plaisir sur l'antenne d'un insecte et sur l'étymologie d'un mot ou-

blié; de s'être fait enfin le chevalier errant des causes désespérées et des paradoxes insoutenables. Vous le voyez, nulle unité dans tout cela, nul centre, nul point de ralliement : on a spirituellement comparé l'œuvre de Charles Nodier à une armée brillante à laquelle manquerait le quartier général. Heureusement les prestiges de la forme et le pétillant de l'esprit sont là un gage sûr de durée. Le style de Nodier est d'un artiste consommé; il a des vivacités charmantes et des langueurs ineffables. Imaginez un jeu de rayon 5 travers

une cascade ou dans une clairière, et vous aurez l'idée de cette diction savante, délicate, flexible, colorée comme un prisme, ciselée comme une arabesque. Quand les personnages des romans de Nodier sont, ainsi qu'il arrive souvent, chimériques et impossibles, il se trouve que le style jette son riche vêtement sur ces fantômes et leur prête la vie de l'art. Le cadre est si splendide, que l'on garde le tableau. Du reste, si l'auteur de Jean Sbogar n'a guère donné dans ses héros que des décalques de Werther, quelques-unes de ses héroïnes, en revanche, ont été touchées de la baguette magique : Clémentine, Séraphine, Thérèse, Amélie, chœur gracieux qui sera longtemps cher aux rêveurs par je ne sais quelle fleur de jeunesse et de sentiment. C'est ce don exquis de ne pas vieillir qui a toujours conservé sa fraîcheur au talent de Nodier. On l'a dit, ici même, mieux que je ne saurais faire : « De toutes les aimables sœurs de notre jeunesse qui nous quittent une à une en chemin, et qu'il nous faut ensevelir, il lui en était resté deux , jusqu'au dernier jour fidèles, deux muses se jouant à ses côtés, et qui n'ont déserté qu'à l'heure toute suprême le chevet du mourant, la Fantaisie et la Grâce (1). » Charles Nodier s'est gaspillé, et il l'a su, et il le disait avec franchise; mais comment ne pas pardonner à son insouciance? On l'aime comme

l'enfant prodigue; on ne peut lui en vouloir de s'être borné, lui aussi, à être, non pas un roi d'Yvetot, comme Rabelais, mais un roi de Bohême en littérature. Ce vagabondage de son esprit ressemble à la Prairie de Cooper; on s'ennuierait bientôt de cette vie errante à travers les steppes, si une créature mystérieuse n'était point toujours là, cachée sous son voile, et ne jetait un intérêt romanesque sur ces pérégrinations maussades; cette inconnue qui vous touche, chez Nodier, c'est la Poésie.

M. Mérimée s'est moins appliqué à discerner dans leurs nuances les qualités de l'écrivain qu'à raconter la vie aventu-

(1) Voyez les articles de M. Sainte-Beuve sur Charles Nodier, dans la Revue du 1er mai 1840 et du 1^{er} février 1844.

reuse de l'homme; il a fait sa tâche plus biographique que critique. Son discours est un morceau bien fait, un récit franc et allant au but, habilement semé de traits d'observation et de mots incisifs : l'ordonnance en est simple, mais parfaite; les ornements en sont sobres, mais exquis. Là, comme toujours, cette plume constamment sûre d'elle-même s'empare du détail caractéristique et répugne à tout développement inutile. L'odyssée singulière et presque fabuleuse de sa jeunesse, à laquelle Nodier lui-même a emprunté depuis tant de souvenirs pittoresques qu'il a idéalisés et transformés, cet enfant dont on imprimait à douze ans les discours républicains, ce terroriste imberbe qui menaçait son père de se tuer pour avoir la grâce d'une inconnue, ce candide enthousiaste de Werther qui regardait comme le plus beau jour de sa vie celui où il put se vêtir d'un habit bleu et d'une culotte jaune, ce monomane du malheur qui se croyait proscrit et qui poursuivait les papillons dans les montagnes en croyant fuir les gendarmes, ce démocrate que le jury faillit condamner à mort

pour s'être fait le parodiste des clubs démocratiques, ce royaliste qui dénonçait lui-même ses vers républicains contre Bonaparte, toute cette série enfin de personnages bizarres que joua successivement Nodier est mise en scène avec l'art achevé qu'on connaît à M. Mérimée. S'il n'y avait dans ce récit je ne sais quel caractère chimérique exclusivement propre au héros, on pourrait le regarder comme un de ses meilleurs contes. Mais voyez si le contraste est piquant! M. Mérimée ici ne fait que raconter, et il se trouve pourtant être moins réel que quand il invente. C'est que, de tous les romans de Nodier, le plus invraisemblable à coup sûr est encore le roman de sa vie. M. Mérimée n'eût pas de lui-même choisi ce thème-là.

L'auteur de Colomba a donné à l'Académie un exemple excellent et que nous voudrions voir suivi. 11 ne s'est pas composé un rôle, il a osé rester de tout point fidèle à sa manière et être lui-même. Trop souvent le style académique est une espèce de livrée sous laquelle chaque nouvel élu perd son caractère. J'en-

tendais dire l'autre jour à quelqu'un qui tenait entre les mains le recueil récemment réimprimé des discours de réception depuis vingt ans, que c'était un bal brillant, mais où il n'y avait guère que des dominos. Le mérite de M. Prosper Mérimée, au contraire, est d'avoir su garder son propre et original costume. C'était le seul moyen de rajeunir cette forme usée de l'éloge. En ne visant pas à l'éloquence, M. Mérimée a évité le lieu commun; en se garant des formules banales, il n'est à aucun moment tombé dans l'enflure. Contre l'habitude même, il ne s'est pas fait discursif, il n'a pas grapillé l'épisode comme on n'a guère scrupule de le faire en occasion pareille, pour varier le sujet et promener l'attention. Tout discours académique a des périodes à allusions, comme une tra-

gédie de Voltaire avait ses tirades philosophiques. C'est la recette du genre. M. Mérimée, au contraire, s'est borné strictement à son sujet; il l'a abordé sans préambule et s'y est constamment attaché jusqu'à la fin. La difficulté était de réussir ainsi par le fond même, sans recourir aux moyens ordinaires, sans faire la moindre concession aux habitudes du lieu : M. Mérimée a vaincu la difficulté. L'auditoire n'a même pas été trop surpris; les traits d'esprit ne lui en ont pas laissé le temps, et le public d'ailleurs aime l'indépendance. Ce discours est une sorte de portrait où le profil de Nodier se découpe nettement, un petit médaillon de bronze où les lignes de sa figure font relief.

Je disais tout à l'heure que M. Mérimée n'avait accosté personne dans son discours, qu'il ne s'était permis aucun horsd'œuvre, aucune de ces distractions si habituelles aux récipiendaires, à tous ces flâneurs oratoires qui, embarrassés de remplir l'heure exigée, imitent La Fontaine et prennent le chemin le plus long pour arriver à l'Académie; je me trompais, M. Mérimée a fait une seule, une brève exception. On ne devinerait jamais au profit de qui ! Il a glissé l'éloge de Rabelais. C'est, sans nul doute, la première fois que l'auteur du Pantagruel obtient les honneurs académiques : M. Mérimée a eu l'art, en lieu si naturellement puritain, de faire accepter sa propre poétique n. :><;

sous le couvert de ce vieux nom, et de forcer chacun d'applaudir tout haut un auteur que chacun lit tout bas. C'était une sorte de défi malicieux dont l'habile écrivain s'est tiré à merveille. Tout son discours est d'une justesse de ton parfaite et je n'ai surpris qu'une seule note qui m'ait arrêté. A un endroit, M. Mérimée, regrettant que son prédécesseur n'eût pas cultivé ce don des vers qui se révèle dans quelques pièces exquises échappées çà et là à

sa muse indolente, dit que « cette voix mélodieuse nous eût rendu peut-être André Chénier. » Ce rapprochement de deux noms qui rappellent des pinces si contraires surprend de la part d'un juge délicat; j'oserai demander à M. Mérimée ce qu'ont de commun l'harmonieuse clarté, la grâce facile de quelques strophes de Nodier, avec cet art savant, avec ce parfum de la Grèce dont sont imprégnés les vers de V Aveugle? Mais ce n'est là qu'une vétille, une chicane de critique dont l'humeur est de toujours chercher noise sur quelque point.

M. Etienne a répondu à M. Mérimée par l'organe sonore de M. Viennet. On s'est vite aperçu que M. Victor Hugo, dans sa réponse à M. Saint-Marc Girardin, nous avait transportés, en vrai poète, plutôt au paradis de Dante qu'à l'Académie française : sa peinture idéale des béatitudes de l'Institut s'est trouvée bientôt démentie. Il y a encore, à ce qu'il paraît, guerre civile dans l'Elysée. M. Etienne est venu déclarer que la célèbre compagnie n'avait renié ni ses lois, ni ses dieux. De quelle Académie s'agit-il? Est-ce de celle de M. Victor Hugo, où l'on est frères plutôt que confrères? J'en doute un peu. Il y a donc l'Académie de M. Etienne et l'Académie de M. Hugo : à laquelle croire? Peut-être que, si on interrogeait les quarante membres, on trouverait quarante académies différentes. Hélas! l'éloquent poète nous avait arrêtés devant un mirage.

Les allusions de l'auteur de la Jeune Femme colère avaient évidemment bonne intention d'atteindre l'auteur de Notre-Dame de Paris. C'était une riposte au manifeste de la précédente séance; car M. Mérimée, dans son discours, avait soigneusement évité tous les prétextes de rencontre; il n'avait même

pas caractérisé l'influence toute singulière et le rôle à part de Charles Nodier dans les rénovations du romantisme. M. Victor Hugo a donc payé pour les méfaits de Nodier et même pour ceux de M. Mérimée : heureusement l'illustre auteur des Feuilles d'automne est assez riche pour solder, si lourds qu'ils soient, ses comptes à la critique. Quand M. Etienne est arrivé à l'auteur de Colomba, ses rancunes classiques étaient satisfaites; il a pu ne pas marchander les louanges au récipiendaire. On le devine, nous acceptons sans aucun scrupule tous les éloges donnés par M. Etienne avec une bonne grâce dont il faut lui savoir gré; seulement nous les aurions voulu plus choisis, plus nuancés, mieux appropriés aux mérites originaux, au talent si français de M. Mérimée. M. Etienne avait une belle occasion de faire, par l'apologie même du nouvel académicien, la satire de nos mœurs littéraires. Les contrastes ironiques eussent fait saillie à chaque instant. Quelle est, en effet, la plaie de presque tous les écrivains d'aujourd'hui? N'est-ce pas qu'au lieu de guider leur imagination, ils se laissent guider par elle? Eh bien! M. Mérimée a fait l'opposé toute sa vie, et c'est même là l'une des qualités qui constituent sa force. Nous avons des génies qui étalent de grandes théories et qui les contredisent par de médiocres ouvrages; M. Mérimée, au contraire, n'affecte pas d'avoir une haute esthétique, il se contente de composer des récits charmants. Voyez si ce sceptique heureux et circonspect a eu aucun de nos engouements enthousiastes, aucune de nos maladies poétiques. Tandis qu'autour de lui on prodiguait sans compter et qu'on distendait les petits sujets en nombreux volumes, il a toujours enfermé l'émotion et comme concentré l'intérêt; tandis qu'en vrais Byzantins nous sacrifions tout à l'image et que nous passions le temps à damasquiner notre style, à briller nos périodes, il se contentait du né-

cessaire et préférait le burin au pinceau; enfin, tandis que la plupart se perdaient dans des ambitions sans bornes et s'épuisaient à construire des tours de Babel littéraires, lui il circonscrivait son domaine, il se tenait heureux d'être l'un de nos conteurs les

kQk ÉTUDES LITTÉRAIRES.

plus goûtés. Voilà comment M. Mérimée, au milieu des conflits d'école, sut se faire accepter de tout le monde et se rendre incontesté : son art consista à mettre en relief les qualités excellentes qu'il avait et à ne jamais prétendre aux qualités qu'il n'avait pas. Sa réserve fit son originalité, sa prudence fit son succès.

Assurément M. Etienne est un homme d'esprit : tout le monde se souvient de sa vive et libérale polémique de la Restauration. Gomment la réponse qu'il a faite à M. Mérimée a-t-elle un peu trompé notre attente? Des expressions vieilles s'y étaient glissées et on passait trop souvent des bruits du forum au poignard du fanatisme. M. Etienne, qui avait beaucoup connu Nodier, n'a rien trouvé à ajouter à ce que venait de raconter M. Mérimée qui ne l'avait jamais vu; il s'est contenté de redire la même chose en moins bons termes. Ce morceau, où l'emphase n'est pas toujours évitée, ne rappelait guère, il en faut convenir, l'agréable discours de réception dans lequel l'honorable académicien avait avancé, et très-spirituellement prouvé, il y a trente ans, que, si l'histoire de France se perdait, on pourrait la reconstruire avec les comédies. Pourquoi M. Etienne na-t-il pas retrouvé seulement cette verve sobre et élégante qui, naguère encore, à l'inauguration de la statue de Molière, se distingua si heureusement de la harangue maussade et lourde de M. Arago? Y aurait-il donc aussi pour l'esprit des modes qui vieillissent, et le don qu'eut Nodier de rester

toujours jeune était-il une exception? J'en veux douter, et je vais relire les Deux Gendres.

RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Il y a précisément vingt ans qu'avait lieu à l'Académie française la réception de M. Casimir Delavigne. C'était au lendemain de cette agréable comédie de l'École des Vieillards dont les soixante premières représentations avaient donné un chiffre de recettes supérieur à celui des recettes de Figaro. Le nom populaire du jeune écrivain brillait alors de son plus serein éclat; l'opinion émue puisait dans son émotion même un plus reconnaissant souvenir pour les patriotiques Messéniennes; les sourires excités par les spirituelles saillies des Comédiens étaient encore sur bien des lèvres, et tous les esprits dévots au culte de la poésie chaste admiraient les chœurs du Paria. Jusque-là, M. Delavigne n'avait pas quitté sa voie propre; fidèle à ses

(i) Voit' Revue des Deux Mondes, 1^{er} mars 1845.

instincts, il ne s'était pas très-inquiété du besoin d'innovations littéraires qui commençait à se produire avec vivacité autour de lui. Et, en effet, comme poète lyrique, on l'avait vu adopter une manière dès le lendemain de Waterloo, c'est-à-dire avant les Méditations de M. de Lamartine, avant les premières Odes de M. Victor Hugo; comme poète dramatique, il avait tout de suite, dans la tragédie, essayé de continuer Andromaque par la pureté du style, Zaïre par le mouvement et l'intention philosophique; dans la comédie, il avait ressaisi et fondu avec esprit et grâce l'aimable genre de la Métromanie et du Méchant. En un mot, c'était

de nature un classique ingénieux, élégant, distingué, d'une imagination facile, qui tour à tour savait attraper avec un égal bonheur l'éloquence harmonieuse à la suite de Racine, le facile enjouement à côté de Gresset. Il semble que son entrée à l'Académie française, dans l'asile même et comme dans la citadelle (alors jugée imprenable) des traditions, aurait dû affermir à sa place M. Delavigne et l'éloigner moins que jamais de la route sûre où jusque-là il avait marché au milieu des applaudissements. Ce fut l'opposé. D'autres eussent songé à dépouiller toute hérésie, même légère, sur le seuil orthodoxe de l'Institut : l'auteur des *Vêpres siciliennes*[^] au contraire, prit possession du classique fauteuil enlevant, pour la première fois en pareil lieu, la bannière de l'innovation. A dire vrai, il s'agissait d'une innovation bien modeste : l'honnête écrivain voulait viser désormais à un rôle intermédiaire, au rôle de conquérant pacifique, et il laissait deviner ses projets :

Aimons les nouveautés en novateurs prudents.

Le Victor de ses Comédiens avait déjà trahi le faible du poète à flatter le goût public, son penchant prochain à l'imitation discrète, à une sorte d'approbation modérée des beautés hasardeuses qui allaient être risquées sur la scène. En 1825, c'est-à-dire avant Cromwell et Henri III, au moment même où paraissait *Clara Gazul*, M. Delavigne déclarait timidement à ses nouveaux confrères de l'Académie qu'il y avait des poètes dé-

cidés à s'ouvrir de nouveaux chemins, et que, malgré ce génie des tempêtes qui garde les mers inconnues de la poésie, on devait tenir compte de ces dispositions et y obéir.... raisonnablement. Le rôle de Vespuce tentait M. Delavigne plus que celui de Colomb : aussi allait-il essayer Marino Faliero après lord Byron. Son dis-

cours de réception à l'Académie fut une sorte de programme de sa seconde manière; mais, comme le poète était encore indécis et flottant, sa prose terne, embarrassée, se ressentit des hésitations de la pensée; pour la première fois M. Delavigne eut peu de succès. C'était un signal de retraite, d'une retraite qui devait être aussi glorieuse.

Si on fût venu dire à quelque classique invétéré, comme il y en avait dans ce temps-là, comme il devait s'en trouver plus d'un sur les bancs mêmes de l'Académie, que le poète des Vêpres siciliennes aurait un jour pour apologistes à l'Institut le critique contesté du Globe et l'auteur anathématisé de Han d'Islande, un sourire dédaigneux d'incrédulité eût certes accueilli l'assertion. C'est pourtant ce qui s'est réalisé naturellement et sans qu'aujourd'hui personne y trouve à redire. Les révolutions littéraires ont leurs péripéties comme les autres : plus d'un conventionnel et plus d'un émigré se trouvèrent voisins au sénat impérial; M. Victor Hugo siège le plus pacifiquement du monde à côté de M. Viennet. C'est le jeu de la vie. Le plus piquant est que, dans son excellent discours, M. Sainte-Beuve ait pu, et d'une façon légitime, faire à son prédécesseur un grief de ces concessions multipliées qui compromirent sinon sa popularité, au moins le caractère original de son talent. Il était trèsspirituel de la part d'un écrivain sorti d'une autre école, et qui lui-même maintenait son drapeau, de montrer avec bon goût et dans des termes parfaits qu'en quittant sa propre bannière pour se rapprocher de celle des vainqueurs, on pouvait éviter de mauvais jours, mais qu'on perdait par là les fruits d'une lutte glorieuse, d'une lutte qui à la fin aurait retrouvé ses heures de triomphe. Les vifs et unanimes applaudissements qui ont accueilli l'observation du pénétrant critique ont prouvé combien

était vraie aussi cette autre remarque qu'aujourd'hui le public subordonne en tout les questions de genre aux questions de talent : le récipiendaire a dû s'en apercevoir pour son propre compte au suffrage très-marqué qui, sur tous les bancs indistinctement, a accueilli sa fine appréciation de M. Casimir Delavigne. En 1827, parlant dans le *Globe* de l'auteur des *Messcniennes*, M. Sainte-Beuve écrivait : « Là où d'autres ne sont que de plats copistes, il saura être original, comme il l'a déjà été; peut-être même il le deviendrait difficilement dans un autre genre que celui-là. » M. Sainte-Beuve, pour être vrai, n'a eu qu'à reprendre son opinion d'il y a dix-huit ans, et à la développer avec la grâce exquise, avec la délicatesse qu'on lui connaît, et qui n'ont jamais eu plus de séduction qu'à la dernière séance académique. Cette séance, fort attendue, avait provoqué une curiosité toute particulière dans le brillant et aristocratique auditoire qui, bien avant l'heure fixée, encombrait la salle trop étroite de l'Institut. Un pareil empressement fait honneur au goût public et montre qu'à elles seules les lettres suffisent encore à intéresser. Cette fois, il n'y avait qu'elles en jeu, et tous ceux qui étaient là, on peut le dire, désiraient beaucoup plus quelque brillant tournoi littéraire qu'une passe d'armes politique. M. Victor Hugo a eu la bonne inspiration de ne se souvenir qu'à de rares intervalles de sa candidature à la pairie, et nous n'avons pas eu le renouvellement de cette singulière et brillante séance académique dans laquelle l'héritier glorieux de Lemercier rejeta son sujet sur le second plan, et, dérochant la politique à M. de Salvandy, qui le recevait, lui laissa la tâche piquante de parler de littérature. A la réception du successeur de M. Delavigne, il a été surtout question de M. Delavigne; il y avait des poètes pour orateurs, et il a été question de

poésie : cela n'arrive pas toujours. Les auditeurs, avec nous, se sont félicités de l'exception.

L'entrée de M. Sainte-Beuve à l'Académie offrait cela de particulier à l'attention, que deux écrivains de l'école nouvelle se trouvaient pour la première fois en présence devant la célèbre

compagnie. A l'occasion de M. Saint-Marc Girardin, on avait pu se convaincre que l'illustre auteur de Notre-Dame de Paris ne se tirait pas avec une extrême souplesse de la délicate obligation d'introduire un contradicteur; on se demandait s'il serait plus heureux à l'égard d'un ancien soldat de son propre camp, devenu général avec les années et maintenant chef d'une armée à part. Lui répéterait-il, comme dans les Odes et Ballades :

Que ta haute pensée accomplisse sa loi. Viens, joins ta main de frère à ma main fraternelle. Poète, prends ta lyre; aigle, ouvre ta jeune aile; Étoile, étoile, lève-toi !

Lui dirait-il encore : « Mon poète, » comme dans cette belle pièce des Feuilles d'automne, où il était parlé du

Doux luth de miel et d'ambrosie

de l'auteur des Consolations? Voilà ce que les curieux se demandaient, et nous étions du nombre des curieux. L'embarras ne semblait pas moins grand, pour M. Victor Hugo, d'avoir à s'expliquer sur la portée littéraire de l'auteur de Louis XI, son compétiteur au théâtre. Quant au récipiendaire, on était moins inquiet de ce qu'il avait à dire sur M. Delavigne. Ce pouvoir en effet sympathique et rare de s'appliquer aux natures les plus diverses, de comprendre les genres et les écrivains les plus disparates, qui constitue l'art du critique, quelqu'un l'a-t-il jamais eu à un plus

haut point et avec des nuances plus déliées que M. Sainte-Beuve? Chez lui, c'est un don véritable. M. Hugo transporte volontiers ses propres et fortes qualités à ce qu'il contemple; M. Sainte-Beuve, au contraire, ramène à lui et s'approprie les natures qu'il regarde. C'est ce qu'on peut appeler la faculté impersonnelle : dans l'ordre de l'observation, elle fait le critique; dans l'ordre de l'imagination, elle fait l'écrivain de théâtre : le premier attrape le portrait, le second crée des personnages. On était donc sûr que M. Sainte-Beuve rendrait pleine justice au poète élégant et pur, à l'homme excellent dont il ve-

nait remplir le fauteuil. Mais quelle contenance, humble ou dé" cidée, prendrait-il vis-à-vis de l'Académie? L'ombre de Joseph Delorme se verrait-elle immolée au pied de la statue de Boileau, ou bien serait-elle évoquée de sa tombe? Les malins se le demandaient à côté de moi, et la curiosité semblait fort éveillée dans tout ce grave et aimable auditoire.

M. Sainte-Beuve a été digne de sa réputation et de lui-même; on n'a pas plus de grâce et d'esprit. Son discours, où les plus épineuses questions sont abordées avec une convenance, une légèreté de touche et un à-propos merveilleux, est sans contredit l'un des plus charmants qui aient été prononcés à l'Académie française. M. Sainte-Beuve avait à peine parlé quelques minutes, qu'il était maître de ceux qui l'écoutaient, les promenant du sourire à l'émotion. A bien des reprises, les murmures flatteurs, les bravos sincères, ont témoigné de l'assentiment unanime de la salle : le succès a été de si bon aïoi, que j'ai vu plus d'un immortel, naguère hostile à la candidature de M. Sainte-Beuve, donner le premier le signal des applaudissements.

Ce qui a plu surtout dans cet éloge senti de M. Casimir Delavigne, où ne s'est point glissé un seul de ces lieux communs que les meilleurs n'évitent pas toujours en pareille occasion, c'est la dignité littéraire, la dignité personnelle avec laquelle M. Sainte-Beuve a parlé de lui et de l'honorable mémoire qu'il avait à célébrer. En n'évitant aucune des questions qui se présentaient naturellement, il a eu l'occasion de maintenir, comme il le devait à lui-même, son drapeau; en ne courant pas de front sur les difficultés pour le plaisir de les braver, il n'a eu chance d'aigrir aucune opinion adverse; enfin, parlant de tout avec aménité, mesure et bon goût, il a séduit les plus rebelles.

Il y a longtemps qu'on l'a dit, les peuples les plus fortunés sont ceux qui ne laissent pas d'histoire. De même pour les hommes heureux : ils n'ont pas de biographie; M. Casimir Delavigne fut de ceux-là. Au monde il donnait ses œuvres, à la famille ses loisirs; on applaudissait à la pensée, on connaissait peu le penseur. Cette existence à demi voilée, ce goût de la re-

traite, cet assidu et calme labeur en vue du public, tout cela n'offrait pas sans doute un ensemble bien animé; mais M. Sainte-Beuve, et après lui M. Victor- Hugo, ont fait ressortir avec un charme infini tout ce qu'il y avait de dignité sereine et d'intime poésie dans ce recueillement habituel, dans cette pratique assidue. M. Delavigne méditait longuement chaque œuvre, et s'y appliquait sérieusement comme à un devoir qu'il aimait. « La famille comprenait tout cela, a dit M. Sainte-Beuve; on lui ménageait des loisirs; il pouvait être rêveur et distrait à ses moments. » M. Victor Hugo ne s'est pas exprimé avec moins de grâce : « Il avait ce goût charmant de l'obscurité, qui est la soif de ceux qui sont célèbres. Il composait dans la solitude ces poèmes qui plus

tard remuaient la foule. » C'est, je crois, un mot de Mme de Staël, que la gloire est le deuil éclatant du bonheur. S'il est une gloire qui ne soit pas cela, et qui laisse vivre le bonheur à côté d'elle, c'est assurément celle que goûta M. Delavigne. Heureux ceux qui comme lui se mettent sous l'invocation de la divinité cachée, heureux ceux qui inscrivent pour devise à une vie illustre : Dits ignotis!

Si ces détails de biographie dont il sait tirer, comme critique et comme moraliste, de si ingénieuses lumières ont un peu fait défaut ici à M. Sainte-Beuve, le sagace appréciateur a trouvé sa revanche dans l'énumération analytique des œuvres de M. Casimir Delavigne. Il a l'air à dessein de s'effacer, de n'être qu'un rapporteur bienveillant et impartial; mais laissez-le faire, laissez-le s'envelopper de réserve : son opinion ne se fait que mieux sentir par les termes assortis dont il use. La pensée réelle se découvre sous la délicate ténuité de l'expression. L'essai de conciliation tenté dans certaines œuvres particulières à M. Delavigne, son rôle individuel assez glorieux, mais qui n'eut ni influence ni école, ce don singulier de se distribuer avec une facilité égale entre la comédie et la tragédie, tant de qualité, élégantes et mitigées, un penchant natif à perfectionner la poésie plutôt qu'à l'agrandir, une verve heureuse de détails et une bonne méthode d'ensemble, l'éminente faculté de saisir la foule

par des combinaisons dramatiques habilement proportionnées, cette muse circonspecte et industrieuse qui savait partager pourtant les passions du grand nombre, une tenue persistante dans le caractère et dans le talent, une sympathie douce inspirée par le poète et qui ne se séparait pas de l'estime pour l'homme, un bon sens capable d'éloquence et une finesse d'esprit suscep-

tible d'enthousiasme, en un mot tout cet idéal tempéré qui caractérise la carrière si tôt interrompue du poète est marqué avec beaucoup d'art dans le spirituel discours de M. Sainte-Beuve. Certes, il y avait de la force dans cette réserve; la renommée populaire de M. Casimir Delavigne aura sa place dans l'histoire des lettres contemporaines. On rendra justice à cette qualité merveilleuse d'imitation qui lui permettait d'amener à son niveau les meilleurs dons des génies créateurs, de trouver dans la prose sémillante de Don Juan d'Autriche des tours de dialogue à la Beaumarchais, dans certains vers de la Fille du Cid des traits de vigueur cornéliens, dans Louis XI quelque chose des hardiesses de Goethe; mais, à vrai dire, si dignes de considération que soient ces divers ouvrages, l'originalité vraie de M. Delavigne n'est pas là : il y est quelquefois excellent, il n'y est pas précisément lui-même. J'aime mieux les Comédiens et V École des Vieillards, auxquels une versification exquise assure la durée dans le répertoire de Dufresny et de Gresset; j'aime mieux les douces langueurs de Néaia et les chœurs splendides de ses brahmes; j'aime mieux la mélancolie voluptueuse des petits morceaux imités du grec, et surtout ces ravissantes pièces, les Limbes, A mon Fils, l'Ame du Purgatoire, les Adieux à la Madelène, qui, par la perfection du rythme comme par la grâce des images, peuvent compter entre les plus jolis vers de notre langue. Quant aux Messéniennes, elles furent surtout une noble action; il fallait admirer cette lave, à présent refroidie, quand elle sillonnait les flancs du Vésuve.

Tout le monde a su gré à M. Sainte-Beuve d'honorer dignement le souvenir de son célèbre prédécesseur; tout le monde aussi, dans les deux camps (mais y a-t-il encore deux camps?),

lui a su gré de réserver en même temps, à travers l'urbanité et la politesse, ses doctrines personnelles, sa propre tradition littéraire. Il n'est nulle part honorable de mettre son drapeau dans sa poche. Quand M. Sainte-Beuve, dans un très-piquant paragraphe, fait un grief à M. Delavigne d'avoir transigé en littérature, et qu'il croit au succès franchement possible d'un poète classique qui, sans faiblir, eût maintenu sa ligne au théâtre, il n'abdique pas le moins du monde, il découvre seulement son opinion sur les infructueuses tentatives du drame moderne, et se donne spirituellement le plaisir de battre l'ancienne école avec des verges qui sont à elle. Quelques lignes après, M. Sainte-Beuve a d'ailleurs trouvé occasion de glisser sa théorie connue des deux styles, du style convenu et du style spontané, qui ressemble fort peu au procédé académique. L'auteur de *Joseph Déforme* n'a donc rien renié, comme le railleur feuilleton d'une amie de M. Victor Hugo nous le faisait craindre l'autre jour. Mme de Girardin oubliait qu'être appelé traître et félon par une femme (même quand elle tâche d'être si peu femme) est toujours très-flatteur pour un homme, et qu'il > avait là de quoi rendre fat plus d'un poète.

Certain vers des *Consolations*, dans un sonnet adressé à M. Victor Hugo, m'est revenu plus d'une fois au souvenir, quand l'illustre auteur des *Feuilles d'Automne* en est arrivé à l'appréciation des titres littéraires de M. Sainte-Beuve :

Votre souffle en passant pourrait nous renverser.

Mais le colosse, au contraire, s'est fait bénin; comme Hector, il a doucement bercé Astyanax dans son casque, quoiqu'Astyanax ne soit rien moins qu'un « jeune géant » dans les *Odes* et *Balades*. M. Victor Hugo a loué en termes trop délicats les mérites

de M. Sainte-Beuve pour que nous ne détachions pas ici cette page qui exprime à merveille nos propres opinions, et qui est une noble marque d'équité de la part du célèbre poète :

kik ÉTUDES LITTÉRAIRES.

« L'Académie peut le proclamer hautement, et je suis heureux de le dire en son nom, et le sentiment de tous sera ici pleinement d'accord avec elle, en vous appelant dans son sein, elle a fait un utile et excellent choix. Peu d'hommes ont donné plus de gages que vous aux lettres et aux graves labeurs de l'intelligence. Poète, dans ce siècle où la poésie est si haute, si puissante et si féconde, entre la messénienne épique et l'élégie lyrique, entre Casimir Delavigne qui est si noble et Lamartine qui est si grand, vous avez su dans le demi-jour découvrir un sentier qui est le vôtre et créer une élégie qui est vous-même. Vous avez donné à certains épanchements de l'âme un accent nouveau. Votre vers presque toujours douloureux, souvent profond, va chercher tous ceux qui souffrent, quels qu'ils soient, honorés ou déçus, bons ou méchants. Pour arriver jusqu'à eux, votre pensée se voile, car vous ne voulez pas troubler l'ombre où vous allez les trouver. Vous savez, vous poète, que ceux qui souffrent se retirent et se cachent avec je ne sais quel sentiment farouche et inquiet qu'est de la honte dans les âmes tombées et de la pudeur dans les âmes pures. Vous le savez, et, pour être un des leurs, vous vous enveloppez comme eux. De là une poésie pénétrante et timide à la fois, qui touche discrètement les fibres mystérieuses du cœur. Comme biographe, vous avez, dans vos Portraits, mêlé le charme à l'érudition, et laissé entrevoir un moraliste qui égale parfois la délicatesse de Vauvenargues et ne rappelle jamais la cruauté de La Rochefoucauld. Comme romancier, vous avez sondé des côtés

inconnus de la vie possible, et, dans vos analyses patientes et neuves, on sent toujours cette force secrète qui se cache dans la grâce de votre talent. Comme philosophe, vous avez confronté tous les systèmes; comme critique, vous avez étudié toutes les littératures

« Par vos recherches sur la langue, par la souplesse et la variété de votre esprit, par la vivacité de vos idées toujours fines, souvent fécondes, par ce mélange d'érudition et d'imagination qui fait qu'en vous le poète ne disparaît jamais tout à fait sous le critique et le critique ne dépouille jamais entièrement le poète, vous rappelez à l'Académie un de ses membres les plus chers et les plus regrettés, ce bon et charmant Nodier, qui était si supérieur et si doux »

Voilà de nobles jugements exprimés dans un noble langage. En tout ceci, on le voit, l'attitude de l'éminent écrivain a été

digne; nous aimons à rendre ce témoignage public à ses sentiments.

La réponse que M. Victor Hugo a faite à M. Sainte-Beuve, et où il a parlé, en termes excellents, de l'auteur du *Paria*, a plus d'une fois produit l'émotion. M. Hugo a obtenu beaucoup plus de succès que dans son précédent et très-contesté discours sur M. Saint-Marc Girardin. Son morceau d'avant-hier a des portions touchées avec vigueur, des traits de charmante poésie. On a particulièrement remarqué une fraîche et délicieuse esquisse de la vie intérieure de M. Delavigne, et des pages fortement colorées sur Port-Royal, qui, malgré l'abus de la pompe, ont obtenu le rare et précieux suffrage de M. Royer- Collard. Si M. Sainte-Beuve affine trop sa pensée, M. Victor Hugo grossit trop la sienne. Chez

lui, les riches métaphores abondent, redoublent, s'entre-croisent, et l'idée souvent est comme oppressée sous ces splendides draperies de synonymes : c'est toujours le même abus éblouissant, le même emploi savant de l'hyperbole et de l'antithèse. Mais des traits de vraie grandeur rachètent heureusement ce luxe exagéré de la forme, cette solennelle étiquette de la phrase; il n'y aurait souvent qu'à émonder le feuillage trop touffu pour que le tronc du chêne se montrât dans sa majesté. Certains détails médiocrement heureux eussent aussi pu disparaître : sans parler du ton de prédication qui me gêne un peu cette éloquence, je n'aime pas, par exemple, cette insistance traînante sur Waterloo dont Béranger a si bien dit :

Son nom jamais n'attristera mes vers.

Il y a des sujets sur lesquels il faut glisser; en voulant flatter le patriotisme, on le blesse. Quant à la nouvelle sortie que M. Victor Hugo fait contre la philosophie, nous ne pouvons y voir qu'un caprice peu digne de sa haute gravité; la philosophie et la poésie sont sœurs, l'une enseigne ce que l'autre chante. Est-ce une revanche que l'auteur des Orientales voudrait prendre sur l'auteur de la République? Platon au moins ne chassait que

les poètes, il absolvait la poésie; nous aimons à croire que M. Hugo fait tout le contraire, et qu'il tolère les philosophes tout en bannissant la philosophie; car comment imaginer qu'un si sérieux esprit en veuille aux choses à cause des hommes ?

En somme, la séance académique de jeudi est l'une des plus brillantes à laquelle nous ayons jamais assisté. Rien n'a manqué à l'éclat de cette fête vraiment littéraire, où M. Villemain N est venu reprendre ses fonctions de secrétaire perpétuel. Aux vifs et

universels applaudissements qui l'ont accueilli dès son entrée, l'illustre écrivain a pu juger de la joie sincère qu'on avait de le voir rendu aux lettres, comme déjà il l'était à l'amitié.

POÉTIE MINORES.'

La poésie tient évidemment la première place dans les manifestations diverses de la pensée : plus vraie en quelque sorte que l'histoire, car elle puise directement dans le cœur de l'homme les sentiments qu'elle exprime; plus haute encore que la philosophie, car elle rend claires par l'enthousiasme les difficiles déductions de la logique, car elle enferme dans le rythme et revêt d'une forme à la fois populaire et sublime les vérités immortelles que la spéculation ne sait que démontrer, la poésie hérite de ce qu'il y a de meilleur dans ce que nous sentons, de ce qu'il y a de plus grand dans ce que nous pensons. Elle est comme un effort et un retour du rayon divin tombé en notre âme et qui tend à remonter d'où il est venu, c'est-à-dire à l'éternelle source de toute beauté. Les poètes véritables ne sau-

(1) Dans la bonne latinité, on prend *minores* sans trop de défaveur par opposition à *maiores*; on peut le prendre aussi dans le sens de *peiores*. — Voir *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1813.

il. 27

raient donc obtenir une trop large place dans l'histoire littéraire aussi bien que dans la critique. Il faut que les plus rebelles adversaires de la poésie en conviennent, c'est à l'amour pur, c'est au culte désintéressé des beaux vers que semblent se reconnaître tout d'abord les âmes bien nées. Quelle pente naturelle n'a pas aussitôt un cœur délicat pour ceux qui retrouvent leur langue dans cette langue préférée, pour ceux qui d'eux-mêmes se réfu-

gient en ces sphères sereines , où s'avive le goût de ce qui est bien, de ce qui est vrai, et où se rencontre le charme qui ne se flétrit pas, cet *œternum leporem* dont parle Lucrèce, c'est" à-dire le don de l'inspiration soumis à la loi sainte du travail , l'essor de la pensée fixé à jamais sous les liens puissants du style?

C'est à l'active intervention de la poésie que notre période littéraire devra ses plus durables monuments, le plus vif éclat de sa gloire. Quelle que soit l'opinion, enthousiaste ou dégoûtée, que l'on professe sur l'ensemble du mouvement intellectuel qui s'est accompli en France depuis vingt-cinq ans; quelque jugement, sévère ou favorable, que doive prononcer définitivement l'avenir sur cette confusion étrange des nobles penchants et des pires instincts, sur ce mélange de promesses brillantes et de tristes avortements, il y a, selon nous, un accent contemporain que recueillera sans nul doute l'attention des siècles futurs; il est un legs saint qui est assuré de ne pas périr dans ce possible naufrage. Cette originale création de notre époque, et qui lui assurera dans l'histoire un caractère vraiment distinctif, c'est évidemment le lyrisme. Ailleurs tout, presque tout était trouvé; là tout était à faire. Qu'on y veuille songer, il n'y a eu, dans aucune littérature, de plus merveilleux prosateurs que les nôtres; il n'y a eu nulle part un plus grand théâtre que le théâtre français. Ce sont là assurément, pour un troisième âge littéraire, de dures conditions, des antécédents difficiles, et, en quelque sorte, un idéal désespérant.

En s'attaquant tout d'abord et sans crainte aux genres les plus divers, en se jetant à la fois dans les routes les plus oppo-

sées, notre époque a montré de nobles ambitions qu'il faut se garder de méconnaître. Aussi, tout en protestant contre les exagérations vaniteuses et les folles tentatives, on ne saurait trop applaudir à ce que, dès le début, il y a eu de généreux dans ce désir de conquêtes intellectuelles, à ce qu'il y a eu d'excitateur dans cette impatience du nouveau et de l'inconnu. Voilà d'ordinaire comment se préparent les grandes choses. Malheureusement ces louables efforts ont dégénéré peu à peu. La mesure a bientôt disparu, et trop souvent les caprices individuels ont compromis, par une fatale obstination, l'originalité véritable; trop souvent aussi l'industrie s'est mise à la place de l'amour de l'art. Or, pour lutter avec avantage contre un passé si éclatant, ou plutôt pour continuer dignement une généalogie si glorieuse, la génération nouvelle n'aurait pas eu trop de la plénitude même de ses forces. Mais on sait comment elle les gaspiila, en s'abandonnant à tous les hasards des ambitions désordonnées et des fantaisies maladroites. De là tant de résultats désastreux, tant de défaites imprévues. Cependant une belle part restera encore à notre époque, sur les points où les rivalités étaient moins redoutables, dans l'ordre où les comparaisons avec le passé n'offraient point le même danger. Là, sur ce terrain plus vierge, dans ces champs jusqu'ici peu abordés, le succès ne nous paraît pas contestable. Si la lutte en effet se prolonge au théâtre sans qu'on en puisse prévoir l'issue; si, sur toute la ligne littéraire, le combat est au moins douteux partout où la défaite n'est pas consommée, il est évident en revanche que la victoire reste, que le triomphe nous est garanti dans des genres qui certainement ne sont pas secondaires.

Le lyrisme, l'histoire, la critique, voilà, jusqu'à ce jour au moins, les évidentes créations de notre ère littéraire, celles que, selon nous, on serait mal venu à repousser. Dans les sciences his-

toriques, il y avait à faire mieux que les chroniqueurs n'avaient fait, autrement que n'avaient fait les maîtres les plus légitimement accrédités : l'impartialité pouvait se joindre à la profondeur, et l'exactitude pouvait ne pas interdire la clarté.

Après avoir parlé pendant des siècles au nom de je ne sais quelle rhétorique de convention, la critique française, à son tour, avait à se renouveler ou plutôt à se fonder : il lui restait à prendre l'initiative par les théories, à expliquer selon l'esthétique les lois éternelles de l'art, à tirer des déductions fécondes du rapprochement des littératures; il lui restait surtout à expliquer le présent par le passé, l'écrivain par l'homme, l'œuvre par le siècle, c'est-à-dire à joindre l'entreprise de l'historien et du moraliste à celle de Pérudit. Dans les régions incomparablement supérieures qu'elle habite, la poésie lyrique avait plus à faire encore. Nous étions surtout pauvres par le contraste des , richesses voisines. D'une part, le génie méridional étalait avec orgueil les bijoux populaires du Romancero, et on le voyait, ici s'agiter aux énergiques accents des canzones dantesques, là se bercer dans les divines langueurs de Pétrarque. D'un autre côté, la muse du nord venait à nous avec son concert d'hymnes inconnus : tantôt c'étaient les vagues soupirs de cette rêverie allemande qui se complaît à redire les plus fugitives aspirations, les plus secrètes défaillances de l'âme; tantôt c'était le rire amer de l'ironie mêlé à ce que l'enthousiasme a de plus sublime, en un mot ces cris soudains et profonds qui s'échappent des lèvres de Byron, quand, le visage sillonné d'éclairs, il semble sortir des abîmes de l'infini. A côté de trésors si éblouissants et si divers, le lyrisme français, vraiment déshérité, n'avait à produire d'autres témoignages que les strophes mythologiques de J.-B. Rousseau ou les tirades déclamatoires de Le Brun.

A ce triple appel des sciences historiques, de la critique et du lyrisme, il a été répondu comme il convenait au génie de la France. Plus d'un monument, que la gloire dès à présent consacre, est là qui atteste ces conquêtes nouvelles de notre siècle. Pour parler seulement de ce qui nous touche aujourd'hui, il est permis d'affirmer que la poésie aura une grande part, la meilleure part peut-être, dans ces brillantes évolutions de l'intelligence contemporaine. Le mouvement lyrique qui a commencé d'une façon si inattendue, dès les premières années de la Restauration >

POETJi MINORES. 421

s'est continué depuis avec éclat; il a été varié et puissant. Rien n'a échappé à la lyre ni dans la profondeur de nos sentiments ni dans la diversité de nos passions : la lyre a été l'interprète fidèle et goûtée des émotions de la vie intime, comme des agitations de la vie sociale. Qu'il ait abandonné son âme à toute l'indépendance du doute, ou qu'il lui ait imposé la paix sous le joug de la foi; qu'il se soit oublié aux affections du foyer, ou que, descendant dans l'arène, il ait emprunté leurs entraînements aux partis; qu'enfin, devant ce merveilleux spectacle des créatures et des choses, il ait cherché les mystérieux rapports de la vie qui circule dans la nature et du besoin d'aimer qui respire dans l'homme, le poète, en tout cela, n'a cessé d'être un peintre vrai. Et faisait-il en effet autre chose qu'exprimer, sous une forme meilleure, sous une forme choisie et définitive, ce qui était confus et caché au sein de tous, ce qui mourait sans écho au fond des cœurs? C'est là un beau triomphe pour le lyrisme de notre ère, un triomphe qui lui assure la durée.

En proclamant sa sympathie pour l'ensemble de cette rénovation poétique, pour tant d'oeuvres diversement originales, la critique est bien loin de remplir un devoir qui lui coûte; elle n'a au contraire qu'à rester fidèle à ses instincts. Toutefois cette adhésion, précisément parce qu'elle est sincère, impose une vigilance plus active et nécessite une intervention en quelque sorte continue. Il ne faut pas laisser compromettre la cause qu'on aime. Aussi, en abordant le détail, en s'approchant des talents et en considérant de près les directions qu'ils ont suivies, en voyant d'où plusieurs sont partis et où quelques-uns sont arrivés, il y aurait bien des restrictions à faire, bien des déviations à déplorer. De quels excès de goût, même le moins timoré, n'aurait-il point à se plaindre! Que de réserves ne faudrait-il pas établir, tantôt contre les aberrations de la pensée, tantôt contre le dévergondage de la forme, le plus souvent contre l'alliance presque nécessaire des idées mauvaises et du mauvais style! Mais, entre ces abus regrettables, il y en a un qui me frappe surtout, parce qu'il est devenu presque général, parce

qu'en se prolongeant il ne manquerait pas d'être pris pour un symptôme assuré de décadence. Ce défaut, dont bien peu se défient, c'est la diffusion. Plus que jamais la sobriété manque, cette sobriété savante qui affermit l'inspiration par la réflexion, et qui rend éternel l'élan du penseur par la patience de l'écrivain.

Quand on songe aux œuvres déjà si étendues de quelquesuns de nos poètes les plus aimés, les plus célèbres, le doute arrive, quoi qu'on fasse, et on se demande si l'avenir, occupé de lui-même, ne sera pas tenté de laisser dans l'ombre, sans les distraire de leur volumineux entourage, tant de pages vraiment belles, vraiment dignes de vivre. Sans doute, aux yeux des

contemporains, la valeur du poète n'est pas diminuée par ces jeux puissants d'une pensée qui s'épanouit en une profusion d'images, et qui se répète, comme un écho séduisant, en vingt métaphores successives : il y a même dans ce jet rapide, dans cette continuité brillante de la production, un charme particulier, quelque chose de l'irrésistible empire qu'exerce sur la foule une improvisation chaleureuse. Et cependant, n'est-ce pas beaucoup risquer, quand on est réellement poète, que de se complaire à ces éclats, à ces triomphes d'un jour, et de transporter ainsi dans l'art les succès passagers de la tribune? La poésie certainement a le même fonds que l'éloquence; mais l'une s'adresse à ceux qui lisent, l'autre à ceux qui écoutent. Le poète remplace le débit par le rythme, ce qui passe par ce qui dure : c'est, si l'on peut dire, l'éloquence saisie en sa vivacité, fixée dans son action, et rendue ainsi immortelle. Qu'on y prenne garde, la faculté poétique a besoin, avant tout, d'une forte discipline : or, ce qui fait défaut actuellement, ce n'est ni le talent ni même le génie; c'est bien plutôt le sens qui contient, la volonté qui dirige, le travail qui châtie, et, pour tout dire, la patience qui, sans se lasser, va de l'a peu près à la perfection.

S'il restait un doute sur l'opportunité de ces remarques, il n'y aurait, pour être convaincu, qu'à passer des créateurs aux imitateurs. C'est une loi inévitable de l'histoire de l'art, que les

poe™ minores. 423

défauts des maîtres apparaissent avec toute leur saillie, et se révèlent, en s'exagérant, dans les compositions de leur école. Sans doute, à l'heure qu'il est, il n'y a pas, à proprement parler, d'écoles poétiques : les centres qui avaient réussi à se constituer dans les dernières années de la Restauration se sont trouvés

brusquement dissous par une révolution politique, et depuis on n'a eu aucune occasion décisive, on n'a fait aucun effort sérieux pour se rallier autour d'un principe commun, pour courir la même fortune sous le même drapeau. Qu'est-il trop souvent advenu, pour les maîtres eux-mêmes, de cet esprit d'isolement? Quelques-uns, atteints par le dégoût, se sont réfugiés dans le silence, ou n'ont plus demandé que rarement à la muse, à la seule muse, les inspirations qui hier leur venaient aussi d'un cercle ami et solidaire; d'autres, enfermés résolument en eux-mêmes, ont fini par professer le culte de leur propre pensée et par s'imaginer que le monde les suivait en ces dangereuses solitudes, où le fétichisme individuel n'est plus, à la longue, qu'une forme de l'impuissance. De là, plus d'un résultat fâcheux : ici, une forme tourmentée, le manque de souffle, l'épuisement, quelquefois même un silence prématuré; là, au contraire, une abondance malheureuse à qui tous les prétextes, toutes les occasions sont bonnes, et qui, satisfaite du bruit, prend la notoriété pour la gloire.

Dans les dernières années, cette complète dispersion des groupes poétiques, cette disposition du public à écouter chacun sans subir la tyrannie de personne, la liberté par conséquent laissée au premier venu de suivre ses propres instincts sans être aussitôt ramené aux cadres de convention par le despotisme d'une école exclusivement régnante, tout cela a fait illusion à bien des talents secondaires jusque-là plus modestes et aussi à presque tous les débutants. On en a vu plus d'un prendre naïvement ses plagiats pour des nouveautés. Les plus décidés ^affichent ces prétentions à l'esprit inventif dans leur préface; d'autres, plus humbles, les glissent seulement à la fin d'un sonnet sur l'art ou d'une ode sur la mission sacrée des poètes :

k%k ÉTUDES LITTÉRAIRES.

bref, on ies retrouve partout, Rien cependant n'est moins justifié que de pareilles ambitions; ce qui manque en effet à toutes les poésies nouvelles, c'est précisément, c'est surtout l'originalité. Non-seulement tous les nouveaux arrivants ont des airs de famille, mais le plus souvent c'est une assemblée de Sosies : il n'y a que l'habit qui diffère. Qu'on se plaigne, après cela, de l'indifférence du public; le public continuera à passer outre, par un sentiment dont il ne se rend point compte peut-être, mais qui est parfaitement fondé. Le premier droit en effet de ceux qui lisent, c'est de fuir l'ennui; leur premier soin, c'est d'éviter le double emploi : or, qui s'arrêterait à contempler ces innombrables copies, quand l'original est là qui en dispense? Beaucoup de talent peut être dépensé dans ces pastiches, dans cette reproduction quelquefois habile de l'œuvre ou du procédé des maîtres : c'est du talent perdu. Aujourd'hui quelque chose d'analogue à ce qui a lieu au dedans de chaque esprit d'élite semble aussi s'accomplir en dehors : cette diffusion, en effet, que nous notions tout à l'heure au sein des principaux génies contemporains, a en quelque sorte passé au sein de la foule. La faculté poétique, à mesure qu'elle se distendait dans les individus, s'est en même temps dispersée en un cercle plus nombreux. Peu à peu les mystères de l'initiation poétique sont devenus des lieux communs, et il y a maintenant pour les débuts en vers incomparablement plus d'auteurs que de lecteurs.

Assurément, dans les volumes de poésies qui depuis treize ans se succèdent sans qu'on le sache avec une si active régularité, il y a eu plus d'une fois, il y a encore çà et là telle page harmonieuse qu'on croirait arrachée aux Méditations, telle strophe éclatante

qui serait digne des Orientales, telle rêverie charmante qui ne déparerait pas les Consolations; mais, dans les conditions actuelles, cela suffit-il? Une certaine mélodie de facture et de nombre, une certaine mise en œuvre du sentiment par l'image, sont dorénavant des qualités presque vulgaires. Encore une fois, la facilité de versification est devenue si commune, qu'elle n'est plus assez, à elle seule, pour consti-

POET^E MINORES

tuer le talent. Évidemment il y a, à l'heure qu'il est, une certaine habileté mécanique et de métier qu'on a trouvé moyen d'introduire dans ce qu'il y a au monde de plus individuel, dans la rêverie. C'est ainsi que la verve bouffonne après Rabelais, l'humour après Sterne, la fantaisie après Hoffmann, devinrent aussi des banalités entre les mains des imitateurs. Au xv^e siècle, tout bon écolier de rhétorique rimait sa tragédie dans le goût de la Sémiramis et du Manlius : aujourd'hui il n'est pas de lauréat de collège qui ne possède en portefeuille, entre un roman social et une épopée intime, des Brises du Soir ou des Échos du Cœur destinés à un plus grand succès que celui des Feuilles d'Automne; il n'est pas de bachelier d'hier qui, à la lueur du punch et dans la fumée des cigares, n'ait évoqué trois ou quatre héros fringants et fantasques, auprès desquels le Mardoche et le Paez d'Alfred de Musset semblent de vrais bourgeois. Pauvre imitation, et la pire de toutes, que celle qui copie la boutade et singe le caprice !

Mais au moins faudrait-il, avec ces sceptres d'emprunt, ne pas se donner des airs de conquérant, ne pas afficher à tout propos

les façons royales. Dans les époques littéraires régulièrement constituées, tout a son ordre et sa mesure : les talents secondaires reconnaissent naturellement leur place. Aujourd'hui ce sentiment, qui fait chacun s'apprécier et se tenir à son rang véritable, devient à chaque instant plus rare. En poésie surtout, on dirait que le premier plan n'est plus réservé exclusivement aux gloires légitimes, aux vrais rois de la lyre : tout nouveau venu se croit le droit de s'y installer. Ces folles ambitions veulent être relevées, et à leur tour les poètes mineurs doivent fournir une série d'études qui peut-être ne sera pas sans profit. Après tout, une pareille classification est un hommage indirect rendu aux maîtres, et c'est à leurs propres prétentions, qui seules en ont donné l'idée, que s'en devront prendre les mécontents. Et puis, que voulez-vous? De nos jours, la fortune n'est propice à aucune royauté, quoique les royautés abondent : c'est un malheur des temps, et il faut bien se résigner à ce que la

critique, après tant d'autres, se passe l'innocente fantaisie d'arracher quelques couronnes. Dans une époque d'ailleurs où le lyrisme compte de si éminents interprètes, le second rang ne devrait-il pas paraître désirable encore et satisfaire des vanités même susceptibles? Mais qu'est devenu l'esprit de discipline et qui reconnaît une hiérarchie? Devant tant d'exigences ambitieuses, maintenons ses privilèges au bon sens : majores audire, minori dicere, voilà un devoir et un droit qu'Horace, en un autre sens, proclamait il y a deux mille ans; nous voudrions remplir l'un et profiter de l'autre.

Aujourd'hui, il ne sera question que de vers, de vers tout récents. Et d'abord la première question, la question préalable qu'on a à s'adresser, c'est de savoir si ce mépris du public pour la

poésie dont parlent bien haut les préfaces, si cette déchéance définitive de la muse dont il est question à chaque page des volumes nouveaux, sont des faits avérés et incontestables. Pour ma part, je pense précisément le contraire. Sans doute, de ce qu'on ne les remarque pas, bien des poètes concluent aussitôt au dépérissement du goût poétique : induction forcée et qui trahit les blessures de l'amour-propre. Cette admiration des œuvres consacrées, en même temps que cette indifférence pour tant de nouveautés banales, montrent au contraire dans le public une sympathie persistante pour tout ce qui est invention, un dégoût de plus en plus marqué pour tout ce qui n'est qu'imitation. Des dispositions pareilles sont excellentes, et on ne saurait trop les encourager, car il y faut voir le gage d'un favorable accueil pour tout ce qui aura vraiment la jeunesse et la vie.

On a vu quelle était, suivant nous, la situation de l'esprit lyrique en France. Tandis que la plupart des talents acceptés se laissent envahir, les uns par le dédain, les autres par le découragement, aucun génie nouveau ne se révèle, aucune lyre n'attire l'oreille par des accents qui lui soient propres. Sur tous les points, c'est un concert si monotone, qu'aucune note ne demeure distincte dans le souvenir; sur tous les points aussi,

PoET7E MINORES

par une contradiction étrange, ce sont des aspirations incroyables à l'originalité et à la puissance inventive. En somme l'acharnement verbeux des imitateurs est aussi infécond que le silence prolongé des maîtres. Si l'on veut s'enquérir avec quelque

certitude de la vérité de ces assertions, il n'y a qu'à aborder le détail, il n'y a qu'à jeter un rapide regard sur les recueils poétiques qui ont paru dans ces derniers mois.

(Ici le critique appuyait ses considérations de bon nombre d'exemples, et il procédait à une anatomie très-vive des productions récentes de plusieurs poètes vivants. Nous supprimons cette partie justificative qui a perdu de son intérêt pour le public et qui garderait trop de piquant pour les intéressés.)

Si je ne m'abuse, les pages qu'on vient de lire ont rendu évidente, par les faits, la conclusion anticipée que nous énoncions dès l'abord. Il y a plus de dix ans déjà que ce mouvement poétique, mal connu des intéressés eux-mêmes qui s'ignorent les uns les autres, se reproduit avec une infatigable et monotone régularité : rien cependant ne décourage les poètes, et leur obstination n'a d'égal que l'indifférence de la foule. Si, en face d'un pareil spectacle, la critique a toujours les mêmes déductions à tirer, les mêmes conseils à émettre, a-t-on le droit de s'en prendre à elle? Ce n'est point elle, c'est l'art qui est tenu à la variété. Devant les mobiles fantaisies de l'imagination, devant les créations du sentiment, la critique représente un élément fixe, immobile; elle applique toujours de la même manière des lois qui toujours sont les mêmes ; en un mot, elle parle au nom du bon sens. Je sais bien qu'à en juger par les œuvres de beaucoup de poètes, le bon sens est chose variable et accessible aux transformations; mais le monde n'est pas tout à fait de cette opinion.

Nous n'hésitons pas à le répéter, le fatal esprit de vertige qui a frappé plusieurs chefs est descendu en même temps jusque dans les régions inférieures de la poésie. Partout aux sages lenteurs

d'un travail sobre s'est substituée la stérile abondance d'une improvisation hâtive. En s'habituant à donner la poésie

comme une révélation d'en haut, on s'est répété que les révélations étaient spontanées, subites, et chacun sait si la remarque a été mise à profit. Dieu pourtant ne s'est reposé que le septième jour : dans leurs assimilations ambitieuses, les poètes s'en devraient souvenir. Aujourd'hui, la dissolution absolue des groupes littéraires isole chacun dans son talent ou dans son orgueil : nulle part on n'est maintenu ou corrigé par les avertissements d'alentour. De là ces étranges éruptions de vanités solitaires, de là cette persistante accumulation d'œuvres où l'absence d'originalité ne se trahit que mieux par la prétention. Ce n'est pas que nous voulions faire de l'art une aristocratie exclusive et réserver ses faveurs à quelques privilégiés ; il faudrait être bien ignorant ou bien aveugle pour ne pas reconnaître, au contraire, qu'il y a quelque chose de contagieux dans le génie, qu'on est nombreux dans les grandes époques, et que les talents enfin, au lieu de se faire ombrage, s'illuminent les uns les autres. Or, s'il est incontestable, comme il nous paraît, que le lyrisme de notre âge tiendra une place notable dans l'histoire littéraire, il semblerait qu'à côté de ses représentants les plus glorieux, la poésie contemporaine devrait pouvoir compter aussi bien des adeptes moins illustres, bien des disciples fervents et heureux. Pour cela, il eût fallu chez ceux qui ne marchaient pas les premiers une certaine discipline, un certain sentiment des forces qui leur étaient départies ; il eût fallu, de la part des jeunes générations appelées à continuer ce mouvement, une intervention propre, un peu d'inspiration nouvelle. Malheureusement aucune de ces espérances ne s'est jusqu'ici réalisée. Tandis que les maîtres s'égarèrent trop souvent dans des voies fâcheuses, les natures secondaires, aban-

données à elles-mêmes, se firent illusion sur leur rôle, et, prétendant à l'esprit inventif, n'arrivèrent qu'à défigurer leurs plagats en les exagérant; d'un autre côté, Jes écrivains qui offraient à la poésie le tribut de la jeunesse, se voyant saufs, dès le début, de toute solidarité littéraire, s'imaginèrent bientôt apporter des créations quand ils ne donnaient que des copies. Chez ceux qui n'avaient pas le sceptre

POET.E MINORES

l'indiscipline, chez ceux qui débutaient le manque d'originalité, chez tous les suggestions de l'amour-propre amenèrent la situation mauvaise où nous sommes, situation inquiétante et d'où l'on ne saurait se tirer qu'en recommandant de plus en plus le travail à qui a le talent, le silence à qui n'est pas doué. Le conseil rajeunit avec les siècles :

Mediocribus esse poetis Non homines, non Di, non concessere columnae.

Il faut bien que les débutants en soient convaincus : quand une école est régnante et qu'elle a eu des interprètes écoutés, on ne peut aspirer à la remplacer ou à la poursuivre dignement qu'à la condition de s'appartenir, qu'en ayant la main assez robuste pour porter à son tour le drapeau. Or, rien de pareil ne se révèle dans ces innombrables holocaustes que la vanité vient sans cesse offrir aux pieds de la déesse implacable. Partout, quoiqu'il se déguise, l'esprit d'imitation est manifeste. Une remarque me frappe : presque tous les poètes célèbres de notre époque ont rencontré dès le premier jour leur veine, l'élan propre de leur talent;

presque tous ont conquis du premier coup la place qui leur était due. Aujourd'hui, au contraire, il n'y a que des essais ternes, sans avenir, sans vie; aucun astre ne se lève, et l'œil se perd à l'horizon dans cette pâle voie lactée où chaque étoile scintille de près, et s'efface à distance en un entassement de lumière opaque et indistincte. Lorsqu'on est arrivé à une pareille dispersion de la faculté poétique, qu'a de mieux à faire le public que de réserver son attention exclusive aux génies vraiment créateurs? Sans doute il est bon que le monde ne cesse pas d'apporter discrètement son offrande à la muse, il est bon que l'amour désintéressé de l'art produise çà et là des essais délicats et sans prétention : rien n'est plus légitime, et nous en avons vu plus d'un exemple qui méritait le regard; mais quand, au lieu de servir à condenser la pensée sous une forme plus vive, le rhythme sait que l'énerver et la distendre; quand, au lieu d'être une distraction aimable, la poésie devient, chez ceux qui

ne sont pas ses vrais élus, une carrière maladive et dangereuse; en un mot, quand elle n'amène que des exigences sans cause et des aspirations sans résultat, on ne fait, en se montrant sévère, qu'accomplir un strict devoir. En ces temps de trouble moral et d'anarchie littéraire, il est bon qu'un lieu se trouve encore où l'on n'hésite pas à protester contre les superbes exigences, contre les orgueilleuses aberrations. Après avoir rendu hommage, par une suite d'études sympathiques et indépendantes, aux plus glorieux représentants de l'art contemporain, pourquoi n'essaierait-on pas aussi de restituer leur vraie place à tant de souverainetés douteuses? pourquoi craindrait-on de toucher à tant de sceptres fragiles? La petite histoire a ses enseignements comme la grande; il y a là toute une galerie piquante et instructive qu'il ne faut pas dédaigner. Après tout, cette classifi-

cation de minores est plus bienveillante qu'elle ne semble : à combien de minimi, en effet, à combien de peiores, qui autrement n'eussent obtenu que le silence, ne donnera-t-elle pas asile? Et puis, y aurait-il beaucoup d'habileté à se piquer, en cet âge de rénovation poétique, d'être mis au second rang? Il est toujours imprudent de se ranger entre les majores; les royautés qui se proclament elles-mêmes sont rarement acceptées parla foule. Qu'importent d'ailleurs les irritables susceptibilités de l'amour-propre? Puisque les poètes inférieurs prétendent avoir une mission, il faut bien que le bon sens à son tour ait la sienne.

II

La plupart des jeunes poètes, dans leurs vers moroses, représentent la critique une grosse fêrule à la main. C'est une flatterie : quand elle n'a qu'une fêrule, la critique manque à ses devoirs; il lui en faut deux. Si les auteurs, en effet, tombent incessamment sous sa compétence, les lecteurs, à leur tour, n'é__

(1) Voir Revue des Deux Mondes, 15 juin 1845.

poeTjE minores. 431

chappent pas tout à fait à cette juridiction. Sans doute, dans les époques favorisées où le goût est un suprême arbitre et où l'admiration ne craint pas d'avouer le bon sens pour complice, le public, de lui-même, vient en aide à la critique, au lieu d'appeler son contrôle; c'est l'âge d'or, ce sont des intervalles de far niente pour ceux qui font profession de juger les écrits. Mais il est des heures moins heureuses : c'est quand les maladifs caprices de la

décadence ont perverti le tact des choses littéraires, c'est quand les mobiles engouements de la mode se sont substitués à l'enthousiasme de la poésie vraie. Alors la tâche est doublement lourde pour ce qu'on appelle la critique; car, si elle ne consent pas à abdiquer, il faut forcément qu'elle s'interpose entre ce public et ces écrivains, également dévoyés, qui, par d'équivalentes flatteries, s'entretiennent, se fortifient dans leurs mutuelles faiblesses. On a dit mille fois que la société faisait la littérature à son image; c'est juste la moitié de la vérité, laquelle ne se complète et ne se rectifie que par la proposition contraire, à savoir que les lettres impriment au monde contemporain leur propre caractère. En effet, l'action ici est toujours réciproque, et pour la société comme pour la littérature, c'est-à-dire en abrégé pour celui qui lit comme pour celui qui compose, l'influence exercée est à peu près égale à l'influence subie. Voilà pourquoi c'est un devoir quelquefois de redresser le goût public quand il se fausse; voilà pourquoi le succès, qui à lui seul ne prouve rien, a besoin, pour devenir définitif, de la sanction du temps comme de celle des vrais juges. Assurément, il a dû se débiter dix fois plus d'exemplaires des *Mystères* de Paris que de *Colomba*; mais, en vérité, est-ce la faute de *Colomba* ou celle des lecteurs? Dans vingt ans, sans nul doute, le public sera sur ce point revenu à l'avis des lettrés. Cet art de la critique, si décrié des poètes, a donc tout au moins le mérite d'être une protestation contre les mauvais entraînements de la foule, et ainsi de ne pas laisser périmer les droits du talent.

Est-ce à dire pourtant qu'il faille pousser le pessimisme jusqu'à prétendre que le public a toujours tort? En général, les

jeunes poètes seraient assez de cet avis, et ils traitent à peu près le public [lecteur ici n'est pas synonyme) avec autant de

bonne grâce qu'ils font des critiques. A la vérité, ce n'est point tout à fait pour les mêmes causes : celui-là est un grand coupable tout bonnement parce qu'il ne lit point, tandis que ceux-ci sont de méchants envieux, parce qu'ayant lu, ils n'admirent pas, ce qui, dans l'esprit de tout rimeur, est un manque grossier de logique. Évidemment il y a, au sein de la presse, une mystérieuse conspiration organisée contre la jeune poésie; évidemment, les déloyaux rédacteurs sont ici d'accord avec leur stupide auditoire, qu'ils tâchent basement de flatter, A présent les journaux sont faits

Moins par leurs rédacteurs que par leurs abonnés.

Voilà avec quelle aménité on s'exprime dans le camp des bardes néo-romantiques.

Pour notre part, bravant ces foudres, nous avouerons hautement que, sur le point en litige, nous sommes précisément de l'avis du public. Le public, répétez-vous, dès qu'il s'agit de vers (de vos vers, pourrais-je objecter), refuse obstinément de lire : — c'est que sans doute il relit, et il a raison, car l'original, après tout, vaut mieux que le pastiche. Or, il faut bien l'avouer, l'imitation, avec l'hypocrisie de l'indépendance, a été la plaie fatale de la seconde génération du romantisme : à l'heure qu'il est, la jeune école a son école de l'empire. M. Vacquerie, par exemple, est, toute proportion gardée, vis-à-vis de Victor Hugo, quelque chose d'analogue à ce qu'était Luce de Lancival pour Racine. Et notez que l'avantage se trouve tout entier du côté de Luce, car, en décalquant avec servilité les chefs-d'œuvre du xvi^e siècle, on pouvait risquer d'être un médiocre plagiaire, mais on était sûr d'être raisonnable, tandis qu'en reproduisant, avec un crayon gauchement appuyé, le bizarre style de Cromwell, on tombe dans la

charge de l'exagération, c'est-à-dire dans ce que le ridicule a de plus grotesque.

Qu'on en soit sûr, le secret de l'indifférence générale pour
poetjE minores. 433

ies débuts des jeunes poètes ne gît ni dans le prétendu matérialisme industriel d'une époque qui rêve aux chemins de fer, ni dans le confort égoïste d'un âge bourgeoisement constitutionnel; ce thème de déclamations usées contre notre état social est bon tout au plus pour les préfaces des recueils de sonnets intimes et des poèmes humanitaires. Il y a une manière bien plus simple d'expliquer la persistance que met le public à ne pas lire les manuscrits que les rimeurs de vingt ans s'opiniâtrent à faire passer chaque année à l'état de volumes inédits : c'est que le public n'aime que les bons vers. — « Mais, peut-on dire, la foi littéraire de 1828 s'est peu à peu éteinte, et l'attention maintenant se détourne ailleurs : l'art se voile, la poésie contristée s'enfuit, laissant le terrain à l'âpre politique. Nécessité fatale que sentent les maîtres eux-mêmes ; aussi les plus habiles dérivent-ils vers le rivage où se porte le Ilot : Childe-Harold errant des partis, le glorieux amant d'JELvire n'a-t-il pas transporté à la tribune ses enchantements de sirène, sans songer qu'à la chambre chacun est naturellement muni de cette cire que le prudent Ulysse glissait dans l'oreille de ses compagnons? et, de son côté, Olympio, ie poète appiaudi, ne médite-t-il pas, à l'heure qu'il est, sur ies bancs du Luxembourg, quelqueune de ces harangues couturées d'antithèses et panachées de métaphores dont ses préfaces et ses lettres de voyage peuvent donner l'idée d'avance? En somme, la poésie reprend pour l'heure son vol vers ces sereines régions de

l'idéal qui sont sa contrée à elle, et d'où elle ne s'exile qu'à la voix même du génie. »

Telles sont les raisons à peu près par lesquelles l'amour-propre de tout débutant méconnu explique le morne silence qui accueille la naissance et la mort (c'est tout un) de ces jolis voiumes aux couvertures printanières que chaque semaine voit éclore. On ne saurait faire de bruit dans le vide, telle est la loi physique qui, à les en croire, justifie les jeunes poètes et accuse l'époque où nous avons ie malheur de vivre. A notre sens, ce sont ià autant de leurres frivoles, autant de subtilités captieuses, qui no sont bons qu'à servir do calmants aux vanités blessées. il. 28

Sans doute, les maîtres se taisent, et, transfuges momentanés de la poésie, ils désertent la plupart vers la politique; mais c'est qu'une autre, une double ambition les tente. Leur supposer des rancunes pour l'équivoque succès de la Chute d'un Ange et des Burgraves serait une explication aussi peu digne de M. de Lamar-tine que de M. Victor Hugo : le talent se retrouve, il a ses lende-mains, et ce ne sont pas les lecteurs justement enthousiastes de Jocelyn et des Feuilles oV Automne qui feraient ici défaut à quelque éclatante revanche. Oui, la poésie est encore aimée en France, si passionnément aimée, qu'on est pour ainsi dire en éveil et comme aux aguets dès que l'espérance, dès que l'apparence même d'un talent nouveau se laisse entrevoir. Voyez plutôt quel accueil sympathique a fait aussitôt la foule à la sévère étude romaine de M. Ponsard; voyez avec quelle attention bienveillante les lecteurs lettrés ont au premier abord reçu cette muse sereine de M. de Laprade! C'est à l'auteur de Lucrèce, c'est à l'auteur de Psyché de ressaisir, de mériter, par de nobles efforts, cette palme de l'art qui s'est complaisamment penchée sur eux. La seule

conséquence que nous voulions tirer de là, c'est que la faculté de l'émotion littéraire ne s'est pas éteinte, que le goût des vers subsiste, qu'il y a un public tout prêt pour le vrai poète, en un mot, que le Juif errant ne nuirait pas plus aux Méditations, si elles paraissaient à présent, que ne le firent dans leur temps les Ermites de M. de Jouy. Selon nous, l'heure n'a donc jamais été plus propice : sans compter les joueurs désarçonnés, tels que celui des iambes, ou ceux qui se préparent vaillamment, comme le chantre de Marie, à porter de nouveaux coups, on pourrait compter bien des lutteurs renommés qui en ce moment se reposent. Ainsi, l'illustre auteur des Chansons s'obstine coquettement dans son glorieux silence; ainsi Éloa redouble les plis de sa robe mystérieuse avant de s'asseoir dans son fauteuil académique, tandis que la muse aimée des Consolations fait une retraite à Port-Royal, tandis que Rolla, errant sur les pas de la Paresse qu'il a trop bien chantée ici même, regrette, comme Mignon, sa patrie absente,

poëijë minores. 435

cette région delà poésie d'où il s'est volontairement exilé. Tout cela fait des conditions excellentes et faciles à ceux qui commencent : l'attention est disponible, pour ainsi dire : il suffirait de la surprendre; trônes et tabourets princiers sont vides, il suffirait de s'y asseoir. D'où j'infère que, si aucun talent nouveau ne sort avec éclat des rangs pressés de cette armée de débutants amenés par chaque génération, ce n'est nullement la faute de ceux qui écoutent, mais de ceux qui parlent. Les jeunes poètes avouent, avec cet orgueil de l'humilité dont ils ne savent pas tous se garer, qu'ils ne comptent guère sur le public : Habemus confi-

tentem reum. C'est avouer son impuissance à se faire écouter : en semblable occurrence, on ne doit s'en prendre qu'à soi-même.

A vrai dire, l'on a fait, nous avons fait nous-même, depuis dix ans, tant d'expériences infructueuses, nous avons éprouvé dans ces sortes de lectures tant de mécomptes mortellement ennuyeux, que s'abstenir serait presque légitime. Quelque vrai poète cependant pourrait un jour se rencontrer qu'on serait heureux de découvrir, de hautement signaler. Dieu merci, c'en est assez pour que le devoir dise de poursuivre cette tâche avec l'infatigable bonne volonté que donne l'espérance. Sur ce point, la conscience adresse souvent au critique la même question familière que dans le conte : « Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » Malheureusement, l'épreuve faite, c'est toujours la même réponse : « A droite, je ne vois défiler, au milieu de l'éternelle poussière du chemin, que des bandes uniformes, toutes vêtues de l'étoffe écarlate des Orientales ou des couleurs diaprées des Harmonies ; à gauche, je n'aperçois que quelque pauvre hère égaré, dont la livrée bariolée et rapiécée comme celle du panniculus antique, montre qu'il ne cache sa nudité qu'avec les dépouilles de plusieurs. » — Tentons encore une fois l'entreprise, et voyons si nous serons plus heureux...

(Suivaient plusieurs exemples, ce que nous appelons [es pièces justificatives; après quoi le critique concluait.)

Tel est, en somme, le bulletin de ces derniers mois. Pour quelques-uns, on l'a vu, les vers sont une distraction élégante, une sorte de dilettantisme raffiné d'esprit auquel ils s'appliquent avec grâce; pour d'autres, c'est une vocation malheureuse et voisine du ridicule. Mais, en tout cela, où trouver le représentant poétique des générations nouvelles? où rencontrer le successeur,

le frère puîné de ces maîtres à qui la France doit les Méditations et les Feuilles d'Automne? Sa venue pourtant serait opportune, car sans lui les plus jeunes risquent de s'attarder dans une école vieillie ou de s'égarer dans les caprices individuels. Certes, le jour où on pourra le saluer et le reconnaître sera une fête pour la pensée, car la poésie est un aliment nécessaire aux grands peuples : elle exprime et rend à l'âme ce que l'âme a de plus élevé et de plus délicat.

DANS LE SECOND VOLUME

Marie-Joseph de Chénier 1

Raynouard 120

Michaud 156

Lemercier 176

Saint-Marc Girardin 229

Louis de Léon 279

Lettres parisiennes (de Mme de Girardin) 291

Le Grotesque en Littérature 313

Goethe et Mme d'Arnim 340

La Jeunesse de Fléchier 358

Réception de M. Mérimée à l'Académie française 390

Réception de M. Sainte-Beuve à l'Académie française 405

Poetæ minores, I 417

Poetae minores, IL . 430

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

De la Démocratie chez les Prédicateurs de la Ligue.

— 1 vol. in-8°, 1841, Paris t a i\ .

De Jure politico quid cexserit Mariana. — Broch. in-8°. 1 fr. 50
c.

Essai sur le Mouvement communal dans le comté uk Pon-
thieu, par Ch. Labitte et Ch. Louandre. — Broch. in-8°. (Épuisé).

»

Satire Ménippée, nouvelle édition accompagnée de Commen-
taires et précédée d'une Notice sur les auteurs par Ch. Labitte. —
1 vol. in-18, 18il 3 fr.

IMPRIMERIE DE CLAYE El (a

RITE SAINT-BKNOIT, 7

La Bibliothèque

Université d'Ottawa

Echéance

The Library

University of Ottawa

Dote due

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/tudeslittéraires02labi>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.